LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS
AT URBANA-CHAMPAIGN

B
C2269c1F
1860

CAPITAINE CANOT

VINGT ANNÉES

DE LA

VIE D'UN NÉGRIER

Deuxième Édition

Paris

AMYOT, 8, RUE DE LA PAIX

MDCCCLX

B
C2269c1F
1860

VINGT ANNÉES

DE LA

VIE D'UN NÉGRIER

Africa

Typographie Ernest Meyer, 22, rue de Verneuil, à Paris.

LE
CAPITAINE CANOT
OU
VINGT ANS DE LA VIE D'UN NÉGRIER.

CHAPITRE Ier.

Ma famille et mon éducation. — Je m'embarque comme apprenti à bord d'un navire américain. — Tribulations de mon premier voyage. — Lancé par-dessus bord. — Le coq noir. — Le mousse de la chambre. — Arrivée à Boston. — Mon premier commandement. — Panorama de la ville du haut du grand mât. — Singulière entrevue avec William Gray, négociant de la dite cité.

Tandis que le général Bonaparte conquérait l'Italie au pas de course, mon excellent père, Théodore Canot, capitaine-trésorier dans l'armée française, glanant sur ses traces, faisait la conquête d'une belle Piémontaise qui lui donna son cœur et sa main, et dont je reçus le jour dans la capitale de la Toscane. Fidèle à l'Empereur comme au Consul, le capitaine Canot, premier du nom, après avoir suivi son glorieux maître dans toutes ses campagnes, tomba, pour ne plus se relever, sur le champ de bataille de Waterloo.

Trop souvent un nom honorable est l'unique héritage laissé par les militaires à leurs veuves et à leurs enfants. Ma mère ne devait pas faire exception à la règle. Réduite aux plus modiques ressources, chargée de six enfants, elle ne se laissa point abattre, et, digne veuve d'un vieux soldat qu'elle avait suivi à travers plus d'une épreuve et

d'un péril, elle se maintint à la hauteur des circonstances. Grâce à son industrieuse activité, la famille ne souffrit pas trop. Pour ma part, je fus envoyé à l'école, où j'appris la géographie, l'arithmétique, l'histoire et les langues vivantes; mais dès l'âge de douze ans il fallut songer à me donner une profession. Dans mes heures de loisir, j'avais toujours dévoré les récits historiques et surtout les livres de voyages. Ma tête s'était montée à cette lecture, comme la tête de Robinson Crusoë et tant d'autres. Aussi n'étonnai-je personne en déclarant que je voulais être marin. Deux des oncles de ma mère avaient servi dans la marine napolitaine sous le règne de Murat; ils applaudirent à cette détermination. On prit immédiatement les informations nécessaires à Livourne, et, quelques semaines plus tard, je me trouvai sur le môle de ce beau port, comfortablement équipé et prêt à m'embarquer comme apprenti à bord d'un navire américain *la Galatée*, de Boston.

Ce fut en l'année 1819 que je saluai pour la première fois l'élément sur lequel il était dans ma destinée de passer une grande partie de mon existence. Le lecteur s'imaginera aisément les déboires et les tribulations de ce premier voyage. Né et élevé dans l'intérieur de l'Italie, je me faisais les plus romanesques idées de la vie maritime. J'avais lu surtout les biographies de marins célèbres, où il n'est guère question des petites misères qui pourraient faire ombre au tableau. C'est dans la pratique du métier qu'on voit l'envers des décors. Pour ajouter à mon désappointement, je n'avais aucun camarade; personne d'ailleurs ne parlait assez bien ma langue pour comprendre mes doléances, en supposant même la volonté de m'écouter. Durant les trois premiers mois, je me trouvai en butte à tous les quolibets, le souffre-douleur et le bouc-émissaire du navire; on me tenait responsable de tous les accidents, de toutes les négligences, de toutes les fautes. Nul ne

compatissait à mon sort, à l'exception pourtant d'un gros et gras, gauche et lourd cuisinier nègre que je ne pouvais souffrir dans le principe. C'était le premier Africain que la destinée me fit rencontrer, et, je dois l'avouer, ma répugnance pour lui se trouva très-mal fondée, car ce pauvre coq noir fut mon seul protecteur durant mes pénibles débuts (1).

Outre les officiers de *la Galatée*, il y avait à bord un commis que le capitaine chargea de m'apprendre l'anglais. Mes progrès furent assez prompts pour pouvoir à notre arrivée à Sumatra plaider au besoin ma cause et défendre mes droits. N'ayant pu nous procurer dans cette île un chargement de poivre, nous nous rendîmes dans le Bengale, et à notre arrivée à Calcutta, le capitaine, qui remplissait en même temps les fonctions de subrécargue, prit un logement à terre, où il nous permit de le suivre, le commis et moi.

Selon l'usage à cette époque, la maison où nous nous établîmes était une belle et spacieuse maison, remplie de tous les comforts de l'Orient. Quinze ou vingt domestiques se tenaient prêts à obéir aux ordres du capitaine; nous vivions comme des nababs. Le contraste entre le luxe de cette existence et celle qu'on menait à bord, était si grand, que le commis m'apprit un jour une fort désagréable nouvelle, en me disant, que le chargement du navire était complet et nos vacances finies.

Pendant le retour, je devins l'objet d'une promotion, et je passai de la cabine dans la grande chambre, où je fus mis à la disposition du second, pour faire le service comme surnuméraire.

Il existait beaucoup de mauvais vouloir entre cet officier et le capitaine, et comme il voyait en moi le favori

---

(1) *Coq* est le nom donné, comme on sait, au cuisinier d'un navire.

de celui-ci, j'éprouvai bientôt l'amertume des rancunes du personnage. C'était non-seulement un bourru, mais un méchant homme. Un jour que le navire filait gaîment avec une brise de cinq nœuds, il me fit grimper sur le bâton du grand foc pour larguer la voile, et sans attendre que je me fusse débarrassé, il ordonna aux matelots qui tenaient les drisses de hunier, de tout hisser. Un d'eux, placé près de lui, lui fit remarquer ma situation périlleuse; mais le butor lui imposa silence par un juron. En un clin-d'œil je me trouvai lancé en l'air, et après avoir exécuté une demi-douzaine de sauts de carpe, je retombai dans la mer à quelque distance du navire. Lorsque je remontai à la surface, j'entendis les cris prolongés de l'équipage. Tout le monde s'était précipité du côté de l'accident, les uns avec des cordes, les autres avec des cages à poules; d'autres encore se préparaient à lancer le canot d'arrière. Au milieu du tohu-bohu général, le capitaine monta sur le pont et ordonna de mettre en panne. Dans l'intervalle, le matelot qui avait fait des remontrances au second, s'était jeté sur lui par un mouvement d'indignation. Il voulait le jeter à son tour par-dessus bord, me croyant noyé. Tandis que les voiles de *la Galatée* se coiffaient, bien des yeux inquiets restaient attachés sur l'eau dans l'espoir de me découvrir, mais je ne reparaissais pas. En tournant sur le talon de sa quille, le navire s'était tellement rapproché de la place où je nageais, que je saisis une des cordes jetées pour ma délivrance, et grimpai sur les porte-haubans, du côté du vent, sans être aperçu. Arrivé sur le pont, je trouvai la moitié de l'équipage tumultueusement groupée autour du matelot et du second qui luttaient encore. Mon apparition soudaine mit fin à la lutte; l'ordre fut bientôt rétabli. Notre capitaine était un homme intelligent et juste, digne à tous égards de la confiance des armateurs de *la Galatée*. Il fit examiner l'affaire, et le lendemain

matin, le second fut privé de son commandement. Je ne pourrais sans ingratitude oublier, qu'au milieu du tumulte, mon ami à face d'ébène, le cuisinier, sauta par-dessus bord, à ma rescousse; personne ne prit garde au pauvre diable qui se jetait à la mer, et comme il nageait dans une direction tout-à-fait contraire à la mienne, il faillit se perdre à son tour quand on para de nouveau les voiles et que le navire se remit en marche. En cet instant décisif un faible cri sortit des eaux, et l'on aperçut, grâce à Dieu, le crâne crépu de l'honnête noir.

Cette aventure nous grandit tous les deux, notre artiste culinaire et moi, dans l'opinion de l'équipage. Tous les samedis soirs mon ami africain était admis à partager la bonne chère de l'avant. Notre capitaine lui donna un certificat pour sa belle conduite et lui promit un agréable supplément de récompense, en espèces sonnantes, à la fin du voyage.

Je commençais à me sentir plus à l'aise à bord et à prendre véritablement goût à la vie de matelot. L'anglais me devenait familier; à l'aide de cette langue j'avais entrepris l'étude théorique de la navigation. Le capitaine Soliman Towne encourageait mes efforts.

Notre intention était de toucher à Sainte-Hélène pour faire des vivres, mais le grand captif vivait encore. Une frégate anglaise vint à notre rencontre à cinq milles environs de cette île entourée de récifs, et après nous avoir fourni un faible approvisionnement d'eau, elle nous invita à poursuivre notre route.

Ce fut, je me le rappelle fort bien, par une belle nuit de juillet 1820, que nous entrâmes dans le port de Boston, dans le Massachussets, et que nous accostâmes le quai. La famille du capitaine Towne résidait à Salem, dont il prit aussitôt le chemin. Le nouveau second qui avait sa jeune femme à Boston même, ne tarda pas non plus à disparaître. Un à un, tous les hommes de l'équipage dé-

campèrent à la faveur des ténèbres. Le deuxième maître avait de son côté trouvé un prétexte pour faire une excursion dans le voisinage, en sorte qu'à minuit, *la Galatée* et sa cargaison, d'une valeur de cent vingt mille dollars, se trouvaient confiées à la vigilance du mousse et à la mienne. Je ne dis pas cela par forfanterie, mais il est certain que je ne me suis jamais trouvé placé dans une situation engageant ma responsabilité, sans m'élever à l'instant même à la hauteur de la situation, au moins, par mon bon vouloir et mon zèle. Toute la nuit j'arpentai le pont. Seul parmi la troupe vagagonde, au milieu de laquelle je parcourais depuis un an les mers, je n'avais ni compagnon, ni ami, ni Dulcinée à terre pour me faire déserter le navire, et l'émotion qui dans d'autres conjonctures eût pu s'emparer de moi en saluant pour la première fois l'Amérique, fut tout-à-fait comprimée, je l'avoue, par l'orgueil que j'éprouvai en me promenant sur le gaillard d'arrière, capitaine improvisé par les circonstances.

Cependant lorsqu'à l'aube du matin succéda le grand jour, me rappelant la séduisante description que mes camarades m'avaient faite de Boston, je me sentis soudain disposé à suivre leur exemple; mais le sentiment du devoir arrêta mes pas au moment où je me dirigeais vers l'échelle; au lieu de la descendre, je fermai la porte de la cabine, et je me contentai de grimper sur la vergue du grand hunier. Je m'attendais à contempler le panorama d'un second Calcutta; mon imagination eut bien à rabattre. Au lieu de ces longues et blanches rangées de palais et de villas que j'avais admirées dans l'Inde et sur le rivage toscan, mon regard fut d'abord frappé du monotone et lugubre aspect des briques noircies et des maisons de bois peintes de couleurs sombres; mais dès que je détournai mes yeux de la ville pour les reporter sur les deux côtés de la magnifique baie, remplie d'îles verdoyantes, la magie de la mémoire et du cœur me transporta subite-

ment à quatre mille milles de là, dans ma belle Italie, et le sentiment de ma haute responsabilité se trouvait mis à une rude épreuve quand j'entendis sur le pont les pas pesants d'un étranger.

L'inconnu, vu de mon poste élevé d'observation, semblait être un homme corpulent et d'un âge respectable. Je ne pris pas le temps de descendre les enfléchures des huniers, mais je me laissai glisser le long d'un galhauban, juste à temps pour barrer le passage à l'intrus qui s'avançait vers la cabine. Habitué aux usages italiens, je ne pouvais concevoir encore le sans-gêne et la liberté d'allures avec lesquels je me suis si bien familiarisé depuis en Amérique. En invitant d'un ton péremptoire le Bostonien suspect à s'en aller comme il était venu, je croyais agir dans les limites de mon droit. N'étais-je pas revêtu par les circonstances du commandement, mon premier commandement? Cette visite sans cérémonie n'était-elle pas un premier échec à mon autorité, si je la tolérais? La conduite de l'étranger ne fut pas de nature à me ramener à des sentiments plus conciliants. Il répondit par le plus calme sourire du monde à ma sommation, et il continua sa promenade, ou plutôt son inspection du navire, dont il examinait tous les coins et recoins. Finalement il me demanda si j'étais seul. Assez maître de moi pour ne pas répondre à cette question, au moins étrange, je le sommai de nouveau de déguerpir; je fis même semblant d'appeler un chien qui n'existait pas et dont il parut s'inquiéter fort peu, car il continua ses inquisitions comme si je n'existais pas non plus. En vain je marchais sur ses talons; en vain je le tirais par les longs pans de son habit pour l'avertir que j'étais là et que je persistais dans mon vouloir.

Un sourire narquois semblait stéréotypé sur le visage de ce visiteur indéchiffrable. Tout-à-coup il se mit à me questionner sur la santé du capitaine, sur le second et les motifs qui lui avaient fait perdre son poste, sur la cargai-

son et les principales circonstances de nôtre voyage. Toutes ses questions me trouvaient muet ou ne m'arrachaient que des réponses laconiques et colères. Evidemment il se moquait de moi ; et, n'eût-il pas de mauvais desseins, c'était par trop d'impudence. J'avais beaucoup de peine à prévenir l'explosion de mon caractère franco-italien.

Nous nous étions rapprochés du logement de la dunette, où se trouvaient plusieurs baquets contenant une douzaine de petites tortues achetées à l'Ascension, lorsque *la Galatée* s'était arrêtée dans cette île pour y renouveler sa provision d'eau, après avoir été repoussée de Sainte-Hélène. Les tortues attirèrent tout de suite l'attention de l'inconnu ; il offrit de les acheter. Je lui dis que la moitié environ m'appartenait, et que j'étais prêt à vendre mes tortues s'il était prêt à les payer. Il tira aussitôt de sa poche un portefeuille qui avait du service, et, me présentant un billet de six dollars, il me demanda si j'étais content du prix. Les dollars étaient un incontestable indice, sinon une preuve absolue d'honnêteté. Aussi mes soupçons se seraient-ils complétement dissipés comme ma colère, si l'inconnu n'eût insisté pour emporter les tortues dans un des baquets. Il faut savoir que ces baquets étaient non-seulement la propriété, mais l'orgueil de *la Galatée*. Les artistes de l'équipage les avaient décorés d'un aigle aux aigles éployées et du nom du navire. Forcé de repousser cette prétention, j'offrais, bien entendu, de rendre l'argent ; mais notre amateur de tortues n'avait pas la tête moins dure que leur écaille. Son sourire devint plus sardonique encore ; il parut décidé à emporter le baquet bon gré malgré. A la manière dont il me tenait écarté, je sentis que je n'étais pas de force à lutter contre lui ni à lui faire lâcher prise, et pourtant je ne voulais pas céder. J'usai donc de ruse, et, par une brusque secousse donnée au baquet, je renversai les tortues sur le pont, et j'as-

pergeai copieusement les pieds et les jambes de l'obstiné vieillard. A ma grande surprise, il éclata de rire, et ce rire trouva un bruyant écho dans un autre Bostonien de mine également suspecte, qui venait de sauter sur le pont. Tandis que cet auxiliaire du diable ramassait les tortues, je me jetai sur mon premier antagoniste, et dans l'excès de ma rage, ne pouvant lui faire lâcher autrement le baquet, je finis, j'ai honte de le dire, par lui mordre la main. Dans cette lutte, je perdis ou je déchirai la banknote qu'il m'avait donnée, mais le baquet fut sauvé. A moins de retour offensif, la victoire me restait; je me montrai clément, et me bornai à ramasser les tortues.

Quel fut mon étonnement de voir le vaincu s'avancer, de l'air le plus tranquille, vers la cabine, où il serait infailliblement descendu si, plus prompt que l'éclair, je ne m'étais adossé à la porte. Nouvelle lutte où, ne me sentant pas le plus fort, je tins un instant mon adversaire en échec en criblant ses tibias et ses chevilles de coups de pied ; mais l'excès même de ma colère allait me réduire à l'impuissance ; je sentais mes forces se paralyser. Loin d'employer toutes les siennes, il continuait de rire, et, cette fois, une masse d'ouvriers, rassemblés sur le quai, riaient avec lui du combat qu'il soutenait contre un plus jeune et plus petit coq. Dans mon exaspération, je ne me rendais plus compte de la vraie situation; je croyais défendre le navire contre un forban; l'effroi du ridicule agissait aussi sur moi. Soudain j'ouvris moi-même cette porte que je ne pouvais plus défendre, et, m'élançant d'un bond au fond de la cabine, je saisis un fusil chargé et je remontai sur le pont. Dès que le bout du canon parut, mon adversaire enjamba la muraille avec une agilité dont je ne l'aurais pas cru capable, et bientôt je le vis sur le quai à une distance respectable, entouré de la foule qui continuait de pousser de grands éclats de rire, entremêlés de huées dont j'étais évidemment l'objet. Dans ma

première fureur, je leur montrai le poing; j'allai même jusqu'à les coucher en joue; mais la réflexion calma bientôt mon sang, et je me bornai à monter la garde sur le pont. Cette faction durait depuis un quart-d'heure, lorsque le contre-maître apparut sur le quai. Ma consternation fut grande en le voyant ôter respectueusement son chapeau à mon persécuteur, et marcher devant lui pour le ramener à bord. Quelle belle équipée j'avais faite! L'individu à mine suspecte, aux habits râpés, contre lequel je venais de soutenir un siége, n'était autre que le célèbre William Gray, de Boston, le propriétaire de *la Galatée*, de sa cargaison et de nombreux navires voguant sur toutes les mers.

M. Gray, du reste, pratiquait la grande loi évangélique du pardon. En quittant le navire ce jour-là même, il tira de son portefeuille usé un billet de cinquante dollars, qu'il me donna en échange de celui que j'avais détruit, disait-il, en défendant sa propriété; et le jour même où on régla mon compte, il ajouta cinquante dollars au prix convenu du voyage, pour m'aider dans l'étude de la navigation.

Quatre ans plus tard, je revis le célèbre négociant à l'hôtel de Marlborough, à Boston. J'accompagnais alors mon oncle, venu aux Etats-Unis pour une spéculation commerciale. Dès que mon oncle mentionna mon nom à M. Gray, celui-ci se souvint immédiatement de moi, et dit à mon vénérable parent que jamais il n'avait été houspillé par personne comme par son très-cher neveu, en juillet 1820. Sa main et ses chevilles avaient longtemps porté l'empreinte de mes dents et de mes coups de pied. Parfois encore il se sentait chatouillé à ces mêmes places; mais ce qui lui était surtout resté sur le cœur, c'étaient mes sarcasmes au sujet d'une certaine protubérance stomacale; il avait été plus sensible aux injures qu'aux coups.

Mon oncle, très-rigide observateur de la discipline, fronça le sourcil et m'ordonna de faire des excuses, tout en me demandant de lui expliquer en français comment cela avait pu se passer. Mieux que lui je connaissais M. Gray, et, sans tenir compte de la réprimande, je répondis en anglais que si je m'étais emporté contre le propriétaire de *la Galatée,* c'était par ignorance d'une infinité de choses et par excès de zèle. J'en étais alors à mes débuts dans la langue anglaise et sur le rivage américain. Mon éducation anglo-saxonne s'étant terminée sur l'avant d'un navire, je ne pouvais être très-scrupuleux dans le choix de mon vocabulaire. Enfin, M. Gray lui-même n'avait-il pas récompensé mon ardeur à défendre sa propriété par un don de cent dollars, preuve évidente qu'il ne me gardait pas rancune du tête-à-tête !

CHAPITRE II.

Mon aventure avec lord Byron. — Souvenir de Florence. — Le capitaine Towne et la ville de Salem. — Un savant latiniste. — Pour la première fois je vois des esclaves et je me fais le champion d'une jeune fille Malais à Quallahbastoo. — Fin de mon apprentissage. — Mes frasques à Anvers et à Paris. — Voyage au Brésil sur un navire anglais. — Un capitaine et sa moitié. — L'amour et le grog. — Echauffourée conjugale dans le port de Rio-Janeiro. — Retour en Europe. — Naufrage et perte du navire sur la côte d'Ostende.

L'anecdote du chapitre précédent rappelait à mon oncle plusieurs exemples de mon impétuosité juvénile ; il prit la licence de raconter à M. Gray l'histoire de ma rencontre avec lord Byron, lorsque ce poëte habitait sa

célèbre villa sur le versant du Monte-Negro, près de Livourne.

Le noble nord avait alors pour banquier et agent une maison de commerce avec laquelle mon oncle était lié d'intérêt. Un jour que le poëte et le dit oncle inspectaient ensemble quelques caisses d'objets de prix, je fus chargé d'en surveiller le transport dans les magasins. Tout-à-coup lord Byron demanda un crayon; mon oncle n'en avait pas, mais se rappelant qu'il m'avait fait récemment don d'un porte-crayon d'argent, il me dit de le prêter à Sa Seigneurie. Comme c'était le premier objet en métal précieux que je possédais, je me souciais peu de m'en séparer même pour un instant. Je le prêtai néanmoins, mais d'assez mauvaise grâce. Quand le poëte eut fini de prendre ses notes, il s'arrêta un instant comme absorbé dans ses réflexions, et mit sans plus de façon le crayon dans sa poche. A cette époque je n'avais pas encore visité l'Amérique. Sans cela je me serais peu gêné pour avertir Sa Seigneurie de son erreur; mais les enfants du vieux monde étant généralement plus réservés dans leurs rapports avec les grandes personnes que de l'autre côté de l'Atlantique, je tolérai de mon mieux jusqu'au lendemain matin ce *lapsus memoriæ*. Prenant alors ma résolution à deux mains, je me rendis, sans en avertir mon oncle, à la villa du poëte, où, vu l'heure matinale, j'eus beaucoup de peine à être introduit. Je le trouvai dans sa chambre et au lit. Tout le monde a entendu parler de l'humeur acariâtre de Byron, quand on le troublait dans ses habitudes. Il me demanda d'un ton rude et impatient ce que je lui voulais. Je lui répondis avec respect que je lui avais prêté la veille un porte-crayon d'argent. J'appuyai avec emphase sur le mot argent, et j'ajoutai que Sa Seigneurie avait oublié de me le rendre. Il réfléchit un instant et repartit qu'il me l'avait rendu sur les lieux mêmes. Je niai le fait avec douceur mais avec fermeté. Sa Seigneu-

rie n'en persista pas moins énergiquement dans son dire. Bientôt nous nous montâmes tous les deux; Byron m'ordonna de sortir de la chambre. J'obéis d'abord et traversai lentement les appartements avec l'air d'audace et de défi familier à l'enfance en colère; mais parvenu à la porte, je me retournai soudain et je lui criai avec toute la rancune des rivalités nationales : « Cochon d'Anglais! » Passez-moi le mot. Jusqu'alors nous nous étions querellés en italien. Ces deux mots français furent à peine sortis de ma bouche, que milord sauta à bas de son lit, dans le plus simple appareil, et me saisissant au collet, il me secoua comme jamais fièvre tierce gagnée dans les marais Pontins n'a secoué un patient. Cependant ce bain d'air improvisé calma sans doute sa fureur, car une ou deux minutes après, nous étions entrés dans les plus pacifiques explications sur le malheureux crayon. Je n'avais pas encore parlé de mon oncle; lorsque je fis connaître ma parenté, Byron déjà calmé accueillit fort bien ma version; avoua qu'il pouvait avoir tort et, après avoir cherché mais en vain, dans ses poches le crayon d'argent perdu, il me donna son propre crayon d'or. Ensuite, il voulut savoir pourquoi, parlant si bien l'italien, je l'avais injurié en français.

« — Mon père était Français, milord.

» — Et votre mère?

» — Elle est Italienne.

» — Alors je ne m'étonne plus que vous m'ayez traité de cochon d'Anglais. La haine est dans le sang; vous n'y pouvez rien. »

Après quelques instants de réflexion, il reprit en se promenant dans la chambre avec son simple vêtement de nuit : « — Vous n'aimez donc pas les Anglais, mon enfant?

» — Non, milord, non.

» — Et pourquoi?

» — Parce que mon père est mort en les combattant !

» — Alors, jeune homme, vous avez le droit incontestable de les haïr, » reprit le poëte, et il me mit doucement à la porte qu'il referma en dedans.

Dix jours plus tard, un des hommes de peine du magasin de mon oncle offrait en vente à un prix exorbitant ce qu'il appelait le crayon de lord Byron, crayon dont, à l'entendre, Sa Seigneurie lui avait fait présent. Mon oncle était sur le point de faire marché avec lui, quand il aperçut sur le crayon ses propres initiales qui étaient aussi les miennes. C'était le cadeau que j'avais reçu et perdu. Byron l'avait évidemment remis par distraction à l'homme de peine. On désintéressa ce dernier avec une bagatelle, et mon oncle, enthousiaste des célébrités du temps, s'appropria le crayon d'or de Byron. Je dus me contenter du mien.

Il est temps de retourner à *la Galatée* et à son digne commandant. Les matelots congédiés, le capitaine Towne retourna à Salem, où il m'emmena dans sa famille en attendant le prochain voyage. Lorsque je regarde à travers le passé, dans ma vie si orageuse et si pleine de vicissitudes, ma mémoire ne trouve nulle part à se reposer sur des jours plus heureux que ceux qui s'écoulèrent pour moi dans cette ville maritime si commerçante. Salem, en 1821, fut un véritable paradis pour moi. J'y trouvai plus d'affection sincère, de franche hospitalité, que je ne saurais dire. J'y trouvai également toutes les distractions honnêtes de la jeunesse ; j'étais l'ami de tout le monde ; personne ne riait de mon mauvais anglais ; on semblait, au contraire, trouver du charme à mon accent étranger ; l'imagination des bons habitants m'entourait d'une sorte de mystère romanesque. J'étais un oiseau d'un autre plumage. On m'avait fait, en outre, une réputation de savant. Je parlais le français, l'italien, l'espa-

gnol, l'anglais, et le latin ne m'était pas moins familier, disait-on. Somme toute, je passais pour une merveille. Un jour, je me le rappelle, un malin voulut mettre à l'épreuve mon intimité avec la langue latine. Il me mena dans ce but chez un pharmacien du voisinage, possesseur de quelques volumes dans cette langue, et il me pria de traduire une page verbalement ou par écrit, à mon choix. Par bonheur le livre qu'il me donna était une version des fables d'Esope. Je les avais si bien étudiées deux années auparavant, que j'en savais plusieurs par cœur. Peu versé encore dans les nuances de l'anglais, j'eus soin de traduire ma fable en français, pour sauvegarder ma réputation de polyglotte. Un voisin qui connaissait parfaitement le français se chargea de traduire ma traduction en anglais, et je sortis complétement victorieux de cette épreuve.

Durant cinq années, Salem fut le point de départ de mes voyages dans diverses parties du monde. A terre ou à bord, j'employais toujours mes loisirs à me familiariser avec les détails théoriques et pratiques d'une profession à laquelle je voulais consacrer ma vie. Mon intention n'est pas de raconter les aventures de ces premiers voyages; je leur emprunterai une seule anecdote pour montrer le changement que le temps et les circonstances opèrent dans les hommes.

Lors de mon second voyage dans l'Inde, j'étais un jour à terre avec le capitaine à Quallahbastoo, où nous venions charger du poivre, lorsque nous vîmes arriver une large proa ou canot malais rempli de prisonniers faits dans l'une des îles. Ces infortunés devaient être vendus comme esclaves. C'étaient les premiers esclaves que je rencontrais. Au moment où l'on débarquait cette cargaison humaine, je vis un Malais traînant par les cheveux sur le rivage une belle jeune fille qui, épuisée par une longue et suffocante immobilité dans le fond du canot où

étaient entassés les prisonniers, ne pouvait ni marcher, ni même se tenir debout. Tout mon sang bondit à ce spectacle. J'ordonnai à la brute de lâcher sa victime, et n'obtenant d'autre réponse qu'un rire ironique, je l'étendis par terre d'un seul coup de gaffe. Ce châtiment sommaire d'un acte d'inhumanité révoltant me força à quitter en toute hâte Quallahbastoo. Agé alors de dix-sept ans, j'étais en ce qui concerne l'esclavage en général, aux antipodes du futur négrier.

Mon apprentissage terminé, j'entrepris comme contremaître deux ou trois voyages heureux, jusqu'au jour où un désappointement accidentel me fit planter là mes armateurs, céder à la tentation d'une vie folle et licencieuse. Ce fut à Anvers, port assez mal noté par les piéges tendus aux jeunes matelots, que je me laissai entraîner à la dérive. Une syrène belge m'avait ensorcelé ; en moins de huit mois, je vis le fond de mon argent si bien gagné. D'Anvers, je me réfugiai à Paris : c'était tomber de Charybde en Scylla. Je vidai d'un trait la coupe enivrante. Peu de jeunes gens ont vécu plus vite ; les tables de jeu de Frascati et du Palais-Royal achevèrent d'épuiser ma bourse. Une malle vide fut tout ce que je laissai à mon hôte, et forcé de prendre un beau matin ce qu'on appelle un congé français, je gagnai pédestrement la côte.

Le lecteur me rendra, j'espère, la justice de croire que la nécessité seule me décida à m'embarquer sur un navire anglais prêt à appareiller pour le Brésil. Le capitaine et sa femme, qui ne se séparait jamais de lui, étaient tous les deux de beaux et robustes types irlandais, malheureusement adonnés à la même passion pour les liqueurs fortes.

Mon introduction à bord fut signalée par une singulière cérémonie. Le capitaine lui-même, en présence de sa chère moitié et de son consentement, me confia la clé de l'armoire à liqueurs, avec la rigoureuse injonction de

n'accorder ni à lui, ni à son épouse, plus de trois verres par jour. Je compris bientôt l'importance de cette précaution insolite. Vers onze heures du soir, au moment où je distribuais d'ordinaire la ration de genièvre aux hommes de l'équipage, milady venait me prier de remplir son verre. Galamment je m'empressai de le faire. Lorsque je revenais du pont dans la cabine avec la bouteille, même requête, même dose. Je versai encore, mais avec moins d'empressement. A dîner, milady buvait du porter et faisait passer du genièvre pour de l'eau aux yeux de son crédule époux, qui la croyait réduite à la même ration que lui, tandis qu'elle recevait triple ration. On n'imaginerait jamais la quantité de liqueurs fortes qu'absorbent parfois les personnes du sexe qui vivent à la mer. Cette passion pour les cordiaux comparée à l'aversion générale des femmes pour les spiritueux lorsqu'elles sont à terre, a peut-être quelque explication physique. Cela tient-il à l'air salé qu'on respire à bord? Je laisse la question aux physiologistes.

Peut-être ce serait ici le cas de signaler une autre nuance entre les deux sexes, depuis les premiers temps historiques et le fameux fruit défendu. Milady violait la règle que le capitaine observait fidèlement. Aussi longtemps qu'il fut dans l'exercice de ses fonctions, il se contenta de trois verres par jour, tandis que sa femme en absorbait cinq. Mais dès qu'ils eurent atteint Rio-Janeiro et que l'abstinence ne fut plus de rigueur pour lui, tous les deux, lâchant les rênes à leur soif et à leur caractère, burent et se querellèrent tout leur soûl, ce qui ne les empêchait pas, bien s'en faut, d'être les meilleurs époux du monde. Quand le vaisseau fut entré dans le bassin intérieur, non sans avoir essuyé des avaries dues à l'obstination du dit capitaine, nos deux Irlandais résolurent de se loger pour quelque temps à terre. Durant deux jours ils ne parurent pas. Vers la fin du troisième, ils ar-

rivèrent « tout frais du théâtre, » pour employer leur expression... Je vis tout de suite que Bacchus avait été de la partie ; et comme en général je n'étais pas médiocrement scandalisé des scènes conjugales qui suivaient de trop copieuses libations, je me hâtai de faire apporter le thé sous la tente du pont, et je me réfugiai dans mon hamac suspendu au gui. A peine commençais-je à m'endormir, bercé par des songes agréables, lorsque mon premier sommeil fut interrompu par le prélude de l'opéra. Madame donnait un démenti direct à son seigneur et maître. Un pain lancé à la tête de l'offenseur fut la seule réponse de l'offensé. Non content de cette première démonstration, il saisit les quatre coins de la nappe et, ramassant l'appareil du thé dans ce sac improvisé, il lança le tout par-dessus bord. Plus prompte que l'éclair, la tigresse le saisit d'une main par ses rares cheveux, tandis qu'elle labourait de l'autre ses joues et son nez. Si maltraité que fût le capitaine, je dois avouer qu'il se montra trop généreux pour user de représailles sur la partie visible des charmes de son épouse, mais la correction enfantine qu'il lui administra dut laisser ailleurs de nombreuses marques d'une vigueur physique qui aurait fait honneur à un boxeur de profession.

Chose assez remarquable, ces ouragans ou plutôt ces tourbillons de l'atmosphère conjugale n'étaient ni moins violents, ni de moins courte durée que ceux qui ravagent les tropiques.

Un quart d'heure après régnait le calme le plus plat. Le silence de la nuit sur ces eaux tranquilles, éclairées par les étoiles, n'était interrompu que par quelques propos, essentiellement pacifiques, entre les combattants réconciliés, et j'étais en bon train de me rendormir, quand on me demanda, d'un parfait accord, la clé de l'armoire aux liqueurs pour mettre le sceau à la pacification.

Le lendemain, avant mon réveil, le capitaine alla à

terre. En son absence, pendant le déjeuner, milady me demanda si j'avais été témoin de l'échauffourée de la veille. Je répondis galamment que je dormais d'habitude comme une souche, et que j'étais surpris d'apprendre qu'un léger nuage eût obscurci un si bel horizon conjugal. Milady n'en persista pas moins à me confier ses griefs, m'assurant qu'elle ne se serait pas mise à moitié si en colère, sans l'étourderie avec laquelle son mari avait jeté les cuillers d'argent à la mer en même temps que le thé, le pain et le beurre. Ce n'était pas la première fois, du reste, qu'elle se voyait forcée de donner une leçon à son époux, sans que cela tire à conséquence. Au contraire, tout allait au mieux dans le ménage. Si jamais je me mariais, elle me souhaitait de tout son cœur une femme comme elle, ayant au besoin de la tête pour deux. Ma galanterie cette fois n'alla pas plus loin que le silence.

A notre retour en Europe, nous touchâmes à Douvres pour prendre des ordres ; Anvers était notre destination. Nous mîmes à la voile au coucher du soleil, mais nous avions vent contraire; la mer était fort agitée. Le capitaine resta pendant deux jours à l'ancre dans les dunes. A la fin, profitant d'un intervalle de beau temps relatif, nous gouvernâmes sur l'embouchure de l'Escaut; mais, au moment où nous approchions des côtes de la Hollande, le vent nous redevint contraire. Impossible d'entrer dans la rivière, d'autant plus que nous n'avions pas pris de pilote à Ramsgate dans l'espoir d'en trouver un à Flessingue. Au coucher du soleil, le vent souffla de nouveau du nord-ouest avec la plus grande violence. Toute tentative pour regagner la côte d'Angleterre était inutile. On ne pouvait déployer un chiffon de voile devant cette tempête hurlante. Nuit terrible, nuit de vent, de pluie, de grêle, de ténèbres et d'anxiétés ! A deux heures du matin, le navire échoua sur un des nombreux bancs de sable situés à la hauteur de Flessingue. A peine étions-nous échoués

que la mer bondit par-dessus nous, couvrant le pont de sable et brisant nos mâts comme des tuyaux de pipe. Le capitaine fut tué raide par la chute d'un mât de hune qui lui écrasa le crâne, tandis que les matelots qui dans de pareils moments semblent trop souvent vouloir s'étourdir et oublient toute discipline, s'emparaient de force des spiritueux et s'enivraient. J'espérais d'abord que la solidité de la coque du navire nous permettrait de rester à bord jusqu'au point du jour; mais je m'aperçus qu'il y avait déjà plusieurs voies d'eau et que l'eau montait rapidement.

Il y aurait eu folie à tarder plus longtemps. Les canots étaient encore intacts. Le grand canot fut bientôt rempli par l'équipage, sous le commandement du second-maître; qui jeta un petit baril de genièvre dans l'embarcation avant de s'y lancer lui-même. Je me réservai le petit canot, où je fis d'abord descendre la veuve du capitaine, le cuisinier et le commis aux vivres. Jamais on n'entendit reparler du grand canot.

Durant toute la nuit, ce terrible vent de nord-ouest continua de hurler et de tourmenter l'étroite mer qui sépare l'Angleterre du continent; je maintins notre fragile esquif dans la direction où il soufflait, espérant découvrir au point du jour les côtes de la Belgique. La pauvre femme, le cœur brisé par la mort de son mari, restait immobile au fond du canot. Nous la couvrîmes de tous les habits dont nous pouvions disposer, car malgré la situation critique où nous nous trouvions nous-mêmes, nous ne pouvions nous empêcher de sympathiser à son malheur.

Un peu après huit heures, un cri de joie nous annonça que la terre était en vue à quelque distance. Les paysans de Brayden qui nous avaient découverts de leur côté, accoururent sur le rivage et avançant dans l'eau jusqu'au genou, nous montrèrent que le débarquement n'offrait

aucun danger au-delà des brisans. La tempête, à force de battre la mer, l'avait transformée en masses d'écume. Les lames s'amoncelaient, mugissaient et venaient fondre sur le rivage, comme des avalanches. Il n'y avait d'espoir pour nous qu'au-delà de cette barrière écumeuse. J'observai donc le gonflement de la mer, et nous laissant emporter la proue en avant par une lame énorme, nous franchîmes avec la rapidité d'une flèche l'espace qui nous séparait de la côte. Cette rapidité fut telle que je ne vis et ne me rappelle rien de ce qui se passa avant que de robustes paysans de Brayden nous reçussent dans leurs bras.

Hélas ! la pauvre veuve ne devait pas voir la terre avec nous. J'ignore l'instant précis où elle mourut. Durant les quatre heures que dura notre trajet du navire échoué au rivage, sa tête reposa sur mes genoux. Aucun spasme nerveux, aucune convulsion ne m'avertirent du moment de son départ pour l'autre monde.

Le soir même, le prêtre de la paroisse enterra la veuve du capitaine. Il fit ensuite le tour de l'assistance avec un plat destiné à recevoir les aumônes de chacun, non pour dire des messes pour le repos de l'âme de la défunte, mais pour pourvoir aux premiers besoins des survivants, qui gagnèrent Ostende.

CHAPITRE III.

Je songe à chercher fortune dans l'Amérique du sud et m'embarque sur une galiote hollandaise pour la Havane. — Fâcheux abordage dans la baie de Biscaye. — Relâche forcée au Ferrol. — Scène renouvelée des Menechmes. — Départ pour la Havane. — Naufrage sur un récif près de Cuba. — Les pêcheurs pirates. — Triste dénoûment d'un sauvetage. — Mélodrame et bain nocturnes.

Ce n'était pas le moment de rester oisif. L'inaction

n'entrait pas non plus dans mon caractère. Une semaine après notre catastrophe en vue d'Ostende, je me trouvais à bord d'une galiote hollandaise en partance pour la Havane. Je ne tardai pas à m'apercevoir que j'avais encore deux capitaines, dont l'un présidait selon l'usage à la navigation, l'autre, le capitaine en jupons, gouvernait tout le reste, y compris et surtout nos estomacs. Soit piété, soit économie, jamais je n'ai vu plus rigide observance du calendrier catholique, surtout lorsqu'un jour de jeûne permettait de supprimer notre ration de bœuf. L'absolu dénûment où j'étais avait seul pu me décider à m'embarquer sur cette galère, et cependant, à dire le vrai, j'avais presque abandonné toute idée de retourner aux Etats-Unis et résolu de me lancer dans les aventures qu'offrait la profession maritime. En 1824, on s'en souvient, les possessions espagnoles des Indes-Occidentales, le Mexique, le Pérou et les côtes de l'Océan-Pacifique étaient renommées par la facilité avec laquelle y faisaient, disait-on, fortune les hommes d'un esprit entreprenant. Notre galiote hollandaise avait précisément la Havane pour destination; je la saluai donc comme une sorte de pont flottant vers mon Eldorado.

Nous quittâmes Flessingue en compagnie d'un certain nombre de navires, dont plusieurs américains soi-disant fins-voiliers. Cependant notre hollandais, construit comme une cuve à lessive, les battit tous et sortit le premier du détroit.

Le septième jour après notre départ, nous louvoyions dans la baie de Biscaye, avec une brise de six nœuds et par un beau clair de lune, quand nous abordâmes un navire sorti on ne sait d'où, tant son apparition fut subite. Il courait la bordée opposée. Le choc fut si violent qu'il renversa tout le monde sur le pont de la galiote et que tous nos mâts furent emportés. Sur l'autre pont on entendit de grandes clameurs et même un cri perçant de

désespoir ou d'épouvante. Puis ce navire, oiseau de malheur, disparut plus subitement encore qu'il n'était venu, et nous laissa flotter comme une épave sur une mer fertile en orages.

Nous parvînmes cependant à atteindre le port du Ferrol, en Espagne, où nous fûmes retenus plusieurs mois par la difficulté d'obtenir les matériaux nécessaires à nos réparations, bien que ce même port soit réputé le meilleur et le plus vaste arsenal maritime de la Castille.

Durant notre séjour forcé au Ferrol, il m'arriva la plus singulière aventure, car elle ne tendait rien moins qu'à m'enlever mon identité, comme Peter Schlemhil perdit son ombre. Un jour, dans l'après-midi, j'étais allé avec le canot de l'autre côté de la rade pour me procurer quelques morceaux de cuir dans une tannerie. L'achat terminé, je regagnais en flânant le quai pour me réembarquer, lorsque l'envie me prit de demander un verre d'eau. Je dis l'envie, car ce n'était pas précisément la soif. Une jeune fille bien découplée, aux grands yeux noirs, aux lèvres de corail, se tenait sur la porte. Versée par cette Hébé, l'eau devenait du nectar. Tandis que je buvais, elle rentra en courant dans la maison et revint bientôt avec sa mère et une autre sœur, qui me regardèrent un instant sans dire un mot, et, s'élançant à la fois à mon cou, couvrirent mes joues et mes lèvres de baisers.

« *Oh! mi guerido hijo!* » disait la mère.

« *Carissimo Antonio!* » sanglotait la fille.

« *Mi hermano!* » s'écriait la belle aux yeux noirs qui m'avait donné le verre d'eau.

Je ne savais plus à laquelle entendre.

« Cher fils! cher Antonio! cher frère! Entrez donc dans la maison. D'où venez-vous? où avez-vous été pendant si longtemps? Votre grand'mère meurt d'envie de vous revoir. Ne tardez pas une minute. Venez l'embrasser. *Por Dios!* vous voilà donc enfin retrouvé! Et dire

que vous passiez comme cela devant la maison si vous n'aviez pas eu soif ! *Ave Maria! Madrecita, aqui viene Antonio!* »

Au milieu de toutes ces embrassades, de toutes ces exclamations, on s'imagine ma surprise et mon embarras. J'ouvrais de grands yeux ; je croyais rêver ; je faillis laisser tomber mon verre à moitié vide. Cependant je les laissais dire et ne faisais de mon côté aucune question. La dame était loin d'avoir mauvaise mine ; les deux filles avaient de si beaux yeux, qu'en résumé je n'étais pas bien à plaindre. Je les suivis donc sans répugnance dans l'intérieur de la maison, où je passai de leurs bras dans ceux d'une vieille toute ridée, toute décrépite : c'était le revers de la médaille.

Dès qu'on m'eut fait asseoir près de la grand'mère, je pris enfin la parole. Enchanté d'un si charmant accueil, je n'en devais pas moins leur dire qu'il y avait sans doute quelque erreur.

On me fit taire aussitôt.

« Non, non, » fut la réponse unanime. « C'est bien lui ; c'est bien toi. »

Ma madrecita m'informa alors en présence de mes quatre camarades, dont ma disparition piquait la curiosité et qu'on avait fini par faire entrer, que six années auparavant j'avais quitté le Ferrol pour faire mon premier voyage sur un navire hollandais. Deux années après mon départ, mon querido padre était allé en paradis, et par conséquent, moi, Antonio Gomez y Carrasco, etc., je me trouvais le seul mâle survivant de la famille, son chef et son appui naturel. Sous aucun prétexte, il ne m'était plus permis de quitter ni ma bonne mère, ni mes chères sœurs, ni la vieille grand'mère infirme. Ces explications eurent pour final un nouveau chœur de protestations de tendresse et de baisers ; il m'eût été difficile, je l'avoue, de rester complétement froid en présence de pareilles dé-

monstrations d'amitié. Les baisers de mes deux hermanas auraient amolli le marbre.

Je prêtai donc mes deux oreilles à ce quatuor qui dura plus d'une demi-heure et dont la musique n'était interrompue que par les grands et petits secrets de famille qu'on me lâchait bordée sur bordée. La conversation était si rapide et d'un fil si emmêlé par ces quatre dames que je trouvais à peine à placer un mot. Enfin, je profitai d'un instant de calme relatif pour demander d'un ton demi-plaisant et en fort mauvais espagnol à combien se montait l'héritage laissé par mon digne père avant son départ pour un meilleur monde. Tout cela pouvait n'être qu'une comédie fameuse, comme disent les Espagnols. Aborder la question d'argent, c'était rentrer dans le sérieux. D'ailleurs il se faisait tard; il était grand temps de regagner la galiote.

Hélas ! je ne réussis que trop bien à donner un tour sérieux à la conversation. Il se fit un profond silence. Les yeux de ma bien-aimée mère, si joyeuse et si bavarde jusqu'alors, se remplirent de larmes. Ce n'était pas une comédie, c'était un drame de famille. Je me hâtai d'autant plus de leur expliquer leur erreur, de la leur faire toucher du doigt, protestant avec toute l'énergie, toute la fougue de ma nature franco-italienne et toute ma rhétorique espagnole contre toute parenté, toute consanguinité. C'était beaucoup d'honneur, trop d'honneur pour moi assurément, mais, mais... tout fut inutile. Ces dames insistaient, persistaient, prenaient à témoin les voisins qui arrivaient à la file. Nombre de vieillards drapés dans leurs manteaux plus ou moins troués, de vieilles femmes enveloppées de châles fanés, les uns et les autres armés de cigares et de cigarettes, se constituèrent en jury d'enquête et, par un verdict unanime, me déclarèrent convaincu d'être né en Galice du légitime mariage de don Antonio Gomez y Carrasco, etc., etc.

Voyant les choses prendre un aspect si grave et sachant combien il est difficile de déraciner une première impression de l'esprit des femmes, je résolus de céder provisoirement. Je pris l'humble allure d'un enfant prodigue, d'un fils repentant. J'embrassai ma mère et mes sœurs sur les deux joues, je donnai l'accolade à la grand'mère, et je promis de revenir le lendemain après avoir fait quelques dispositions à bord.

Le lendemain et deux autres jours s'écoulèrent sans que l'envie me prît de tenir parole ; mais l'imagination de ces dames était montée à un tel diapason qu'on eut recours à l'alcade contre un fils et un frère ingrat, contre un vagabond. L'alcade, après avoir entendu mon histoire, se déclara incompétent. On s'adressa alors au gouverneur du district, et ce ne fut pas sans peine que je restai en possession de mon individu.

Bien souvent j'ai cherché à me rendre compte d'une méprise si bizarre, car ces dames étaient de bonne foi. J'avais évidemment un Ménechme, à moins qu'il ne fût au fond de l'Océan. Mon père avait été en Espagne lors de l'invasion française, mais cet excellent père était le modèle de la foi conjugale comme de la foi militaire, d'après tout ce que j'ai entendu dire, et je ne sache pas qu'il ait jamais tenu garnison dans l'agréable port du Ferrol.

Nos avaries réparées, nous fîmes voile pour la Havane. Aucun incident remarquable ne rompit la monotonie de notre étouffant voyage, sauf pourtant un accès de jalousie du capitaine, qui s'imagina, Dieu sait comment, que j'avais tenté la conquête de sa dévote et avare moitié. Rien n'était plus loin de ma pensée qu'une velléité pareille ; mais comme il avait le diable au corps et le pire des diables, le démon de la jalousie, comme les rapports mensongers d'un méchant mousse avaient fourni un aliment à ses soupçons, je dus subir un véritable interrogatoire

de grand inquisiteur. J'en sortis en vain triomphant, car la maîtresse-femme qui connaissait son mari prit soudain un air d'innocence méconnue, de vertu calomniée, versa des larmes, sanglota, faillit avoir une attaque de nerfs et mit ainsi le capitaine dans une telle perplexité, que, n'y comprenant plus rien, il leva la séance par ma mise aux arrêts.

Cette scène se passait à la chute du jour. Je ne me fis pas prier pour quitter la cabine, bien qu'un peu mortifié. Les deux époux, de leur côté, se regardaient d'un air si rébarbatif, qu'un fâcheux dénoûment était à craindre. J'ignore ce qui se passa dans les silencieuses veilles de la nuit, mais il fallut à la parcimonieuse et revêche dame une forte dose d'habileté féminine pour calmer son seigneur et maître. Au point du jour, il sortit de sa cabine pour donner l'ordre d'administrer une correction exemplaire au mousse qui s'avisait de faire des rapports, et lorsque madame, à son tour, parut sur le pont, son influence était complétement rétablie. Je ne fus pas oublié dans la réconciliation, car dans le cours de la journée on me pria de reprendre mes fonctions ; je m'y refusai opiniâtrement. Ce refus causa d'autant plus d'ennui au capitaine, qu'il était fort mauvais navigateur et que nous approchions des îles Bahamas. Je lui faisais essentiellement défaut; il le sentait bien, et de là ses instances pour que j'oubliasse ce qui s'était passé. Je persistai dans mon refus, d'autant plus que sa femme m'avait informé en particulier qu'il y aurait peut-être danger pour moi à lui complaire.

Le lendemain nous passâmes le *Hole in the Wall* et nous gouvernâmes sur Saltkey. On n'observait aucune latitude et j'étais seul capable à bord d'en prendre une à l'aide de la lune, ce qui, dans notre position, au milieu des bancs de corail et de courants inconnus, était de la plus haute importance. Je savais que le capitaine en éprouvait beaucoup de contrariété, mais après l'avis reçu

de sa femme, je ne croyais pas devoir reprendre mon service. Cependant je faisais en secret mes calculs et je surveillais la marche du navire. Un autre jour s'écoula sans qu'aucune observation se fît à midi, mais à minuit je pris la latitude lunaire, et je trouvai que nous avions dérivé jusqu'auprès des récifs de Cuba, à cinq milles environ de *Cruz del Padre*.

Certain de l'exactitude de mes calculs et de l'imminence du péril, je n'hésitai pas à dire au second qui était de quart d'appeler tout le monde en haut et de virer de bord. En même temps, j'ordonnai au timonnier de venir au vent.

Le nouveau contre-maître, fier de son commandement, refusa d'obéir sans prévenir le capitaine et ne crut pas devoir le déranger, attendu qu'il n'y avait aucun danger apparent dans la marche suivie. Les moments étaient précieux; le moindre retard pouvait causer la perte du navire. Persuadé que j'avais raison, je commençai moi-même l'exécution de la manœuvre, lorsque le capitaine, attiré sur le pont par le bruit, me renvoya dans ma cabine, en pestant contre mon intervention dans la conduite d'un navire qui ne pouvait être mieux dirigé.

J'obéis en haussant les épaules.

Depuis vingt minutes environ la galiote avait repris son ancienne direction et fendait les vagues.

Soudain la vigie cria :

« Arrive tout ! Rochers et brisans ! de l'avant à nous ! »

« La barre dessous ! » hurla le second maître ; mais la galiote ne marchait plus de l'avant; masquée partout, elle culait, et après avoir rasé le bord d'un rocher, elle s'engagea de l'arrière sur un récif avec sept pieds d'eau autour d'elle. Tout était dans la consternation. Les voiles fouettaient les mâts, les brisans mugissaient, les cordages se heurtaient de tous côtés, la coque craquait, l'équi-

page poussait des cris confus. En en un clin-d'œil le capitaine et sa femme accoururent sur le pont. Tout le monde donnait des ordres et personne n'obéissait. A la fin madame cria aux matelots de jeter l'ancre, le pire commandement qu'on pût donner. La grande ancre fut aussitôt mouillée; la seconde ancre descendit après elle, et le navire, tournant sur lui-même, s'aplatit tour à tour sur l'une et sur l'autre. Personne ne songeait à retrousser les voiles et à diminuer par là les impétueuses secousses de la pauvre galiote.

Cet accident nous arrivait à une heure du matin. Par bonheur, il ne faisait pas grand vent; la mer était assez calme; nous eûmes le temps de nous reconnaître et de contrôler jusqu'à un certain point notre situation. Tout le monde à bord semblait avoir perdu la tête.

Ce que j'éprouvais en cette circonstance est aisé à concevoir pour ceux que leur sang-froid n'a pas abandonnés au milieu de périls qui ôtaient toute présence d'esprit et toute énergie à leurs compagnons. Je n'essayai pas d'intervenir, car personne ne m'aurait obéi. Cependant, à la fin, la femme du capitaine, qui semblait seule en possession de son bon sens, m'appela à haute voix par mon nom en présence de tout l'équipage amassé sur le gaillard d'arrière et me conjura de les sauver tous.

Je m'élançai naturellement à cet appel, décidé à faire de mon mieux. Toutes les voiles furent carguées et les deux ancres levées pour empêcher le navire d'être tour à tour couché sur ses deux flancs. Je fis mettre les deux canots en mer, et montant l'un avec un certain nombre d'hommes, je dis au capitaine de s'embarquer sur l'autre. Nous partîmes dans des directions opposées pour chercher un chenal et sortir de l'espèce de traquenard où nous étions pris. La première clarté du jour nous montra notre situation réelle : nous avions franchi le bord du récif à marée haute, mais il ne fallait pas songer à re-

brousser chemin, le navire étant déjà enfoncé d'un demi-pied dans les ramifications molles et spongieuses du corail.

Peu de temps après le lever du soleil, nous découvrîmes, à peu de distance, un des bancs de sable nommés Cayes, si connus des navigateurs des Indes-Occidentales; plus loin se dessinaient les pittoresques et bleuâtres contours des montagnes de Cuba. La mer était peu agitée; et tandis que nous regardions la Caye voisine, que nous supposions déserte, nous vîmes soudain sortir de l'abri d'une de ses pointes un bateau qui s'approcha de notre navire échoué. Les visiteurs étaient au nombre de cinq. Leur embarcation semblait abondamment pourvue d'ustensiles de pêche. Quatre d'entre eux ne parlaient que l'espagnol; mais le maître ou patron nous adressa la parole en français. L'équipage entier portait des camisoles de flanelle fixées par des ceintures de cuir au-dessus de leurs pantalons, et lorsque le vent écartait la flanelle, on pouvait voir les longs couteaux dont ils étaient armés.

Le patron offrit de nous aider à alléger la galiote, en débarquant la cargaison sur la Caye, où, disait-il, ils avaient une hutte assez grande pour y loger la marchandise jusqu'à la pleine-lune. A cette époque, on pourrait dégager le navire et le remettre à flot. Le patron offrait, en outre, de nous piloter hors des passes dangereuses, et, pour tous ces services, il ne nous demandait que mille dollars. Ses compagnons, en attendant, inspectaient la galiote et furetaient partout. Finalement, il fut convenu dans un à-parte, entre le capitaine et sa moitié, que si ce soir-là même, à marée haute, nous ne pouvions remettre le navire à flot, nous accepterions les offres du patron. On me chargea de l'informer de cette décision.

En m'écoutant, le patron prit un air pensif, et, après un instant de silence, il éleva une prétention nouvelle; c'était que l'argent lui fût payé sur place en espèces et

non en traites sur la Havane, ainsi qu'il en avait été d'abord question. Cette demande me parut trop significative; j'espérais que nos deux capitaines n'y accéderaient pas ou se déclareraient au moins dans l'impossibilité d'y satisfaire ; mais par malheur il en fut tout autrement. Un clin-d'œil, un signe d'intelligence aussitôt échangé entre le patron et l'un de ses hommes, confirma tous mes soupçons.

Ces conventions faites, les pêcheurs partirent pour tenter, disaient-ils, leur fortune à la mer, et promirent d'être de retour au coucher du soleil. La journée se passa en vains efforts pour relever la galiote ou trouver un chenal; et lorsque dans la soirée nos Espagnols vinrent nous réitérer d'un air assez insouciant l'offre de leurs services, le capitaine s'empressa de prendre tous ses arrangements avec eux pour le débarquement de la cargaison le lendemain matin à la première heure. Il avait visité la Caye dans le cours de la journée; le lieu d'emmagasinage lui avait paru convenable sous tous les rapports, et il lui tardait que la nuit fût écoulée pour commencer l'opération.

Au point du jour, j'aperçus deux autres bateaux près de la Caye. Cela me donna encore matière à penser, et je me hâtai d'en faire part au capitaine et à sa femme, que mes appréhensions firent beaucoup rire. Après un repas matinal, nous commençâmes à débarquer, avec l'aide des pêcheurs, la partie la plus encombrante de notre cargaison; mais la besogne était encore peu avancée dans l'après-midi. Le soir venu, on compara notre compte avec celui des Espagnols, et il se trouva une différence considérable à notre préjudice. Je fus dépêché à terre pour rectifier l'erreur. En débarquant, plusieurs nouveaux visages s'offrirent à moi. Je remarquai surtout un Français que je n'avais pas encore vu. Il m'adressa la parole et m'offrit des rafraîchissements. Ses manières et son lan-

gage étaient évidemment ceux d'un homme qui avait reçu de l'éducation; son physique et sa physionomie indiquaient même des habitudes ou une naissance aristocratique; mais ses traits et son teint portaient en revanche l'empreinte de la vieillesse prématurée qu'amène toujours une vie de dissipation.

Après une charmante causerie dans ma langue maternelle, l'aimable étranger m'invita à passer la nuit à terre. Je déclinai poliment cette offre; et, l'erreur rectifiée, je me disposais à me rembarquer, quand le même personnage s'approcha de nouveau de moi et renouvela son invitation. Je refusai de rechef, en lui disant que mes fonctions me rappelaient à bord. Il me dit alors que le patron lui-même était mon compatriote, et que c'était lui qui avait donné l'ordre de me retenir à terre. Si je persistais dans mon refus, j'aurais probablement lieu de le regretter.

J'affectai de rire de cette insinuation, et remontai dans mon canot. En atteignant la galiote, j'appris que nos deux capitaines avaient imprudemment avoué toute la valeur de la cargaison. Avant de nous quitter ce soir-là, le patron me prit à part, puis me demanda si on ne m'avait pas invité à passer la nuit à terre, et pourquoi je n'avais pas accepté. A ma grande surprise, il m'adressait cette fois la parole dans le plus pur italien. Comme je le remerciais de sa politesse, il me fit une foule de questions sur mon pays, ma famille, mon âge, mes projets, mon avenir. Une ou deux fois il laissa même échapper l'exclamation : « Pauvre garçon! pauvre garçon! » Au moment où il enjamba le bord de la galiote pour remonter dans son bateau, je lui offris la main, qu'il parut d'abord vouloir prendre; puis il l'écarta soudain, en s'écriant : *No! no! Addio!* et son embarcation s'éloigna.

Comment ne pas grouper toutes ces circonstances dans mon esprit pendant le lugubre crépuscule? Plein de l'in-

vincible pressentiment d'un grand danger, je communiquai de nouveau mes réflexions au capitaine; mais il se moqua décidément de moi, et m'envoya faire un somme pour calmer mes nerfs.

En installant le premier quart de nuit, j'eus soin de faire descendre dans le pont toutes les caisses contenant des objets de valeur, et d'ordonner à la vigie d'appeler tout le monde en haut à la première apparition, au premier bruit d'un bateau. S'il y avait eu des armes à bord, j'aurais mis tout l'équipage sur un pied respectable de défense; mais par malheur nous n'avions pas même un vieux fusil, un sabre rouillé!

Quel calme merveilleux régnait cette nuit-là dans la nature! Pas un souffle d'air, pas une ride sur l'eau. Le ciel était semé d'étoiles comme d'une poudre d'or. La pleine-lune, avec son disque brillant, était à quinze ou vingt degrés au-dessus de l'horizon. Ce calme intense pesait sur mes membres fatigués et fermait malgré moi mes paupières, tandis, qu'accoudé sur le couronnement de la poupe, j'observais le roulis du navire paresseusement balancé par la marée montante. Tout le monde, hors les hommes de quart, s'était retiré, et je venais d'en faire autant; mais le calme même de la nuit, à une si grande proximité de la terre, avait tellement favorisé l'invasion de ma chambre et de mon lit par les insectes, que je fus obligé de décamper et de me réfugier dans le filet de la grande voile d'étai, où je m'endormis plus vite que je ne le saurais dire.

Malgré ma vive anxiété, un profond sommeil s'empara de moi; il ressemblait plutôt à une torpeur léthargique qu'au sommeil naturel. A deux heures environ de la nuit, un cri perçant me réveilla en sursaut. La lune s'était couchée à son tour, mais les étoiles donnaient assez de clarté pour me laisser voir l'arrière du navire couvert de monde. Seulement je ne distinguai ni les personnes ni les

mouvements. Il y avait lutte, lutte inégale, car j'entendais appeler au secours et pousser des clameurs déchirantes. Je me crus d'abord le jouet d'un cauchemar, mais l'illusion se dissipa trop vite. Cette horrible scène nocturne n'était que trop réelle, on égorgeait notre malheureux équipage : mon unique ressource était la fuite. Je saisis la garcette, et me laissant glisser le plus doucement possible dans l'eau, je nageai vers le rivage. Il était grand temps; mon plongeon dans la mer, malgré mes précautions, avait fait un certain bruit, et une rude voix me criait en espagnol de rebrousser chemin, ou qu'on allait faire feu sur moi.

Décidé à embrasser la profession maritime, je m'étais donné la peine d'apprendre à nager, et j'étais devenu un bon nageur; bien m'en prit en cette circonstance. Dès que la voix cessa de se faire entendre, je restai immobile sur l'eau jusqu'à ce que je visse briller une petite lueur à la proue de la galiote; aussitôt je plongeai profondément, et je répétai plusieurs fois le même manége, qui devint inutile lorsque je fus perdu dans la distance et l'obscurité. Je ne saurais, du reste, m'enorgueillir beaucoup de mon adresse à éviter les balles, car beaucoup d'innocents canards ont usé depuis contre moi, de la même tactique.

Après avoir nagé dix minutes environ, je me tournai sur le dos pour me reposer; puis je repartis de plus belle. Je ne pouvais voir la Caye, mais je distinguais toujours le mât de la galiote, dont la silhouette se dessinait sur le ciel, et cette indication me suffisait pour gouverner sur la terre. Nu, à l'exception de mes pantalons, je nageais librement, et, en moins d'une demi-heure, j'avais atteint l'île de sable, où je me cachai au milieu d'épais palétuviers.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un essaim de moustiques me forçait de retourner au rivage et de rester

plongé dans l'eau. Je fus ainsi tourmenté toute la nuit. Au point du jour, je retournai me cacher dans les buissons et, grimpant sur l'arbre le plus haut que je pus trouver, sa hauteur ne dépassait pas douze pieds, j'aperçus sur la mer tranquille la coque démantelée de ma dernière demeure, entourée de nombreuses embarcations qui se remplissaient à l'envi de marchandises pillées. Evidemment la galiote était devenue la proie des pirates; mais pourquoi avais-je été choisi pour être épargné dans la boucherie générale, car je me rappelai les avertissements du patron et du Français? Durant toute la matinée je restai dans ma pénible cachette, épiant tous les mouvements des pirates et rafraîchissant mes lèvres brûlantes avec les baies amères que je pouvais découvrir. Le soleil des tropiques et la réverbération de la mer immobile donnaient à l'atmosphère la chaleur de l'huile bouillante pour ma chair nue. J'éprouvais une soif atroce. Dans l'après-midi, plusieurs bateaux remorquèrent la coque allégée de la galiote au sud-est de la Caye, et bientôt elle disparut derrière un rocher. Jusqu'à cet instant mon courage ne m'avait pas abandonné, mais lorsque la dernière trace du pauvre navire s'effaça, la nature reprit son empire. Je me sentis seul au monde, ayant pour toute alternative de mourir de faim ou de retomber dans les mains des pirates.

CHAPITRE IV.

Seul moyen d'échapper aux moustiques. — L'arbre de refuge. — Les limiers sur ma piste. — Marche militaire. — Le rancho. — Réapparition en scène de don Rafaël. — Changement à vue dans ma situation. — Un oncle improvisé. — Gallego le cuisinier. — Son physique et son moral. — Histoire de don Rafaël.

Ainsi se passa la journée. Quand le soleil se coucha,

je réfléchis au meilleur moyen de réparer par le sommeil mon corps épuisé de fatigue, de faim et de soif. Cette terrible tragédie avait bien autrement ébranlé mes nerfs que ne devait le faire par la suite aucune des scènes où j'ai figuré comme acteur ou spectateur. Pour la première fois je voyais le sang couler par la main du crime, et l'honnête instinct de ma nature se révoltait à l'idée que la Providence pût tolérer de pareils méfaits Pour échapper à la torture des moustiques, j'avais finalement résolu d'enterrer mon corps dans le sable et de couvrir ma tête avec mon unique vêtement. Soudain, j'entendis du bruit dans les buissons voisins ; j'aperçus un énorme chien qui courait des bordées le nez attaché à terre, et quêtait visiblement un gibier quelconque. Il était impossible de se méprendre longtemps sur la nature de la chasse. Avec une agilité digne du meilleur arlequin, singulière idée qui me vint, je ne sais comment, en pareille conjoncture, je m'élançai sur mon perchoir juste à temps pour échapper à la gueule du limier. L'animal furieux de voir sa proie hors de son atteinte, se mit à pousser des hurlements furieux auxquels répondirent bientôt trois autres chiens, suivis de deux hommes armés Hommes et meute entourèrent mon arbre. J'étais bien le gibier cherché. Les chasseurs m'ordonnèrent de descendre et de marcher devant eux. Ils m'avertirent ensuite qu'à la moindre velléité de fuite les limiers me mettraient en pièces. Je m'empressai de répondre que je ne songeais pas le moins du monde à fausser compagnie aux honorables caballeros. Où fuir d'ailleurs? N'étais-je pas trop heureux de les avoir rencontrés sur cet îlot de sable aride où j'étais menacé de mourir de soif et de faim, ou d'être dévoré par les moustiques si je ne préférais servir de pâture aux poissons? Mon sang-froid et ma belle humeur ne laissèrent pas d'étonner mes capteurs. Leur front parut même se désassombrir. Bientôt

nous arrivâmes à leur habitation, où ils m'ordonnèrent de m'asseoir en attendant le reste de la compagnie. Après avoir ensuite préparé leur repas du soir, ils me permirent d'y prendre part, et malgré l'incertitude de l'avenir, je laisse à penser si j'y fis honneur. C'était une étuvée fortement épicée; les copieuses libations dont ils l'arrosaient délièrent leurs langues. Dans le cours de la conversation, j'appris que toute la compagnie ou la bande, pour l'appeler par son nom, avait été à ma recherche depuis le matin. Cependant, dans l'opinion générale, je n'avais guère pu échapper aux balles, ni faire près d'un mille à la nage pour gagner la terre dans la nuit noire. Sur ce, je pris la liberté de leur adresser quelques questions, mais on me fit immédiatement comprendre que la curiosité était une dangereuse maladie sur les Cayes de sable qui entourent Cuba.

Le coucher du soleil trouva toute la communauté réunie. Il paraissait y avoir deux troupes de pirates, ayant chacune leur chef, mais reconnaissant l'autorité souveraine du propriétaire du rancho. C'était le même personnage qui s'était montré si curieux de connaître mes antécédents et mes projets d'avenir. Ses compagnons l'appelaient tour à tour : « El senor padron » ou don Rafaël. Je devins l'objet de la plus minutieuse inspection de la part de tous ces messieurs, à mesure qu'ils rentraient dans l'intérieur du rancho, vaste hutte bâtie de planches recouvertes de voiles provenant de navires naufragés. Un seul homme resta ensuite chargé de ma garde ; pour se distraire apparemment, il se mit à aiguiser sur une pierre un long couteau, dont il essaya le fil sur un cheveu et sur son doigt. Pour varier la pantomime et la rendre plus claire, il se tournait de temps en temps vers moi en appuyant sur sa gorge le dos de l'instrument tranchant.

La délibération, dont ma destinée ne pouvait manquer d'être l'objet, fut longue. J'entendais le murmure tumul-

tueux des voix, sans pouvoir distinguer les paroles. Une phrase cependant ne m'échappa point, une seule, elle était assez significative : « Los muertos, » disait le dandy français, « no hablan. » « Les morts seuls ne parlent pas. »

Pour un jeune homme plein de vie et d'espérance, la situation ne laissait pas d'être agaçante. J'étais demi-nu, j'avais la peau toute excoriée par le soleil, le sable et l'eau salée ; quatre limiers étaient couchés à mes pieds, prêts à se jeter sur moi au moindre signal ; un pirate, le plus rébarbatif de la troupe, se tenait à mes côtés, le couteau fraîchement aiguisé et tiré, tandis qu'un jury de boucaniers délibérait sur mon sort. L'enfer du Dante n'offre guère d'épreuve plus terrible.

Le conclave durait depuis une heure sans arriver à une conclusion. A la fin le patron Rafaël sortit du rancho un mousqueton à la main, et m'appelant par mon nom, il me fit pirouetter et me lança derrière lui de sa forte et irrésistible étreinte ; puis avec une imprécation terrible il menaça de sa vengeance ceux qui demanderaient la mort de son *neveu*.

A ce mot de neveu, tous les pirates se regardèrent d'un air ébahi. La plupart se rapprochant ensuite du patron exaspéré, avec un air d'intérêt, lui promirent de respecter son parent, si je jurais seulement de ne jamais révéler ce qui s'était passé. Comme on le pense bien, je ne me fis pas tirer l'oreille pour les satisfaire et j'échangeai des poignées de main avec tous, excepté avec la sentinelle qui rengaîna son couteau d'un air désappointé.

La plus subite et la plus complète révolution venait de s'opérer dans les allures, sinon dans les sentiments des bandits au milieu desquels le sort m'avait jeté. Dix minutes auparavant, tous avaient soif de mon sang, non par pure cruauté, il est vrai, mais par le plus profond dédain de la vie humaine, toutes les fois qu'un individu

quelconque entravait leurs projets personnels ou mettait leur propre existence en péril. C'était maintenant à qui trouverait des vêtements pour me couvrir et contribuerait de façon ou d'autre à mon bien-être. Dès que je fus vêtu, on annonça le souper et l'on me donna presque une place d'honneur à table. Quel festin! du poisson frais, des sardines, des olives, du jambon, du fromage et du bordeaux à discrétion!

Le repas fini, la conversation roula naturellement sur moi; plus d'un convive trouva à gloser aux dépens de Rafaël à qui il poussait des neveux comme des champignons.

« Caballeros! » s'écria tout-à-coup Rafaël avec colère, « vous semblez douter de ma parole! Ne suis-je plus votre chef? N'avons-nous pas rompu le pain ensemble depuis quatre mois? N'avons-nous pas couru les mêmes dangers, partagé les mêmes dépouilles? Osera-t-on maintenant me jeter à la face l'accusation de mensonge? Pense-t-on me voir supporter avec calme une pareille injure? Ha! » poursuivit-il en se levant de table et en marchant à grands pas avec des gestes violents, « on ose douter de ma parole! on ose m'imputer un lâche mensonge! Je vois dans vos visages le doute et l'ironie sous un masque hypocrite. Etes-vous donc ivres? Ce vin vous a-t-il fait tourner la tête? » Et saisissant une bouteille de bordeaux, il la jeta à terre et la pila sous son talon; « ou serait-ce le sang de la nuit dernière qui vous porte au cerveau? Mais j'en ai dit assez. Que je n'entende plus un mot de doute sur ce jeune homme. Le premier de vous qui profère une syllabe à son sujet me tuera ou périra de ma main. »

Tout cela ressemblait fort, je l'avoue, à une scène de mélodrame, mais l'expérience m'a appris depuis qu'un ton de bravade et de défi, pris à propos, est celui qui réussit le mieux près des gens de cette espèce, à qui il importe

surtout d'en imposer par son audace. Le discours de don Rafaël était prononcé d'un ton trop véhément, trop vrai, pour qu'on supposât qu'il jouait un rôle. Lorsqu'il eut fini, le chef de l'autre troupe, qui n'avait cessé de fumer de l'air le plus insouciant du monde, ponctuant en quelque sorte les phrases de don Rafaël par les bouffées de son cigare, s'avança près de mon nouvel oncle et, posant la main sur son épaule :

« Amigo, » lui dit-il, « vous prenez trop au sérieux une simple plaisanterie. Personne n'a certainement l'intention de faire de mal à ce jeune homme, ni de vous offenser. Calmez-vous, allumez une cigarette et parlons d'autre chose. »

Mais ce mode de pacification était trop prompt pour don Rafaël. Les hommes de cette nature irritable ont besoin d'être ramenés graduellement à leur assiette ordinaire. J'ai souvent remarqué que s'ils atteignent trop tôt leur objet, ils se plaisent à créer de nouveaux obstacles, à faire naître d'autres sujets de controverse, en sorte que les plus doux, les plus accommodants, peuvent finir à leur tour par être jetés hors des gonds.

« No ! caballeros, no ! » s'écria don Rafaël. « Je n'allumerai pas mon cigare ; je ne me calmerai pas ; je n'accepterai d'autre satisfaction pour l'insulte qui m'a été faite que votre propre condamnation. Je veux vous faire tous rougir de vos soupçons en vous prouvant la vérité de tout ce j'ai dit au sujet de ce jeune homme. »

« Eloignez-vous hors de la portée de ma voix, Théodore, » ajouta-t-il en me montrant la porte ou plutôt la portière en toile de la hutte, « éloignez-vous de moi jusqu'à ce que j'aie convaincu ces gens-là que je suis votre oncle. »

J'appris ensuite qu'aussitôt mon éloignement, don Rafaël avait dit à tous les pirates mon nom, mon lieu de naissance, mes relations de famille et prié l'ex-dandy,

nommé Mesclet, qui parlait l'italien, de me suivre dans le bouquet de bois voisin et de m'interroger pour vérifier l'exactitude de tous ses dires.

Mesclet accomplit cette ambassade de la manière la plus polie, mais il me fit subir un interrogatoire en règle. Quels étaient les noms de mon père et de ma mère? Combien avais-je d'oncles du côté maternel? un de mes oncles n'était-il pas officier dans la marine? où se trouvait-il actuellement? Je répondis sans hésiter et de la manière la plus satisfaisante aux premières questions. Quant à la dernière, je dis à Mesclet que mon oncle le marin était depuis longtemps absent de sa famille, à ce que je croyais. Une seule fois en ma vie je l'avais vu; c'était en 1817. Il se rendait alors à Marseille dans le but de s'y embarquer pour l'Amérique espagnole. Depuis cette époque nous n'en avions reçu aucune nouvelle.

Le rapport de Mesclet confirma de point en point ce qu'avait avancé don Rafaël; il fit taire les mauvais plaisants, et cette scène me donna tout de suite parmi les pirates une position où je ne serais pas parvenu par les plus grands services rendus à la communauté. Un toast à don Rafaël, porté à la ronde, termina la séance, et chacun s'en alla dormir sous un filet protecteur contre les moustiques, tandis que les quatre limiers montaient la garde pour tout le monde.

Quelles que soient les préventions du lecteur contre le futur négrier, il ne se refusera pas, je l'espère, à croire qu'en m'étendant ce soir-là sur ma rude couche, je songeai à ma demeure natale en Toscane et à mon Dieu dans le ciel. C'était la première nuit que je passais au milieu d'hommes mis au ban de la société et dont les mains étaient teintes du sang de mes compagnons. A cette époque de la vie on se sent encore reconnaissant envers Dieu du don seul de l'existence, si atroce que puisse être la

situation. C'est un bonheur de vivre, de respirer, n'importe où, n'importe avec qui, dans quelque coin de la terre où le sort nous jette. Le monde, l'avenir sont si pleins de promesses et d'enchantements dans leur longue perspective!

Je me couchai donc et je ne pus dormir. Tout ce qui venait de se passer me trottait dans la tête. La conduite de don Rafaël me semblait une énigme. Comment pouvait-il être si bien instruit de tout ce qui me concernait? Serait-il réellement l'oncle parti depuis si longtemps pour l'Amérique du Sud et dont nous n'avions plus entendu parler? Je ne lui trouvais, à vrai dire, aucun trait de famille. Mille conjectures se heurtaient dans mon cerveau, mon pouls battait avec violence; pourtant je n'avais pas la fièvre. Je m'assoupis, mais pour devenir la proie du plus affreux cauchemar. Toute la tragédie de la galiote repassa sous mes yeux. Le fantôme de la femme égorgée du capitaine se tenait devant ma couche et me reprochait d'avoir été la cause de la perte du vaisseau, ce qui, grâce à Dieu, n'était pas. Des diables vêtus en matelots et mêlés aux flibustiers dansaient autour de moi une ronde infernale. Plus d'une fois de pareils songes hantèrent mon sommeil durant mon séjour sur la Caye.

Par bonheur la nuit des Tropiques est courte. A la première lueur du jour je me levai, et dès que je trouvai un compagnon pour contenir les chiens, je courus au bord de la mer me retremper dans ses vagues écumeuses. Les pirates habitaient un misérable banc de sable, dont la surface était à peine couverte d'une pellicule de terre végétale; mais dans ces régions fécondes des grandes pluies et des brûlants soleils, la nature se contente du moindre pied-à-terre pour y déployer toutes ses magnificences. Cette île aride avait ses oasis où je trouvais des taillis touffus que la vigne tapissait de ses larges feuilles et à l'abri desquelles le gazon conservait toute sa fraîcheur

et tout son éclat. Dans ces climats, la journée a des heures d'accablante langueur, mais le matin et le soir, le point du jour et le crépuscule, le coucher du soleil et les premières ombres offrent de singulières séductions. Des esprits bien moins enthousiastes que le mien ne l'était alors, se laisseraient enivrer par elles. Le bain, la brise avaient retrempé mes nerfs, et lorsque je retournai au rancho j'étais prêt à remplir toutes les fonctions qu'il leur plairait de m'imposer. Les deux troupes étaient parties un peu après le point du jour dans leurs embarcations avec des haches et des scies, destinées sans doute à dépecer la pauvre galiote, et don Rafaël avait laissé pour instructions à ma farouche sentinelle de la veille, de se faire assister par moi dans les préparatifs du déjeuner, lequel devait être prêt à onze heures.

Je n'ai jamais su le nom patronymique de ce vilain drôle. Gallicien de naissance, il portait parmi les pirates le sobriquet de Gallego. Son père était un pêcheur qui n'avait pu lui donner aucune espèce d'instruction. Jamais je n'ai vu figure plus repoussante. Ses paroles et ses manières étaient on ne peut plus brutales ; tout son extérieur dénotait la malpropreté la plus dégoûtante. Triste recommandation pour un chef de cuisine et qui rendait peu enviable ma promotion aux fonctions d'aide-cuisinier !

Je trouvai le feu allumé derrière quelques arbres nains, et la marmite sur le feu. Gallego me fit signe de le suivre dans un taillis à quelque distance du rancho, où sous la protection d'une tente goudronnée, nous trouvâmes installée l'office des flibustiers, abondamment pourvue de beurre, d'ognons, d'épices, de poisson salé, de jambon, de lard, de riz, de café, de vins, etc. Dans les coins et jetés pêle-mêle à terre, je vis des lunettes d'approche, des boussoles, des cartes marines, des livres, et une quantité de meubles et d'ustensiles de cabine de plus ou moins

de valeur. Des trous creusés dans le sable nous procurèrent l'eau nécessaire à la cuisine et pour la table. Nous la fîmes rafraîchir dans des vases poreux suspendus au milieu d'un courant d'air. Ces vases sont bien connus dans les Indes occidentales sous le nom ironique de *monkeys* (singes). Le taillis nous fournissait le combustible ; je vis aussi une ébauche de jardin où l'on cultivait du poivre, des tomates et d'autres légumes. Cette inspection achevée, je retournai près de mon disgracieux chef de file prendre ma première leçon dans l'art culinaire.

Les fonctions de cuisinier ne sont pas sans importance parmi ces vagabonds et ces mécréants. Rien de plus curieux que la manière dont ils font disparaître un plat succulent. La vie animale est devenue pour eux la grande affaire, et leur palais est parfois aussi chatouilleux que celui des habitués des restaurants en vogue des grandes capitales. Le déjeuner que nous servîmes à ces étranges gastronomes se composait de morue cuite à l'étuvée dans du vin de Bordeaux, de riz granulé et d'une blancheur de neige, de délicieuses tomates et de jambon frit. Ces messieurs avaient pris leur café au point du jour. Mes nouveaux compagnons s'étaient contentés durant le repas de copieuses libations de bordeaux ; ils achevèrent leur digestion avec de l'eau-de-vie et des cigares.

A deux heures, on leva la séance ; la plupart des pirates, trop bien repus, allèrent faire leur sieste. Quelques-uns d'une nature plus incombustible, prirent leur fusil et se dirigèrent vers le rivage, où ils s'amusèrent à tuer des goëlands ou des requins. Quant à Gallego et à moi, notre place était désormais marquée à la cuisine, située, comme on l'a vu, au milieu d'un petit bois. Nous allâmes donc récurer les casseroles et laver les assiettes. Finalement, comme j'étais le plus jeune, l'honorable tâche de donner la pâture aux limiers me fut aussi dévolue. Je me demandai, à part moi, comment don Rafaël ne trouvait

pas un poste plus relevé pour son neveu, mais il avait apparemment ses raisons, entre autres la crainte d'exciter la jalousie.

Ma tâche achevée, je me disposais à faire ma sieste comme les autres, quand je vis sortir mon oncle du rancho. Sans prononcer un mot, il me fit de l'œil et de la main signe de le suivre dans l'intérieur de l'îlot. Parvenus dans un endroit solitaire, à deux ou trois cents pas du rancho, nous nous assîmes à l'ombre d'un arbre et il me dit d'un ton affectueux : « Les événements qui se sont passés depuis plusieurs jours ont dû bien vous étonner ! »

Il y avait certes ample matière à étonnement ; j'avouai le mien au patron.

« — Eh ! bien, reprit-il, je vous ai justement amené ici pour vous expliquer en partie le mystère et vous faire surtout comprendre comment j'ai dû, pour vous sauver, me donner pour votre oncle. Il n'y avait pas d'autre expédient, jeune homme ! Et « voto a Dios ! » j'aurais combattu la junte entière, hommes et chiens, avant de laisser toucher à un de vos cheveux. »

Don Rafaël m'expliqua alors qu'en me voyant lors de sa visite à bord, le jour de notre naufrage, il avait cru reconnaître les traits d'un ancien compagnon d'armes. C'était cette ressemblance qui l'avait engagé à me donner l'avis particulier dont je n'avais pas voulu profiter. Les événements postérieurs avaient confirmé ses soupçons.

Si j'écrivais l'histoire de don Rafaël au lieu d'écrire ma propre histoire, je pourrais par un récit dramatique et instructif montrer comment les circonstances, ces aveugles et fatals arbitres de la destinée des hommes qui se trouvent jetés en dehors des voies battues, avaient fait d'un très-honorable officier de fortune un très-criminel boucanier. D'après ce que me déclara don Rafaël, il avait été le camarade de collége de mon oncle et avait d'abord

suivi comme lui la carrière des armes dans l'ancien monde. Lorsque plus tard l'Amérique du Sud réclama pour conquérir son indépendance, l'aide de tous les Dugald Dalgetty disponibles dans l'univers, ils étaient accourus, mon oncle et lui, offrir leur épée aux révolutionnaires du Mexique, qui les payèrent tous les deux de la monnaie dont les patriotes paient d'ordinaire de pareils services. Depuis longtemps l'ingratitude des républiques est proverbiale; le Mexique républicanisé ne devait pas faire exception à la règle.

Après bien des déboires, mon pauvre oncle périt, à ce qu'il paraîtrait, dans un duel où don Rafaël lui servit de second. C'était finir au moins en homme d'honneur. Peu de temps après, don Rafaël, « victime des circonstances,» devint ce qu'il était lors de la sanglante tragédie de la galiote. L'ardeur qu'il avait prise depuis à me sauver prouvait, du reste, que son cœur n'était pas encore cuirassé contre tout bon sentiment, et si mon langage est parfois ironique en parlant de lui, c'est une ironie mêlée de tristesse et de regret.

Notre conversation dura une partie de l'après-midi et se termina par un bon conseil de l'ancien ami de mon oncle. « Soyez prudent et patient, me dit-il, et consolez-vous en pensant que mon intention n'est pas de vous garder dans l'île. Comme vous l'avez pu voir, j'exerce une certaine influence sur ces bandits; il faut les appeler par leur nom. Mon regard, ma voix leur en imposent; mais mon autorité même a des limites. Je suis loin de pouvoir tout ce que je veux. Votre sort est donc en grande partie dans vos mains. Il dépend de votre circonspection. Des hommes placés dans notre position ressemblent un peu aux Ismaëlites du désert. Nos mains sont levées contre tous, et toutes les mains contre nous; unis pour le pillage seulement, nous ne savons pas la minute où nous pouvons nous trouver aux prises les uns contre les au-

tres. L'exercice habituel du pouvoir est quelque chose dans une réunion semblable à la nôtre; elle entoure le chef d'un certain prestige; mais à une condition, c'est qu'il ne recule et ne trompe jamais. Soyez donc sur vos gardes. Ne me créez pas d'embarras et ne laissez jamais soupçonner que notre parenté n'est pas très-sérieuse. Appelez-moi mon oncle; je vous appellerai Théodore. Ne faites aucune question ; soyez poli, de bonne humeur et serviable pour tout le monde; ne vous liez, du reste, intimement avec personne. Etouffez vos sentiments et vos pleurs s'ils montent à vos lèvres ou à vos yeux ; parlez le moins possible. Défiez-vous de ce Français à la langue mielleuse. Tenez-vous en dehors de nos orgies et abstenez-vous de vin.

» Je vous recommande encore, ajouta don Rafaël, d'être sur vos gardes avec Gallego, notre sale cuisinier. Poltron comme un lièvre, il est vindicatif comme un chat. Si par malheur il vous arrivait d'en venir aux mains avec lui, frappez le premier et frappez fort. Personne ici ne se soucie du coquin; sa mort même ne causerait d'autre sensation que le regret de sa cuisine. Prenez ce couteau, la lame en est bien affilée et sûre. Gardez-le sur vous jour et nuit, et le cas échéant, faites-en bon usage. Dans quelques jours, je vous en dirai davantage. En attendant : « Corragio, filio, e addio. »

Des sentiers différents nous ramenèrent au rancho.

CHAPITRE V.

La vie sur un banc de sable. — Les pirates de terre et les pirates de mer. — La troupe part pour Cuba et me laisse seul avec Gallego. — Allures suspectes du cuisinier. — Ses excursions nocturnes. — Ma découverte dans le cimetière. — Retour de la troupe. — Les juifs amphibies. — Visite d'un inspecteur de Cuba. — La patente de pêcheurs. — Nouveau naufrage au Cayo-Verde. — Danger des concurrences entre pirates. — Mort de Mesclet. — Pilote malgré moi. — Mes aventures à bord d'un corsaire colombien. — Une commotion électrique. — Mon retour sur la Caye. — Gallego ne peut prouver ses accusations contre moi. — Cour martiale et justice sommaire. — Fin tragique du cuisinier.

L'existence d'hommes mis au banc de la société, relégués dans un îlot de sable dont les seuls visiteurs sont les crabes et les goëlands, ne peut manquer d'être une triste chose. Le véritable pirate, équipé pour la course, sent bondir sous lui son rapide esquif comme un bon cheval de bataille. Les voiles de son navire le portent où il lui plaît sur de véritables ailes. Sans doute il est exposé à bien des périls, mais il les choisit, il va les chercher. Sa vie d'aventures et de combats est pleine de scènes dramatiques, d'épisodes romanesques. Toujours en mouvement, toujours en action, il mène à peu près le même genre d'existence que le capitaine d'un vaisseau de guerre. C'est la guerre aussi qu'il fait, et il y a entre lui et le pirate de terre-ferme qui se borne à piller les naufragés, la même différence qu'entre le voleur de grand chemin, le hardi voleur d'autrefois, monté sur son cheval, tenant la campagne, et le lâche voleur à pied, embusqué derrière un buisson, qui vient traîtreusement demander la bourse ou la vie au pauvre piéton désarmé.

Le pirate de terre attend et guette sa victime à l'instar

de l'araignée; comme le requin et le vautour, il aime mieux se repaître de cadavres que de s'attaquer à une proie vivante. La triste communauté dans laquelle je me trouvais jeté avait précisément ce caractère. A aucun moment, en aucune façon, je ne fus tenté de m'associer à des destinées aussi prosaïques que criminelles. Ce n'étaient pas là des pirates de roman, des brigands de tragédie. Bien s'en fallait. Soumis à la nécessité et confiant dans la promesse de don Rafaël, je ne renonçai pas à l'espoir de reconquérir moi-même ma liberté, si l'effet de cette promesse se faisait trop attendre ou si l'occasion se présentait.

Dans l'intervalle j'eus tout le temps de me dégoûter de mes fonctions culinaires sous les ordres du rébarbatif et sordide Gallego. Un jour que j'avais découvert entre autres épaves, une caisse d'outils de charpentier, je m'avisai de faire un gouvernail et je réussis si bien que mes compagnons à leur retour pour déjeuner, après « la pêche » quotidienne, admirèrent tous mon talent mécanique. Don Rafaël profita de l'enthousiasme général pour me séparer du cuisinier et me mettre à la tête de nos constructions navales. La difficulté pour lui avait été jusqu'alors de m'exempter de prendre part aux expéditions sans exciter les soupçons ou les jalousies.

Quelques jours se passèrent durant lesquels j'appris que la galiote achevait de se vider et qu'on dépeçait sa carcasse pour la faire entièrement disparaître. Les deux fractions de la bande employaient généralement la matinée à cette œuvre de pillage et de destruction. Après son achèvement, don Rafaël m'annonça qu'il allait passer, pour affaires urgentes, sur la terre-ferme de Cuba, avec toute sa troupe, en sorte que durant son absence, l'île et toutes les propriétés de la communauté resteraient confiées à ma garde ainsi qu'à celle de Gallego et des limiers. Au moment du départ, il recommanda expressé-

ment à mon compagnon de ne pas s'enivrer et de se tenir prêt à rendre bon compte de sa conduite durant les cinq jours d'absence de la troupe.

Mais le patron ne fut pas plutôt parti, que Gallego ne s'occupa plus de rien, et passa son temps à flâner sur le rivage ou dans les buissons, refusant même de me donner à manger, et ne s'occupant pas plus des chiens. Naturellement je pourvus sans lui à ma subsistance et à celle des farouches animaux qui s'étaient de plus en plus humanisés pour moi. Or la nuit tombante, Gallego revenait au logis, préparait son propre souper, buvait jusqu'à complète ivresse, et se couchait sans dire mot.

Franchement, je n'étais pas fâché de le voir céder à la tentation, car l'ivresse, au moins, semblait le mettre hors d'état de me nuire durant la nuit, si de mon côté je me livrais au sommeil. Don Rafaël m'avait prévenu qu'il était traître comme un chat. Sa malignité constante et sa taciturnité me semblaient d'un si mauvais augure, que resté seul avec lui dans le rancho, je n'osai fermer les yeux le premier jour. La tragédie de la galiote occupait toujours mon esprit. Vers minuit, Gallego s'approcha de moi avec toutes les précautions possibles, et après avoir écouté un instant ma respiration pour s'assurer que je dormais, il gagna, sur la pointe des pieds, la porte de la cabine, et disparut avec un gros paquet sous le bras. Il ne revint qu'au point du jour, et la nuit suivante la même scène se reproduisit.

Cette conduite mystérieuse augmenta mes appréhensions. Je n'aimais pas non plus qu'il me laissât tout seul la nuit. Le lecteur me trouvera peut-être bien timide ; mais, dans cette île désolée et déserte, j'aimais encore mieux entendre le ronflement de Gallego, qu'être condamné au silence absolu de la solitude. Pendant le jour, il se tenait au large, et de mon côté j'allais faire ma sieste dans un recoin secret près du rivage, où je pénétrais par un sentier à travers des buissons d'épines. Les limiers

seuls auraient pu mettre Gallego sur ma piste. Dans la quatrième nuit, lorsqu'il quitta le rancho pour faire son excursion accoutumée, je résolus de le suivre, et, m'armant d'un pistolet dont je renouvelai l'amorce, je marchai sur ses pas à la clarté des étoiles, jusqu'à son entrée dans un taillis où il disparut. Après avoir bien remarqué l'endroit, je regagnai le rancho. Le lendemain, aussitôt son café pris, Gallego partit dans un canot pour aller à la pêche. Je l'observai du rivage, jusqu'au moment où je le vis jeter l'ancre à deux milles environ de distance. Alors j'appelai les chiens et je me dirigeai vers le taillis en question. Une fois sur la trace, les limiers ne pouvaient manquer de me conduire à l'endroit fréquenté par le mystérieux cuisinier.

Après avoir, non sans quelque peine, traversé d'épais buissons, j'entrai dans un assez long espace de sable nu, où plusieurs tas de pierres paraissaient être des tombes. Un de ces trous avait la forme d'une croix ; il couvrait sans doute la dépouille mortelle d'un pirate. Je m'arrêtai un instant pour réfléchir à la meilleure manière de continuer mon exploration. En entrant dans cet aride cimetière, j'avais vu un grand nombre de crabes de terre décamper à mon approche et au bruit de mes pas. Lorsqu'assis dans un coin je me tins immobile, l'armée des crustacés gloutons revint à la charge et s'introduisit par détachements dans tous les tas de pierres, un seul excepté. Cela me parut singulier ; lorsqu'on se trouve dans d'aussi tristes circonstances que celles où j'étais, on devient observateur ; on trouve même parfois à observer les moindres choses, non-seulement une distraction, une diversion à ses peines, mais une vive jouissance, tant on est sevré sous d'autres rapports.

Je m'approchai donc du tas de pierres abandonné par les crabes, et je reconnus que le sable avait été fraîchement remué. A n'en pas douter, j'étais sur la trace de Gal-

UNIVERSITY OF
ILLINOIS LIBRARY

lego. De crainte de surprise, je grimpai sur un arbre, et, caché dans son feuillage, je regardai du côté de la mer, où je vis notre cuisinier toujours occupé de sa pêche. De nouveau j'examinai mon fusil et mes pistolets ; tout était en ordre. Ces précautions prises, j'écartai les pierres, en ayant soin d'observer leur position relative, pour remettre tout en place ; mon travail d'excavation dura dix minutes environ ; j'atteignis bientôt des planches recouvrant deux barils, dont l'un était rempli de paquets de soieries, d'autres étoffes et de linge ; le second contenait, entre beaucoup d'articles, un chronomètre, plusieurs pièces de dentelle précieuse et une Bible magnifiquement reliée.

Un paquet, enveloppé dans un madras, attira particulièrement mon attention. Je crus reconnaître l'enveloppe. Je dénouai le nœud, et j'y trouvai un grand nombre d'objets de toilette appartenant à la femme du capitaine hollandais, et une épingle de tête ornée de diamants, que la pauvre femme portait le dernier jour de sa vie. Le misérable l'avait peut-être arrachée lui-même de sa chevelure. Cette découverte évoqua soudain pour moi tous les fantômes de l'horrible nuit. Je frissonnai ; mon cœur se souleva ; mais ce n'était pas le moment de faiblir ni d'écouter ces lugubres pensées. Je me hâtai de tout remettre en place avec le plus grand soin, et après avoir aplani le sable avec ma veste de flanelle, je retournai au rancho, où, songeant à mes malheureux compagnons de la galiote, je sentis les larmes ruisseler de mes yeux.

Le même jour, au coucher du soleil, les violents aboiements des chiens m'attirèrent hors du rancho, et bientôt après quatre embarcations parurent dans la petite rade. Les deux premières appartenaient à Raphaël et à sa bande ; les deux autres étaient remplies d'étrangers dont l'extérieur annonçait plutôt des habitants de la terre-ferme que des marins. Don Rafaël me dit à l'oreille que c'étaient des juifs amphibies.

On servit, ce soir-là, un splendide souper, où figuraient du bœuf, du mouton et des volailles apportées par les embarcations. J'assistai au festin aussi longtemps qu'il ne dégénéra pas en orgie, et j'appris que « les juifs amphibies, » comme les appelait don Rafaël, étaient des spéculateurs hébreux de Cardenas, qui venaient traiter de la cargaison de la pauvre galiote.

Durant sa visite à Cuba, don Rafaël apprit que les autorités espagnoles se proposaient d'envoyer un inspecteur dans les îlots de la côte. Il eut soin de se munir en conséquence d'une patente régulière de pêcheurs. Tout le monde se mit à l'œuvre pour rendre l'aspect de l'île et du rancho conforme à cette vocation nouvelle. En peu de jours, la toiture en toile goudronnée de la hutte fut remplacée par du chaume et du feuillage. Tous les objets suspects disparurent dans les buissons d'une crique qui était un véritable labyrinthe. Notre qualité de pêcheurs ne pouvait plus être révoquée en doute, et nous avions l'air aussi simples, aussi innocents, aussi rustiques qu'une compagnie de citadins faisant un pique-nique au bord de la mer, pour humer la brise et goûter les plaisirs d'un bain salé. La métamorphose fut même plus complète, car nous nous mîmes à pêcher tout de bon. Déjà nous avions empilé et fait sécher plus de mille individus de la gent qui porte écailles, quand les aboiements des chiens nous annoncèrent l'arrivée du personnage officiel attendu.

Le déjeuner était sur la table à l'instant où il débarqua, mais c'était le repas de pauvres diables, dont les seuls produits de la mer remplissaient les filets. L'inspecteur lui-même fut régalé de friture, et, pour dessert, on lui donna à lire la patente, qu'il trouva parfaitement en règle. Don Rafaël se plaignit, en termes amers, de la dureté des temps. La comédie de pauvreté fut jouée à merveille, et l'inspecteur apposa des deux mains son visa sur

notre patente, après avoir reçu la gratification de six onces. On ne pouvait moins exiger.

Six longues semaines d'une chaleur accablante s'écoulèrent sans qu'aucun autre incident rompît la monotonie de mon existence parmi les pêcheurs, car durant toute cette période, la bande ne parut réellement pas avoir d'autre métier.

Au bout de ce temps, don Rafaël fut mystérieusement informé qu'un navire français, avec une riche cargaison, venait d'échouer sur le Cayo-Verde, îlot situé à quarante milles environ à l'est de Cruz del Padre. Dans l'après-midi même, nos deux grandes embarcations, bien armées, emmenèrent tous les pirates, y compris le cuisinier Gallego, et laissèrent à ma garde l'île, les propriétés de toute espèce et les chiens.

La pensée et l'espoir d'une évasion prochaine firent battre mon cœur, quand je vis les deux embarcations se réduire à un point noir et disparaître à l'horizon. Mon plan fut aussitôt conçu et arrêté. La mer était parfaitement calme, et j'étais un rameur expert. Dans la nuit même, je lançai notre canot, le seul esquif laissé dans la crique, et, après y avoir placé la voile, les avirons et la gaffe, je retournai au rancho pour y prendre quelques vêtements. Comme il faisait nuit, j'allumai une chandelle et j'allais ouvrir la malle placée sous mon lit, lorsque je lus sur son couvercle ces mots fraîchement écrits à la craie : « Patience ! attendez encore un peu. » Cette découverte arrêta mes préparatifs de fuite. Bien certainement l'écriture était celle de don Rafaël, le conseil celui d'un ami. Je n'hésitai pas à m'y soumettre. Au lieu donc de tenter cette nuit-là même le passage plus ou moins dangereux du bras de mer qui séparait notre Caye de Cuba, je me couchai et dormis plus profondément que je ne l'avais fait depuis mon arrivée dans l'île.

Le lendemain à midi, je vis un petit bateau-pilote fai-

sant voile en-deçà du récif avec toute la confiance que pouvait inspirer une connaissance parfaite du chenal. Deux personnes débarquèrent bientôt avec toutes sortes de provisions venant de la terre-ferme. Elles m'informèrent que don Rafaël, lors de sa dernière visite à Cuba, les avait engagées à me conduire à la Havane, mais cela demandait, de son avis même, beaucoup de précautions, car les pirates ne consentiraient pas volontiers à mon départ tant que je ne me serais pas lié à eux par la solidarité de quelque crime. Les pilotes ne se souciaient donc pas de me prendre sans l'assentiment formel de don Rafaël, et, de mon côté, bien convaincu que mon nouvel oncle saisirait la première occasion favorable pour me délivrer, je résolus d'attendre son retour.

Durant trois jours encore, je fus condamné à la solitude absolue. Le quatrième, nos embarcations revinrent avec le même bateau-pilote, et je vis tout de suite qu'une sérieuse rencontre avait eu lieu. Le bateau-pilote semblait très-lourdement chargé; on le fit entrer le lendemain dans le labyrinthe de la crique boisée où le butin fut débarqué et caché. Tandis que les pirates procédaient à cette opération, l'ex-dandy français, qui avait été blessé à la tête et laissé dans le rancho, m'informa, avec la volubilité communicative qui distingue sa nation, qu'à leur arrivée au Cayo-Verde, ils avaient trouvé le navire naufragé en la possession d'autres « pêcheurs » du voisinage. Ainsi prévenus par la concurrence, ils s'étaient montrés d'humeur peu sociable. Une querelle s'en était suivie, on avait joué des couteaux, et, blessé lui-même à la tête, il devait la vie à don Rafaël, qui était accouru à son secours le pistolet au poing. Forcés de faire retraite dans leurs embarcations, ils ne songeaient plus qu'à précipiter leur départ, quand le bateau-pilote leur avait apporté un renfort suffisant pour tenter un retour offensif et enlever le navire naufragé à l'abordage. Deux des premiers occu-

pants avaient été tués, et finalement don Rafaël et les siens s'étaient emparés des riches débris de la cargaison dont la majeure partie se trouvait déjà transportée à terre par leur concurrence.

« Grâce à Dieu, » ajouta le blessé, « nous avons maintenant l'assistance du bateau-pilote et de Bach'chia, qui est aussi brave que Rafaël, et avec son *Clipper* construit à Baltimore, nous pourrons à l'avenir opérer sur une plus grande échelle. Rien ne nous empêchera, sacrebleu! de croiser sous pavillon colombien et de voler Pierre pour payer Paul! »

Le fait est que le *Clipper* avait apporté d'amples munitions de guerre sous le titre innocent de provisions de bouche, et qu'il cachait dans ses flancs une longue pièce de six qui pouvait être en un clin d'œil montée sur pivot au milieu du *Clipper*.

Le pauvre Mesclet ne devait pas jouir de l'extension donnée à une si honnête industrie. Comme il n'était pas homme à s'abstenir des séduisants breuvages de la belle France, sa blessure empira, et, après un mois de souffrances, la dépouille mortelle d'un des anciens lions de Paris fut ensevelie sous les sables d'un îlot désert, où les crabes ne la laissèrent pas même dormir tranquille, en attendant le jugement.

« Ah! » dit Gallego, au retour de l'enterrement, « en voilà un de moins pour partager les prises et, ce qui vaut mieux encore, le bordeaux et le cognac ne seront plus si rares, maintenant que l'éponge est enterrée sous le sable. »

Telle fût l'oraison funèbre de Mesclet!

Quelques jours après, les embarcations partaient chargées de poisson pour cacher l'objet réel de la visite de don Rafaël à Cuba, qui était de se défaire du butin. Au moment du départ, mon oncle me renouvela la promesse d'une prompte liberté et me conseilla de rester en atten-

dant dans de bons termes avec Gallego, si faire se pouvait.

Il fallut quelque temps pour réparer les filets qui avaient été fort négligés depuis notre dernière pêche, et, trois jours s'étaient écoulés depuis le départ de don Rafaël, lorsque je pris le canot avec Gallejo et jetai l'ancre en-deçà du rocher pour déjeuner avant de commencer la pêche.

A peine avions-nous commencé un assez frugal repas qu'un gros schooner, masqué par un coude de l'île, apparut soudain et gouverna dans notre direction. Comme le vieux sournois de Gallego ne parlait jamais, je m'étais également habitué à garder le silence; mais, contre mon attente, après avoir lancé sous ses épais sourcils un regard de travers au vaisseau, il s'écria cette fois avec une énergie inaccoutumée :

« Un corsaire colombien ! Hâtons-nous de lever l'ancre et de nous abriter derrière le rocher; sans cela notre partie de pêche pourrait bien être gâtée. »

« Bah ! » lui répliquai-je, « le schooner ne songe pas à nous, et, dans le cas contraire, je ne suis pas assez poltron pour fuir. »

J'avais tant entendu parler des corsaires colombiens et de l'agrément qu'il y avait à servir la cause de l'indépendance, que je n'aurais pas été fâché d'être capturé pour tâter un peu de la guerre et de la gloire. Ma première impulsion, sous ce rapport, fut aussi soudaine que folle.

Gallego persistait à battre en retraite. Il s'en suivit une discussion animée qu'il crut terminer en coupant le câble de l'ancre; mais il n'avait pas tiré son couteau pour exécuter ce dessein, que d'un coup d'aviron bien asséné, je l'étendis au fond du canot. Le schooner, alors à portée de pistolet, marchait lentement avec une brise de quatre nœuds. Témoin de cette scène, le capitaine jeta un grappin de fer sur notre embarcation et, la prenant à la remorque, me força de démarrer.

Dès que nous fûmes dans des eaux plus profondes, on m'ordonna de monter sur le pont, tandis que Gallego, toujours insensible, était hissé à bord avec précaution. Je dis la vérité sur notre querelle, mais ce que je ne dis pas, c'est qu'elle avait eu pour origine mon désir de servir sur un corsaire colombien.

« Il nous faut un pilote pour Key-West, » dit le contremaître impatient, « et nous n'avons pas le temps de nous occuper de vos stupides querelles. L'un de vous peut-il remplir cet office? »

Gallego, enfin sorti de sa stupeur, me montra aussitôt du doigt et répondit d'une voix faible : « Voilà un pilote et un excellent pilote ! »

Se trompant sur le sens du mot « pilote, » qui, dans la pensée de Gallego et l'acception espagnole, signifiait simplement un marin de profession , le capitaine français, qui parlait très-mal le castillan, n'en demanda pas davantage.

« C'est précisément notre affaire, » s'écria le contremaître ; « qu'on descende l'autre dans son canot, et que ce jeune homme nous pilote. »

J'eus beau faire des remontrances, protester, jurer que je ne connaissais ni Key-West ni ses abords; tous mes efforts furent vains. J'étais proclamé pilote malgré moi.

Le traître Gallego trouva la plaisanterie excellente, car au moment où on le redescendait dans le canot, il ne put retenir un grand éclat de rire. En moins de dix minutes, il fut toué jusqu'au bord du rocher d'où on le laissa regagner son île.

Cela fait, le schooner se couvrit de voiles et l'on m'ordonna de mettre le cap sur Key-West. De nouveau j'exposai au capitaine Laminé, dont je venais d'apprendre le nom, qu'il avait mal traduit le mot espagnol pilote ; que je n'étais pas un pilote côtier ou lamaneur; que Gallego avait voulu se débarrasser ainsi d'eux et de moi.

J'avais bien quelques connaissances dans la navigation, assez peut-être pour exercer les fonctions de pilote au long cours, mais je ne pouvais, sans commettre un acte de folie, me charger de conduire le schooner dans un port que je ne connaissais pas. En entendant cette déclaration, le premier lieutenant intervint. C'était un petit homme trapu et robuste, d'environ trente-cinq ans. Il avait des cheveux et des favoris roux, une mâchoire inférieure allongée et garnie de défenses comme celles d'un sanglier. Pour l'achever de peindre, il était criblé de marques de petite vérole et marchait sur des pattes de canard hors de toute proportion avec son long buste, ses longs bras, ses massives épaules. Je ne crois pas avoir jamais vu un extérieur plus vulgaire et plus repoussant, sans en excepter peut-être celui de Gallego.

« C'est un menteur, capitaine Laminé, » s'écria cette espèce de brute. « Il veut seulement nous rançonner et mettre à haut prix ses services. Laissez-moi faire, je trouverai pour lui rafraîchir la mémoire un moyen infaillible. Le fond du golfe lui deviendra plus clair que la route de son nid de pirates.

» Au gouvernail, pilote d'enfer. Au gouvernail ! »

Quel moyen de résister au milieu du bizarre assemblage d'aventuriers qui m'entourait sur le pont du « *Carabobo.* » C'était un navire d'environ deux cents tonneaux, monté par un équipage de soixante-cinq hommes, composé d'un ramassis de toutes les nations, de toutes les classes, de toutes les couleurs. Sa commission, signée par le gouvernement de Carthagène, l'autorisait à brûler, couler et détruire tout navire qu'il parviendrait à capturer. Laminé était né à l'Ile de France, et Lasquetti, son aimable lieutenant, était un créole de Pensacola. Ce dernier parlait très-bien le français et l'espagnol, très-peu l'anglais. Capitaine et second ignoraient presque entièrement leur métier, et se reposaient d'ordinaire, pour

tout ce qui regardait la navigation, sur le troisième lieutenant, alors cloué sur son cadre par la fièvre jaune. Le second lieutenant était à bord d'une prise.

Ainsi contraint de prendre à l'improviste la conduite du corsaire, je me soumis, de la meilleure grâce possible, à la destinée; je demandai des cartes, des instruments, et j'étudiai la route. Durant toute la journée, nous gouvernâmes ouest-nord-ouest; au coucher du soleil, comme nous filions lestement, j'ordonnai de mettre le schooner en panne pour la nuit. Le vent étant fort bon, le temps fort beau, ce commandement souleva plus d'une objection; mais la partie la plus difficile de ma navigation se serait faite dans la nuit, si le schooner avait continué sa marche; je persistai dans ma résolution, et je finis heureusement par la faire adopter.

« Le diable vous emporte, » s'écria Lasquetti lorsque le vaisseau fut mis en panne pour la nuit. « Le diable vous emporte, maître Théodore. Ne comptez pas, parce qu'il vous plaît d'éluder la besogne, vous jeter pour cela dans un bon hamac. Vous arpenterez toute la nuit le pont, s'il vous plaît, de peur que nous ne soyons jetés sur quelque récif. Oui, quand je devrais moi-même rester sur mes jambes jusqu'au point du jour, je veillerai à ce que vous ne dormiez pas. »

L'obéissance était depuis longtemps à l'ordre du jour pour moi. J'arpentai le pont jusqu'à près de onze heures du soir. Alors, épuisé de fatigue, je m'assis sur un long canon de chasse en cuivre, et presque aussitôt je m'endormis.

Je ne sais combien de temps dura mon sommeil, mais une épouvantable commotion me jeta à bas du canon et m'étendit tout plat sur le pont, rendant le sang par la bouche, le nez et les oreilles. Lasquetti se tenait à côté de moi, le cigare à la main, riant aux éclats, blasphémant comme un démon, et m'allongeant dans les côtes des

coups de ses grosses bottes pour me faire revenir à moi. Il m'avait surpris endormi, disait-il, et il avait trouvé plaisant de toucher le canon avec son havane.

L'explosion fit accourir tout le monde sur le pont, y compris le capitaine. Mon sang coulait, mais il ne coulait pas assez vite pour soulager ma rage. A peine revenu de mon étourdissement, je saisis le premier objet pesant qui tomba sous ma main, et je me précipitai sur l'agresseur. Il ne sauva son crâne qu'en descendant sous le panneau de la grande écoutille, qui fut au même instant mis en pièces par la chute de mon lourd projectile. Le capitaine Laminé n'était pas dépourvu de bon sens et de cœur; malgré l'égoïsme habituel des hommes de sa profession, il ne put s'empêcher de réprimander énergiquement Lasquetti en présence de tout l'équipage.

Dans l'après-midi, j'eus le bonheur, grâce à une bonne carte et à une sorte d'instinct maritime dont je semblais être doué, de mouiller le *Carabobo* sain et sauf dans l'étroite rade de Key-West. Laminé, avant de se rendre à terre, me recommanda de ne pas quitter le schooner, et fit placer des sentinelles pour empêcher toute embarcation de nous accoster. A peine était-il hors du navire, que je fus saisi par deux hommes, tandis que je regardais le rivage avec une longue-vue. En un clin-d'œil, je me trouvai jeté dans la cale et chargé de fers. J'aurais été réduit, qui pis est, au pain et à l'eau durant mon emprisonnement, si des âmes charitables ne s'étaient glissées jusqu'à moi, dans les ténèbres, pour me donner une part de leurs rations. Telle était la lâche vengeance de Lasquetti.

Le troisième jour, Laminé revint à bord avec un pilote américain qui connaissait la côte et les îles. On me mit en liberté dès qu'on le vit approcher, et au moment où on leva l'ancre pour faire une autre croisière, on m'appela aux fonctions de maître voilier. Je refusai tout net d'ac-

cepter tant que je n'aurais pas reçu satisfaction du lieutenant; mais le misérable avait déjà fait un faux rapport à Laminé, prétendant qu'il ne s'était porté à ces excès qu'après m'avoir surpris en flagrant d'élit d'évasion.

Pendant une semaine de croisière avec ces précieux patriotes, croisière d'un médiocre succès, je gagnai le cœur d'un pilote américain, qui prêta une oreille complaisante au récit de mes dernières aventures. Son influence sur le capitaine contribua à adoucir ma situation, bien que je persistasse à refuser toute fonction. Dans l'intervalle, le troisième lieutenant recouvra suffisamment la santé pour reprendre sa place à bord. Il était né en Espagne, et c'était un brave et honnête marin. Que de fois, assis à côté de moi sur le gaillard d'arrière, il me raconta ses propres aventures ou écouta les miennes! Comptant sur sa sympathie, je lui communiquai mon projet de réclamer la protection du premier navire de guerre français ou américain que nous rencontrerions, et j'ai tout lieu de croire qu'il avertit le capitaine de se tenir sur ses gardes, vu que je pouvais devenir un dangereux compagnon sous la batterie d'un vaisseau de ces nations. Dans la nuit, le schooner gouverna sur Cruz del Padre, et je fus appelé dans la cabine. Je vis tout de suite qu'un changement complet des plus favorables s'était opéré dans l'esprit et les manières du capitaine Laminé. Il me pria de m'asseoir et d'accepter un verre de bordeaux; il s'informa de ma santé, et après ces ouvertures du meilleur présage, il me dit que si je voulais, par un document signé de ma main, le décharger lui et ses officiers de toute accusation de détention arbitraire et de mauvais traitements, il me donnerait deux cents dollars pour les services que j'avais rendus dans le principe, et me débarquerait où il m'avait pris.

Je compris immédiatement son but en me replaçant dans l'île : c'était d'empêcher ma plainte d'arriver aux oreilles

du tribunal d'un port neutre. Je refusai et lui demandai de me mettre à bord du premier navire que nous rencontrerions; peu m'importait la nationalité. Je ne refusai pas moins positivement son argent, mon seul désir étant de me débarrasser au plus vite de l'odieuse présence de son brutal officier.

Mais Laminé était en définitive le maître à son bord. Je finis par comprendre le danger auquel je m'exposais en devenant une menace vivante pour l'équipage du corsaire, en refusant de signer le certificat demandé. Les pirates de la Caye n'étaient guère plus à craindre pour moi, et j'éprouvais une certaine satisfaction à prouver à don Rafaël que je lui avais tenu parole. Il n'y avait pas non plus d'inconvénient à accepter la rétribution offerte.

Après une longue controverse et une consommation proportionnée de bordeaux, je signai donc le document demandé et j'empochai l'argent. Aux premières teintes safranées dont se raya l'orient le lendemain, le récif du Cruz del Padre apparut à l'avant du schooner. Le troisième lieutenant me fit don, au moment du départ, d'un choix de cartes, d'une longue-vue, d'un octant, d'un gros paquet de vêtements. Dans le gousset d'un magnifique gilet de soie, il cacha trois onces et une montre d'argent, qu'il me pria de porter en mémoire de lui, si jamais j'étais assez heureux pour me promener dans les rues de la Havane. Plusieurs matelots de ma couleur m'offrirent aussi divers objets d'habillement, et un noir, chargé du canot qui me conduisait au rivage, me força d'accepter deux souverains, faible offrande à un « compatriote » malheureux, car il était né, disait-il, à Marblehead, et prétendait m'avoir fort bien connu à Salem dans mon enfance.

Au moment où le canot approcha de la crique du rancho, je vis tout le monde en armes, et j'entendis don Rafaël crier à mes rameurs de gagner le large ou qu'il allait

faire feu. J'ordonnai aussitôt d'arrêter; je sautai dans la mer, où j'avais de l'eau jusqu'à la ceinture, pour gagner le rivage, appelant mon oncle don Rafaël, qui me reconnut à ma voix, à mes gestes, et se précipita au-devant de moi pour m'embrasser. On permit alors au bateau qui portait mes bagages d'approcher, et je ne crus pouvoir mieux faire que de prier mon ami le noir de raconter lui-même, en espagnol ou dans le meilleur français qu'il eût à son service, l'histoire entière de ma capture et de celle de Gallego. Cela fait, le bateau et son équipage furent congédiés avec force compliments espagnols, et le présent plus substantiel d'une caisse de Château-Margaux.

On soupa de bonne heure, et comme il est aisé de l'imaginer, je fus le lion de la soirée. Tout le monde voulut entendre le récit de ma croisière à bord du corsaire patriote. J'avais cependant des ennemis dans la bande et des jaloux. Les uns me regardaient d'un air incrédule; d'autres fumaient et crachaient d'un air de mépris chaque fois que je m'attendais à produire le plus grand effet. Pour conclure, je me levai et déposai entre les mains de don Rafaël les deux cents dollars et les deux souverains. Ces preuves palpables de ma véracité parurent me concilier les auditeurs les plus rebelles; et lorsque le patron eut fait le tour du cercle, distribuant à chacun sa part de mes bénéfices, sans en exclure Gallego lui-même, mon crédit fut plus haut que jamais.

« Quant à ces deux souverains, à ces cartes, à ces instruments de mathématiques et à ces habits, dit don Rafaël, ils resteront la propriété de ce jeune homme. Aucun de vous n'a, je l'espère, l'âme assez basse pour songer à les partager. Pour les dollars, c'est autre chose; ils représentent un gain analogue à nos revenus de pêche; or les gains sont en commun entre nous; mais ce n'est pas tout, caballeros, mon neveu a été accusé pendant son ab-

sence, non-seulement d'être un voleur, mais qui pis est encore, un traître et un lâche. Ce sont là trois accusations blasphématoires qui ne se trouvent sous aucune rubrique dans mon livre de prières et qui n'ont jamais été imputables au sang qui coule dans les veines de ma famille. Je demande donc justice, justice immédiate pour mon parent. Que son lâche accusateur répète son dire face à face avec Théodore. Vous prononcerez, caballeros, un jugement impartial. Ce soir même, Théodore sera déclaré coupable ou purgé d'une accusation flétrissante pour son honneur et le mien, et je vous préviens d'une chose encore, c'est que s'il est coupable, il aura vécu. Innocent, je lui rendrai dès demain sa pleine et entière liberté. Son retour volontaire parmi nous est pour moi la preuve la plus convaincante de sa bonne foi ; mais vous êtes ses seuls juges ! »

« Avancez, Gallego, poursuivit don Rafaël, et répétez devant Théodore l'accusation infâme dont vous l'avez chargé absent. »

A cette sommation, Gallego ne répondit mot et continua de tourner lentement, d'un côté à l'autre, son crâne noir et crépu, d'un air de défi cynique ou du moins d'insouciance. « Avancez, Gallego, ne m'avez-vous pas entendu? » s'écria don Rafaël d'une voix tonnante, et son regard fulminait, » avancez, fils du diable, et répétez ce que vous avez dit, ou je vous hisse à ces poutres ; je vous découpe à coups de nerf de bœuf la peau en rubans. »

Cette menace rendit la voix à Gallego ; mais tout ce qu'il trouva à dire, ce fut qu'il ne lui servirait de rien de reproduire des accusations, très-fondées du reste, puisque la cause était jugée d'avance, tout le monde craignant don Rafaël et son prétendu neveu. « Mais si je ne puis parler, senors, je prouverai du moins que je ne suis pas un lâche comme on dit. Je ne crains personne le couteau

à la main, pas plus don Rafaël que don Théodore; qu'ils viennent donc l'un après l'autre. »

Un tel accès d'audace en Gallego surprit tout le monde; mais déjà don Rafaël avait tiré son couteau, et les deux antagonistes allaient commencer une lutte qui, vu la fureur dont ils étaient animés, ne pouvait être longue, quand tous les pirates se jetèrent entre eux. Dans le tohu-bohu, Gallego ravisé prit ses jambes à son cou et disparut. D'abord on n'y prit point garde; ensuite on s'inquiéta fort de sa fuite; un pareil coquin, s'il quittait l'île, était capable d'aller les dénoncer tous et d'acheter ainsi sa grâce, en même temps qu'il assouvirait sa rancune. En conséquence, on tira ce soir-là toutes les embarcations sur le rivage et on les plaça sous bonne garde.

L'ordre rétabli, je priai don Rafaël de m'expliquer les trois accusations portées contre moi par Gallego Le coquin m'avait accusé d'avoir tenté de l'assommer avec une rame et de m'être volontairement enfui à bord du *Carabobo,* avec tout ce que j'avais pu soustraire d'objets précieux dans le rancho.

La première accusation, je l'avoue, était en partie vraie. J'avais failli l'assommer d'un coup de rame, mais dans une querelle imprévue et sans aucune espèce de préméditation. La seconde accusation avait été complétement démentie par les rameurs du corsaire qui m'avaient ramené. Pourquoi d'ailleurs serais-je revenu après avoir voulu fuir? Quant à la troisième accusation, je dis aux pirates qui nous écoutaient de prendre des torches et de m'accompagner jusqu'au cimetière, où ils trouveraient, comme ils trouvèrent en effet, les objets mêmes que le misérable m'accusait d'avoir volés. Chemin faisant, je leur racontai la manière dont j'avais découvert la cachette et le trésor de Gallego.

Le lendemain, dès que le café fut pris, nous nous partageâmes en deux troupes, et guidés par les chiens nous

nous mîmes à la recherche du rancunier Galicien. Sa piste ne pouvait longtemps échapper aux limiers. On le trouva profondément endormi à l'ombre d'un arbre aromatique entre deux flacons vides. Il paraît qu'il avait aussi une cave secrète.

Une cour martiale se rassembla aussitôt pour le juger; il fut, à l'unanimité, condamné à être attaché à l'arbre au pied duquel on l'avait trouvé, jusqu'à ce que les injures de l'air et la faim missent un terme à son existence. Tandis qu'on délibérait, Gallego restait passif et silencieux. Il était fataliste et se sentait perdu. Don Rafaël était parti pour Cuba afin de prévenir les effets d'une dénonciation. J'essayai d'obtenir une commutation de peine, mais les pirates me rirent au nez et me conseillèrent de me débarrasser au plus vite de cette sensiblerie d'enfant qui rendrait le métier impossible si on l'écoutait. Ils avaient eu peur d'être trahis par Gallego, et la peur rend parfois féroces des hommes infiniment moins mauvais. On abandonna donc le Galicien à sa lugubre destinée; seulement, à ce que j'entendis raconter, un des pirates lui porta en secret un panier de genièvre et le plaça à sa portée pour consoler ses dernières heures. Le dénoûment se trouva ainsi brusqué. Dès le lendemain, Gallego était mort et les six bouteilles vides. Son cadavre, privé de sépulture, resta, d'après le même arrêt, enchaîné à l'arbre, où les oiseaux de proie et des myriades d'insectes l'eurent bientôt réduit au squelette.

CHAPITRE VI.

Je quitte enfin l'île et suis consigné par don Rafaël au signor Carlo Cibo, marchand de pâtes italiennes à Regla. — Études gastronomiques. — Je deviens le pourvoyeur de poisson d'un bon père qui prétend m'enseigner l'espagnol. — Destinée de don Rafaël. — Les négriers de la Havane. — Je m'embarque pour l'Afrique sur l'*Aérostat*. — Description de son équipage. — Arrivée sur le Rio-Pongo. — Mutinerie à bord. — Ma première nuit africaine.

Peu de jours après, don Rafaël, de retour de Cuba, me dit que le temps de ma libération était enfin arrivé et qu'il tenait à remplir sa promesse. « Prenez cet argent, ajouta-t-il en me donnant cent vingt-cinq dollars, c'est votre part dans les bénéfices de notre pêche légitime. Oui, prenez cet argent, jeune homme, avec une parfaite confiance. Il n'est pas taché de sang. »

Mes préparatifs de départ furent bientôt terminés; Bachicha m'attendait dans la crique avec son clipper pour m'emmener à Cuba. Je dis de grand cœur adieu à toute la bande, Rafaël excepté, car je ne pouvais me séparer de lui sans me souvenir qu'il m'avait sauvé la vie et qu'il avait poussé le respect de la mémoire de mon oncle jusqu'à ne pas vouloir que son neveu prît part aux expéditions des pirates. Il me donna de bons conseils encore au moment de notre séparation, et faisant contraster le brillant avenir qui me restait ouvert, avec son existence à jamais flétrie et condamnée aux remords, il me tira des larmes des yeux.

« Je vous ai recommandé, poursuivit-il, à un ami qui habite Regla, de l'autre côté de la Havane. Il aura soin de vous. L'argent que je vous ai remis et qui est le produit de la pêche à laquelle nous nous sommes livrés depuis quelque temps, vous aidera provisoirement à paraître

d'une manière convenable dans la capitale de Cuba, car vous savez le proverbe : il est difficile à un sac vide de se tenir debout; j'en ai fait la triste épreuve. Avec l'aide de Bachicha et de notre compatriote de Regla, vous vous tirerez honorablement d'affaire. Puissiez-vous être heureux. *Adio ! para siempre!* »

Ce fut ainsi que nous nous quittâmes, et c'était bien un éternel adieu. Jamais nous ne devions nous revoir; mais j'entendis plus tard reparler de don Rafaël et de sa destinée. La nouvelle association avec le bateau-pilote fut d'abord couronnée d'un plein succès et le butin s'accumula dans l'île jusqu'au jour où des croisières sérieusement organisées détruisirent les nids de pirates qui infestaient la côte de Cuba. Don Rafaël échappa de près aux nœuds coulants et aux grandes vergues, et quoiqu'il parût dans sa destinée d'être pendu comme la plupart de ses anciens compagnons, il se fit non pas précisément ermite mais ranchero, et mourut propriétaire d'une grande et belle ferme, située à l'intérieur des terres dans la reine des Antilles.

Les légères brises de l'été nous conduisirent en treize jours au-delà du château Moro et des batteries menaçantes de Cabanas. Nous jetâmes l'ancre près de Regla, dans la magnifique rade de la Havane. Jamais je n'oublierai l'impression que me fit ce délicieux panorama, lorsqu'il se déroula à mes yeux, au lever du soleil, dans la délicieuse fraîcheur du matin. Le vaste amphithéâtre des collines s'abaissait en pente douce vers la mer calme et plane comme un miroir; les rivages étaient couverts d'un véritable tapis de velours vert et d'une riche dentelle de châteaux et de villas, jusqu'à l'endroit où les deux pointes qui embrassaient la rade se terminaient à gauche par la brillante cité, à droite par une imposante masse de batteries.

Cette première impression fut rapide comme la pensée

et un premier coup d'œil, car dès cette époque de mon existence, je m'occupais beaucoup plus de l'homme que de la nature, et rarement j'oubliais les intérêts humains pour jouir d'une scène pittoresque. Je me hâtai donc de gagner Regla avec ma lettre d'introduction pour le marchand de denrées coloniales ou l'épicier italien auquel j'étais recommandé par don Rafaël. Bachicha se chargea de l'interpréter. Il signor Carlo Cibo était un homme illettré, mais de bon cœur, qui avait aussi couru une grande aventure en quittant l'Italie pour venir vendre à la Havane les pâtes nationales. La Havane, à ce qu'il paraît, y avait pris goût, car le dit Carlo passait pour être fort à son aise et faisait bonne figure quoique étranger. Il me reçut avec la plus grande affabilité, me dit que j'étais le bien-venu sous son toit célibataire, s'excusa de ne pouvoir m'offrir qu'une incomplète et monotone hospitalité; mais toute sa maison était à mon service.

J'acceptai pour quelques jours cette hospitalité empressée et j'en profitai pour parcourir la ville, les collines et les paseos; mais il n'entrait pas dans mon caractère de manger le pain de l'oisiveté et de la commisération, si bien déguisée qu'elle fût. Mon nouvel ami Carlo était l'homme le plus discret et le moins curieux du monde. Jamais il ne me fit une question sur mes antécédents; mais comme il n'amenait jamais non plus la conversation sur mes affaires actuelles, je pris la liberté de lui demander un jour, s'il n'y avait pas dans le port un navire en charge pour l'océan Pacifique ou le Mexique, sur lequel mon protecteur pût me faire trouver un emploi subalterne ou même gagner simplement mon passage comme matelot.

L'honnête et bienveillant Carlo Cibo comprit tout de suite mon véritable motif, lequel était de n'être à charge à personne. Il m'en estima davantage; mais il fit tous ses efforts pour me dissuader de partir. Mon séjour chez lui,

loin d'être un embarras, était, disait-il, une distraction difficile à remplacer. Ses frais de maison ne se trouvaient augmentés en rien. Quand il y en avait pour cinq, il y en avait pour six. Mon idée d'aller au Mexique ou dans toute autre partie continentale de l'Amérique espagnole, dans l'espoir d'y faire fortune, ne pouvait non plus avoir son approbation. Je me faisais à cet égard une illusion que beaucoup d'autres gens s'étaient faite, et que sa propre expérience lui enjoignait de combattre.

« Jamais les Espagnols, ajoutait Carlo, ne surmonteront leur jalousie contre les étrangers. Vous vivez avec eux des années et vous vous imaginez être dans l'intimité la plus fraternelle ; erreur ! un jour ou l'autre, il surviendra quelque chose qui vous signalera de nouveau comme étranger et qui rallumera contre vous leur esprit de nationalité exclusif. Croyez-moi, don Théodore, restez où vous êtes. Etudiez l'espagnol à fond ; attrapez de votre mieux les usages de Cuba, et, sur mon âme, vous ne serez pas longtemps sans avoir la main pleine d'atouts. Le succès du jeu dépendra de vous seul. »

Je me rangeai provisoirement à son avis, et je fus présenté par lui à un vieux et corpulent padre, qui s'offrit à m'enseigner le castillan dans les règles. Cinq leçons suffirent pour me démontrer l'ignorance complète de mon professeur ; mais comme c'était l'un des plus joyeux compères de Carlo et l'oracle de l'endroit, je crus d'une bonne politique de rester son élève en apparence et de m'instruire moi-même en réalité. Le padre était un bon vivant, grand gastronome, très-friand de poisson. Or je m'entendais à la pêche, et l'on avait mis un canot à ma disposition. Je devins donc son pourvoyeur habituel, et comme il avait un cuisinier qui s'entendait à merveille à préparer l'excellent poisson que je prenais, nous avions de délicieuses petites réunions, surtout les jours de jeûne et de maigre. Carlo apportait pour payer son écot une

bouteille de bon vin qu'on buvait au dessert, et je faisais bavarder de mon mieux l'amphytrion, ce qui est toujours la meilleure leçon pratique, quand on étudie une langue étrangère.

Nos destinées sont le plus souvent décidées par les moindres circonstances. En flânant sur la rade dans mon canot, mes yeux s'arrêtaient parfois sur le gréement coquet, la svelte coque des navires négriers dont la Havane était alors le rendez-vous. Je me laissai insensiblement charmer par l'élégance de leur construction. Un beau navire a toujours produit sur moi un effet analogue à celui de la vue d'une belle femme sur la plupart des hommes. Ces navires négriers avaient ce je ne sais quoi qui séduit, à part leur fine taille et leur mâture dégagée. Tous les jours, je leur trouvais des charmes nouveaux que je me plaisais à proclamer. Le signor Carlo m'écoutait en silence avec un sourire approbateur, et faisait un signe de tête affirmatif quand j'avais fini, se contentant de dire :« bueno. »

Je continuais depuis un mois mes pérégrinations à la voile autour de la rade, quand mon excellent hôte m'invita à l'accompagner à bord d'un navire dans la propriété duquel il avait, disait-il, deux actions. Ce navire avait pour destination l'Afrique ; c'était l'un des magnifiques clippers qui m'avaient ensorcelé. J'eus véritablement la fièvre et mon esprit fut sens dessus dessous, quand le dit clipper descendit lentement et majestueusemant la baie, tandis que nous prenions part à un excellent déjeuner et que nous sablions le meilleur champagne. Après un dernier toast au succès de l'entreprise, au moment où nous passions devant le château Moro, nous sautâmes dans notre canot et trois fois nous criâmes, de tout notre cœur, adieu aux voyageurs qui nous avaient si bien traités. Le signor Carlo Cibo était un négrier ou spéculait du moins sur la chair noire !

Maintenant que je le savais membre de la confrérie, j'avais mille questions à lui faire. Il répondit à toutes avec son habituelle amabilité. Cette nuit-là, je rêvai que j'étais à bord d'un négrier auquel John Bull donnait la chasse : la médaille avait son revers. Mais à l'âge dont j'étais alors, avec une nature ardente comme la mienne, s'inquiète-t-on du revers de la médaille ? Le Mexique, le Pérou, l'Amérique du Sud et son indépendance, les patriotes, etc., furent abandonnés aux brises du golfe et bientôt balayés de mon souvenir. Aussitôt mon réveil, j'annonçai au signor Carlo que, moi aussi, je voulais partir pour l'Afrique.

Peu de jours après, il m'annonça que mes désirs seraient probablement satisfaits avant peu. On allait mettre en vente un vaisseau des Canaries bon voilier, et il avait résolu de l'acheter avec un ami, si on ne mettait pas trop d'enchères.

En effet, le *Globo* se vendit et leur fut adjugé pour trois mille dollars. Après un complet radoub à la Casa-Bianca de la Havane, il fut introduit dans le port comme un respectable bateau-pilote de quarante tonneaux. Son nom, en raison de ses rares qualités voilières supposées, se changea en celui de : *El Aerostatico*, l'Aérostat. Une couleuvrine fut placée au centre du navire, et l'on fit à bord tous les aménagements nécessaires pour une cargaison d'esclaves. Quinze matelots, rebut de la presse ou tristes oiseaux de geôle, composèrent l'équipage, qui fut abondamment pourvu d'armes et de munitions. Enfin quatre caisses lestées de numéraire et destinées à l'achat des noirs furent transportées à bord.

Le 2 septembre 1826, après un charmant déjeuner, je dis adieu à mon ami Carlo sur le pont de l'*Aérostat*, partant pour les îles du cap Vert, s'il fallait en croire ses papiers de bord, mais en réalité pour le Rio-Pongo. Notre équipage se composait d'un ramas de vagabonds de tous

les pays, Espagnols, Portugais, Français et Métis. Le capitaine, né à Majorque, était lui-même un bien singulier personnage pour qu'on lui confiât le commandement de l'entreprise. Nulle part ailleurs qu'à la Havane, à cette époque, on ne l'eût élevé à de pareilles fonctions. Il connaissait un peu la théorie du métier, mais il n'était pas du tout marin. Jamais homme n'eut plus peur de son ombre, moins de confiance dans son propre jugement. Il écoutait tout le monde et tournait comme la girouette à tout vent, sans essayer même de défendre ses opinions personnelles. Le premier lieutenant, Catalan de naissance et cousin du capitaine, n'avait pas plus de prétention que lui à l'expérience nautique, mais il était bon mathématicien. Je me rappelle encore le soin qu'il prenait de ses petites mains blanches et nos plaisanteries sur ses manières, sa voix, sa conversation, qui étaient celles d'une jeune fille. Le contre-maître m'assura qu'il arrivait rarement à ce damoiseau de donner un ordre sans le fredonner sur un air d'opéra favori.

Dans ce groupe fantastique, je remplissais les fonctions d'officier-surnuméraire et d'interprète. Accoutumé, comme je l'étais, à l'habileté maritime et à la discipline américaine, je tremblai en voyant l'ignorance pusillanime du capitaine et le peu de fond qu'il y avait à faire sur l'équipage. C'était le cas de redoubler de vigilance, et tenu sur un éternel qui-vive, je regrettai parfois de ne plus être à Regla ou sur le paseo. Le dixième jour du voyage, un vent de nord-ouest commença à souffler, d'abord assez faiblement, mais il fraîchit à mesure que la mer montait avec lui, et finit par se changer en ouragan. On avait diminué les voiles du schooner, mais quand je fus relevé de quart par le premier lieutenant, je dis au capitaine que l'on ferait bien de mettre au plus tôt en panne. Nous courions depuis quelques heures devant la tempête avec une voile de misaine, dont tous les ris étaient

pris, et je craignais que si nous ne ramenions pas le schooner au vent immédiatement, nous ne finissions par être submergés, surtout quand nous tenterions la manœuvre avec de plus fortes lames. Le capitaine, avec sa déférence ordinaire pour l'opinion de ceux qui avaient tort, préféra suivre l'avis du timonnier, qui se trouvait être plus vieux que moi, et on laissa le schooner courir à travers ou plutôt par-dessus la mer avec la fougue et l'intrépidité d'un cheval de course.

A chaque instant le gaillard d'avant plongeait sous l'eau ; l'équipage se tenait sur l'arrière pour être le moins mouillé possible. Officiers et matelots étaient entassés pêle-mêle, et avec notre habituel relâchement de discipline, tout le monde donnait son avis. Avant le coucher du soleil, je conseillai de nouveau de mettre le schooner en panne ; mais la tâche était devenue beaucoup plus difficile, et les hommes, redoutant surtout le mal qu'elle leur donnerait, assuraient au capitaine que le vent ne pouvait manquer de tomber au lever de la lune. Quand l'orbe de l'astre nocturne en son plein parut, au contraire, au-dessus des vagues écumantes, le vent augmenta. La lune ne fit qu'éclairer en partie la plus lugubre scène. Notre coquille de noix était le jouet d'une mer furieuse. Les lames bondissaient par-dessus nous, mais le noble esquif, montant à son tour sur leur dos, fendait leurs crêtes de sa proue tranchante comme un rasoir. Il était trop tard pour essayer de ramener le schooner dans le lit du vent, et cependant il fallait se hâter de faire quelque chose, si nous ne voulions être submergés par les avalanches d'eau qui venaient fondre en grondant sur nous.

L'embarras de notre irrésolu capitaine et du dandy qu'il avait pour second se conçoit aisément. Tout le monde émettait son opinion, et c'était à qui serait le plus absurde. A la fin quelqu'un proposa de couper la voile

de misaine et d'essayer de ramener le schooner au vent à mâts et à cordes.

Je commandais au timonnier quand ce beau projet fut imaginé, et, craignant de le voir adopter par le capitaine, je m'élançai sur le panneau de l'écoutille, après avoir dit au contre-maître de prendre ma place. Je haranguai l'équipage, je lui exposai que si on coupait la voile, on perdrait le commandement du navire et que sa force d'impulsion se trouvant ainsi diminuée, la première lame enverrait sa quille au ciel et le pont aux poissons. Mon avis était d'activer encore sa marche au lieu de l'arrêter. Je ne voyais qu'un seul moyen de salut, c'était de diminuer promptement l'effet de cette voile en coupant les garcettes de ris. J'ajoutai que j'avais vu un navire sauvé de la même manière et dans le même cas précisément. Les poltrons, quand la mort les tient à la gorge, se laissent aisément convaincre par un homme de sang-froid et de cœur. Je mis à profit le silence soudain qui suivit ma proposition, et sans laisser au capitaine le temps de parler ni de penser, je sautai sur la vergue avec mon couteau et je coupai lentement et avec soin les dites garcettes, de manière à ce que la voile de misaine ne pût être gonflée ni déchirée par une seule bouffée de vent. L'augmentation de la toile nous fit marcher plus vite encore; mais les lames ne venaient plus nous assaillir d'une manière si dangereuse. Nous continuâmes de courir ainsi jusqu'à la fin de l'ouragan, qui finit par s'apaiser. Le lendemain au coucher du soleil, nous nous reposions sur une mer calme et immobile comme un lac, réparant nos avaries et nous enorgueillissant des périls surmontés. Notre capitaine majorcain surtout était triomphant. Jamais navigateur, à l'entendre, n'avait accompli pareil exploit. Nul autre que lui n'eût été capable de gouverner le schooner à travers une pareille tempête et surtout de s'aviser de l'expédient de dériver sous le vent au lieu

d'arrêter complétement la marche du navire. Il se croyait de bonne foi le héros de l'aventure. Majorque, sous le rapport de la hâblerie, n'est pas en arrière de l'Espagne continentale.

A dater de ce jour, tout semblant de discipline disparut. Les matelots auxquels on avait permis, dans la tourmente, de fouler familièrement le gaillard d'arrière et d'émettre à l'envi leur opinion, n'étaient pas gens à renoncer à ce privilége. D'un autre côté, leur amour-propre souffrait de l'idée que le plus jeune à bord, un surnuméraire, se fût montré le plus habile. Comme je ne me mêlais pas d'habitude avec eux, ils me trouvaient arrogant. Chaque jour on obéissait à mes ordres dans l'humble sphère de mes fonctions avec un redoublement de négligence. Ma situation, en un mot, devenait fort déplaisante.

Quarante et un jours de traversée nous conduisirent au terme de notre voyage, l'embouchure du Rio-Pongo. Personne ne connaissant la rivière, le capitaine et quatre hommes allèrent à terre pour chercher un pilote qui arriva à bord dans l'après-midi, tandis que le capitaine lui-même remontait le courant jusqu'aux factoreries d'esclaves. Le vent et la marée étaient favorables; nous entrâmes à quatre heures dans le Rio-Pongo, et au coucher du soleil, le schooner atteignait son ancrage.

Tout en admirant la gigantesque et luxuriante végétation de l'Afrique, qui déployait ses splendeurs sur les bords de la rivière, j'entrai en conversation avec le pilote noir. Il avait été au service des États-Unis et parlait assez bien l'anglais. Il me demanda si personne autre à bord ne comprenait cette langue, et sur ma réponse qu'un mousse seul l'entendait, il me dit à l'oreille qu'il aurait quelque chose d'important à me communiquer, si je lui promettais le secret.

Je l'encourageai à parler et ne fus guère surpris d'ap-

prendre qu'un des quatre hommes emmenés par le capitaine dans le canot, avait attenté à la vie du dit capitaine avec une des carabines dont ils étaient armés. Un jeune garçon qui les avait suivis sur le rivage avait raconté cette scène muette au pilote. Le capitaine ne s'était douté de rien, car c'était par derrière qu'on le visait et le coup avait raté; l'amorce n'avait pas même brûlé. Ce n'était pas tout : dans le trajet pour venir au schooner, le plus grand des matelots lui avait fait à lui-même des questions qui semblaient indiquer l'existence d'un complot pour s'emparer du navire.

Le récit du pilote confirmait plusieurs données que j'avais reçues du cuisinier durant le voyage. Il était temps de pourvoir à ma sûreté et à celle du schooner. En examinant les carabines revenues de terre que j'avais jetées à la hâte dans le coffre aux armes sur le pont, je trouvai que la serrure avait été forcée et qu'on avait enlevé plusieurs pistolets et coutelas.

Des préparatifs se faisaient donc pour une révolte. Elle pouvait avoir lieu cette nuit-là même. J'étais assez tenté de le croire, car il régnait un silence inaccoutumé à bord. Les chansons habituelles et l'inévitable guitare ne s'étaient pas fait entendre dans la soirée. J'examinai avec soin le navire et je ne trouvai sur le pont que deux hommes en apparence endormis.

Je n'avais aucune confiance dans le sang-froid et le jugement du premier lieutenant. Cependant je crus de mon devoir de lui raconter ce que j'avais appris et de l'informer aussi de la disparition des armes. Je l'appelai donc ainsi que le contre-maître et le cuisinier le plus secrètement possible dans la cabine, après avoir placé notre mousse anglais en sentinelle. Puis je leur fis part du danger et je réclamai leur assistance pour frapper le premier coup. Mon plan était de fermer le passage aux mutins et de leur livrer bataille. Le premier lieutenant, ainsi

que je l'avais prévu, recula comme une femme et refusa de prendre aucun parti avant le retour du capitaine. Le contre-maître et le cuisinier se rangèrent à mon avis, et nous conseillâmes à notre timide compagnon de se bien enfermer sous le pont et de nous laisser la responsabilité et les périls de l'entreprise.

Peut-être était-ce agir témérairement, mais j'avais résolu de commencer par tuer comme un chien, d'un coup de feu, le misérable qui avait attenté aux jours du capitaine et qui était un échappé des prisons de Cuba. Sa mort, en frappant les mutins de terreur, pourrait rendre l'échauffourée moins sanglante. Je pris une paire de pistolets d'arçon sous l'oreiller du capitaine, et après avoir examiné la charge et l'amorce, j'ordonnai au contre-maître et au cuisinier de me suivre sur le pont. Cependant le premier lieutenant, mourant de peur, se cramponnait à moi et refusait de lâcher prise ; il me suppliait de renoncer à mon dessein et de ne pas commettre un meurtre. Dans mes efforts pour me débarrasser de lui, un des pistolets partit. Il ne blessa personne, mais la détonation se fit entendre au loin ; presque au même instant notre vigilante sentinelle cria du côté de tribord : « Garde à vous ! » Me précipitant alors au milieu de l'obscurité rendue plus épaisse par le contraste de la cabine éclairée, je distinguai la grande effigie du chef du complot qui brandissait un coutelas et marchait sur moi. Je fis feu. Nous tombâmes tous les deux, lui avec une balle de deux onces dans le ventre, moi par le recul du pistolet trop chargé.

J'avais la figure coupée et l'œil meurtri par la contusion. Ni l'un ni l'autre nous ne perdîmes connaissance, et nous fûmes bientôt sur pieds tous les deux. Le misérable tenait son ventre à deux mains, et s'écriait qu'il était mort ; mais au moment où il rejoignait ses complices dans la cabine d'avant, le contre-maître lui porta dans l'o-

moplate un si violent coup de baïonnette, qu'il retira son arme avec peine.

Je m'étais relevé à l'instant même, et, tâtant mon visage, j'avais senti ma joue couverte de sang; je l'entourai d'un mouchoir au-dessous des yeux. Je me précipitais ensuite vers le coffre d'armes, quand la détonation d'un pistolet et un cri poussé par une voix enfantine m'avertirent que mon pauvre mousse venait d'être blessé à mes côtés. Je le couchai contre l'écoutille d'arrière, et je retournai au combat, presque fou de colère, ne me rendant guère plus compte des événements auxquels je prenais une si grande part, et dont le cuisinier et le contre-maître me firent ensuite le récit.

J'étais debout, me dirent-ils, auprès de la caisse aux armes, comme un homme enraciné à sa place par un sortilége. Je regardais l'avant, et, chaque fois qu'une tête se montrait au-dessus de l'écoutille, je faisais feu, déchargeant carabine après carabine. Tout ce qui bougeait tombait, car je visais juste. Dès qu'une arme avait fait son office, j'en saisissais une autre, et le coffre était vide, aucun mutin ne se montrait plus, que je demandais encore des carabines ou des pistolets chargés à mes compagnons.

Lorsque la fumée se fut éclaircie, l'avant du schooner parut désert. Nous trouvâmes pourtant deux cadavres sur le pont et un blessé à l'agonie. Le chef du complot et un autre mutin étaient prêts à rendre l'âme dans la cabine de l'avant. On avait tiré force coups de pistolet sur nous, mais une seule balle avait porté et atteint mon mousse anglais à la cuisse.

Ma première question, en rentrant dans mon assiette ordinaire, fut de demander où était le contre-maître. Surpris sans armes sur l'avant au moment de l'action, il n'avait vu chance d'échapper à mes carabines meurtrières qu'en cherchant un refuge sous les bossoirs. Toute ma

sollicitude se porta ensuite sur le mousse, dont on pansa avec soin la blessure peu dangereuse.

Telle fut ma première nuit en Afrique.

CHAPITRE VII.

Le lendemain de la révolte. — Les morts et les blessés. — Je figure parmi ces derniers. — Jack Ormond, autrement dit Mongo John. — Singulier traitement de mon œil malade par un docteur nègre, aidé d'une nourrice. — Je dîne avec le Mongo et mets son harem en révolution. — Duplicité du capitaine. — M. Ormond me prend pour premier commis. — Départ d'*El Aerostatico*. — Je préside à l'arrimage de sa cargaison humaine. — Mes adieux au mousse anglais. — Son histoire.

La tragédie que je viens de raconter paraîtra peut-être invraisemblable à certains lecteurs; ils ne comprendront pas ma soudaine métamorphose. Je venais de m'émanciper par un acte de sanglante énergie, justifié, du reste, par les circonstances. Les circonstances, comme on l'a fort bien dit, ne changent pas les hommes, elles les font paraître tels qu'ils sont. D'un bond j'étais allé loin, et pourtant je n'étais pas naturellement cruel. Un sentiment exagéré peut-être du droit, une horreur invincible de la trahison, m'avaient fait agir de la sorte, plus encore que l'imminence du péril. Je ne me vanterai pas d'être un homme de courage, car le courage ne dépend pas plus de nous que la force physique; il nous est donné par le hasard. J'avais quelque chose de plus rare : le mélange d'une froide résolution à une nature ardente. Jusqu'ici, habitué à obéir, je m'étais courbé sous la discipline, ne secouant son frein qu'en deux ou trois conjonctures gra-

ves pour le salut de tous. Je me sentais maintenant appelé à être mon maître, à me protéger moi-même.

Jetons un voile néanmoins sur la triste scène qu'offraient nos ponts, lorsque le brillant soleil d'Afrique darda ses premiers rayons sur le schooner à travers la magnifique végétation du rivage. Cinq cadavres furent jetés à la rivière, et les traces de la lutte effacées. Le premier lieutenant, qui s'était plongé, comme on l'a vu, dans la cabine au bruit du premier coup de pistolet, reparut avec des yeux hagards, le corps tout frissonnant encore, et protesta de nouveau qu'il n'avait pas trempé dans ce qu'il appelait un meurtre. Le cuisinier, le contre-maître, le pilote africain racontèrent tout ce qui s'était passé au capitaine, lequel consigna les faits dans le livre de lok, qu'il me fit signer avec les témoins. La blessure du mousse n'avait aucune gravité. La mienne, au contraire, me faisait beaucoup souffrir, et mettait un de mes yeux en danger : le chien du pistolet m'avait fait trois entailles à la joue juste au-dessous de cet œil.

Personne ne se sentit grand appétit, ce jour-là, au déjeuner. Ce qui restait de l'équipage se mit tristement à l'œuvre ; on démarra le navire, et on le conduisit lentement, comme un corbillard, jusqu'à son ancrage, au haut de la rivière, en face de Bangalang, résidence et factorerie de M. Ormond, plus connu dans le pays sous le nom de Mongo John, c'est-à-dire John le Chef. Ce personnage vint à bord dans la matinée même, et, en nous quittant l'après-midi, il me promit de m'envoyer un docteur indigène pour guérir mon œil et la jambe du mousse anglais. Il m'engagea, en outre, à lui rendre visite dès que mes devoirs à bord me le permettraient. Dans la soirée on débarqua les espèces, et le schooner fut laissé à ma charge par le capitaine, avec ordre d'y faire faire toutes les réparations et les dispositions nécessaires pour le retour. Avant la nuit, Mongo John tint sa promesse.

Le médecin indigène arriva, et m'ordonna de baigner toutes les demi-heures mon œil avec du lait trait tout exprès et tout chaud. Une forte négresse, avec son poupon, avait été choisie et envoyée par Mongo John pour fournir le lait prescrit. Je ne sais ce qui me guérit, la nature ou le remède, mais ma joue se cicatrisa bientôt, tout symptôme d'inflammation de l'œil disparut.

Il fallut dix jours pour adapter *El Aerostatico* à sa destination et l'approvisionner de bois et d'eau. Nous avions apporté de la Havane des provisions en suffisante quantité pour le retour. L'important était de les rendre accessibles, tout en faisant de la place. Notre schooner était extrêmement petit; nous n'avions pas de pont à esclaves. On étendit des paillassons sur le bois à brûler qui remplissait les intervalles entre les barriques d'eau, afin d'obtenir une surface plane, ou à peu près, pour la cargaison vivante.

Cette ennuyeuse tâche achevée, j'allai à terre, presque pour la première fois, rendre compte au capitaine de la marche du travail, mais il n'était pas encore prêt à embarquer sa marchandise. Quoique nous eussions offert un prix fort au-dessus du tarif habituel pour une cargaison de jeunes nègres, nous fûmes retenus vingt jours de plus que les prévisions de notre contrat avant d'obtenir livraison.

J'avais promis à Mongo John de visiter sa résidence. Il m'accueillit avec la politesse la plus parfaite. Non-seulement il me montra sa maison même, ses « baracouns, » ou baraques à esclaves, ses magasins, mais, comme marque spéciale d'honneur, il voulut encore me faire pénétrer dans son harem. Cette exploration terminée, je dînai avec lui, et une couple de bouteilles d'excellent vin furent bientôt vides. Ormond avait été marin comme moi. Nous nous mîmes à parler des terres et des mers que nous avions parcourues, des scènes et des aventures que

nous avions rencontrées. Une troisième bouteille nous rafraîchit la mémoire, et, comme ce ne fut pas la dernière, nous avions fait le tour du monde, et notre intimité avait atteint son apogée avant le coucher du soleil.

Tandis que le fluide rosé opérait sur le Mongo comme un calmant, le collait sur sa chaise et lui faisait faire un somme réparateur, le même fluide produisait un effet tout contraire sur mes nerfs agacés. Je gagnai la verandah pour respirer l'air frais de la rivière, et, poussé par je ne sais quel diable, je m'aventurai, l'obscurité aidant, dans l'enceinte sacrée où Mongo John renfermait la troupe bigarrée de ses femmes noires, mulâtresses et quarteronnes. J'arrivai, sans être aperçu, jusqu'au centre à peu près du sanctuaire. Le première de ces dames qui me vit était une piquante mulâtresse coiffée d'un madras en turban, et que je sus plus tard occuper la seconde place dans les affections de mon hôte. En un instant l'éveil fut donné par elle; la cour retentit du caquetage de ses compagnes, aussi bruyant et aussi intelligible pour moi que celui d'une troupe de perroquets. Ma renommée m'avait précédé; car ma nourrice négresse était une des servantes du harem; sa visite au schooner, jointe au bruit qu'avait fait la tragédie du bord, devenait une mine de récits fantastiques pour le reste de sa vie. Non-seulement ces dames étaient curieuses de voir le héros de l'aventure; elles voulaient encore toucher la peau du blanc, et, à peine l'avaient-elles touchée, qu'elles s'enfuyaient en grimaçant comme des guenons, pour revenir aussitôt me faire des questions auxquelles je n'entendais rien. Mon ignorance de leur langue semblait leur inspirer une grande commisération, ou les contrarier fort.

Enfin, la plupart des odalisques africaines, après s'être amusées à mes dépens, songèrent à me procurer à mon tour quelque distraction. Un grand feu fut allumé au milieu de la cour, et, à la clarté des flammes, elles se

mirent à danser en rond au son monotone du tam-tam.

De temps en temps le cercle se rompait, et chacune d'elles dansait un pas seul au gré de son caprice. Bien des années se sont passées depuis lors. Je me rappelle d'autant plus confusément ce ballet improvisé, que le bordeaux et le champagne fermentaient dans mon cerveau. Tout-à-coup l'idée me vint de me mêler à la danse et de montrer à mon tour mon talent chorégraphique.

Je descendis du hamac où je me balançais mollement depuis que la représentation avait commencé, et, débutant par un balancé et un avant-deux, je terminai mes prouesses dans l'art de Terpsichore par un entrechat quatre pyramidal. On ne saurait imaginer mon succès; c'étaient des éclats de rire à se démettre les côtes, des éclats de rire africain. Dans l'enivrement du triomphe, j'enlevai la plus jolie du groupe par sa svelte ceinture, et je la fis valser avec moi, pirouetter, tourbillonner, jusqu'à ce qu'elle tombât hors d'haleine; puis j'en pris une autre et une autre encore. J'aurais fait valser tout le sérail si le spectre de Mongo John n'était apparu soudain.

Cette apparition me rendit enfin ma raison. Une quarteronne, favorite du sultan, que j'avais déjà fait assez tourner et retourner pour l'amener au plus fashionable état d'étourdissement, tomba de mes bras dans ceux de Mongo John; et tout ce que je trouvai à dire pour expliquer à celui-ci une scène si ébouriffante et si imprévue, fut que son esprit et son vin m'avaient ensorcelé.

« Ah! dit le Mongo, je vous reconnais bien là, vous autres Italiens. Vous êtes tous piqués de la tarentule dès que vous entendez le son du violon ou même celui du tam-tam. Par Jupiter! vous êtes sur la piste d'un cotillon plus vite qu'un limier sur celle d'un nègre fugitif! Mais il n'y a pas grand mal à valser, don Théodore, surtout à

votre âge. Seulement soyez moins bruyant une autre fois. Nous sommes habitués en Afrique à faire une sieste après dîner. Je vous conseille de mettre en panne et d'essayer de l'effet d'une autre bouteille.

Le bordeaux de Mongo John, les souvenirs de jeunesse aidant, m'endormit cette fois tout de bon.

Le lendemain, le capitaine me prit à part pour me dire en confidence, que M. Ormond, enchanté de ma société, manifestait le désir de me garder à Bangalang et de faire de moi son factotum. Or, c'était un devoir pour lui, capitaine, de me donner, quoiqu'à regret, un conseil d'ami à ce sujet. « Peut-être y va-t-il de votre avenir, don Théodore. Il n'y a pas de plus riche trafiquant sur toute la côte d'Afrique que Mongo John. D'autres considérations me font douter qu'il soit bon pour vous de retourner à la Havane, du moins pour le moment; car enfin, amigo mio, on pourra dire que c'est vous qui avez commencé la lutte à bord du schooner, lutte dans laquelle cinq hommes ont été tués. Je vous en remercie pour ma part, car c'étaient de grands coquins, mais je n'en serais pas moins forcé de faire mon rapport exact aux autorités. Vous aurez pour vous les armateurs, cela est vrai; on dira, je dirai que vous avez sauvé le navire, la cargaison, les espèces et notre vie. Rien n'est plus positif, hijo mio, mais vous savez ce que c'est que la justice, surtout à la Havane. On commencera par s'assurer de votre personne, par vous soumettre aux plus rigoureux interrogatoires, et j'appréhende fort qu'on ne vous tienne en prison jusqu'à l'issue de l'enquête et du procès. Ce sera long, très-long. On ne peut prévoir le terme de leurs procédures. Si vous avez des amis, on les saignera à blanc; si vous n'en avez pas, qui se souciera de votre mise en liberté? Supposez qu'enfin vous revoyiez le jour, les amis des morts, et ils en auront, car tous les coquins se tiennent, s'attacheront à vos pas et rendront le séjour

de la Havane fort peu sûr et fort tracassant pour vous. Je n'hésite donc pas à vous conseiller de rester ici et d'accepter les doublons de Mongo John. Cette séparation me causera bien des regrets, mais votre avenir et vos intérêts avant tout. »

Je n'étais pas dupe de cette homélie. Le capitaine voulait tout simplement se débarrasser de moi pour réintégrer son favori, le premier lieutenant, dans une situation que ma présence à bord lui interdisait désormais. Ma résolution, du reste, était déjà prise. Je lui répondis qu'il n'avait pas besoin de prendre de détours avec moi, ni de masquer une lâche ingratitude par un hypocrite souci de mon avenir. Sans en dire davantage, tandis qu'il se hâtait de cacher dans la cabine sa figure allongée d'une aune, je jetai dans un canot mon coffre, mes literies, mes armes, et je confiai au sol africain ma destinée dont un instant venait de décider.

M. Ormond m'accueillit avec la plus grande cordialité et m'installa immédiatement dans mes nouvelles fonctions. Il me promit une maison à part, une place à sa table et un nègre par mois, ou sa valeur, à raison de quarante dollars.

Lorsque les coureurs et courtiers revinrent de l'intérieur avec le nombre d'esclaves nécessaire pour parfaire la cargaison d'*El Aerostatico*, je crus de mon devoir envers le signor Carlo de Regla d'aider à l'expédition du schooner. Je retournai à bord surveiller l'emballement de cent huit jeunes garçons et jeunes filles, dont le plus âgé ne dépassait pas quinze ans. En descendant dans l'entre-pont, je ne pouvais m'imaginer comment cette petite armée pourrait être encaquée et respirer dans un emplacement qui n'avait que vingt-deux pouces de hauteur. L'expérience fut bientôt faite, car il fallait au moins enfermer les nègres entre deux ponts, en descendant la rivière, pour les empêcher de sauter par-dessus bord et de

gagner la rive à la nage. Cependant je reconnus l'impossibilité de les faire tous asseoir séparément : il fallut les placer entre les genoux les uns des autres et les entasser comme des sardines. *El Aerostatico* n'en fit pas moins une traversée des plus heureuses. Trois de ses passagers d'entre-pont payèrent seuls la dette de la nature.

Je quittai le schooner à quelques milles au-delà de la barre sans un regret, ni un adieu, excepté pour le mousse anglais dont je confiai le destin à ces stupides Majorcains. L'enfant m'appartenait presque, car je puis dire qu'il avait dû la vie à mon intervention.

Avant de quitter la Havane, tandis que nous recrutions un équipage, notre schooner était à l'ancre près du quai, entre deux navires marchands français et un navire marchand anglais. Un certain après-midi, j'entendis un grand cri partir du navire anglais et je vis un enfant se précipiter hors de la cabine, le visage couvert de sang. Il était poursuivi par un robuste matelot qui le criblait de coups. Je criai à cette brute d'arrêter, mais mon intervention, loin de calmer sa fureur, l'exalta à un tel degré qu'il saisit un levier pour assommer sa victime. Je conseillai alors à l'enfant de sauter par-dessus bord, et je fis descendre le canot pour le recueillir. En quelques minutes, il fut sur le schooner où il me remercia de l'avoir sauvé. Cependant la brute, qui était ivre, voyant sa proie lui échapper, exhalait sa rage dans les termes les plus outrageants. Si son canot n'avait été à terre, il m'aurait indubitablement rendu une visite qui aurait abouti à un assaut de pugilat. Fort heureusement tel n'était pas le cas ; j'eus le temps de bander le visage meurtri, une côte à demi-brisée de l'enfant, et de le cacher dans la maison d'un créole espagnol, qui, soit dit en passant, guérissait par des charmes les maladies des matelots crédules.

A la tombée de la nuit, le patron du navire anglais

vint à bord réclamer son mousse. Comme il y mettait de la mauvaise humeur et le prenait sur un ton insolent, je me montai de mon côté et refusai de rendre l'enfant tant que je n'aurais pas de promesse écrite, avec serment, de le mieux traiter à l'avenir. La brute exigeait la remise du fugitif sans condition. Pour en finir, je lui ordonnai de quitter le schooner, ce qu'il fit en pestant et menaçant.

John Bull ne se laisse pas ainsi dépouiller de son droit et de sa propriété. On invoqua le consul, et le consul fit appel au capitaine du port. Ce fonctionnaire m'ordonna de comparaître devant lui, et écouta mon récit qui faisait peu d'honneur à la marine de Sa Majesté Britannique. Dans ma dernière entrevue avec le mousse, le pauvre enfant m'avait supplié, avec des larmes et des sanglots, de ne pas le rendre. Lors donc que le capitaine du port décida que malgré la conduite indigne des marins anglais, on ne pouvait leur enlever leur mousse, je me déclarai dans la plus complète ignorance de ce qu'il pouvait être devenu. En prévision de ce résultat, et pour ne pas faire un faux serment, j'avais dit à la personne qui lui donnait asile de le cacher où elle pourrait et de me laisser ignorer le lieu de sa retraite.

Force fut bien au navire grand-breton de mettre à la voile sans le souffre-douleur de l'équipage, et quelques jours après son départ, le mousse anglais, sorti de sa cachette, fut installé à bord de notre schooner en la même qualité.

Mon attachement pour l'enfant m'a fait raconter ce petit épisode; c'est le seul sujet anglais que j'aie vu servir sur un navire négrier.

Je priai les armateurs d'*El Aerostatico* de récompenser libéralement ses bons services à son retour à la Havane, et j'appris avec plaisir l'année suivante qu'on avait satisfait à ma requête et renvoyé celui qui en était l'objet à ses parents à Liverpool.

CHAPITRE VIII.

J'entre en possession. — Ma maison et son ameublement. — Histoire de M. Ormond. — Unga-Golah, le cerbère du harem. — Fureurs où la jette le refus d'une clé. — Visites nocturnes. — Esther la quarteronne. — Scène sentimentale. — Description du sérail d'un facteur africain. — Grandeur et décadence du Mongo. — Intrigues de ses femmes, leurs jalousies, leurs batailles. — Duels d'un nouveau genre entre les galants.

De retour à Bangalang, mon premier soin fut de prendre possession du logis qui m'était assigné par Mongo John, et de m'installer le plus comfortablement possible dans un pays où l'on a surtout besoin d'abri et d'ombre. Ma maison construite en cannes, plâtrée d'argile, se composait de deux chambres sans autre plancher que le sol et d'une large verandah ou galerie couverte extérieure. La toiture en chaume semblait avoir plus d'une voie d'eau; mon mobilier se composait de deux coffres à dossier en bois garnis de nattes, d'une table également en bois, d'une chaise en bambou et d'un petit vase d'étain rempli d'huile de palme en guise de lampe, sans oublier un petit miroir allemand encadré de papier. J'ajoutai à tous ces comforts une malle, un matelas, un hamac, une paire de draps. Somme toute, ma demeure était assez mal garnie.

Il est temps de faire connaître au lecteur le personnage auquel je devais ma situation nouvelle, et qui était jusqu'à un certain point un type de sa catégorie en Afrique.

M. Ormond, fils d'un opulent négrier de Liverpool, devait la naissance à la fille d'un chef indigène du Rio-Pongo. Son père semblait avoir fait quelque cas de sa progéniture mulâtre, puisqu'il l'avait envoyée en Angleterre pour y recevoir de l'éducation; mais maître John avait

fait peu de progrès dans les belles-lettres, quand la nouvelle de la mort du marchand parvint à son correspondant anglais, et lui fit refuser par celui-ci tout nouveau subside.

On conçoit l'embarras de maître John abandonné à lui-même dans un pays où la philanthropie était loin d'être comme aujourd'hui, à l'ordre du jour et à la mode, en ce qui concerne au moins les noirs. Forcé de se tirer d'affaire par lui-même, il s'embarqua sur un navire marchand, où la presse s'empara bientôt de lui malgré la couleur de sa peau. Entré de force au service de Sa Majesté Britannique, il parcourut cinq ans les mers et visita successivement la plupart des stations des Indes Occidentales et de la Méditerranée.

A la fin de cette croisière prolongée, maître John, congédié du service, résolut immédiatement d'employer sa solde accumulée à faire un voyage en Afrique pour y réclamer la succession de son père. Par bonheur pour lui, sa mère vivait encore. Elle le reconnut tout de suite pour son premier né.

Le lecteur ne doit pas perdre de vue que ceci se passait sur la côte occidentale d'Afrique, dans la première partie du siècle actuel. Les droits de propriété et les intérêts commerciaux étaient exclusivement réglés par les coutumes locales. Tous les frères, toutes les sœurs d'Ormond, ses oncles et ses tantes, dont beaucoup s'étaient déjà mis en possession des esclaves de son père et de leurs rejetons, furent convoqués à un grand « palaver » ou assemblée de famille. La mère africaine affirma l'idendité et soutint les droits de son fils aîné ; finalement tous les biens de l'ancien marchand, ses maisons, ses terres, ses esclaves furent restitués à l'héritier légitime.

Le jeune mulâtre, parvenu soudain à tous les comforts de la vie, sinon à l'opulence, dans le pays où il était né, résolut d'étendre son patrimoine en faisant le métier qu'a-

vait fait son père; mais la contrée toute entière était alors désolée par une guerre civile, due à des rivalités de familles comme la plupart de ces guerres; le commerce ne pouvait être fructueusement rétabli, tant qu'il n'y serait pas mis un terme.

Ormond se consacra pendant une année à cette œuvre de pacification. Ses efforts furent heureusement secondés par la mort d'un des chefs belligérants. Un faible opposant, frère de la mère d'Ormond, se laissa gagner par un présent sans importance, et bientôt l'ex-matelot congédié du service de Sa Majesté Britannique, concentra en sa personne l'influence dont avait joui sa famille entière et se proclama le Mongo ou chef de la rivière.

Bangaland était depuis longtemps une des factoreries les plus en renom parmi les marchands anglais. La guerre terminée, Ormond y fixa sa résidence. Il envoya ses coureurs à Sierra-Leone et à Gorée, annonçant partout qu'on trouverait chez lui les plus amples cargaisons de noirs. La traite avait été si longtemps interrompue sur ce point, que les esclaves affluaient en effet de l'intérieur. Des navires de Gorée et de Sierra-Leone répondirent bientôt à l'invitation du Mongo. Ses magasins se remplirent de marchandises françaises, anglaises, américaines; les peaux, la cire, l'huile de palme, l'ivoire, l'or et les esclaves étaient les produits indigènes contre lesquels les Espagnols et les Portugais échangeaient à l'envi leurs doublons.

Un petit nombre d'années suffirent pour faire de John Ormond, non-seulement un très-riche marchand, mais un Mongo très-populaire parmi les grandes tribus de l'intérieur, les Foulahs et les Mandingos. Les chefs dont le territoire avoisinait la mer chatouillaient sa vanité du titre de roi, et connaissant ses goûts, se chargeaient de peupler son harem, comme la plus grande marque d'amitié et de courtoisie.

Dès que je fus appelé aux fonctions de premier commis ou de premier ministre de ce singulier roi, je compris tout de suite que je ferais bien non-seulement de me mettre au courant de ma besogne, mais de dresser un inventaire exact des propriétés que j'allais administrer. Les habitudes de paresse du Mongo prouvaient assez ou qu'il n'était pas dès le principe un homme d'affaires ou qu'il avait singulièrement dégénéré, sous l'influence énervante de la richesse et d'une vie molle et voluptueuse. Je commençai cet inventaire, et surveillant d'un œil vigilant les magasins, je ne permis plus à personne d'y entrer sans moi. L'inventaire achevé, soit dit en passant, il accusait un large déficit, le Mongo le reçut avec la plus grande insouciance, me priant de ne pas l'ennuyer à l'avenir avec des comptes. Le ton dont il me parla indiquait même une impatience mêlée de dépit qui me fit augurer assez mal de l'ensemble de ses affaires.

Je rentrais dans les magasins après cette mortifiante entrevue, lorsque je fus accosté par une vieille harpie, le cerbère du harem du Mongo. Elle me fit comprendre par signes qu'elle voulait la clé de l'armoire aux étoffes, et l'ayant obtenue, elle s'adjugea immédiatement plusieurs brasses de cotonnade bleue. La vieille sorcière ne savait pas un mot d'anglais et je ne comprenais pas le dialecte sosou ; ce n'était pas le cas d'argumenter sur l'inconvenance de sa conduite ; mais prenant un crayon et un morceau de papier, je lui fis signe d'aller à l'avenir demander au Mongo un ordre écrit, quand elle voudrait quelque chose, et je la reconduisis jusqu'à la porte. Il n'en fallait pas plus pour allumer la colère de la gardienne du harem. Sa hideuse figure prit cet air de férocité diabolique que perd en majeure partie la race africaine en passant sur le nouveau continent. Sous le gouvernement de mes prédécesseurs, il paraît qu'on avait laissé à cette mégère la libre disposition de la clé. Je ne pouvais naturellement com-

prendre ce qu'elle disait, mais la violence de ses gestes, ses spasmes nerveux, ses yeux flamboyants, ses cris presque sauvages, son incroyable volubilité prouvaient assez l'excès de sa rage, qu'augmentaient encore mon sang-froid imperturtable et les baisers ironiques que je lui envoyais du bout des doigts.

A dîner, je crus devoir informer M. Ormond de la conduite de sa négresse ; mais accueillant cette communication avec le même rire insouciant que l'inventaire, il ne me répondit rien quant à la marche à suivre.

Dans la même soirée, je m'étendais à peine sur ma couche, repassant dans mon esprit les difficultés de ma position et regrettant presque de m'être décidé à rester en Afrique, lorsque mon domestique frappa doucement à la porte de la chambre et m'annonça que quelqu'un demandait à me parler, en y mettant une condition, celle qu'on éteindrait d'abord la lumière. J'étais dans un pays où l'on ne saurait trop prendre ses précautions. Avant de faire entrer, je m'assurai donc de la présence de mes pistolets. Il faisait, grâce à Dieu, un beau clair de lune. Après avoir entrebâillé la porte pour jeter un regard au dehors et rester maître d'ouvrir ou de ne pas ouvrir, j'aperçus une effigie de femme, enveloppée de la tête aux pieds, dans une pagne ou pièce de coton, le visage excepté. Je reconnus tout de suite la belle quarteronne que je faisais si bien valser au moment de l'apparition du Mongo. Elle dégagea ses deux mains des plis de sa longue et blanche enveloppe, posa l'une sur mon bras, porta l'autre sur ses lèvres, regarda d'un air inquiet derrière elle et se glissa dans mon appartement.

Cette pauvre fille, enfant d'une mère mulâtre et d'un père blanc, était née dans la colonie de Sierra-Leone, où elle avait appris à parler l'anglais avec une facilité rare parmi sa race. Son père, à ce qu'on assurait, venu en Afrique en qualité d'agent des missions anglaises, avait

abandonné cette profession pour le commerce beaucoup plus lucratif des esclaves. Après avoir fait fortune, il était parti pour l'Amérique, laissant pour tout souvenir à sa fille abandonnée le nom biblique d'Esther.

Je conduisis ma belle visiteuse à l'un des canapés de bois et la faisant asseoir près de moi, je lui demandai ce qui pouvait me procurer la faveur d'une pareille visite, à l'heure où je la croyais enfermée dans le harem. Mes soupçons étaient éveillés. Bien que novice encore en Afrique, je connaissais assez la sévère discipline maintenue dans les factoreries pour ne pas laisser mon imagination se prendre à l'idée d'un intrigue purement romanesque.

Les manières des quarteronnes, que la nuance de leur teint distingue faiblement de notre race, sont en général d'une grâce extrême. Esther, dont j'entendais le cœur battre, me demanda timidement pardon pour la manière dont elle venait me déranger; mais je m'étais fait, dit-elle, une ennemie si implacable de la gardienne du sérail, que malgré le danger auquel elle s'exposait elle-même, elle avait voulu m'avertir de me tenir sur mes gardes. « Si vous restez le teneur de livres du Mongo, » ajouta la belle quarteronne, « vous pourrez la contrarier tous les jours, mais défiez-vous d'elle. Ou vous serez forcé de quitter le pays, ou vous trouverez la nourriture de plus en plus malsaine à Bangalang. Ne mangez jamais ce qu'un Mandingo vous offre; prenez toujours vos repas à la table du Mongo, dont le cuisinier connaît tous les poisons, car elle ne se ferait aucun scrupule de se débarrasser de vous. Il lui faut la clé. »

Cela dit, Esther se leva pour me quitter en me priant de garder le silence sur sa visite et de croire que si elle n'était qu'une pauvre esclave, elle n'en savait pas moins apprécier la sincère bonté d'un blanc et s'exposer à tout pour le sauver d'un grand péril.

J'aurais été en proie à la plus violente irritation, que ces douces paroles, mélodieusement murmurées à mon oreille, auraient suffi pour me calmer à l'instant. Pour la première fois depuis bien des années je sentais tomber sur mon cœur la fraîche rosée d'une sympathie féminine. Me blâmera-t-on d'avoir arrêté quelques instants Esther sur le seuil de mon logis, retenu sa petite main dans la mienne, contemplé les sveltes et gracieux contours de sa personne, sa chevelure plus noire que l'aile du corbeau, ses larges et humides prunelles au regard profond, et déposé enfin sur ses lèvres de corail, toujours au clair de la lune, un baiser plus plein de reconnaissance que de tout autre sentiment.

Aujourd'hui que le mormonisme essaie de greffer la théorie des « femmes célestes » sur la civilisation du XIXe siècle, une sorte de polygamie patriarcale sur la monogamie chrétienne, il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler à la mémoire ces gynécées africains qui formaient un appendice si considérable de l'établissement des princes-marchands de la côte de Guinée. On aurait grand tort de s'imaginer que le voluptueux harem de la Turquie ou de l'Egypte s'y trouvât transplanté, avec ses hautes murailles et ses portes massives gardées par une troupe d'eunuques noirs. Le gynécée de Mongo John était un simple enclos formé par un groupe quadrangulaire de cassines bâties en cannes et en terre. L'entrée de la cour n'était surveillée que la nuit. Unga-Golah, la hargneuse haridelle qui s'était querellée avec moi, était chargée du maintien de la police et de la distribution des présents de son maître, distribution où son propre caprice entrait pour le moins autant que la faveur du Mongo. Comme elle avait pris un grand pied sur lui en ce qui concernait le gouvernement de ses femmes, celles-ci la cajolaient et cherchaient à la gagner.

Dans son bel âge et sa grande prospérité, Mongo John,

solidement bâti, carré d'épaules, épais d'encolure, gouvernait lui-même et tranchait du sultan. Mais avec les années et les revers, sa vigueur morale et sa vigueur physique déclinèrent; les excès de boisson, l'emploi des stimulants hâtèrent cette décadence. A l'époque où je fis sa connaissance, sa physionomie et tout son extérieur portaient l'empreinte d'une vieillesse prématurée et de l'abus des plaisirs. Son harem n'était plus pour lui qu'une affaire de mode et d'amour-propre. Ses femmes mêmes le tournaient en ridicule et cherchaient ailleurs des distractions. Je sus plus tard par Esther que presque toutes avaient une intrigue amoureuse avec quelque beau de Bangaland et que leur cerbère se taisait et fermait les yeux, pour peu que les galants fussent généreux. Quant au Mongo, il n'y voyait goutte, dès qu'il avait caressé la bouteille.

On serait tenté de supposer que dans un sérail ainsi constitué et avec un pareil sultan, il n'y avait guère matière à jalousie, mais si l'on réfléchit qu'on ne trouverait pas aisément, même dans les pays les plus chrétiens, deux femmes qui ne se portent pas ombrage sous un rapport quelconque, on comprendra aisément les rivalités féminines dont l'établissement du Mongo était le théâtre. Les querelles éclataient surtout lorsque le seigneur et maître distribuait ses largesses, consistant en cotonnade, en grains de verroterie, en tabac, en pipes et en miroirs. La moindre préférence, la moindre inégalité dans la répartition, jetait la discorde parmi ces dames. Tout était bientôt en révolution. L'influence de Unga-Golah elle-même descendait au-dessous de zéro, et ses efforts violents pour reconquérir son autorité, ajoutant encore au tohu-bohu général, Bangalang devenait un véritable pandemonium.

Une de ces scènes de fureurs jalouses me revient en mémoire au moment où j'écris ces lignes. J'étais dans le magasin avec le Mongo, quand une des odalisques, qui

n'était attrayante ni par sa beauté, ni par sa jeunesse, ni par son parfum, entra soudain dans la salle, et s'avançant d'un air courroucé jusqu'à son maître, brisa à ses pieds un miroir allemand. Il lui en fallait un plus grand, disait-elle, car celui-là était d'un demi-pouce plus petit que celui donné aux autres femmes.

L'orgueil et l'insouciance du Mongo lui donnaient à jeun un certain sang-froid. Il ne se laissait pas alors émouvoir par des criailleries de ce genre. Aussi se bornat-il à faire signe à la furibonde dame d'aller se plaindre ailleurs.

L'odalisque outragée était loin d'entendre de cette oreille. Rugissante comme une lionne à laquelle on aurait enlevé ses petits, elle déchira le mouchoir noué en turban autour de sa tête; une des manches de sa robe eut le même sort et bientôt l'autre. « Voilà ! » s'écriait-elle en déchirant sa garde-robe, « voilà ! » et elle lançait dans un coin une de ses pantoufles; « voilà ! » et la seconde pantoufle volait dans un autre coin. Bientôt aussi nue que Vénus sortant de l'onde, elle se mit à frapper sa tête laineuse, son front, ses joues, sa poitrine, ses bras et à demander à l'ingrat ce qui manquait à ses charmes pour qu'elle fût l'objet d'une si criante injustice, pour qu'on lui fît tort d'un demi-pouce sur la dimension d'un miroir !

Le Mongo persistait dans son silence; elle en appela à mon jugement; mais effarouché par cette scène et l'exhibition qui l'avait suivie, je décampai au plus vite, laissant mon patron se tirer d'affaire comme il pourrait.

Je me rappelle encore que quelques années plus tard, une malheureuse Ethiopienne jeta son enfant dans le feu parce que le père, un blanc, préférait l'enfant d'une autre femme. Je m'estimais fort heureux de n'être pas assujetti par ma situation à Bangaland et par le maintien de ma dignité, à un établissement matrimonial monté sur un pareil pied.

Les explosions de jalousie n'avaient pas toujours pour cause l'inégale distribution des présents du sultan. Les femmes du Mongo profitaient de son insouciance et de sa paresse pour entretenir des intrigues hors du harem, et parfois la préférence de ces dames tombait sur le même objet. Ce n'était plus pour un miroir qu'on se disputait, mais pour un galant. En pareil cas, la querelle se vidait d'ordinaire entre les rivales, et ces gladiateurs femelles se maltraitaient le plus possible sans que cela eût, en général, des suites graves. D'autres fois, les amants se faisaient les champions des belles, et la lutte entre ces Othellos prenait un caractère plus sérieux.

A l'heure marquée, ils arrivaient sur le terrain, accompagnés de ceux de leurs amis qui voulaient être témoins de leur victoire ou de leur défaite; chacun des combattants entrait dans l'arène armé d'un fouet de cuir de bœuf aux triples et minces lanières. On tirait au sort pour savoir celui qui recevrait la première flagellation. Le perdant prenait aussitôt la posture résignée d'un martyr et recevait le nombre de coups fixé. Puis venait le tour du bourreau qui, avec une égale constance, prêtait son dos à la loi du talion, et ces flagellants de nouvelle espèce alternaient ainsi jusqu'à ce que l'un d'eux déclarât qu'il en avait assez, ce qui était s'avouer vaincu, ou jusqu'à ce que les assistants décernassent eux-mêmes la victoire à celui qui avait traversé l'épreuve sans sourciller. Le dos plus ou moins malade des deux champions était ensuite exhibé en témoignage de leur bravoure, et leurs dulcinées n'avaient naturellement pas de baume, d'onguent trop précieux pour guérir des blessures reçues pour elles.

CHAPITRE IX.

Ennuis de la saison pluvieuse. — Arrivée d'une caravane à la côte. — Inventaire de ce qu'elle amenait. — Almah de Bellah, fils de l'Ali-Mami de Foutah-Yallo. — Manière de traiter avec les caravanes. — Don royal d'une autruche. — Almah de Bellah entreprend de me convertir à l'islamisme. — Je m'engage à visiter le royaume de son père. — Échange d'un koran contre un fusil.

Mon goût naturel pour les affaires et mon dévouement systématique aux intérêts du Mongo, me rendirent bientôt familières les principales opérations du commerce du pays; mais comme j'ignorais la langue indigène, Ormond qui entrait rarement dans les magasins, et ne s'entretenait pas volontiers d'objets sérieux, me munit d'un habile interprète, chargé surtout de m'aider dans les détails de l'échange des marchandises européennes contre le riz, l'ivoire, l'huile de palme et les approvisionnements nécessaires à la maison. Le Mongo ne se réservait que l'achat des esclaves et de l'or, me croyant encore trop novice pour me confier une responsabilité si délicate. Quelle lugubre lenteur mettaient à couler les jours et les nuits de la saison pluvieuse! A la ville comme à la campagne, à terre comme en mer, la pluie est assez désagréable en soi pour attrister ceux-là même dont l'activité intellectuelle est stimulée, ou au moins distraite par la multiplicité des relations et des occupations de la vie civilisée; mais comment peindre l'insupportable lassitude, l'abattement, le dégoût de toutes choses où languit le résident africain, lorsqu'étendu sur son canapé de bois couvert d'une natte, il écoute l'incessant déluge qui durant des jours, des semaines, des mois, tombe de son toit souvent délabré?

Enfin la saison des pluies se passa, et fit place à la saison sèche. C'était l'époque de l'arrivée des caravanes de

l'intérieur. Nous ne fûmes donc pas surpris quand nos coureurs nous apportèrent la nouvelle qu'Almah de Bellah, fils d'un célèbre chef Foulah, s'apprêtait à visiter le Rio-Pongo avec une imposante suite et un nombreux assortiment de marchandises.

Les seuls moyens de communication qui existent encore avec l'intérieur de l'Afrique sont les rivières pour des distances généralement trop courtes et les sentiers ou «trails» qui conduisent à travers d'épaisses forêts et des collines plus ou moins élevées, aux diverses villes ou grands villages, dont cette terre féconde est semée. Jusqu'ici les disciples de Stephenson et de Mc Adam, n'ont pas songé à l'Afrique. Les routes ferrées n'y sont pas moins inconnues que les chemins de fer. Lorsque les trafiquants de la côte occidentale apprennent qu'une caravane s'achemine vers eux, ils font tous les préparatifs convenables pour la réception des chefs ; ils envoient à leur rencontre des messagers chargés de les féliciter et de leur faire des présents de tabac et de poudre. Ces messagers, assez bien désignés en anglais par le sobriquet de « barkers » aboyeurs, ont généralement la faconde voulue pour un pareil métier et la conscience large. Ils font le plus pompeux éloge de leurs patrons, amplifient leurs ressources, et centuplent l'importance de leurs affaires. Sous plus d'un rapport ils en remontreraient aux charlatans des pays civilisés, ce qui n'est pas peu dire.

Quelques jours après le départ de nos « barkers », des détonations d'armes à feu nous apprirent qu'ils avaient réussi dans leur mission, et qu'ils remorquaient la caravane. On se hâta de répondre à ce joyeux signal en tirant le canon, notre unique canon, et après une demi-heure environ de saluts répétés, Almah de Bellah et sa troupe firent leur apparition à travers la fumée. Ils étaient précédés de chanteurs qui célébraient à haute voix les louanges du jeune chef. Derrière lui marchaient les principaux

marchands et leurs esclaves, chargés de divers produits et suivis de quarante nègres captifs, et solidement garrottés.

Après ces nègres venaient soixante jeunes bœufs, un grand troupeau de moutons et de chèvres et les femmes de la caravane. Une autruche au pas majestueux fermait la marche de la procession.

Jamais je n'avais vu un pareil assemblage de bêtes et de gens. Au premier aspect j'aurais pu prendre l'avant-garde au moins pour une troupe d'orangs-outangs en campagne.

Ormond, qui, lorsqu'il s'en donnait la peine, était un des plus habiles trafiquants de la côte d'Afrique, reçut les étrangers avec le cérémonial usité en pareil cas. Il attendit Almah de Bellah et son état-major, composé des principaux marchands, sur la piazza de sa maison de réception, édifice qui ne laissait pas d'être imposant pour le pays. Il avait cent cinquante pieds de façade et il était à l'épreuve du feu; on y renfermait les plus précieuses marchandises. Chacun des nouveaux arrivées, présenté à son tour au Mongo, lui serra la main et fit claquer ses doigts en son honneur. Le moindre colporteur tenant à saluer l'homme blanc dans l'espoir que cela lui porterait bonheur, la présentation dura une demi-heure au moins.

D'après la coutume, dès que les compliments furent terminés, on déposa les marchandises de la caravane dans nos magasins, pour leur protection, d'abord, et ensuite pour nous mettre à même d'apprécier leur valeur et d'y proportionner l'accueil fait aux propriétaires. Cette précaution, peu polie, est en revanche très-bonne à prendre, car beaucoup de marchands de l'intérieur sont tous disposés à déclarer, pour l'or au moins et l'ivoire, une valeur fort au-dessus de la valeur réelle, afin d'obtenir un présent plus considérable. Les peuples les plus sauvages

ont par instinct les rubriques de nos plus roués marchands.

Après l'emmagasinement des marchandises, on donna aux nouveaux arrivés deux bœufs gras et une abondante provision de riz.

Les chefs de la caravane furent logés chez les principaux habitants; on laissa la populace se construire des huttes temporaires dans le voisinage. Quant à Almah de Bellah, rigoureux observateur de la loi mulsulmane, qui était accompagné de deux de ses femmes, on avait préparé pour lui deux jolies maisons garnies de nattes neuves et élégantes (1).

Tant que les marchandises apportées par les caravanes ne sont pas payées, l'usage veut que leurs propriétaires restent à la charge des factoreries; or, c'est une fort lourde charge. Comme il nous tardait de nous en débarrasser, nous fîmes publier un matin que le moment de traiter était venu. Almah de Bellah, les principaux marchands de la caravane et le Mongo entrèrent immédiatementent en né-

(1) Plus d'un lecteur pouvant être curieux de savoir la nature du commerce qui se fait sur cette côte et que l'on croit à tort consister exclusivement en esclaves, je donnerai mon inventaire des marchandises de la caravane et de leur valeur, au moment où elles furent confiées à ma surveillance. La caravane elle-même se composait de sept cents personnes; il y avait fort peu de femmes. Voici ce qu'elle avait apporté ou amené :

3,500 peaux évaluées à.	1,750 dollars.
19 grandes dents d'ivoire de choix..	1,560
Or.	2,500
600 livres de petit ivoire.	320
15 tonneaux de riz.	600
40 esclaves.	1,600
36 bœufs.	360
Moutons, chèvres, beurre, légumes.	100
90 livres de cire d'abeilles.	95
Valeur totale des marchandises de la caravane..	8,885 dollars.

gociations, et avant la chute du jour, on avait fixé la nature des présents, le prix des marchandises, et le tant pour cent à payer comme taxe indigène. Un accommodement préliminaire avec les chefs de la caravane est toujours indispensable, car il serait impossible sans leur intervention d'assouvir les avidités subalternes.

Tous les matins au point du jour, un crieur parcourait la factorerie annonçant la nature spéciale du trafic qui se ferait ce jour-là. Un jour c'étaient les peaux ; un autre jour le riz; un troisième le bétail. Quand on eut traité de toutes ces marchandises, on fixa un jour spécial pour l'échange de l'or, de l'ivoire et des esclaves, et à l'heure convenue, Ormond, Almah de Bellah et moi-même, nous fermâmes les portes du magasin et nous trafiquâmes par une croisée, nos courtiers distribuant les marchandises que nous donnions en échange aux Africains, et se servant au besoin du fouet pour maintenir l'ordre, et faire taire les clameurs trop bruyantes. Almah de Bellah prétendait n'assister au mesurement des étoffes, de la poudre et du tabac, que pour veiller à ce que ses compatriotes eussent bien leur compte; mais en réalité il avait surtout l'œil à l'exacte perception du tant pour cent qui lui était octroyé, en retour de la protection dont il avait couvert les marchands et leurs marchandises, durant le trajet jusqu'à la côte (1).

(1) Nous réalisions de fort beaux bénéfices sur l'ensemble de l'opération; on en peut juger par les prix d'achat. Le riz nous coûtait un cents la livre; les peaux dix-huit ou vingt cents; un bœuf vingt ou trente livres de tabac; les moutons; les chèvres et les cochons deux livres de tabac, ou une aune de cotonnade commune. Le meilleur ivoire était acheté à raison d'un dollar la livre; les qualités inférieures ne se payaient que la moitié de ce prix. En somme nos bénéfices s'élevaient au moins à cent cinquante pour cent. Comme l'or s'échange contre les meilleures étoffes et comme on le paie à raison de seize dollars l'once, nous n'avions que soixante-dix pour cent sur cet article. Les esclaves nous étaient livrés à raison de cent bars chacun. Le bar est une monnaie de convention éva-

Le marché finit par se débarrasser de vendeurs et de marchandises. Il ne restait plus que l'autruche ; elle fut offerte au Mongo comme un présent royal de l'Ali-Mami, le vénérable père d'Almah de Bellah. L'oiseau était un simple don du cœur. Seulement on laissa à entendre au Mongo que le digne Aly avait besoin de quelques bons fusils dont son fils pourrait se charger au retour. Vingt de ces instruments de guerre furent aussitôt transportés chez Almah de Bellah. A ce prix, l'autruche était un peu chère. Chacun des marchands s'attendait à recevoir une « bagna » ou gratification de l'une ou l'autre espèce, comme preuve de bon vouloir et dans la proportion de ce qu'il avait vendu. Nous nous hâtâmes de complaire aux usages du pays pour délivrer le plus tôt possible Bangalang de ses hôtes. Dès qu'ils eurent ce qu'ils voulaient, ils décampèrent rapidement. Bientôt Almah de Bellah, ses femmes et sa suite particulière furent tout ce qui resta de sept cents Foulahs.

Almah de Bellah offrait un assez bel échantillon de ce qu'on pourrait appeler la jeune Afrique, quoiqu'il ne faille guère le classer parmi les progressistes révolutionnaires du siècle. Au physique, il était grand de taille, gracieux, imposant. Fils cadet d'un chef d'une certaine importance,

luée sur la côte à un demi-dollar, mais il a aussi pour équivalent une livre et demie de tabac, une aune de cotonnade commune, ou une livre de poudre. Un fusil ordinaire vaut douze bars. Lorsqu'on achète donc un esclave cent cinquante livres de tabac, on ne le paie en réalité que dix-huit dollars, et quand on donne cent livres de poudre, vingt dollars. Nos fusils anglais ne nous coûtaient que trois dollars pièce ; mais rarement nous achètions des nègres avec ce seul article. Si les femmes offertes en vente avaient plus de vingt-cinq ans, nous déduisions vingt pour cent du prix. Lorsqu'elles étaient bien bâties et donnaient des espérances de progéniture, on les payait autant qu'un homme bien constitué. On évaluait le même prix les jeunes gens au-dessus de quatre pieds quatre pouces ; mais on ne venait guère vendre d'enfants aux factoreries, quoique ce fût un commerce avantageux quand on le faisait avec les villes indigènes.

l'Ali-Mami ou roi de Foutah-Yallo, il s'était trouvé dès son enfance exempt des travaux manuels, qui dans ces climats, effacent bientôt toute originalité intellectuelle. Sa physionomie appartenait à un type très-supérieur aux types ordinaires de l'Afrique. Il avait le front large et élevé, le nez droit; ses lèvres n'avaient point l'épaisseur qui donne à ses compatriotes une expression de sensualité grossière et repoussante. Ses manières envers les étrangers étaient pleines d'une élégance et d'une courtoisie remarquables, mais pour la plèbe de la côte, pour ses inférieurs, il avait le ton dur et despotique, l'humeur impérieuse, trop commune parmi les indigènes.

Pour la première fois son père lui accordait le privilége envié de conduire une caravane à la côte, en l'honneur de son avénement à l'âge de discrétion, « vingt saisons pluvieuses. » Ce privilége toutefois n'était pas concédé sans l'arrière-pensée du profit à tirer de l'entreprise, car l'Ali-Mami ne laissait jamais partir ni son fils aîné, ni l'un de ses parents pour une expédition semblable, sans la promesse formelle du partage des bénéfices.

La formation d'une caravane, quand le roi l'a autorisée, est une œuvre qui exige du temps et de l'habileté.

A l'expiration de la saison pluvieuse, le chef privilégié part avec plein pouvoir de vie et de mort sur ceux qui le suivent ou le suivront; il va camper sur un des sentiers les plus fréquentés qui conduisent à la mer, tandis qu'il envoie de petites bandes de ses hommes les plus résolus sur les *trails* du voisinage, pour bloquer les autres chemins de la côte. Ce blocus est rigoureusement maintenu, durant un mois et plus s'il est nécessaire, jusqu'à ce qu'un nombre suffisant de marchands se prennent au piége et composent une caravane assez nombreuse pour donner à son chef du relief et du bénéfice. Sans perdre de vue le but principal, on met à profit l'occasion pour lever les tributs en retard chez les petites peuplades récal-

citrantes, pour arrêter les malfaiteurs et les débiteurs en fuite. Les biens meubles que l'on peut saisir en la possession de ces derniers sont mis sous le séquestre pour payer les créanciers, mais si leur valeur n'est pas égale à la dette, le débiteur est vendu comme esclave, lorsqu'il est païen; il en est quitte pour une bastonnade, s'il peut prouver son orthodoxie mahométane.

Les petits marchands de l'intérieur cherchent naturellement à échapper à cette presse d'un nouveau genre. Non-seulement elle les soumet pour toute la route à un vasselage despotique, mais elle les détourne souvent du point de la côte où ils veulent aller et les force à traiter avec d'autres factoreries. Les délais mis au départ, jusqu'à ce que la caravane se complète au gré du chef, leur font d'un autre côté consommer leurs provisons et diminuent d'autant leurs faibles profits. Pour tout ce qui concerne les droits de transit et de suzeraineté, les nègres d'Afrique en sont encore au moyen âge.

Pendant le séjour prolongé d'Almah de Bellah à Bangalang, je lui rendais visite tous les jours, et j'écoutais volontiers son intéressant babil que me traduisait un interprète. Souvent je lui racontais en retour les aventures de ma vie maritime. Elles semblaient avoir un charme tout particulier pour cet enfant des déserts africains, qui voyait l'Océan pour la première fois. Entre autres choses j'essayai de le convaincre de la rondeur de la terre; mais il souriait toujours d'un air d'incrédulité, et résumait la discussion en me défiant de lui prouver cela par le Koran. A ces désaccords d'opinion près, il avait pour moi toute l'estime due à un grand voyageur et à un homme qui avait lu beaucoup de livres; mais après avoir médité, comme lui, Almah de Bellah, tous les textes de Mahomet, on ne se laissait pas prendre aux fantaisies de l'imagination humaine. Si la terre était ronde, pourquoi le prophète ne l'avait-il pas dit? Almah de Bellah entreprit de

faire luire à mes yeux la lumière du Koran ; il m'exposa dans plusieurs longs discours la doctrine de Mahomet toute entière, et comme je lui prêtais une oreille attentive et polie, il finit par se persuader qu'il m'avait converti.

Cette apparente victoire redoubla son zèle et augmenta l'intimité de nos rapports. Souvent il me rendait mes visites du soir et venait même me trouver au magasin aux heures d'affaires, afin de multiplier les conférences. Pour me débarrasser de lui à ces heures-là, je lui dis un jour que j'étais parfaitement éclairé, prêt à suivre la loi du prophète et à entrer dans le bercail, à une seule condition, celle d'être exempt d'un certain préliminaire du baptême.

Almah de Bellah prit la plaisanterie du bon côté, et rit d'autant meilleur cœur, qu'il me crut décidé à me faire musulman, si l'on me dispensait de la formalité en question. En attendant il me donna par écrit une de ses prières arabes favorites, et me recommanda, comme guide spirituel, d'apprendre cette prière par cœur, afin de l'avoir toujours à ma disposition. Un ou deux jours après, m'examinant sur le rituel et me trouvant en défaut, dès la première sentence, il me reprocha pathétiquement ma négligence, et m'exhorta au repentir, à la grande édification de notre interprète qui n'était, lui, ni chrétien ni musulman.

Mais la visite du jeune chef, dont la traite avait été le début, et qui aboutissait à la conversion des infidèles, tirait à sa fin. Almah de Bellah commençait ses préparatifs de retour. A mesure que le jour du départ approchait, je pouvais de plus en plus me convaincre que ma plaisanterie avait été prise au sérieux par le jeune Foulah, et qu'il comptait faire de moi un renégat du christianisme. Au dernier moment, et à l'improviste, il produisit le saint livre, et me requit de sceller notre amitié par le serment de n'abandonner jamais ma foi nouvelle. J'éludai le

piége avec une certaine adresse, en lui disant que mahométan futur, grâce à lui, je voulais acquérir une connaissance plus profonde encore du Koran, avant de prêter un serment aussi solennel.

Sur les quarante esclaves amenés par la caravane, le Mongo en avait rejeté huit. Après quelque altercation, Almah de Bellah consentit à en reprendre sept; mais il insista pour l'embarquement du huitième qu'il ne pouvait, disait-il, ni tuer, ni reconduire à Foutah-Yallo.

J'étais curieux de connaître le crime qu'avait commis le vieux nègre, car il était vieux; crime assez odieux pour nécessiter son perpétuel exil, sans entraîner pourtant la peine capitale. Almah de Bellah m'apprit que le misérable avait tué son propre fils. Comme il n'y avait pas de châtiment prévu par le Koran pour un pareil crime, les juges indigènes l'avaient condamné à être vendu comme esclave aux chrétiens, pénalité qui leur semblait pire que la mort.

La vente des nègres de la caravane m'avait fait connaître un autre trait singulier des lois africaines. Je remarquai une couple de femmes qui avaient la corde au cou, tandis qu'on laissait une entière liberté de mouvements aux autres esclaves de leur sexe. Ces femmes, au dire du jeune chef, auraient été brûlées comme sorcières dans le royaume de son père, si l'Ali-Mami, à court de poudre, n'avait réfléchi que leur vente aux chrétiens lui serait beaucoup plus profitable que leur mort.

Ce manque de poudre était confirmé par tous les marchands de la caravane. Ils lui attribuaient le petit nombre d'esclaves amenés à la factorerie. Le jeune chef promit que les choses iraient mieux à l'avenir, et que les barracouns du Mongo se rempliraient du produit de leurs victoires. A l'approche de la saison pluvieuse, l'Ali-Mami, son père, avait dessein de faire la guerre à diverses petites tribus, dont la vente lui permettrait de remplacer les

troupeaux de bétail qu'une épidémie soudaine avait enlevés deux années auparavant.

Le jeune chef m'apprit encore que les juges mahométans de son pays ne condamnaient jamais à l'esclavage les gens de leur profession de foi. En revanche, ils ne manquaient jamais l'occasion d'appliquer cette pénalité aux Africains restés dans les ténèbres du paganisme. Le moindre délit pour ces malheureux devenait un crime capital, et l'on convertissait la peine de mort en celle de l'esclavage, peine plus lucrative, pour ceux qui l'appliquaient. Il n'était pas difficile, toujours au dire d'Almah de Bellah, pour un pays de vrais croyants, d'acquérir une multitude d'esclaves. Ils détestaient bien l'institution de l'esclavage dans leur caste et leur profession de foi, mais elle leur semblait parfaitement légitime appliquée aux non-orthodoxes. Le Koran n'ordonnait-il pas de soumettre le monde au joug de la vraie foi, et n'était-ce pas obéir encore au précepte du prophète que de se servir de la cupidité des blancs pour châtier par l'esclavage les incrédules obstinés ? Mon désir de m'instruire m'engagea alors à lui demander si les guerres saintes, ordonnées par le Koran, n'étaient pas un peu stimulées de nos jours par les bénéfices qu'on en retirait, et si le puissant chef de Foutah-Yallo s'amuserait à prendre d'assaut un village caffre, c'est-à-dire païen, sans l'espoir du butin à faire en esclaves.

Almah de Bellah garda un moment le silence; puis l'expression habituellement grave de ses traits fit place à un sourire ironique, et il me dit qu'en résumé les mahométans n'étaient pas pires que les chrétiens. Si les élus blancs du ciel, qui savaient fabriquer la poudre et les fusils, ne tentaient pas les noirs par cet appât, le commandement d'Allah ne recevrait pas tant d'extension.

Plus d'une fois j'avais remarqué dans les conversations du jeune prince nègre un fond d'esprit satirique sans

méchanceté. D'après la coutume de son pays, nous échangeâmes nos noms en nous quittant; et, tandis qu'il glissait dans ma poche un exemplaire maintes fois feuilleté du Koran, je jetais sur ses épaules un fusil à deux coups. Nous marchâmes à côté l'un de l'autre durant deux milles environ à travers la forêt, et, après avoir fait claquer nos doigts en signe d'adieu, je lui promis la main sur le cœur qu'à la prochaine saison des sécheresses je rendrais visite à son vénérable père, l'Ali-Mami, dans son royaume de Foutah-Yallo.

CHAPITRE X.

Achat des esclaves dans les factoreries. — Maquignonnage africain. La poudre à fusil et le jus de citron. — Je deviens le factotum du Mongo. — Réconciliation avec Unga-Golah. — Esther, la belle quarteronne. — La fièvre africaine. — Ma garde-malade. — Les médecins et les sorciers. — Les ventouses scarifiées et les sudorifiques. — Hydrothérapie. — Je trouve un ami. — M. Edward-Joseph. — Je quitte le Mongo.

J'observais de près Mongo John, lorsqu'il achetait des esclaves. A mesure qu'on lui présentait un noir de l'un ou de l'autre sexe, il l'examinait de la tête aux pieds, et s'assurait par une minutieuse inspection anatomique de la santé de l'individu. La bouche était surtout regardée de très-près comme celle des chevaux par les maquignons. Une dent de moins pouvait amener une réduction dans le prix. Les yeux, la voix, les poumons, les doigts des mains et des pieds n'étaient pas oubliés dans la revue générale, et lorsqu'un nègre avait passé par les mains du Mongo, sans être l'objet d'aucune censure, la meilleure

compagnie d'assurance sur la vie aurait pu l'accepter les yeux fermés pour un de ses clients.

Un jour, à mon grand étonnement, je vis un noir d'une constitution très-robuste en apparence refusé par le Mongo, comme n'étant bon à rien. Ses muscles bien fournis, sa peau lisse et luisante annonçaient pour mon œil inexpérimenté la meilleure santé, mais j'appris qu'on l'avait drogué pour le marché, et qu'une décoction de poudre et de jus de citron avait communiqué à sa peau, par la transpiration, le lustre voulu. Le Mongo me fit observer à cette occasion que les marchands d'esclaves de la côte d'Afrique n'étaient pas moins rusés que les maquignons des pays les plus chrétiens. Il me dit de tâter le pouls du nègre, et, à la rapidité fiévreuse des pulsations, je vis tout de suite qu'il était malade. Peu de jours après, le pauvre diable, frappé de paralysie et abandonné par celui qui l'avait amené, gisait dans la hutte d'un nègre libre de Bangalang qui lui avait donné asile.

Dès qu'un esclave devient inutile à son maître dans l'intérieur du pays ou que sa constitution donne des signes de décadance, on se hâte de le vendre aux coureurs ou courtiers. Ceux-ci appellent à leur aide un empirique indigène, qui, au moyen de certains secrets, remet la marchandise à neuf au point de tromper aisément les novices; mais les marchands experts reconnaissent bientôt la supercherie à l'œil jaune, à la langue enflée, à la peau brûlante du nègre ou de la négresse en vente.

Après quelques leçons de ce genre, le Mongo me crut suffisamment au courant pour me confier la direction entière de son commerce, ce qui lui permit de se livrer plus à son aise à sa passion croissante pour les liqueurs fortes. Sa vanité cependant était trop agréablement chatouillée par le titre de « roi » qu'on lui donnait dans les alentours pour ne pas présider les « palavers » ou

espèces d'assises tenues par les résidents de la côte. Ses décisions, il faut le dire, ne manquaient jamais de bon sens et d'impartialité.

Après trois mois de séjour et d'occupations multiples à Bangalang et dans son voisinage, je compris assez la langue pour me passer de mon interprète. C'était l'un des agents confidentiels du Mongo. En me quittant pour entreprendre un long voyage, il me conseilla de faire ma paix avec Unga-Golah, le cerbère du harem, car elle soupçonnait, disait-il, mes relations avec Esther et ne manquerait pas de la dénoncer au Mongo, si je n'achetais son silence.

Depuis la nuit où la belle quarteronne était venue m'avertir de me garder du poison, j'avais trouvé moyen de la revoir, et nos entrevues étaient la seule distraction de ma solitude. Au milieu des passions brutales et sauvages qui s'agitaient autour de moi à Bangalang, Esther était le seul anneau qui me rattachât à l'humanité et à la civilisation lointaine, dont elle était en partie la fille, par son père le missionnaire anglais.

Depuis mon arrivée sur la côte, mon esprit n'était plus excité par l'attrait d'une vie d'aventures et l'ardeur de m'enrichir ne m'absorba jamais tout entier. Durant bien des nuits d'insomnie, mon âme se détournait avec dégoût des brutes égoïstes au milieu desquelles je vivais, pour s'élancer vers mon pays natal. Je ne pouvais accuser la destinée, car de mon plein gré j'étais venu sur la côte d'Afrique ; de mon plein gré, j'y étais resté. Esther, la pauvre paria, devint ma petite et unique étoile. De peur de la voir s'éteindre à son tour, je me hâtai de désarmer Unga-Golah. La vieille furie était femme; elle était coquette; un collier de brillant corail nous rendit les meilleurs amis du monde.

Quelques mois déjà passés en Afrique sans maladie, malgré mon habitude de sortir la nuit et de me baigner

dans la rivière durant la chaleur du jour, m'avaient fait croire que j'étais à l'abri de la malaria; mais de violentes douleurs de reins, accompagnées d'étourdissements, m'avertirent que la fièvre africaine avait jeté son grappin sur moi. Le second jour, je tombai dans le délire. Le Mongo vint me voir; mais je ne le reconnus pas, et je continuai d'appeler Esther en prodiguant à la belle quateronne absente toutes les expressions de tendresse. Cette invocation imprévue n'excita pas moins la surprise que la jalousie du Mongo. Il accabla, à ce que j'appris plus tard, la gardienne du sérail d'un torrent d'injures, mais Unga-Golah ne trahit pas notre secret. Le collier de corail avait scellé ses lèvres ; lorsqu'elle se décida à les ouvrir, ce fut, avec l'adresse particulière à son sexe en général, et portée à sa plus haute puissance par les femmes de sa couleur, pour fabriquer une histoire qui calma le Mongo et ajouta un nouveau lustre à la vertu d'Esther.

Le vieillard crédule, trouvant Unga-Golah si bien disposée pour son vigilant commis, ne crut pouvoir mieux faire que de lui confier en mon absenee et de mon consentement la clé des magasins. Pour me témoigner sa gratitude, elle ménagea si bien les choses qu'Esther devint ma véritable garde-malade.

La fièvre et le délire continuant, un médecin indigène d'un grand renom fut appelé. Il ordonna de me ventouser à la mode africaine, c'est-à-dire de me scarifier le dos et l'estomac avec un fer chaud et d'appliquer des feuilles de plantain sur les blessures. L'opération ralentit mon pouls durant quelques heures, mais la fièvre revint avec une nouvelle violence. Il fallut ouvrir les yeux au Mongo sur l'imminent danger où il était de perdre un excellent commis. Au lieu d'accourir lui-même, le Mongo se contenta d'envoyer un jeune homme, nommé Joseph-Edward, qui, autrefois employé par lui, s'était établi pour son propre compte

Joseph, je lui donnerai désormais ce nom familier, se conduisit en bon Samaritain. Dès qu'il osa me faire transporter, il me prit chez lui, dans son établissement à Kambie, et il appela un autre médecin, sorcier mandingo, auquel il avait foi. Mais tous les charmes, tous les fétiches ne servirent à rien ; je restai dans un état complet de prostration et d'apparente insensibilité jusqu'au lendemain matin. Au point du jour, ma fidèle Esther apparut de nouveau à mon chevet, et, cette fois, elle insista pour qu'on mît à l'épreuve sa propre panacée, sous la forme d'une vieille femme en cheveux blancs, réputée la plus grande sorcière de la côte. Un esclave payé d'avance était le prix mis à ma guérison, d'ailleurs infaillible.

Je fis ce qu'Esther voulait. Il n'y avait pas de temps à perdre. Une petite et basse hutte en boue fut chauffée à un degré intense et jonchée de feuilles mouillées de citronnier, sur lesquelles on étendit un drap pour me servir de couche. Dès que tout fut prêt, on me porta dans la hutte, où je pris un véritable bain de vapeur, tandis que mon conseil médical m'administrait une demi-douzaine de verres d'un jus verdâtre extrait de diverses herbes. La même opération fut répétée cinq jours consécutifs, et à leur expiration, la fièvre s'en était allée. En revanche, ma convalescence fut lente. Durant bien des jours, j'errai çà et là, spectre impuissant, chancelant, frissonnant, affligé, en outre, d'un vorace appétit. A la fin, un médecin français rétablit complétement ma santé en me faisant prendre des bains froids dans les crises mêmes de la fièvre nouvelle qui me minait.

Après mon rétablissement, Mongo John désira me voir reprendre mon emploi chez lui ; mais, durant ma maladie, Unga-Golah, à ce que j'appris par Esther, avait si bien profité de la clé, que je devais m'attendre à trouver dans les magasins un terrible déficit, dont elle ne man-

querait pas de rejeter la responsabilité sur moi, si jamais elle me redevenait hostile. Il me parut plus prudent de décliner mes anciennes fonctions et de prier le Mongo, de l'égoïsme duquel j'étais d'ailleurs fondé à me plaindre, de récompenser, comme il le jugerait juste et convenable, mes services passés. L'indolent personnage ne voulut pas entendre de cette oreille, et nous nous séparâmes avec froideur. Force me fut de chercher ailleurs fortune.

Dans les colonies lointaines et les grands établissements des nations européennes aux Indes-Occidentales et en Afrique, un étranger trouve généralement une hospitalité bienveillante. Je n'hésitai pas à retourner chez Joseph, qui, commis d'Ormond avant moi, avait eu aussi à se plaindre des pillages de la matrone.

Joseph, à ce que j'avais entendu dire, était né sur le continent et venu à Sierra-Leone avec le gouverneur Turner. A la mort ou au départ de cet officier, ma mémoire est en défaut sur ce point, le jeune aventurier resta dans la colonie, où il remplit quelque temps les fonctions de maître de port. Sa première visite au Rio-Pongo eut lieu plus tard en qualité de subrécargue d'un petit navire caboteur chargé de marchandises de prix. Joseph réussit à les placer ; il fut moins heureux quand il s'agit d'en recevoir la valeur. Peut-être eut-il tort comme subrécargue; mais il n'osa faire face à ses créanciers avec une balance de compte en souffrance, et, renonçant pour jamais à Sierra-Leone, il entra au service du Mongo.

Après une année d'exercice dans ses nouvelles fonctions, se croyant assez au fait du commerce et de la langue, il écrivit à ses créanciers de Sierra-Leone pour leur dire qu'il ne doutait pas d'être promptement en mesure de les payer intégralement, s'ils voulaient lui avancer le petit capital nécessaire pour établir une factorerie indépendante. La proposition fut acceptée par un opulent

israélite, et bientôt Edward-Joseph prit rang parmi les trafiquants heureux du Rio-Pongo.

Comme je n'avais rien de mieux à faire que de soigner ma santé et de me distraire en bavardant, j'appris bientôt à fond la langue indigène. Le sosou est un dialecte du Mandingo. Les mots qui finissent presque tous par des voyelles le rendent aussi coulant, aussi doux, aussi musical que l'italien. Je finis par le parler avec la même facilité que ma langue maternelle.

CHAPITRE XI.

1827. — Époque importante dans ma vie. — Ma première consignation. — La *Fortuna*. — Une cargaison de cigares à échanger contre une cargaison de noirs. — Comment je m'en tire. — Débours, rentrées et bénéfices d'une seule expédition. — Détails sur l'embarquement et le traitement des esclaves à bord des négriers. — Régime, hygiène et ventilation. — Musique et danses. Considérations générales sur la traite. — Effets du traité de l'Angleterre avec l'Espagne pour son abolition.

Le quinze mars 1827 fait époque dans ma vie. Quelques semaines encore d'indolence et je me serais vu contraint de retourner en Europe ou en Amérique ; ce jour-là en décida autrement : il fixa ma résidence en Afrique, et la traite des noirs devint mon métier définitif.

Au lever de l'aube, un navire descendit la rade. A mesure qu'il approchait de la côte, les initiés le reconnurent aisément pour un négrier espagnol; mais quel fut l'étonnement des magnats de la rivière lorsque le capitaine, descendu à terre, me consigna la cargaison.

La *Fortuna*, dont le principal propriétaire était mon

vieil ami de Regla, le signor Carlo, le marchand de pâtes italiennes, qui, comme on l'a vu, était aussi un marchand de chair humaine, succédait à l'*Aerostatico*, qu'il surpassait en tonnage et sous tous les rapports. Le capitaine était chargé de me payer mes appointements complets pour mon premier voyage et de me remettre en outre une bourse de trente doublons, en témoignage de la satisfaction des armateurs pour la manière dont j'avais défendu leur propriété durant la terrible nuit de notre arrivée. La *Fortuna* était confiée à mes soins; je devais, en échange de deux cent mille cigares et de cinq cents onces d'or mexicain, lui procurer une cargaison assortie d'esclaves, sur laquelle on m'allouait dix pour cent de commission. On me promettait, en outre, le commandement d'un navire dès qu'il me plairait de quitter la côte d'Afrique.

Élevé à l'improviste à la dignité de facteur et n'ayant encore ni factorerie, ni baraques à esclaves ou « barracouns, » je crus ne pouvoir mieux faire que de convoquer tous mes confrères du Rio-Pongo à bord du schooner pour leur offrir de leur partager la cargaison, s'ils voulaient s'engager à me fournir dans les trente jours le nombre d'esclaves demandé. La promptitude de l'opération importait tellement aux armateurs que je consentais à donner cinquante dollars pour chaque esclave bien conditionné.

Après quelques discussions, mon offre fut acceptée et la cargaison divisée entre les résidents. Toutefois, ils refusèrent de prendre les cigares, insistant pour que la valeur leur en fût comptée en or.

Cette opération était un début pour moi; je ne savais comment convertir mes inutiles cigares en bons doublons. Dans mon embarras j'eus recours à Joseph. Jusqu'ici ce dernier n'avait fait que le commerce des produits du pays, mais, ne pouvant résister à l'appât de l'or, il venait de s'engager à fournir sa part d'esclaves. Dès que je lui

expliquai la difficulté, il me proposa d'envoyer les « purs havanes » à son correspondant hébreu de Sierra-Leone où il serait très-aisé, il n'en doutait pas, de les échanger contre des marchandises de Manchester.

Le soir même un canot fut dépêché à la colonie anglaise avec les cigares, et, dix jours après, l'actif israélite apparaissait lui-même dans le Rio-Pongo avec un cutter chargé jusqu'au pont de marchandises de fabrication anglaise. La rumeur de l'arrivée des cinq cents doublons troublait son sommeil à Sierra-Leone. Tant d'or ne pouvait languir dans les mains des indigènes, lorsque Birmingham et Manchester étaient si dignement représentés dans la colonie. En conséquence, il côtoyait les brisans le plus rapidement possible pour me donner un bénéfice de quatre dollars le mille sur les cigares et prendre sa part dans le partage des doublons. Par cet heureux concours, je me trouvai à même de payer la balance du prix des esclaves et de liquider les dépenses du schooner pendant son séjour dans la rivière. Je fus d'autant plus joyeux et plus fier de ce résultat que l'envoi des cigares était, à ce que j'appris ensuite, un tour qu'avait voulu me jouer le capitaine de l'*Aerostatico*, aux dépens des armateurs, en apprenant que la *Fortuna* allait m'être consignée.

Au jour marqué, le schooner mit à la voile, emportant dans sa coque deux cent vingt êtres humains. Trois mois plus tard, je reçus l'avis qu'il en était débarqué deux cent dix-sept, sains et saufs, dans la baie de Matanzas et que leur vente avait donné sur l'ensemble du voyage un bénéfice net de quarante-un mille quatre cent trente-huit dollars (1).

Me voilà donc complétement embarqué dans la traite qui devait absorber un si grand nombre des années les

(1) Un bénéfice si considérable étonnera peut-être le lecteur Voici le tableau exact de l'opération :

plus vigoureuses de mon existence. Mes lecteurs seront naturellement impatients de savoir par mon expérience ce qu'il faut croire des cruautés du métier, et tout d'abord ils me demanderont comment on procède à l'embarquement et comment on traite à bord les esclaves pendant le terrible trajet.

Un facteur africain de bon renom, et qui tient à le

1° *Dépenses à l'aller.*

Achat de la *Fortuna,* schooner de cinquante tonneaux.	3,700 00	dollars.
Réparations, gréement, voilure, comptes du charpentier et du tonnelier.	2,500 00	
Provisions pour l'équipage et les esclaves,	1,115 00	
Avances à dix-huit hommes avant le départ.	900 00	
Avances au capitaine, au second, au contre-maître, au commis aux vivres et au cuisinier.	440 00	
Deux cent mille cigares et cinq cents doublons, cargaison.	10,900 00	
Droit de port et gratifications à divers.	200 00	
	19,755 00	dollars.
Commission à 5 0/0.	987	
Dépenses complètes à l'aller.	20,742 00	

2° *Dépenses au retour.*

Capitaine, prime de 8 dollars par tête de noir.	1,746 00	
Premier lieutenant, prime de 4 dollars, *id.*	873 00	
Deuxième lieutenant et contre-maître, chacun 2 dollars, *id.*	873 00	
Appointements du capitaine.	219 78	
Id. du premier lieutenant.	175 56	
Id. du deuxième lieutenant et du contre-maître.	307 12	
Id. du cuisinier et du commis aux vivres.	264 00	
Salaire de dix-huit matelots.	1,972 00	
	27,172 46	dollars.

conserver, choisit sa cargaison humaine avec une extrême prudence. Il s'agit non-seulement de fournir à ses correspondants des hommes athlétiques, mais d'éviter tout germe de maladie qui pourrait se développer parmi les esclaves dans le trajet à Cuba ou vers d'autres points des Indes-Occidentales. Deux jours avant l'embarquement, on rase complétement tous les nègres des deux sexes, et si la cargaison appartient à différents propriétaires, on imprime leur marque respective sur les esclaves. Cette opération se fait avec des morceaux de fils d'argent ou de fer, auxquels on a donné la forme des initiales du propriétaire, et qu'on fait suffisamment rougir pour scarifier la peau sans brûlure sérieuse. Quand la

3° *Dépenses à la Havane.*

Aux officiers du gouvernement, 8 dollars par tête d'esclave.	1,736 00
Ma commission sur deux cent dix-sept esclaves, en dehors des dépenses.	5,565 00
Commission des consignataires.	3,873 00
Habillement de deux cent dix-sept esclaves, à raison de 2 dollars chacun.	634 00
Dépenses extraordinaires de toute espèce.	1,000 00
Total des dépenses.	39,980 46 dollars.

Rentrées.

Valeur du navire en vente publique.	3,950 00	
Produit de la vente de deux cent dix-sept esclaves.	77,469 00	
Total des rentrées.	81,419 00 dollars.	

Résumé.

Total des rentrées.	81,419 00
A déduire. . . Dépenses.	39,980 46
Bénéfice net.	41,438 54 dollars.

cargaison appartient à une seule personne, on se dispense de marquer les noirs.

Au jour indiqué pour l'embarquement, le barracoun est dans la joie, car une nourriture plus abondante signale les dernières heures des esclaves sur le sol natal. Le gala terminé, on les conduit au navire sur des canots, et au moment où ils touchent le pont, on les dépouille de leur vêtement, en sorte qu'hommes et femmes sortent de la terre d'Afrique nus comme ils y sont entrés : c'est là, du reste, une précaution hygiénique indispensable. La plus complète nudité, durant tout le voyage, est le seul moyen d'assurer la propreté et la santé des captifs. On les fait immédiatement descendre, les hommes dans la cale , les femmes dans la grande cabine ; les jeunes garçons et les jeunes filles restent parfois sur le pont, où leur seule protection contre les éléments est une voile dans le beau temps, une épaisse toile goudronnée dans le mauvais.

A l'heure des repas, on les fait généralement manger dix ensemble. Il y a trente ans, lorsque la traite était permise aux Espagnols, les capitaines y mettaient un peu plus de cérémonie qu'aujourd'hui sous le rapport religieux. Ils avaient l'habitude de faire dire le *Benedicite* avant le repas et les Grâces après. De nos jours, on se contente d'un « Viva la Habana ! » ou « Hourah pour la Havane ! » accompagné d'un battement de mains.

D'abord , on place un baquet d'eau salée devant chaque escouade pour l'ablution des mains ; ensuite une bouillie de riz, de farine, de yam ou de fèves, selon la nation à laquelle appartiennent les noirs, et le repas commence. Pour empêcher les voraces de faire tort à leurs commensaux, la manœuvre s'accomplit au signal d'une espèce de moniteur chargé d'indiquer, par ses mouvements, quand il faut plonger la cuiller dans la marmite, et quand il faut avaler.

Dès qu'un esclave refuse de manger, le gardien doit immédiatement faire son rapport au capitaine, pour qu'on sache si cette abstinence est le résultat d'un parti pris ou d'une indisposition. On a souvent vu des nègres essayer de se laisser mourir de faim dans le trajet. Si l'on croit l'appétit volontairement perdu, on force le prétendu malade à le retrouver par l'habituel moyen de coercion, «le chat» (1); mais si la maladie est sérieuse, on met aussitôt à l'esclave, qui en est atteint, une sorte de collier pour le distinguer des autres, et on l'envoie à l'infirmerie sur l'avant.

Il y a deux repas par jour, à dix heures du matin et à quatre heures de l'après-midi; tous les deux se terminent par des ablutions. Trois fois par jour on donne aux noirs une demi-pinte d'eau. Les pipes et le tabac circulent prudemment et économiquement parmi les deux sexes; mais comme on ne peut accorder à chaque esclave la jouissance d'une pipe à lui tout seul, des enfants parcourent le pont avec des pipes, et laissent chacun fumer, à son tour, quelques bouffées. A jour fixe, et trois fois la semaine au moins, on lave la bouche des nègres avec du vinaigre, et presque tous les matins on leur fait boire une goutte d'eau-de-vie, comme un antidote contre le scorbut.

Bien qu'il soit nécessaire de tenir les deux sexes séparés, on les laisse converser librement dans le jour lorsqu'ils montent sur le pont. On n'inflige aucun châtiment corporel sans l'ordre exprès d'un officier, et sans qu'on fasse comprendre au délinquant pourquoi il est condamné. Tel est du moins l'usage ordinaire. Une fois par semaine le barbier du navire râcle les mentons sans recourir au savon, et le même jour on coupe les ongles de très-près, pour empêcher qu'ils en fassent usage

(1) Le fouet.

dans les luttes nocturnes entre voisins, car ils en sont parfois réduits à se disputer un pouce du plancher. Durant l'après-midi, si le temps est beau, on leur permet de se réunir, hommes et femmes, jeunes garçons et jeunes filles, sur le pont pour chanter des mélodies africaines, qu'ils accompagnent toujours du son d'un tam-tam improvisé, c'est-à-dire en battant la mesure sur le fond d'une marmite ou d'une cuvette.

Ces quelques détails suffisent pour montrer au lecteur qu'en général on prend de la santé des nègres le soin compatible avec la sûreté du navire. La question d'intérêt domine ici sans doute la question d'humanité, mais elles sont d'accord. Sur un navire bien administré, le capitaine, les officiers et l'équipage sont toujours sur le qui-vive en ce qui regarde le bon état de la cargaison. Le contre-maître préside aux ablutions; il fait des rondes incessantes : on n'épargne pas non plus les substances désinfectantes. Le pont supérieur est nettoyé et lavé tous les jours ; le pont à esclaves râclé et frotté avec la pierre-ponce. A neuf heures du matin, le capitaine inspecte lui-même toutes les parties du bâtiment, en sorte qu'aucun navire, à l'exception des vaisseaux de guerre, ne peut être comparé à un navire négrier pour l'ordre et la propreté. Il n'est pas à ma connaissance que le typhus maritime qui sévit contre les émigrants d'Europe et les décime trop souvent, ait jamais régné sur les navires qui font la traite.

Au coucher du soleil, on commence à arrimer la cargaison pour la nuit. Le deuxième lieutenant et le contre-maître descendent dans la cale le fouet à la main, et font ranger les esclaves à leur place habituelle. Ceux qui sont rangés à la droite du navire font face à l'avant, et sont assis entre les jambes les uns des autres ; ceux qui sont rangés à gauche tournent le visage du côté de la poupe. De cette manière, chaque nègre dort la nuit sur le côté

droit, ce qu'on croit préférable pour l'action du cœur. On fait attention à la taille des esclaves en assignant les places. Les plus grands sont casés dans la plus grande largeur du navire ; les plus petits et les plus jeunes vers l'avant. Quand la cargaison est considérable et la cale complétement encombrée, on place les surnuméraires sur le pont, qu'on recouvre de planches pour les protéger contre l'humidité. La plus rigoureuse discipline préside naturellement à l'arrimage nocturne, sans cela chaque nègre s'arrangerait à sa manière, et chercherait à prendre ses aises aux dépens de ses voisins, ainsi qu'il se pratique entre passagers ordinaires.

Comme il importe de maintenir un complet silence et le plus grand ordre, toute la nuit, un esclave sur dix, est chargé de faire la police, et on l'arme d'un fouet pendant son temps de garde. En récompense de ses services et durant ses fonctions qu'il remplit parfois avec trop de conscience, surtout lorsque « le chat » est mis en réquisition, on lui fournit une vieille chemise et un pantalon goudronné. Quelquefois on distribue des petits billots de bois aux dormeurs ; mais avant de leur accorder ce luxe, il faut être bien certain de leur bon caractère, car souvent des esclaves ont tenté de se mutiner en s'armant de ces durs oreillers.

Beaucoup de nos lecteurs trouveront probablement très-cruel de faire coucher les nègres tout nus sur un plancher non moins dur ; mais les indigènes de l'Afrique ne sont rien moins qu'accoutumés aux lits de plumes, voire même aux matelas de crin ou de laine. Les hommes libres et doués d'une certaine aisance se donnent seuls le luxe d'une peau brute ou d'une natte pour se coucher. Chez les chefs mandingos eux-mêmes, les plus industrieux et les plus civilisés des Africains, les lits, les divans, les sofas sont tout bonnement des bancs de terre recouverts de peaux brutes, et munis pour tout coussin

de hûches de bois. Les esclaves émigrants ne peuvent donc trouver grand inconvénient à coucher sur des planches.

Il serait à désirer qu'on prît dans toutes les agglomérations d'individus le même soin de la ventilation. Les écoutilles et les cloisons intérieures des navires négriers sont toujours grillées, et les ponts percés d'ouvertures supplémentaires pour la circulation de l'air. Des ventilateurs maintiennent un courant constant dans la cale, sauf en cas de chasse ; car toute autre considération cède alors à celle du salut du navire. Durant les calmes ou les vents contraires, lorsque l'atmosphère stagnante et suffoquante des tropiques rend la ventilation impossible, on enlève même les grillages, et on laisse une partie des esclaves dormir sur le pont, sous la surveillance de quelques matelots armés.

Il est très-rare qu'on ait recours aux menottes. L'usage est de s'assurer des esclaves dans les barracouns en les enchaînant dix par dix, et c'est ainsi qu'on les embarque ; mais comme cette organisation par peletons offrirait beaucoup d'inconvénients en mer, on leur ôte immédiatement les menottes, et on les remplace par des fers qui les attachent deux ensemble par les pieds. Jamais, du reste, on ne met de fers qu'aux hommes faits ; les femmes et les enfants, une fois à bord, ont la liberté de tous leurs mouvements. Il arrive souvent que la conduite des hommes faits dispense de cette précaution : on les débarrasse alors de tout lien longtemps avant l'arrivée. Sur beaucoup de négriers brésiliens, il n'est pas même question de fers, car les esclaves d'Anjuda, de Benin et d'Angola sont d'un naturel très pacifique, aussi peu enclins à révolte, que ceux qu'on va chercher à l'orient du Cap ou au nord de la Côte-d'Or. Jamais on n'emploie les fers sans nécessité ; plus un esclave reste longtemps aux fers, plus il se détériore, or le grand

point dans ce terrible trafic, est de débarquer la cargaison saine et vigoureuse. L'intérêt pécuniaire d'accord, nous le répétons, avec l'humanité, est la meilleure des garanties pour la dernière, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres. Mon objet, il va sans dire, n'est point de justifier la traite en elle-même ni ceux qui y prennent part, mais de rectifier simplement les récits exagérés et par trop mélodramatiques des horreurs du trajet à bord d'un négrier, et de montrer, au moins, que l'exception n'est pas la règle. Il en est, à mon avis, de la cause de l'humanité comme de toute autre cause ; elle ne gagne rien à être plaidée par des avocats ampoulés. Si les effrayants tableaux tracés par les philanthropes et les pamphlétaires anglais sont vrais, ils doivent se rapporter à une époque antérieure à mon séjour sur la côte d'Afrique. Peut-être toutes ces scènes atroces se passaient-elles à bord des navires anglais eux-mêmes, quand les sujets de Sa Majesté regardaient la traite comme une industrie très-légitime, et se montraient très-désireux d'en monopoliser les bénéfices (1).

(1) Le fameux traité conclu par l'Angleterre avec l'Espagne, dans le but de mettre un terme à la traite, a manqué complétement son but.

Tout commerce lucratif, contrebande, piraterie ou tout ce qu'on voudra, trouvera pour le faire des hommes avides et hardis aussi longtemps que la tentation existera. Seulement, plus on impose de difficultés, plus le sort de la cargaison vivante empire. La Grande-Bretagne elle-même s'est chargée de démontrer l'impuissance d'un appel à l'humanité contre l'appât du gain, par son audacieuse violation des lois de la Chine qui défendaient l'importation de l'opium et la guerre qu'elle a faite au Céleste-Empire sous la sanction de la reine et du parlement, guerre dont l'unique prétexte était d'indemniser les commerçants anglais de leurs pertes sur un article de contrebande. Notons encore quelques points en passant :

1° Le traité avec l'Espagne fut mis en vigueur quatre bons mois avant d'avoir été convenablement promulgué ou notifié, en sorte que les croiseurs britanniques saisirent plus de quatre-vingts navires, dont un tiers au moins n'étaient pas destinés à la traite.

2° Le traité condamnant tous les navires négriers à être détruits, on s'attacha plus à augmenter leurs qualités voilières pour échapper aux croiseurs qu'à pourvoir au bien-être de la cargaison.

3° Les négriers espagnols eurent recours aux pavillons brésiliens et portugais pour couvrir leur marchandise, et comme on ne pouvait armer de négriers à Cuba, d'autres nations envoyèrent des navires tout équipés en Afrique et sous le nez des croiseurs. Les Sardes, les Américains, les Français cédaient ensuite ces navires aux trafiquants de chair noire, tandis que les capitaines et les équipages s'en retournaient d'où ils étaient venus sur des navires marchands parfaitement en règle.

4° Comme le traité créait de plus grands risques, on eut recours à tous les moyens pour y échapper, et l'entassement des esclaves devint une conséquence des dimensions nouvelles des navires et de leur moindre tonnage. Il fallut diminuer aussi les approvisionnements d'eau et de vivres.

5° On affirme, d'un autre côté, que les nouveaux règlements n'améliorèrent pas, dans le principe au moins, la moralité des croiseurs anglais eux-mêmes. Comme les vaisseaux devaient être détruits et comme les capteurs se trouvaient ainsi privés de leur droit habituel sur la vente des prises, on leur alloua tant par tonneau sur tout navire capturé. A dater de ce jour, le pied anglais, dit-on, perdit deux pouces et parfois davantage. On assure même que des négriers furent purement et simplement coulés lorsque leur tonnage officiel n'atteignait pas un chiffre satisfaisant. Le rapport du charpentier du bord était seul envoyé dans ce cas à l'amirauté. C'était, on en conviendra, une justice par trop sommaire.

CHAPITRE XII.

Débarquement d'une cargaison de nègres à Cuba.—*Gratificaciones.* —Premier enchantement des nègres à la vue d'une plantation et à la manière dont ils sont hébergés. — Comment la fumée de tabac peut aveugler un fonctionnaire public. — Retour au Rio-Pongo. — Ma popularité grandit. — Déclin d'Ormond. — Les rois du pays recherchent mon alliance. — Je persiste dans le célibat, mais mon associé accepte. — Négociations matrimoniales. — Célébration des noces. — La princesse Comba.

Dans l'ancien temps, avant que les traités eussent as-

similé la traite des noirs à la piraterie, le débarquement d'une cargaison humaine s'exécutait aussi commodément que celle d'une cargaison de farine. Aujourd'hui la même opération exige du secret et ne laisse pas d'être périlleuse. Une partie inhabitée et plus ou moins sauvage de la côte, où il se trouve une petite baie ou un petit coin abrité, est d'ordinaire choisie pour le débarquement du navire par le capitaine, et les « complices » chargés de guetter son arrivée. Le négrier jette l'ancre le plus près possible du rivage, et au même instant ses canots se remplissent d'esclaves, tandis qu'une partie de l'équipage se hâte de démâter le navire de crainte qu'il ne soit aperçu du rivage ou de la mer. Les embarcations vont et viennent rapidement, jusqu'à ce que la cargaison entière soit transportée à terre, et sans perdre de temps le capitaine la conduit avec une escorte armée jusqu'à la plantation la plus voisine. On élude ainsi la rapacité de la magistrature locale, qui, à l'occasion, ne manque jamais d'imiter l'autorité supérieure en exigeant une prime.

Dans l'intervalle, un courrier a été expédié aux armateurs à la Havane, à Matanzas ou à Santiago de Cuba. Ils se hâtent d'accourir avec des vêtements pour les esclaves et de l'argent pour les matelots. Des courtiers intelligents ont bientôt fait les préparatifs nécessaires pour la vente des noirs. Si le navire est petit, on le déguise, pour justifier son retour dans un port ouvert à l'entrée et à la sortie, en caboteur chargé de sucre et de mélasse ; si le navire est grand, il n'est pas toujours facile de le faire rentrer à la Havane, à Saint-Thomas, à Curaçao ou à Saint-Domingue, comme navire « en détresse, » et l'on juge parfois plus prudent de le couler ou de le brûler.

Lorsque l'indigène africain arrive pour la première fois dans une plantation, il s'imagine entrer dans un paradis. Il ne comprend rien à la manière dont on lui prodigue les vivres frais et les fruits. Ses vêtements neufs,

son bonnet rouge, et la couverture qu'on lui donne pour se coucher, le rendent muet d'étonnement. Dans sa joie sauvage, non-seulement il oublie son pays et ses anciennes relations de famille et d'amitié, mais il gambade comme un singe, et met plus d'une fois ses vêtements de travers. L'arrivée d'une voiture ou d'un chariot cause un prodigieux étonnement aux nouveaux arrivés, car ils ne conçoivent pas qu'on puisse faire travailler ainsi les bêtes. Sous ce rapport, la civilisation leur prépare bien des surprises et des désappointements; mais leur enthousiasme ne connaît plus de bornes quand ce type du burlesque, un postillon de Cuba, de leur propre race, avec son habit bleu de ciel, son chapeau galonné d'argent, ses culottes blanches, ses grandes bottes luisantes, ses éperons retentissants, saute à bas de son fringant quadrupède et leur souhaite la bien-venue dans leur langue maternelle. Tous les Africains s'empressent de venir claquer des doigts avec ce compatriote équestre qui, par l'ordre de son maître, leur fait un édifiant sermon sur le bonheur qu'il y a à être esclave d'un homme blanc. A la fin de chaque phrase, il ne manque pas de faire claquer aussi son fouet en guise d'amorce.

Si la cargaison appartient à plusieurs propriétaires, chacun d'eux emmène ses nègres dans sa plantation; quand c'est une simple spéculation, les nègres se vendent au plus offrant et dernier enchérisseur dans le lieu de leur premier dépôt. La vente se fait avec la plus grande célérité pour prévenir autant que possible l'intervention des représentants de la Grande-Bretagne près du capitaine-général. La plupart des gouverneurs espagnols de Cuba respectent les traités ou promettent du moins d'appliquer les lois. Des escadrons de dragons et de lanciers paradent durant les pourparlers, et on finit par les faire galoper vers les plantations désignées par les représentants de l'Angleterre: mais lorsque les chasseurs arrivent, le gibier est

généralement délogé. La médisance veut que, tandis que les courtiers vendent les noirs, il arrive assez souvent que leur propriétaire ou son agent vienne frapper de grand matin à la porte du capitaine-général. On dit encore que ce fonctionnaire est parfois présent lui-même, et qu'après une causerie familière sur l'heureux débarquement de la contrebande, nom donné entre amis à la traite, les rouleaux d'or d'usage se glissent tout seuls dans les tiroirs du pupitre, à la faveur d'un nuage d'odorants cigarillos. Ces rouleaux, d'après les us et coutumes, à ce qu'on assure, appartiennent au capitaine-général; mais son factotum profite du moment où il reconduit le propriétaire des nègres à la porte, pour lui dire qu'il aurait un pressant besoin d'un petit noir pour son service domestique. Le lendemain le petit noir ne paraît pas, mais comme on sait le faible des fonctionnaires espagnols pour un vil métal, on envoie audit secrétaire l'équivalent en espèces sonnantes.

La rapidité avec laquelle j'expédiai le schooner *Fortuna,* fit naître des idées nouvelles parmi les trafiquants du Rio-Pongo. Ma méthode, consistant à partager la cargaison entre les différents facteurs, parut généralement la plus avantageuse. Non-seulement elle était plus prompte, mais elle empêchait le monopole et donnait à tout le monde une chance égale. Dans un grand « palaver » ou meeting des marchands de la rivière, il fut résolu qu'à l'avenir on adopterait ce système. Tous les facteurs, Ormond excepté, se trouvaient présents et donnèrent leur assentiment; mais on apprit que les gens du Mongo l'avaient à grand'peine empêché d'envoyer un parti armé pour interrompre les délibérations et disperser l'assemblée. Ce coup d'état eût été tout-à-fait dans ses allures. Dès qu'on lui connut des sentiments si hostiles, il régna contre lui dans toute la station et les établissements du voisinage une grande irritation. Mon plan et mes principes furent adop-

tés par les indigènes aussi bien que par les étrangers; et l'on avertit le Mongo que si le moindre mal arrivait aux « Furtidee, » c'est-à-dire « aux enfants blancs, » Joseph et Théodore, on userait de promptes représailles. Notre suzerain indigène Ali-Ninpha, Foulah d'origine, lui dit hardiment, en présence de tout son monde, que les Africains commençaient à se lasser d'un Mongo mulâtre. A compter de ce jour le pouvoir d'Ormond déclina à vue d'œil, bien qu'un semblant de respect continuât d'être accordé à son âge et au souvenir de son ancienne importance.

Durant ces altercations, *El Aerostatico* me fut de nouveau consigné. Je le réexpédiai en vingt-deux jours, avec une cargaison choisie d'hommes et de femmes de la tribu Mandingue, qui était à la mode à la Havane pour le service domestique; mais jamais on n'entendit reparler du malheureux navire. Il sombra, selon toute apparence, dans l'un des terribles coups de vent qui balayèrent l'Océan et la côte aussitôt après son départ.

J'avais acquis soudain une si grande importance parmi les indigènes, que les chefs et les rois du voisinage m'envoyaient journellement des messages d'amitié avec de légers présents que je m'empressais d'accepter pour leur faire honneur. Un de ces seigneurs des frontières, plus généreux et plus insinuant que les autres, me fit plusieurs fois connaître indirectement son vif désir d'entrer avec moi en relations aussi étroites d'amitié que de commerce, et finalement il voulut devenir mon beau-père.

J'avais toujours entendu dire en Italie que c'était quelque chose d'épouser une princesse; n'apportât-elle en dot aucune principauté, pas même un castel en ruines; mais maintenant que j'étais entouré de rois, de princes, et que l'un d'eux m'offrait sa fille, j'avoue que j'eus assez mauvais goût ou mauvais ton pour ne pas sauter de joie. La position, du reste, était délicate. On ne

pouvait faire audit prince une plus grave offense que de rejeter ses avances matrimoniales. Un pareil refus dans les us et coutumes du pays entraîne de si fâcheuses conséquences, que les indigènes de haute naissance et de grande position, pour éviter les querelles et même la guerre, acceptent le tendre présent, ne fût-ce que pour une semaine ou deux, et dès que la décence et l'étiquette le permettent, ils cèdent la belle à un ami ou à un parent. L'offre m'étant toute personnelle et directement faite par le prince, je ne savais comment l'éluder. J'essayai de diverses excuses ; il n'en voulut admettre aucune. Si j'alléguais l'extrême jeunesse de la princesse, il riait d'un rire incrédule ; si je parlais de ma faible santé et de ma tardive convalescence, il répondait que la vie régulière du mariage était le meilleur moyen de rétablir une constitution délabrée. En résumé, la paternelle sollicitude du prince pour ma santé et mes doublons, était si pressante, que j'allais peut-être me laisser sacrifier, lorsque Joseph vint à mon secours et mit son cœur et sa main à ma disposition.

Le nœud gordien se trouvait ainsi tranché. Ce qui importait au prince Yungee, ce n'était pas tant d'avoir tel ou tel gendre ; mais il voulait que ce gendre eût la peau blanche et la bourse bien garnie. Joseph ou Théodore, un Anglo-Saxon ou un Italien, c'était tout un pour lui, et dans ce cas, selon la pratique de l'Orient, on ne consultait pas même la prétendue.

Mon associé n'envisageait donc pas, bien s'en faut, le mariage en question au même point de vue que moi. Peut-être avait-il un fond de philosophie plus libéral et des idées plus larges sur la confraternité humaine. Sa résidence en Afrique lui avait donné un certain goût pour les gens du pays, leurs coutumes, leurs institutions, leurs superstitions ; il croyait à l'amalgamation future des races blanches et noires avec plus de foi et de sincérité qu'un abolitionniste. Joseph finit même par être possédé

d'une véritable monomanie africaine. Il admirait tout sur la côte d'Afrique, les femmes, la langue, la cuisine, la musique. Le tam-tam discordant le jetait dans des extases philharmoniques. J'ai même lieu de croire que les « sauvageries » africaines avaient aussi leur charme pour notre excentrique Anglais; mais il se laissait surtout séduire par le *dolce far-niente* des indigènes et l'attrait fallacieux de la polygamie orientale. Joseph avait d'ailleurs pour les beautés noires pur sang le goût un peu dépravé du gastronome pour les perdrix faisandées. Dans son enchantement, il oubliait de faire sa sieste, négligeait ses affaires, errait de maison en maison, entonnant un nouveau cantique des cantiques. Personne à la factorerie n'eut un instant de repos, tant que tout ne fût prêt pour le cérémonial de la réception. Esther, qui me servait de Mentor dans toutes les questions indigènes, me disait que l'Anglais avait tort de s'allier même avec un prince, avec un roi, comme il y en avait tant d'ailleurs en remontant la rivière. Le beau-père n'avait évidemment d'autre mobile que la cupidité. Si Joseph persistait à prendre la femme, ce devait être au moins sans « calungee, » sans fête des noces, fête ruineuse; mais mon associé était aussi obstiné qu'un taureau. « On ne se mariait pas tous les jours, » disait-il, « même en Afrique, » et il tenait essentiellement à ce que son mariage fût célébré avec toute la pompe et la splendeur accoutumées dans le grand monde africain. En un mot, Joseph était un fat.

Cette décision prise, il fallut feindre d'ignorer l'offre première partie de haut lieu et tout recommencer, comme si la princesse était depuis longtemps l'objet des vœux d'un amant éperdument épris. La mère ne devait consentir à se séparer de sa fille que sur une demande en forme, et, pour faire cette demande, Joseph choisit parmi ses relations africaines la plus respectable matrone qu'il pût trouver. Cette messagère d'amour était la favorite

d'Ali-Ninpha, notre suzerain indigène ; et comme les nègres, d'accord en cela avec les Turcs, aiment au poids, c'était aussi la plus grosse de toutes les femmes de la contrée. Plusieurs autres dames, d'un embonpoint plus ou moins remarquable, composaient la suite de l'ambassadrice, qui emportait naturellement un « dantica » digne de la circonstance. Les présents choisis étaient de quatre sortes : primò, deux dames-jeannes remplies de *rhum du commerce,* pour réjouir le cœur de l'entourage du prince Yungee. Secondò, une pièce de cotonnade bleue, un fusil, un baril de poudre, une dame-jeanne de vrai rhum pour le papa. Tertiò, une jeune vierge africaine, vêtue d'un tontongee (1), un bassin blanc, un mouton blanc et un panier de riz blanc, pour la maman, en témoignage de la pureté de sa fille. Quartò, enfin, un miroir allemand, plusieurs chapelets de verroterie, un collier de corail, une pièce de mouchoirs rouges turcs, et une pièce de toile du pays d'une éblouissante blancheur pour la fiancée, ainsi qu'une carafe en verre blanc pleine d'huile de palme, destinée à oindre ses membres d'ébène au sortir du bain, que les belles ne négligent jamais en Afrique.

Tandis que l'ambassade cheminait, l'amoureux Joseph consacra toute son activité à la construction d'un palais nuptial. Cette tâche exigea le même nombre de jours précisément que la création du monde. L'édifice fut construit avec des bambous, de la paille et de l'argile, comme les plus prosaïques demeures du pays ; et comme Joseph croyait que sous un pareil climat, rien n'est plus propice à l'amour que la fraîcheur, et plus propice à la fraîcheur que les ténèbres, il se dispensa des

(1) Un tontongee est une bande de toile de coton blanc de trois pouces de large et de quatre pied de long, l'unique vêtement des jeunes Africaines. Il est attaché à la ceinture par des chapelets de grains.

fenêtres. Rien ne manquait, du reste, aux comforts intérieurs. Un lit élastique à quatre colonnes avait été fabriqué tout exprès avec des bambous. Des pièces éclatantes de vaisselle étaient semées çà et là dans l'appartement pour la montre. Une couverture de coton recouvrait de ses plis la couche garnie de nattes; un vieux coffre servait d'armoire; et comme les négresses adorent les miroirs, le plus grand qu'on put trouver fut cloué contre la porte, seule partie éclairée de l'édifice.

Enfin tout était prêt; Joseph fit claquer ses doigts de satisfaction, quand la corpulente ambassadrice, s'avançant avec les pas comptés d'une oie ou d'un canard jusqu'à la porte, annonça d'une voix essoufflée que sa mission avait été heureuse. Si quelque doute régnait encore, il devait se dissiper; les fétiches avaient rendu leurs oracles; la fiancée serait remise à son seigneur, le dixième jour de la nouvelle lune.

A mesure que le croissant de ladite lune s'arrondissait, l'impatience de Joseph croissait avec lui; enfin la détonation des mousquets, le bruit des trompettes nègres et du tam-tam annoncèrent que la belle Comba approchait du quai. Nous nous hâtâmes, Joseph et moi, de mettre des chemises blanches, des pantalons neufs, des escarpins, et à l'ombre de nos larges sombreros et de nos parasols, nous nous portâmes à la rencontre de la princesse. Notre volumineuse amie, la matrone, Ali-Ninpha, nos domestiques, une troupe de gens du village, de badauds et de vagabonds, nous accompagnèrent jusqu'au bord de l'eau, où nous arrivâmes juste à temps pour recevoir les cinq grands canots qui portaient la fille du roi et son escorte; mais à notre grande surprise, les nouveaux débarqués se rangèrent à l'écart d'un air visiblement contrarié, et lorsque le dernier canot, tout pavoisé, qui portait la fiancée, approcha du débarcadère, le chef

de l'escorte lui fit signe d'arrêter et s'opposa formellement au débarquement.

Ce fut le signal d'un brouhaha général, tel que peuvent se l'imaginer ceux-là seulement qui ont résidé en Afrique et dont les oreilles ont été régalées du clabaudement d'une armée de singes. Notre grosse ambassadrice et maîtresse des cérémonies semblait consternée. Joseph exprimait son déplaisir et son inquiétude avec une incroyable volubilité. Je courus de l'un à l'autre pour m'informer de la cause d'un pareil contretemps; et après plus d'une demi-heure perdue à parlementer, j'appris enfin que le cortége de la princesse et le chef de l'escorte se trouvaient blessés : d'abord de ce que nous n'avions pas brûlé de poudre en leur honneur et pour saluer leur arrivée; secondement, de ce que nous n'avions pas étendu, depuis le rivage jusqu'à la maison nuptiale, des nattes sur lesquelles la princesse pût mettre son pied vierge sans le souiller. Tant que ces deux formalités impérieusement requises par l'étiquette ne seraient pas remplies, Comba ne débarquerait pas.

Nous nous trouvions enfermés dans un fâcheux dilemme. Le difficile n'était pas le salut demandé; mais où se procurer en un clin-d'œil une quantité suffisante de nattes pour en tapisser cinq cents mètres et plus, depuis la rivière jusqu'à la maison? Je crus le mariage manqué.

De son côté, Joseph portait la crête singulièrement basse. D'abord il essaya de se disculper, en alléguant son ignorance des coutumes du pays. Il était à cent lieues de se douter que l'étiquette exigeât des nattes; sans cela il se serait pourvu des plus riches tapis. Le maître des cérémonies n'en demeura pas moins inflexible et ne se relâcha pas d'un iota.

A la fin notre grosse ambassadrice, s'approchant à son tour du personnage et se jetant à ses pieds, essaya de

prendre sur elle toute la responsabilité du mal. Joseph profita de l'ouverture, et dit qu'il l'avait en effet chargée de faire les choses dans le plus grand style. Personne ne semblait devoir mieux savoir qu'elle ce qu'exigeait la réception d'une haute et puissante dame comme Comba. Elle seule était en faute; le châtiment devait retomber sur ses épaules. Vu l'absolue impossibilité de se procurer les nattes demandées, on donnerait un esclave à titre d'amende, et la matrone porterait la fiancée sur son dos.

Un murmure d'assentiment courut dans la foule, et de nombreux battements de mains annoncèrent que la transaction était accueillie par tout le monde. C'était une rude corvée pour une espèce d'éléphant qui avait assez de mal à mouvoir sa propre masse sur le sable africain. On amena le canon, et ses détonations se joignirent à celles de la mousqueterie. Le canot royal approcha enfin du rivage; les tam-tams et les trompettes firent leur office, et notre ambassadrice présenta son large dos à la fiancée, complétement enveloppée d'un voile.

La galerie parut beaucoup s'amuser du mode de transport, et surtout des tribulations de la pauvre matrone qui enfonçait dans le sable; mais, à force de patience, la tortue arriva au but : le précieux fardeau finit par être déposé sur la couche nuptiale. Après un instant de repos pris par les deux dames, la fiancée fut ramenée sur le seuil de la maison, où l'on enleva le voile d'une blancheur de neige qui la couvrait de la tête aux pieds. Des cris d'admiration partirent aussitôt du milieu de la foule indigène qui nous suivait depuis le quai et nous entourait. Au moment où Joseph reçut la main de Comba, il paya à la matrone l'esclave convenu pour ses honoraires.

La princesse nègre n'avait certainement pas plus de seize ans; mais sous ce brûlant climat, les femmes mû-

rissent plus vite que leurs sœurs des zônes tempérées, et à plus forte raison des zônes froides. Comba appartenait à la tribu Sousou, quoiqu'elle descendît d'ancêtres Mandingos. Je fus particulièrement frappé de la symétrie de ses membres, de ses formes sveltes, élancées. Sa tête et les traits de son visage, bien qu'appartenant à l'Afrique, n'avaient rien de la lourdeur et de la dégradation habituelles des types de la race africaine. Le grain de sa peau luisante était aussi fin, aussi poli que l'ébène. Une langueur mélancolique voilait et approfondissait ses grands yeux, tandis que ses petites dents, très-régulières, brillaient comme l'ivoire. Sa bouche, écueil ordinaire de la beauté des négresses, était bien faite, et ses lèvres rosées. En un mot, si ses chevilles, ses pieds et sa chevelure de laine n'avaient mis hors de question sa race, Comba, fille du prince Yungee, aurait pu passer pour un chef-d'œuvre de sculpture, en marbre noir.

La légère toilette de la fiancée me permettrait d'être plus minutieux encore dans ma description, car la vérité est que, si je n'avais pas passé la revue complète de ses charmes, j'aurais tout aussi bien violé l'étiquette matrimoniale du pays qu'en n'admirant pas le trousseau d'une fiancée en Europe. Le costume de Comba tenait de l'innocence primitive; il aurait pu convenir à notre mère Ève au sortir du Paradis. Comme toutes les jeunes filles de son pays, elle portait des grains de verroterie autour de ses chevilles, de sa ceinture, de son cou, et ses bras étaient chargés de bracelets du poignet jusqu'au coude. Le « tontongee » blanc entourait aussi sa ceinture; mais le climat de la zône torride dispensait Comba d'avoir recours aux tailleuses et aux modistes, notable économie pour la fiancée et l'époux.

La cérémonie de l'enlèvement du voile achevée, on laissa à l'admiration des spectateurs quelques instants pour se calmer, et la mère de Comba, qui l'avait accom-

pagnée, la remit à notre ambassadrice, chargée de présider à son bain et de l'oindre des parfums les plus à la mode. Durant cette opération, de véritables troupeaux de dames à la peau d'ébène entraient dans la maison et secouaient en sortant la main de la mère en signe d'hommage à la pureté de la fille, et la main du prétendu en signe de félicitation.

Six jeunes négresses sortirent ensuite de la hutte où le bain avait été pris ; elles portaient la fiancée, luisante de parfums, sur un grand drap blanc, et elles la déposèrent sur le lit nuptial. La maison bâtie tout exprès, comme on l'a vu, par Joseph, et dont il avait été le seul architecte, fut alors fermée, et l'on plaça tout autour des sentinelles. La grande maîtresse des cérémonies s'approcha de notre amoureux Anglo-Saxon, et, lui remettant les rares objets de la toilette de sa fiancée, elle lui cria de sa voix la plus forte : « Homme blanc , ceci vous autorise à prendre possession de votre femme. »

Comme il est aisé de l'imaginer, Joseph, si fat qu'il fût, ne laissait pas d'être un peu embarrassé de cette exhibition publique de son bonheur, à six heures de l'après-midi, le trentième jour d'un mois de juin étouffant. Il me regarda d'un air assez confus en essayant de sourire ; tant d'yeux fixés sur lui le déconcertaient ; mais c'était le cas de se montrer à la hauteur des circonstances. Il fit donc un profond salut à l'assemblée, et, après m'avoir secoué la main à me la rompre, il disparut dans la maison. Une longue perche fut aussitôt plantée devant la porte, et une mince bande de coton blanc, de la largeur à peu près d'un tontongee, flotta au haut de ce mât comme un pavillon d'amiral en signal de sa présence à bord.

Les rites nuptiaux ne furent pas plutôt accomplis , qu'autour de la maison gardée par un cordon de sentinelles, se répandirent des essaims de femmes venues de

tous les villages voisins. C'était un concert assourdissant de voix glapissantes, de chants, de cris accompagnés du tam-tam. Dans le même temps, les hommes se divertissaient de leur côté, autour d'un énorme feu de joie. Après avoir consommé force liqueurs et provisions, ils se mirent à danser et à décharger en l'air des coups de fusil en l'honneur des mariés.

Ce charivari dura toute la nuit. Au point du jour, la corpulente matrone rentra en scène, et, apparaissant au milieu de la foule ivre encore des folies de la nuit, acheva sa mission par quelques cérémonies mystérieuses. Elle fit d'abord sortir le fiancé de l'espèce de four où il avait passé la nuit. Le pauvre Joseph ressemblait plus à un malheureux qu'on vient de sauver d'une asphyxie par l'eau ou la vapeur de charbon, qu'à un radieux époux. La fiancée sortit à son tour et fut conduite au bain par les matrones qui se chargèrent de l'oindre de la tête aux pieds d'un beurre végétal, dont l'odeur est sans doute plus agréable au nez d'un nègre qu'à celui d'un Italien. On lui fit prendre ensuite un grand bol de bouillon fait avec un jeune et tendre poulet.

Les fêtes durèrent trois jours. Après quoi, je ne décidai pas sans peine Joseph à s'occuper d'affaires sérieuses. Afin de le faire sortir de son extase, je mis sous ses yeux la carte à payer pour la noce ; elle se montait à cinq cent cinquante dollars.

Mon associé était très-positivement épris de Comba, car il paya sans mot dire.

CHAPITRE XIII.

Joseph, contraint de s'éclipser, quitte l'Afrique. — Enquête et perquisition chez moi. — Comment j'y échappe. — Visite aux Bagers. — Respect fabuleux de la propriété par les sauvages. — Mœurs patriarcales. — Pot-au-feu de bouc. — Etuvée de crocodile. — Danger du retour. — Habileté des Kroumen. — Les nègres amphibies.

La lune de miel de mon associé, j'ai regret de le dire, devait être de courte durée, malgré la parfaite intelligence des deux époux. Joseph avait toujours des créanciers à Sierra-Leone, un entre autres qu'il n'avait pas apparemment aussi bien traité que le plus grand nombre. Ce créancier-là lui gardait rancune; il alla trouver le gouverneur de la colonie britannique et lui affirma qu'un certain Joseph William, Anglais de naissance, avait établi sur le Rio-Pongo une factorerie dans laquelle il avait pour associé un Espagnol, et que tous les deux faisaient la traite.

A cette nouvelle, le lion britannique ne manqua pas de rugir; il se promit de châtier d'une exemplaire façon cet enfant rebelle. Une expédition fut en conséquence armée, et se disposa à fondre sur notre pauvre établissement. Selon toute apparence, elle aurait eu un plein succès, si Salomon, notre ami israélite de Sierra-Leone, ne nous avait donné l'éveil en temps utile. Joseph, au reçu de la nouvelle, s'embarqua à bord d'un négrier, et empaquetant ses meubles les plus précieux, y compris soixante nègres, il s'enfuit pour toujours de l'Afrique. Sa veuve inconsolable s'en retourna chez son père.

Comme on attendait d'heure en heure la visite hostile de l'expédition anglaise, je me hâtai de changer de visage. Je fis faire de nouveaux livres en mon nom seulement, et j'arrangeai les dates de manière à pouvoir ré-

pondre à toutes les questions. Les gens de la station avaient de leur côté reçu le mot d'ordre, en sorte que lorsque le lieutenant Findlay du service naval de Sa Majesté Britannique fit son apparition en rivière avec trois bateaux armés, portant la croix de saint Georges, personne n'était moins inquiet que don Théodore, l'Espagnol.

Cependant le lieutenant exhiba des pouvoirs bien en règle du gouverneur de Sierra-Leone et de ses dépendances. Il était autorisé à brûler et détruire l'établissement du sieur Joseph, ainsi qu'à procéder à l'arrestation dudit personnage. Je regrettai de ne pouvoir lui prêter mon concours en cette circonstance : « le scélérat avait gagné le large. » Quant à ses biens, ils étaient depuis longtemps devenus ma propriété par un acte en bonne forme. A l'appui de mes assertions, je produisis cet acte et mes livres. Notre suzerain africain lui-même vint appuyer mes dires dans toutes leurs particularités ; il ne resta plus au digne lieutenant qu'à se déclarer satisfait et à accepter le dîner qu'on lui offrait. Sa conduite durant toute l'enquête fut celle d'un parfait gentleman, ce qui, je le dis à regret, n'était pas toujours le cas pour ses compatriotes de la marine.

Durant la saison pluvieuse qui commence en juin et dure jusqu'en octobre, les établissements situés sur la côte de l'Atlantique voient souvent leurs approvisionnements très-réduits. Les courants grossis par les pluies, empêchent les tribus des Foulahs et des Mandingos de l'intérieur de visiter le rivage et d'y apporter leurs produits. En ce cas, les factoreries s'approvisionnent en faisant remonter par des embarcations les petites rivières où n'entrent pas les gros navires, et que ne bloquent pas les chefs des futures caravanes.

Parmi les tribus ou clans visités par moi en pareilles saisons, je ne m'en rappelle aucune dont les relations

m'aient été plus agréables, et qui m'ait offert de plus nobles traits de caractère que celle des Bagers. Ils habitent les bords solitaires de courants d'eau peu profonds, et gagnent leur vie à raffiner du sel dans la saison sèche, et à fabriquer de l'huile de palme dans la saison pluvieuse. Je n'ai jamais rien lu nulle part sur ces dignes nègres dont la probité, la bienveillance et la politesse, peuvent soutenir la comparaison des peuples les plus civilisés.

Les Bagers vivent à l'écart des grandes tribus africaines, et maintiennent l'originalité de leur race en se mariant entre eux. Leur dialecte leur est aussi particulier et manque complétement de cette douceur italienne qui rend le dialecte sousou si musical et si agréable à l'oreille.

J'avais résolu de profiter d'une semaine ou deux de complet loisir, pour visiter un de leurs villages. Depuis quelque temps j'attendais en vain des nouvelles d'un de mes courtiers que j'avais expédié de ce côté avec des marchandises, pour les échanger contre de l'huile de palme. C'était une raison de plus pour entreprendre ce petit voyage. Je partis donc dans un canot couvert d'une banne à l'épreuve de l'eau et du soleil, et munie de provisions pour une semaine.

Une lutte prolongée de nos rames contre un dangereux ressac, le long de la côte, nous conduisit à une étroite crique, où à travers un épais et marécageux labyrinthe de palétuviers, nous fîmes glisser notre canot le plus avant possible. Même après être débarqué, il fallut encore marcher longtemps dans la vase pour atteindre la terre ferme. Le village des Bagers était situé à quelques centaines de pas plus loin sur la limite d'une savane désolée dont la solitude s'étendait aussi loin que la vue. Pour le village lui-même, il semblait désert, et j'eus quelque peine à découvrir le plus vieil habitant qu'on laisse toujours à la maison, et qui y joue jusqu'à un certain point le rôle de

chef, en l'absence au moins du chef actif. Le vénérable vieillard me fit l'accueil le plus cordial, et lorsque j'eus débité le « dantica » d'usage, ou en d'autres termes expliqué le but de ma visite, je le priai de me montrer la maison habitée par le courtier chargé de mes intérêts. Aussitôt le vieux patriarche me conduisit sous une espèce de hangar tout dilapidé, dont la misérable toiture de chaume était soutenue par quatre poteaux que ne reliait aucune espèce de muraille ou de claire-voie. Je reconnus tout de suite un grand coffre, un baril de rhum et le hamac de mon agent. Fort surpris de voir ma propriété si mal abritée, j'exprimais en termes assez violents ma colère contre le coupable; mais mon conducteur mit doucement la main sur ma manche, et me dit que j'avais tort de m'emporter contre un absent. « C'est bien ici sa maison » continua-t-il, « votre propriété y est à l'abri du soleil et de la pluie, et lorsque parmi les Bagers des marchandises sont protégées contre les éléments, elles ne courent aucun autre risque. Votre homme est allé au-delà de la plaine dans un village voisin pour chercher de l'huile; ce soir il sera de retour. Vous pouvez, en l'attendant, veiller vous-même sur ce qui vous appartient, mais soyez-en sûr, tout est en bon état et en sûreté. »

J'ouvris le coffre qui, à ma grande surprise, n'était pas fermé, et je le trouvai presque rempli encore des marchandises que j'y avais placées moi-même. Je remuai le baril, et le poids m'en parut à peine diminué; je tournai le robinet, et la liqueur jaillit à mes pieds. Près de là se trouvait une autre espèce de hangar provisoire, rempli presque jusqu'au faîte, de peaux et de petits tonneaux d'huile de palme. Tout cela, au dire du patriarche, m'appartenait aussi.

Durant cette inspection, ma figure exprimait sans doute un certain degré d'étonnement, car le vieillard sou-

riait en suivant mes divers mouvements d'un œil encore très-vif.

« Tout est en ordre, » dit-il, « tout est à sa place; n'est-ce pas? Les Bagers ne sont ni des Sousous, ni des Mandingos, ni des Foulahs, ni des hommes blancs, pour que les marchandises d'un étranger ne soient pas en sûreté dans leurs villages. Nous travaillons pour vivre; nous avons peu de besoins; les gros navires ne viennent jamais jusqu'à nous, et nous ne savons ni rien dérober à nos hôtes, ni nous faire la guerre les uns les autres pour nous vendre aux hommes blancs.»

La conversation prenait, on le voit, un ton un peu personnel; un geste impatient m'échappa et y mit un terme. Après réflexion, pourtant, je compris que j'avais tort, et secouant la main du bon noir avec une vigueur qui lui fit faire la grimace, je le priai d'accepter une pièce de toile de coton. Si Diogène avait visité l'Afrique en quête d'un homme, pensai-je en moi-même, il eût probablement éteint sa lanterne en arrivant chez les Bagers.

Il était deux heures environ après midi, lors de mon entrée au village qui, je l'ai déjà fait observer, était désert, à l'exception d'une demi-douzaine de momies d'un noir d'ébène, lesquelles se mirent à ramper au soleil en apprenant l'arrivée d'un étranger. La jeunesse était allée cueillir des noix de palmier dans un bois voisin. Une couple d'heures avant le coucher du soleil mon agent revint, et bientôt la troupe des villageois parut à son tour, riant, chantant, dansant et chargée de fruits. Dès qu'on leur eut fait part de la grande nouvelle, la hutte qui venait de m'être hospitalièrement assignée, fut entourée d'un cercle de cinq à six pieds d'épaisseur et composé d'hommes, de femmes et d'enfants. Ils me serraient de si près, que j'aurais fini par étouffer dans mon gîte. Le seul moyen de me débarrasser était de me montrer, ce que je fis. Je secouai toutes les mains; les femmes insistaient surtout pour ob-

tenir un «sumboo», c'est-à-dire, pour flairer mon visage, ce qui est le baiser indigène; toutes tenaient mon cou enlacé dans leurs longs bras noirs, au grand péril de ma chemise blanche menacée par le contact de leur corps huileux et couvert de poussière. Il y avait tant de bonhomie dans cet accueil, que je me serais fait un reproche de rester froid. J'embrassai donc à mon tour et à ma manière les plus jeunes autant que possible, et comme gage de mon bon vouloir, j'en conduisis une douzaine au moins, des plus jolies, au baril de rhum, ce qui les rendit heureuses pour toute la soirée.

Les villageois étant rentrés chez eux, le vieux chef me fit présent, avec un certain cérémonial, d'un bouc vraiment remarquable par la longueur de sa barbe et de ses cornes. Ce morceau friand devait être la base de mon souper. On envoya ensuite un crieur à travers les rues du village pour prévenir les dames qu'un blanc allait être leur hôte durant la soirée, et moins d'une demi-heure après, ma hutte était visitée par tout le beau sexe de l'endroit. L'une m'apportait une mesure de riz; une autre des racines de manioc; une troisième quelques cuillerées d'huile de palme; une quatrième une grappe de poivre; la plus vieille de toutes me fit le présent particulièrement mémorable d'une magnifique volaille. En un mot, le crieur avait à peine achevé sa tournée, que la natte sur laquelle je devais dormir, était couverte des contributions volontaires des dames Bagers, et qu'il était amplement pourvu, non-seulement à mes besoins, mais à ceux de mes huit rameurs.

Notez qu'il n'y avait rien de particulier à la circonstance dans ce magnifique élan d'hospitalité; ce n'était nullement un privilége accordé à ma peau blanche. Le plus pauvre voyageur noir aurait été traité comme moi, à ce qu'on m'assura, du moins. Je ne pus m'empêcher de réfléchir qu'on pourrait parcourir les Etats-Unis ou l'An-

gleterre d'un bout à l'autre, sans rencontrer rien de semblable à cet accueil des Bagers. La morale de ce petit épisode me semble être, que si les Anglais font bien d'envoyer des missionnaires en Afrique pour y répandre la Bible, les Bagers ne feraient pas mal d'en envoyer à leur tour en Angleterre pour y prêcher l'hospitalité.

Ces réflexions n'émoussaient en rien mon appétit; j'étais dans les meilleures dispositions gastronomiques, quand le patriarche s'assit près de moi à côté d'une grande marmite. O vanité des espérances humaines! au moment où mon impatience souleva le couvercle du vase qui contenait la bouillante étuvée, son énergique fumet n'annonça que trop la présence des débris du vénérable quadrupède dont on m'avait fait présent, et qui venait de passer si subitement de vie à trépas en mon honneur. Sans doute il était peu conforme à l'étiquette de ne pas se régaler d'un ragoût solennellement offert; mais j'aurais eu pour toute autre alternative de mourir de faim, qu'il m'eût été impossible de toucher à la chair du bouc. Je me rejetai donc sur le riz que j'assaisonnai amplement de poivre et de sel. Mon aimable hôte avait résolu de ne pas me laisser faire si maigre chère ce soir-là; il ordonna à une de ses femmes d'apporter son propre souper pour le partager avec le blanc. Le nouveau ragoût était mangeable, quoique poivré d'étrange façon. Je mangeai donc, je ne sais trop quoi, avec l'appétit d'un alderman, et deux jours après seulement, mon agent m'informa que j'avais soupé d'un entre-côte d'alligator. Fort heureusement la digestion était faite et parfaite.

Le souper fini, je m'échappai un instant de ma hutte pour prendre le frais avant de me livrer au sommeil. A peine avais-je mis la tête hors de la porte, que je respirai, c'est le mot, des essaims de moustiques qui s'élèvent à la la tombée de la nuit de ces terrains plats et marécageux, et y remplissent l'air. J'en conclus qu'il ne fallait pas

songer à clore la paupière tant que je serais parmi les Bagers. En cela je me trompais encore; dès que je fis mention de l'embarras où je me trouvais au chef, il me dit tout de suite qu'une autre hutte était disposée pour abriter mon sommeil, grâce à un lit composé de roseaux odorants, espèce d'antidote contre les moustiques. Après un moment de causerie, lui-même offrit de me conduire à ce logis définitif. C'était une hutte très-basse, par l'unique ouverture de laquelle j'entrai en rampant et qu'on referma sur moi. Je pouvais me croire dans un tombeau, mais je n'en dormis pas moins d'un profond somme jusqu'au point du jour (1).

(1) Les Bagers sont remarquables par leur probité, comme j'eus l'occasion de m'en convaincre, durant mon séjour dans leur village, et par plusieurs faits que me raconta mon agent. Un jour il me conduisit près d'un citronnier et me montra suspendue à ses branches une balance en cuivre qui avait appartenu à un marchand colporteur mulâtre étranger, mort dans le village. Cette balance, ainsi qu'un coffre à demi rempli de marchandises, déposé dans la maison où se tenaient les palavers, avait été regardée comme sacrée depuis plus de douze ans. On attendait qu'un des parents ou amis du défunt vînt réclamer son héritage. Les Bagers, à ce que l'on prétend, n'ont ni jus-jus, ni fétiches, ni gris-gris; ils n'adorent ni bon ni mauvais esprit; ils enterrent leurs morts sans larmes ni cérémonie, et n'aspirent après la tombe qu'à un éternel oubli; mais cette absence de croyance religieuse s'accorderait assez mal avec leurs vertus. Ce n'est pas chez ces honnêtes gens qu'on doit trouver des athées.

Les hommes sont de moyenne taille. Ils ont en général la peau fort noire et une large carrure; mais ils ne sont ni braves ni belliqueux; ils se tiennent à l'écart des autres tribus. Une loi foulah les protége contre toute violence extérieure, à cause de leur principale industrie qui est de fabriquer du sel pour leur propre consommation, et surtout pour celle des nègres de l'intérieur. Leur goût pour l'huile de palme et le peu de travail qu'ils ont à faire les rendent indolents. Leur vêtement unique est une bande de coton de quatre à cinq pouces de largeur, négligemment nouée autour du corps.

Leurs jeunes femmes sont loin d'avoir l'air svelte et gracieux des femmes mandingues et sousous. Elles fatiguent beaucoup plus

Mon retour au Rio-Pongo ne s'effectua point sans péril, mais je ne regrettai pas l'épreuve où ma force d'âme fut mise en cette circonstance, car elle me permit d'apprécier le courage et l'habileté des « Kroumen, » race de nègres véritablement amphibie, qui habite la côte, se livre à la pêche, au cabotage, et rend les plus grands services aux négriers comme aux croiseurs.

Après être resté deux jours chez les Bagers, je remontai dans mon canot, poussé par les muscles robustes de mes huit « Kroumen. » La brise fraîchit au moment où nous traversâmes la barre de la rivière, mais nous gagnâmes sans difficulté la pleine mer. Alors seulement je trouvai l'Atlantique si tourmentée par la même brise, que malgré notre banne à l'épreuve de l'eau, et notre habile manœuvre, la position ne laissait pas d'être incommode et critique. J'avais toutefois grande confiance dans la dextérité des rameurs indigènes. Souvent j'avais admiré leur agilité lorsqu'ils s'échappaient de dessous la carapace de leurs canots chavirés au milieu des brisans de notre barre, et je leur avais même donné une poignée de cowries, lorsqu'ils arrivaient sur la plage tout ruisselants d'eau et de sueur, comme s'ils venaient de faire un plongeon pour s'amuser.

A la tombée de la nuit la tempête augmenta, car c'était décidément une tempête. Les mots qu'échangeaient à voix basse mes rameurs, leurs regards soucieux, annonçaient suffisamment la gravité de la situation. Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre du côté de la terre,

que les hommes, et l'huile de palme, dont elles font un grand usage intérieur et extérieur, relâche leur chair et lui donne une apparence bouffie et maladive. Les deux sexes se rasent la tête, ornent leurs nez et leurs lèvres inférieures d'anneaux, et percent leurs oreilles avec des piquants de porc-épic ou des petits bâtons. Jamais ils ne se vendent et ne s'achètent les uns les autres, quoiqu'ils acquièrent parfois en échange de leurs produits, des enfants des deux sexes qui entrent alors dans leur famille par une espèce d'adoption.

je ne découvrais qu'un mur continu de rochers contre lequel la mer précipitait ses vagues furieuses. Ni mon devoir, ni la prudence ne me conseillaient de prendre la direction du canot. J'avoue cependant qu'un frisson courut dans tout mon corps, quand je vis le chef des rameurs changer soudain notre direction et gouverner sur les rochers en droite ligne. Le canot, bondissant sur les lames, allait un train de cheval de course; la mer écumait comme une cuve d'eau bouillante; rien devant nous que les rochers, un mur d'airain ! Tout-à-coup j'aperçus une étroite crevasse en grande partie masquée et comblée par les lames. Nous n'en étions plus qu'à cinquante pieds; le canot fit halte; une lame venait justement de se précipiter par la brèche; il s'agissait de la suivre et de profiter pour cela de la première lame qui nous prendrait sur son dos. Pas un mot ne fut dit; chacun était à son poste; les rames plongèrent de nouveau avec la rapidité de l'éclair; le canot porté comme une plume sur la crête de la lame, passa comme une flèche à travers la crevasse, dont j'aurais pu toucher les deux parois en étendant les mains.

Grâce à l'habileté et à l'audace des Kroumen, nous nous reposions dans les eaux comparativement calmes du rivage.

CHAPITRE XIV.

Courte digression sur l'institution de l'esclavage. — L'homme est la monnaie courante de l'Afrique. — Arrivée d'une caravane. — Mami-Yongo, oncle d'Almah de Bellah. — Le café. — Une école musulmane. — Récit du voyage de Mami à Tombouctou, avec carte géographique, de sa façon.

Lors du ralentissement des pluies, de petites caravanes commencèrent à s'acheminer lentement vers la côte.

Nouveau venu dans le pays et n'étant pas en mesure d'opérer sur une grande échelle, je n'avais qu'une petite part dans la traite. Je m'en consolais par l'espérance d'un meilleur lot, lorsque viendrait la saison des sécheresses.

Dans l'intervalle, Joseph me donna de ses nouvelles. Il était arrivé sain et sauf à Matanzas, et sachant mon désir d'avoir un actif et intelligent suppléant à Kambie pendant ma visite projetée à l'intérieur, il m'envoyait un commis muni des meilleures recommandations Dans la prévision de cette même visite, je fis construire une grande barque, que j'expédiai à Sierra-Leone avec une cargaison d'huile de palme à échanger contre des marchandises anglaises, et j'employai mes loisirs à étudier l'origine et l'organisation de la traite, puisque la destinée m'avait jeté dans ce métier.

Pour traiter à fond la question de l'esclavage en Afrique, il faudrait bien des pages et des volumes. Que le lecteur se rassure; telle n'est pas mon intention. Un court aperçu, résumant les données que je dois à l'expérience et à la pratique, suffit à mon but. Comme institution nationale, l'esclavage a toujours existé en Afrique. Les plus anciens monuments du pays nous montrent l'image de la servitude la plus absolue, et cependant je n'hésite pas à dire que les trois quarts au moins des esclaves exportés de la côte occidentale sont le produit de guerres intestines excitées par l'appât du débouché qu'offre la traite. Nous stimulons l'avarice et la rapacité des indigènes; nous leur créons des besoins, des fantaisies qu'ils n'avaient certes pas, lorsque l'esclavage était purement une institution indigène, domestique et patriarcale. Aujourd'hui l'homme est devenu la monnaie courante du pays.

L'Angleterre, malgré toute sa philanthropie, expédie sous la bannière de saint Georges, dans les commodes et

spacieux entrepôts du commerce légitime de la côte occidentale, des fusils de Birmingham, des cotonnades de Manchester, du plomb de Liverpool, et autres produits non moins légitimement payés à Sierra-Leone, Acra et la Côte-d'Or, par de bonnes traites brésiliennes ou espagnoles sur Londres. Est-il un seul marchand anglais qui ignore la destination de ces marchandises? La France, avec toutes ses belles maximes de liberté, d'égalité, de fraternité universelle, n'en expédie pas moins de son côté ses cotonnades de Rouen, ses eaux-de-vie, et une infinie variété d'articles de clinquant à la même destination. Enfin, la philosophique Allemagne ne refuse pas sa part d'un gâteau trempé du sang et des sueurs des noirs, comme dirait un négrophile; elle envoie à la côte d'Afrique ses miroirs et ses verroteries. Les citoyens des États-Unis, à leur tour, tant ceux des États où l'esclavage est aboli que ceux des autres États, ces très-dignes citoyens des États-Unis, qui n'hésiteraient pas, disent-ils, à pendre un négrier comme pirate s'ils le prenaient sur le fait, lui fournissent indirectement du tabac, de la poudre, toutes les marchandises de leur fabrication ou de leur cru, autant de rhum yankie, autant de Bibles de la Nouvelle-Angleterre qu'ils peuvent même en désirer, pour mieux cacher leur jeu et se donner l'air de petits saints devant les croiseurs anglais. C'est la tentation de toutes ces choses, je ne parle pas des Bibles, qui alimente pourtant les guerres intérieures de l'Afrique; c'est contre la poudre, le tabac, l'eau-de-vie, les cotonnades, etc., etc., qu'on échange la chair noire. « Qu'y faire? diront ces bons apôtres. La traite des noirs est l'abomination des abominations, mais l'or ne sent pas d'où il vient. Les traites sont en règle et payées recta. »

Ce que je dis là moi-même, je le dis en passant et pour constater un fait de nature à faire tomber bien des déclamations. Mon intention n'est nullement de débiter une

homélie semblable à celles que je ne saurais prendre au sérieux dans certaines bouches.

Je veux bien avouer encore, que si toute espèce de commerce et de relations était interdite avec la côte africaine, l'esclavage n'en subsisterait pas moins, mais à un degré bien mitigé, bien restreint. C'est là une coutume aussi vieille à peu près que le monde et malaisée à déraciner chez les peuples les plus civilisés ; l'histoire du passé et l'histoire contemporaine l'attestent également. De vieilles rancunes de familles, des rivalités de tribus amèneront toujours des conflits analogues aux razias de la féodalité, et les captifs seront longtemps encore réduits en esclavage en Afrique, comme les prisonniers de guerre dans le monde romain, *servi quia sunt servati.* Les tuer serait pis encore.

D'un autre côté, le génie financier de l'Afrique est peu fécond en ressources. Au lieu d'imaginer des banques, un système de circulation monnayée, ou d'employer même les métaux précieux dans ce but, on y regarde, depuis un temps immémorial, l'homme même comme le véritable représentant, la personnification en chair et en os, le type vivant de toutes les valeurs Un esclave est un billet au porteur qui s'escompte et peut se donner en gage; une lettre de change qui se porte elle-même à sa destination; une taxe qui rentre sur ses pieds dans le trésor du chef. Sans la traite même qu'on entrave , mais qu'on ne supprime pas, les nègres ne songeraient pas de longtemps à abolir l'esclavage. Ils continueraient d'envoyer aux barracouns de la côte les criminels et les produits de leurs guerres, qui sont le plus souvent une véritable chasse à l'homme; ils réduiraient, comme par le passé, à la servitude domestique les orphelins des criminels, les enfants que leurs parents ne peuvent gouverner, les joueurs, les vagabonds, les estropiés, les dé-

biteurs insolvables, les muets, les femmes stériles ou infidèles.

Pour faciliter la vente de ces diverses catégories d'infortunés, il existe parmi les Africains une classe nombreuse de courtiers aussi roués que les maquignons des pays les plus civilisés. Ils parcourent le pays en quête de la marchandise qui convient à leurs patrons; ils recrutent des soldats pour les gardes-du-corps des princes; ils leur fournissent des esclaves de certaines tribus recherchées pour la domesticité; ils procurent aussi des laboureurs pour les fermes; les harems leur doivent également plus d'une acquisition. Parfois, chargés du recouvrement de vieilles dettes, ils se transforment en recors pour saisir un débiteur insolvable ou ses enfants mêmes en gage. Un chef, un roi indigène manque-t-il de cotonnade, d'armes, de poudre, de balles, de tabac, de rhum ou de sel, et le même chef n'est-il pas en relations personnelles de trafic avec les factoreries de la côte, il emploie ces habiles agents de négoce; et c'est ainsi que les cotonnades anglaises et le rhum yankie remontent les rivières après avoir passé dans de secondes mains, tandis que les esclaves descendent les mêmes rivières, et que la chair noire devient la base des lettres de change qui soldent les dites marchandises. Le courtier perçoit naturellement sa commission en nature, et ne s'en fait pas plus scrupule qu'un citoyen américain du sud, à qui l'envie prend de troquer son cheval contre une quarteronne, ou sa quarteronne contre un cheval, quoique la dite quarteronne soit teinte de sa propre couleur.

Sous ce rapport, l'Amérique civilisée n'a rien à reprocher à l'Afrique barbare.

Le mois de décembre 1827 amenait enfin la saison tant désirée des sécheresses. Bientôt il m'arriva un message du chef d'une caravane annonçant qu'à la pleine-lune, il ferait halte dans mon village, avec tous les produits

qu'il avait pu réunir. Le courrier m'apprit, en outre, que son maître, Mami-Yongo, était porteur d'une lettre de son bien-aimé neveu, Almah de Bellah, et que s'il avait un peu tardé en route, c'était pour grossir d'autant sa caravane au profit de mon coffre-fort.

Je ne laissai pas la journée s'écouler sans envoyer de mon côté, à mon futur hôte, un interprète chargé des présents usités ; et je profitai de l'intervalle qui me séparait encore de son arrivée pour lui bâtir un joli cottage; car jamais Foulah mahométan ne consentit à vivre sous le même toit qu'un infidèle. Je garnis, selon le goût africain, ce logement improvisé de peaux brutes et de nattes neuves.

Fidèle à sa parole, Mami-Yongo me fit connaître son arrivée dans mon voisinage le jour même où la lune apparut dans son plein. Dès que le pieux musulman, du sommet des hautes collines situées derrière la factorerie, découvrit la rivière serpentant vers la mer, il se tourna du côté de l'orient, et, élevant d'abord les deux bras au ciel, il les étendit ensuite vers la Mecque, pour remercier Allah de son arrivée à bon port. Après force génuflexions, durant lesquelles il touchait la terre du front, il se releva, prit le sentier qui conduisait à Kambie, et entonna, en l'honneur du prophète, une longue psalmodie à laquelle toute la procession prit part.

C'était un spectacle imposant que le défilé de cette longue caravane, plaçant ainsi ses intérêts terrestres sous la protection du ciel : notre suzerain indigène avait grossi le cortége en marchant à sa rencontre. Dès que la caravane approcha de mon établissement, je fis décharger fusil sur fusil en son honneur; n'ayant aucune autre musique à ma disposition pour fêter l'arrivée du Foulah, je ne lui épargnai pas celle-là.

Je devais une réception solennelle à la première caravane importante, au grand chef de sang royal qui vi-

sitaient ma factorerie. Ma belle piazza était couverte de nattes dans toute sa longueur ; une espèce de garde-du-corps se tenait rangée derrière moi ; la façade de la maison était pavoisée de drapeaux de fantaisie, et, en face de l'endroit où je devais m'asseoir, j'avais fait étendre, pour mon hôte, une peau de mouton de la plus fine laine. Le moment venu, je me tins d'abord debout et découvert sur le seuil, tandis que le noble Foulah s'approchait et me remettait une boîte à tabac en corne de gazelle garnie d'argent. Cette boîte, don d'Almah de Bellah, lui tenait lieu de lettres de crédit et certifiait sa mission. Je reçus ce gage d'amitié avec un profond « salaam » ; je le portai avec respect à mon front et je le passai à Ali-Ninpha, qui remplissait en cette circonstance les fonctions de maître des cérémonies. Nous prîmes chacun par une main le noble Foulah, et, après l'avoir conduit jusqu'à la peau de mouton qui lui était destinée, je revins m'asseoir sur mon tabouret.

D'après l'usage du pays, Mami-Yongo commença alors le «dantica» ou l'exposé du but de son voyage, et d'abord il prit Allah à témoin de sa sincérité. « Non-seulement, dit-il, je suis porteur des félicitations de mon cher neveu Almah de Bellah, mais je suis aussi l'envoyé et le représentant de mon royal maître, l'Ali-Mami de Foutah-Yallo, qui, à la demande de son fils, m'envoie vers vous avec une escorte pour vous conduire à Timbo où vous avez promis de venir. Durant votre absence, mon seigneur m'a ordonné de rester à votre place à Kambie, pour mettre vos propriétes à l'abri des attaques du Mongo mulâtre de Bangalang, dont la malignité contre votre personne est connue même sur nos lointaines collines. »

J'avoue que la dernière partie de ce message me surprit un peu. Mes relations avec Mongo John étaient loin d'être d'une nature amicale, mais je n'aurais jamais cru

que l'histoire de notre rupture fût allée si loin et excitât tant de sympathie pour moi.

Lorsque Mami-Yongo eut achevé son discours, je m'approchai de lui, je le remerciai de l'intérêt que son maître prenait à ce qui me concernait, et, plaçant dans ses mains le Koran d'Almah de Bellah, enveloppé d'une serviette blanche, comme gage de l'amitié de son neveu pour moi, je me replaçai de nouveau sur mon tabouret. Dès que le saint livre sortit des plis de la serviette, Mami-Yongo exhala un profond soupir d'étonnement, et, se frappant la poitrine, tomba à genoux le front contre terre, attitude dans laquelle il resta dévotement pendant plusieurs minutes. Lorsqu'il se releva le front souillé de poussière et les yeux brillants de larmes, il ouvrit le volume et me montra, ainsi qu'aux gens de sa suite, une inscription tracée de sa propre main. Elle disait que Mami-Yongo avait fait présent du livre de Dieu à Almah de Bellah, son parent. En entendant lire cette inscription, qui me fut aussitôt traduite, tous les compagnons du Foulah s'écrièrent : « Gloire à Allah et à Mahomet, son prophète. » Alors je m'approchai de lui et, posant la main sur le Koran, je fis serment, avec l'aide de Dieu, d'accepter l'invitation du grand roi de Foutah-Yallo.

Les cérémonies de la première réception se trouvant ainsi terminées, je me hâtai de conduire Mami-Yongo dans son logis particulier, où je lui fis don d'une bouilloire toute neuve et toute brillante et d'un encrier; je l'assurai en même temps de mon vif désir de pourvoir de la manière la plus satisfaisante à ses besoins et à ceux de toute la caravane.

Le lendemain de grand matin, me rappelant la joie du neveu Almah de Bellah, lorsque je l'avais pour la première fois régalé de café, je résolus d'offrir à l'oncle, dès qu'il aurait terminé ses ablutions, une tasse de l'odorant breuvage. Je n'aurais rien pu imaginer de plus agréable au

palais du vieillard. Trente années auparavant, il en avait bu, me dit-il, à Tombouctou où les gens de Moïse, c'est ainsi qu'il appelait les Juifs, avaient accoutumé d'en prendre avec du lait et du miel. Avant qu'il eût approché la tasse de ses lèvres, le délicieux arôme de la fève d'Arabie lui avait rappelé ce souvenir.

Longtemps avant l'arrivée de Mami-Yongo, sa renommée d'homme versé dans les livres et de grand voyageur l'avait précédé à la côte. Dès qu'il me parla de Tombouctou, je le priai de me donner quelques détails sur cette capitale des capitales, comme l'appellent les Africains. Le messager royal promit de complaire à mon désir dès qu'il aurait donné la leçon du matin aux enfants de la caravane. Son logis était plein d'une douzaine au moins de jeunes Foulahs ou Mandingos, accroupis autour du feu, tandis que le prince nègre lui-même, exerçant les fonctions de maître d'école, était placé dans un coin avec son encrier, ses roseaux taillés et une pile de vieux manuscrits. Ali-Ninpha, mahométan de parade, affectait d'écouter le plus dévotement du monde les principes de Mami et les versets du Koran. Scrupuleux observateur de la loi en présence des vrais croyants, personne n'était plus disposé à faire honneur, en la compagnie des infidèles, à un succulent quartier de porc et ne manifestait plus d'horreur pour l'eau pure. Mais pourquoi révéler les faiblesses du pauvre Ali? Ne nous étions-nous pas chargés, Joseph et moi, de le civiliser à notre façon?

Mami-Yongo me pria de l'excuser s'il accomplissait en ma présence sa tâche journalière. La leçon commença donc. Les écoliers écrivaient sur des planchettes de bois avec des roseaux et une encre faite avec de la poudre dissoute dans l'eau.

Pauvres écoliers que ces enfants de l'Afrique! Le Koran est l'unique base de l'enseignement, et quand ils écrivent ou reçoivent une lettre, son interprétation exige

bien des heures de torture intellectuelle. Mami-Yongo, cependant, était très-supérieur à la plupart de ses compatriotes, et, je dois le signaler en passant, comme l'Africain le plus érudit qu'il m'ait été donné de rencontrer.

Exact à tenir sa promesse, dès que l'école fut finie, Mami vint me trouver sur ma piazza. Couchés de la manière la plus amicale sur nos nattes et nos peaux de moutons, avec une ample provision de pipes et de tabac, nous formions un des petits cercles les plus agréables qui se fussent de longtemps peut-être réunis sur les bords du Rio-Pongo. Ali-Ninpha nous servait d'interprète. Il s'était préparé à remplir ses longues fonctions par une courte visite à mon armoire à liqueurs, hors de la vue, bien entendu, du futur narrateur.

Après avoir invoqué le nom d'Allah, selon la pratique musulmane, Mami-Yongo tira une longue bouffée de sa pipe, et, recevant des mains d'un domestique un petit sac rempli de sable fin, il étendit et aplanit ce sable avec ses mains, laissant à peu près à la couche entière un quart de pouce d'épaisseur. C'était le tableau sur lequel il allait tracer la carte de son voyage. A l'extrémité occidentale de son sable, il fit un petit trou avec son doigt pour le point de départ, la ville de Timbo. Et à mesure qu'avançaient son récit et son voyage à travers l'Afrique vers la grande capitale, il traçait les contours des principaux territoires et indiquait par d'autres points les villes les plus remarquables. Une ligne plus ou moins épaisse, plus ou moins tortueuse, représentait les grandes rivières et les petits courants d'eau qui interceptaient la route, tandis que, par un mouvement rapide de la main, il élevait le sable en petits tas pour figurer les montagnes, ou lui donnait un niveau parfait pour figurer les vastes prairies et les savanes. Arrivait-il à une épaisse forêt, sa tabatière était mise en réquisition; une ou deux pincées de tabac suppléaient à l'absence des géants de la végétation africaine.

Comme tous les conteurs orientaux, Mami avait par malheur le défaut de la prolixité; son récit semblait presque aussi long que son voyage. Il tenait à décrire la bonne ou la mauvaise réception qu'on lui avait faite dans chaque village. Il n'omettait aucun des obstacles qu'il avait rencontrés, des dangers qu'il avait courus en jetant des ponts sur les rivières ou en les passant en radeau ou à gué. Il comptait aussi les heures perdues à attendre la diminution de leurs crues. Il n'avait garde d'oublier les diverses espèces de poissons dont ces mêmes rivières étaient peuplées, et dès qu'il entrait dans les forêts, c'était une interminable série d'aventures et de rencontres périlleuses avec les alligators, les éléphants, les anacondas et des serpents dont la morsure était mortelle. Les loups, les sangliers, les ânes sauvages, les zèbres, les hyènes, les aigles, etc., n'étaient pas omis dans sa narration.

Toute la matinée s'écoula rapidement dans ces préliminaires topographiques et zoologiques, et l'heure des ablutions et de la prière était revenue que nous semblions être aussi loin que jamais de Tombouctou. Trop bon musulman pour ne pas suspendre son récit, Mami me pria d'excuser cette interruption involontaire et mit un esclave en sentinelle auprès de sa carte pour que rien n'y fût dérangé.

Le noble Foulah, ses dévotions faites, trouva une collation préparée par mes soins près de sa carte géographique, ce qui lui permit de réparer ses forces avant de se remettre en chemin. Le voyant prêt à partir de plus belle, je hasardai cependant quelques réflexions sur la valeur du temps dans cette courte vie; je lui adressai entre parenthèses deux ou trois questions sur la capitale des capitales, afin de lui indiquer l'impatience où j'étais d'entrer à Tombouctou. Mami-Yongo, homme de sens et de tact, autant que de bon caractère, sourit à cette insinua-

tion, et, après quelques mots d'apologie pour la lenteur naturelle à tous les vieux conteurs et à tous les vieux voyageurs, il franchit un degré ou deux de désert, et enfonça le côté pointu de sa tabatière en corne de buffle à l'extrémité orientale du sable pour indiquer qu'il était arrivé.

Mami-Yongo avait visité un trop grand nombre de colonies européennes et de royaumes maures ou arabes de la côte septentrionale d'Afrique, pour n'être pas riche en termes de comparaison, et se trouver réduit comme ses compatriotes, par la plus complète ignorance, à proclamer Tombouctou un mélange de Paris et du paradis qu'ils n'ont pas plus vus l'un que l'autre. Mami-Yongo n'allait pas même jusqu'à préférer Tombouctou aux établissements du Sénégal et de Sierra-Leone. Il avouait que le palais du roi n'était qu'un vaste enclos de murs de boue, bâti sans goût et sans symétrie, un véritable labyrinthe où se trouvaient entassées les cassines destinées au logement des femmes, des enfants et des parents du souverain. On pouvait juger par ce palais royal des habitations des nobles et des simples citoyens. Les rues n'étaient que des sentiers; des hangars tenaient lieu de boutiques; le faubourg d'une colonie européenne éclipsait Tombouctou sous ce rapport, mais l'importance de ses marchés lui donnait une juste célébrité. Toutes les semaines, ils se remplissaient de marchands de toute espèce qui venaient des royaumes voisins et même à certaines époques des contrées les plus lointaines. Les Maures et les juifs du Nord-Est étaient les plus opulents de ces trafiquants; Mami rangeait parmi eux une classe de marchands qui portaient une espèce de turban particulière, et qu'il appelait le peuple de Joseph; selon toute apparence, des Arméniens.

Mami-Yongo n'avait pas de secret à garder relativement au gouvernement de ce puissant royaume. Les

étrangers y étaient surveillés de près, disait-il, et rudement taxés. En résumé, Tombouctou lui semblait être le grand centre d'échanges entre les populations africaines, mais les caravanes y venaient bien moins pour chercher le sel minéral qui abonde dans le voisinage que pour y troquer leurs esclaves contre des marchandises.

Je demandai au chef Foulah pourquoi les Africains préféraient les marchés de Tombouctou aux magasins infiniment mieux approvisionnés des établissements européens de la côte, où il était plus aisé de se rendre que de parvenir au cœur de l'Afrique. « Oh! me répondit Mami-Yongo, aucun marché n'est bon pour un véritable Africain, lorsqu'il ne peut échanger ouvertement ses esclaves pour toute espèce de marchandises sans avoir rien à craindre et sans passer par plusieurs mains. Les esclaves, don Théodore, c'est notre monnaie. »

Cette réponse résolvait pour moi l'un des grands problèmes politiques que soulève la question de la civilisation africaine. J'aurai probablement l'occasion d'y revenir avant la conclusion de ce récit.

CHAPITRE XV.

Je pars pour Timbo, où l'Ali-Mami de Foutah-Yallo, père d'Almah de Bellah, m'attend. — Manière de voyager à travers les forêts de l'Afrique. — Passeport musulman. — Arrivée à Kya, ville Mandingo. — Ibrahim Ali. — Joyeux souper suivi d'un mal de tête. — Ali-Ninpha demande un jour de halte pour recouvrer son assiette. — La fièvre supposée. — Traitement homéopathique et par petites doses du Koran. — Guérison complète.

Après avoir terminé les opérations mercantiles de la caravane et pris mes arrangements personnels pour une absence prolongée, j'installai le noble Foulah à la tête de

ma factorerie, et j'ordonnai à tous mes commis, courtiers, ouvriers et domestiques de regarder Mami-Yongo comme un autre moi-même. Je crus, toutefois, bien faire avant de me plonger dans les déserts de l'Afrique et d'abandonner tous mes biens terrestres, toutes mes espérances de fortune entre les mains d'un musulman, de descendre en canot jusqu'à Bangalang pour dire un mot d'adieu à Mongo John et sonder, avec toute la diplomatie dont j'étais capable, les sentiments et les projets de ce vétéran de la traite. Ormond parut fort embarrassé de ma visite et fort intrigué de son objet. Il eût voulu me voir partir dans l'espoir d'être débarrassé de moi, si je périssais en route victime de quelque trahison; mais, d'un autre côté, je pouvais revenir, après avoir pénétré au cœur de l'Afrique et contracté des alliances qui renverseraient pour jamais son ancien monopole. Ces deux idées étaient visiblement en lutte dans son esprit pendant notre entretien plein d'une froide politesse. En partant, je dis au Mongo que j'étais sans crainte sur la sécurité et la prospérité de mon établissement durant mon absence, attendu que l'Ali-Mami de Foutah-Yallo lui-même avait envoyé un de ses lieutenants pour occuper Kambie durant mon voyage avec une troupe de guerriers choisis. Le mulâtre bondit de surprise en apprenant cette nouvelle et quitta brusquement la salle sans dire un mot.

Je dormis parfaitement cette nuit-là, malgré le déplaisir du Mongo; ma confiance dans le Foulah était complète. Si bizarre que fût l'occurrence, j'avais une foi instinctive dans sa bonne administration de mes biens et la sécurité de ma personne à travers le désert.

Au point du jour j'étais sur pied. Il faisait une fraîche et splendide matinée. Au moment où la nature s'éveillait dans ce monde primitif, le rideau de brouillards qui couvrait la surface de l'eau se dissipa à l'aspect du soleil levant, et dès qu'il eut dardé ses premiers rayons à tra-

vers les masses de végétation humides de rosée, des milliers d'oiseaux se mirent à chanter, comme pour saluer ma bien venue dans des sentiers inconnus et périlleux.

Après un bon déjeuner, je laissai à mon commis espagnol mes instructions par écrit pour le détail des affaires, et le moment du départ arrivé, je présentai le chef Foulah à tout mon monde, comme le maître temporaire auquel ils devraient une obéissance absolue, en retour de la protection la plus généreuse et la plus efficace. A dix heures, notre caravane était en marche; elle se composait de trente personnes, envoyées par Almah de Bellah, et avait pour capitaine un de ses parents. Dix de mes propres serviteurs étaient chargés de porter les bagages, les marchandises, les provisions. Ali-Ninpha m'accompagnait en outre, ainsi que deux interprètes, une espèce de valet de chambre et un chasseur. Nous étions en tout quarante-cinq personnes. Comme on allait se mettre en marche, Mami-Yongo s'approcha de moi pour claquer des doigts et mit dans mes mains ce verset du Koran de l'écriture de son maître : « L'hospitalité accordée au voyageur fatigué est le chemin du ciel. » Ce verset devait être un passeport tout-puissant pour moi chez les bons musulmans. Je n'aurais pas manqué de remarquer, si j'en avais eu le temps, combien cette formule était plus chrétienne que tous les papiers officiels dont nous munissent « le foreign-office » ou les ministères des affaires étrangères, quand nous avons à parcourir des pays civilisés; mais avant que cette réflexion me vînt, le Foulah se baissa à terre, et remplissant ses deux mains de poussière, la sema sur nos têtes en signe d'un voyage prospère; puis, se prosternant de nouveau le front contre le sol, il nous dit adieu.

Je crois avoir déjà fait observer que les meilleures routes de l'Afrique ne valent guère mieux que des sentiers frayés par des moutons ou des chèvres et livrent à

peine passage dans les endroits boisés à un voyageur à la fois; nous marchions donc sur une seule file. Deux hommes, le coutelas à la main et armés en outre de fusils chargés, nous précédaient à une certaine distance, non-seulement pour éclairer le chemin et nous avertir du danger, mais pour couper les branches et les ronces qui, sur cette terre féconde, repoussent en peu de jours sur un sentier abandonné. Ils se tenaient à portée de voix de la caravane et nous avertissaient par leurs cris, chaque fois que nous approchions de nids de frelons, d'arbres à ruches, de fourmilières, et qu'ils apercevaient des serpents ou d'autres périls inconnus même aux forêts vierges de nos climats. Derrière ces deux pionniers marchaient les porteurs des provisions et des bagages. Le centre de la caravane était occupé par les femmes, les enfants, les gardes et la suite. Nous formions enfin l'arrière-garde, le capitaine, Ali-Ninpha et moi, le fouet à la main, car il était parfois nécessaire de stimuler les traînards. Quand nous passions par les villages sousous voisins, l'imposant cortége était salué d'une décharge de mousqueterie; une foule de femmes et d'enfants suivaient le « cupy » ou l'homme blanc pour lui dire adieu sur les limites desdits villages.

Durant les deux premiers jours, nous traversâmes un pays ondulé, entremêlé de forêts, de territoires cultivés et de villages africains, où nous recevions de la générosité des chefs des « bugnees » ou légers présents en gage d'amitié. Accoutumé, comme tous les Européens établis sur la côte, à faire peu d'exercice et à borner mes migrations ordinaires à aller de ma maison au bord de la rivière, et *vice versâ*, j'eus d'abord quelque peine à m'habituer à la marche; cependant peu à peu je vainquis la mollesse de mes plantes de pied et de mes muscles locomoteurs, et je ne tombai plus le soir de lassitude et d'accablement dans mon hamac, comme le premier jour du voyage. A

mesure que nous nous habituions mieux les uns aux autres et à la vie de forêt si nouvelle pour moi, notre troupe s'égayait. Le bavardage, les plaisanteries, les chants, les invocations à Allah animaient les ombrages généralement silencieux, car les oiseaux ne chantaient qu'à leurs heures. Les esclaves même se laissaient aller à une familiarité qu'on ne leur eût pas permise dans les villages et les établissements de la côte. Il arrivait parfois aux maîtres de soulager momentanément les porteurs de leurs fardeaux en s'en chargeant eux-mêmes. Loin des agglomérations d'hommes, l'humanité semble reprendre ses droits. La nuit venue, on faisait halte; les femmes cherchaient et trouvaient de l'eau, cuisaient les aliments et distribuaient les rations.

Après quatre jours d'un voyage qui commençait à me plaire, notre poudreuse caravane fit halte au coucher du soleil devant la porte bel et bien close d'un grand village fortifié, résidence d'Ibrahim Ali, chef Mandingo.

Un certain temps s'écoula avant que nos clameurs et nos coups redoublés contre la porte décidassent le gardien à nous répondre. C'était l'heure des prières; Ibrahim faisait ses dévotions. Enfin, l'impatience me gagna, je lâchai les deux coups de mon fusil de chasse, dont la détonation, j'en étais certain, arriverait plus vite qu'aucun message aux oreilles du pieux musulman. A peine l'écho de ces deux coups mourait-il, que le grand tambour de guerre de la ville commença à battre et qu'une voix sortant d'une meurtrière nous demanda ce que nous voulions. Je laissai le soin de négocier notre entrée au chef Foulah. Il répondit que la caravane d'Ali-Mami, chargée de marchandises, demandait l'hospitalité. Ali-Ninpha, de son côté, informa le même questionneur que don Théodore, « l'homme blanc de Kambie, » réclamait l'honneur d'être admis en la présence du vaillant Ibrahim.

Bientôt le guichet cria; Ibrahim allongea la tête pour souhaiter la bien-venue aux étrangers qui furent admis un à un dans la place. Il nous fit, à moi et à Ali-Ninpha, la réception la plus cordiale, mais il n'eut pour le chef Foulah qu'un accueil froidement cérémonieux, car les Mandingos déguisent mal leur antipathie connue pour leurs rivaux.

Ali-Ninpha avait été le compagnon des jeux d'Ibrahim avant d'émigrer à la côte. Leur attachement conservait encore toute sa sincérité primitive, et la plus haute ambition du chef Mandingo était d'honorer le compagnon, l'hôte de son ami. En conséquence, l'essaim de ses femmes fut mis en réquisition pour me pourvoir de tous les comforts. On choisit pour me loger la meilleure maison; on étendit des nattes sur le sol; on couvrit de peaux les couches construites en adobé; on alluma du feu pour purifier l'atmosphère. Des pipes furent distribuées à mes compagnons, et, tandis qu'on tendait un hamac pour que je m'y reposasse en attendant le souper, un des hommes du service de la bouche fut envoyé à la recherche du plus gras mouton de la ville, destiné à en faire les frais.

Ibrahim eut, en outre, l'attention de poser des sentinelles autour de ma hutte, pour empêcher que ma sieste ne fût interrompue. Ali-Ninpha vint seul me réveiller avec l'agréable nouvelle que les bols de riz et l'étuvée de mouton venaient d'être déposés tout fumants sur la natte dans la chambre d'Ibrahim lui-même. Ali-Ninpha, connaissant mes goûts, avait donné ses directions en conséquence au cuisinier. Souvent il lui était arrivé de tourner en plaisanterie les caprices de l'estomac de l'homme blanc, estomac qui se révoltait à la seule vue de certains ragoûts favoris des Africains; mais il avait tenu bonne note de ces mêmes caprices, en sorte que je mangeai ce jour-là, du meilleur appétit, des viandes grillées et rôties presque à l'européenne, tout en flairant la vapeur savou-

reuse d'une succulente étuvée avec une sauce à la crème. Ma foi, la tentation devint si forte, que, sans en demander la permission, je plongeai ma cuiller dans ledit plat, placé devant mes amphitryons et, selon toute apparence, exclusivement préparé pour eux. Ils m'invitèrent aussitôt à partager ce mets favori ; je le trouvai si délicieux, qu'après tant d'années écoulées, l'eau me vient encore à la bouche en songeant aux boulettes de mouton haché avec des pistaches que je dévorai cette nuit-là dans la ville Mandingo de Kya.

Mais le meilleur des repas a besoin d'être égayé par une autre liqueur que l'eau. Si fraîche et si pure qu'elle fût dans cette contrée montueuse, elle ne pouvait étancher ma soif. Je me rappelai d'ailleurs le faible de mon compagnon Ali-Ninpha pour les boissons distillées, et je supposai que son ancien camarade ne pouvait rien avoir à objecter, au moins en petit comité, à des libations de ce genre. Je parlai donc de la nécessité de certains cordiaux, mot dont le Diable s'est maintes fois servi pour tenter les chrétiens les plus tempérants, et produisant à l'improviste ma petite cantine de voyage, je l'appliquai sous le nez de mes compagnons de table.

Je n'avais pas eu le temps d'avertir ces fidèles sectateurs du prophète des risques à courir, que le bord de la bouteille glissait de leurs nez à leurs lèvres ; levant le coude et ne songeant plus à le baisser, ils me convainquirent que le breuvage était de leur goût. La bouteille y passa et notre appétit se trouva tellement ouvert qu'on fit apporter une seconde étuvée de boulettes de mouton aux pistaches, suivie à son tour d'une autre bouteille.

Peu à peu l'eau-de-vie fit son effet sur les deux dignes mahométans, un effet tout contraire; car, tandis qu'il rendait Ali-Ninpha de plus en plus sérieux et finissait par le faire tomber à genoux, invoquant Allah et le prophète, Ibrahim n'en devenait que plus gai, plus communicatif,

plus généreux. Tout était à ma disposition, sa maison, ses terres, ses esclaves, ses femmes, dont il exaltait la beauté. Dans son enthousiasme, il prit Ali-Ninpha pour une d'elles et l'embrassa au milieu de nos grands éclats de rire, ce qui n'empêcha pas notre apostat de se montrer plus pieux que jamais et de s'éloigner en hurlant des invocations à la prière comme un mouëssin du haut d'un minaret. Au milieu de cette petite orgie, je m'esquivai moi-même vers minuit, et suivi de mon valet, je me jetai dans mon hamac.

Au point du jour, je fus réveillé par la voix du crieur de notre caravane, qui, debout sur la terrasse d'une maison, appelait les fidèles à la prière avant le départ. Je n'avais pas eu le temps de me remuer, lorsqu'Ali-Ninpha, l'œil hagard, l'air défait, la crête basse, se précipita dans ma chambre et me pria de retarder mon départ d'un jour, vu qu'il était impossible à Ali Ibrahim de se montrer dans l'état où l'avaient mis les cordiaux, les amers. Le hoquet dont les paroles d'Ali-Ninpha étaient entrecoupées, les singulières ondulations de son corps, tandis qu'il implorait mon intervention près de notre guide Foulah, montraient assez l'impossibilité où il était lui-même de se mettre en route. La caravane n'étant destinée qu'à me servir d'escorte personnelle, je n'hésitai pas à commander une prolongation de halte. J'étais d'ailleurs en partie responsable de ce qui arrivait à mon hôte. Je nouai un mouchoir autour de ma tête, je m'enveloppai d'un manteau et, m'appuyant de l'air le plus langoureux du monde sur le bord de mon hamac, je fis appeler le chef Foulah. Dès qu'il parut, je soupirai douloureusement, et je lui dis qu'une fièvre soudaine m'avait jeté dans un état complet de prostration. Je comptais donc sur son obligeance pour contremander la marche. Le digne musulman pénétra-t-il au fond de la situation ou crut-il à ma fièvre? je l'ignore; mais il consentit tout de suite à ma

requête en exprimant la plus profonde sympathie pour mes souffrances. Son premier souci fut ensuite ma guérison. Fidèle aux superstitions nouvelles de son pays, le bien-intentionné Foulah insista pour se charger de la cure et me prescrivit immédiatement une dose de Koran, à dissoudre dans l'eau ; c'était, à l'entendre, un spécifique souverain. Je souris sous cape à l'idée de ce pieux et inoffensif remède qui ne pouvait guère faire plus de mal que l'homéopathie, cette médecine essentiellement négative. Je priai donc le Foulah de m'administrer son spécifique le plus tôt possible ; il me tardait de l'avaler pour en être quitte. Le Foulah s'empressa d'aller chercher son Koran, et, après l'avoir feuilleté attentivement durant quelques minutes, il trouva enfin le verset désiré qu'il écrivit avec de la poudre délayée dans l'eau sur une planchette de bois. Puis il lava ladite planchette dans un bol d'eau claire qu'il me donna à ingurgiter. Cela fait, il laissa le remède opérer, et se retira en recommandant au domestique de ne permettre à personne de troubler mon repos.

Le Foulah, je n'en doute pas, y mettait une certaine malice. Son verset du Koran était un remède ad hoc après l'orgie de la veille, puisqu'il prêchait l'abstinence. En attendant, j'ordonnai de barricader ma porte et je dormis comme un loir jusqu'à ce qu'Ibrahim et Ali-Ninfa vinssent frapper comme un tonnerre à ma porte. Il était alors plus de midi. Tous les deux continuaient de porter la tête basse ; le repentir était écrit sur leurs fronts ; je n'hésitai pas à croire à la sincérité de la promesse qu'ils répétaient à l'envi de ne plus toucher de leur existence entière aux amers et aux cordiaux. Pour détourner les soupçons ou calmer la conscience du Foulah, on lui avait fait présent d'un magnifique bouc et de deux paniers de riz du premier choix.

En traversant la ville, avec ces deux pécheurs repen-

tants, je trouvai le soleil en train de descendre à l'ouest; quoique la fièvre fût censée m'avoir quitté, il était trop tard pour songer à poursuivre notre route ce jour-là. Je dis donc à Ibrahim que j'avais entendu parler sur la côte d'une source mystérieuse, nommée la Fontaine du Diable, et qui devait être située près de là. Je lui demandai si nous aurions encore le temps de l'aller voir. Il me répondit que oui, et comme dans son accès de générosité de la veille, il m'avait fait l'offre d'un cheval, je réclamai ce présent sur le dos duquel je m'acheminai bientôt à la recherche du démon africain.

CHAPITRE XVI.

Chevauchée joyeuse. —Visite à la Fontaine du Diable. — La source sulfureuse et l'écho. — Mon respect pour les superstitions nationales. — Présent équestre d'Ibrahim. — Cérémonies du départ. — Un bivouac dans la forêt. — Capture imprévue. — Que faire des prisonniers? — Parvenu Mandingo. — Châtiment de son insolence. — Pont improvisé sur le Sanghu. — Le gibier du léopard. — Le chaudron des sorcières.

Quelle joie après tant d'années de se retrouver en selle, en rase campagne, sur un noble animal plein de nerf et de feu, bondissant sous vous! Je ne pouvais me décider à obéir à l'invitation du guide et à prendre mon rang dans la procession. Malgré moi je lâchais les rênes à ma monture; je la laissais courir la plaine, ou sous les arcades naturelles formées par de magnifiques cotonniers. Jamais depuis que j'avais galopé de Faseo à Atares, et d'Atares à El Principe, dominant toute la baie de la Havane, et à l'horizon lointain la mer empourprée, jamais je n'avais senti mon sang courir plus joyeusement dans mes veines, jamais je ne m'étais senti électrisé au même degré. Je ne

sais en vérité quand j'aurais fini de courir les champs et les bois, si je ne m'étais trouvé soudain en face d'un grand village où mon arabe aux pieds légers, tourna bride sans me consulter, pour reprendre le sentier suivi par mes compagnons, jusqu'à ce qu'il les rencontrât.

Ils ne revenaient pas de leur étonnement en voyant les allures du cheval et du cavalier. Tous les deux pourtant parvinrent à se rafraîchir le sang, et je songeai alors à remplir l'objet de notre excursion, qui était de rendre visite au Diable de la fontaine.

A deux milles environ de Kya, s'élève une colline escarpée, haute de trois cents pieds à peu près, dont nous dûmes gravir la rampe pour atteindre un petit vallon tortueux, au milieu duquel serpente un maigre ruisseau, bordé des deux côtés par des buissons touffus. Nous traversâmes le ruisseau et nous montâmes la pente opposée jusqu'à un rocher taillé en précipice, dont un sentier étroit comme une corniche longe le talus glissant. Là je mis pied à terre et m'élançai d'un bond sous l'arcade d'une profonde caverne d'où sourdissait une source chaude et sulfureuse qui descendait lentement dans le ravin : c'était la Fontaine du Diable.

Tandis que j'examinais les rochers et tâchais de me rendre compte de leur nature, le guide me dit que le diabolique propriétaire de cette eau possédait le don des langues; selon toute probabilité, il me parlerait dans la mienne, si je lui adressais la parole le premier. « Il vous répondra qui plus est, mot pour mot,» ajouta-t-il, « vous donnant à peine le temps de traduire vos pensées en paroles. Voyons d'abord s'il est chez lui ?»

Je criai à haute voix « Kya ! » et je n'obtins aucune réponse, mais je compris tout de suite où gisait l'imposture, et sans attendre que mon guide me plaçât à l'endroit voulu, je me postai moi-même à celui où je supposais que les échos devaient avoir tout leur jeu. « Main-

tenant, » lui dis-je, « je suis certain que le Diable est à la maison. Ecoutez plutôt. » Et je hurlai de toute la force de mes poumons : « Caffra fure ! noire divinité d'enfer ! » évocation qui me fut renvoyée par les rochers mugissants.

En un clin d'œil la caverne se trouva débarrassée de tous mes Africains ; je m'amusai tout à mon aise à pousser des cris sauvages, des hurlements, des lamentations, à tirer des coups de pistolets, jusqu'à ce que les indigènes, cédant à la curiosité plus forte que l'épouvante, allongeassent de nouveau le cou par l'ouverture de la caverne, pour voir ce qui se passait entre le Diable et moi, car ils ne doutaient pas que ledit Diable ne me fût apparu au milieu de la foudre et des éclairs. Je sortis pourtant la peau intacte en poussant un si joyeux éclat de rire que les Africains me saisirent à l'envi les mains en témoignage de félicitation pour la manière dont j'avais échappé au plus terrible péril. Ils n'en pouvaient croire leurs yeux ; ils me considéraient comme quelque chose de plus grand que le Diable lui-même. Je les laissai croire ce qu'ils voulaient et sautant sur mon arabe, je descendis la colline au galop.

« Ainsi donc, » dis-je à mon hôte à mon retour à Kya, « vous croyez véritablement, mon cher Ibrahim, que le Diable habite les rochers de la fontaine sulfureuse ? »

« Pourquoi pas, frère Théodore ? L'eau de cette fontaine n'est-elle pas empoisonnée ? Si vous en buvez, ne fait-elle pas sur votre estomac l'effet d'une médecine ? Quand les animaux s'y abreuvent dans la saison sèche ne meurent-ils pas par vingtaines sur ses bords ? Un homme savant comme vous dans les livres, mon frère, n'ignore pas que l'eau ne peut tuer et que lorsqu'elle tue, il faut que le Diable soit dedans. N'est-ce pas lui d'ailleurs qui parle dans la caverne ? »

« Fort bien, » répliquai-je, « mais si le Diable peut

changer l'eau en poison, je le défie bien d'en faire autant de l'eau-de-vie. » — « Ah ! » dit Ali Ibrahim, « vous autres blancs vous ne croyez à rien ; vous riez de tout, » et après de grands éclats de rire, il me passa le bras autour du cou et me conduisit dans la salle du souper en ajoutant : « Défiez-vous, pourtant, don Théodore, du Diable que vous portez dans votre flacon de cuir. »

La discussion en resta là sur ce point, j'étais depuis assez longtemps en Afrique pour savoir que les blancs s'y rendent trop souvent odieux et se font des ennemis implacables en tournant en ridicule les préjugés et les superstitions du pays. Comme je ne me piquais point d'être le missionnaire d'aucune croyance religieuse, ni même de la civilisation en général, je laissais les choses où je les trouvais. Parmi les mahométans, j'étais plein de respect pour Mahomet et le Koran. Parmi les nègres encore païens, je me gardais bien de rire des grigris, des fétiches, des serpents, des iguanes, des alligators et des images de bois.

Le lendemain, avant notre départ, Ibrahim fit faire un excellent déjeuner à toute la caravane. Il se composait de riz bouilli, séché au soleil, et bouilli de nouveau avec du lait et de l'eau après avoir été pilé dans un mortier. Vu ma dignité de Mongo, on me servit une terrine à part, flanquée de bols de crème et de miel.

Lors du départ d'un hôte auquel on veut faire honneur, l'étiquette mandingo prescrit au chef de la ville de l'escorter jusqu'au premier courant d'eau, de boire de cette eau avec lui, de porter un toast à son prompt retour, de demander pour lui à Allah un voyage prospère, de lui secouer la main et de faire claquer plusieurs fois ses doigts en signe d'amitié et d'adieu. La cérémonie finie, l'hôte s'arrête au bord du sentier et les yeux fixés sur le voyageur, il demeure immobile jusqu'à ce que celui-ci soit perdu dans

les détours de la forêt ou disparu à l'horizon lointain.

Ainsi fit mon nouvel ami Ibrahim en cette circonstance, mais ce ne fut pas tout. Ces peuples encore plongés dans la barbarie, ont la singulière habitude de garder toujours la parole donnée. Je suis même assez tenté de croire que cela tient à leur peu de civilisation. Quoi qu'il en soit à cet égard, le fait n'en est pas moins frappant. A la sortie des portes de la ville, j'aperçus un esclave tenant le cheval que j'avais monté lors de ma visite à la Fontaine du Diable. Ce noble animal était tout caparaçonné, tout prêt pour un long voyage. Comme Ibrahim m'accompagnait à pied, je supposais d'abord que le cheval était destiné à lui épargner la fatigue du retour après nos adieux ; mais lorsque notre petite caravane eut fait un mille au moins au-delà du ruisseau où ces adieux avaient eu lieu, je revis le même cheval, et l'esclave, s'approchant d'Ali-Ninpha, lui dit que c'était un présent de son maître, lequel espérait que la route me serait plus facile ainsi. Avant de sauter en selle, j'envoyai à mon commis à Kambie l'ordre d'adresser deux fusils, deux petits barils de poudre, deux pièces de cotonnade bleue et cent livres de tabac à Ibrahim. Je recommandai également au commis de bien cacher au fond du tabac le meilleur flacon de nos cordiaux.

Le ciel était couvert de nuages propices à la marche, mais notre caravane ne fit que vingt milles ce jour-là. En Afrique on en prend à son aise. Ni la spéculation ni l'ambition n'ont des exigences telles qu'un homme en soit réduit à se jamais presser. Je ne me souviens pas d'avoir vu un Africain dans ce cas durant mon séjour sous la zône torride. La plus courte existence est assez longue, quand elle se passe à dormir, rire et manger dans un « far-niente » absolu.

Aucun village n'étant en vue au coucher du soleil, on résolut de bivouaquer dans la forêt sur les bords d'un

charmant ruisseau où le riz, le bœuf et le thé furent bientôt bouillis et servis brûlants. Au moment où j'allais allonger par terre mes membres fatigués, mon valet de chambre me donna une autre preuve de la bonne et prévoyante hospitalité d'Ibrahim en produisant un hamac que le digne chef avait fait cacher dans mon bagage. Muni d'un hamac et d'un cheval, j'étais désormais sur du velours.

Je dormais d'un délicieux sommeil, bercé dans mon hamac entre deux magnifiques cotonniers, lorsqu'à minuit environ le chef Foulah posant la main sur mon épaule, me réveilla pour me dire qu'il fallait se préparer à combattre ou à fuir. Je sautai à terre aussitôt et trouvai toute la caravane sur pied, bien que le plus profond silence régnât dans la foule agitée. Nos vedettes avaient annoncé la présence de nombreux étrangers dans le voisinage et deux guides étaient allés immédiatement reconnaître leur force. Là se bornaient nos informations.

L'escorte indigène que m'avait envoyée Ali-Mami se tenait prête à faire son devoir. Les arcs, les flèches, les piques, les lances n'attendaient que l'ennemi. J'ordonnai de mon côté à mes hommes de préparer leurs fusils, leurs carabines et leurs pistolets. Cependant les guides revinrent avec la nouvelle que les étrangers, selon toute apparence, étaient une troupe d'esclaves fugitifs. Leur capture fut immédiatement résolue. Plusieurs des nôtres conseillaient d'attendre le point du jour, mais Ali-Ninpha était un tacticien trop expérimenté pour cela. La nuit lui paraissait d'autant plus propice à l'entreprise, que les esclaves en question avaient fait un grand feu dont les tisons, brûlant encore au milieu de leur groupe endormi, serviraient à nous guider.

Notre troupe se partagea sans plus tarder en deux escouades, l'une sous le commandement du Foulah, l'autre sous celui d'Ali-Ninpha. Le Foulah devait faire un dé-

tour d'un huitième de mille environ pour prendre les esclaves fugitifs à revers et leur couper la retraite, tandis qu'Ali-Ninpha, à un signal convenu, s'avancerait sur eux du côté de notre camp. Une demi-heure environ s'écoula avant qu'un cri d'enfant se fît entendre dans la forêt; c'était le signal convenu; le détachement commandé par Ali-Ninpha se jeta aussitôt à terre et rampa à quatre pattes au milieu des buissons dans la direction du cri. Les dormeurs ne tardèrent pas à être complétement cernés. Alors le Mandingo donna le signal; en un clin d'œil tous les esclaves fugitifs, à l'exception de deux qui parvinrent à s'échapper, se trouvèrent prisonniers et la corde au cou; nous en comptâmes quinze. Le plus vieux de la troupe nous raconta qu'ils appartenaient au chef de Tamisso, ville située sur la route de Timbo et que ce chef les avait envoyé vendre à la côte. Ils cheminaient en conséquence vers les factoreries qu'il leur tardait d'atteindre quand leur conducteur était mort. Ils étaient alors tombés dans les mains de son frère qui les avait menacés de changer leur destination et de les vendre à l'intérieur. C'était là ce qui leur avait fait prendre la résolution de s'enfuir, et comme leur maître ne manquerait pas de les tuer, si on les reconduisait à Tamisso, ils nous suppliaient à genoux et en pleurant de les envoyer partout ailleurs.

Alors nous tînmes conseil. Ali-Ninpha et le Foulah jugeant le butin très-légitimement acquis, étaient d'avis de le partager entre tous les hommes de la caravane. D'un autre côté, comme notre route passait par Tamisso, nous ne pouvions ni dans notre intérêt ni dans l'intérêt des captifs, les garder avec nous. Dans cet embarras, je vins en aide à nos Africains, en proposant d'envoyer les esclaves à ma factorerie et d'en faire venir la valeur en marchandises.

On accueillit avec empressement ma proposition,

comme la plus praticable, et nos quinze captifs furent divisés en deux bandes de sept hommes chacune. On entoura leur ceinture de cercles de bambous, leurs mains furent attachées par de fortes cordes à ces cercles au travers desquels on fit passer ensuite une longue courroie de manière à bien assujettir les sept esclaves ensemble; une seconde courroie les tenait en outre attachés par le cou. Les circonstances justifiaient ces précautions extraordinaires; nous ne pouvions guère diminuer notre nombre. Tout ce qu'on accorda à Ali-Ninpha, chargé du convoi, ce fut deux interprètes et quatre de mes hommes armés. Il ne devait, au reste, conduire les esclaves que jusqu'à Kya où on les remettrait aux mains d'Ibrahim, en le priant de les escorter jusqu'à ma factorie, tandis qu'Ali-Ninpha lui-même se hâterait de nous rejoindre sur les bords de la rivière Sanghu où nous avions l'intention de nous arrêter.

Nous cheminâmes durant trois jours dans la forêt, traversant de temps à autre le lit desséché d'un torrent et des fourrés solitaires où nous aurions pu croire pénétrer les premiers, sans le sentier mal frayé que nous suivions. Comme il nous tardait d'être réunis à nos compagnons, nous marchions le plus lentement possible, et vers la fin du troisième jour, nous n'étions pas à plus de trente milles du théâtre de la capture, quand nous atteignîmes un petit village Mandingo récemment bâti par un trafiquant parvenu, qui avec l'habituelle jalousie et l'habituel orgueil de sa race, fit la plus froide réception à notre caravane Foulah. Une seule hutte nous fut assignée à moi et au chef; l'on conçoit la rage du mahométan condamné par cette insulte à dormir sous le même toit qu'un chrétien.

J'essayai de prévenir une explosion en disant au Mandingo que j'étais l'intime ami d'Ali-Ninpha, son compatriote et son supérieur et que je le priais de permettre

au chef de notre caravane de passer la nuit dans une hutte séparée ; l'impudent parvenu ne fit que rire de nos représentations. Il ne connaissait pas même Ali-Ninpha de nom et ne faisait pas plus de cas d'un chef Foulah et d'un mendiant blanc, que d'un claquement de doigts.

Mon valet de chambre nègre était présent ; il entendit cette aigre réplique tomber des lèvres du Mandingo, et sans me laisser le temps de mettre un frein à son zèle, il lui lança à son tour la plus grossière insulte qu'un Africain puisse décocher. Le Mandingo riposta par un coup du plat de son coutelas sur les épaules du coupable ; en un clin d'œil tous les spectateurs furent prêts à en venir aux mains. Foulahs, Mandingos, Sousous accoururent sur le théâtre du tumulte avec leurs arcs, leurs lances, leurs fusils. Le chef Foulah s'empara lui-même de mon fusil à deux coups et suivit la foule. Arrivé sur le terrain et voyant encore l'endiablé Mandingo brandir son coutelas d'une manière menaçante, il le visa avec mon fusil et lâcha les deux chiens. Par bonheur, j'avais pris l'habitude, en arrivant dans une ville amie, d'enlever les capsules, de crainte d'accident, en sorte que ledit fusil resta silencieux. Avant que le Foulah qui l'avait aussitôt converti en massue eût le temps d'assommer le Mandingo d'un coup de crosse, je me jetai entre eux et je parvins à les séparer, mais je ne pus empêcher les hommes de la caravane de garrotter le brutal et de l'attacher à un poteau au centre du village, qui fut bientôt débarrassé de ses cinquante ou soixante habitants, sauvés dans les bois voisins.

Nous disposâmes alors des logis comme il nous plut et les provisions de bouche ne nous manquèrent pas. On crut mieux faire aussi d'attendre Ali-Ninpha dans ce village que de gagner les bords du Sanghu où l'on pouvait être beaucoup moins bien. Dès que Ali fut arrivé, c'est-à-dire le second jour après l'événement, il n'hésita

pas à exercer les prérogatives judiciaires que revendiquent toujours les plus forts. La procédure fut instruite avec calme et régulièrement conduite. Trois chefs d'accusation pesaient sur le prévenu. 1° Il avait violé les lois de l'hospitalité envers un étranger; 2° il avait insulté et maltraité un chef Foulah et un Mongo blanc; 3° il avait manqué au respect dû au nom et à l'autorité de son compatriote et de son supérieur, Ali-Ninpha. Sur tous ces points, le prévenu fut déclaré coupable, mais comme il n'avait ni propriété mobilière, ni esclaves dont on pût s'emparer sous forme d'amende, le tribunal le condamna à recevoir cinquante coups de fouet et à faire détruire pour ne la relever jamais, la palissade qui entourait le village.

Tel est le procédé sommaire par lequel on inculque en Afrique les vertus sociales.

Notre caravane ainsi reposée mit trois jours à atteindre les bords arides et escarpés du Sanghu, qu'il me fut impossible de faire passer à mon cheval, vu l'escarpement des rochers et les énormes blocs de pierre dont le lit de la rivière était jonché; cependant mon escorte ne permit pas qu'un si fidèle et si commode compagnon restât en arrière. Tout le monde se mit à l'œuvre du meilleur cœur; on abattit des arbres et en un jour on jeta sur le ravin un pont de troncs d'arbres assujettis avec des lianes.

J'éprouvai beaucoup de difficultés à faire traverser à ma monture cette fragile et branlante construction. A peine atteignait-elle le bord opposé et commençait-elle à se remettre de son tremblement nerveux que je fus frappé de l'anxiété avec laquelle le noble animal cherchait à rebrousser chemin par la même voie. Les guides déclarèrent à l'envi que c'était le pressentiment instinctif d'un péril imminent, l'approche des bêtes sauvages.

Nous parlions encore que deux de nos éclaireurs, char-

gés de choisir un campement pour la nuit, revinrent avec les trois quarts d'un daim et un léopard qu'ils avaient surpris et tué, tandis qu'il dévorait sa proie. Depuis cinq jours nous n'avions pas mangé de viande. Comment nous défendre d'une certaine reconnaissance pour le chasseur sauvage auquel nous étions redevables de ce gibier?

Si la viande était rare, en revanche les villages regorgeaient de fruits et de légumes. Des ananas, des bananes, un fruit qui ressemblait singulièrement à la pêche pour la forme et la saveur, apaisaient notre soif et notre faim, en même temps, du moins la mienne; car les voraces indigènes fourrageaient partout et découvraient beaucoup d'autres choses inconnues ou du moins hors d'usage dans les pays civilisés. Ils trouvaient, par exemple, un certain agrément à l'écorce de plusieurs arbres ainsi qu'aux baies sauvages et à diverses racines dont ils dévoraient les unes crues et faisaient bouillir les autres dans l'eau qui jaillissait de toutes les collines. Les vallées et le pays découvert leur fournissaient aussi des friandises animales et végétales dont un homme blanc ne se fût pas douté. Bien des fois, affamé moi-même comme un loup, je voyais mes coquins se régaler dans un recoin de la forêt d'un ragoût qui semblait leur procurer toutes les jouissances gastronomiques d'un alderman, mais lorsque je voulais analyser l'olla podrida, je n'avais plus sous les yeux qu'un vrai chaudron de sorcières, où l'on avait jeté pêle-mêle des couleuvres, des lézards, des iguanes, des grenouilles et des tronçons de crocodiles.

CHAPITRE XVII.

Progrès du mahométisme en Afrique. — Aspect général du pays. — Splendide fécondité du sol. — Le *far-niente* tropical. — Scènes pittoresques des forêts, des rivières et des montagnes. — Arrivée à Tamisso. — Entrée triomphale. — Le bouffon de la cour. — Le palais de Mahomedou. — Scène renouvelée de Bruce. — Le bain impossible.

Un voyage dans l'intérieur de l'Afrique ne serait, après tout, qu'une longue et fatigante excursion rurale sans les périls de divers genres qui l'accompagnent et la guerre incessante que se font les tribus indigènes. On peut définir l'Africain un peuple agriculteur et pasteur, dont l'existence agricole et pastorale est trop souvent troublée par des luttes intestines. Ces luttes, nous l'avons déjà dit, ont pour origine des rivalités de familles, la soif du gain excitée par la traite et parfois aussi la soif du sang. L'Afrique occidentale, néanmoins, si en arrière qu'elle soit de la civilisation, ne peut être considérée comme absolument sauvage. L'extension du mahométisme vers le sud, à travers l'intérieur du pays, est lente, mais elle modifie essentiellement les mœurs. Le musulman africain propage encore, il est vrai, sa foi par les armes et cherche en même temps dans la guerre un profit matériel, mais les lois du prophète sont tellement supérieures, en définitive, aux traditions du paganisme, que depuis le dernier demi-siècle, l'influence civilisatrice du Koran sur les tribus africaines est admise par tous ceux qui se trouvent en contact avec elles.

La magnificence extérieure de la nature sous cette zône torride ne saurait être surpassée, non plus que sa fécondité. Là le moindre travail est récompensé au centuple; tout ce qu'il faut à l'homme, c'est un abri contre le soleil et

contre les pluies dans leur saison. L'excès de la chaleur rend impossible l'industrieuse activité des pays froids ou tempérés. L'indolence est presque une loi de la nature sous les tropiques, mais elle n'exclut pas la violence des passions. Au milieu de ses forêts de palmiers et de cocotiers, de ses bosquets de citronniers, d'orangers, de grenadiers et de figuiers, dont les fruits viennent pour ainsi dire chercher ses lèvres, mollement étendu sur sa natte, le nègre cuve tout à son aise ses rancunes et ses convoitises, et le choc électrique des passions le tire seul de sa somnolente béatitude.

A part les autres genres d'intérêt que peut offrir le voyage, il est curieux de voir un peuple sortir du plus honteux paganisme et ouvrir son intelligence aux lumières d'une religion, qui, si elle n'est pas la vraie, n'en contient pas moins les semences d'une civilisation relative.

Comme je voyageais dans la saison des sécheresses, je ne rencontrais pas la plupart des périls que doit affronter le voyageur africain dans la saison des pluies et des orages. Je n'étais pas forcé de m'enfoncer dans des lagunes de boue, de passer à gué des torrents débordés ou de lutter contre la crue des rivières. Nous trouvions partout les traces de la saison pluvieuse, un sol profondément sillonné, des ravins desséchés. Jamais notre caravane n'eut à souffrir du manque d'eau ou de vivres; la protection d'Ali-Mami s'étendait sur nous et nous faisait respecter, mais elle ne pouvait nous défendre de la chaleur, et je ne sais comment j'y résistais. Lorsque ma mémoire me fait de nouveau parcourir, après un laps de vingt-six ans, ce chemin de six cents milles à partir de la côte, il me semble se composer presque d'un bout à l'autre de ce que les Américains appellent un *trail*, c'est-à-dire, un sentier à peine frayé, à travers les forêts. Notre caravane elle-même le traça

en grande partie à l'aller et le suivit au retour. Il était rare de rencontrer des sentiers de traverse, excepté ceux qui conduisaient à des villages voisins, à des gués ou à des terres cultivées. Je me plains amèrement du soleil et cependant le feuillage des arbres, enlaçant leurs rameaux au-dessus de nos têtes, était si épais que nous marchions des heures entières à l'ombre. Une lumière d'un beau vert émeraude pénétrait les masses de feuillage et rafraîchissait non-seulement nos yeux, mais tout ce qu'elle baignait de ses flots mobiles. Par malheur, ce bien-être même était cruellement payé par les plus intenses souffrances, dès que nous sortions du sanctuaire des forêts pour entrer dans les vallées nues, les barrancas et les savanes marécageuses. Alors le soleil africain, tenant son grand œil rouge ouvert sur nous, nous dardait sans pitié des rayons que tous les objets répercutaient. C'étaient comme autant de flèches brûlantes décochées d'en haut, d'en bas, de tous côtés, des rochers, des herbages desséchés, des buissons. Notre caravane semblait être le foyer de l'incendie et nos yeux mêmes bouillir dans leurs orbites. Si le sentier suivait le lit d'un aride torrent, nos pieds fuyaient comme autant de fers chauds les fragments de rochers et les caillous incandescents. Souvent nous traversions de vastes prairies couvertes des lames dentelées de l'herbe-sabre, herbe plus haute que nos têtes et dont les bords aigus nous déchiraient comme des scies, malgré les masques de saule tressé dont nous protégions nos visages.

Tout autre est le premier aspect de l'Afrique. Après avoir longé la côte, tourné la proue de son esquif vers le ressac et traversé la barre furieuse qui ferme d'ordinaire l'embouchure d'une rivière africaine, le voyageur poursuit paisiblement sa route entre des rives marécageuses, couvertes de joncs ou complétement cachées sous les palétuviers. Bientôt la scène change; le calme

miroir du sombre et majestueux courant apparaît encadré par des bords élevés, fertiles et couverts d'innombrables variétés des plus hautes essences forestières, du sommet desquelles un épais manteau de vignes sauvages et de fleurs grimpantes flotte et baigne sa frange dans le courant. Quand ce tableau s'offre aux yeux pour la première fois, on est surtout frappé du développement gigantesque et splendide de la végétation. Des feuilles assez grandes pour servir de vêtements, sont ammoncelées et immobiles dans l'air calme. Le bambou et la canne à sucre agitent seuls leurs frêles lances et leurs feuilles flottantes comme des banderolles, sous l'impulsion du courant qui se joue dans leurs racines. A travers les troncs épais des arbres de haute futaie, on découvre de temps en temps de plus ou moins longues perspectives, de vastes prairies naturelles, des champs de riz ou de manioc, entremêlés des épis dorés du maïs. Sur d'autres points, des groupes d'orangers, de citronniers, de caféiers, de bananiers, sont dominés par la haute tige du cocotier ou recouverts comme des arcades par le palmier royal qui laisse retomber en voûte au-dessus d'eux sa vaste couronne de feuilles. Au-delà encore, sur le sommet d'une colline on aperçoit les huttes coniques des indigènes entourées de pâturages où paissent des troupeaux de moutons et de chèvres et les bœufs les plus gras. A mesure qu'on s'éloigne de la côte et qu'on suit les courbes de la rivière, on pénètre de plus en plus dans ce désert embaumé de fleurs, animé par les chants de milliers d'oiseaux et pour ainsi dire radieux de leur éblouissant plumage. La contrée ondule davantage, les collines succèdent aux plaines, les montagnes aux collines.

Les forêts surtout offrent les spectacles les plus variés. Tantôt c'est un chaos de verdure ; les lianes et les broussailles bloquent si hermétiquement les intervalles des ar-

bres que la hache seule peut ouvrir un chemin. Tantôt on se croirait sous les longues nefs d'une cathédrale gothique. Le sol verdoyant se déroule comme un tapis durant bien des milles, et de sa plane surface s'élancent des arbres aux troncs droits comme des colonnes, dont les rameaux gigantesques s'unissent à une prodigieuse hauteur et forment des voûtes dont la hardiesse eût effrayé même un architecte du moyen-âge.

Sur les hauteurs, la chaleur est tempérée par l'air des montagnes. Des points les plus élevés, on jouit d'un panorama magnifique et parfois sublime. Les forêts dominent naturellement, mais avec une longue-vue et même à l'œil nu, on voit se détacher des masses boisées, des collines couvertes de villages et cultivées. Tel est le spectacle ordinaire lorsqu'on regarde à l'ouest, mais au nord et à l'est, aussi loin que la vue peut s'étendre, de hautes chaînes de montagnes s'étagent en amphithéâtre et finissent par se perdre dans l'azur lointain du ciel.

Le matin, dans le voisinage des rivières, un épais brouillard s'étend d'ordinaire sous les pieds du spectateur, comme un grand lac de vapeur qui réfracte la lumière du soleil levant. Çà et là, au milieu de ce lac, on voit poindre les sommets des collines comme des ilots verdoyants. Mais avant que l'imagination ait pu se donner carrière, l'astre vainqueur des nuages élève son disque au-dessus des montagnes et les brouillards comme les spectres que met en fuite le premier chant du coq, disparaissent des vallées qu'ils ont hantées depuis la tombée de la nuit. Le soleil se montre soudain dans sa splendeur redoutable. A l'aspect de son maître, l'Afrique se dévoile et le ciel bleu, les forêts verdoyantes sont également dorés de ses ardents rayons.

Mais il est temps de revenir à notre caravane; elle était campée sur les bords du large ruisseau qui longeait les murs de la ville, et comme Ali-Ninpha croyait devoir au

chef Mahomedou l'annonce officielle de notre arrivée, nous nous préparions à faire dignement figure, par des ablutions générales et par un bout de toilette. Les femmes de la caravane prenaient grand soin de rehausser leurs charmes ; elles peignaient leur laine pour la défriser le plus possible, l'inverse du traitement qu'une européenne eût fait subir à sa chevelure ; elles graissaient leur peau de manière à la rendre aussi luisante que l'ébène poli ; elles chargeaient leurs bras et leurs chevilles de bracelets de verre et elles ceignaient leurs reins de pagnes blancs comme la neige. Ali-Ninpha connaissait l'amour-propre de ses vieux compagnons Mandingos ; il savait que Mahomedou serait très-mortifié d'être surpris dans l'enceinte de sa cour, accroupi peut-être sur une natte malpropre, avec une esclave en train de lui gratter la tête. Ali-Ninpha avait assez de diplomatie pour ne pas confondre la vie privée avec la vie publique des grands personnages de son pays et pour savoir que la première gagne tout à être reculée des yeux.

Dans l'après-midi, notre interprète revint au camp avec le fils de Mahomedou, qu'accompagnaient une douzaine de femmes portant des terrines de riz bouilli, des calebasses remplies d'une délicieuse sauce et une profusion de *Pure* ou beurre végétal. Mahomedou nous envoyait également un fort beau cheval destiné à mon entrée triomphale dans la ville.

Les vivres furent expédiés avec un appétit proportionné à la pénitence qu'il nous avait fallu faire depuis quelques jours. On leva les tentes et la caravane se mit en marche vers Tamisso. Nous faisions naturellement le plus de bruit possible ; les interprètes et les guides marchaient en avant et déchargeaient à l'envi leurs fusils ; une demi-douzaine de tam-tams retentissaient sous des coups redoublés, tandis que les femmes chantaient des

chœurs, dont la sauvage mélodie ne faisait pas trop de déshonneur à la musique éthiopienne.

A mi-chemin de la ville, nous vîmes venir à nous une troupe de musiciens que le vieux chef nous envoyait pour fêter notre bienvenue par des chants accompagnés sur les harpes du pays. Bientôt je fus entouré de chanteurs qui faisaient le plus nauséabond panégyrique de l'opulent Mongo. Le bouffon ou fou de la cour se chargea de conduire mon cheval et persista à m'essuyer le visage avec un mouchoir de poche d'une propreté problématique.

Enfin nous atteignîmes les portes encombrées par la foule des curieux. Hommes, femmes, enfants accouraient pour voir le Furtou, l'homme blanc, le riche Mongo et semblaient tout aussi ravis du spectacle que si j'avais été le président des Etats-Unis lui-même ou un patriote exilé au-delà de l'Atlantique. Le guichet de la porte était si bas que je mis forcément pied à terre; mais la curiosité devint si vive et si étouffante, qu'il me fallut faire halte tout-à-fait jusqu'à ce que les constables du lieu eussent tempéré l'enthousiasme public par une distribution de coups de bâton et de fouet.

Ainsi délivré, je me hâtai de gagner le palais de Mahomedou. Comme les résidences royales africaines, il se composait d'un grand mur de boue, d'un enclos quadrangulaire où l'on entrait par une petite porte, d'une grande cour et de nombreuses cabanes en adobé entourées de verandahs. Les meubles, c'est-à-dire les nattes et les lits, étaient en canne et des terrines en bois, des chaudrons en cuivre, des bassins ordinaires pour se laver, avaient été rangés en bataille dans un double but d'utilité et d'apparât.

Sur un lit ou canapé couvert de magnifiques peaux de léopards, Mahomedou attendait mon arrivée avec autant de majesté qu'un rejeton des plus vieilles dynasties. C'était un homme d'au moins soixante ans, très-

chargé d'embonpoint. Il portait une paire de culottes turques et une large chemise mandingo couverte de broderies jaunes et rouges. Son crâne chauve ou rasé était coiffé d'un léger turban, et une longue barbe blanche, se détachant en relief sur sa peau d'un brun foncé, descendait sur sa poitrine. Ali-Ninpha me présenta solennellement à ce personnage qui daigna se lever, me secoua la main, fit claquer ses doigts et me dit trois fois que j'étais le bienvenu. Le chef Foulah et mon compagnon Mandingo commencèrent ensuite le « dantica » ou l'exposé de l'objet de notre visite; mais lorsqu'ils annoncèrent que j'étais l'hôte d'Ali-Mami de Foutah-Yallo et que par conséquent j'avais droit au libre passage, sans frais ni dépens, je vis la physionomie du vieillard s'allonger soudain, à l'idée de perdre son droit habituel de transit.

Le déplaisir de Mahomedou ne pouvait échapper à l'œil scrutateur d'Ali-Ninpha, et comme nous en étions convenus d'avance en particulier, il saisit la première occasion pour murmurer à l'oreille du vieux chef que l'homme blanc sachant bien qu'il devrait passer par Tamisso, n'était pas venu les mains vides. « Mon objet, » lui dit-il, « en visitant cette région et le territoire du roi Foulah n'était pas une vaine curiosité. Je voulais nouer des relations de commerce sur le pied le plus avantageux et surtout acheter des nègres pour en charger les nombreux navires qui attendaient mes ordres sur la côte avec d'immenses cargaisons d'étoffes, de fusils et de poudre. »

A ce mot de trafic, le nuage qui assombrissait le front de Mahomedou se dissipa. Le vieux pécheur hocha la tête d'un air satisfait comme un mandarin chinois et me prenant par la main, il me présenta à son peuple comme son bien aimé fils. La meilleure des maisons contenues dans l'enclos fut immédiatement préparée pour mon loge-

ment, et au sortir de l'audience Ali-Ninpha m'amena la directrice du harem de Mahomedou; c'était aussi son factotum et sa confidente. Nous lui remîmes les dix pièces de cotonnade et l'abondante provision de tabac qui devaient nous rendre son seigneur et maître propice.

Fatigué par la poussière, l'exercice, la foule, la chaleur, la curiosité des populations africaines, je dévorai mon souper de poulets grillés et de lait, et je me disposai à m'étendre sur ma couche de roseaux recouverte de nattes et de peaux. Cependant avant de me livrer au sommeil, je crus bien faire de profiter d'un bain qui m'avait été préparé par ordre de Mahomedou dans une petite cour derrière ma chambre ; mais au moment où je me déshabillais, ma modestie fut mise à une rude épreuve. Les serrures et les loquets même sont inconnus dans ce pays libre et sans gêne. Le bruit s'était bientôt répandu parmi les dames du harem que le Furtou ferait probablement ses ablutions avant de se coucher, en sorte qu'au moment où j'entrai dans la cour, autant d'yeux se trouvaient braqués sur moi que sur Louis XIV quand il prenait ses repas en public. Ne pouvant parler la langue de ces dames, je les suppliai par la pantomime la plus expressive de me laisser seul ; mais les gestes et les supplications muettes restèrent inutiles ; alors j'enlevai hardiment ma chemise, ne gardant que mes culottes. Ces dames n'avaient encore vu que mon visage et mes mains bronzées par le soleil ; la blancheur de ma poitrine et de mon dos en fit fuir un grand nombre, mais seulement pour crier à leurs compagnes de venir voir le Furtou qui avait perdu sa peau. Une vieille commère, la doyenne d'âge de la troupe selon toute apparence, promena rudement sa main sur ma poitrine et regardant ensuite ses doigts avec dégoût, comme si elle venait de toucher un lépreux, elle les essuya contre le mur. Cette répugnance dont Bruce avait été jadis l'objet dans un sérail abyssin,

semblait dominer l'étonnement universel ; j'espérais donc que l'enquête n'irait pas plus loin , mais la curiosité nègre surpasse toutes les curiosités. Ces dames continuèrent de jacasser , de grimacer , de rire et de tâter ma peau. Finalement je désappointai leur attente en me bornant à me laver les épaules et la poitrine. Notre séjour à Tamisso dura trois jours , pendant lesquels l'hospitalité de Mahomedou ne se rallentit pas. Deux fois par jour au moins je me régalais de poulets fort tendres , accompagnés d'un riz d'une blancheur de neige. Le maître d'hôtel de Mahomedou m'avait prêté une cuiller d'argent provenant , disait-il , d'un voyageur mort, quelques années auparavant, dans l'intérieur du pays. Pendant toute sa vie , ledit maître d'hôtel n'avait vu que quatre hommes de ma race dans les murs de Tamisso. Leurs noms lui échappaient de la mémoire, mais le dernier était un jeune homme pauvre et savant , venu sans doute du Sénégal ; il suivait une nombreuse caravane et lisait le Koran comme un muphti.

Tamisso était entouré d'une double palissade de pieux très-élevés et très-pointus. L'espace, d'environ sept pieds, ménagé entre les deux enceintes , était planté de pieux plus petits , durcis au feu et très-serrés , lesquels pieux devaient faire l'office d'autant de pals si l'ennemi franchissait le premier obstacle. Trois portes conduisaient dans la ville, mais par une série de murs en zig zags, percés de meurtrières aux angles, de manière à commander les étroites rues des faubourgs.

CHAPITRE XVIII.

Aspect plus vivant et plus prospère du pays en pénétrant dans l'intérieur. — Halte avant d'arriver à Jallica. — Souvenirs de jeunesse d'Ali-Ninpha. — Le tambour de guerre. — Le roi Souphiana. — Grande revue, fêtes et réjouissances, danses et concerts. — Madou, l'Ayah. — L'harmonica. — Nous poursuivons notre voyage. — Almah de Bellah vient à notre rencontre. — Entrée à Timbo. — Cordiale réception de l'Ali-Mami. — Conseil des chefs, présidé par son fils Solimani. — Curieux discours d'Almah de Bellah. — Mes présents font des jaloux. — Abdulmomen, prince et docteur, entreprend à son tour mon éducation musulmane.

A mesure que notre caravane, approchant du pays Foulah, atteignait les hautes terres, un air plus frais lui communiquait une vigueur nouvelle, et sa marche s'accélérait au point de faire souvent plus de vingt milles en un jour. La première localité importante où nous allions maintenant passer était Jallica. Durant trois journées, nous côtoyâmes le flanc méridional d'une chaîne de montagnes, dont les pentes et les vallées étaient remplies de rivières, de torrents, de ruisseaux. Grâce à cette irrigation naturelle, les champs présentaient le plus riche aspect; la population était aussi plus nombreuse. Nous rencontrions de nombreuses caravanes d'esclaves et de bétail qui se rendaient à différents marchés. Les vivres abondaient; on nous donnait une volaille pour une feuille de tabac; un grand bol de lait ou une douzaine d'œufs pour une charge de poudre; un gros mouton ne coûtait qu'un quart de livre de sel.

Cinq jours après notre départ de Tamisso, l'approche de Jallica nous fut annoncée par nos guides, et là, comme à notre arrivée dans la première ville, une halte d'une demi-journée nous parut nécessaire pour procéder aux

ablutions et faire une entrée convenable dans une cité dont le chef ou roi Souphiana était un parent d'Ali-Ninpha.

On évaluait à trois milles environ la distance de notre campement à la ville, mais une heure ne s'était pas écoulée quand les sourds roulements du tambour de guerre nous apprirent que notre message avait été bien accueilli. Je m'attendais jusqu'à un certain point à une réception brillante à Jallica ; Ali-Ninpha l'avait habitée dans sa jeunesse et y avait occupé une position importante. Absent depuis bien des années de cette ville bien-aimée, il pleura comme un enfant, lorsqu'il entendit le tambour de guerre. Ses battements discordants produisaient le même effet sur l'Africain demi-barbare que le son des cloches du pays natal sur l'Européen civilisé. Enfin le tambour se tut. Ali-Ninpha me dit que, durant cinq années, ce même instrument avait été placé sous sa direction à Jallica, et que jamais, dans ce laps de temps, il n'avait donné le signal d'une retraite ni annoncé un désastre. Pendant la paix, on ne touchait audit tambour que pour des réjouissances publiques, et si les autorités permettaient en ce moment de le battre, c'était pour accueillir un ancien chef avec les honneurs dus à son rang et à ses services. Tandis que nous causions encore, le porteur de lance de Souphiana parut et nous annonça avec un grand *salaam* que les portes de Jallica étaient ouvertes au Mandingo et à sa compagnie.

Aucun *fanda* ou rafraîchissement n'accompagnait cette assurance de bien-venue; mais dès que la caravane arriva à cinquante pas des murs, une troupe de guerriers sortit de la ville en poussant des acclamations, et prenant Ali-Ninpha sur ses épaules, lui fit franchir les portes au son d'un chant de guerre et des instruments les plus discordants.

Je m'étais tenu à dessein, avec mes hommes, un peu

en arrière du gros de notre escorte africaine, en sorte que notre caravane presque toute entière entra dans la ville avant que mon visage, singulièrement bronzé par le soleil, me fit néanmoins reconnaître de la foule pour un homme blanc.

Aussitôt l'air retentit d'un cri répété par mille voix : « Un Furtou ! un Furtou ! un Furtou ! » Et l'on nous jeta la porte au nez, de manière à nous isoler complétement de nos guides et de nos compagnons; mais Ali-Ninpha n'était pas homme à oublier, même au milieu de sa réception triomphale, son ami le Mongo de Kambie. Parvenu au bout de la rue, il avait entendu les cris et vu rejeter la porte sur nous. Déjà mon guide Foulah s'abandonnait à un accès de rage orientale contre les Mandingos inhospitaliers; il n'eût pas tardé, j'en suis sûr, à secouer la poussière de ses sandales contre la porte de Jallica, quand Ali-Ninpha, se précipitant lui-même vers cette porte, la fit rouvrir avec force excuses pour le mahométan et pour moi.

Cette fâcheuse erreur ou ce malheureux accident fut cause d'un assez long retard et diminua de beaucoup la satisfaction avec laquelle notre caravane défila sur la vaste place carrée de Jallica avant d'entrer sous l'immense hanhar qu'on appelait « le palaver. » La place était couverte d'hommes jeunes et vieux, armés de fusils et de lances; tous portaient de grands coutelas suspendus à leur cou par un étroit baudrier. Au milieu se tenait assis Souphiana lui-même entouré des personnes de sa cour. Dès qu'il vit Ali-Ninpha s'approcher, il se leva, tira son sabre et tenant Ali embrassé avec son bras gauche, il brandit du bras droit la lame étincelante au-dessus de sa tête. Ce genre particulier d'accolade fut imité par tous les membres du conseil royal, tandis qu'au centre de la place le tambour de guerre, composé d'un arbre creux, de quatre pieds de diamètre et couvert de peaux tendues

que deux sauvages battaient à l'envi avec des espèces de martinets, garnis de balles de plomb, nous assourdissait par un bruit de tonnerre.

On peut s'imaginer ma joie en voyant le Mandingo prendre place à côté du prince et donner ainsi le signal du silence au tambour; mais ce n'était que le commencement d'une autre cérémonie prolongée, la revue des troupes du roi en l'honneur de leur ancien commandant. Durant deux heures, il fallut assister au défilé de tous les guerriers de Jallica devant l'ex-tambour-major. Chaque chef en passant devant lui abaissait la pointe de sa lance ou de son arme en signe de respect et de soumission. Pendant tout ce temps, je restais perché sur mon cheval sans qu'aucun des hauts fonctionnaires parût prendre garde à moi. Ali-Ninpha comprenait seul mon impatience et le peu d'agrément de ma position. Deux ou trois fois il m'envoya un message pour me maintenir en belle humeur. « Il était impossible, disait-il, d'abréger la cérémonie sans manquer de courtoisie envers le roi et ses compatriotes. » Dès qu'il put s'échapper, il traversa la cour du palais pour m'aider à mettre pied à terre, et bousculant la foule à droite et à gauche, il me conduisit près de son parent Souphiana qui me tendit aussitôt sa main royale en signe d'amitié. Ali-Ninpha me proclama son fils et fit de moi un tel panégyrique, il exalta tellement mes qualités personnelles, mes vertus morales et surtout ma richesse, que les courtisans poussèrent en guise d'applaudissements, une série de grognements des plus singuliers.

Je n'avais pas encore vu d'aussi belle ville nègre que Jallica. Ses rues étaient plus larges, ses maisons mieux bâties, ses habitants plus civils; malgré la brusque fermeture de la porte, personne n'importuna l'ami d'Ali-Ninpha et l'hôte de Souphiana. Je pris un bain sans avoir à redouter la curiosité féminine. La maison qui m'était

assignée devint pour moi un véritable château-fort et quand j'en sortais, deux hommes armés de rotins me précédaient et débarrassaient mon chemin des femmes et des enfants.

Après une couple de jours paisiblement passés à nous remettre des fatigues du voyage, je crus devoir me présenter à l'improviste, après déjeuner, à Souphiana pour lui faire les présents accoutumés dans tout l'Orient. Comme l'hôte, durant mon voyage, de l'Ali-Mami de Foutah-Yallo, j'étais exempt de toute espèce de taxe, et mon guide Foulah ne m'aurait certainement permis de payer aucun tribut ni droit de passage, s'il m'avait su dans cette intention ; mais j'avais soin de saisir une occasion secrète pour offrir mon présent volontaire, désirant laisser partout un bon souvenir. Souphiana fut naturellement sensible à ma générosité en pareille circonstance, et il me rendit ma politesse en m'invitant à dîner chez sa principale femme.

Le gala fut suivi d'un concert exécuté par des négresses, avec des harpes composées de triangles de bois, garnis de fibres de canne, en guise de cordes, et des bangoes, c'est-à-dire des gourdes recouvertes de peau, percées de trous et munies de cordes analogues à celles des harpes. Je fus peu charmé, je l'avoue, de l'harmonie des voix et des instruments. Cependant ma curiosité se trouva excitée par une invention musicale qui ressemblait assez aux harmonicas dont les enfants jouent dans mon pays. Une planche d'environ deux pieds carrés se terminait de deux côtés par un rebord saillant, au-dessus duquel deux cordes en fibres de canne étaient fortement tendues. A ces cordes se trouvaient fixés des fragments de bambou polis avec soin et diminuant graduellement de dimension de gauche à droite, et sept gourdes également graduées de dimension et destinées à adoucir le son. L'instrument tout entier était suspendu par une courroie

au cou de l'exécutante qui le frappait avec deux petits marteaux de bois dont le choc était adouci par une substance élastique.

Une des plus jolies filles de la ruche jouait de cet harmonica africain. On la disait renommée pour son habileté musicale. Ses mains, ses poignets, ses coudes, ses genoux, ses chevilles, ses pieds étaient garnis de clochettes argentées, et comme elle dansait, chantait et jouait de son instrument tout à la fois, elle semblait rendre des sons par tous les pores. Bon nombre de ses poses auraient gagné, sous le rapport du pittoresque et de la décence, à ce qu'elle fût un peu plus drapée; mais à Jallica, Madou, la belle Ayah, n'en était pas moins regardée comme un Mozart pour la composition musicale, une Jenny Lind pour le chant, une Taglioni pour la danse aérienne et la pantomime. La représentation finie Souphiana fit don à la virtuose d'un esclave, et comme elle me faisait un beau salaam en passant devant moi, je lui donnai mon couteau américain, faute d'autre chose, promettant de le lui échanger chez moi contre dix livres de tabac.

Certaines superstitions relatives aux phases de la lune empêchèrent mon guide Foulah de partir aussitôt que je l'aurais désiré; et tandis que l'inconstante planète nous tenait en échec, Ali-Ninpha se trouva assez souffrant, pour ne pas aller plus loin que sa bien-aimée ville de Jallica. Je soupçonnai dès lors le Mandingo de se faire plus malade qu'il n'était, et j'appris plus tard qu'en effet j'avais été dupe d'une petite comédie. Jamais Ali-Ninpha n'avait eu l'intention de suivre notre caravane jusqu'au bout. Il avait dupé trop de marchands Foulahs sur la côte, il leur devait encore trop d'esclaves pour ne pas entrevoir plus d'un inconvénient, d'un péril peut-être, à pénétrer sur le domaine de l'Ali-Mami de Foutah-Yallo.

Avant notre départ de Jallica, nous avions dépêché

un messager à Timbo pour annoncer notre prochaine arrivée. Pendant six jours, notre route traversa de riantes collines et de fertiles vallées arrosées par de nombreux ruisseaux.

Parvenus sur une hauteur qui dominait le territoire de Foutah-Yallo, nous découvrîmes sur un vaste plateau une troupe d'hommes armés à pied et à cheval, et une douzaine de chevaux que tenaient par la bride des espèces de palefreniers, vêtus de couleurs éclatantes. Je me précipitai aussitôt en avant de la caravane sur ma monture harassée et j'arrivai à temps pour tomber dans les bras que me tendait Almah de Bellah, avant qu'il eût parlé à aucun des nôtres. Cet excellent jeune prince, accompagné de ses amis et suivi d'une troupe choisie de guerriers et d'esclaves, était venu jusque-là à ma rencontre et m'apportait les félicitations de son père.

L'instant d'après, nous avions mis pied à terre et nous étions tous à genoux, tandis qu'à un signal du guide Foulah, le plus profond silence régnait dans la troupe et la caravane. Tous les yeux se portaient au-delà de l'immense plaine vers l'Orient. L'émotion religieuse la plus profonde et la plus sincère s'était emparée de la multitude, et d'une voix sonore, Almah de Bellah, le visage et les bras levés vers le ciel, entonnait un hymne de remercîment à Allah qui lui rendait son frère sain et sauf.

Cette solennelle et cordiale réception ne me donnait pas seulement une idée avantageuse du caractère africain parmi les tribus de l'intérieur, tribus relativement civilisées par le mahométisme ; elle m'offrait aussi tous les gages de sécurité personnelle et la perspective la plus avantageuse pour le trafic. Nous étions encore à une journée de marche de la capitale. Almah de Bellah lui-même déclara qu'il était impossible, en faisant la plus grande diligence, d'atteindre Timbo sans une autre halte. Cepen-

dant comme il désirait nous conduire au terme de notre voyage, sans fatigues nouvelles, il nous fournit des chevaux frais et fit porter par des hommes de sa garde les bagages de notre caravane, qui ainsi soulagée hâta naturellement le pas. La nuit venue, nous nous reposâmes plusieurs heures dans un village, et le lendemain avant le jour, nous entrâmes dans Timbo dont les habitants dormaient encore.

On me conduisit tout de suite dans une maison spécialement construite pour moi et entourée d'un grand mur pour me protéger contre les intrus. Je trouvai à l'intérieur le duplicata de tous les humbles comforts de mon domicile sur le Rio-Pongo, des tables, des sofas, des assiettes, des couteaux, des fourchettes, des verres, des pots à l'eau, des bassins, etc., etc. Mon ami Almah de Bellah les avait achetés et fait venir à mon insu d'autres factoreries. Le centre de la principale chambre était décoré d'un ample fauteuil ou dormeuse américaine, ingénieusement fabriquée par les indigènes avec des bambous et des cannes. Des attentions si délicates devaient avoir d'autant plus de prix à mes yeux que les musulmans ne se servent pas de la plupart de ces meubles et ustensiles. « J'espère, » me dit Almah de Bellah en me faisant asseoir, « que vous vous trouverez bien de ces objets pendant le temps qu'il vous plaira d'habiter avec votre frère à Timbo. Vous n'avez pas à me remercier de vous avoir traité sous ce rapport autrement qu'un musulman de naissance, car vous avez eu la bonté de vous souvenir vous-même de toutes nos petites habitudes nationales, lorsque j'étais votre hôte sur le Rio-Pongo. Allah soit loué de votre conversion et de votre arrivée ! Reposez-vous en paix dans le royaume de l'Ali-Mami, votre père et le mien ! »

J'embrassai le généreux et intelligent prince nègre d'aussi bon cœur qu'un proche parent qui me serait ar-

rivé de la vallée lointaine et chérie de l'Arno. Pendant sa visite à ma factorerie, Almah de Bellah avait semblé particulièrement charmé d'une vieille robe de chambre, dans laquelle je m'enveloppais à l'heure des siestes. Sur le point d'entreprendre mon voyage à l'intérieur, j'en fis faire une sur le même modèle par un des plus habiles artistes de Kambie ; je choisis un calicot de couleur éclatante, et j'ordonnai de ne pas ménager l'étoffe. Cette robe de chambre, aux formes plus amples qu'il n'est d'habitude parmi les dandys, fut garnie d'une doublure bleu de ciel et bordée d'une large bande d'un jaune flamboyant. L'ensemble était de nature à frapper l'imagination africaine. Aussi lorsque je tirai le fastueux vêtement de ma malle pour le faire endosser à Almah de Bellah, avec une belle chemise à jabot et à manchettes, je crus que le pieux musulman en perdrait la tête de ravissement. Il me serra une douzaine de fois dans ses bras ; un tigre, soit dit sans comparaison, n'a pas l'étreinte plus vigoureuse.

Un bain nous débarrassa de la poussière du voyage, et nous enleva jusqu'au souvenir de nos fatigues, tant nos muscles se trouvèrent retrempés. Almah de Bellah me fit savoir alors que l'Ali-Mami serait bientôt prêt à nous recevoir, mais il désirait que notre entrevue eût lieu sans cérémonial.

Le vieux chef était confiné dans sa demeure par une hydropisie des membres inférieurs, qui lui rendait la vie pénible et fastidieuse. Le soin de ma réception retomba donc tout entier sur son fils ; je n'eus pas lieu de le regretter. Après m'être parfaitement reposé, je me levai de mon sofa recouvert de nattes, et pour la première fois depuis un mois je fis une toilette complète, composée entre autres articles d'une chemise d'une blancheur de neige, d'un gilet éclatant, d'une paire d'escarpins de Paris et d'un fez turc surmonté d'une énorme

houppe bleue. Mes deux interprètes portaient des costumes mandingos tout neufs et ornés de broderies inaccoutumées. Mon valet de chambre nègre avait endossé, de son côté, un de mes habillements, en sorte qu'après avoir donné à porter à l'un mon fusil à deux coups, armé les autres de mes pistolets et d'un sabre d'ordonnance, destiné à être offert à l'Ali-Mami, je devais faire une très-respectable et très-pittoresque figure pour un gentleman en voyage. Dès que je sortis de ma maison avec mon cortége, une foule nombreuse m'accueillit par des exclamations de surprise, mais elle m'ouvrit respectueusement un passage ; je ne faillis pas être étouffé comme dans d'autres villes.

Le palais de l'Ali-Mami de Foutah-Yallo, ainsi que tous les palais de cette région de l'Afrique, se composait d'une vaste cassine bâtie en adobé et entourée de la galerie couverte habituelle. Un grand mur la protégeait contre le vulgaire importun. En face de l'habitation, à l'ombre de la verandah, sur un amas de peaux de moutons garnies de leur toison, était couché le vieux chef dont plusieurs négresses esclaves rafraîchissaient les pieds enflés avec de grands éventails en feuilles de palmier. Je m'avançai d'un pas ferme vers lui, et je lui fis un profond « salaam, » tandis que Almah de Bellah présentait son frère blanc. L'Ali-Mami étendit aussitôt les mains et saisissant les deux miennes, il me fit asseoir à ses côtés sur les peaux de moutons ; puis regardant mon visage et semblant chercher à lire au fond de mes yeux, il me dit avec un sourire plein de bonté : « Quel est votre nom ? »

« Almah de Bellah ! » lui répondis-je.

Dès que j'eus prononcé ce nom mahométan contre lequel j'avais échangé mon nom chrétien, avec son fils, à Kambie, le vieillard qui tenait encore mes mains dans les siennes, passa ses bras autour de ma ceinture, me

serra plus étroitement et levant les bras vers le ciel, répéta trois fois : « Dieu est grand et Mahomet est son prophète ! »

A cette invocation succédèrent des questions nombreuses sur ma personne et mon histoire. « Quel était mon père ? Quelle était ma mère ? Combien avais-je de frères? Etaient-ce des guerriers ? Etaient-ce des savants? Comment avais-je pu me décider à faire de si grands voyages? Combien de temps resterais-je à Foutah-Yallo? Etais-je satisfait de mon logement ? M'avait-on traité sur toute ma route avec honneur et bon vouloir ? » Pour clore cet interrogatoire, l'Ali-Mami me dit qu'il espérait bien que je resterais près de lui pendant toute la saison pluvieuse.

Plusieurs fois, au milieu de notre entretien, de sourds gémissements échappèrent au vieux chef ; plusieurs fois les muscles de son visage se contractèrent avec une expression de douleur. Il souffrait trop visiblement, et j'abrégeai l'entrevue autant que le permettait l'étiquette orientale. Avant de nous séparer, il me serra de nouveau sur son cœur et s'adressant à l'un des interprètes, il lui ordonna de dire à son maître le Furtou que tout ce que je pouvais désirer dans le royaume, m'appartenait, esclaves, chevaux, bétail, produits de toute espèce. Puis se tournant vers son fils, il ajouta : « Almah de Bellah, l'homme blanc est notre hôte. C'est à son frère de veiller à tous ses besoins et de faire droit à toutes ses plaintes. »

L'Ali-Mami avait au moins soixante ans. Sa stature noble et imposante était presque celle d'un géant, car il avait beaucoup plus de six pieds. Ses membres paraissaient bien proportionnés ; son visage ovale était d'une couleur d'acajou foncé, ses tempes nues, sa tête couverte d'un turban dont les bouts pendaient en plis jumeaux le long de ses joues. L'ensemble de ses traits of-

frait une remarquable régularité, et si ses lèvres étaient un peu épaisses, son nez un peu épaté, en revanche son front élevé et perpendiculaire contrastait avec le front habituellement déprimé des nègres, et lorsqu'il parlait ou souriait, il montrait encore malgré son âge, deux rangées intactes de dents d'ivoire.

J'eus de nombreux entretiens avec l'Ali-Mami et toujours la simplicité affectueuse de ses manières me charma.

L'usage du pays est de confier aux prêtres le premier né de la famille royale. Dès son enfance, l'Ali-Mami de Foutah-Yallo avait pour ainsi dire vécu dans la mosquée. C'était donc plutôt un esprit méditatif et religieux qu'un homme de guerre. Le reste de sa famille, au contraire, et surtout ses plus jeunes frères, avaient pris part à toutes les expéditions militaires, à l'intérieur ou à l'extérieur du pays. Homme essentiellement pacifique et bon musulman, l'Ali-Mami pratiquait la modération et la sobriété en toutes choses. Jamais il ne se permettait d'autres spiritueux qu'une liqueur fermentée, faite avec des racines et très-sucrée, ressemblant à l'hydromel. Ses rapports avec moi furent toujours pleins d'affabilité. Il témoignait le plus grand souci de mon bien-être, mais jamais il ne prononçait une demi-douzaine de phrases sans les entrelarder de citations du Koran. Souvent au milieu d'une causerie animée dans laquelle il s'étonnait de ma curiosité et de mon goût pour des contrées si éloignées de celles où j'étais né, il rompait soudain le fil de la conversation, parce que l'heure des prières était venue. D'autres fois, il levait non moins subitement la séance, parce qu'il était temps de faire les ablutions prescrites par la loi. Entre les prières, les ablutions, les repas, le sommeil, la haute direction des affaires publiques et les heures consacrées à éventer ses pieds malades, la vie de l'Ali-Mami s'écoulait d'une façon assez monotone,

même pour un potentat oriental, et la même routine dut continuer jusqu'au jour où il plut à Allah de l'appeler dans le paradis des vrais-croyants. Jamais je ne pus lui faire comprendre comment on parvenait à construire des navires assez grands pour contenir six mois de vivres. C'était un problème que Dieu et les hommes blancs pouvaient seuls résoudre, à son avis.

Comme il était convenu que je déjeunerais le jour de mon arrivée chez la mère d'Almah de Bellah, après avoir été présenté à l'Ali-Mami, je fis hâter le pas à mes compagnons, car la réception royale me tenait depuis longtemps à jeun. Nous fûmes bientôt chez la respectable matrone qui, âgée de cinquante ans au moins, voilait encore son visage et son sein sous une ample draperie. Cela ne l'empêcha pas de me faire l'accueil le plus empressé, de m'appeler Almah de Bellah-Théodore et de préparer de ses mains le déjeuner auquel nous fîmes honneur, accroupis sur les nattes de la verandah. Du lait et du riz, des bananes et du miel composaient ce frugal repas, offert du meilleur cœur et arrosé de calebasses d'eau fraîche que faisaient circuler des négressee nues, dignes par la beauté de leurs formes de servir de modèle à la sculpture.

Le déjeuner fini, je croyais les cérémonies de la journée terminées, mais, à mon grand effroi, j'appris que la partie la plus importante de la réception n'était pas encore commencée.

« Nous allons maintenant, » me dit Almah de Bellah tandis que je saluais sa mère, « nous hâter de nous rendre au palaver où sont depuis longtemps réunis, j'en suis certain, nos chefs impatients de vous voir. » Mieux valait s'exécuter de bonne grâce. Que servait d'ailleurs un ajournement? Je pris le bras de « mon frère » et suivi de mon cortége, je me rendis à la réunion dont j'étais l'objet et qui se tenait dans un charmant bosquet

de cotonniers et de tamarins, consacré à ce genre de meetings. J'y trouvai une nombreuse assemblée des notables de Timbo et au centre, accroupis sur des peaux de moutons, un cercle choisi de « pères conscrits », présidés par Solimani-Ali, fils du roi et frère d'Almah de Bellah.

Dès que ce dernier m'eut présenté, Solimani se leva, me fit un profond salut et me prenant par la main, me conduisit près d'une grosse pierre, couverte d'une espèce de nappe blanche, le siége d'honneur pour un étranger de distinction. J'y pris place, et aussitôt tous les membres de l'assemblée se levèrent, me serrèrent la main à tour de rôle et me souhaitèrent trois fois la bienvenue. Almah de Bellah se tint patiemment à mes côtés jusqu'à l'achèvement de la cérémonie. Lorsque tous les chefs eurent repris leur place sur leurs peaux de moutons, il s'avança à son tour, salua trois fois l'assemblée, invoqua trois fois Allah et me présenta aux chefs et à la multitude comme son frère. J'étais venu, dit-il, dans le Foutah-Yallo sur son invitation, avec le consentement de son bien-aimé roi et père, l'Ali-Mami et de son bien-aimé frère Solimani. Il espérait donc que tous les chefs présents pratiqueraient fidèlement les lois de l'hospitalité envers son frère blanc. De nombreuses raisons les invitaient à le faire; il se contenterait d'en signaler trois. Premièrement et avant tout j'étais presque aussi bon musulman que la plupart des Mandingos; il en savait quelque chose, puisqu'il était lui-même l'auteur de ma conversion; secondement, j'avais droit à tous les égards des Foulahs, parce que j'étais un des riches marchands du Rio-Pongo; troisièmement, j'avais pénétré au cœur de l'Afrique pour acheter des esclaves et en donner un fort beau prix.

L'usage dans les palavers africains, comme dans les meetings de certains sectaires, est de faire connaître son

assentiment par des murmures plus ou moins bruyants, de légères exclamations ou des cris d'enthousiasme, selon que l'orateur plaît plus ou moins et se montre plus ou moins pathétique. Lorsque Almah de Bellah informa ses amis des circonstances de mon arrivée, lorsqu'il leur dit mon nom et réclama pour moi la plus large hospitalité, lorsqu'il parla surtout de ma richesse, les murmures approbateurs de l'assemblée allèrent croissant en nombre et en volume, mais du moment où il leur communiqua mon dessein d'acheter des esclaves, l'enthousiasme fut porté au comble; ils s'écrièrent d'une voix unanime : « Alla-Oki-Barra. Le Dieu du ciel soit loué ! »

Je ne réprimai pas sans peine un éclat de rire, quand mes interprètes m'expliquèrent le sens du discours d'Almah de Bellah. Dans l'intervalle, on avait apporté les présents que je destinais aux principaux chefs ; je me hâtai de les étaler; ils se composaient de plusieurs pièces de cotonnades bleues et blanches, de dix aunes d'écarlate, de six petits barils de poudre, de trois cents livres de tabac, de deux chapelets d'ambre et de six fusils. Je fis mettre à part sur un brillant tapis un sabre doré et un paquet de cantharides pour l'Ali-Mami.

Ces arrangements terminés, Solimani prit la parole après son frère et montrant les présents, dit qu'ils prouvaient la vérité de ce qu'avait annoncé Almah de Bellah. Un homme vraiment riche venait d'arriver dans la capitale du Foutah-Yallo et qui plus est cet homme riche voulait acheter des esclaves. Quelle générosité n'était pas la mienne? J'étais leur hôte. Je ne leur devais ni tribut ni taxe, et cependant je leur offrais volontairement des dons magnifiques. Le lendemain le roi, son père, se chargerait lui-même de les distribuer; mais en retour, tant que je séjournerais dans le Foutah-Yallo, un jeune bœuf et dix panniers de riz seraient nécessaires tous les jours

à la subsistance de ma caravane. Quoi de plus juste que chacun des chefs contribuât à mon bien-être? Tous avaient part à mes largesses. »

Ce discours fut suivi comme le premier de murmures approbateurs, mais la proposition des subsides ne rencontra pas, bien s'en faut, le même enthousiasme.

La séance ayant été levée, il y eut foule autour de mes présents, comme à une inauguration présidentielle aux États-Unis, où tous les aspirants aux fonctions publiques se pressent autour du pouvoir nouveau. La marchandise fut inspectée, palpée, flairée, comptée, mesurée et mise à part. Le tapis et le sabre, présents destinés à l'Ali-Mami, excitèrent la même curiosité, mais on les toucha plus respectueusement. Lorsqu'enfin la fiole de cantharides fut dépaquetée et son contenu annoncé, tous les chefs s'écrièrent que le roi ne devait pas monopoliser le précieux stimulant. Les jeunes princes et les principaux membres du conseil en vinrent même à se quereller; je dus intervenir par mes interprètes et calmer un commencement d'insurrection par la promesse d'une douzaine d'autres fioles.

Au milieu de ces altercations, Solimani et Almah de Bellah ordonnèrent aux esclaves de leur père de porter les présents dans le palais de l'Ali-Mami, et me plaçant entre eux deux, ils me reconduisirent bras dessus bras dessous à mon domicile. J'y trouvai Abdulmomen-Ali, autre fils du roi, attendant l'honneur d'être présenté au Mongo de Kambie. Abdulmomen, savant théologien, au dire de ses frères, commença tout de suite à me parler Koran comme aurait pu le faire un muphti. J'avais fait des progrès si négatifs dans mes études mahométanes depuis le départ d'Almah de Bellah du Rio-Pongo, que la prudence me conseillait de rester silencieux et en apparence absorbé par la plus profonde ferveur. Cette tactique me réussit; Abdulmomen, comme beaucoup

d'autres docteurs, ne demandait pas mieux que d'argumenter tout seul et contre un muet plastron. Je pris donc un air d'assentiment intelligent et de tacite reconnaissance pour les excellentes choses que me disait mon frère noir, et le laissant développer tout à son aise ses commentaires, je dissimulai ainsi mon ignorance, recette dont de plus habiles gens que moi ont bien souvent fait usage.

CHAPITRE XIX.

Timbo et le pays de l'alentour. — Panique des habitants des villages à mon approche. — Modestie nègre. — Description de la ville et de ses particularités. — Etude de femmes. — Scène patriarcale. — Une coiffure nègre. — J'annonce mon prochain départ. — Presse et razzia d'esclaves. — Interprétation judaïque de l'islamisme. — Présents d'adieux. — Retour à la factorerie. — L'ordre règne à Kambie. — Histoire de la princesse Beeljie, fille de l'Ali-Mami.

La ville de Timbo est située dans une plaine ondulée, au nord de laquelle et à une distance de dix à quinze milles, s'élève une haute chaîne de montagnes qui court dans la direction de l'ouest jusqu'au fond de l'horizon. Le paysage sur les pentes méridionales est généralement nu ; mais des champs cultivés, des bouquets de cotonniers, de tamarins et de chênes, des buissons touffus et de nombreux villages parsèment la surface et donnent un air de comfort rustique, un aspect pittoresque au tableau.

Je fis tout de suite le projet d'une excursion à cheval dans le voisinage avec mes amis africains, et un beau matin, après un copieux déjeuner composé de volaille étuvée, bouillie avec du riz et assaisonnée d'une déli-

cieuse sauce de palavra, nous galopâmes vers les villages qu'on apercevait dans la distance. Au moment où nous approchions du premier ruisseau, avant d'avoir dépassé le rideau de verdure, qui le couvrait, notre cavalcade s'arrêta brusquement à ce cri poussé par Almah de Bellah : « Voilà des étrangers! » Peu d'instants après, nous traversions lentement le même ruisseau et j'apercevais plusieurs femmes réfugiées dans les buissons après s'être sauvées du bain. Il est d'un usage universel et même prescrit par la loi de donner cet avertissement pour sauvegarder la modestie du beau sexe.

Une demi-heure après nous arrivions au premier village, où la renommée nous avait précédés. On savait qui j'étais ; toutes les maisons se trouvèrent vides ; les pauvres diables avaient appris le jour de ma réception solennelle que le principal objet de mon voyage était d'acheter des esclaves, et naturellement ma présence dans leur voisinage semblait les menacer d'une razzia. En cet état de choses, je ne m'arrêtai que quelques minutes à Findo et me dirigeai sur Furo. Les noirs de ce second village, frappés de la même panique, avaient fui si précipitamment, que leurs pots de riz, de légumes et de viandes, étaient encore en train de bouillir. Le doyen d'âge du village n'était pas même resté, comme il se pratique en pareil cas, pour nous faire les honneurs. Almah de Bellah rit de bon cœur de l'effroi que nous inspirions ; je me sentis peu flatté, je l'avoue, de voir ma présence produire le même effet que la peste.

Les villages visités par nous dans le cours de cette excursion, attestaient le bien-être dans lequel vivent les indigènes au milieu d'une féconde nature, lorsqu'ils ne sont pas victimes des guerres acharnées dont la traite est l'origine. On était alors dans la saison la plus chaude, le soleil brûlait tout, mais on distinguait fort bien de belles plantations, de nombreux jardins et champs

de riz. Je trouvai partout en abondance du poivre, des oignons, de l'ail, des patates et du manioc ; les jardins étaient entourés de haies où pendaient en festons desséchés des touffes de vignes et de fleurs grimpantes. De nombreux troupeaux de volailles, de chèvres, de moutons et de bœufs erraient dans les alentours, et chaque cabane était munie d'un verset du Koran destiné à servir de talisman contre les voleurs et les sorcières.

Les soins pris par mes hôtes pour me mettre à l'abri d'une curiosité importune me permettaient de multiplier mes promenades dans Timbo. Toutes les fois que je sortais on faisait savoir aux habitants que le Furtou désirait se promener sans avoir la foule sur ses talons. Deux vigoureux crieurs publics étaient chargés de ce soin et pour mieux appeler l'attention sur les ordres de l'Ali-Mami, ils faisaient vibrer un triangle de fer. En un clin d'œil, la peur de la bastonnade balayait si bien les rues que la solitude finissait par me peser. Toutes les personnes que j'apercevais de loin, m'évitaient. Si j'appelais les enfants ou les petites filles, ils fuyaient de plus belle. Ma réputation de négrier dans les villages et l'effroi du bâton en ville faisaient le vide autour de moi mieux qu'une machine pneumatique.

A la tombée de la nuit je quittais d'ordinaire mes compagnons habituels et m'enveloppant dans un manteau mandingo, je gagnais par des chemins détournés, un ruisseau qui coule au pied des murs de la ville.

Les habitants s'y rendent au coucher du soleil pour puiser de l'eau. Je choisissais un endroit abrité, d'où je pouvais, sans être observé moi-même, regarder pendant plus d'une heure, les enfants, les jeunes filles et les femmes de Timbo, occupés à remplir avec une grâce toute naturelle la plus importante tâche domestique des contrées orientales.

J'étais particulièrement frappé de la beauté générale

des femmes, qui, sous beaucoup de rapports, semblaient plutôt appartenir au type moresque qu'au type nègre. Ignorant la présence d'un étranger, elles venaient, selon leur habitude, avec le simple vêtement qui couvre leur corps de la ceinture aux genoux et laisse le reste de leur personne nue. Rien de plus pittoresque que les groupes formés par elles au bord du ruisseau sous les rayons obliques du soleil couchant et les ombres qui commençaient à descendre dans la plaine. Les unes se reposaient sur leurs amphores ; d'autres s'appuyaient gracieusement contre une amie et donnaient carrière à leur babil. Tandis que celles-ci puisaient de l'eau, celles-là soulevaient les amphores pleines et les plaçaient sur les épaules de leurs sœurs, qui s'en retournaient en chantant, avec leur fardeau bien équilibré sur leur épaule ou leur tête. Leur pas dégagé, souple et majestueux, aurait fait des jalouses sur un *paeso* espagnol.

Ces femmes Foulahs, au teint bronzé, mais clair, ne le cèdent pour la symétrie des formes aux femmes d'aucun autre pays. Leur cou, leur sein, leur taille, leurs pieds, leurs mains, semblent avoir été jetés dans un même moule plein de grâce et de finesse. Je ne vis là ni poitrine tombante, ni nez épaté aux larges narines, ni lèvres épaisses, ni fronts déprimés, rien enfin de ce qui caractérise les Sousous et leurs sœurs de la côte. Aucune ne portait les traces de la mauvaise santé. J'ajouterai que les Foulahs de Timbo ont laissé dans ma mémoire l'impression d'une beauté de formes presque égale à celle de leurs femmes et de leurs filles. Si je leur trouvais un défaut, c'était peut-être ce trop de ressemblance au sexe féminin, ressemblance démentie d'ailleurs par leur courage, car ils sont renommés comme guerriers parmi toutes les tribus qu'ils ont si longtemps dominées.

Cette scène au bord du ruisseau, l'aspect patriarcal du

paysage, ces jeunes filles portant leur amphore à l'antique mode orientale, les bêlements et les mugissements des troupeaux dans les pâturages voisins rappelaient à ma mémoire plus d'un souvenir biblique, plus d'une lecture faite par ma mère aux jours de mon enfance. Je ne sais quelle révolution se serait opérée dans mon esprit, s'il n'avait soudain tourné à la critique. Une matrone majestueuse vint à passer, à côté du fourré où je me tenais caché. Sa coiffure excita si puissamment ma gaieté, que si je ne m'étais mordu la lèvre pour ne pas éclater de rire, l'espion était indubitablement découvert. Sa seigneurie devait être une des sommités féminines de Timbo, une des grandes dames dont la tête m'avait été jusqu'ici cachée par le jaloux *yashmack*. C'était une rare bonne fortune de pouvoir contempler une coiffure si extraordinaire. Le bas du corps de la matrone était recouvert d'amples plis de cotonnade blanche et bleue, formant une énorme masse à partir de la ceinture. Sa chevelure crépue avait été peignée, déroulée dans toute son ampleur et bien certainement il s'y mêlait de la laine d'emprunt. Un artiste indigène avait partagé cette noire toison en mèches d'un demi-pouce environ d'épaisseur, qu'il avait converties à leur tour en autant de tresses plaquées de beurre, ornées de grains d'ambre et dont les pointes luisantes au soleil couchant se dressaient comme les dards d'un porc-épic.

Mon excursion à Timbo n'était pas un voyage d'agrément, encore moins une exploration scientifique, mais tout simplement un voyage d'affaires. Je ne tenais aucun journal de mes impressions, me doutant peu qu'un quart de siècle plus tard l'envie pût me prendre de faire un livre avec mes souvenirs. Sans cela, j'aurais été plus curieux de bien des choses, plus observateur; mais le marchand d'esclaves, préoccupé avant tout des intérêts matériels, fut bientôt las des distractions que pouvaient lui

offrir Almah de Bellah, Solimani, Abdulmomen, l'Ali-Mami et sa capitale. Je voulus pourtant voir tout ce qu'il y avait à voir pendant mon séjour. Les mosquées de Timbo, ses rues tortueuses, ses maisons basses, ses murailles de boue, ses culs-de-sac, me devinrent on ne peut plus familiers. Il n'existe ni marchés, ni bazars, ni boutiques; de nombreux colporteurs suffisent à tous les besoins. Deux ou trois fois par jour on voit circuler des plats de terre, des jarres, des paniers remplis de fruits, de liqueurs, de viandes. Des cavaliers montés sur de fort bons chevaux partent au galop pour les champs le matin et reviennent à la tombée de la nuit. Jamais je ne voyais, chose étonnante en Afrique, personne d'oisif. Les femmes étaient toujours à leurs rouets quand les occupations domestiques ne les réclamaient pas, et j'entendais souvent une vieille dame faire la lecture du Koran pour les fileuses comme on lirait la Bible à la veillée, dans un pays protestant. L'enceinte de la ville renferme, dit-on, une population de dix mille habitants qui se livrent à plusieurs industries. Ils tissent le coton, travaillent le cuir, fabriquent toutes sortes d'outils avec le fer en barre, se livrent avec zèle aux travaux de l'agriculture et consacrent leurs loisirs à la lecture qu'ils aiment beaucoup, dit-on.

Il me tardait de regagner ma factorerie. Depuis longtemps j'étais reposé des fatigues du voyage. D'abord je n'avais dû consacrer que deux lunes à cette excursion et la troisième était près d'atteindre son plein. Je craignais que l'Ali-Mami n'eût pas encore préparé les esclaves pour mon départ, et n'y trouvât plus d'une objection, si je le lui annonçais trop brusquement. Je fis donc la leçon à mes interprètes avant de rendre une nouvelle visite à Sa Majesté. Mon discours aussi bourré de compliments qu'un pouding de Noël peut l'être de prunes, finissait par toucher la corde sensible du cœur africain,

la question de la fourniture d'esclaves. Je dis à l'Ali-Mami que deux navires, chargés de magnifiques cargaisons, m'attendaient au bas de la rivière et que je devais me hâter de regagner mon comptoir avec ce qu'il pouvait me fournir de mieux, s'il voulait profiter de la circonstance.

Le roi et la famille royale furent très-affligés de se séparer du Furtou, mais ils entendirent raison. On expédia aussitôt des détachements de la force armée pour bloquer les routes, tandis qu'on faisait la presse dans les villages et dans Timbo. Solimani-Ali lui-même, s'était mis en campagne avant le point du jour, avec une troupe de cavaliers ; il revint au coucher du soleil avec quarante-cinq recrues de premier choix, capturées dans les seuls villages de Findo et Furo.

La terreur que j'inspirais depuis longtemps dans la ville et les campagnes fut alors portée à son comble. Si l'on m'avait appréhendé comme la peste, on me redouta comme la mort. Quand je faisais ma promenade du matin, les enfants s'enfuyaient à ma vue en poussant de grands cris. Après l'arrivée de Solimani avec ses victimes, tout le monde se crut menacé ; les pauvres gens me regardaient comme l'incarnation du Diable. Une ou deux fois je surpris des femmes qui jetaient une poignée de sable ou de cendre dans la direction où je me trouvais en marmottant une invocation tirée du Koran pour détourner le Démon. La terreur avait éteint la curiosité; ma popularité première s'en était allée au vent.

L'incident le moins risible, au milieu de cette panique générale, n'était pas la persistance mise par mon frère noir, Almah de Bellah et le savant Abdulmomen, à me prêcher le soin du salut de mon âme. Pendant toute la journée, nous volions, c'est le mot, de la chair humaine et durant toute la soirée l'islamisme coulait à pleins bords ! La religion, somme toute, était plus spécula-

tive que pratique, même pour ces zélés musulmans. Il importait bien plus, à leur avis, d'embrasser tel credo théologique que de se troubler l'esprit des prétendus droits de l'humanité, plus ou moins d'accord avec notre poche. N'avions-nous pas soin d'ailleurs d'épargner les mahométans et de ne réduire que les païens en esclavage? C'était accomplir à la lettre le précepte de Mahomet, puisque c'était courber l'infidèle sous le joug. Ce système de prosélytisme, en ce qui me regarde, ne fut pas couronné d'un plein succès. Je n'étais déjà qu'un assez pauvre chrétien et je doute que le Foulah eût réussi à faire de moi un bon musulman. Je le berçais néanmoins de cette espérance et nous étions toujours les meilleurs amis du monde, lorsque l'Ali-Mami m'accorda mon audience de congé.

Entre hommes, on se dit généralement adieu, sans trop de simagrées. Les parents du roi m'offrirent des bœufs, des vaches, des chèvres, des moutons. Sa Majesté elle-même me donna cinq esclaves et Solimani un magnifique cheval blanc. La principale femme de l'Ali-Mami me fit présent d'une courte-pointe africaine ingénieusement tissue de fils rouges et jaunes provenant de cotonnades de Manchester, qu'on s'était donné la peine d'effiler; enfin, mon frère Almah de Bellah, en homme de goût, m'envoya pour me consoler, deux des plus jolies filles qu'on put acheter ou voler dans Timbo!

Je n'ennuierai pas le lecteur du récit de mon retour à la factorerie par le même chemin. Mon départ de Timbo fut l'occasion d'une grande solennité religieuse musulmane. Almah de Bellah m'accompagna jusqu'à Jallica, d'où il fut rappelé par son père pour une affaire de famille qui nécessitait sa présence. Ali-Ninpha se tenait prêt à fêter ma bien-venue et m'attendait avec une abondante provision d'or, d'ivoire, de cire et d'esclaves. A Tamisso, le digne Mahomedou n'avait pas non plus ou-

blié sa promesse de fournir un contingent semblable à ma caravane ; en sorte que lorsque nous partîmes pour Kya, notre troupe successivement grossie, s'élevait à près d'un millier d'âmes, y compris les femmes et les enfants, les rôdeurs et les traînards de toute espèce. A Kya, il me fut impossible de refuser quatre jours à mon joyeux ami Ibrahim. Il avait reçu, pendant mon absence, le tabac et les « amers » et il était enchanté, disait-il, de m'offrir à son tour ce breuvage exhilarant après une longue abstinence. En approchant de la côte, nous fîmes une dernière halte dans un campement favorable, où Ali-Ninpha partagea la caravane en quatre fractions, me réservant la meilleure partie des esclaves et des marchandises. Cette division, avant l'arrivée, était nécessaire pour prévenir des querelles et même des rixes désastreuses au sujet de la valeur marchande des nègres.

J'espérais surprendre mon monde à Kambie ; mais quand la factorerie nous apparut du sommet des collines situées derrière l'établissement, je vis le drapeau espagnol flotter au haut de mon observatoire et j'entendis le boum-boum du canon qui fêtait le retour du maître. Tout s'était admirablement passé pendant mon absence. Le Foulah et mon commis avaient su vivre en parfaite intelligence et maintenir la tranquillité la plus complète. La même propreté, le même ordre n'avaient cessé de régner dans mes magasins, et je pouvais dormir sur les deux oreilles, comme si je revenais d'une excursion d'un jour dans le voisinage.

Avant la fin de la semaine, j'avais payé tous les produits de la caravane, réexpédié Mami de Yong et pris des arrangements avec le capitaine d'un négrier alors dans la rivière pour le reste de sa marchandise ; mais il y avait à peine un ou deux jours que le chef Foulah m'avait quitté, lorsque je fus très-surpris de voir se précipiter dans ma factorerie un messager d'Almah de Bel-

lah qui venait de franchir en vingt et un jours la distance de Timbo à la côte.

Almah, comme je l'ai dit plus haut, avait été rappelé de Jallica pour des querelles de famille. En atteignant le toit paternel, il trouva sa sœur Beeljie pieds et poings liés, en prison et condamnée à être transportée sur-le-champ à une factorerie pour y être vendue comme esclave. Telle était l'irrévocable volonté de son royal père et de son frère Solimani. Toutes les remontrances d'Almah de Bellah, appuyées des supplications de sa mère, demeurèrent inutiles. Beeljie devait être immédiatement embarquée sur le Rio-Pongo et le soin d'exécuter l'arrêt d'exil confié au Mongo Théodore !

Almah de Bellah faisait un appel à mon cœur. Ne pouvant résister lui-même, il comptait sur mon amour fraternel pour empêcher la jeune fille d'être envoyée au-delà des mers et pour la garder de force ou par stratagème sur la côte jusqu'à son arrivée.

Cette nouvelle ne laissa pas de me surprendre. Je savais que les Africains mahométans ne livrent jamais à l'esclavage étranger des personnes de leur caste et surtout de leur parenté, à moins qu'il ne s'agisse d'un crime méritant une peine plus sévère que la mort.

La nature du message me fit faire de graves réflexions. Je me souciais peu de compliquer mes relations avec les chefs influents de l'intérieur; mais bientôt ma sensibilité naturelle, ce mot fera peut-être sourire le lecteur, l'emporta sur toute considération égoïste. Je dis à l'envoyé de retourner au plus tôt vers le frère et de l'assurer que je protégerais la sœur au risque d'encourir la colère de toute la parenté.

Une semaine environ plus tard, j'étais réveillé de grand matin par un coureur d'un village voisin, situé au-delà des collines. Il venait m'apprendre qu'il était arrivé la veille au soir un messager de Solimani-Ali, prince de

Timbo, conduisant une jeune fille Foulah qui devait être immédiatement vendue par moi à un négrier espagnol. La jeune fille, disait-il, résistait de toutes ses forces ; elle refusait de marcher, et pendant les quatre dernières journées il avait fallu la porter sur une litière. Elle jurait de ne jamais voir l'Océan, et menaçait de se briser le crâne contre le premier rocher du chemin si on persistait à la conduire plus loin. Une si opiniâtre résistance embarrassait fort le musulman chargé de la conduire, la loi de son pays lui défendant d'employer des moyens de rigueur extraordinaires et surtout le fouet contre une princesse du sang.

Ce délai et cette hésitation me fournissaient l'occasion d'intervenir adroitement en faveur de la courageuse fille dont les fautes ou les crimes m'étaient encore inconnus. Je confiai donc toute l'histoire à Ali-Ninpha et avec son consentement, j'envoyai au village voisin une femme appartenant à son harem, fine mouche, s'il en fut. L'intelligence et la sympathie féminines pour le malheur sont les mêmes en tout pays. Notre ambassadrice entreprit sa tâche avec autant d'empressement que d'orgueil. Je lui recommandai d'être très-prudente en face des myrmidons de Solimani et de saisir le premier instant où elle se trouverait seule avec la jeune fille pour gagner sa confiance et lui dire qu'ami dévoué d'Almah de Bellah, je la sauverais, si elle s'abandonnait à ma direction. Il fallait d'abord cesser toute résistance et se laisser conduire jusqu'au bord de la rivière qui était encore l'eau douce et non l'eau salée qu'elle redoutait tant; il fallait permettre à ses gardiens d'exécuter les ordres tyranniques de son père. Mon ambassadrice portait caché dans ses vêtements le Koran manuscrit d'Almah de Bellah en témoignage de ma sincérité ; elle devait dire à Beeljie que son frère était déjà en route pour venir la chercher à Kambie.

La mission réussit complétement et le lendemain, la

princesse fut amenée à ma factorerie, la corde au cou.

Les préliminaires de l'achat ne laissèrent pas d'être ennuyeux et pleins de formalités. Il n'était guère question de la qualité et du prix de la marchandise, mais on m'obligea de faire une multitude de promesses que j'entendais bien ne pas tenir. Pour dégrader le plus possible la pauvre créature, la sentence portait qu'elle serait vendue pour du sel , le mode d'échange le plus méprisant de tous en Afrique. On ne l'emploie dans l'intérieur que pour l'achat du bétail.

Pendant l'accomplissement de toutes les formalités , la pauvre Beeljie se tenait nue et tremblante devant nous. L'indignation fronça ses sourcils et sembla jeter une ombre sur son visage quand elle entendit ces ordres révoltants. Tendrement élevée au milieu de la royale progéniture de Timbo , c'était un type brillant et délicat de la race de femmes que j'ai essayé de décrire au bord de la fontaine. Tout son corps était souillé par la poussière du voyage ; la juste douleur d'un pareil traitement assombrissait l'expression de ses traits ; j'aurais couru de bien plus grands risques que je ne le fis pour la sauver de l'exil de Cuba, en voyant son muet appel à ma protection.

Dès qu'on eut mesuré le sel, je coupai la corde attachée au cou de Beeljie et je lui jetai sur les épaules un châle dans lequel elle s'enveloppa aussitôt avec un air de modestie et de reconnaissance. J'appelai en même temps mon ambassadrice et je lui dis de conduire la princesse dans la maison et de la traiter comme la sœur de mon frère Almah de Bellah.

Cet ordre inattendu fit bondir, comme je m'y attendais bien , l'émissaire de Solimani. Il demanda la résiliation du marché, la restitution de l'esclave et jura que je l'avais trompé. En un mot, il se livra à toutes les déclamations ampoulées , à toutes les contorsions grotesques , fami-

lières aux Africains, même des tribus les plus civilisées.

Mon habitude pendant ces explosions de colère indigène était de rester parfaitement calme, et de laisser la fumée se dissiper. J'attachai les yeux en silence sur cet homme momentanément métamorphosé en tigre et je suivis tous ses mouvements jusqu'à ce qu'il tombât vaincu et pantelant sur une natte. Alors seulement je lui dis que cette rage frénétique séiait mal à un honnête musulman et qu'elle était plutôt digne d'une bête sauvage; il avait d'ailleurs grand tort de s'émouvoir ainsi, car la captive serait conduite en sa présence même à bord d'un négrier; mais tant que la sœur d'Almah de Bellah, mon ami, mon frère, serait sous mon toit, je devais respecter le sang qui coulait dans ses veines et la traiter sous tous les rapports en princesse.

Je n'étais pas moins curieux que le lecteur peut l'être de connaître le crime de Beeljie; jusqu'à ce moment il ne m'avait pas été révélé. Après m'être débarrassé le plus tôt possible du Foulah, je me hâtai de courir chez Ali-Ninpha où la prisonnière me raconta son histoire.

Beeljie, qui avait à peine dix-huit ans, avait été promise par le roi son père et son frère Solimani, à un vieux parent accusé non-seulement de cruauté envers les habitantes de son harem, mais du crime bien autrement odieux pour les mahométans, de manger de la chair impure. La princesse qui paraissait douée d'une mâle résolution et d'un courage également masculin, avait longtemps résisté à cette arbitraire disposition de sa personne; mais on avait profité de l'absence d'Almah de Bellah pour l'arracher des bras de sa mère et la livrer à l'odieux vieillard.

On croit généralement les femmes d'Orient condamnées à la plus rampante obéissance; il est pourtant une loi mahométane, ou du moins une coutume Foulah, qui

protége en pareil cas la fiancée pudique et révoltée. Beeljie livrée malgré elle au vieillard se laissa emporter à toute l'ardeur de son caractère et fit de si violentes scènes dans le harem qu'on n'y avait jamais vu rien de semblable, lors même que le vieux despote s'abandonnait à sa plus farouche humeur. En résumé le sabbat fut tel, qu'après avoir épuisé les arguments, les promesses, les supplications même, son mari la renvoya à sa famille avec un message insultant.

Ce fut un triste jour pour la princesse Beeljie que celui où elle rentra sous le toit paternel. L'Ali-Mami envisagea sa résistance comme un acte de rébellion au premier chef, et rien ne pouvant amener la coupable au repentir, il la condamna à être vendue comme esclave aux chrétiens.

Je consolai de mon mieux la pauvre fille en lui promettant de la traiter en princesse jusqu'à l'arrivée de son frère. Pendant le voyage et durant la route, l'indignation lui avait donné des forces. Cette dernière épreuve achevée, ses nerfs faiblirent : elle se laissa tomber épuisée sur une natte. Je la recommandai à la garde d'Ali-Ninpha et aux soins de ses femmes. Esther vint aussi, dans la nuit, lui prodiguer sa muette bonté d'âme, car elle ne pouvait parler la langue foulah, et en moins d'une semaine la princesse se trouva dans les meilleures conditions de corps et d'esprit, toute prête à tenter l'audacieuse entreprise qui devait décider de sa destinée.

Dès que le négrier espagnol, dont je venais de compléter la cargaison, fut disposé à mettre à la voile, je priai le capitaine de m'aider à embarquer une princesse, consignée à ma garde par sa royale parenté à l'intérieur, mais que je n'osais envoyer à bord de son navire avant qu'il eût franchi la barre du Rio-Pongo. Le capitaine se déclara prêt à faire tout ce que je voudrais et après l'expédition du dernier canot d'esclaves, il leva l'ancre et

descendit le courant jusqu'au-delà des brisans. Parvenu en cet endroit, il attendit, les voiles ferlées, le morceau de roi que je lui avais promis.

Dans l'intervalle, j'avais conduit Beeljie, ses nouveaux amis et le cerbère Foulah au rivage. Sans perdre un instant, je fis monter la princesse dans un canot, avec cinq rameurs kroumen, chargés de lui faire franchir le ressac écumeux.

« Louange à Allah ! » s'écria le Foulah, dès qu'il vit le canot fendre les vagues et les femmes du harem d'Ali-Ninpha se jeter par terre en poussant des lamentations. Les kroumen, avec leur habituelle dextérité, firent bientôt voler leur léger esquif vers le négrier; mais, au moment où ils approchaient des brisans, au sud de la barre, une forte lame fit chavirer le canot et disparaître la princesse, tandis que les kroumen luttaient contre les flots.

En un clin d'œil, le Foulah fut étendu de tout son long par terre, le visage enseveli dans le sable; les femmes du harem poussaient de grands cris et déchiraient leurs vêtements; la favorite d'Ali-Ninpha se tenait cramponnée à moi avec l'énergie du désespoir; moi-même, frappant du pied la terre, je maudissais la cruauté d'un père dont la sentence avait amené une pareille catastrophe.

Allongeant ensuite quelques coups de pieds à l'hypocrite qui continuait de hurler, je lui dis de se hâter de porter la fatale nouvelle à Timbo et de dire à son maître que le prophète lui-même n'avait pas permis que la pauvre enfant devînt esclave des chrétiens; il avait préféré la faire périr dans les flots.

Le négrier espagnol, bientôt couvert de toutes ses voiles, gagna rapidement la pleine mer. Les kroumen rejoignirent la côte à la nage et sans leur bateau; le groupe des spectateurs affligés se remit en marche pour Kambie en suivant le bord de la rivière.

Il y eut bien des lamentations cette nuit-là dans le village ; il y en eut aussi à Timbo au retour du Foulah avec une si tragique histoire. La désolation et le tumulte produits par l'accident avaient été tels que l'épisode le plus important du drame, joué ce jour-là sans répétition préalable, avait échappé à tous les yeux, sauf aux miens.

Pour peu que l'on ait visité la côte d'Afrique ou lu ce que les voyageurs racontent de ses habitants, on sait que les kroumen ne font guère de différence entre une mer furieuse et la plus calme rivière. Ils sont toujours dans leur élément ; peu leur importe si leur esquif chavire. Mettant à profit cette nature amphibie, je fis stationner au-delà de la ligne de brisans un second canot monté par d'autres kroumen qui avaient ordre de repêcher la jeune fille dès que le premier canot chavirerait. Une forte récompense leur était promise s'ils la ramenaient saine et sauve sur la rive opposée, où l'attendait un pêcheur Bagger sur lequel je pouvais compter. Le programme fut exécuté à la lettre. Dès que la princesse revint à elle, le pêcheur la fit monter dans sa barque et la conduisit dans un village situé plus bas sur la côte, où elle trouva un asile momentané et tout le bien-être possible. Le bruit de sa mort s'était répandu partout ; sa résurrection demeura un mystère, même pour sa famille, excepté pour Almah de Bellah, sous le toit duquel elle retourna bientôt vivre. La ressemblance de la nouvelle arrivée avec la défunte princesse fit ouvrir de bien grands yeux, mais on l'attribua à un jeu de la nature.

CHAPITRE XX.

Arrivée du *La Peyrouse*. — Le capitaine Brulôt. — Manière nouvelle de faire rentrer une vieille dette. — Suites lugubres d'un joyeux déjeuner. — Mongo John et Mongo Théodore sont retenus prisonniers et mis aux fers. — Prompte délivrance. — La *Esperanza*. — Partie et revanche. — Une plaisanterie qui coûte cher à son auteur.

Après mon fatigant voyage dans l'intérieur, l'expédition d'un navire négrier et mon aventureuse entreprise en faveur d'une princesse Foulah, je me croyais en droit de faire une longue sieste ; cette espérance devait être désappointée. Soudain je fus tiré d'un commencement de léthargie volontaire par une salve de vingt-et-un coups de canon du côté de la pleine mer. Mon étonnement fut au comble ; quel pouvait être le cérémonieux étranger qui gaspillait ainsi sa poudre ? Un jeune garçon grimpé au sommet de l'arbre qui nous servait de vigie, pour reconnaître sa qualité, nous annonça qu'un schooner avait jeté l'ancre en face de Bangaland et hissé une longue flamme à son grand mât, un pavillon blanc à son pic. J'en conclus qu'aucun vaisseau de guerre ne pouvait vraisemblablement saluer de la sorte un chef indigène ; ce devait être quelque Français habitué à faire des façons et peu au courant des modestes et prudentes habitudes de notre côte. Je ne me trompais pas, car à la tombée de la nuit, Mongo John, dont l'humeur s'était un peu améliorée depuis mon retour, me fit dire qu'un négrier français était arrivé avec une riche cargaison qui lui était consignée. Il espérait que j'irais déjeuner à bord avec lui, sur l'invitation expresse du capitaine.

Le lendemain, au lever du soleil, nous nous rencontrâmes pour la première fois, depuis notre rupture, le Mongo et moi, avec une certaine cordialité, sur le pont du « *La*

Peyrouse, » où nous fûmes reçus avec un véritable luxe de politesse. Le capitaine Brulôt ne savait pas un mot d'anglais ; M. Ormond ne pouvait se faire comprendre en français. En attendant le déjeuner, ces messieurs n'en débattirent pas moins la valeur de la cargaison et les arrangements à prendre ; je servais d'interprète. Des calicots de couleur éclatante, des fusils français, de l'eau-de-vie de qualité supérieure, furent exhibés ; le capitaine Brulôt fit valoir sa marchandise avec la faconde nationale; mais ni l'exorde ni le discours n'étaient rien comparativement à la péroraison. Nous ne pûmes retenir, ni le Mongo ni moi, une exclamation d'allégresse, en apprenant que cinq cents doublons complétaient sa cargaison. Le flair de l'or a un charme tout particulier pour les trafiquants de la côte d'Afrique ; notre appétit même pour le déjeuner, ne fut pas médiocrement stimulé par l'appât des espèces espagnoles. L'addition des doublons et des marchandises du capitaine Brulôt se trouva bientôt faite, et la valeur entière de la cargaison évaluée à dix-sept mille dollars, pour lesquels nous lui offrîmes trois cent cinquante nègres, offre immédiatement acceptée. Nos canots particuliers retournèrent au rivage pour en faire venir de plus grands, destinés au déchargement des marchandises, et dans les plus admirables dispositions du monde, nous prîmes place autour du brillant déjeuner servi sur le pont et sous la banne.

Je n'essaierai pas de rappeler tous les plats qui provoquèrent notre appétit et aiguisèrent notre soif. Rien de comparable au délicieux bordeaux qui faisait descendre les mets les plus substantiels. Le café fut servi, et après le café une demi-douzaine de cordiaux les plus variés, le tout couronné de champagne mousseux.

Après un dernier toast en l'honneur du *La Peyrouse* et de la belle France, le capitaine Brulôt demanda son pupitre à écrire; c'était un signal. Quatre hommes s'élan-

cèrent comme par enchantement derrière le Mongo et derrière moi, nous saisirent les deux bras et nous tinrent serrés comme dans un étau, jusqu'à ce que le charpentier nous eût rivé une chaîne au pied.

Cette scène se passa si rapidement, la transition du vaudeville au mélodrame fut si brusque, si étrange, que j'en perdis d'abord la tête. Je ne sais même si je n'accueillis pas un dénouement si imprévu par un éclat de rire, bientôt suivi d'un juron. J'allongeai aussi, je m'en souviens, un coup de poing dans le visage de notre amphitryon sans lui donner le temps d'improviser une explication.

Après s'être assuré de nous, le capitaine Brulôt recommença ses cérémonies et ses grimaces. Il s'approcha avec un salut ironique de M. Ormond et lui dit que la petite comédie qui venait de se jouer, avait pour but unique la rentrée d'une certaine somme que Son Excellence le Mongo devait à un bien-aimé frère, lequel, hélas! n'étant plus de ce monde, ne pouvait se faire payer lui-même.

— Monsieur le Mongo aurait la bonté de se rappeler que plusieurs années auparavant, ce frère lui avait laissé en dépôt momentané, deux cents esclaves; il voudrait bien également se souvenir que deux fois ces mêmes esclaves avaient été réclamés de lui et refusés. Monsieur le Mongo savait pourtant qu'il était malaisé de recourir aux voies judiciaires sur la côte d'Afrique; et puisqu'il était porteur lui, capitaine Brulôt, de la promesse écrite, de l'obligation en bonne forme, cette charmante petite ruse lui semblait le moyen le plus amical et le plus pratique de régler un vieil arriéré de compte. Monsieur le Mongo entendait-il ou non faire honneur à sa signature? C'était là toute la question. Le billet, comme il pouvait le voir, était très-régulièrement endossé; et pourvu que les esclaves ne se fissent pas attendre, toute cette affaire ne

laisserait pas plus de traces que les bulles d'un verre de champagne.

Pendant ce discours, Mongo John restait plongé dans un si complet état de stupéfaction, tant par l'abus dudit champagne que par l'atrocité du tour, qu'un sourire hagard fut son unique réponse, lorsque je le regardai pour en tirer une explication. Assurément je ne pouvais être impliqué dans cette affaire, mais, par curiosité, je demandai au dit Brulôt comment il entendait m'en rendre responsable. Il me répondit, en haussant les épaules, qu'étant le commis d'Ormond à l'époque de la signature du billet, j'avais dû mettre la main à la pâte. Possédant d'ailleurs aujourd'hui moi-même une factorerie, je devais être enchanté de venir en aide à mon ancien patron pour l'acquittement d'une dette si légitime.

Mon alibi était facile à prouver ; je n'étais pas à la factorerie d'Ormond à cette époque ; l'affaire en question était fort antérieure à mon arrivée au Rio-Pongo. Je réclamai donc ma mise en liberté immédiate, mais l'heure s'écoula à parlementer en vain. Le capitaine Brulôt se montrait très-ferme, très-opiniâtre; il jurait de ne relâcher ni l'un ni l'autre de nous avant l'acquittement du billet. Tandis que nous parlions, un grand nombre de canots, remplis d'hommes armés, cinglèrent du rivage de Bangalang. A cette vue, le Gaulois appela tous ses hommes à leurs postes, et mit double charge dans ses canons.

Dès que le premier canot fut à portée, un boulet, sifflant à travers son avant, suffit, non-seulement pour arrêter sa marche, mais encore pour faire virer de bord à toute la flottille qui regagna la côte dans la plus complète panique. Cependant j'entendais battre le tambour de guerre dans Bangalang, et je pouvais voir les indigènes se rassembler en grand nombre sur le rivage; mais que pouvaient gagner des sauvages sans discipline à se frotter contre des pièces de six? Au coucher du soleil, mon com-

mis s'approcha de nous en canot, avec un pavillon blanc, et le capitaine Brulôt lui permit d'accoster le schooner et de recevoir mes ordres en sa présence. M. Ormond n'était pas encore en état de délibérer sur les moyens les plus propres à nous tirer des griffes du chat. Je me bornai donc à dire au jeune homme de revenir le lendemain avec des vêtements pour nous changer, et de prier les habitants des deux factoreries de s'abstenir dans l'intervalle de toute tentative en notre faveur. Un fort bon souper, copieusement arrosé de bordeaux, nous fut servi pour nous distraire, et d'excellents matelas nous firent assez patiemment endurer nos fers durant la nuit.

Le jour venu, on nous donna d'abord de l'eau et des essuie-mains pour faire nos ablutions, après quoi on nous servit le café et des cigares. Brulôt, faisant trève aux sarcasmes, nous demanda si nous avions enfin recouvré notre bon sens, et si nous étions décidés à acquitter la dette. Mon sang franco-italien bouillonnait; je ne répondis rien. Ormond, dont l'esprit n'était plus offusqué par les fumées de l'ivresse, et qui savourait son cigare avec l'insouciance habituelle aux mulâtres, répondit tranquillement qu'il n'entrait pas dans ses habitudes de traiter les affaires le pistolet sur la gorge. Tant qu'il serait prisonnier à bord, il ne ferait aucune promesse, et ne prendrait aucun arrangement; mais de retour à terre, il ne demandait que deux ou trois jours pour acquitter son obligation. Brulôt prit une heure pour délibérer sur ces ouvertures, et finalement il fut convenu que le Mongo serait mis en liberté, à la condition de laisser pour ôtages quatre de ses enfants et deux chefs noirs qui lui avaient rendu visite dans mon canot. Pour sceller le contrat on hissa pavillon, et l'on déchargea un coup de canon à poudre. Une heure après, les ôtages demandés se trouvaient dans la cabine, sous la garde d'une sentinelle; le Mongo avait repris la route de Bangalang.

Je restai, comme on le voit, en dehors des négociations. Bien que je ne fusse en aucune façon coupable, je consentis à cet arrangement, parce que je croyais Ormond plus en état que moi de trouver en ce moment le nombre requis d'esclaves. J'ordonnai cependant à mon commis de faire dans ma factorerie la presse de tous les serviteurs inutiles, et de mettre également à la disposition du Mongo les esclaves qui se trouvaient dans mes baracouns.

Avant le coucher du soleil, le jeune homme revint à bord avec cinquante nègres de mon établissement, et il demanda ma mise en liberté qui lui fut refusée. Le lendemain le Mongo en envoya quarante de plus ; même refus. Je reprochai au mécréant qui abusait ainsi de sa position, la bassesse d'une telle conduite, et je le menaçai du jour de la rétribution ; mais il se contenta de faire claquer ses doigts à l'africaine, en s'écriant : « Cher ami, c'est la fortune de la guerre ! »

C'était une tâche peu aisée de recruter cent dix autres nègres dans les factoreries que les navires de Cuba avaient mises à sec. Beaucoup de domestiques indigènes s'enfuirent dans la forêt quand notre mésaventure fut connue, se souciant peu de prendre la place de leurs maîtres à bord du *La Peyrouse*.

Trois fois le soleil s'était levé et couché depuis que je demeurais prisonnier du capitaine Brulôt. Pendant tout ce temps je rongeais mon frein et ne respirais que vengeance ; j'étais pris au piége, indignement joué, humilié ; je ne cessais d'implorer du ciel l'arrivée d'un navire espagnol bien armé. Singulier vœu, dira-t-on, à adresser là-haut ! j'en conviens, mais vers la fin du quatrième jour, ma prière ne s'en trouva pas moins exaucée. Dans l'après-midi, un bateau monté par des nègres, et portant pavillon espagnol, passa près de nous ; comme il n'y avait aucun blanc à bord, Brulôt prit cela pour une ruse du

Mongo qui voulait l'effrayer et lui faire lâcher prise.

Je dois rendre une justice au capitaine Brûlot ; pendant toute la durée de ma détention à son bord, il se conduisit en gentleman, mettant son office et sa cave à ma disposition ; ses manières étaient toujours polies et même affables. Il regrettait, me dit-il plusieurs fois, de ne pouvoir toucher autrement le montant d'une obligation bien en règle ; mais les rentrées étaient difficiles à opérer sur la côte d'Afrique. Je n'étais pas assez bon chrétien toutefois, pour sympathiser, comme on dit, avec le shériff, et ne pas l'envoyer au diable. Quand l'Espagnol fut à portée de voix, ma poitrine se trouva déchargée d'une montagne, et je demandai à grands cris : « du vin de Champagne ! du vin de Champagne ! » Le commis aux vivres s'empressa d'en apporter, et remplit d'une main tremblante le verre que je vidai coup sur coup en l'honneur de saint Jacques et de la vieille Espagne. La peur est contagieuse ; tout l'équipage commença à croire que ma délivrance était proche, et que les dés tournaient. Brulôt seul demeurait incrédule, obstiné, mais soucieux.

Je le priai de trinquer avec moi, ce qu'il fit de bonne grâce, quoique à contre cœur, et je l'engageai à me faire de nouveau raison le verre à la main, avant vingt-quatre-heures, sous le pavillon espagnol. Brulôt feignit une sorte d'hilarité spasmodique en acceptant un toast à saint Jacques ; mais ne pouvant soutenir l'éclat triomphant de mes yeux, il s'éclipsa et alla se consulter avec ses officiers.

Je dormis profondément cette nuit-là ; le soleil n'était pas encore sorti de la forêt, lorsque arrivant clopin-clopant sur le pont avec mes fers, je cherchai à l'horizon de la mer mon bien-aimé Castillan. La brise commençait à fraîchir ; j'aperçus bientôt les mâts élancés d'un schooner au-dessus des palétuviers qui masquaient l'entrée du Rio-Pongo. Ce schooner marchait vite. Le

vent et la marée montante le conduisirent en quelques instants au-delà des courbes de la rivière; il jeta l'ancre et s'embossa à portée de fusil de ma prison flottante. Je vis tout de suite par ses manœuvres qu'Ormond avait communiqué dans la nuit avec l'équipage.

Brulôt comprit, de son côté, que le jour de la rétribution promise était venu. Les ponts de l'Espagnol étaient couverts d'un équipage alerte et bien armé. Quatre petits boules-dogues montraient leur museau par les sabords ; un large pierrier, pivotant au milieu du navire, se tenait également prêt à faire un salut ou à combattre. Durant une minute le capitaine Brulôt examina cette scène imprévue à travers sa lunette, et rejetant celle-ci par-dessus son épaule, il ordonna au second de me débarrasser de mes fers. Tandis que le second obéissait, une voix partant du schooner ordonna d'y envoyer un canot, sous peine de recevoir immédiatement un boulet. Le canot fut descendu ; mais il s'agissait de lui trouver un équipage. Le second refusa d'y monter, le contre-maître en fit autant; les matelots français avaient des objections; les créoles et les mulâtres de Saint-Thomas étaient descendus sous le pont. Il ne restait donc pour obéir à l'Espagnol que Brulôt ou moi. « Fort bien, » dit mon coq, dont la crête était alors singulièrement basse, « c'est à votre tour de chanter, Don Théodore. La fortune passe de votre côté. Vous voilà de nouveau libre ; allez au diable, si tel est votre bon plaisir, et envoyez vos diablotins chercher les esclaves aussitôt que vous voudrez les ravoir. »

Déjà l'Espagnol avait allumé ses mèches, pointé ses canons , renouvelé l'ordre d'envoyer un canot. Voyant le danger que nous courions, je m'élançai vers la muraille du navire, et hélant mon libérateur en castillan, je lui dis de patienter un peu. Il obéit à ma requête. Je me jetai alors dans la yole, je coupai la corde et je cinglai vers le schooner.

Un hourah s'éleva sur le pont lorsque je sautai à bord, et reçus du capitaine une cordiale poignée de main. Ali-Ninpha se trouvait aussi là prêt à me recevoir et à me défendre avec une troupe choisie parmi les siens. Tandis que je me laissais absorber par la joie de la liberté recouverte et d'un si bon accueil, le chef africain se glissant avec une partie de son monde dans le canot du Français, ne se disposait à rien moins qu'à prendre l'ennemi à l'abordage. Je ne parvins pas sans peine à mettre un frein à la fureur guerrière d'Ali-Ninpha, et je ne sais en vérité quel eût été le sort du capitaine Brulôt, de ses officiers et de ses quelques matelots français, vu la désertion des créoles et des mulâtres, tapis de peur sous le pont.

Le capitaine espagnol dit à ses officiers d'avoir l'œil sur le Gaulois, tandis que nous nous retirions dans la cabine pour nous consulter. Il m'apprit, avant tout, que je me trouvais à bord de la « *Esperanza*, » arrivant de Matanzas, et qui m'était consignée. A mon tour, je lui confirmai le récit de notre mésaventure, que les messagers du Mongo lui avaient déjà racontée. Je le priai de me laisser prendre une pacifique revanche du capitaine Brulôt, qui, les fers exceptés, s'était conduit envers moi avec une civilité toute française. Il y consentit sans peine, malgré le déplaisir évident de l'équipage, dont le sang espagnol était toujours échauffé contre les Français et qui n'aurait pas été fâché d'en venir aux mains sur un terrain neutre avec toutes les chances de succès.

Ces préliminaires posés, nous regagnâmes le *La Peyrouse*, le capitaine Escudero et moi, avec deux canots armés; les canons de la *Esperanza* couvraient notre approche. Le capitaine Brulôt nous reçut sur le gaillard d'arrière dans un morne silence. Les officiers étaient assis d'un air non moins lugubre sur un canon; deux ou trois matelots français arpentaient le gaillard d'avant.

Je donnai d'abord l'ordre d'enclouer les canons. Je dé-

crétai ensuite et dirigeai le débarquement des esclaves qui nous avaient été volés ; enfin je conclus cette visite matinale par une dernière requête, sommant le capitaine Brulôt d'exhiber les cinq cents doublons dont il s'était dit muni et le billet par lequel le Mongo s'était obligé à remettre deux cents esclaves au porteur.

Le malencontreux document, revêtu d'un endos en règle, fut bientôt produit; mais ni la persuasion ni la menace ne purent décider le Gaulois furieux à montrer son or ou un état officiel de sa cargaison.

Après y avoir mis toute la complaisance possible, j'envoyai un homme chercher son pupitre et je vis par ses papiers qu'il avait bien réellement embarqué six cents doublons à Saint-Thomas. Leur production immédiate fut ordonnée; mais Brulôt jura ses grands dieux qu'ils avaient été débarqués avec son subrécargue dans le voisinage du Rio-Nunez. J'étais sur le point de croire à cette histoire, lorsqu'un léger sourire que je vis errer sur les lèvres du commis aux vivres, me mit sur la voie. Je demandai immédiatement à voir le livre de loc qui, par malheur pour le capitaine Brulôt, ne faisait pas mention du débarquement des espèces. Ce mensonge flagrant me donnait le droit de visiter la malle dudit capitaine. Brulôt pâlit quand le commis descendit la chercher, et il bondit de rage quand il me vit l'ouvrir d'un coup de hache et compter deux cent cinquante doublons mexicains sur le pont. Pour ce qui est de sa fameuse cargaison de marchandises, elle n'existait qu'en paroles.

Je me tournai alors le plus simplement du monde vers Escudero, et je lui dis qu'il s'était donné bien de la peine pour me tirer des mains de M. Brulôt; ses hommes avaient droit à une récompense pour la besogne extraordinaire qui leur avait été imposée sous les rayons du soleil d'Afrique; il ne m'appartenait pas de fixer la valeur d'un si inappréciable service, mais je le priai de la déter-

miner lui-même et de me permettre de m'acquitter sur-le-champ.

Escudero jugea naturellement qu'environ deux cent cinquante dollars, étaient une ample indemnité de leurs services; il n'en réclamait pas tant; mais les deux cent cinquante anges d'or luisant sur le pont n'en furent pas moins remis dans leur sac et le sac descendu dans le canot de la *Esperanza*.

« Adieu ! mon cher, » dis-je en suivant les espèces, « les armes sont journalières, comme vous le faisiez si bien observer. Que vous semble, capitaine Brulôt, de ce virement de bord de la fortune? »

CHAPITRE XXI.

La *Esperanza* perd son capitaine; je songe à le remplacer et à visiter Cuba. — Arrivée d'un négrier danois. — Querelle et combat naval. — Le Danois joue de ruse et je le déjoue. — Une cargaison bon marché.

La *Esperanza* déchargea rapidement sa cargaison; mais je n'avais pu la remplacer encore par ma marchandise vivante, quand le pauvre capitaine Escudero fut emporté par la fièvre africaine.

J'avais vu une grande partie du pays; j'avais gagné quelque argent et je pouvais compter sur mon commis. Le désir d'un changement de scène commençait à s'emparer de moi. Il ne me fallait qu'une excuse décente pour chercher à bord de l'un ou l'autre navire quelques distractions à la monotone existence des factoreries. La mort d'Escudero m'offrit cette occasion. Son second était un marin fort inexpert et les bas-officiers n'entendaient rien

à l'emménagement d'une cargaison d'esclaves. Tout considéré, je crus ne pouvoir mieux faire que de me charger moi-même du schooner et de rendre une visite à mes amis de Cuba.

Dans l'intervalle, il arriva un brick danois auquel il fallait aussi une cargaison de nègres ; je me multipliai donc pour augmenter mon assortiment. Un jour, nous étions en train de dîner à la factorerie d'Ormond avec le capitaine danois, lorsqu'un coup de canon, bientôt suivi d'un second et d'un troisième, sembla nous annoncer l'arrivée d'un nouveau navire. Nous portâmes un toast à sa bien-venue, et nous recommencions nos doléances habituelles sur la difficulté de se procurer des noirs, quand ma vigie accourut nous annoncer que mon Espagnol tirait sur le Danois. Chacun de nous de se précipiter sur la piazza, d'où l'on pouvait voir le théâtre de l'action. Un autre coup tiré par mon navire parut indiquer qu'il était l'agresseur. Le capitaine danois courut à son schooner ; je courus au mien ; mais au moment où j'atteignis la *Esperanza*, son équipage levait l'ancre ; le gaillard d'arrière était couvert d'armes à feu. Le lieutenant, debout sur le talon du beaupré, encourageait ses hommes à bien faire, et les matelots viraient au cabestan en poussant des cris de colère et de vengeance. Sur un matelas gisait ensanglanté le second maître , tandis qu'un matelot gémissait à ses côtés une balle dans l'épaule.

Mon arrivée fut le signal d'un moment de halte. Je m'informai rapidement de l'origine de cette échauffourée; elle avait commencé comme beaucoup de querelles et de rixes entre marins, par une question de préséance à un ruisseau voisin où l'on faisait de l'eau. Les Danois étaient sept, les nôtres trois. Ces derniers avaient eu le dessous, et mon second maître, commandant la yole, avait reçu un coup de tranchant d'aviron qui l'avait étendu à terre sans connaissance et le crâne entamé.

Naturellement il ne fut plus question de faire de l'eau ce jour-là. Les deux yoles regagnèrent en toute hâte leurs schooners pour y raconter l'histoire, et à peine à bord les Danois eurent l'imprudence de hisser leur pavillon. Cet acte de défi venait juste au moment où la *Esperanza* recevait à son bord le corps inanimé du second maître. Mon équipage exaspéré répondit par une bordée à cette démonstration belliqueuse. Les coups de canon et les coups de fusil se succédèrent; mais les Danois calculaient mal la portée de leurs pièces, tandis que nos canons de six bien pointés faisaient de singuliers dégâts dans leur bordage et leur gréement

J'avais à peine eu le temps de m'instruire des faits et de songer à une trève ; un boulet lancé par le furieux Danois siffla au-dessus de ma tête; un autre boulet, puis un autre encore suivirent la trace du premier ; ils passaient trop haut pour produire grand dommage. A vingt-quatre ans, on n'a pas en général le sang aussi calme, aussi diplomatique, qu'à un âge plus avancé. Cette seconde agression ralluma la lave dans mes veines italiennes; il ne s'agissait plus de drapeau blanc ni de parlementaire. En un clin d'œil, je filai du cable ; je hissai le grand foc et la grande voile pour mettre le schooner en état d'évoluer, de serrer de près le Danois et de le prendre en enfilade. Sans lui laisser le temps de manœuvrer de son côté, je lui administrai une telle dose de mitraille que son pavillon fut déchiré en rubans et la beauté de sa coque singulièrement endommagée. Mon second coup enleva un large éclat à son mât, et tandis que je méditais le troisième, de manière à lui chatouiller les côtes entre l'air et l'eau, le fameux pavillon s'abaissa tout-à-coup. Nous avions gagné la journée!

Un silence de mort régna quelques instants entre les parties belligérantes. Ni l'une ni l'autre ne hélait son adversaire et ne lui envoyait une embarcation. Ormond, qui

avait vu de sa piazza de Bangalang la cessation des hostilités, vint lui-même en canot et se dirigea vers le Danois, après avoir écouté d'abord ma version de la bataille.

J'attendais avec anxiété le retour ou un message du Mongo; mais comme j'ignorais ses vues et son humeur relativement à cette affaire, je jugeai prudent, avant la nuit, de quitter la rivière et de mouiller mon schooner dans une crique, la batterie faisant face au rivage. Après avoir ensuite recommandé au lieutenant et aux matelots de se tenir sur le qui-vive toute la nuit, je retournai à terre pour mettre ma factorerie en état de défense.

Ces précautions se trouvèrent inutiles. Au point du jour, on vint m'annoncer le départ du Danois, et, quand je descendis la rivière jusqu'à Bangalang, Ormond prétendit que le négrier avait mis à la voile pour Sierra-Leone, afin d'y réclamer le secours d'un vaisseau de guerre ou du gouvernement anglais.

Je n'étais pas assez novice dans la vie de la côte d'Afrique pour ajouter foi à cette histoire. Aucun navire, équipé pour la traite, n'oserait s'aventurer dans la colonie de Sa Majesté Britannique. Le Danois avait sans doute d'amères causes de rancune; son navire avait sérieusement souffert de ma mitraille; il avait eu son charpentier tué dans l'action; trois de ses matelots étaient restés à terre grièvement blessés. Peu de jours après cependant, il revint dans le Rio-Pongo, s'étant apparemment contenté de respirer l'air pur de l'Atlantique, et de laisser sa colère se rafraîchir au souffle des brises de mer. Comme il jeta l'ancre beaucoup plus haut dans la rivière que mon Espagnol, les équipages évitèrent tous rapports nouveaux.

Il n'en fut pas de même des capitaines. La table du Mongo était un terrain neutre, où nous échangions un froid salut, sans entrer en conversation directe. Ormond

et le Danois semblaient, au contraire, devenus très-intimes. Jamais je n'avais vu le mulâtre témoigner pareille amitié à personne. Cette singularité, jointe à la dissimulation connue de son caractère, me fit tenir l'œil ouvert sur ses faits et gestes.

Observer par soi-même est toujours un bon moyen de s'éclairer; mais le monde a ses voies, et j'ai souvent trouvé qu'il ne fallait pas dédaigner les moyens les plus détournés d'observation, la bonne volonté, par exemple, des confidents qui se laissent acheter. J'intéressai donc le valet de chambre d'Ormond à pénétrer le secret d'une intimité si soudaine. Peu de jours après, l'intelligent et peu fidèle esclave, qui parlait fort bien l'anglais, m'apprit que le Danois, par certains avantages secrètement offerts au Mongo, en avait obtenu la promesse formelle que sa cargaison d'esclaves serait complétée avant la mienne.

Or il faut savoir qu'Ormond, par un contrat spécial signé avant l'arrivée du Danois et dont j'avais rempli de mon côté les conditions pécuniaires, me devait deux cents nègres en retour de la cargaison de la *Esperanza*. Le Danois le savait parfaitement bien; mais comme il me gardait rancune de la sévère leçon que je lui avais donnée et cherchait une revanche, il n'en trouvait pas de plus efficace sur la côte d'Afrique que de m'enlever une centaine de nègres dans les mains d'Ormond.

Je ne parlai à personne de ma découverte, et m'abstins également de toute remarque sur l'amitié subite dont s'étaient épris l'un pour l'autre ces deux jumeaux Siamois; mais je ne perdis pas de vue les baracouns d'Ormond, jusqu'à ce que son approvisionnement de noirs s'élevât au chiffre de trois cents. Alors j'apparus un matin chez lui à l'improviste, et je lui dis du ton le plus civil que je n'étais pas dupe de ses projets. Mon ancien patron était si dégradé, si abruti par des excès de

tout genre que, loin de se récrier en entendant cette accusation, il parut regarder le tour qu'il voulait me jouer comme une excellente plaisanterie. C'était d'ailleurs, à l'entendre, une indemnité bien due au Danois. Nous ne songeâmes ni l'un ni l'autre à argumenter sur le point de droit, ni sur la convenance d'une telle conduite; je ne m'amusai pas non plus à lui reprocher sa fourberie, car il n'en était pas à ses débuts; mais j'essayai d'une contre-mine et surenchéris sur le Danois. « Qu'il parte donc, lui dis-je, que nous en soyons délivrés au plus tôt ! » Et j'offris de rendre au Mongo une obligation de cent esclaves qu'il me redevait pour la *Esperanza*; je promis, de plus, de lui livrer dans la soirée même cent cinquante nègres, et de lui remettre la promesse de deux cents esclaves que le capitaine Brûlot avait failli nous faire acquitter et dont j'étais resté détenteur, tout cela s'il voulait s'obliger à compléter avant minuit le chargement du Danois.

Ormond prit la balle au bond et me serra la main pardessus le marché. Le Danois fut invité à se tenir prêt à recevoir sa cargaison le soir même. On le pria seulement de descendre à quinze milles environ plus bas vers la barre, de manière à pouvoir gagner le large dès que ses esclaves seraient à son bord.

Pendant les six heures suivantes, il n'y eut pas d'abeille plus affairée, plus active que don Théodore sur le Rio-Pongo. Mon schooner fut aussi disposé pour recevoir une cargaison complète. J'ordonnai au lieutenant de tenir en parfait état toutes les armes d'abordage. Notre canon à pivot fut muni d'une double charge et de boulets enchaînés, ma factorerie mise en ordre et des instructions écrites laissées à mon commis dans la prévision d'une absence de quatre mois. Enfin je confiai la garde de mon domaine territorial à Ali-Ninpha, et celle de mes biens meubles à mon Espagnol.

J'eus le plaisir de voir, dans le cours de l'après-midi, que l'homme du Nord, mon rival, mordait à l'hameçon, car il emprunta une ancre de touée pour l'aider, disait-il, à descendre la rivière contre le courant et à gagner un meilleur mouillage. Le voisinage des forêts et l'air d'Afrique lui semblaient peu comfortables à seize milles de la barre ; il éprouvait le besoin de se rapprocher des brises de mer. La finesse de ces excuses me fit rire sous cape, lorsqu'il passa lourdement à mes côtés avec ses voiles désenverguées.

La nuit vint, nuit des plus noires qui aient jamais couvert le ciel de l'Afrique, nuit sans lune et sans étoiles. Ma chaloupe fut bientôt garnie de dix hommes armés de pistolets et de coutelas. De leur côté, les canots de Bangalang ne tardèrent pas à descendre la rivière avec leur noir fardeau. J'abordai le premier moi-même et j'ordonnai aux rameurs de cingler vers la *Esperanza;* le second fut saisi par le lieutenant qui suivait ma trace; le troisième, le quatrième, le cinquième et le sixième partagèrent le même sort et se vidèrent rapidement, en sorte qu'au bout d'une heure trois cent soixante-quinze nègres étaient en sûreté sous le pont du schooner espagnol. Alors je remis à chaque chef de canot un reçu en règle des esclaves qu'il avait amenés, et je tirai une traite sur le Mongo au profit du Danois, pour le montant des noirs que je venais de lui emprunter.

Le vent de terre se levait et la marée changeait ; le point du jour m'avertit qu'il était temps de gagner le large. En passant près du Danois paisiblement à l'ancre, juste en dedans de la barre, j'appelai tout le monde dehors, et je fis pousser trois hourahs en son honneur, lui souhaitant tout le plaisir qu'on peut goûter à respirer la brise de mer.

CHAPITRE XXII.

En mer. — Calme plat. — Un vaisseau de guerre anglais. — Flottille de canots. — Attaque et abordage. — Catastrophe. — Un chirurgien qui guérit. — Prison comfortable. — La cage ouverte et l'oiseau envolé.

La brise de terre était tombée; un calme plat lui succéda; la mer demeura unie comme un miroir, et pendant trois jours les hautes terres restèrent en vue, comme un faible nuage, à l'orient. Un ciel de feu et l'Océan, ce réflecteur immense, agissant et réagissant l'un sur l'autre, transformaient l'air en une véritable fournaise. La nuit venue, un épais brouillard enveloppait le navire de ses replis opaques.

Au moment où ce brouillard se dissipait, le matin du quatrième jour, notre vigie annonça une voile, et tous les yeux sondèrent l'horizon du côté de la terre, pour découvrir l'étranger. Nos espions nous ayant assuré, lors du départ, que la côte était libre de tout croiseur, j'appréhendais peu la rencontre d'un vaisseau de guerre. Cependant la prudence nous conseillait d'éviter « l'intercourse » et de nous aider de nos avirons à couple pour gagner la pleine mer moins lentement. Au bout de quelques minutes, le lieutenant, qui était monté sur le mât de hune avec sa longue-vue, et qui avait pris le temps nécessaire pour y bien voir, s'écria : « Ce n'est que le Danois. Je vois son pavillon. » Sur quoi tout l'équipage jura qu'il préférait combattre plutôt que de ramer sous une telle latitude; et, après avoir poussé trois hourahs, ils vinrent tous sur l'arrière me prier de rester tranquille où j'étais, et d'attendre la visite de l'homme du Nord.

Nous avancions si peu, même avec les rames, que la

différence entre une telle marche et l'immobilité complète était vraiment insignifiante. Peut-être même valait-il mieux garder nos forces toutes fraîches pour la lutte, si elle devenait inévitable. Je passai donc rapidement au milieu des hommes pour m'assurer de leurs dispositions. Tous, depuis le mousse jusqu'au lieutenant, étaient prêts à faire leur devoir. En attendant, on servit le déjeuner le plus froid qu'il fut possible sous cette latitude, et je le relevai d'un panier de bordeaux.

Lorsqu'une voile apparaît à un négrier sur la côte d'Afrique, ce qu'il a de mieux à faire, surtout s'il est d'un corps svelte et d'une large envergure, est de détaler sans les cérémonies que les navires marchands échangent d'ordinaire entre eux. Il ne saurait être question de combattre volontairement aujourd'hui et de s'exposer sans but aux plus terribles conséquences. Mais, pour parer à tous les risques, qu'il s'agisse de combattre ou de fuir, le prudent négrier, dès qu'il découvre une voile suspecte, éteint ses feux, fait descendre tous ses nègres sous le pont, et cloue les caillebotis des écoutilles.

Ces préparatifs et beaucoup d'autres se firent tranquillement à bord de la *Esperanza*. Par mon ordre, un supplément d'armes d'abordage et de munitions fut apporté sur le pont, où on les couvrit de couvertures de laine; chacun se plaça au poste où il pouvait rendre le plus de services; les canons furent nettoyés et chargés avec soin, et comme je désirais déguiser notre nationalité, j'arborai pavillon portugais. Le jour avançait; le calme continuait. Notre girouette se balançait de droite à gauche, mue uniquement par le roulis du navire, et n'indiquant pas un souffle de vent. L'étranger n'approchait guère ; nous n'avancions pas davantage. Je ne saurais peindre l'anxiété fiévreuse qu'on éprouve en pareil cas. Une population nègre sous vos pieds; un ciel ardent sur votre tête; des instruments de mort empilés sur le pont, un

fantôme qui vous donne la chasse; l'Océan dont les profondeurs sont aussi inconnues que celles de l'éternité, l'Océan vaste comme le temps et l'espace, mais où vous ne sauriez pourtant échapper à l'ennemi qui vous suit; tout cela et le double sentiment de l'incertitude la plus absolue et de la responsabilité la plus grave mettent votre esprit à la torture et vous donnent un véritable cauchemar.

Pendant une demi-heure, j'arpentai le pont sous la banne; puis, saisissant une longue-vue, je montai sur les cordages pour observer le trouble-fête. Il était à sept ou huit milles de nous; mais je vis bientôt, ou je m'imaginai voir une rangée de sabords que le Danois n'avait pas. Puis un peu plus loin, à l'horizon, à l'arrière du navire, je distinguai trois canots, complétement montés et cinglant vers nous pavillons déployés.

Pour éviter une panique, je descendis d'un air tranquille, et j'ordonnai d'armer de nouveau les avirons pour venir en aide à la brise qui, depuis dix minutes, avait fraîchi suffisamment pour nous faire faire environ un nœud à l'heure. Je communiquai ensuite ma découverte aux officiers; et, circulant au milieu des hommes pour tâter leurs nerfs, je leur dis que nous aurions sans doute affaire à une plus dangereuse partie que le Danois. Je leur avouai même franchement que notre antagoniste devait être un croiseur anglais de dix ou douze canons. Notre seule chance de nous tirer de ses griffes était de repousser les embarcations armées.

Je trouvai l'équipage de la *Esperanza* aussi confiant en face de ce surcroît de péril que dans l'attente du peu formidable Danois. Je recueillis les votes: tous, à l'exception de cinq, furent pour la résistance. Je savais pouvoir compter sur les officiers dans les épreuves que nous allions traverser.

La brise avait de nouveau fait place à un calme com-

plet. L'air était si lourd, si brûlant, que nos rameurs succombaient à la peine. Je fis jeter à la mer plusieurs tonneaux d'eau qui embarrassaient le pont, et hisser la chaloupe contre l'arrière pour empêcher l'abordage de ce côté. Tout avait pris l'aspect d'un vaisseau de guerre à bord du schooner. Je me félicitai d'avoir augmenté sa force de deux caronades de douze, des munitions et d'une partie de l'équipage d'un négrier espagnol, abandonné à la barre du Rio-Pongo une semaine avant mon départ. Nous avions, outre les canons, tout un arsenal de fusils, de tromblons, de pistolets, de coutelas; trente-sept hommes semblaient décidés à en faire bon usage.

Cependant les canots anglais, poussés par leurs seules rames, s'étaient approchés à un demi-mille de distance, tandis que des fraîcheurs frisaient légèrement la mer à l'horizon oriental, sans que nous nous en ressentissions le moins du monde. Profitant des caprices de l'air, le croiseur avait suivi un instant ses embarcations; mais à cinq milles environ il s'était trouvé de nouveau enchaîné par le calme, comme nous l'avions été toute la journée. Je vis bientôt les canots converger à portée de mon pierrier et cesser le mouvement de leurs avirons, comme pour se consulter. Ce rassemblement de l'ennemi sur un point m'offrait l'occasion de le saluer d'un boulet, qui passa par-dessus leurs têtes; ils se séparèrent en poussant trois hourahs, et la principale embarcation se porta sur notre flanc, tandis que les deux autres gouvernaient pour nous couper par l'avant et nous attaquer en poupe.

Pendant la chasse, mon artillerie, à l'exception du canon sur pivot, m'était complétement inutile; mais je conservais une couple d'avirons à l'avant et une couple à l'arrière pour manœuvrer le schooner; et, lorsque l'ennemi approchait, je jouais de mon bruyant instrument. Le plus grand des canots, portant une caronade, m'offrait la meilleure des cibles. Nous nous y prîmes toutefois de

manière à nous manquer complétement jusqu'à ma sixième décharge. Alors un boulet ramé, lancé par la *Esperanza,* prit en enfilade tout le rang de rames de tribord, et mit les rameurs hors de service par la violence du choc. La principale embarcation se trouvant ainsi paralysée pour le moment, je consacrai mon attention exclusive aux deux autres. Mais je n'avais pas encore eu le temps de mettre le schooner dans la meilleure position pour cela, qu'un signal rappelait les assaillants à bord du croiseur pour réparer leurs avaries. Ce moment de répit me fit réfléchir que, dès le commencement de la journée, j'avais hissé le pavillon portugais pour tromper le Danois, et que je l'avais imprudemment laissé flotter en présence de John Bull. Je me hâtai de l'amener et de déployer à sa place le pavillon espagnol. Après avoir ensuite ragaillardi mes hommes par une double ration d'eau-de-vie, je les renvoyai à leurs avirons. Dès que les canots du croiseur l'eurent rejoint, leur équipage remonta à bord, mais les canots continuèrent de suivre à la remorque, ce qui me convainquit que la chasse recommencerait dès que le rhum et le roastbeef auraient reconforté les assaillants. En effet, un peu après midi, ils redescendirent dans leurs embarcations et se portèrent de nouveau sur nous dans le même ordre. Nous échangeâmes d'inutiles coups de canon ; mais je les tins en respect par un feu de mitraille et de mousqueterie jusqu'à trois heures, moment où un nouveau signal de retraite, hissé sur le croiseur, fut salué des hourahs de mon équipage. Je regrettais, je l'avoue, de ne pouvoir mêler ma voix à ces cris anticipés de victoire. Le lion britannique reculait évidemment pour mieux s'élancer sur sa proie. Je venais d'ailleurs de recevoir du lieutenant une nouvelle peu encourageante. Nos munitions pour les canons étaient presque épuisées ; nous avions encore sept barils de poudre, mais il ne restait plus qu'une douzaine de boîtes à mitraille ou de boulets dans le cais-

son. En revanche, les cartouches ne manquaient pas pour les pistolets et les fusils. C'était une pauvre défense contre des Anglais résolus, dont le sang était échauffé et qui reviendraient évidemment à la charge avec du renfort et des hommes frais. Nous cherchâmes partout des projectiles ; pour remplacer les boulets et la mitraille, on réunit des balles de fusil dans de petits sacs; on empaqueta des chevilles de fer et des clous dans du papier à cartouches. Des fers à esclaves, réunis avec du fil de caret, remplacèrent les boulets enchaînés, et en moins d'une heure nous étions de nouveau prêts à « poivrer » l'ennemi.

Ces préparatifs achevés, mon attention se reporta sur l'équipage, dont une partie refusait du vin et commençait à errer d'un air sournois sur le pont. Jusqu'ici, deux seulement de mes hommes avaient été légèrement contusionnés par des balles perdues; mais un mécontentement si vif commençait à se manifester parmi les matelots du négrier naufragé, qui avaient pris passage sur la *Esperanza,* que mes propres hommes les contenaient à peine. Je ne savais quelle résolution prendre; le temps me manquait d'ailleurs pour délibérer. La violence n'était pas dans l'esprit de mon rôle, et la persuasion était un jeu délicat à jouer, dans une pareille crise, avec des gens sur qui je n'avais pas d'autorité absolue. Voyant les canots anglais encore loin, je suivis ma première impulsion, et j'appelai tout le monde sur le gaillard d'arrière pour tenter l'effet de l'éloquence africaine et de l'or espagnol. Je parlai des périls d'une capture et de la folie qu'il y aurait à un négrier de se rendre tant qu'il lui restait le plus faible espoir d'échapper. J'insistai sur les terribles conséquences qu'entraînerait, si nous étions pris, la résistance que nous avions faite jusqu'ici. Je leur fis le tableau de la façon expéditive dont messieurs les Anglais lançaient dans l'éternité ceux qu'il leur plaisait de considérer comme pirates; et, pour donner plus de poids à

ma péroraison, je distribuai une couple d'onces d'or à chaque combattant, et je leur promis un esclave à chacun au terme de leur voyage.

Mon discours fut suivi d'un terrible moment de silence et de suspens. Debout sur le pont d'un négrier, au milieu d'un calme plat, sous un soleil brûlant, en face d'un combat et peut-être d'une révolte, avec un volcan sous mes pieds, trois cent soixante-cinq diables auxquels il devait tarder de voir de manière ou d'autre s'ouvrir leur prison, j'attendais une réponse que, favorable ou défavorable, je devais accepter sans sourciller. Trois ou quatre hommes seulement, parmi l'équipage naufragé, finirent par se décider et par accepter mes offres. Je haussai les épaules et fis une douzaine de tours sur le pont. Me rapprochant ensuite de la foule des retardataires, je doublai la prime, et, après avoir offert de mettre une embarcation à la disposition des lâches qui voudraient confier leur destinée au croiseur, je jurai de défendre la *Esperanza* jusqu'à la mort avec les braves qui me resteraient.

Le mot de lâches parut toucher la bonne corde de la guitare espagnole. En un instant je vis les têtes assombries et baissées se relever par un mouvement d'orgueil offensé, tandis que le commis aux vivres et le mousse de la chambre versaient le vin à la ronde. Les deux partis se rapprochèrent et scellèrent leur union par un hourah. Je me hâtai de mettre à profit le zèle des nouveaux convertis, en envoyant chacun à son poste après une nouvelle distribution de doublons.

Dans l'intervalle, l'ennemi s'était remis en mouvement, mais il ne revenait pas seul. Pendant mes difficultés avec l'équipage, de nouveaux acteurs étaient entrés en scène. Le son de la canonnade, à ce qu'il paraît, avait été entendu par un confrère du brick de Sa Majesté Britanni-

que, le ***** (1), et bien que le combat eût lieu en dehors de son champ visuel, le dit confrère s'était hâté d'envoyer une autre escadrille de canots dans la direction indiquée par les détonnations de l'artillerie dans l'air calme et silencieux.

La première division de nos assaillants avait une avance considérable sur le renfort. Elle approchait de nous en ordre compacte, avec la résolution apparente de nous aborder d'un même côté. Je portai donc tout mon monde et tous mes engins de guerre de ce côté-là; mais je recommandai à mes canonniers et à mes fusiliers de ne pas faire feu sans mon ordre. Attendant la décharge de l'ennemi, je le laissai approcher tout près; le commandant de la chaloupe paraissait deviner mon plan et réservait aussi son feu, pour faire monter les hommes de ses deux autres canots à l'abordage à la faveur de la fumée de son canon et de ses armes à feu. C'était un singulier spectacle de nous voir ainsi nous abstenir tous les deux de tirer, et je ne pouvais m'empêcher de sourire, au milieu du danger, en pensant que nous méditions le même coup. Cependant, si les Grands-Bretons suspendaient leur feu, ils ne cessaient pas de ramer. Comme ils nous serraient de trop près, je crus bien faire de leur envoyer le contenu de mon canon à pivot, bourré jusqu'à la gueule de chevilles de fer et de balles. Cette décharge arrêta court la chaloupe, tandis que mes caronades faisaient pleuvoir une grêle de mitraille sur ses deux compagnons. A leur tour, ils nous travaillaient si bien avec leurs pierriers et leur mousqueterie, que cinq de nos meilleurs champions furent bientôt étendus sur le pont dans les convulsions de la mort.

La fureur d'un combat si rapproché, les cris de leurs

(1) Le lecteur verra tout-à-l'heure pourquoi le capitaine Canot ne donne pas le nom du croiseur anglais.

camarades pantelants à leurs pieds, exaltèrent au plus haut degré l'ardente nature de mes Espagnols. Ils arrachèrent leurs vêtements, se mirent tout nus jusqu'à la ceinture, demandèrent du rhum, et jurèrent de mourir plutôt que de se rendre.

En ce moment, le renfort envoyé par l'autre croiseur anglais se rapprochait; cinq nouveaux canots s'avançaient en double colonne au bruit des hourahs. Dès qu'ils arrivèrent à portée de canon, chacun des hourahs fut suivi d'une fatale volée qui renversa plusieurs de nos combattants. Une balle de fusil m'atteignit au genou et me fit une blessure peu profonde. Durant cinq minutes, nous repoussâmes cette attaque générale à coups de canons, de fusils, de pistolets, avec des cris enthousiastes; mais dans le tumulte et la confusion d'une pareille scène, le canonnier qui servait notre longue pièce enfonça le boulet avant la poudre, en sorte que, lorsque l'amorce brûla, notre principal instrument de défense demeura silencieux pour jamais. Dans le même instant, un boulet de la chaloupe démonta l'une de nos caronades; nos munitions étaient épuisées, et, dans cet état de détresse, nous pouvions voir les Grands-Bretons se préparer à nous prendre à l'abordage. Pendant quelques minutes encore, nous les tînmes en respect avec nos fusils, nos baïonnettes, nos pistolets, nos sabres, nos haches, nos coutelas; mais tous les canots s'étaient rejoints. Les assaillants se succédaient comme des vagues sur notre avant, et balayaient tout devant eux. « N'épargnez personne! » était leur cri de guerre. Mes matelots tombaient l'un après l'autre dans une lutte furieuse, mais inutile. Enfin j'entendis donner l'ordre d'ouvrir les écoutilles et de mettre les nègres en liberté. Jusqu'alors j'avais tenu bon; mais en entendant cet ordre fatal qui, s'il était exécuté, pouvait envelopper vainqueurs et vaincus dans une commune catastrophe, j'ordonnai à ceux des miens qui résistaient encore de

jeter leurs armes; j'amenai moi-même le pavillon, et je criai au téméraire et opiniâtre Anglais de prendre garde à ce qu'il allait faire.

Le plus ancien officier de la flottille combinée appartenait au second croiseur. Lorsqu'il parvint sur le pont, son œil miséricordieux s'arrêta avec tristesse sur cette scène sanglante, et il ordonna immédiatement de faire quartier aux vaincus. Il était temps! Ceux des assaillants qui avaient été d'abord repoussés s'élançaient sur le pont en écumant de rage; ils taillaient en pièces tout ce qu'ils rencontraient, et j'échappai d'un cheveu au sort de beaucoup de braves gens.

Tout était fini! Vainqueurs et vaincus gisaient pêle-mêle, en bon nombre, sur le pont ensanglanté; le soleil couchant, nous jetant un dernier regard à travers la gaze empourprée du crépuscule, faisait apparaître la mer tout en feu. Pour la première fois, durant cette journée, je devins sensible à la souffrance personnelle; j'éprouvai de la peine à respirer, et, m'asseyant sur le couronnement de mon schooner capturé, je compris ce que c'était d'être prisonnier.

Les commandants des deux divisions me demandèrent bientôt mes papiers; je les remis au plus ancien officier, à celui qui avait arrêté le massacre, et je me reconnus son prisonnier. Cette préférence parut contrarier l'autre; elle me semblait de toute justice; car, sans le secours qui lui était arrivé, je crois que j'aurais pu résister à la première division. Il ne se soumit pas à ma décision sur ce point sans une discussion fort amère, à laquelle son ancien dut mettre un terme, en lui ordonnant de remorquer la prise jusqu'à la corvette... Mon canot, tout criblé de balles, fut alors mis à flot, et l'on m'envoya à bord de l'autre vaisseau avec mes papiers et mon domestique, sous l'escorte d'un midshipman. Le capitaine se tenait sur le passe-avant lorsque

j'approchai. Voyant mon genou tout ensanglanté, il me dit de ne pas gravir l'échelle, et, après m'avoir fait hisser à bord, il m'envoya immédiatement à l'infirmerie. La chair seule était lacérée, mais cela suffisait pour m'empêcher de ployer le genou. Après mon pansement, et un assez long entretien avec le chirurgien qui était un fort aimable homme, je fus conduit dans la cabine, où l'on me posa une série de questions auxquelles je répondis avec une sincérité complète. Treize hommes de mon équipage avaient été tués; presque tous les autres blessés. On inspecta mes papiers, et le capitaine s'écria : « Comment se fait-il qu'étant Espagnol vous ayez combattu sous pavillon portugais? »

Je m'attendais à la question, et je m'étais en vain torturé l'esprit pour trouver une excuse convenable à cette usurpation de nationalité. Le mieux était de raconter franchement l'histoire de ma querelle avec le Danois, en me gardant de mentionner la manière dont je lui avais soufflé ses noirs. J'avais complétement oublié le pavillon, en me trouvant en présence d'un tout autre ennemi que le Danois, et, après avoir repoussé une première attaque, je m'étais flatté de l'espoir d'échapper à la faveur de la brise de mer qui soufflait d'habitude à une certaine heure.

Le capitaine écouta cette explication d'un air pensif, et, après m'avoir un moment regardé en silence, il me demanda d'une voix triste, si je savais que ma résistance sous pavillon portugais, quel qu'en fût le motif, constituait un acte de piraterie.

Mon changement de couleur, mes regards fixés au plancher, mes lèvres comprimées, mes dents serrées, furent ma seule réponse.

Ce pénible interrogatoire avait lieu devant le chirurgien, dont les regards et le langage dénotaient la plus cordiale sympathie pour ma situation. « Oui, dit le ca-

pitaine, c'est grande pitié pour un marin qui se bat bravement comme vous pour la défense de ce qu'il croit être sa propriété, de s'exposer aux plus graves condamnations par une série d'erreurs et d'oublis. Cependant n'anticipons pas sur les événements. Vous devez avoir faim et besoin de repos. Quoique nous soyons en croisière à la côte d'Afrique, nous ne sommes pas des barbares. » Il m'ordonna alors de rester où j'étais, en attendant des ordres ultérieurs, et mon domestique descendit bientôt avec d'amples provisions.

Le capitaine était remonté sur le pont, mais le chirurgien était resté. Je le vis un moment après occupé avec le maître-d'hôtel du capitaine à remplir de biscuits, de viande et de bouteilles un panier, à l'anse duquel ils nouèrent solidement une corde de plusieurs mètres de longueur. Le chirurgien fit ensuite apporter une lampe, et déroulant une carte, il me demanda si je connaissais la position du navire. Je répondis affirmativement; et, sur sa demande, je mesurai la distance, et traçai la route de la plus prochaine terre, le Cape-Verga, situé à environ trente-sept milles.

« Maintenant, don Théodore, me dit-il, si j'étais à votre place, c'est-à-dire si j'avais la perspective d'un nœud coulant et d'une corde dansant devant moi, je n'hésiterais pas à tenter de savoir comment est fait le Cape-Verga, et cela dans les vingt-quatre heures. Voyez comme la Providence vous favorise, mon très-cher ami. Votre propre canot est à la traîne de notre arrière, sous les fenêtres mêmes de cette cabine; secondò, un approvisionnement de vivres, d'eau et d'eau-de-vie se trouve préparé sur la barre d'arcasse, et ne demande qu'à glisser dans le canot; votre monde est dans le voisinage prêt à vous seconder, et, finalement, la nuit est des plus noires, des plus calmes; il n'y a pas une sentinelle à l'arrière passé la porte de la cabine. Bonne nuit donc, mon brave, et faites

que je n'aie jamais l'honneur de vous revoir. »

En parlant ainsi, il se leva, me serra la main avec la cordiale vigueur d'un marin, et, passant près de mon domestique, il lui glissa dans la poche ce qui se trouva être une couple de souverains. Dans l'intervalle, le maître-d'hôtel reparut avec des couvertures qu'il étendit sur les lits ; et, après avoir soufflé la lampe, il s'en alla sur le pont en me souhaitant le bonsoir.

La nuit était en effet très-calme et très-noire ; un silence de mort régnait sur la corvette. Je rampai doucement jusqu'à la croisée de l'arrière, et, couché sur la barre d'arcasse, je regardai dans les ténèbres. Mon canot était toué à l'arrière par une mince corde. Tandis que je regardais, une personne, placée sur le pont au-dessus de moi, tira cette même corde par un mouvement lent et doux, jusqu'à ce que l'esquif vînt se ranger sous les fenêtres. Patiemment, furtivement, avec toutes les précautions imaginables, redoutant presque le souffle de mon haleine dans le profond silence de la nuit, je fis descendre mon mousse dans le canot ; le panier l'y suivit. Alors le négrillon accrocha la gaffe à la fenêtre de la cabine, et, tout écloppé que j'étais, je suivis le mousse et le panier par cette voie. Grâce à Dieu, aucun clapotement de l'eau, aucun craquement, aucun son de pas ne troubla le silence. Je regardai en l'air ; personne ne se montrait sur le gaillard d'arrière. Une légère secousse ramena sans bruit dans l'eau le grelin qui retenait le canot, et je me laissai aller à la dérive dans la plus complète obscurité.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIERES

DU PREMIER VOLUME.

Chapitre Ier.

Ma famille et mon éducation. — Je m'embarque comme apprenti à bord d'un navire américain. — Tribulations de mon premier voyage. — Lancé par-dessus bord. — Le coq noir. — Le mousse de la chambre. — Arrivée à Boston. — Mon premier commandement. — Panorama de la ville du haut du grand mât. — Singulière entrevue avec William Gray, négociant de la dite cité. 1

Chapitre II.

Mon aventure avec lord Byron. — Souvenir de Florence. — Le capitaine Towne et la ville de Salem. — Un savant latiniste. — Pour la première fois je vois des esclaves et je me fais le champion d'une jeune fille Malais à Quallahbastoo. — Fin de mon apprentissage. — Mes frasques à Anvers et à Paris. — Voyage au Brésil sur un navire anglais. — Un capitaine et sa moitié. — L'amour et le grog. — Echauffourée conjugale dans le port de Rio-Janeiro. — Retour en Europe. — Naufrage et perte du navire sur la côte d'Ostende. 11

Chapitre III.

Je songe à chercher fortune dans l'Amérique du sud et m'embarque sur une galiote hollandaise pour la Havane. — Fâcheux abordage dans la baie de Biscaye. — Relâche forcée au Ferrol. — Scène renouvelée des Menechmes. — Départ pour la Havane. — Naufrage sur un récif près de Cuba. — Les pêcheurs pirates. — Triste dénoûment d'un sauvetage. — Mélodrame et bain nocturnes. 21

Chapitre IV.

Seul moyen d'échapper aux moustiques. — L'arbre de refuge. — Les limiers sur ma piste. — Marche militaire. — Le rancho. — Apparition en scène de don Rafaël. — Changement à vue dans ma situation. — Un oncle improvisé. — Gallego le cuisinier. — Son physique et son moral. — Histoire de don Rafaël. 35

Chapitre V.

La vie sur un banc de sable. — Les pirates de terre et les pirates de mer. — La troupe part pour Cuba et me laisse seul avec Gallego. — Allures suspectes du cuisinier. — Ses excursions nocturnes. — Ma découverte dans le cimetière. — Retour de la troupe. — Les juifs amphibies. — Visite d'un inspecteur de Cuba. — La patente de pêcheurs. — Nouveau naufrage au Cayo-Verde. — Danger des concurrences entre pirates. — Mort de Mesclet. — Pilote malgré moi. — Mes aventures à bord d'un corsaire colombien. — Une commotion électrique. — Mon retour sur la Caye. — Gallego ne peut prouver ses accusations contre moi. — Cour martiale et justice sommaire. — Fin tragique du cuisinier. 48

Chapitre VI.

Je quitte enfin l'île et suis consigné par don Rafaël au signor Carlo Cibo, marchand de pâtes italiennes à Regla. — Etudes gastronomiques. — Je deviens le pourvoyeur de poisson d'un bon père qui prétend m'enseigner l'espagnol. — Destinée de don Rafaël. — Les négriers de la Havane. — Je m'embarque pour l'Afrique sur l'*Aérostat*. — Description de son équipage. — Arrivée au Rio-Pongo. — Mutinerie à bord. — Ma première nuit africaine. 68

Chapitre VII.

Le lendemain de la révolte. — Les morts et les blessés. — Je figure parmi ces derniers. — Jack Ormond, autrement dit Mongo John. — Singulier traitement de mon œil malade par un docteur nègre, aidé d'une nourrice. — Je dîne avec le Mongo et mets son harem en révolution. — Duplicité du capitaine. — M. Ormond me prend pour premier commis. — Départ d'*El Aerostatico*. — Je préside à l'arrimage de sa cargaison humaine. — Mes adieux au mousse anglais. — Son histoire. 81

Chapitre VIII.

J'entre en possession. — Ma maison et son ameublement. — Histoire de M. Ormond. — Unga-Golah, le cerbère du harem. — Fureurs où la jette le refus d'une clé. — Visites nocturnes. — Esther la quarteronne. — Scène sentimentale. — Description du sérail d'un facteur africain. — Grandeur et décadence du Mongo. — Intrigues de ses femmes, leurs jalousies, leurs batailles. — Duels d'un nouveau genre entre les galants. 90

Chapitre IX.

Ennuis de la saison pluvieuse. — Arrivée d'une caravane à la côte. — Inventaire de ce qu'elle amenait. — Almah de Bellah, fils de l'Ali-Mami de Foutah-Yallo. — Manière de traiter avec les caravanes. — Don royal d'une autruche. — Almah de Bellah entreprend de me convertir à l'islamisme. — Je m'engage à visiter le royaume de son père. — Échange d'un koran contre un fusil. 100

Chapitre X.

Achat des esclaves dans les factoreries. — Maquignonnage africain. La poudre à fusil et le jus de citron. — Je deviens le factotum du Mongo. — Réconciliation avec Unga-Golah. — La fièvre africaine. — Esther ma garde-malade. — Les médecins et les sorciers. — Les ventouses scarifiées et les sudorifiques. — Hydrothérapie. — Je trouve un ami. — M. Edward-Joseph. — Je quitte le Mongo. 111

Chapitre XI.

1827. — Époque importante dans ma vie. — Ma première consignation. — La *Fortuna*. — Une cargaison de cigares à échanger contre une cargaison de noirs. — Comment je m'en tire. — Débours, rentrées et bénéfices d'une seule expédition. — Détails sur l'embarquement et le traitement des esclaves à bord des négriers. — Régime, hygiène et ventilation. — Musique et danses. Considérations générales sur la traite. — Effets du traité de l'Angleterre avec l'Espagne pour son abolition 117

Chapitre XII.

Débarquement d'une cargaison de nègres à Cuba.—*Gratificaciones.* —Premier enchantement des nègres à la vue d'une plantation et à la manière dont ils sont hébergés. — Comment la fumée de tabac peut aveugler un fonctionnaire public. — Retour au Rio-Pongo. — Ma popularité grandit. — Déclin d'Ormond. — Les rois du pays recherchent mon alliance. — Je persiste dans le célibat, mais mon associé accepte. — Négociations matrimoniales. — Célébration des noces. — La princesse Comba. 128

Chapitre XIII.

Joseph contraint de s'éclipser, quitte l'Afrique. — Enquête et perquisition chez moi. — Comment j'y échappe. — Visite aux Bagers. — Respect fabuleux de la propriété par les sauvages. — Mœurs patriarcales. — Pot-au-feu de bouc. — Etuvée de crocodile. — Danger du retour. — Habileté des Kroumen. — Les nègres amphibies. 142

Chapitre XIV.

Courte digression sur l'institution de l'esclavage. — L'homme est la monnaie courante de l'Afrique. — Arrivée d'une caravane. — Mami-Yongo, oncle d'Almah de Bellah. — Le café. — Une école musulmane. — Récit du voyage de Mami à Tombouctou, avec carte géographique, de sa façon. 151

Chapitre XV.

Je pars pour Timbo, où l'Ali-Mami de Foutah-Yallo, père d'Almah de Bellah, m'attend. — Manière de voyager à travers les forêts de l'Afrique. — Passeport musulman. — Arrivée à Kya, ville Mandingue. —Ibrahim Ali.— Joyeux souper suivi d'un mal de tête. — Ali-Ninpha demande un jour de halte pour recouvrer son assiette. — La fièvre supposée. — Traitement homéopathique et par petites doses du Koran. — Guérison complète. 163

Chapitre XVI.

Chevauchée joyeuse. —Visite à la Fontaine du Diable. — La source

sulfureuse et l'écho. — Mon respect pour les superstitions nationales. — Présent équestre d'Ibrahim. — Cérémonies du départ. — Un bivouac dans la forêt. — Capture imprévue. — Que faire des prisonniers? — Parvenu Mandingo. — Châtiment de son insolence. — Pont improvisé sur le Sanghu. — Le gibier du léopard. — Le chaudron des sorcières. 172

Chapitre XVII.

Progrès du mahométisme en Afrique. — Aspect général du pays. — Splendide fécondité du sol. — Le *far-niente* tropical. — Scènes pittoresques des forêts, des rivières et des montagnes. — Arrivée à Tamisso. — Entrée triomphale. — Le bouffon de la cour. — Le palais de Mahomedou. — Scène renouvelée de Bruce. — Le bain impossible. 183

Chapitre XVIII.

Aspect plus vivant et plus prospère du pays en pénétrant dans l'intérieur. — Halte avant d'arriver à Jallica. — Souvenirs de jeunesse d'Ali-Ninpha. — Le tambour de guerre. — Le roi Souphiana. — Grande revue, fêtes et réjouissances, danses et concerts. — Madou, l'Ayah. — L'harmonica. — Nous poursuivons notre voyage. — Almah de Bellah vient à notre rencontre. — Entrée à Timbo. — Cordiale réception de l'Ali-Mami. — Conseil des chefs, présidé par son fils Solimani. — Curieux discours d'Almah de Bellah. — Mes présents font des jaloux. — Abdulmomen, prince et docteur, entreprend à son tour mon éducation musulmane. 193

Chapitre XIX.

Timbo et le pays d'alentour. — Panique des habitants des villages à mon approche. — Modestie nègre. — Description de la ville et de ses particularités. — Etude de femmes. — Scène patriarcale. — Une coiffure nègre. — J'annonce mon prochain départ. — Presse et razzia d'esclaves. — Interprétation judaïque de l'islamisme. — Présents d'adieux. — Retour à la factorerie. — L'ordre règne à Kambie. — Histoire de la princesse Beeljie, fille de l'Ali-Mami. 209

CHAPITRE XX.

Arrivée du *La Peyrouse*. — Le capitaine Brulôt. — Manière nouvelle de faire rentrer une vieille dette. — Suites lugubres d'un joyeux déjeuner. — Mongo John et Mongo Théodore retenus prisonniers et mis aux fers. — Prompte délivrance. — La *Esperanza*. — Partie et revanche. — Une plaisanterie qui coûte cher à son auteur. 225

CHAPITRE XXI.

La *Esperanza* perd son capitaine; je songe à le remplacer et à visiter Cuba. — Arrivée d'un négrier danois. — Querelle et combat naval. — Le Danois joue de ruse et je le déjoue. — Une cargaison bon marché. 235

CHAPITRE XXII.

En mer. — Calme plat. — Un vaisseau de guerre anglais. — Flottille de canots. — Attaque et abordage. — Catastrophe. — Un chirurgien qui guérit. — Prison comfortable. — La cage ouverte et l'oiseau envolé. 242

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

LE CAPITAINE CANOT

OU

VINGT ANS DE LA VIE D'UN NÉGRIER.

CHAPITRE XXIII.

Un canot en dérive. — La fraternité du malheur. — Arrivée aux îles de Loss. — Maladie et convalescence. — Retour au Rio-Pongo. — Rencontre d'un négrier français. — Invitation à dîner. — Bouillon de singe. — Arrivée à Kambie. — Le Feliz de Matanzas. — Ormond drogue son vin à mon intention. — Révolte du harem. — Suicide du Mongo. — Funérailles africaines.

Je me laissai donc aller à la dérive sans prononcer une parole, sans faire un mouvement, jusqu'à ce que la noire silhouette de la corvette se fût complétement effacée. Lorsque je ne vis plus d'autre clarté que celle des étoiles, j'armai les avirons et me dirigeai tranquillement vers l'est. Au point du jour je semblais être seul sur l'immense Océan.

Mon appétit était tellement aiguisé par l'exercice de la nuit que mes premières dévotions furent pour le panier. Je le trouvai rempli de saucissons de Bologne, de bœuf salé, d'une moitié de jambon, d'une quantité de biscuits, de quatre bouteilles d'eau, de deux bouteilles d'eau-de-vie, d'une boussole de poche, d'un couteau de matelot et d'une grande nappe ou d'un drap de lit que le prévoyant et excellent docteur avait sans doute mis dans le panier pour nous servir de voile.

Pour la première fois de leur vie, le négrier humilié et l'esclave rompirent le pain ensemble et burent à la même bouteille! Combien l'infortune vous ramène vite au niveau commun de l'humanité ! La veille, c'était le plus humble, le plus souple des serviteurs. Aujourd'hui il se trouvait mon égal, peut-être mon supérieur par certaines facultés physiques, sans l'aide desquelles j'aurais péri.

A mesure que le soleil montait dans le ciel, ma blessure irritée par l'exercice s'enflammait, me donnait la fièvre et me causait des douleurs assez cuisantes pour m'arracher des gémissements. Vers midi une brise de sud-est se leva. Notre nappe nous fournit à l'aide des rames une voile carrée qui nous fit faire environ trois milles à l'heure, tandis que mon mousse fabriquait une banne avec les couvertures et les gaffes. A demi couché sous cet abri je gouvernai vers la terre jusqu'à minuit. Alors je rentrai la voile et laissai le canot flotter au gré du calme Océan jusqu'au matin. Le lendemain la brise nous favorisa de nouveau et au coucher du soleil, nous rencontrâmes la barque côtière d'un Mandingo ami. Je me hâtai de m'y installer et tombant de fatigue et de sommeil, je ne bougeai plus jusqu'au moment où il me débarqua dans une des îles de Loss.

Ma blessure me retint prisonnier dans une hutte durant dix jours. J'envoyai dans l'intervalle un canot indigène à trente ou quarante-cinq milles plus loin, sur le Rio-Pongo, avec la nouvelle de mon désastre et l'ordre d'équiper tout de suite un de mes canots qu'on munirait de tout ce qui pouvait m'être nécessaire. Mon commis n'oublia qu'un habillement complet, ce qui me força de porter le costume mandingo jusqu'à mon arrivée à ma factorerie Ce costume devint l'occasion d'une assez singulière rencontre. A mon entrée dans le Rio-Pongo, un brigantin français à l'ancre près de la barre fut le premier objet appartenant au monde civilisé qui réjouit mon

cœur depuis une quinzaine. Passant tout près, je l'accostai et je demandai au capitaine une bouteille de bordeaux. Ma peau brunie par le soleil, mes vêtements africains lui firent croire que j'étais un Mandingo. Naturellement curieux de savoir « où j'avais bu pour la dernière fois du bordeaux, » il me montra la mer et me dit d'apaiser ma soif avec de l'eau salée.

Il était assez fâcheux, surtout dans mon état de souffrance, d'être si cavalièrement traité ; mais je remerciai le mauvais plaisant de sa civilité peu française en si bon français qu'il changea aussitôt de ton et s'écria : « Au nom du ciel, où avez-vous appris à si bien parler notre langue? » J'aurais très-probablement gagné au large sans lui répondre, quand je fus reconnu par un des officiers de son équipage, qui avait visité ma factorerie l'année précédente.

En un clin d'œil et d'un seul bond le capitaine fut dans mon canot, me serrant les mains avec un millier de pardons et déclarant qu'il ne me laisserait pas remonter la rivière sans avoir dîné avec lui. Il me promettait un potage capital ; or, quel est le Français ou l'Italien qui résiste à pareille séduction? Il insistait en outre pour me voir revêtir un habillement civilisé, pris dans sa garde-robe assez maigre; mais comme il refusait toute rémunération, je me contentai d'une chemise propre et de l'usage de ses rasoirs qui étaient asssez mauvais.

Pendant que le pot-au-feu achevait de bouillir, j'obtins plusieurs informations sur la situation des choses dans le Rio-Pongo depuis mon départ. Le Danois était parti après s'être querellé avec Ormond. Le Mongo n'avait consenti à lui donner qu'une centaine de nègres. Un brick espagnol attendait mon arrivée, car le messager que j'avais envoyé des îles de Loss avait raconté toutes mes aventures et annoncé mon prochain retour.

Le dîner ne se fit pas trop attendre. Nous attaquâmes

à l'envi une terrine fumante de bouillon gras, à côté de laquelle s'élevait une pyramide de pain grillé. Le capitaine mit sur mon assiette deux de ces rôties cuites au soleil et les arrosa du savoureux bouillon. Un long jeûne est, comme on dit, la meilleure des sauces; je me mis de tout cœur à l'œuvre. Les cuillerées se succédaient aussi rapidement que le permettait la chaleur du liquide. Je ne trouvais pas même le temps de complimenter le cuisinier. Étant le seul invité, le convive fêté, j'avais été naturellement le premier servi et j'eus finis le premier. Je chargeai donc sans façon mon assiette de rôties nouvelles et avec un charmant sourire, je priai l'amphitryon de me laisser revenir à la charge pour le bouillon. Au moment de me servir la seconde assiettée, il me demanda poliment si je voulais du plus épais, et sur ma réponse affirmative, plongeant son instrument au fond de la terrine, il en retira entre autres ingrédients un crâne africain de petite dimension, sauf pourtant les mâchoires qui nous faisaient la plus effroyable grimace.

A cette vue, mon assiette que je tenais contre le bord de la terrine m'échappa des mains. Le bouillant liquide se répandit sur la table; je demeurai pour ainsi dire pétrifié d'horreur; la tête me tourna; mon estomac se révolta, et je me levai précipitamment de table, malgré les éclats de rire des anthropophages qui prétendaient ne m'avoir servi qu'un bouillon de singe, dont un babouin d'Afrique avait fait les frais.

Il y eut de grandes réjouissances le soir de mon arrivée à Kambie, car pour exercer l'odieuse profession de négrier, on n'est pas forcément un maître cruel. J'avais beaucoup d'amis parmi mes voisins, comme à Bangalang, et depuis le message que j'avais envoyé des îles de Loss, tout l'établissement était sur le qui-vive. Enfin le Mongo Théodore venait d'arriver sain et sauf parmi les siens.

Après un bain délicieux, un profond sommeil rafraî-

chit mes sens et répara mes forces. Esther trouva moyen de franchir les palissades de Bangalang pour venir entendre de ma bouche le récit de mes misères et me raconter en retour tout ce qui s'était passé pendant mon absence. Le lendemain, frais et matinal, je descendis le Rio-Pongo dans mon canot pour rendre visite au « Feliz » de Matanzas qui avait jeté l'ancre à portée de trait de Bangalang. Dès que j'eus doublé une petite pointe en vue du navire, on hisssa le pavillon espagnol, et à mon arrivée sur le pont une douzaine de hourahs et un coup de canon furent le signal de la réception brillante qu'on croyait me devoir, après mon combat avec les Anglais, combat dont on avait fait un Trafalgar.

Le *Feliz* m'avait été consigné dans l'origine par des armateurs de Cuba ; mais, en mon absence, le capitaine, ne croyant pas pouvoir confier une tâche si importante à mon commis, s'était adressé à Ormond. Lorsqu'on reçut la nouvelle de mon arrivée aux îles de Loss, les arrangements avec le Mongo n'étaient pas encore terminés. Aucune partie de la cargaison n'avait été débarquée. En cet état de choses, le capitaine chercha un expédient pour se dégager avec le Mongo ; en Afrique, le moindre prétexte suffit à ce genre de dédit. A mon retour à Kambie, je trouvai donc mon brick de cent quarante tonneaux intact et à la disposition entière de son consignataire primitif.

Les remises en espèces et en marchandises couvraient la valeur de trois cent cinquante noirs que je demandai aussitôt à divers facteurs. Invité à fournir sa part, le Mongo refusa d'un air indigné, sous prétexte de l'affront que lui avait fait le capitaine du *Feliz* en rompant un marché conclu. En vain j'essayai de le calmer, de lui faire entendre raison ; mes efforts furent inutiles. Cependant les conséquences de ce refus ne retombaient pas sur lui seul. Lorsqu'un facteur à la côte d'Afrique décline une affaire ou la

manque pour l'une ou l'autre raison, la multitude de gens qui vivent autour de lui en souffre plus ou moins; car tous y auraient trouvé quelque chose à glaner. La population de Bangalang se montra tout particulièrement mécontente de l'obstination du Mongo en cette circonstance. On l'acccusa d'insouciance complète pour les intérêts de son entourage. Plusieurs familles libres profitèrent de l'occasion pour émigrer à Kambie. Les frères mêmes du Mongo, qui perdaient le plus en pareil cas, lui reprochèrent son opiniâtre et sotte vanité. Ses femmes, ayant à leur tête une nommée Fatimah, qui se faisait toujours donner, ainsi qu'à ses compagnes, d'amples présents sur chaque cargaison nouvelle, se mirent en révolte ouverte et se déclarèrent prêtes à s'enfuir, s'il n'acceptait pas sa part du marché. Fatimah, en cette occasion comme en toutes celles où il s'agissait d'exposer des plaintes, était l'orateur de la troupe. Son éloquence n'épargna pas le pauvre Ormond. L'âge et l'ivrognerie avaient fait de tristes brèches à la constitution et au physique du Mongo, depuis six mois surtout. Son irritabilité nerveuse approchait parfois de la folie : un plus sage aurait perdu la tête sous le feu de trente langues de femmes réunies pour lui reprocher ensemble et séparément tous les griefs que le mariage peut abriter sous son manteau. A mesure que chaque verset de l'outrageuse litanie retentissait à son oreille, le chœur répondait par un bruyant *Amen!* Les odalisques noires allaient jusqu'à se vanter de leurs infidélités, traçaient le plus pompeux éloge de leurs galants, montraient leur progéniture et faisaient remarquer au Mongo, avec des éclats de rire sardonique, la prodigieuse ressemblance des enfants à leur père supposé.

Le pauvre Mongo, incapable de tenir tête à ces furies africaines, appela les habitants de Bangalang à son secours, dans l'espoir de comprimer la révolte; mais les ga-

lants se trouvaient en assez grand nombre pour contenir le reste ; en sorte que personne ne vint en aide au sultan détrôné.

Le soir même de cette rebellion, je me rendis chez Ormond qui m'avait fait appeler, et je le trouvai non-seulement exaspéré de la scène du matin, mais ivre au point de ne pouvoir s'occuper d'affaires : son œil hagard et ses spasmes nerveux trahissaient un esprit bien malade. Quand nos mains se rencontrèrent, je trouvai la sienne froide et humide ; je refusai de boire sous prétexte d'indisposition, et lorsqu'avec des phrases incohérentes et des gestes extravagants, il m'eut déclaré son désir de revenir sur sa décision et d'accepter une partie de la cargaison du *Feliz*, je crus devoir ajourner la discussion au lendemain. Au moment où je remontais dans mon canot, je fus rejoint par le domestique du Mongo que j'avais gagné lors de mon affaire avec le Danois. Il me dit qu'Ormond avait drogué le vin dans la prévision de ma visite, et il me conseilla de me tenir sur mes gardes, attendu que le Mongo avait proféré en sa présence des menaces de mort contre moi. Dans la matinée même, lorsque ses femmes l'accablaient d'outrages, mon nom avait été prononcé par l'une d'elles avec une faveur toute particulière, et Ormond s'était mis dans une telle fureur que, m'accusant d'être la cause de toutes ses tribulations, il avait renversé la malheureuse fille à terre d'un coup de poing.

Dans la nuit, mon homme de garde me réveilla pour me dire qu'une personne étrangère demandait à me parler. Je trouvai Esther sur le seuil de ma porte avec trois de ses compagnes. Leur récit ne fut pas long : peu de temps après le crépuscule, Ormond était entré dans le harem avec des pistolets chargés, et s'était mis à la recherche de Fatimah et d'Esther ; mais le malheureux était tellement aveuglé par l'ivresse et la rage qu'il avait été facile aux deux femmes auxquelles il en voulait plus particu-

lièrement de se soustraire à sa poursuite et de s'échapper de Bangalang. A peine leur avais-je donné un asile pour la nuit que mon garde revint de nouveau m'annoncer une plus étrange nouvelle encore, celle de la mort d'Ormond. Il s'était tiré un coup de pistolet à travers le cœur.

Je n'étais pas d'humeur à dormir après cela ; les premières lueurs du jour me trouvèrent à Bangalang. Le Mongo était encore étendu à la place où il était tombé raide mort. Personne n'osait toucher à son cadavre. Il paraissait avoir oublié que la bouteille avait été droguée à mon intention, car je la trouvai presque vide; mais le dernier acte de sa vie, dont se souvinssent ses gens, était la manière dont il était entré dans le harem pour tuer Fatimah et Esther ; peu d'instants après, la détonation d'un pistolet s'était fait entendre dans le jardin; et là, au milieu des plantes de manioc, avec un pistolet chargé serré dans sa main gauche et un pistolet déchargé tombé à quelque distance de sa main droite, gisait Jacques Ormond, le mulâtre, le sein gauche percé d'une balle dont la bourre tenait encore à l'orifice sanglant de la blessure.

Si méchant que fût cet homme, sa mort me coûta un soupir. Il avait été mon premier ami en Afrique, et ce n'était pas ma faute s'il m'avait retiré son amitié. Il y a d'ailleurs, dans ces établissements isolés et comme perdus au milieu des marécages de palétuviers de la côte africaine, si peu d'hommes initiés à la civilisation européenne et avec lesquels on puisse tenir une conversation, que la perte du pire d'entre eux est encore une calamité. Nous étions depuis longtemps en froid et même brouillés, Ormond et moi; mais les affaires nous rapprochaient de temps en temps, et durant ces espèces de trèves nous passions plus d'une heure agréable à bavarder ensemble.

L'usage, dans cette partie de l'Afrique, est de faire de l'enterrement d'un Mongo l'occasion d'un « colungee »

ou grand festival, où tous les parents et les chefs du voisinage envoient des provisions de bouche et viennent assister. Ce sont de véritables saturnales de la mort. Des messagers avaient été expédiés partout par les frères et les parents d'Ormond, et la cérémonie remise au troisième jour. Dans l'intervalle, on me pria de faire tous les préparatifs sur un pied proportionné au rang du défunt. Je donnai donc les ordres nécessaires; je fis creuser une fosse profonde sous un magnifique cotonnier, à l'écart du village; je confiai le corps aux soins des femmes qui devaient le veiller jusqu'au moment de l'enterrement, avec les lamentations d'usage; puis je retournai à Kambie.

Le jour des obsèques me retrouva à Bangalang. A midi sonnant, les canons de l'établissement tirèrent une salve à laquelle répondirent la petite artillerie du *Feliz* et celle de ma factorerie. Rarement ai-je entendu plus lugubre musique que ces coups de canon sourds dans la forêt silencieuse et sur l'eau immobile.

Bientôt tous les chefs du voisinage, voire même les princes et les rois, arrivèrent avec leur suite. Le cadavre était placé sur une sorte de lit de parade, à l'ombre d'un bouquet d'arbres. La procession se mit en marche. Les trente femmes du Mongo suivaient le cercueil. Vêtues d'habits en lambeaux, la tête rasée, le corps scarifié avec un fer chaud, elles remplirent l'air de grands cris, jusqu'à ce que l'argile insensible, qu'elles croyaient devoir honorer par ces hurlements et ces mutilations, fût rendue à la commune argile.

Impossible de me procurer un livre de prières anglais ou une Bible dans le village, pour lire le service funèbre de l'Église à laquelle le défunt était censé avoir appartenu; mais je n'avais pas oublié le *Pater Noster* et l'*Ave Maria* que j'avais appris dans mon enfance, et je les récitai presque aussi dévotement qu'alors.

Rien de plus court que ces deux prières; elles ne

pouvaient l'être assez, au gré de la foule impatiente. L'amen fut le signal d'un vrai pandemonium. En un clin d'œil, tout le monde se précipita dans l'habitation du Mongo. On se serait plutôt cru aux noces de Gamache qu'à des funérailles. On rôtissait des bœufs entiers, le riz bouillait dans d'immenses et innombrables marmites. Les dames-jeannes de rhum se succédaient rapidement. Bientôt on proposa à la foule le divertissement d'une petite guerre, et ceux qui devaient y figurer se partagèrent en deux troupes. Les éclaireurs parurent d'abord, rampant comme des reptiles pour reconnaître la position de l'ennemi. Ensuite les armées se rangèrent en bataille avec leurs fusils, leurs arcs, leurs flèches, leurs lances, semblèrent en venir aux mains en poussant des hurlements féroces, en déchargeant leurs armes à feu, et se firent des prisonniers, ce qui termina la campagne. Vainqueurs et vaincus se régalèrent à l'envi de rhum ; la danse se mêla à l'orgie pour ne finir qu'avec elle, lorsque le rhum et les nerfs des danseurs furent épuisés, lorsqu'ils tombèrent ivres-morts ! Tel fut le *requiem* du Mongo de Bangalang.

CHAPITRE XXIV.

Excursion sur la rivière Matacan en quête d'esclaves. — Ma réception par le roi du pays. — Portrait de Sa Majesté noire. — On s'arrache mes présents et l'on fabrique des esclaves. — Un grand sorcier. — La grotte, le léopard , l'enfant aveugle. — Un habile jongleur. — Incendie de ma factorerie. — Mort d'Esther. — J'achète un schooner à Sierra-Leone. — Excursion dans le Rio-Nunez. — Encore une cargaison sans bourse délier.

Les esclaves arrivaient lentement à Kambie et à Bangalang; il me restait encore la moitié de la cargaison du *Feliz* à fournir. Dans mon embarras, je résolus de faire

une excursion à mes risques et périls parmi les indigènes. J'équipai une couple de mes plus grands canots, je les armai amplement, je les remplis de vivres et de marchandises, et me voilà parti pour la rivière Matacan, courant de peu d'étendue, qui n'est pas navigable pour les navires d'un certain tirant d'eau. Mon intention était d'acheter une cinquantaine d'esclaves.

Parvenu à ma destination sans périls ni aventures, j'eus l'occasion d'étudier le caractère africain sous de nouvelles faces. La plupart des nègres de la côte sont dans un état de « sauvagerie » déplorable et en proie aux plus dégradantes superstitions. Il est bon, si l'on s'aventure parmi eux, de se munir de forces suffisantes pour leur en imposer, aussi bien que de présents et de marchandises. Le grand village où je m'arrêtai ne différait guère de ceux qui sont situés sur le Rio-Pongo. On m'assigna une maison pour y loger mes compagnons et mes marchandises; et telle était la curiosité de voir l'homme blanc, que la dite maison fut bientôt transformée en une véritable ruche, remplie d'essaims de ces étranges abeilles, ou plutôt de ces noirs bourdons. Pour m'en délivrer, je dus invoquer l'aide du roi.

Après un certain délai, prescrit sans doute par l'étiquette, le dit roi se montra dans un attirail assez singulier. Quelques brasses d'une étoffe à carreaux entouraient sa ceinture ; il portait une chemise bleue, un gilet rouge et un casque de dragon, dont il se débarrassa. Son front étroit fuyait en arrière et se cachait sous une laine crépue; ses yeux singulièrement écartés, les pommettes saillantes de ses joues formaient la base d'un cône renversé qui avait pour sommet sa barbe pointue. Lorsqu'il s'animait en parlant, il faisait ses principaux gestes avec sa tête ; ses yeux semblaient sortir de leur orbite ; sa bouche se fendait d'une oreille à l'autre ; il grimaçait comme un babouin et jetait son menton en avant. Malgré

ces tics personnels, Sa Majesté était affable à sa manière, courtoise, hospitalière, et très-disposée à commercer. Je m'empressai donc de lui faire présent, ainsi qu'à ses principaux courtisans ou ministres, de plusieurs pièces de cotonnade, auxquelles je joignis des pipes, des verroteries, des miroirs pour aiguiser l'appétit du lendemain.

Le partage de mes présents n'était pas chose facile, car il n'était réglé par aucun principe de supériorité ni d'égalité. Les plus forts ou les plus habiles s'emparaient des meilleurs lots, se disputaient, hurlaient, tiraient chacun de leur côté mes pauvres cotonnades d'une blancheur de neige, et regagnaient leurs huttes après un combat plus ou moins prolongé. Parfois un gaillard plus rusé que les autres s'élançait au milieu de deux combattants qui avaient saisi les deux extrémités d'une pièce d'étoffe et l'enroulant rapidement autour de sa ceinture, il en coupait les deux bouts avec son couteau et disparaissait avec le gros du butin. Les pipes, les verroteries, les miroirs étaient l'objet du même pillage. Le tabac s'enlevait par feuilles et par poignées.

Le lendemain, j'abordai les affaires sérieuses. Sa Majesté convoqua un palaver régulier de ses chefs, et j'exposai devant eux l'objet de mon voyage, l'intention où j'étais d'acheter des nègres et mes conditions. Presque aussitôt on m'amena, pour me les vendre, des jeunes gens qui, j'en suis certain, ne songeaient guère en s'éveillant ce matin-là au voyage qu'ils allaient faire à Cuba. L'appât de mes marchandises avait réveillé la mémoire de peccadilles depuis longtemps oubliées, et de sentences plus graves qui n'auraient jamais été exécutées. Les maris trompés, dès qu'ils eurent goûté de mon rhum, se rappelèrent les infidélités de leurs femmes et vendirent leur moitié pour faire plus ample connaissance avec le savoureux liquide. On eût dit que, comme le Diable

Boiteux, j'avais enlevé le toit des maisons et révélé à l'œil de la justice toutes les iniquités qui avaient pu s'y commettre. L'application de la loi devenait trop profitable, pour que la vertu ne fût pas à l'ordre du jour. Avant la nuit, tout le village était sens dessus dessous, chacun se creusant la cervelle pour trouver un esclave à me vendre. Comme ils ne pouvaient cependant, vu leur faible population, parfaire le chiffre demandé, j'eus recours aux villages voisins, où mes agents firent merveilles. Cinq jours suffirent pour graver mon image dans la mémoire de cinquante familles au moins, qui durent me charger de toute autre chose que de leurs bénédictions.

Ayant beaucoup entendu parler à Kambie et à Bangalang d'un célèbre sorcier qui habitait cette région, je profitai du dernier jour de ma courte résidence sur les bords du Matacan pour m'enquérir de lui. L'imposteur n'était pas moins renommé pour son habileté comme escamoteur et jongleur que par les guérisons miraculeuses qu'il opérait, disait-on, et par ses prédictions. Les malades venaient à lui par centaines ; les guerriers lui faisaient des présents pour en obtenir des fétiches qui devaient les protéger contre les flèches et les balles ; le commun peuple lui achetait des charmes contre les serpents, les alligators, les requins, les mauvais esprits, ou pour protéger les enfants dont on attendait la naissance.

Mon interprète avait déjà rendu visite à ce personnage ; il en racontait tant de merveilles que tous les nègres qui m'accompagnaient, voulurent se faire tirer leur horoscope, à mes frais, bien entendu, et je dus leur faire l'avance des présents nécessaires pour délier la langue du sorcier. A leur retour, je les trouvai tous enchantés de leur future destinée ; le chef de mes Kroumen surtout, était si joyeux qu'il dansait autour de son nouveau fétiche composé de petites baguettes et de plumes de coq, entrelacées,

faisant claquer ses doigts et narguant tous les alligators, tous les requins, tous les espadons de la mer.

Ces récits piquèrent ma curiosité à un tel point que je me décidai tout-à-coup à consulter aussi l'oracle. Dans ce dessein, je me munis d'une certaine quantité de cotonnade, d'un brillant bandanna, d'une provision de tabac, et je m'acheminai vers l'antre du sorcier. La crédulité n'était pas précisément le mobile de mon expédition, mais je désirais connaître les rubriques employées par un charlatan nègre pour s'emparer de l'imagination des multitudes africaines.

Notre sorcier avait choisi son domicile avec une grande entente de la mise en scène. Sorti du village par un sentier qui devenait tout de suite escarpé, le voyageur avait à suivre une série de dangereux zigzags au milieu de rochers buissonneux, avant d'atteindre un grotte profonde creusée dans une vaste roche qui surplombait le courant. Mon guide s'était chargé d'avertir de loin le sorcier de ma visite par plusieurs cris d'un genre tout particulier. Arrivé à l'entrée de la grotte, il me dit d'attendre que le maître du lieu nous fît connaître s'il était disposé à nous recevoir. Enfin, après nous avoir laissés faire antichambre aussi longtemps qu'un ministre, le mystérieux personnage annonça lui-même sa venue par un grognement, comparable au cri d'un crocodile affamé.

Je pus voir alors sortir des profondeurs de la grotte un homme d'une taille géante portant dans ses bras un jeune léopard vivant. Il était, du reste, impossible de voir les traits de son visage ni les formes de son corps, car il était couvert de la tête aux pieds d'un habillement complet de peaux de singe et portait un grotesque masque blanc. Derrière lui marchait à tâtons un jeune enfant aveugle.

Nous nous assîmes sur des peaux étendues à terre et mon interprète, étalant mes présents, annonça à

ce fils de Belzébuth que je venais savoir de lui mon avenir.

Le fourbe avait dressé son léopard à rapporter comme un chien. Sans que son maître lui dît un mot, le docile animal prit mes présents l'un après l'autre et les lui porta. Tout fut mesuré, examiné, pesé dans ses mains pour en déterminer la valeur et le poids. Plaçant ensuite un bambou entre sa bouche et l'oreille de l'enfant aveugle, il barbotta des paroles que l'enfant répétait tout haut. Et d'abord, il me demanda ce que je désirais savoir. Comme un de ses compères lui attribuait le don universel des langues, je lui adressai la parole en espagnol, mais sa réplique me prouvant jusqu'à l'évidence qu'il n'en savait pas un mot, je pris la liberté de lui reprocher dans la langue indigène ce flagrant mensonge.

Les sorciers et les charlatans ne se déconcertent pas pour si peu. Celui-là me fit de la main un geste impérieux pour que je m'écarte davantage de sa personne, et me dit d'être moins impatient : car il entendait et parlait parfaitement la langue espagnole, comme toutes les langues, mais la puissance magique à laquelle il obéissait lui-même ne lui permettait de répondre que mot pour mot.

Je compris tout de suite la ruse qui consistait à faire simplement l'écho. Pour mettre mon homme au pied du mur, je lui adressai de nouveau la parole en langue indigène, le priant de traduire ma phrase en espagnol. Cette pierre d'achoppement imprévue fut bientôt écartée avec la même impudence.

Les sorciers de son grade ne parlaient les langues étrangères qu'à leurs heures et pendant la pleine lune !

Quoiqu'il me tardât d'arriver à ma bonne aventure, je priai ce tireur d'horoscopes africain de commencer par me dire mon passé. Alors il me débita des absurdités telles que je le priai de laisser tomber la toile sur ce passé

et de soulever le rideau de l'avenir. C'était lui donner le champ libre; il en profita.

J'acquerrais d'immenses richesses, je deviendrais un grand prince et j'aurais cent femmes; mais comme toute médaille a son revers, six mois ne s'écouleraient pas avant que ma factorerie ne fût incendiée et que je ne perdisse un navire !

Mon interprète le pria ensuite de nous faire quelques tours d'adresse. J'avoue que le jongleur était plus habile que le sorcier. Il fit, par exemple, un nœud très-compliqué à une corde et défit ce nœud par une simple secousse. Il s'enfonça la lame d'un couteau tout entière dans la poitrine et versa un vase plein d'eau dans la blessure ; mais ce qui m'étonna le plus, ce fut la manière dont il mania un fer rouge après s'être enduit les mains d'une substance gluante. J'ai vu, du reste, d'autres indigènes en faire autant.

Un grognement d'adieu du sorcier et le léopard qu'il reprit dans ses bras, annoncèrent la fin de la séance.

La capture de la Esperanza rendait absolument nécessaire ma visite projetée à Cuba. Je mis donc ma factorerie et mes affaires en ordre de manière à pouvoir m'embarquer à bord du Feliz et faire une assez longue absence. Peut-être sera-t-on curieux de savoir le sort de la malencontreuse Esperanza. Conduite à Sierra-Leone, elle y fut, il va sans dire, condamnée comme navire négrier et confisquée. Un ordre de l'amirauté envoya l'équipage chargé de fers à Lisbonne où l'attendait une condamnation à cinq ans de galère. La clémence de don Pedro de Bragance à son arrivée du Brésil abrégea heureusement la captivité des pauvres diables.

Tout était prêt pour mon départ. Il ne restait plus qu'à transporter le riz à bord, quand vers huit heures du matin, le 25 mai 1828, la voix de mon domestique me tira des plus agréables songes en me criant de fuir si je

tenais à la vie ! D'un bond je m'élançai à la porte de ma chambre, où de longs jets de flamme réfléchis dans l'air brumeux m'annoncèrent un incendie. Déjà la toiture de la maison était en feu ; or, tout près de là se trouvaient cent cinquante petits barils de poudre sous un hangar ; il était trop tard pour les enlever. Une seule étincelle partie des fragiles matériaux qui brûlaient comme de l'amadou, suffisait pour envoyer en une seconde toute la factorerie au diable.

La rapide décharge d'un fusil à deux coups, signal d'alarme convenu, fit accourir tous les gens qui à un titre ou l'autre me devaient leur concours, et me permit de sauver les deux cent vingt esclaves enfermés dans les baracouns. On les conduisit sous bonne escorte dans un bois voisin. Dans mon empressement à mettre les esclaves à l'abri, j'oubliai d'avertir mon domestique du péril que lui faisait courir le voisinage de la poudre. Le fidèle négrillon fit plusieurs voyages pour sauver ce qu'il put de mes effets personnels, et après avoir mis à couvert tout ce qu'il eut la force d'emporter, il revint pour déchaîner le chien limier qui dormait toujours à côté de ma couche en Afrique, mais le pauvre animal ignorait le danger qu'il courait ; ne connaissant d'autre ami que moi, il mordit la main qui venait à son secours, et força mon domestique à fuir! Grand bien lui en prit. Quelques secondes plus tard une épouvantable explosion faisait trembler le sol, et la prédiction du sorcier Matacan se trouvait accomplie. Les charbons brûlants de ma demeure ne s'éteignirent pas même à la place où elle avait existé. Tout fut balayé comme par un tourbillon. Mon pauvre domestique terrorisé, rendant le sang par le nez et les oreilles, fut retiré d'un puits où il avait eu le bonheur de tomber. Les hangars, les baracouns, les cabanes, la principale demeure bâtie en adobé et le jardin pourraient sans doute renaître, comme par enchantement, mais mes étoffes, mes armes,

mes munitions, mes approvisionnements, mon argent, tout était perdu.

Peu d'heures après, de nombreux amis ou supposés tels m'entouraient et m'offraient, selon la coutume africaine, de m'aider à reconstruire mon établissement. La perte la plus difficile à réparer était celle du riz destiné aux nègres pendant le voyage. J'en fus réduit à échanger une certaine quantité de mes deux cent vingt nègres pour la marchandise désirée, ce qui me permit d'expédier le Feliz, mais je dus naturellement renoncer au voyage pour le moment.

Longtemps je me creusai l'esprit pour remonter à l'origine de l'incendie. Le feu avait d'abord pris à l'extrémité d'un des toits, ce qui nous convainquit Ali-Ninpha et moi que c'était l'œuvre de la malveillance. Nous employâmes toutes sortes de moyens pour découvrir l'incendiaire, mais nos efforts avaient complétement échoué, lorsqu'un nègre étranger voulut vendre un de mes doubles fusils dans un village voisin dont le chef reconnut aussitôt l'arme pour m'avoir appartenu. Interrogé sur la manière dont elle était venue en sa possession, le vendeur prétendit l'avoir achetée à des nègres de l'intérieur, mais ses réponses embarrassées éveillèrent les soupçons du chef qui le fit arrêter et l'envoya à Kambie.

J'employai sans remords tous les moyens en mon pouvoir pour arracher une confession complète au nègre suspect. Il finit par avouer que mon fusil m'avait été volé par un coureur du sorcier de Macatan, lequel coureur rôdait encore autour des ruines de mon établissement. J'offris une forte récompense à celui qui me livrerait le sorcier lui-même, mais il avait répandu une terreur superstitieuse si profonde dans tous les alentours de sa caverne que personne n'eût osé l'y saisir ni même l'attirer de manière ou d'autre à portée de ma vengeance. Il n'en était pas de même de son émissaire, le voleur du

fusil et l'incendiaire. J'avais mis sa tête à prix ; bientôt il me fut livré. Avant de le lancer dans l'éternité, j'en obtins des aveux complets et j'appris avec douleur qu'un des frères du Mongo suicidé avait été le principal moteur du complot. Non-seulement il avait vu dans les dernières paroles d'Ormond, telles qu'on les lui avait rapportées, l'injonction de se venger de moi, mais il avait reconnu par son expérience personnelle que la factorerie de Kambie était une sérieuse rivale, sinon une antagoniste redoutable pour Bangalang. Sa simplicité africaine lui fit croire que l'apparition du coq rouge sur mon toit suffirait pour m'expulser de la rivière. Je n'étais pas en mesure de lui rendre en ce moment la monnaie de sa pièce, mais je fis le vœu de procurer avant un grand nombre de lunes un passage gratuit pour Cuba au nouveau Mongo. Comme beaucoup d'autres vœux téméraires, cette promesse-là ne fut jamais tenue.

J'avais fait des pertes matérielles considérables, mais ce fatal incendie fut cause d'une bien plus cruelle catastrophe. Depuis le jour de mon arrivée à la factorerie d'Ormond, une gracieuse forme avait pour ainsi voltigé comme un bon ange autour de moi. Issue des deux races et les connaissant toutes les deux, une femme, infiniment au-dessus de sa destinée, m'avait donné de sages conseils dans plus d'un péril. Pleine d'un tact et d'une intelligence que les filles de la civilisation la plus avancée n'ont pas toujours, remplie surtout d'un dévouement plus rare encore, elle m'avait rendu aussi heureux qu'on pouvait l'être à la côte d'Afrique. Lorsqu'on fit l'appel des survivants après l'incendie, Esther ne se retrouva nulle part. On ne parvint pas même à découvrir la moindre trace de la dépouille mortelle de cette bonne et charmante pariah.

A part mes domestiques, j'avais maintenant fort peu de chose à laisser derrière moi à Kambie ; je les confiai

aux soins d'Ali-Ninpha et je m'embarquai dans une chaloupe pour Sierra-Leone où j'achetai un schooner qui venait d'être confisqué par la commission mixte.

En 1829, on vendait publiquement à Sierra-Leone des navires qu'il était ensuite très-facile d'équiper pour la côte d'Afrique.

Je disposai mon nouveau schooner à recevoir une cargaison de nègres presque en quittant le port. Mon équipage se composait d'hommes de toutes les nations ayant appartenu aux navires capturés ; mais j'eus soin de ne prendre que des Espagnols pour officiers.

Nous voguions doucement sur la mer, un jour ou deux après avoir quitté la colonie anglaise, quand une conversation s'engagea entre le second et un garçon intelligent paresseusement appuyé sur le gouvernail. Comme on parlait de voyages, des vicissitudes de la vie maritime, le timonier se trouva amené à raconter qu'il s'était récemment échappé d'un navire, alors dans le Rio-Nunez et dont le lieutenant avait empoisonné le capitaine pour s'emparer du commandement. Ce navire avait été équipé, disait-il, à St-Thomas dans le dessein prétendu de faire le cabotage ; mais après avoir mis à la voile, il avait renvoyé son acte d'enregistrement dans l'île pour qu'un autre navire s'en servît, et il s'était aventuré sans aucune espèce de papiers sur la côte d'Afrique.

J'ai trop lieu de croire que la traite des noirs est rarement conduite d'après des principes de loyauté individuelle ; c'est pourtant l'unique sécurité qui puisse exister entre les armateurs, les capitaines et les consignataires dans un commerce de contrebande. Parmi les hommes engagés dans ce trafic et qui se mettent ainsi hors la loi, il y en a sans doute sur qui l'honneur est encore puissant ; mais on pourrait citer des cas innombrables où les dissipateurs qui gaspillaient la propriété de leurs commettants sur la côte d'Arique, profitaient des forces supé-

rieures dont ils pouvaient disposer, pour réparer les vides faits dans leur cargaison et retourner sans encombre aux Indes-Occidentales. En un mot, le négrier se transformait trop souvent en pirate.

En 1828 et 1829, plusieurs combats eurent lieu entre les négriers espagnols et cette espèce de flibustiers. Les Espagnols, de leur côté, attaquaient les Portugais quand l'occasion leur semblait propice. Plus d'un navire, équipé à Cuba pour des aventures de ce genre, y est rentré avec une cargaison vivante qui ne lui coûtait que des boulets et un abordage.

J'avoue qu'à l'époque dont je parle, mon habitude de trafiquer sur la côte avait un peu relâché mes principes; je ne valais guère mieux que les gens de ma profession, et j'avais surtout l'esprit tourné aux aventures. Mon second ne m'eut pas plutôt raconté l'histoire du timonier, qu'en vrai Don Quichotte, une unique pensée s'empara de mon esprit, celle de venger le capitaine empoisonné. Je ne prétends pas dire qu'en me faisant ainsi le redresseur des torts, mon désintéressement fût comparable à celui de l'illustre chevalier de la Manche. Le navire coupable avait, au dire du timonier, sa cargaison de nègres à moitié complète : ce fut là sans doute ma raison déterminante.

Arrivé à l'embouchure de notre vieille rivière, en nous laissant aller à la dérive, nous franchîmes la barre, et tandis que j'armais le schooner d'un magnifique canon de neuf pivotant au centre du navire, je dépêchai un espion sur le Rio-Nunez pour vérifier les faits relatifs à l'empoisonnement, et savoir la manière dont était armé le négrier en question. Mon espion, revenu au bout de quelques jours, me certifia toute l'histoire. Le négrier était encore dans la rivière, avec cent quatre-vingt-cinq noirs dans sa cale ; mais il ne devait pas tarder à gagner

le large avec une cargaison au grand complet de deux cent vingt-cinq esclaves.

Le temps se montrait singulièrement propice; tout favorisait mon entreprise; ce nombre d'esclaves convenait parfaitement à mon schooner. Comment dédaigner une pareille aubaine? Le quatrième jour, j'entrai dans le Rio-Nunez sous le pavillon portugais, que je déployais en vertu d'un passeport de Sierra-Leone pour les îles du Cap Vert.

Je ne puis dire si mon espion m'avait joué; mais, en atteignant Furcaria, je trouvai le gibier déniché. Désappointement cruel! mon schooner avait un trop grand tirant d'eau pour remonter plus haut; d'ailleurs, je ne connaissais pas la rivière.

Comme il m'importait de me tenir à l'écart des étrangers, je jetai l'ancre dans un endroit isolé, et, arrêtant au passage le premier canot qui descendit vers la mer, j'appris, moyennant une légère récompense, que l'objet de ma recherche était caché par un coude de la rivière près du village du roi de Kakandy, où je ne pouvais parvenir sans être piloté par un certain mulâtre. Dès que ce dernier personnage me fut décrit, je le reconnus tout de suite pour une ancienne pratique; mais je n'espérais guère m'assurer ses services, soit par d'honnêtes moyens, soit par la récompense promise. Il me devait cinq esclaves par suite d'arrangements pris entre nous à Kambie, et il avait toujours si énergiquement refusé de me payer, qu'il ne manquerait pas de s'enfuir dans les bois dès qu'il saurait ma présence sur la rivière. Je retins en conséquence mes canotiers sur le schooner par une abondante distribution de spiritueux, et à minuit j'en débarquai une demi-douzaine, qui gagnèrent la cabane du mulâtre et se saisirent de lui sans autre cérémonie. La terreur du drôle fut indescriptible lorsqu'il se trouva en ma présence, appréhendé au corps pour une dette payable

en chair et en os. Je me hâtai de le rassurer et de lui offrir une récompense libérale s'il voulait me piloter promptement, secrètement, sûrement, jusqu'à Kakandy. Notre mulâtre ne demandait pas mieux, mais il y avait trop peu de fond pour mon schooner. « Puisque la montagne ne pouvait venir à Mahomet, c'était à Mahomet d'aller à la montagne. »

Les deux embarcations furent bientôt armées, montées, munies de lanternes et les avirons garnis de paillets. Guidés par notre pilote, dont le crâne resta constamment sous le vent de mon pistolet, nous tombâmes comme des vampires sur notre proie.

Poussant alors un hourah sauvage, et déchargeant nos pistolets en l'air, nous fîmes rentrer tout le monde sous le pont sans coup férir ; des sentinelles furent postées à la porte de la cabine,sur le gaillard d'avant et à la grande écoutille. Nous filâmes du câble en douceur; ma chaloupe toua la prise; nous nous chargeâmes, le pilote et moi, du gouvernail, et, avant l'aube, nous accostions mon schooner, où nous transbordions cent quatre-vingt-dix-sept esclaves avec tous les approvisionnements nécessaires.

Grande fut la surprise de l'équipage capturé lorsqu'il connut son sort, et plus grande encore la fureur de l'empoisonneur, lorsqu'après une nuit de débauche avec le roi de Kakandy, il retourna le lendemain matin à son mouillage et le trouva vide. D'abord il s'imagina qu'il avait affaire à des croiseurs réguliers, et que la mort du capitaine allait être vengée. Quant à l'équipage, se voyant tout bonnement tombé dans les mains d'un confrère, il s'en consola plus aisément. Cinq hommes abandonnèrent leur navire pour s'embarquer avec moi.

La romanesque entreprise de la nuit avait merveilleusement aiguisé notre appétit. A peine avions-nous expédié le déjeuner, que nous vîmes trois canots remplis de

nègres armés et commandés par Sa Majesté même descendre le courant à grand renfort de rames. Sans attendre leur salut, j'envoyai à ces bouillants guerriers une certaine dose de mitraille; je levai l'ancre, je me couvris de voiles et je pris ma volée comme un albatros.

La prouesse était accomplie; mais j'avoue que ma conscience m'a souvent suscité des doutes sur la stricte moralité de la chose. La traite des noirs enfante de singulières notions du mien et du tien. Ces notions sont très-contagieuses, si la fièvre jaune ne l'est pas, et l'on doit s'estimer heureux d'avoir fini par échapper aux unes comme à l'autre, surtout après une sérieuse attaque.

CHAPITRE XXV.

Nouvelle chasse. — Je l'échappe de près. — Symptômes de mutinerie. — Complot découvert et réprimé. — Un grain blanc. — Débarquement près de Saint-Iago de Cuba. — Succès brillant du voyage. — Difficultés avec le consul de France. — Comment les choses se passent à Cuba. — Jadis et aujourd'hui.

Il faisait un mois de juillet étouffant, et la saison pluvieuse prouvait en même temps sa terrible puissance par d'incessants déluges. Pendant les calmes plats qui me tenaient enchaîné à la côte, comme sous l'empire d'un charme, la pluie tombait par torrents si impétueux que je craignais parfois que cette masse d'eau solide ne finît par submerger le navire. Par intervalles, un vent du sud-ouest et le courant nous faisaient un peu dériver; mais le dixième jour nous étions encore ballottés sur nous-mêmes dans la longitude du Cap Vert.

Le lendemain, lorsque l'épais brouillard du matin se

leva, la vigie placée sur les barres de hune nous annonça une voile sous le vent. Elle était encore invisible du pont, au milieu des replis du brouillard ; mais, dans le calme profond qui régnait, en entendait distinctement le sifflet du maître d'équipage. Avant que j'eusse le temps de délibérer, un coup de canon et le trou fait par un boulet dans notre grande voile levèrent tous mes doutes. Ce matinal et fâcheux visiteur ne pouvait être qu'un vaisseau de guerre.

Par bonheur, la brise, succédant au calme, nous permit de mettre toutes nos voiles dehors. Nous courûmes devant le vent qui fraîchissait, comme un daim poursuivi par les chiens qu'on vient de découpler. Les esclaves furent transportés de babord à tribord, d'arrière en avant et *vice versâ*, pour faciliter la marche du navire. Les étais furent détendus, les mâts décoincés et tout ce qui encombrait le pont jeté à la mer. De temps en temps, un boulet perdu des canons de chasse du croiseur nous annonçait qu'il était toujours sur notre piste. Enfin il calcula si bien son tir qu'un boulet entama fortement notre lisse de couronnement et enleva un large éclat de bois au grand mât, à huit pieds du pont. Il devenait dangereux de faire porter à ce mât affaibli le même poids de voiles en courant la même bordée. Je virai donc de bord, et à ma grande joie je vis que nous courions un nœud de plus. L'ennemi vira de bord comme nous et aussi rapidement, mais ses boulets cessèrent bientôt d'arriver jusqu'à nous, et avant midi nous l'avions tellement distancé que ses mâts de perroquet apparaissaient seuls au-dessus de l'horizon.

La perte du lieutenant tombé à la mer dans une nuit noire et orageuse fut le seul incident remarquable de la traversée jusqu'à notre approche des Antilles. En général, tout prend alors un air de contentement à bord des négriers ; je remarquai, au contraire, non-seule-

ment l'air sombre de mon équipage, mais des dispositions à la négligence et même à l'insubordination. Le deuxième maître que j'avais embarqué sur le Rio-Nunez, et qui avait remplacé le lieutenant, s'entretenait souvent d'une manière animée avec les hommes de quart ; toute sa conduite trahissait de mauvais desseins. La vie que mène, à terre comme à bord, un homme qui fait la traite des noirs, le rend défiant là où un autre ne serait que circonspect. Je me tenais donc sur mes gardes.

La vue de la terre devient d'ordinaire, je le répète, un signal de réjouissance. Si la cargaison s'est bien conduite, on lui ôte généralement ses fers; les deux sexes communiquent plus librement, de jour et sur le pont; l'eau n'est plus distribuée d'une main parcimonieuse; « le chat à neuf queues est noyé dans la mer. » Le temps des dangers et des révoltes semble passé, et le capitaine jouit d'une quiétude d'esprit relative jusqu'à l'heure du débarquement. Les matelots, de leur côté, avec leur générosité proverbiale, partagent leurs biscuits et même leurs vêtements avec les nègres. Les femmes, qui généralement sont restées nues jusqu'alors, apparaissent vêtues aux frais de la garde-robe des dits matelots, des bas officiers et même de l'état-major. On met en pièces des draps, des nappes, de la toile cirée, des voiles superflues, pour l'accoutrement de ces dames. Tout concourt enfin à une joyeuse mascarade.

J'aurais sincèrement désiré que l'apparition des Antilles fît de mon schooner le théâtre de scènes semblables; mais la mauvaise humeur de mes compagnons était si manifeste que je crus devoir aller au-devant de la rebellion, en cassant l'officier suspect et en le renvoyant sur l'avant, en même temps que je jetais son chenil par-dessus bord (1).

(1) L'avant et la cabine d'un négrier sont d'ordinaire occupés

Il ne me restait plus d'officier sur lequel je pusse compter, et je me vis obligé d'invoquer l'assistance de deux des plus jeunes matelots pour diriger le navire pendant le reste de notre navigation. Je savais le cuisinier et le commis aux vivres, qui tous les deux faisaient gamelle ensemble à l'arrière, tout-à-fait dignes de ma confiance, et avec ces quatre hommes derrière moi, les noirs sous mes pieds, je me sentais très en état de maintenir l'ordre à bord. A dater de ce moment, je ne permis plus à personne d'approcher du gaillard d'arrière au-delà du grand mât.

Par une belle après-midi, nous voguions le long des rivages de Porto-Rico ; je suivais notre marche sur la carte; tout-à-coup un de mes nouveaux aides s'approcha de moi avec la familiarité habituelle aux Espagnols, et me demanda d'un ton tranquille si je voulais allumer une cigarette. Comme je ne fumais jamais, je le remerciai poliment de son offre. Au même instant le jeune homme laissa tomber sur ma carte le papier roulé entre ses doigts. Je compris la ruse; la cigarette n'était qu'un billet plié sous cette forme. Je la mis dans ma bouche, et je me promenai sur l'arrière jusqu'à ce que l'occasion s'offrît de m'allonger sur le pont, la tête au-dessus de la poupe, de manière à pouvoir lire le billet sans être vu. Ce billet me révélait l'organisation d'un complot sous le commandement du second maître que j'avais cassé de son grade. Notre arrivée en vue de Saint-Domingue devait être le signal de la révolte et de mon débarquement forcé dans l'île, si ma résistance n'entraînait pas des mesures plus violentes. Six hommes de l'équipage étaient dans le complot. Le contre-maître, alors malade dans l'infirmerie des noirs, devait partager mon sort.

par une partie de la cargaison vivante, et les officiers dorment sur le pont dans ce qu'on nomme fort bien des chenils, *dog-house ;* c'est le mot technique.

Ma résolution fut aussitôt prise. En quelques minutes, j'avais jeté un coup d'œil sur le coffre d'armes : tout était encore en ordre. Appelant alors dix des plus vigoureux et des plus intelligents des noirs sur le gaillard d'arrière, je me permis un petit mensonge stratégique ; je leur dis dans le dialecte sousou qu'il y avait à bord de méchants hommes, lesquels voulaient faire échouer le navire au milieu des rochers de la côte et noyer tous les noirs qui se trouvaient à bord. Mon discours fini, je les armai chacun d'un coutelas et mes fidèles blancs d'une paire de pistolets. Ainsi soutenu et sans ajouter une parole, je m'emparai du meneur qui n'osa broncher et de ses complices. Des fers et des doubles fers les assujettirent solidement au grand mât et au pont, tandis qu'une cour martiale, improvisée sous ma présidence, abrégeait tous les modes de procédure ordinaire. L'enquête, si sommaire qu'elle fût, ne permit pas de douter que le pauvre lieutenant, qu'on disait tombé à la mer, n'eût été victime d'un assassinat. On s'était défait de lui dans l'espoir d'avoir ensuite meilleur marché de moi , parce qu'on redoutait, en cas de collision, sa taille colossale et sa vigueur musculaire.

Peut-être y eut-il, dans notre manière de procéder aux interrogatoires, une tendance à imiter les vieilles formes de l'inquisition. Nous tenions surtout à obtenir des aveux complets ; et, lorsque le coupable hésitait et montrait de la répugnance à les faire, le chat à neuf queues rafraîchissait sa mémoire. A la fin du jugement, les mutins avaient donc reçu un à-compte sur leur peine. Nous condamnâmes les six complices à recevoir ce qui leur revenait et à rester aux fers jusqu'à notre arrivée à Cuba. Le sort du principal meneur était moins facile à fixer. Les uns étaient d'avis de lui appliquer la loi du talion et de le jeter par-dessus bord ; d'autres proposaient de l'abandonner à la mer, enchaîné sur un radeau ; mais ces deux châtiments me semblaient trop cruels. Je me bornai à

placer à ses côtés une sentinelle, avec l'ordre de lui faire sauter la cervelle au moindre signe de rebellion, jusqu'à l'heure où nous le débarquâmes dans l'île des Tortues, avec trois jours de vivres et une ample ration d'eau.

Tranquillisé par cette justice sommaire, je n'en faillis pas moins, peu de jours après, perdre le schooner par un de ces périls de mer auxquels on a souvent le tort de n'être pas mieux préparé, mais qu'on ne peut toujours prévoir.

C'était dans l'après-midi d'une belle journée. Depuis quelques instants je remarquais à l'horizon un banc peu élevé de nuages blancs. Tout-à-coup il s'étendit, couvrit le ciel et la mer, et nous enveloppa d'un brouillard impénétrable. Je compris immédiatement le danger, mais je n'avais pas eu le temps de mettre le schooner en mesure de soutenir un grain violent, qu'une rafale aussi soudaine, aussi bruyante qu'un coup de tonnerre, le coucha sur le flanc. Le choc fut si violent, si imprévu, que les esclaves, à qui l'on avait permis de jouir du beau temps sur le pont, roulèrent sous le vent et furent presque submergés par l'eau qui entrait par les dalots. Il était impossible de maintenir le schooner dans le lit du vent avec le gouvernail, qui se trouvait presque hors de l'eau ; mais, par bonheur, notre grande voile se déchira en lambeaux à partir des ralingues ; et, soulagé de cette pression, le schooner obéit de nouveau au timonier. C'était un véritable grain des Indes-Occidentales ; il nous abandonna aussi vite qu'il nous avait assaillis, et je pus alors constater que notre perte entière se bornait à deux enfants nègres qu'on avait imprudemment laissés s'asseoir sur la lisse de vi-bord.

Mon voyage était une entreprise impromptue, sans papiers ni documents d'aucune sorte, sans consignataire ni destination précise. J'étais donc tenu d'agir ave un degré extraordinaire de circonspection, non-seulement en

débarquant ma cargaison humaine, mais dans le choix du lieu de ce débarquement, si je voulais me trouver en contact avec les gens qui pouvaient m'en débarrasser avec profit. Je n'avais jamais été à Cuba que dans la circonstance dont on se souvient, et mes relations d'affaires ne s'étaient pas étendues en dehors de l'association de Regla qui m'avait envoyé pour la première fois en Afrique.

Le lendemain du grain blanc, notre schooner longeait avec une bonne brise la côte méridionale de Cuba. Comme le temps semblait propice, je tranchai le nœud gordien en débarquant ma cargaison dans une des criques solitaires dont le rivage est dentelé, à neuf milles à l'est de Sant'Yago. Il eût été difficile de mieux tomber. A soixante pas environ du point de débarquement, se trouvait la comfortable habitation d'un ranchero qui m'offrit l'hospitalité habituelle en pareil cas, et consacra une vaste grange à la réception de mes esclaves, tandis que sa famille préparait un repas copieux.

Dès que ma cargaison fut à l'abri des croiseurs, je résolus de ne pas m'inquiéter davantage du pauvre esquif, sans pavillon ni papiers, qui l'avait pourtant amenée saine et sauve; et, puisque je ne connaissais personne à Sant'Yago, de traverser l'île et de gagner la capitale à la recherche d'un consignataire. Monté sur un petit cheval plein de feu et accompagné d'un guide *montero,* je tournai de nouveau mon visage vers « la cité toujours fidèle. »

Mon compagnon avait mille questions à faire au capitaine, et le capitaine y répondait avec tant de bon vouloir que nous fûmes bientôt les meilleurs amis imaginables. Il m'apprit, entre une infinité de commérages, un fait assez important pour moi dans la circonstance, à savoir qu'une cargaison de noirs avait été récemment débarquée dans le voisinage de Matanzas, et qu'un certain Senor ***,

natif de Catalogne, en avait dirigé la vente avec plein succès. En entendant ces paroles, je frappai sur ma cuisse et je m'écriai comme Archimède : « *Eurêka !* » Une idée brillante illuminait mon cerveau ; c'était de me confier au même personnage sans plus amples recherches, et ma décision, je l'avoue, avait pour base exclusive la nationalité provinciale du courtier. J'ai toujours eu de la partialité pour les Catalans.

Je me présentai donc en temps opportun au comptoir de mon futur consignataire, et je lui fis nettement connaître ma situation, sa complète irrégularité et l'absence de tout papier de bord. En très-peu de temps, Son Excellence le Capitaine-Général fut instruit de mon arrivée et muni d'une liste des Africains nouvellement débarqués. *Africain* est le nom générique donné aux esclaves à Cuba. Le capitaine du port ne fut pas non plus oublié ; sur une page de son registre, restée blanche fort à propos, on inscrivit le nom de mon navire, comme ayant mis à la voile de ce même port de la Havane six mois auparavant ; et cette inscription fut corroborée par un enregistrement en règle et un rôle d'équipage, afin d'assurer ma paisible réception dans le port.

Avant la nuit, tout se trouvait en règle, grâce à la célérité dont est capable l'administration espagnole elle-même, stimulée par l'appât des doublons et l'odeur de la chair noire. Vingt-quatre heures après, j'étais de retour à mon point de débarquement avec des vêtements et une couverture pour chacun de mes nombreux « domestiques. » Le schooner fut immédiatement confié à un habile pilote, qui prit les fonctions officielles et le titre de capitaine, pour éluder la vigilance de tous les employés subalternes, dont la conscience n'avait pas été endormie par le plus puissant des narcotiques.

Dans l'intervalle, l'hospitalier ranchero avait prodigué tous ses soins à mes esclaves. La capitation ou prime aux

hauts fonctionnaires une fois payée, aucun corps civil ou militaire, étranger ou espagnol, n'aurait osé se mêler de mes affaires. Quarante-huit heures de repos, d'ablutions, d'exercice, avaient rétabli les forces de toute la bande et lui avaient donné des jambes. Les matelots chargés de veiller sur elle s'étaient acquittés à merveille de leurs doubles fonctions de valets de chambre auprès des cavaliers et de femmes de chambre auprès des dames. Aussi, lorsqu'on se mit en marche vers Sant'Yago, la procession paraissait-elle aussi respectable que nombreuse.

Les courtiers du grand marché du Sud eurent bientôt placé toute ma marchandise. On me paya naturellement comptant en espèces, et le résultat de l'entreprise fut si lucratif que je pardonnai aux mutins mêmes leur rebellion, et les admis au partage de mes largesses avec le reste de l'équipage. Enchanté d'un tel résultat, d'une pareille balance de compte, je résolus de jouir un mois durant, pour le moins, du *dolce far-niente* de la vie de campagne à Cuba.

Tandis que je me disposais à goûter ce délicieux repos, une légère brise troubla le calme du miroir. Assez imprudemment peut-être, mais dans une excellente intention, j'avais donné doubles gages à mes hommes pour les récompenser de leurs périlleux services sur le Rio-Nunez. Fidèles aux traditions du métier, ils se mirent à flâner dans la Havane, se vantant de leurs prouesses; et l'un d'eux, un Français, qu'un de ses camarades avait triché et dépouillé au jeu de cartes, s'adressa à son consul pour en obtenir justice. Le consul pressa de questions son compatriote, et après en avoir obtenu le récit complet de notre voyage, il profita de la misère où se trouvait le pauvre diable pour lui faire faire une déposition en règle contre don Théodore Canot, qu'on assurait être aussi né en France et sujet français. On ne manqua pas non plus d'exagérer le châtiment du second maître,

abandonné, comme on l'a vu, dans l'île des Tortues, et d'en faire un acte de cruauté injustifiable.

Bientôt l'histoire parvint aux oreilles du Capitaine-Général, qui ne put se dispenser d'ordonner mon arrestation provisoire; mais je me tenais trop bien sur mes gardes pour me laisser happer par la justice consulaire et le représentant des lis qui n'avaient guère mes sympathies. On eut beau chercher, on ne trouva personne dans l'île, qui portât mon nom ; et comme le schooner, entré dans le port avec des papiers espagnols et un équipage espagnol, avait été régulièrement vendu, le consul finit par se convaincre lui-même qu'il s'en était laissé conter. Quelques jours plus tard, une presse, faite fort à propos pour recruter la marine de Sa Majesté catholique, enleva les matelots les plus tapageurs, et la plainte du consul, ne pouvant plus s'appuyer d'aucun témoignage, fut forcément abandonnée.

Les choses, on le voit, ne se ménagent pas trop maladroitement à la Havane, moyennant finance.

CHAPITRE XXVI.

Fin de mes vacances. — Naufrage sur une caye. — New-Providence. — Ruineux sauvetage. — Je m'embarque sur le *San Pablo* à destination de Saint-Thomas. — Un vaillant capitaine. — Le canal de Mozambique. — Nous prenons une cargaison de noirs à Quillimane. — Maladie du capitaine. — La petite vérole à bord. — Lugubres scènes. — Testament du capitaine. — Rencontre avec un croiseur anglais. — Comment je l'estropie. — Mort du capitaine. — Arrivée du San Pablo à Cuba. —Je débarque les nègres et brûle le navire.

Avant de retourner à la mer, je pris de longues vacances, grâce à mes poches pleines, parmi mes anciens

amis de Regla et de la Havane. Je m'étais imaginé qu'une résidence dans cette île durant une saison, loin de la traite des noirs et de la côte d'Afrique, pourrait être pour moi une espèce de sevrage, et que je m'habituerais à un autre genre de vie; mais trois mois s'étaient à peine écoulés que je mettais à la voile du port de Sant'Yago de Cuba, pour prendre à la Jamaïque une cargaison de marchandises destinées à la côte et revenir m'équiper pour la traite.

Mon voyage commença avec une forte brise qui, pendant trois jours, nous chassa devant elle et nous fit tenir une assez bonne direction; mais, dans la nuit du troisième jour, après avoir brisé mon grand mât sur une côte sous le vent, je fus forcé d'échouer le schooner pour sauver la cargaison et l'équipage. Par bonheur, le débarquement s'effectua avec un plein succès; au point du jour mon vaillant petit navire n'était plus qu'un débris abandonné sur une caye déserte. Je me hâtai de faire construire une large tente ou pavillon avec nos voiles, nos avirons et les esparres qui nous restaient, pour y abriter, avant la tombée de la nuit, les objets les plus précieux et qui n'avaient pas encore souffert. J'envoyai des éclaireurs pour reconnaître les environs; notre mât de misaine, apporté à terre, fut planté sur le point le plus élevé du banc de sable avec un signal de détresse. Les éclaireurs ne nous rapportèrent aucune consolation. Tout ce qu'ils avaient vu, c'était un gros chien avec un collier au cou; ce chien ne voulant pas se laisser approcher, je défendis de tirer dessus. Ni le feu ni le tabac ne purent nous délivrer des essaims de moustiques qui remplissaient l'air après le coucher du soleil. Leurs innombrables piqûres produisaient une telle irritation qu'un jeune garçon, appartenant à l'équipage, en devint absolument fou et ne recouvra sa raison que longtemps après son retour à Cuba.

Plusieurs longues et tristes journées s'écoulèrent pour

nous sur cette caye abandonnée, où notre mode d'existence me rappela plus d'une heure semblable passée près de don Rafaël et de ses compagnons. Plusieurs vaisseaux passèrent en vue de notre banc de sable, mais aucun d'eux ne prenait garde à notre signal. Enfin, le dixième jour après notre naufrage, deux petits schooners s'avancèrent nonchalamment vers l'île où, nous trouvant à leur merci, ils mirent à notre délivrance les conditions les plus extravagantes. Après une longue négociation, il fut convenu que nos sauveteurs nous débarqueraient, nous et nos marchandises, à Nassau, dans l'Etat de New-Providence, où leur juste rétribution serait fixée par les tribunaux du pays. Le voyage fut bientôt accompli, et nos aimables libérateurs obtinrent de la justice américaine soixante-dix pour cent de la valeur de nos marchandises pour les peines extrêmes qu'ils avaient eues à nous délivrer de notre prison insulaire et de ses moustiques.

Ce naufrage, et surtout ce sauvetage, firent une telle brèche à mes finances que je m'estimai trop heureux, à mon arrivée à Cuba, d'accepter les fonctions de maître-voilier à bord d'un brick négrier qui s'équipait à Saint-Thomas sous la conduite d'un Français expérimenté.

Mon nouvel esquif, le *San Pablo*, était un joli brick, de construction brésilienne et de plus de 300 tonneaux. Sa cale contenait vingt-quatre caronades de seize, sa soute aux poudres regorgeait de munitions, et ses carlingues étaient garnies à l'avant et à l'arrière de boulets et de boîtes à mitraille. Le capitaine ***, qu'on m'avait peint comme un tartare ou un véritable sergent de recrutement, me reçut avec beaucoup d'affabilité et parut charmé d'apprendre que je parlais couramment, non-seulement le français, mais l'anglais.

A peine étais-je arrivé et avais-je eu le temps de prendre, comme on dit, la mesure de ce nouvel équipage, que la nouvelle de l'approche d'un croiseur danois se

répandit dans l'île. Grand tumulte à bord, on le pense bien, grande hâte de décamper! on entassa pêle-mêle les provisions et les marchandises; on remplit les tonneaux d'eau pendant la nuit; et, avant le point du jour, cinquante-cinq vagabonds, de toute classe, de toute couleur et de tout pays, s'embarquaient à bord. A six heures, nous étions à deux milles en mer, avec un pavillon côtier à notre pic et le grand hunier coiffé, en train de recevoir d'un lougre six petits coffres d'espèces et plusieurs caisses d'habillements.

Dès que nous eûmes gagné le large ou la plaine azurée, comme disent les poètes, je vis bien que notre navire n'était pas un négrier comme un autre. A dater du second jour, les matelots reçurent deux uniformes complets qu'ils devaient porter les dimanches et dans les grandes occasions. Des chapeaux bordés d'or, des habits bleus avec des boutons ornés d'une ancre, des épaulettes et des épées furent distribués aux officiers. Le capitaine, dans une courte harangue prononcée sur le gaillard-d'arrière, apprit à tout le monde que, si l'entreprise réussissait, chacun des aventuriers recevrait une gratification de cent dollars.

Dans la même nuit, le dit capitaine m'admit dans le conseil, où il développa son plan, lequel consistait à prendre chargement dans un port du canal de Mozambique. Dans ce but, il avait pourvu son brick d'un armement suffisant pour repousser un vaisseau de guerre de pareille taille; imagination que je ne partageai jamais. En toute occasion, sauf en présence d'un croiseur français, il était décidé à arborer les lis bourbonniens, à endosser l'uniforme français et à conduire absolument les choses comme s'il appartenait à la marine royale de France. Les officiers ne furent pas moins favorisés que les matelots sous le rapport du double salaire. Je reçus un certificat à cet effet pour moi et mes deux subordonnés, ainsi

qu'un *memorandum* contenant des instructions minutieuses pour chacun des jours de la semaine suivante. Il me fut spécialement recommandé, comme second en commandement, d'être de la plus grande ponctualité dans l'exercice de mes fonctions et d'une sévérité juste envers mes inférieurs.

Je trouvai un certain amour-propre à sortir à mon honneur de cette phase militaire de ma vie de négrier. Peu de jours nous suffirent pour mettre le gréement et les voiles en parfait état, pour monter nos seize canons, pour exercer les hommes au maniement du mousquet et des pièces, et pour déguiser, à force de peintures et de petites ruses marines, le *Saint-Paul* en un très-respectable croiseur.

Vingt-sept jours après, nous touchions au Cap-Vert pour y faire des provisions; nous gouvernâmes ensuite vers le sud sans échanger un mot avec les nombreux navires que nous rencontrâmes, jusqu'à la hauteur du cap de Bonne-Espérance. Alors un de ces étrangers se montra d'humeur tellement sociable qu'il eût été peu galant de l'éviter. Cependant notre sauvagerie habituelle nous empêchait d'abord de répondre à ses avances et nous faisait maintenir notre course, quand nous vîmes apparaître à la fois, à son pic et à son grand mât, le pavillon blanc et le guidon de France.

Aussitôt notre tambour battit aux champs; la caisse du pavillon fut apportée sur le pont; on mit double charge dans les canons; on alluma les mèches. Dès que nous fûmes à portée de voix, notre capitaine, qui réclamait naturellement la préséance sur le lieutenant du transport, hêla le Français et entretint quelque temps avec lui une fort aimable conversation en portugais. A la fin, l'étranger nous pria de lui permettre de nous envoyer son canot avec des lettres pour l'Ile de France. Notre capitaine y consentit du plus grand cœur, non

sans l'informer toutefois que nous ne jugions pas prudent d'engager les officiers à venir à bord, où nous comptions quelques cas de petite vérole, contractés, selon toute apparence, à Angola.

La décharge d'une bordée inattendue n'aurait pas jeté plus d'épouvante à bord de notre visiteur. A peine ces mots terribles étaient-ils prononcés que tout fut en mouvement sur ses ponts, et ses vergues brassées au plus près du vent, tandis que sa proue fendait l'écume sans nous souhaiter même un bon voyage.

Dix jours après cette « ruse d'esclave, » nous jetions l'ancre à Quillimane, au milieu d'un grand nombre de négriers portugais et brésiliens, dont les voiles étaient carguées ou désenverguées, comme pour une longue station. Le *Saint-Paul* fit un salut de vingt coups de canon et hissa le pavillon français. Ce salut nous fut aussitôt rendu, et notre capitaine, en grand uniforme, alla présenter ses hommages au gouverneur. Dans l'intervalle, j'avais l'ordre de me tenir sur le *qui vive*, d'éviter tout rapport avec les autres navires, de suivre la routine habituelle des navires de guerre, d'amener les vergues, de serrer le pavillon et de tirer un coup de canon au coucher du soleil, mais surtout d'être prêt à lever l'ancre et à rejoindre le capitaine dans une petite baie voisine du port, dès l'instant où un certain pavillon flotterait sur le fort.

Rarement j'ai vu les choses conduites avec plus d'habileté que par cet aventureux Gaulois. Le lendemain, de grand matin, le canot du gouverneur vint chercher des espèces; le quatrième jour, le signal qui nous appelait au rivage fut déployé; le cinquième, le sixième et le septième, nous embarquâmes huit cents nègres, et le neuvième nous levâmes l'ancre pour notre destination.

Le succès de notre entreprise était d'autant plus remarquable que quatorze navires, attendant leur cargaison, étaient à l'ancre lors de notre arrivée; plusieurs se

trouvaient même retenus dans le port depuis plus de quinze mois. Leur impatience était tellement surexcitée que les capitaines avaient fini par faire cause commune contre les derniers venus, et par convenir que chaque navire aurait son tour de chargement par ordre d'arrivée. Le rusé Gaulois déjoua toutes ces combinaisons. En se faisant passer pour un vaisseau de guerre français, il endormit tous les soupçons et prévint toutes les intrigues. Son argent comptant attendrit aussi, il faut l'avouer, le cœur des autorités et des facteurs.

Hélas! l'esprit et l'habileté ne sont pas tout en ce monde. Notre capitaine revint à bord dans les meilleures dispositions du monde; mais nous avions à peine atteint la pleine mer que la fièvre l'abattit en carène. Tous les remèdes ordinaires furent impuissants; il ne tarda pas à tomber dans le délire. D'autres dangers s'amassèrent autour de nous. Nous étions depuis plusieurs jours à la hauteur du cap de Bonne-Espérance, luttant contre une série de fortes brises contraires, quand, après une nuit de pénibles veilles, on vint m'apprendre que plusieurs esclaves étaient atteints de la petite vérole. De toutes les calamités que peut redouter un négrier durant son voyage, c'est là assurément la plus terrible, la plus difficile à parer. La nouvelle me donna le frisson. Dans mon impétueuse anxiété, je me précipitai près du capitaine, et sans savoir s'il était dans un de ses rares moments lucides, je lui fis connaître la situation. Il me regarda un instant les yeux hagards, comme s'il ne me reconnaissait pas bien ou comme s'il doutait de ce que je lui annonçais; puis, ouvrant son bureau et me montrant une longue mèche d'une matière très-combustible, il me dit qu'elle communiquait à travers les ponts avec la sainte-barbe, et il m'ordonna de faire sauter le brick.

La folie du capitaine calma soudain le lieutenant. Après m'être assuré du dangereux engin de destruction

et de la personne de celui qui voulait en user, j'appelai tous les bas officiers dans la cabine, pour les consulter sur une situation si désespérée.

Le même vent soufflait depuis neuf jours sans interruption, et avec tant de violence qu'il avait été impossible d'enlever les caillebotis des écoutilles, de faire prendre l'air aux esclaves, de purifier les ponts et de les aérer. Dès qu'il y eut un moment de calme, on passa l'inspection des huit cents nègres, et on ne trouva qu'un seul cas de mort. Comme il avait eu lieu depuis la tempête, on examina attentivement le corps, et ce fut alors qu'on découvrit pour la première fois que nous avions la petite vérole à bord. Le cadavre fut jeté silencieusement à la mer, et l'on tint la maladie cachée à l'équipage et aux nègres.

Après le déjeuner, dans cette matinée funeste, je résolus de visiter moi-même le pont à esclaves; et, faisant allumer plusieurs lanternes, je descendis dans cette caverne, où, même après la ventilation, on respirait encore d'horribles et pestilentielles effluves humaines. Je trouvai neuf nègres atteints par la maladie. Nous nous consultâmes sur l'emploi du laudanum, comme moyen de nous débarrasser des malades, remède secrètement et rarement employé, grâce à Dieu, pour préserver de la contagion le gros d'une cargaison vivante. Mais la maladie avait déjà fait trop de progrès pour que le sacrifice de neuf existences sauvât le reste. Les malades furent envoyés sur l'avant transformé en hôpital, et on les confia aux soins des hommes de l'équipage qui avaient été vaccinés. La cale fut ventilée et blanchie à la chaux; mais, avant que le vent tombât, la liste des malades atteignait le chiffre de trente; l'infirmerie n'en pouvait contenir davantage. Douze des matelots avaient contracté l'épidémie. Déja quinze cadavres avaient été jetés à la mer.

Tous les moyens préventifs devenaient inutiles : cadavre après cadavre descendait dans l'abîme; le vent soufflait toujours. Enfin il se calma suffisamment, et la mer devint assez tranquille pour nous permettre d'enlever les caillebotis des écoutilles. Notre consternation fut sans bornes, quand nous trouvâmes la majeure partie des esclaves morts où atteints de l'horrible maladie. Je ne m'arrêterai pas sur cette scène de désolation; ce n'était pas d'ailleurs le moment de se livrer à des lamentations stériles. Douze des plus vigoureux survivants reçurent l'ordre d'enlever les cadavres du milieu des malades : ce fut une terrible besogne! Quoiqu'on abreuvât les travailleurs de rhum, pour les endormir et les abrutir, ils succombaient à la peine. Il fallut encore les faire aider par des enfants perdus de l'équipage, qui, couvrant leurs mains de gros gants goudronnés, jetèrent ces masses putrides dans la mer.

Les jours se suivaient et se ressemblaient, hélas! Cependant notre amour de la vie, ou peut-être notre amour de l'or, car tout espoir de sauver une partie de la cargaison n'était pas perdu, nous fit combattre le monstre qui dévorait nos noirs, avec un courage digne d'une meillleure cause. A la fin la mort se rassasia, mais nos huit cents nègres, embarqués en bonne santé, étaient réduits à quatre cent quatre-vingt-dix-sept squelettes.

A notre arrivée sous la ligne, le *San Pablo* aurait mérité une patente complète de santé. Les morts avaient laissé de l'espace, des vivres et de l'eau en abondance aux survivants; on ne songeait plus à imposer aucune entrave à ces derniers. Depuis l'explosion de la fatale maladie, tous les fers avaient été enlevés; grâce à un excellent régime, les noirs commençaient à se refaire et même à s'engraisser pour le marché dont nous approchions. Tel n'était pas le sort de notre capitaine. Depuis longtemps la fièvre et le délire l'avaient abandonné,

mais une dyssenterie opiniâtre, suite d'une maladie antérieure, leur succéda et le mina rapidement. Son système nerveux s'affaissa tellement qu'il finit par tomber dans une incurable hypocondrie. Entre autres idées fixes, il avait celle qu'une dose de mercure rétablirait complétement sa santé. Par malheur, pendant le règne de la maladie, notre petite pharmacie était restée un jour entier ouverte par oubli et le mercure avait disparu. En vain essayait-on de calmer le capitaine en lui disant qu'on ne pouvait se procurer son spécifique; plus on arguait de cette impossibilité, plus il y tenait et s'emportait.

Dans ce dilemme, j'ordonnai aux vigies de redoubler de soin pour nous signaler tous les navires marchands, dans l'espoir d'en obtenir la drogue tant désirée. Enfin on m'annonça un navire à peu de distance sous le vent. Comme la voilure était de couleur sombre et rapiécée, je crus pouvoir en approcher sans péril.

C'était un brick de Belfast en Irlande, mais lorsque je le hêlai et lui dis d'envoyer un canot à bord, il déclina l'invitation et poursuivit sa marche. Un second et un troisième commandement eurent le même sort. Un tel dédain de mon pavillon, de ma flamme et mon épaulette de tribord, me choqua, je l'avoue; gouvernant sur le brick récalcitrant, je l'accostai bientôt et j'envahis son bord à la tête de dix hommes.

La réception fut naturellement froide, mais il n'y eut aucune tentative de résistance : j'informai le capitaine que je n'avais en l'abordant qu'un but d'humanité, et je renouvelai la requête déjà faite avec le porte-voix. L'opiniâtre Irlandais, persistant à me refuser la drogue que j'offrais de lui payer au poids de l'or, j'ordonnai au second de m'apporter son livre de loc et d'y inscrire, sous ma dictée, la mention de la visite du *San Pablo*, l'objet de cette visite et le brutal refus du capitaine. Cela fait, je ne me tins pas pour battu; je chargeai deux de mes

hommes d'aller chercher le coffre contenant la pharmacie. On ne saurait imaginer un plus triste réceptacle de vieilles drogues, mais il contenait justement une forte provision du mercure demandé. Sans autre discussion, je m'en appropriai un tiers, ce qui était bien modeste, et je comptai sur la table de la cabine cinq dollars bon argent que notre Irlandais refusa fièrement. Je dis alors au second de les prendre, et après avoir exigé un reçu, je fis inscrire toute cette transaction sur le livre de loc.

Au moment d'enjamber la muraille du navire, j'essayai encore d'aplanir le poil hérissé de ce terrier d'Irlande par des paroles d'accommodement, mais un sourd grognement fut toute sa réponse. Pour entasser, du moins comme disent les prédicateurs anglais, les charbons du repentir sur la tête de l'ingrat, je fis jeter sur le pont de son navire une douzaine d'ignames, un sac de frijoles, un petit baril de porc, une couple de sacs de biscuits d'Espagne et je lui envoyai un dernier hourah.

Le fameux spécifique du capitaine ne produisit pas l'effet qu'il en attendait, bien s'en faut, car il continua de décliner à vue d'œil. Cependant l'énergie de sa nature le soutenait encore lorsque la plupart des hommes eussent déjà succombé, et de son lit de mort il commandait toujours le navire.

Notre office du dimanche consistait à appeler les hommes sur le pont au son du tambour, à les passer en revue et à leur faire faire l'exercice du canon et des autres armes. Un dimanche, la fantaisie prit au moribond d'inspecter lui-même l'équipage. Il se fit porter pour cela sur le gaillard d'arrière, couché sur un matelas. Tous les matelots défilèrent devant lui et lui serrèrent la main. Après quoi, il leur fit former le cercle et leur dit que la mort, selon toute apparence, l'appellerait avant l'arrivée du *San Pablo* à sa destination. Sans autre préambule, sans avoir mis personne dans la confidence de ses intentions,

il fit ensuite son testament oral, enjoignant à tous d'y obéir implicitement par respect pour sa mémoire. Si le *San Pablo* arrivait sans encombre au port, les officiers et les matelots recevraient la gratification promise, et le surplus de la cargaison serait envoyé à sa famille à Nantes; mais si nous étions attaqués par un croiseur, et si le brick était sauvé par une valeureuse défense, alors la moitié des profits du voyage serait distribuée entre les officiers et l'équipage; un quart seulement envoyé à ses amis de France; le dernier quart me resterait. Le maître-voilier et les consignataires de Cuba devaient être les exécuteurs de ce testament singulier.

Nous étions maintenant fort avancés dans notre voyage au nord-ouest et nous pouvions voir dans chaque nuage la promesse de la continuation des vents alizés, qui devaient nous conduire au terme du voyage. Depuis le pont jusqu'au perroquet volant, depuis le petit foc jusqu'au tape-cul, tout ce que nous avions de toile était dehors et entassé sur le brick. On apercevait journellement un certain nombre de navires, mais aucun ne nous avait paru suspect, lorsque ma longue vue découvrit un schooner en croisière et se prélassant tout à son aise. J'ordonnai au timonier de poursuivre sa route, et après avoir fait raidir les écoutes, les bras des vergues et les drisses des huniers, j'entrai dans la cabine pour prendre les ordres du commandant.

Le moribond écouta mon récit avec son habituelle bravoure et ne parut nullement ému lorsque le bruit des coups de canon annonça que le croiseur nous donnait la chasse. Il se borna à me montrer un tiroir et me dit de lui en remettre le contenu. C'étaient trois pavillons qu'il déroula avec soin, les pavillons espagnol, danois et portugais. Dans chacun d'eux se trouvait enroulée une série de papiers en règle pour le *San Pablo*. D'une voix affaiblie par la souffrance, il me dit ensuite de choisir une natio-

nalité et quand j'eus choisi l'espagnole, il me serra la main, et me fit promettre de ne pas me rendre.

A mon arrivée sur le pont, notre adversaire gagnait rapidement du terrain sur nous; comme il était deux fois meilleur voilier, la fuite était impossible et le mieux à faire de montrer de la résolution ; c'est que ce je fis en maintenant notre direction, en tirant un coup de canon et en arborant au pic et au grand mât les couleurs espagnoles.

Le *San Pablo* continuait de filer six nœuds à l'heure environ, lorqu'un boulet du schooner tomba tout près de notre arrière. Je fis mettre aussitôt des bonnettes en bas et en haut. Mes hommes étant habitués à faire leur service comme sur un vaisseau de guerre, j'espérais en imposer au croiseur par le style et la perfection de la manœuvre, mais il persista à nous suivre et après quatre heures de chasse, il n'était plus qu'à demi-portée de canon du brick.

Jusqu'ici je n'avais pas fait mine de vouloir combattre, le moment me parut propice pour charger mes pièces sous les yeux de l'ennemi, ouvrir les sabords et montrer la gueule de mes boules-dougues. Mes canonniers bien exercés, s'acquittèrent à merveille de cette tâche ; mais notre belliqueux appareil ne parut pas faire la moindre impression sur le schooner qui continua de nous donner la chasse ; parvenu enfin à portée de voix, son capitaine sauta sur un canon et me cria de mettre en panne si je ne voulais recevoir un boulet.

Je m'attendais à cette arrogante sommation et depuis une demi-heure j'étais décidé à éviter un engagement. Une seule de nos bordées aurait suffi pour couler ou fortement endommager notre antagoniste, mais les conséquences d'un combat pouvaient être terribles, s'il tentait l'abordage, ce que je croyais être son but.

En conséquence, je ne tins aucun compte de la me-

nace, et raidissant tous mes cordages, je poussai en avant. Bientôt le croiseur, qui allait un train de cheval de course, se trouva sous le vent du *San Pablo* à portée de pistolet et me renouvela l'ordre de mettre en panne si je ne voulais qu'on fît feu sur moi. Je répondis cette fois par un faible « no entiendo, » « je ne vous comprends pas, » tandis qu'il me dépassait.

Je le tenais maintenant. Prompt comme la pensée, je donnai l'ordre de virer de bord et laissant arriver sur le schooner, je le heurtai à l'avant et brisai d'un coup son mât de misaine et son beaupré. Ce tour audacieux le prit tellement à l'improviste, qu'il ne fut pas tiré un seul coup de fusil, ni fait une seule démonstration d'abordage avant que nous fussions loin de cette coque démantibulée.

La perte de mon bâton de foc et de quelques cordages ne m'empêcha pas de filer avec toutes mes bonnettes, laissant mon croiseur digérer la sottise qu'il avait faite en y mettant tant de façons.

Cette aventure était un digne épilogue pour l'existence orageuse de notre vaillant capitaine. Il mourut la nuit suivante et fut enseveli sous un choix des pavillons dont il avait honoré les diverses nationalités. Peu de jours après celui où la mer s'était refermée pour jamais sur sa dépouille mortelle, notre cargaison se trouva débarquée saine et sauve dans une hacienda à neuf milles à l'est de Sant'Yago de Cuba. Quant au *San Pablo*, il fut abandonné et brûlé sur le bord de la mer.

CHAPITRE XXVII.

Ce que devient l'héritage du capitaine. — Armement et confiscation de la *Conchita*. — J'accepte le commandement de la *Estrella*. — Départ d'Ayudah. — Histoire du célèbre Da Souza, autrement dit Cha-Cha, notre consignataire. — Un Sardanapale mulâtre. — La roulette en Afrique.

Les dispositions dernières de notre généreux capitaine, malgré l'absence d'un testament régulier, furent exécutées à notre arrivée à Cuba, et je me trouvai en possession de douze mille dollars, montant de la part qu'il m'avait assignée. Une pareille somme me permettait un long repos ; mais la réussite finale de notre voyage m'avait fait de si nombreux amis parmi les négriers espagnols que, tous les jours, on m'offrait le commandement d'un navire. D'un autre côté, les plans de notre aventureux Gaulois m'avaient tellement séduit, ensorcelé, que, voulant à toute force l'imiter, je refusai les postes subordonnés et n'aspirai rien moins qu'à devenir moi-même armateur. En conséquence, je proposai au propriétaire d'un grand clipper américain de l'équiper d'après le même système que le *San Pablo*. Je ne m'arrêtai pas là; je voulus surpasser la conception commerciale de mon ex-capitaine, réaliser de plus beaux bénéfices encore, et pour cela je suggérai l'idée de nous borner à débarrasser d'autres négriers de leur cargaison vivante, projet qui sourit tout de suite au propriétaire de la *Conchita*. Ce navire ayant coûté dans l'origine douze mille dollars, j'offris de dépenser pareille somme pour l'équiper, ce qui me constituerait propriétaire pour moitié.

Le marché fut aussitôt conclu et l'armement complété avec tout le secret que réclamait la prudence. Comme on

ne pouvait quitter le port sans un semblant de cargaison, des marchandises tirées des entrepôts du gouvernement étaient transportées durant le jour à notre bord, et ces mêmes marchandises retournaient à terre en contrebande. Mon associé réalisait, par ce tour de sa façon, d'assez beaux bénéfices; mais cette première opération ne se faisant pas à compte à demi, je ne m'en inquiétais pas et j'avais grand tort.

Enfin tous les préparatifs se trouvèrent achevés; les quarante-cinq hommes qui devaient composer l'équipage s'embarquèrent; la *Conchita* reçut ses expéditions de la douane, et je me disposai à mettre à la voile au point du jour, avec la brise de terre.

La manière joyeuse dont les marins emploient leur dernière nuit à terre est proverbiale. Aucune des cérémonies accoutumées ne fut omise en cette occasion. Il y eut un souper d'adieu; on but force champagne; on visita les cafés; on prit congé de celui-ci et de celui-là encore, et partout il fallut boire à mon heureux retour. Jusqu'à deux heures du matin, j'employai ainsi le temps, et quand enfin je rentrai chez moi avec un violent mal de tête, je trouvai à ma porte un message de mon associé. Qu'on juge de mon désappointement! ce message m'annonçait la saisie du navire. Un mandat d'arrestation était lancé contre moi, et ce que j'avais de mieux à faire, au dire de mon associé, c'était de me mettre à l'abri des alguazils jusqu'à ce qu'il eût le temps d'arranger la chose avec la douane et la police.

Je n'allongerai pas ce chapitre de désastres. Le lendemain, mon associé se voyait conduit lui-même en prison pour crime de contrebande. Le navire fut confisqué, tout son équipement vendu, et je perdis ainsi d'un seul coup mes douze mille dollars. A peine échappai-je aux griffes des alguazils qui firent une descente dans mon logement, et je n'évitai de faire connaissance avec l'intérieur des

prisons de Cuba qu'en changeant de nom et en jouant pendant plusieurs semaines le rôle d'un ranchero dans les montagnes.

Mes finances avaient atteint le niveau des plus basses marées, lorsque je m'aventurai un beau matin dans Matanzas, où je ne tardai pas à obtenir le commandement d'un négrier par la secrète influence de mes vieux et fidèles amis. Le nouvel esquif était un fringant schooner, de cent vingt tonneaux, nouvellement arrivé des Etats-Unis; il avait pour destination Ayudah, sur la Côte-d'Or. On calculait que nous pourrions ramener sur ce navire quatre cent cinquante nègres au moins, et pour les acheter on me pourvut abondamment de rhum, de poudre, de fusils anglais et de cotonnades de Manchester.

Au temps voulu, nous mîmes à la voile pour le Cap-Vert, l'habituel port d'expédition pour ce genre d'entreprises; et parvenus à Praya, nous changeâmes notre pavillon pour le pavillon portugais avant de mettre le cap sur la côte. Un croiseur anglais nous donna vainement la chasse pendant deux jours à la hauteur de Sierra-Leone, ce qui me permit de mettre à l'épreuve les qualités voilières de la *Estrella*. Ma confiance dans la vitesse et la bonne construction de mon vaillant clipper devint dès lors si grande que je n'hésitai pas, avec un vent largue, à donner la chasse au premier navire que j'aperçus à l'horizon. Complétement trompé par son pavillon tricolore, je l'avais pris pour un navire hollandais. Lorsque le porte-voix nous eut instruits que les lis des Bourbons venaient de se teindre des couleurs de la République et de l'Empire dans les mains de Louis-Philippe, je saluai « l'arc-en-ciel de la liberté » en abaissant trois fois mon pavillon.

Arrivé à ma destination véritable, je choisis pour consignataire de la *Estrella* un des hommes les plus singu-

liers qui aient jamais fait la traite des noirs et déployé du génie dans cette traite.

Senor Da Souza, plus connu sur la côte et dans l'intérieur sous le nom de Cha-Cha, était un mulâtre, né à Rio-Janeiro, d'où il émigra dans le Dahomey, après avoir déserté les drapeaux de son impérial maître. Je ne sais comment il parvint en Afrique; mais, selon toute apparence, le fugitif faisait partie de l'équipage de quelque navire négrier, et il abondonna ce navire comme il avait abandonné le service militaire brésilien. Ses parents, pauvres et insouciants, ne s'étaient en aucune sorte occupés de son éducation; c'était en somme un assez mauvais sujet et une assez mauvaise tête; mais, dès qu'il toucha le sol de l'Afrique, une nouvelle vie sembla infusée dans ses veines. D'abord, il eut à supporter bien des tribulations; mais vers cette époque le commerce des esclaves avec le Brésil prit un développement extraordinaire; peu à peu l'aventureux réfugié trouva moyen de réaliser des bénéfices importants par son habileté dans ses transactions avec les indigènes, et en servant de courtier à ses compatriotes. Du plus humble point de départ, il parvint, à force d'adresse et de ténacité, au premier rang parmi les facteurs opulents. La couleur de sa peau le secondait peut-être dans ce rôle d'intermédiaire. Il aimait les coutumes des indigènes, et parlait leur langue avec la plus grande facilité. Insensiblement il sut se concilier la faveur de tous les chefs, et se faire regarder comme un véritable Africain par les Africains, quoiqu'il affectât toujours de conserver parmi les blancs les manières affables et élégantes de son pays. Cha-Cha grandit ainsi dans l'estime de tous; et tandis qu'il obtenait les meilleures consignations du Brésil et de Cuba, le roi belliqueux du Dahomey le couvrait de sa haute protection. On prétend même qu'une sorte de pacte satanique avait été conclu entre ce potentat et le célèbre facteur

portugais, pacte en vertu duquel le roi s'était engagé à procurer au facteur tout ce qu'il pouvait désirer en cette vie, à la condition d'hériter de ses richesses après sa mort.

Quoi qu'il en soit à cet égard, Cha-Cha avait certainement résolu que tant qu'il aurait la puissance de jouir, aucun des plaisirs de la vie humaine qui peuvent s'acheter, ne manquerait à Ayudah. Il bâtit une vaste et commode maison pour sa résidence principale dans un site pittoresque, près d'un ancien fort portugais en ruines. Tous les comforts de la vie, tout ce que le luxe peut imaginer pour la gratification des sens, abondait dans son établissement. La Havane, Londres et Paris étaient également mis à contribution par lui. Les vins, les mets les plus exquis chargeaient sa table. Sa garde-robe aurait fait honneur à plus d'un prince. Les plus belles femmes de la côte ne résistaient guère à l'appât de son or. On trouvait chez lui plusieurs billards, des tables de jeu toujours ouvertes aux navigateurs retenus sur la côte et qui éprouvaient le besoin de distractions. En un mot, le trafiquant mulâtre vivait en Sybarite, en Sardanapale, au milieu des pompes de Satan, assez bien représenté par le roi du Dahomey.

Quand Cha-Cha sortait, c'était presque toujours en grand cérémonial. Des espèces d'huissiers le précédaient pour débarrasser le chemin ; son fou, il avait un fou en titre, gambadait à ses côtés ; une troupe de musiciens faisaient retentir leurs instruments discordants, et une espèce de chœur chantait les louanges nauséabondes du riche mulâtre.

Il fallait naturellement un grand nombre de navires pour alimenter de doublons et de marchandises ce Gargantua africain. Parfois des capitaines de Cuba ou du Brésil étaient retenus des mois entiers dans ce nid périlleux, tandis que leur équipage croisait le long de la côte, attendant une cargaison de noirs. En pareilles circon-

stances, Cha-Cha ne négligeait rien pour l'amusement de ceux qui aimaient à tuer le temps de manière ou d'autre. Ce n'était pas sa faute si ces oiseaux de passage laissaient chez lui quelques-unes de leurs plumes. Si l'un de ses hôtes avait perdu à la roulette ses meilleurs doublons et quelquefois sa cargaison tout entière, l'amphitryon le regrettait profondément, mais comment intervenir sans troubler les jouissances du plus grand nombre? Si les Syrènes de son harem jouaient aux cartes leurs faveurs contre tout ou partie d'une cargaison et gagnaient, un complaisant incendie détruisait le frêle hangar après l'enlèvement secret des marchandises, et les dettes de jeu se trouvaient ainsi payées au détriment des armateurs.

Cha-Cha désirait beaucoup me voir accepter son hospitalité. Dès que je lui eus lu ma lettre d'expédition, ce qu'il ne pouvait faire lui-même, il me témoigna un bon vouloir presque irrésistible. Je refusai ses invitations avec une fermeté polie et j'établis mon quartier-général dans la maison d'un manfuca ou courtier indigène. Averti des dangers d'un trop bon accueil, j'avais bien résolu de tenir ma personne et ma cargaison à l'abri de ses griffes, tout en faisant mes affaires avec le négrier. Ma persistance à éviter sa table, sa roulette et ses harems m'attira du reste sa considération personnelle. Il n'en montra que plus d'empressement à me satisfaire et deux mois après mon arrivée, quatre cent quatre-vingts nègres de premier choix étaient logés dans les flancs de la *Estrella* (1).

(1) Da Souza est mort en mai 1849. Le commandant Forbes, de la marine royale britannique, raconte qu'un garçon et une jeune fille furent décapités en son honneur et ensevelis avec lui, et que trois hommes furent en outre sacrifiés lors de ses funérailles sur la côte de Whydah. Il assure, en outre, que bien que le célèbre négrier fût mort en mai, les honneurs funèbres rendus à sa mémoire n'étaient pas encore terminés en octobre. « L'établissement, dit-il, est toujours en fermentation. Trois cents amazones se montrent tous

les jours sur la place, déchargent leurs fusils et se livrent à la danse. Des bandes de nègres paradent dans les rues, sous la conduite d'hommes qui portent vivants, au bout de longues perches, des pintades, des poulets, des canards, des pigeons, des chèvres et des cochons. Le rhum coule à flots, et toute la nuit ce ne sont que cris, détonations d'armes à feu et danses. » *Le Dahomey et ses habitants*, tom. I, p. 49.

CHAPITRE XXVIII.

Croyances africaines. — Culte des lézards à Ayudah. — Sacrifices humains à la cour du Dahomey. — Les amazones noires. — Immolation d'une vierge à Lagos. — Apparition nocturne du Juju. — Retour de la *Estrella*. — Révolte d'esclaves. — Rigueurs nécessaires. — La petite vérole étouffée en germe. — Une chasse et un incendie.

Si j'avais songé à publier un jour ces souvenirs de ma vie en Afrique, j'aurais probablement chargé ma mémoire de nombre de faits et d'anecdotes caractéristiques, de nature à intéresser ceux qui se plaisent à étudier les singulières manifestations de l'intelligence humaine aux divers degrés de l'échelle de la civilisation.

J'ai toujours trouvé établie parmi les nègres la croyance en un pouvoir créateur et providentiel ainsi qu'en une autre vie, à une exception près pourtant, celle des Baggers qui habitent, comme je l'ai dit, les marécages de l'embouchure du Rio-Pongo, et qui paraissent regarder la mort comme l'anéantissement total. Les Mandingos et les Foulahs ont adopté l'Islamisme et le Koran; les Sousous croient aux bons et aux mauvais esprits; des idolâtries très-diverses règnent chez d'autres nations et peuvent se résumer en un dégradant fétichisme, mais au fond de tout cela vit, je le répète, la croyance en l'immortalité de l'âme ou dans la transmutation des corps.

Sous le rapport religieux, les tribus mahométanes sont naturellement supérieures à toutes les autres ; elles accomplissent rigoureusement les lois du prophète et honorent Allah par une infinité d'ablutions, de génuflexions, de prières, de jeûnes. Les tribus païennes, au contraire, semblent dominées par la peur du Diable, et leurs prêtres exploitent cette peur en leur faisant payer fort cher de prétendus talismans ou fétiches (1).

Je trouvai les indigènes d'Ayudah adonnés à une singulière espèce d'idolâtrie. Ils croyaient que le bon et le mauvais esprit habitaient également le corps des iguanes, et dans la demeure du manfuca chez qui je logeais, on entretenait plusieurs de ces reptiles avec tous les soins, tous les égards dus à des dieux pénates. Personne n'eût osé leur faire le moindre mal, entraver leur liberté, et la mort d'une de ces divinités rampantes était un deuil domestique comme la perte d'un parent.

Pendant mon séjour dans le même lieu, un message du roi du Dahomey sollicita la présence de Cha-Cha et de ses hôtes à un sacrifice annuel d'êtres humains, dont le sang est répandu non-seulement pour apaiser un dieu irrité, mais pour abreuver les mânes des rois défunts. Je ne profitai pas de l'invitation et ne puis conséquemment parler *de visu* de cette horrible fête. Cha-Cha ne s'y rendit pas non plus lui-même, mais il y envoya plusieurs capitaines qui s'ennuyant à attendre leurs cargaisons de nègres, entreprirent, pour se distraire, cette étrange excursion, sous la conduite de ses interprètes et des *manfucas*. Un témoin oculaire me fit ensuite le récit du hideux spectacle.

Pendant trois jours nos voyageurs traversèrent une région populeuse. D'abondants et succulents repas leur étaient préparés dans les villages indigènes par les cui-

(1) Du portugais *feitico*.

siniers de Cha-Cha ; la nuit venue, ils dormaient dans des hamacs suspendus au milieu des arbres. Le quatrième jour la petite caravane atteignit la grande capitale Abomey, où le roi quittant sa résidence habituelle de Cannah était venu lui-même assister à la fête. Nos amis furent comfortablement logés et présentés le lendemain matin à Sa Majesté. C'était un nègre robuste et bien bâti. Il portait de larges culottes turques et des bottines de maroquin jaune. Un amas de châles entourait ses épaules et sa ceinture. Sa tête était coiffée d'un chapeau orné de plumes tombantes. Une troupe nombreuse d'amazones armées de lances et de fusils l'entourait ; ce sont ses gardes-du-corps habituels. Les manfucas et les interprètes s'approchèrent en rampant sur leurs mains et leurs genoux de l'auguste personnage et déposèrent à ses pieds le tribut de Cha-Cha et les présents des hommes blancs. Le tribut se composait de plusieurs pièces de crêpe, de soierie et de taffetas, avec une grande aiguière d'argent et son bassin. Les présents consistaient en une vingtaine de fusils et cent pièces de dungeree bleu. Malgré leur peu d'importance relative, ces présents furent aussi bien accueillis que le tribut, et les donateurs invités de nouveau à assister au sacrifice, retardé de quelques jours par la rareté des victimes, bien que Sa Majesté eût donné l'ordre d'exéter une razzia sur une tribu voisine pour compléter le nombre voulu de trois cents. Dans l'intervalle, on assigna pour logis aux étrangers une spacieuse maison meublée dans le style européen et fort supérieure aux habitations de l'Afrique. On leur accorda en outre la liberté d'entrer partout et de prendre tout ce qu'ils voulaient. Les sujets du roi, hommes et femmes, étant ses esclaves et sa chose, il les mettait à la disposition des hommes blancs.

Le six mai était le jour désigné pour le commencement des rites et des cérémonies du sacrifice qui devait durer cinq jours. De grand matin, deux cents amazones,

nues jusqu'à la ceinture, mais dont les membres huilés et luisants étaient couverts à toutes leurs jointures d'anneaux et de chapelets de perles, parurent dans l'arène, devant le palais royal, armées de coutelas émoussés. Presque aussitôt Sa Majesté elle-même fit son apparition, et la bande sauvage commença à manœuvrer en cadence, et à exécuter une danse guerrière au son du tambour et des flûtes aiguës.

A une courte distance, en vue du palais, un solide enclos, d'environ neuf pieds de haut, avait été construit en adobé et entouré d'un amas de broussailles épineuses. Dans l'enceinte se trouvaient enchaînés à dix poteaux cinquante captifs dont l'immolation devait servir de prélude à la fête. Après les manœuvres des amazones et l'espèce de revue royale qui les suivit, il se fit un profond et assez long silence dans leurs rangs et dans la multitude des spectateurs. Puis, tout-à-coup, à un signal donné par le roi, cent amazones s'élancèrent en brandissant leurs armes et en poussant leur cri de guerre, franchirent la double barrière des broussailles et du mur, et ne tardèrent pas à reparaître le visage et les mains déchirés par les épines, traînant aux pieds de Sa Majesté les victimes hurlantes. L'honneur de commencer le sacrifice lui était réservé. Appelant celle des amazones que son impétueuse ardeur avait emportée la première à travers les épines, il prit de ses mains un glaive luisant et en un clin-d'œil, la tête de la première victime roula sur la poussière. Le glaive fut alors rendu par Sa Majesté à la même amazone qui le tendit tout fumant aux hommes blancs en les invitant à mettre la main à l'œuvre. Les étrangers refusèrent, comme on le pense bien, et s'éloignèrent le plus tôt qu'ils purent d'une scène de boucherie qui leur soulevait le cœur et qui dura, leur dit-on, jusqu'à midi, heure où les amazones, ivres de sang et de rhum, rentrèrent dans leurs casernes.

L'imagination se révolte à l'idée des atrocités qui durent suivre un tel début; nous en épargnons le récit aux lecteurs. On a depuis longtemps observé que la vue du sang excite la fureur du sauvage; il s'acharne sur sa victime et la mutile, semblable au tigre qui dès qu'il a jeté sa griffe sur une proie, tombe dans un véritable paroxisme de fureur. Pendant cinq jours, les hôtes du roi du Dahomey n'en furent pas moins condamnés à entendre les rugissements des amazones chaque fois qu'elles assaillaient le fort pour en enlever de nouvelles victimes. Le sixième jour le sacrifice était terminé, la divinité apaisée, les mânes des rois morts assouvies; l'ordre régnait de nouveau dans les rues de la ville.

Il tardait aux voyageurs blancs de quitter une cour où l'on célébrait de pareilles fêtes; mais avant leur départ, Sa Majesté tenait à leur donner une solennelle audience de congé qui n'arrivait pas. Enfin elle les reçut avec un cérémonial n'excluant pas une certaine familiarité, car entre autres choses, elle leur fit remarquer l'espèce de fauteuil ou de trône sur lequel elle était accroupie et pelotonnée. Ce trône est l'héritage d'au moins vingt générations de rois. Chacun de ses pieds repose sur le crâne d'un chef indigène, et tel est le respect fanatique de ces peuples pour les barbares usages de l'antiquité, que tous les trois ans les habitants du Dahomey se croient obligés de renouveler l'équilible et la solidité du trône en l'appuyant sur des crânes neufs.

Je ne restai pas assez longtemps à Ayudah pour observer avec soin les mœurs et coutumes des indigènes; mais, si j'ai bonne mémoire, elles ressemblaient beaucoup à celles des autres tribus. Le sexe fort gouverne despotiquement le beau sexe, et la considération d'un homme se mesure au nombre de ses femmes. La polygamie, même parmi les résidents civilisés, s'y pratique sur une plus grande échelle qu'ailleurs, et la chasteté

des femmes mariées est loin d'être aussi rigoureusement maintenue que chez les Mandingos et les Sangos; le mari se contente des apparences. A soixante ou soixante-dix milles au sud d'Ayudah, il en est autrement, car la femme adultère d'un chef est impitoyablement poignardée en présence de toute la famille. Là aussi la superstition a de sanglants autels, mais des divinités moins barbares s'y contentent de l'offrande d'une seule vierge.

Quelques années après ma visite à Ayudah, mes affaires me conduisirent à Lagos, à l'époque de la fête annuelle, et je fus involontairement témoin d'une horrible scène.

Dès que le premier croissant de la lune de novembre se montre, un édit du roi annonce que le *Juju* ou grand-prêtre fera sa ronde habituelle dans la ville. Durant cette visite, il est rigoureusement interdit de rester hors des maisons après le coucher du soleil. Telle est la terreur répandue partout, que les feux mêmes sont éteints.

Vers minuit, le Juju sort d'un gree-gree ou bocage sacré, dont l'entrée est interdite à tous ceux qui n'appartiennent pas à la confraternité religieuse. Le costume de l'imposteur est de nature à inspirer l'épouvante. Une sorte de jupon de fourrure noire descend de sa ceinture à ses talons; une cape de la même fourrure couvre son dos et est attachée à son cou; un gigantesque bonnet, semblable au bonnet à poil le plus hérissé qu'ait jamais porté un grenadier, coiffe sa tête; ses mains sont déguisées en pattes de tigre et un épouvantable masque blanc au nez pointu, aux lèvres aiguës, couvre son visage. Il est accompagné de dix robustes nègres vêtus et masqués comme lui, et dont chacun joue d'un instrument discordant. Toutes les portes, d'après la loi, doivent rester ouvertes pour la libre entrée du Juju, et dès qu'on entend l'horrible bruit sortir du bocage sacré

et se rapprocher, tous les habitants se prosternent et se cachent le front dans la poussière, pour éviter le regard de l'esprit irrité.

Les prêtres et l'autorité sont toujours d'accord sur le choix de la victime avant de quitter le gree-gree; mais pour augmenter la terreur, le Juju parcourt la ville jusqu'au matin, comme si son choix n'était pas encore fait. De temps en temps il entre dans une maison, et souvent il augmente la panique générale par l'épisode d'un ou deux meurtres. Au point du jour, la maison de la victime, qui est toujours la plus belle des vierges de la ville, est envahie; le Juju s'empare de sa proie et l'emporte dans un lieu secret. Sous peine de mort, les parents et les amis ne doivent proférer aucune plainte ni même détacher leur front de la terre. L'infortunée mère déclare à qui veut l'entendre qu'elle ignore le sort de sa fille, ou elle se montre fière du choix du Juju. Deux jours se passent sans qu'on entende parler du sort de la victime. Le troisième jour, au bord de la rivière, le roi se montre à ses fanatiques sujets vêtus de leurs habits de fêtes. Une nombreuse musique salue l'apparition du souverain; tout-à-coup la victime elle-même apparaît à son tour conduite par un sorcier, qui remplit en cette circonstance les fonctions de bourreau. La pauvre femme, qui n'est plus ce qu'elle était avant d'être livrée par le Juju au roi, s'avance d'un pas lent et cadencé. Ses plus proches parents ne la reconnaîtraient pas; sa figure, son corps, ses membres, sont couverts d'une épaisse couche de craie. Dès qu'elle a fait halte devant le roi, on l'attache par les pieds et les mains à un banc près du tronc d'un arbre. L'exécuteur se place alors près d'elle, et levant les yeux et les bras en l'air, il semble appeler les bénédictions du ciel sur l'assemblée. Tout-à-coup son glaive s'abaisse et abat d'un seul coup la tête qui roule dans la rivière. Le corps sanglant est déposé sur une

natte, à l'ombre d'un grand arbre, jusqu'à ce qu'un esprit vienne le chercher pour le conduire dans la terre du repos, c'est à-dire que la nuit venue les prêtres l'enlèvent secrètement.

Les Jujus, qui s'arrogent en Afrique les prérogatives de la divinité, sont les chefs d'une confrérie religieuse qui de temps immémorial s'est constituée, outre ses fonctions apparentes, en société secrète, dans le but de soutenir les rois et de gouverner avec eux par la superstition.

J'ai toujours regretté d'être parti d'Ayudah sans interprète, pour faciliter mes rapports avec les noirs durant le voyage ; personne à bord n'entendait un mot de leur dialecte. Beaucoup de plaintes, auxquelles nous aurions pu faire droit, si nous avions compris la vive et prolixe expression de leurs griefs, restaient forcément sans réponse, ou le fouet les faisait taire. Le fouet résumait toute la discipline de la *Estrella*, et son abus m'enseigna la plus triste des leçons.

Dès l'origine il se manifesta du mécontentement parmi les esclaves. J'essayai d'abord de leur plaire par la douceur de mes manières ; mais les manières seules ne peuventêtre appréciées par des Africains à demi-sauvages. Peu de jours après notre départ, un esclave sauta par-dessus bord dans un accès de colère ; un autre s'étrangla lui-même pendant la nuit suivante. Ces deux suicides, en vingt-quatre heures, causèrent beaucoup d'inquiétude à tout l'équipage, et je fis tous mes préparatifs pour parer à une révolte.

Cependant, après être resté trois semaines environ sans alerte nouvelle, témoin, au contraire, de la gaieté déployée par les nègres qu'on laissait venir sur le pont par escouades, mes appréhensions commencèrent à diminuer.

Par une belle après-midi, un grain éclata dans un ciel

presque sans nuages. Au moment où le sifflet du contre-maître appelait tout le monde en haut pour carguer les voiles, les esclaves se ruèrent sur les caillebotis de l'arrière, et, au milieu de la confusion produite par l'ouragan, ils renversèrent l'homme de garde et se répandirent sur le pont. La sentinelle de l'écoutille d'avant saisit la hache du cuisinier et, la brandissant comme une faux, tint en respect la bande qui voulait faire irruption de ce côté. Dans l'intervalle, les femmes de la cabine ne restaient pas oisives : secondant les hommes, elles se levèrent en masse, et le timonier fut contraint d'en frapper plusieurs de son couteau avant de parvenir à les repousser sous le pont.

Environ quarante grands diables, hurlant et grimaçant avec la sauvage férocité de leurs déserts, avaient déjà gagné le pont; ils étaient armés de douves brisées ou de billots de bois qu'ils avaient trouvés dans la cale.

La soudaineté de l'attaque ne me fit pas perdre la tête, car, dans la périlleuse existence qu'on mène à la côte d'Afrique, on s'habitue à se tenir toujours sur ses gardes. Le coup qui renversa le premier homme blanc fut pour moi le premier signal de la révolte; mais en un instant le coffre d'armes était ouvert sur le gaillard d'arrière; le second et le commis aux vivres se tenaient à mes côtés pour le protéger. Il s'en fallait que les choses allassent aussi bien au-delà du grand mât. Quatre hommes de l'équipage étaient déjà mis hors de combat par des coups de bâton; le reste se défendait de son mieux et protégeait les blessés avec des anspects et tout ce qu'ils pouvaient saisir. J'avais expressément recommandé au cuisinier de se tenir prêt, en pareille occurrence, à puiser dans sa chaudière et à asperger les plus turbulents. Il essaya donc, dès le début, de baptiser ces noirs païens; mais on avait fini de dîner, le liquide était tiède. Cette aspersion ne fit qu'irriter les sauvages, dont l'un étendit

même le malheureux docteur (1) tout sanglant sur le pont, d'un seul coup d'une massue improvisée.

Cela se passait en moins de temps que je n'en mets à le raconter ; mais si rapides que fussent les événements, je compris tout de suite qu'entre l'ouragan d'un côté, avec toutes nos voiles dehors, et la rebellion de l'autre, avec ces noirs endiablés, la situation serait tôt désespérée, si je n'avais recours aux grands moyens. J'ordonnai donc à mes camarades de viser dans les jambes et de faire feu.

Dans la prévision d'une échauffourée semblable, nous avions chargé nos carabines de chevrotines. Nos deux premières décharges firent tomber plusieurs des rebelles à genoux. Cependant ceux qui n'étaient pas blessés ne fuyaient pas, et ne cessaient pas non plus de brandir leurs armes. Deux nouvelles décharges les repoussèrent au milieu de la masse de l'équipage, qui avait dû battre en retraite vers le beaupré. Renforcés du contre-maître et du charpentier, nous finîmes par commander si bien les écoutilles qu'une demi-douzaine de décharges de plus dans les jambes des mutins forcèrent les plus opiniâtres à rentrer sous le pont.

Il était temps. Voiles, cordages, amarres, écoutes, palans battaient, se heurtaient, roulaient autour des mâts et sur le pont; nous étions à la merci de l'ouragan; bientôt j'eus tout remis en ordre ; la *Estrella* reprit sa marche normale, et l'on put s'occuper des mutins qui, rentrés dans la cale, en étaient venus aux mains entre eux.

A en juger par les cris furieux qui retentissaient sous nos pieds, il eût été peu prudent de s'aventurer dans la bagarre et de descendre par les écoutilles. Je m'arrêtai à

(1) Sobriquet donné, comme on sait, au cuisinier.

un autre parti, qui fut de déloger provisoirement les dames et de les faire monter sur le pont. Plusieurs hommes résolus et bien armés enlevèrent ensuite une couple de planches de la cloison qui séparait la cabine de la cale. Cela fait, un certain nombre des mêmes hommes pénétra par l'ouverture en marchant à quatre pattes, et commença à repousser les mutins vers la cloison de l'avant. Cependant les noirs démons n'étaient pas encore las de combattre et se défendaient hardiment contre nos armes blanches avec des bâtons.

Dans l'intervalle, notre docteur éclopé avait rallumé son feu ; l'eau recommençait à bouillir dans la chaudière; les écoutilles restaient ouvertes, mais gardées ; on laissait tous les non-combattants venir sur le pont, où on les liait. Il ne restait plus qu'une soixantaine de nègres engagés dans la lutte et qui défiaient encore mes sapeurs et mes mineurs. J'ordonnai alors de percer dans le pont un certain nombre de trous, et comme les coquins se trouvaient repoussés vers l'avant, quelques baquets d'eau bouillante eurent bientôt mis la presque totalité à la raison. Deux de ces enragés résistèrent pourtant à l'eau comme au feu. Je fis de vains efforts pour épargner leur vie ; leur résistance prolongée devenait un péril ; il fallut bien les désarmer pour toujours par deux coups de pistolet.

Ainsi finit la triste révolte de la *Estrella*. Deux hommes de l'équipage furent grièvement blessés ; on parvint à extraire, avec l'habileté du marin, vingt-huit balles et chevrotines des membres inférieurs des esclaves. Une négresse et trois nègres moururent par suite de blessures reçues dans l'échauffourée ; mais il n'y eut de tué à dessein que les deux hommes qui n'acceptèrent pas de quartier.

Jamais je n'ai pu m'expliquer cette révolte : les noirs d'Ayduah et du voisinage sont connus par leur ha-

bituelle docilité. Toute la cargaison n'était certainement pas entrée dans le complot primitif; elle ne prit pas non plus part à sa première explosion, sans cela nous aurions eu beaucoup plus de fil à retordre, bien plus de peine à lutter à la fois contre l'ouragan du ciel et celui que la cale recélait dans ses flancs.

Notre situation ne laissa pas d'être peu comfortable à bord de la *Estrella*, après la compression de la révolte.

Le volcan mal éteint que nous avions jour et nuit sous nos pieds nous forçait à une vigilance incessante. La terreur régnait et ne pouvait avoir d'autre sceptre que le fouet.

A la fin, nous attérâmes sur Porto-Rico, dont nous longions rapidement les magnifiques rivages, lorsque mon attention fut appelée sur la physionomie d'un des nègres qui nous servaient. Nous en avions fait une espèce de mousse de cabine : c'était un jeune garçon doux et intelligent ; il avait gagné tous les cœurs.

Je l'examinai attentivement, et je lui trouvai le pouls tendu, fréquent, saccadé, la figure et les yeux rouges et enflés ; pis que cela : je découvris sur son cou une douzaine de pustules rougeâtres. Sans perdre de temps, je l'envoyai sur l'avant, hors du contact du reste de l'équipage. C'était la petite vérole !

L'enfant passa une terrible nuit, en proie à la fièvre et à de cruelles souffrances. La maladie se développait avec toutes ses horreurs. Je ne dormis guère mieux que lui, car sa destinée préoccupait exclusivement mon esprit. Le point du jour me trouva sur le pont, en grande consultation avec le contre-maître, que sa vieille expérience du métier de négrier rendait un fort bon conseil en pareil cas. Tout endurci qu'il pût être par l'expérience du passé, le vieillard semblait vivement ému; ses yeux se mouillèrent de larmes, ses lèvres tremblèrent, sa voix se troubla, lorsqu'il me murmura à l'oreille son verdict. Avant

qu'il eût dit un mot je le devinai, et pourtant j'avais espéré qu'il trouverait une autre alternative. Nous retournâmes sur le gaillard d'arrière, où tous les yeux se tournèrent sur nous. Chacun se livrait à des conjectures sur la nature de la maladie, en redoutait les conséquences et n'osait faire une question.

J'ordonnai aussitôt une inspection générale des esclaves, et lorsqu'un rapport favorable m'eut été fait, je ne m'en contentai pas; je descendis les examiner moi-même et me convainquis de la vérité : l'enfant seul était infecté.

Durant une demi-heure, je me promenai à grands pas sur le pont, en proie à l'agitation la plus vive. Je me décidai ensuite à soumettre tout l'équipage à la même inspection; les matelots étaient aussi sains que les noirs; aucun symptôme n'indiquait un prochain danger; le mal était circonscrit; il dépendait encore de moi de l'extirper!

Dans le calme de la nuit, une main tremblante tendit à l'enfant une potion de nature à calmer toutes les souffrances, à prévenir le réveil de toutes les douleurs. En peu d'heures tout était fini. La vie et le germe de la peste s'éteignaient à la fois; car un meurtre nécessaire, si jamais meurtre peut l'être, avait été commis, et le cadavre de la victime avait disparu sous les flots bleus.

Je ne suis pas superstitieux, mais un voyage accompagné de nécessités si calamiteuses, ne semblait pas pouvoir finir heureusement. Des grains violents, des vents contraires, inaccoutumés dans cette saison et sous cette latitude, nous assaillirent si obstinément que notre approvisionnement de vivres et d'eau menaçait de ne pas suffire jusqu'à notre arrivée à Matanzas. Pour ajouter à nos tribulations, une corvette anglaise nous aperçut et nous donna la chasse à la hauteur du Cap Maïze. Pendant toute la journée elle suivit notre piste; mais, la nuit ve-

nue, je virai bord à terre pour lui donner le change. Au point du jour, je la retrouvai sur mes traces, et cette fois nous avions malheureusement le dessous du vent. Pour y remédier, je mis la *Estrella* au plus près du vent, et je courus jusqu'à la nuit avec une fraîche brise. La nuit venue, je donnai de nouveau le change au croiseur, et je fis route pour la côte de Cuba ; mais le Grand-Breton avait un excellent nez, car au lever du soleil il tenait encore notre piste et nous donnait la chasse de plus belle.

Le vent se calma dans la nuit suivante et fit place à une très-légère brise; mais les nuages rougeâtres et la brume de l'orient annonçaient un nouvel et prochain ouragan de ce côté. Une plus longue poursuite aurait donné trop d'avantages à l'ennemi. Ce que j'avais de mieux à faire était de gagner le petit port situé près de Sant'Yago, dont nous étions alors éloignés d'environ vingt milles, et où j'avais déjà débarqué deux cargaisons de nègres. La corvette anglaise était alors à dix milles au moins de notre arrière.

Ma résolution de sauver ma cargaison en sacrifiant le navire fut bientôt prise. Immédiatement je fis enlever aux noirs les fers qu'on leur avait remis depuis la révolte. On prépara les canots, et chaque homme fit son sac pour un débarquement rapide.

Cependant le croiseur fendait l'écume des vagues et bondissait sous l'impulsion d'une fraîche brise qui commençait à souffler et lui arrivait avant de nous atteindre. Nous n'étions pas à plus de sept milles de distance, lorsque la première pression du même vent se fit sentir à nos voiles; tout fut disposé pour lui faire le meilleur accueil. Alors commença la course vers le rivage, situé à trois milles à l'avant; mais, dans les circonstances actuelles, il n'était guère probable que saint Georges arrivât le premier. Il y employait pourtant toute sa bonne volonté et toutes ses

forces. Sans s'inquiéter de la vivacité du vent, il larguait tous ses ris les uns après les autres, tandis que force pompes humectaient les voiles; mais il n'y gagnait rien. Trois milles contre sept nous donnaient trop de chances au jeu, et avec un léger mouvement du gouvernail, en larguant toutes les écoutes, au moment où nous approchions de la ligne du ressac, pour la franchir de l'avant, la *Estrella* fut bientôt échouée saine et sauve.

Ce choc soudain brisa, il est vrai, son grand mât comme un tuyau de pipe, mais personne ne fut blessé. En un clin d'œil les canots furent remplis de femmes et d'enfants, tandis qu'un pont volant de cordages était jeté de l'avant à la côte, en sorte que les noirs, l'équipage et le bagage se trouvèrent bientôt confiés aux soins de mon vieil Haciendado.

Notre promptitude si grande qu'elle fût, ne l'était pas assez vu l'acharnement du croiseur. La moitié de notre cargaison avait gagné la terre quand ledit croiseur coiffa ses voiles de hune, à l'entrée de la petite baie, descendit ses canots, les garnit pour l'abordage et gouverna sur nous. Le temps qu'il leur fallait pour ramer un demi-mille nous permit de continuer le sauvetage, et lorsque les canots et la corvette commencèrent à faire feu, nous leur souhaitâmes bonne chance. Quelques nègres de rebut restés à bord, sont sans doute aujourd'hui citoyens de la Jamaïque. Comme il continua toute la nuit de venter frais, la *Estrella* nous donna le spectacle d'un pittoresque feu de joie auquel nous assistâmes tout à notre aise du haut de l'azotea de la maison de notre hôte.

CHAPITRE XXIX.

L'*Aguila d'Oro.* — Le *Montesquieu* distancé. — Entrée dans la rivière de Salum. — Saisie de l'*Aguila d'Oro* par les Français. — Emprisonnement à Gorée. — Transfert à Saint-Louis du Sénégal. — Jugement et condamnation. — Vaines tentatives d'évasion. — Départ pour la France à bord de la frégate la *Flore.* — Les sœurs de charité. — La prison militaire de Brest. — Le caporal Blon. — Les arts et métiers sous les verrous. — Transfert dans la prison civile.

Malgré les lugubres souvenirs et les résultats peu lucratifs de cette entreprise, vu la perte du navire, deux mois ne s'étaient pas écoulés que je me trouvais de nouveau à bord d'un magnifique clipper, né sur les eaux fameuses de la Chesapeake et s'enorgueillissant du nom d'*Aguila d'Oro,* l'Aigle d'Or. Nous filions du Cap Vert et nous débutions par un assaut de vitesse avec un fameux corsaire des Indes-Occidentales.

Le *Montesquieu* faisait l'orgueil de la Jamaïque par sa bonne construction et ses qualités voilières, à une époque où les gens de son métier n'étaient pas si impopulaires qu'aujourd'hui dans les Iles-Britanniques. Nous avions échangé son capitaine et moi plus d'un défi, tandis que j'attendais que le gouverneur fît taire certaines scrupules de conscience au sujet de l'échange des pavillons. A la fin j'offris de parier cinq cents dollars contre pareille somme, et le lendemain après avoir attaché au haut de la grande vergue un sac contenant mon séduisant enjeu, j'invitai le fanfaron à le venir prendre. Il était convenu, qu'une fois hors du port, l'*Aguila d'Oro* prendrait cinq minutes d'avance sur le *Montesquieu ;* après quoi nous forcerions de voiles et la course commencerait.

Bientôt la nouvelle se répandit dans le port, et tous les

capitaines qui y étaient mouillés se promirent de faire honneur au déjeuner splendide promis par le *Montesquieu* sur les cinq cents dollars qu'il ne pouvait manquer de gagner, à cette mauvaise coquille de noix yankee. Quand tout fut prêt et la brise favorable, les rochers de l'orient de l'île se couvrirent donc d'avides spectateurs de la régate.

Les premiers en marche et les premiers sortis du port, nous attendîmes notre antagoniste, et sans réclamer l'avance promise de cinq minutes, nous le laissâmes arriver à portée de fusil. Alors l'*Aguila d'Oro* déploya ses ailes, et comme il allait devant, je l'orientai de la façon la plus avantageuse, sans prendre les ris. Le *Montesquieu* en fit autant, mais il ne déploya pas toutes ses voiles. Son erreur fut bientôt visible, le clipper du Chesapeake distançait son adversaire comme si celui-ci était encore à l'ancre; en un clin d'œil toutes les voiles furent bordées, toutes les vergues furent brassées au plus près du vent. La brise était ferme et forte. L'*Aguila d'Oro* déployait sa plus grande capacité comme cheval de course. Le *Montesquieu* continuait de le suivre, mais d'ampoulette en ampoulette et d'heure en heure, la distance entre nous croissait si bien qu'au coucher du soleil la coque de notre adversaire était en dessous de l'horizon.

Je ne retournai pas à Praya après cette aventure, mais suivant la direction de la côte, j'entrai quelques jours après dans le Rio-Salum, rivière indépendante entre l'île de Gorée qui appartenait à la France et les possessions anglaises sur la Gambie. Depuis des années, aucun négrier n'avait fréquenté cette rivière. Je dus piloter moi-même mon canot jusqu'à quarante milles au moins à l'intérieur, au milieu des palétuviers et des forêts, avant d'aborder à l'endroit consacré au trafic par le souverain indigène.

Après trois jours de pourparlers, j'étais en train de

conclure mon marché avec Sa Majesté sans culottes, quand un coureur m'apprit l'agréable nouvelle que l'*Aguila d'Oro* venait d'être investi par les canots d'un vaisseau de guerre. Il n'était que trop vrai, mais sur le refus que fit le second de laisser visiter son navire sur un terrain neutre, les canots se retirèrent. Cela ne m'empêcha pas, une semaine après, au moment où j'avais terminé mon marché, d'être saisi par une bande des sujets du perfide roi et livré au second lieutenant d'une corvette française la *Bayonnaise*. Mon pauvre petit *Aigle d'Or* fut également mis en cage comme une légitime prise.

Jamais, je l'avoue, je n'ai pu comprendre la légalité de cette saisie, aucun traité n'existant entre la France et l'Espagne pour la suppression de l'esclavage. On ne s'étonnera pas de la violente explosion de mes hommes, lorsqu'ils se virent prisonniers. Pour ajouter à leur fureur on nous jeta tous dans une prison de Gorée qui pour la dimension, l'obscurité et « l'étouffement, » pouvait lutter avec le fameux trou noir de Calcutta.

Nous restâmes trois jours enfermés dans ce dégoûtant réceptacle, sous un climat brûlant, sans communication avec personne et soumis au plus maigre régime jusqu'à ce qu'il convînt aux autorités locales de nous transférer à Saint-Louis, sur le Sénégal, sous la garde d'une troupe de soldats de marine, à bord de notre propre navire.

Saint-Louis est la résidence du gouverneur et le siége du tribunal colonial. On nous incarcéra de nouveau dans un cachot militaire, jusqu'à ce que plusieurs négociants qui m'avaient connu sur le Rio-Pongo, prissent pitié de nous. Leur intervention nous fit transférer dans l'hôpital militaire. J'appris par eux qu'il y avait des troubles parmi les indigènes. Une guerre venait d'éclater entre plusieurs tribus moresques à deux cents milles environ plus haut sur

le Sénégal, et mon pauvre *Aigle d'Or* se trouvait être un véritable présent du ciel pour les Français, auxquels il fallait justement un navire avec un faible tirant pour convoyer leur flottille qui revenait de Gatam avec des marchandises. L'*Aguila d'Oro* fut donc armé et dépêché pour cette expédition sans attendre le décret du tribunal sur la légalité de la saisie !

Dans l'intervalle, les sœurs de charité, ces anges de miséricorde et de dévouement, que n'intimide pas l'atmosphère brûlante et pestilentielle de l'Afrique, nous rendaient l'existence aussi douce qu'elle peut l'être en prison. Sans les barreaux dont nos fenêtres étaient garnies, sans la sentinelle qui nous eût barré le passage au cas où nous aurions essayé de sortir, nous ressemblions plutôt à des convalescents qu'à des prisonniers.

Un mois ne s'en était pas moins écoulé fort lentement dans ce quartier-général de la maladie, lorsqu'un sergent de marine nous apprit qu'on venait de l'appeler à l'honneur d'endosser la robe d'avocat pour nous défendre dans les prochains débats. Il n'y avait pas moyen de se procurer un autre conseil soit pour de l'argent, soit par toute autre considération. Notre sergent, d'ailleurs, ne se serait pas en définitive plus mal acquitté qu'un autre de sa tâche, si plus d'une fois pendant le procès, les juges ne lui avaient imposé silence ou n'avaient coupé court à ses arguments.

Cependant l'agile *Aguila* avait déjà fait deux voyages, sous le commandement d'officiers français et rendu de tels services au gouvernement qu'il ne fallait plus songer à le tirer de ses mains. Il restait deux alternatives à l'autorité coloniale : acheter le navire ou le confisquer. Cette dernière lui souriait naturellement davantage ; il ne s'agissait plus que de légaliser la prise ; mais pour cela même il fallait prouver que j'avais violé le territoire de la colonie française en faisant la traite des noirs,

et que l'*Aguila d'Oro* avait été pris en flagrant délit.

Je ne m'arrêterai pas à décrire les scènes qui se passèrent au tribunal où notre avocat militaire fut assez mal mené par le ministère public, le ministère public par le président et le président par moi, car je lui dis tout ce que j'avais sur le cœur. Après plusieurs préliminaires iniques ou absurdes, un esclave mahométan fut appelé à déposer contre moi. Ma colère éclata; un torrent d'arguments, mêlés d'invectives, s'échappa de mes lèvres; il ne fallut pas moins qu'une couple de soldats pour comprimer mon éloquence et mes gestes et me ramener au respect de l'étiquette du forum.

Le jugement était rendu d'avance; la conclusion facile à prévoir. L'*Aguila d'Oro* devint la propriété du roi Louis-Philippe; mes hommes furent condamnés à deux, mes officiers à cinq et don Théodore lui-même à dix ans de séjour dans les prisons centrales du beau pays de France.

Cet échantillon de la justice coloniale excita l'indignation de beaucoup de négociants respectables de Saint-Louis. Ce ne furent pas les visites de condoléance qui me manquèrent dans la forteresse où l'on me reconduisit; mais il était complétement inutile de faire appel à la sympathie du tribunal pour obtenir une nouvelle information de l'affaire ou un adoucissement de peine. Un ami généreux trouva moyen d'introduire dans ma prison une scie assez forte pour avoir au moins raison des épais barreaux de la cage, et il me fit savoir, par la même occasion, que dans la nuit où mes barreaux seraient sciés, un bateau se tiendrait prêt à me transporter sur le bord opposé de la rivière, où un chef indépendant me conduirait à Kambie sur le dos d'un de ses chameaux.

Je ne sais comment le gouverneur colonial eut vent de ce projet de fuite. Le fait est qu'il en fut instruit, et qu'on nous envoya à bord d'un navire de la station à

l'ancre dans la rivière. Cependant mes autres amis ne m'abandonnaient pas. J'appris qu'une troupe d'entre eux, ayant fait le projet d'une joyeuse partie de chasse au bas de ladite rivière pour le premier jour de brouillard, se proposaient aussi de rendre visite au capitaine, connu pour un bon vivant. Tandis qu'un grand nombre de canots entoureraient le navire, je pourrais me laisser glisser dans l'un d'eux à la faveur de la confusion et échapper même à une balle, si on me l'envoyait, grâce à l'épaisseur du brouillard qui couvre généralement le matin la surface des eaux africaines. Dès que j'aurais gagné la côte, un canot me conduirait à bord d'un navire ami.

Le plan ne laissait pas d'être exécutable, le capitaine étant, en effet, un fort bon enfant qui m'accordait pleine liberté à son bord. Après m'être donné le temps de bien réfléchir à la chose, j'appelai mes principaux compagnons à l'écart, et je leur proposai de prendre part à mon évasion. A leur tour, ils discutèrent le projet; mais le péril d'un assez long trajet à la nage, sous le canon des fusils, leur parut trop grand pour être affronté, même avec le couvert du brouillard. Comprenant tout de suite qu'il fallait séparer ma destinée de celle de ces poules mouillées, je leur dis de se tirer d'affaire comme ils voudraient. En attendant, je distribuai à mon ancien équipage trois mille francs en billets de banque, et je fis présent de mon chronomètre d'or au second.

Le lendemain matin, un brouillard impénétrable couvrait le fleuve; mais à travers son épais rideau, j'entendais le bruit cadencé des avirons. Bientôt cinq canots nous accostèrent, et leurs joyeux équipages grimpèrent à bord.

Dans ce même instant un main amicale se glissa sous mon bras; une voix pleine de bienveillance m'invita à

une petite promenade sur le gaillard d'arrière. C'était notre capitaine!

Quel moyen de refuser une offre si polie? Depuis mon transfert à bord, le capitaine me traitait avec la plus constante courtoisie.

« Mon cher Canot, » me dit-il dès que nous eûmes gagné l'arrière, « vous paraissez prendre un intérêt considérable à la visite qu'on nous rend en ce moment. Je souhaiterais du fond de mon cœur que vous pussiez vous joindre à la partie de chasse; mais malheureusement pour vous ces messieurs n'accompliront pas leur dessein. »

Je devinai bien quelque chose; mais ne comprenant pas le sens précis de ces paroles, je fis une réponse évasive, et bras dessus bras dessous, je me laissai conduire du pont dans la cabine. Quand nous fûmes parfaitement seuls, le capitaine me fit prendre un siége et me déclara franchement que j'avais été vendu par un Judas au sergent de marine. Je demeurai un instant stupéfait, car j'avais cru toucher à la liberté; mais la perte de cette espérance m'accablait moins que la perfidie de mes hommes. Je regardai encore le capitaine d'un œil hagard et hébété, lorsque la porte de la cabine, brusquement ouverte, donna passage à la bande bruyante des chasseurs.

Ce matin-là ma toilette se composait d'un négligé étudié. J'avais omis à dessein l'habit, les bretelles, les bas, les souliers, en sorte que mon costume, réduit à une chemise et un pantalon, semblait mal calculé pour la réception de nombreux visiteurs. Plus d'une plaisanterie me fut décochée à ce sujet; je ripostai de mon mieux en reprochant à mon tour à mes amis une visite hors de saison, et qui m'avait empêché de prendre un bain tout préparé.

On fit mine de comprendre ce que je voulais dire, mais on était loin d'y être. Le capitaine crut devoir alors

expliquer toute l'histoire. « Personne, dit-il, n'aurait été plus heureux que lui, si je m'étais échappé avant la dénonciation. Puisque l'occasion était manquée, il priait mes amis de ne pas faire d'autres tentatives dont l'unique résultat serait de m'exposer à une contrainte plus sévère.» Mes lâches camarades furent ensuite appelés dans la cabine, où en présence des nombreux visiteurs, on leur fit rendre les trois mille francs et le chronomètre auxquels ils avaient si peu de droits.

« Mais ce ne peut être là le dénouement de la comédie! » s'écria le capitaine. « En avant, messieurs! » et il nous conduisit devant une table couverte d'un somptueux déjeuner, autour duquel les chasseurs et les officiers du navire prirent place, et dont les mets succulents, les vins exquis me firent momentanément oublier mon dernier désappointement.

Durant quinze jours encore, le captif se mordit les pouces, comme on dit vulgairement, sur la poupe du navire qui lui servait de donjon, contemplant à loisir le vide de l'air et les eaux du Sénégal. A la fin de cette période, une canonnière nous transporta sur la frégate la *Flore*, dont le premier lieutenant, à qui j'avais été recommandé, me sépara presque immédiatement de mes hommes. Les coquins furent traités en prisonniers durant tout le voyage en France, tandis qu'on allégea mon sort autant qu'il pouvait l'être sous le coup de la sentence rendue à Saint-Louis.

Le trajet fut rapide. A Brest, on me débarqua en secret. Mes hommes, au contraire, traversèrent en plein jour les rues sous une escorte de gendarmes. Je dois une reconnaissance toute particulière au commandant de la frégate. Non-seulement il atténua mes souffrances par sa conduite généreuse à tous égards, mais je dus encore à ses représentations près du gouvernement français, la commutation de ma sentence en un simple emprisonne-

ment. Mon voyage à bord de la *Flore* m'a laissé, malgré ma condition de prisonnier, tant de souvenirs agréables, que j'hésite à raconter l'anecdote suivante ; mais elle caractérise à la fois, en les faisant contraster, la courtoisie chevaleresque et la brutale rudesse d'hommes également attachés au service naval français, à l'époque dont il s'agit.

A bord de notre frégate se trouvaient deux sœurs de charité qui retournaient en France, après cinq années de dévouement et d'héroïsme pratique au milieu des marécages pestilentiels de l'Afrique. Ces nobles femmes logeaient dans une chambre construite expressément pour elles sur le pont de la batterie basse, et d'après le règlement du navire, elles avaient droit à la table des officiers dans la grande chambre. Parmi ces officiers se trouvait un de ces vulgaires faquins dont tout le bonheur consiste à tourmenter les personnes que leur malheur met en rapport avec eux, par des hâbleries, des manières outrecuidantes et une conversation licencieuse. Notre homme ne perdait aucune occasion de harceler les pauvres sœurs et de ridiculiser leur sainte vocation. Non content de ce genre d'insultes que les religieuses recevaient avec un froid dédain, il poussa un jour l'impudence jusqu'à entonner au milieu du dîner une chanson dont le cynisme aurait révolté les échos d'un carabet. Les sœurs se levèrent à l'instant et, refusant le lendemain de s'asseoir à la table des officiers, elles prièrent le commis aux vivres de leur faire donner la ration du matelot dans leur cabine où elles seraient au moins à l'abri des outrages.

Bientôt le vide de leur présence se fit sentir à la table des officiers, et quand le commis eut parlé de conseil de guerre au grossier personnage, il manifesta son repentir. On implora son pardon des sœurs avant que le capitaine en sût rien. Le chirurgien qui s'était chargé de

l'ambassade n'invoqua pas en vain la miséricorde des saintes femmes, et à compter de ce moment, la table des officiers devint un modèle de convenance.

Me voilà donc arrivé au terme fatal du voyage. Je n'étudiai guère l'architecture massive de la geôle de pierres où l'on me conduisit. Il me suffit de l'apercevoir du pont du vaisseau pour sentir mon cœur se soulever. L'entrée du port par un long et étroit chenal de rochers, défendu du côté de la mer par un château-fort menaçant et habilement fortifié du côté de terre, me fit absolument l'effet de la gueule d'un monstre qui m'avalait pour toujours. On ne me laissa guère du reste le temps d'observer les objets extérieurs et de méditer sur eux. L'aspirant fort poli qui m'avait débarqué me dit adieu, et je restai dans les mains du concierge d'une prison située dans l'enceinte de l'arsenal. Mon ancien équipage et ses officiers m'y rejoignirent bientôt. Ils cherchèrent à s'excuser et je repoussai quelque temps leur repentir; mais quand un homme est enlevé soudain à la sauvage liberté de l'Afrique et condamné à languir dix ans dans une solitude vraiment pénitentiaire, il devient singulièrement indulgent, surtout lorsque l'isolement ronge son cœur et qu'un absolu silence lui rend presque insupportable le son de sa propre voix. Peu à peu il se rétablit entre nous non pas de l'intimité, mais des rapports faciles, et quand je profitais de la permission de notre gardien pour quitter ma cellule et circuler dans l'enceinte de la prison, je me trouvais entouré par soixante-dix ou quatre-vingts marins, qui subissaient là diverses peines. L'établissement tout entier était placé sous la surveillance d'un commissaire de la marine et soumis à un règlement sévère. Quelques jours plus tard, deux spacieuses chambres furent assignées à toute ma bande; et le geôlier qui se trouvait être un animal amphibie, moitié marin, moitié soldat, nous assura sur l'honneur d'un vieux

militaire que nous aurions pour seules limites celles de sa juridiction, pourvu que nous nous comportions bien.

Le lendemain, je descendis, pour prendre de l'exercice, dans une grande cour, dont les murailles ne laissaient voir que le séduisant azur du ciel. J'y ruminais tout à mon aise mes amères pensées, quand un robuste vieillard, vêtu d'un uniforme râpé, fit une halte militaire devant moi, et, après m'avoir salué dans le style réglementaire, me demanda la permission de me dire un mot.

« Pardon, mon brave ! » ce furent ses expressions, «mais je serais charmé de savoir si monsieur le capitaine a déjà goûté les agréments d'une prison française avant le malheur qui nous procure le plaisir de sa société...

» — Non, » répondis-je d'assez mauvaise grâce.

« Secondement, » poursuivit le questionneur, « monsieur le capitaine ne trouvera-t-il pas mauvais que je profite de l'occasion pour l'instruire, au nom de nos compagnons et camarades, des règlements de cet établissement royal ?

» — En aucune façon, » répondis-je d'un ton un peu radouci.

« Alors, mon cher, plus tôt vous serez initié aux mystères du métier, mieux vaudra ; or, personne ne peut accomplir la cérémonie d'une manière plus complète, plus expéditive et plus satisfaisante que moi, le caporal Blon. Avant tout, mon brave, et c'est là le plus indispensable, comme votre bon sens vous le dira, le nouvel arrivant doit payer sa bien-venue parmi les pensionnaires de l'Etat. Comme vous semblez, monsieur le capitaine, être le chef justement honoré de cette charmante petite escadre, nous vous tiendrons tous quittes pour un louis d'or ou un napoléon. »

La requête ne fut pas plus tôt faite qu'octroyée.

« Bravo ! » continua le caporal. « C'est un bon enfant, parbleu ! J'en étais sûr ! Maintenant, il ne me reste plus qu'un mystère à vous communiquer, et c'est un règlement qu'un esprit bien avisé se garde d'enfreindre; nous sommes tous des compagnons d'infortune; nous dormons sous le même toit; nous mangeons à la même marmite. Somme toute, nous sommes frères, et les secrets des frères sont sacrés dans l'enceinte de ces murs. Devant les geôliers et les tourne-clés, *motus*. Muets comme poissons ! »

En disant ces paroles, son regard sondait le mien ; il mit un doigt sur ses lèvres et porta de nouveau la main droite à son crasseux bonnet de police pour me faire un salut militaire.

L'initiation était accomplie. Je m'engageai pour mon ex-équipage à la discrétion demandée, et le caporal Blon m'assura en retour que nos compagnons d'infortune nous prêteraient aide et protection dans toute entreprise d'évasion, ce qui paraissait être le grand objet et le grand souci de la vie de prison pour tout le monde.

La majeure partie de cette journée se passa dans nos chambres. A l'heure du crépuscule, on fit l'appel nominal des prisonniers; on nous compta avant de nous enfermer pour la nuit. Durant les premiers temps, nous fîmes un peu bande à part, boudant notre destinée nouvelle, comme la plupart des condamnés au début de leur peine; mais bientôt nous sortîmes en masse dans la cour, résolus à prendre le monde comme il était et à tirer le meilleur parti possible d'un mauvais marché. Je contractai insensiblement l'habitude de bavarder avec le vieux caporal Blon, sorte de grand-chambellan, de grand-maître des cérémonies de la prison. C'était, en définitive, un fort bon diable, quoiqu'il eût une pique toute particulière contre le coq gaulois. Un jour qu'il m'avait fait asseoir sous un rayon de soleil, qui, au sortir de nos

chambres humides où l'on grelottait, était une véritable jouissance, il me présenta isolément les plus marquants des prisonniers. Avant tout, j'eus l'honneur de recevoir M. Laramée, de l'infanterie de marine, gaillard vigoureux, exerçant les fonctions de premier maître d'armes de notre royale maison. M. Laramée m'offrit de m'enseigner la latte et le briquet à raison d'un franc par semaine. Vint ensuite une espèce de marin d'eau douce ou d'eau salée, de carrure athlétique et aux jambes torses, qui me fut présenté comme le frère Zouche, professeur de canne. Celui-ci offrait, moyennant un raisonnable salaire, de m'enseigner ladite canne et la savate par-dessus le marché, me préparant ainsi à toute mauvaise rencontre quand j'aurais recouvré la clé des champs. A ces deux professeurs succédèrent un maître de danse, un tailleur, un maître de violon, un cordonnier, un écrivain public, un barbier, un dégraisseur et divers autres professeurs ou artisans utiles et respectables, tous désireux de meubler mon esprit, de cultiver mon goût, d'expédier ma correspondance, de charmer mon oreille, d'embellir mon physique, moyennant une rétribution hebdomadaire.

Je ne comprenais pas bien la raison de tant de cérémonieux appels à ma bourse, mais je ne tardai pas à apprendre du caporal Blon, qui me demandait l'escompte de sa petite note, qu'on me regardait comme une sorte de don Magnifico d'Afrique, disposant, même en prison, de sommes immenses gagnées dans la traite des noirs.

A quoi bon détromper ces pauvres industriels? Je les congédiai tous avec de bonnes paroles pour chacun, leur promettant d'accepter leurs offres, dès que je me serais un peu plus familiarisé avec mon nouveau séjour.

Après déjeuner, je fis le tour des corridors, pour voir si ce que m'avaient dit mes courtisans du matin était vrai. Je trouvai, en effet, les cordonniers et les tailleurs à l'œuvre pour ressemeler les vieux souliers et rapiécer

les vieilles culottes. Une cellule contenait le violoniste et le maître de danse en train d'enseigner l'art de Terpsichore à plusieurs drôles d'assez mauvaise mine. Dans une autre cellule, l'écrivain public couvrait de Cupidons, de cœurs enflammés et percés de flèches, une feuille sur laquelle il venait d'écrire le message dicté par un amoureux. Dans une chambre un peu plus vaste, momentanément transformée en salle d'armes, deux élèves de M. Laramée, pratiquaient sous l'œil du maître la tierce et la quarte. Je trouvai dans une autre partie des corridors une série de tables couvertes de cigares, de tabac à priser, de papier à écrire, d'encre, de plumes, de cire, de pains à cacheter, d'aiguilles et de fil, le tout à vendre; et dans la cellule la plus éloignée, était installé un prêteur sur gages à côté d'une table à jeu. Somme toute, ces messieurs s'entendaient à tuer le temps, et ne s'abandonnaient guère à la mélancolie que semblait devoir inspirer aux pensionnaires de l'Etat la privation de toutes les jouissances extra-muros.

Fort peu de temps après mon incarcération à Brest, j'adressai au consul d'Espagne en cette ville un mémoire où, exposant dans les termes les plus pathétiques les tribulations de vingt-deux sujets du roi son maître, je sollicitai par son entremise l'intervention de notre ambassadeur à Paris. Nous ne tardâmes pas à recevoir la visite du consul et celle d'un avocat éminent, qui se faisait fort d'empêcher la ratification de notre jugement. Mais l'ambassadeur d'Espagne, à ce qu'il paraît, ne daigna pas même prêter l'oreille au récit de notre infortune, ce qui rendit les promesses de l'avocat et la bonne volonté du consul également inefficaces. Depuis trois mois déjà je languissais à Brest. Cependant mon cœur ne se fermait pas à l'espérance; l'élasticité naturelle de mon esprit me soutenait, et j'entrais avidement dans toutes les diversions, dans tous les projets de notre singulière communauté.

Blon continuait de me faire escompter les bons de vingt sous que j'avais contracté l'habitude de lui perdre aux cartes. Je patronai ensuite le maître de danse ; je pris deux mois de leçons à MM. Laramée et Zouche ; je fis restaurer ma chaussure, réparer et dégraisser mes habits. Finalement j'avais déjà consacré deux cents francs à l'encouragement des diverses industries de la prison, quand arriva soudain l'ordre de nous transférer immédiatement dans la prison civile de Brest, sombre tour du château-fort de cette détestable ville. On la maudirait à moins.

CHAPITRE XXX.

Mon nouvel hôte et ma nouvelle hôtesse. — La table et le logement dans le château de Brest. — Déplorable état des prisons. — Contre fortune bon cœur. — Les deux Catalanes. — Les violons français, les guitares espagnoles. — Soirées musicales et dansantes. — Le diable en ma bourse. — Le négrier se fait professeur de langue anglaise et de calligraphie. — M. Germain, l'élégant faussaire. — La lettre enchantée.

Mon transfert d'une prison à l'autre s'effectua en bateau. De nouveau on m'épargna la mortification d'une parade à travers les rues de la ville, sous une escorte de gendarmes. Cette fois mon équipage jouit du même privilége.

Le brigadier qui nous avait chaperonnés, se fit donner un reçu pour toute l'escouade. Mes hommes furent provisoirement répartis par le geôlier dans des cellules déjà occupées par des malfaiteurs ordinaires ; mais comme l'extérieur des officiers indiquait la possession de quelques espèces, le même porte-clés nous offrit ce qu'il appelait « la salle de distinction, » moyennant une rente

mensuelle de 10 francs. J'aurais cru le gouvernement français tenu de loger gratis ses hôtes involontaires; il me semblait par trop dur de payer pour être en prison, mais en y réfléchissant mieux, j'acceptai l'offre. Nous prîmes donc possession d'une vaste chambre dont les fenêtres grillées donnaient sur une étroite et sombre cour.

A peine y étions-nous entrés, qu'une grosse femme nous suivit avec force révérences, se déclarant on ne peut plus heureuse de pouvoir nous fournir des lits et des literies à raison de six sous par jour. Cette même femme nous apprit que le régime quotidien de la prison se composait de deux livres et demie de pain noir et d'eau à discrétion, mais si nous le désirions, elle nous mettrait en rapport avec la vivandière du régiment en garnison dans le château, et nous pourrions, moyennant finances, suivre le même régime que les sous-officiers. Mon argent, grâce à Dieu, n'avait pas été mangé aux mites, pendant notre emprisonnement provisoire ; je n'hésitai pas à faire marché avec madame Sorret pour les literies, et je la priai d'engager la vivandière à apparaître le plus tôt possible sur le théâtre de l'action. Bientôt la porte s'ouvrit de nouveau et madame Sorret revint accompagnée de deux Espagnoles mariées à des musiciens du régiment. Ayant appris que plusieurs de leurs compatriotes venaient d'être incarcérés au château, elles profitaient de la première occasion pour leur rendre visite et leur offrir leurs services.

Pour la millième fois je bénis le noble cœur qui bat toujours dans la poitrine d'une femme espagnole, quand la souffrance ou le malheur lui fait appel, et je pris tout de suite les arrangements proposés pour notre future existence. Il fut convenu que nous aurions deux repas par jour; ces repas composés de trois plats devaient être payés quinze sous chaque et d'avance. Le marché fait nous nous assîmes à terre pour causer un peu.

Nos deux Catalanes s'étaient mariées dans un régiment français, lorsque le duc d'Angoulême avait fait sa trop fameuse promenade en Espagne. Fidèles épouses, elles avaient suivi leurs maris de garnison en garnison depuis leur retour en France. Deux de mes officiers étant précisément nés en Catalogne, la sympathie s'alluma entre nous comme une traînée de poudre. Non-seulement ces excellentes femmes nous rendirent visite tous les jours, mais elles firent toutes nos commissions; elles prirent soin de notre santé, elles veillèrent sur nous comme des sœurs, et nous procurèrent tous ces petits comforts que la charité féminine sait imaginer.

Peu de mes lecteurs, je l'espère, ont fait personnellement l'expérience du régime des prisons provinciales en France, à l'époque dont je parle; je crois devoir en rappeler ici la barbarie.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, la ration régulière se composait exclusivement de pain noir et d'eau. On accordait neuf livres de paille par semaine à chaque prisonnier pour litière. Il n'était question ni de draps ni de couvertures, même en hiver, et comme les cellules n'avaient ni poêles ni cheminées, les pauvres prisonniers étaient forcés de s'entasser les uns sur les autres pour ne pas périr de froid. Le gouvernement ne fournissait non plus aucune espèce d'habillement ni de linge, en sorte que les malheureux qui n'avaient ni amis ni ressources personnelles, étaient bientôt dévorés de vermine. Tous les amusements en plein air étaient interdits. Deux fois seulement par semaine, on conduisait les prisonniers sur la plate-forme de la tour où ils pouvaient se chauffer une heure ou deux au soleil, sous la protection des baïonnettes.

Tel fut le traitement enduré par douze de mes hommes durant l'année qu'ils restèrent en France. Il y aura des gens assez charitables pour dire que des négriers ne méritaient pas mieux.

Les condamnés qui subissent leur peine dans les prisons centrales de France, où le travail est obligatoire ou du moins autorisé, sont beaucoup mieux traités, je pense, que dans ces geôles provinciales de la côte.

Bien des fois mon cœur saigna pour mes pauvres matelots que j'aidais dans la mesure de la prudence avec mes faibles ressources, car j'ignorais le temps que ma destinée me ferait passer dans le château de Brest. Lorsque ces infortunés eurent disposé de tous les objets d'habillement dont ils pouvaient se priver pour obtenir de temps en temps une maigre soupe et faire glisser leur pain dur comme la pierre, ils furent près d'une année sans goûter ni viande ni bouillon. Un jour seulement, le jour de la Saint-Philippe, les sœurs de charité leur donnèrent deux têtes de veau pour faire un gala en l'honneur du roi-citoyen.

L'appartement que nous loua le geôlier, étant le seul de la prison dont il pût disposer à son profit, plusieurs prévenus en état de payer nous étaient de temps en temps donnés pour compagnons. Ces visiteurs accidentels jetaient quelque distraction dans notre solitude. C'étaient parfois des personnes d'un certain rang arrêtées pour de minces délits ou pour opinions politiques, parfois aussi des chevaliers d'industrie dont la carrière était pleine d'aventures singulières.

Un mois environ après notre installation définitive, notre nombre s'augmenta d'un personnage aux belles manières, au costume élégant; peut-être était-il trop chargé de bijoux, de brimborions, trop bien pommadé et frisé pour être vraiment comme il faut, mais il y avait une certaine puissance intellectuelle dans son front et son regard, un sourire fascinateur sur ses lèvres, et du moment où le je vis, je m'y laissai prendre.

Je l'accueillis cordialement; je lui dis qu'il était le bienvenu parmi nous et je demeurais enchanté de la ré-

serve et de la modestie de sa conduite en cette circonstance, lorsqu'un signe du geôlier, au moment où il se retirait, me fit comprendre qu'il avait quelque chose à me dire à part. Je le suivis dans son bureau où il m'apprit, pour ma gouverne, que le nouveau venu avait été arrêté comme faux-monnayeur, mais jusqu'à plus ample informé, et comme il avait l'extérieur d'un homme de qualité, on avait cru devoir l'admettre dans « la salle de distinction. » Je compris, de reste, que ni les belles manières ni la qualité supposée n'étaient les seuls ressorts de la conduite du geôlier, et que le faux-monnayeur avait eu la prudence de se munir d'espèces de bon aloi. Cela ne m'empêcha pas d'approuver l'admission quand même. Toute espèce de distraction était si rare dans notre caverne !

Mieux que cela, je me chargeai d'initier notre gentleman dans les mystères de la maison, et comme on allait servir le dîner, me rappelant les traditions du caporal Blon, je lui fis entendre que le plus important de nos rites d'initiation, en pareille occurrence, consistait en certaines libations. Trois ou quatre bouteilles de Bordeaux du premier ordre suffiraient à la chose. Il ne se fit pas tirer l'oreille.

Nous avions appris à tuer assez agréablement la soirée. Nos deux Catalanes nous avaient procuré des guitares et des violons, dont plusieurs de mes camarades pinçaient et râclaient avec une certaine habileté. De temps en temps nous donnions même des soirées dansantes, où figuraient la vivandière, ses compagnes Dolorescita et Concha, madame Sorret et une fille très-mûre qui passait pour être sa sœur. L'arrivée du faux-monnayeur nous permit de former un cotillon complet sans entamer l'orchestre. Nos soirées, animées par des contributions volontaires et quelques bouteilles de vin, avaient lieu les jeudis et les dimanches ; le reste de la semaine se passait

à jouer aux cartes, à lire des romans, à écrire des pétitions, à conter fleurette aux dames, à maudire notre sort et le gouvernement français. Nos accès de colère contre le roi des barricades étaient surtout fréquents le matin, lorsqu'au milieu d'un songe heureux, nous nous trouvions réveillés en sursaut par le pas pesant des soldats et le bruit des verrous, annonçant la ronde de l'inspecteur qui venait compter son bétail et constater le bon état de nos grilles.

Malheureusement l'argent s'use comme la patience en prison; ma bourse était terriblement plate, quand je commençai à songer aux moyens de la regarnir. Je ne pouvais mendier; je ne savais aucun petit métier, et pourtant je redoutais la vermine du commun des martyrs. J'aurais eu honte de réclamer l'aide de mes parents en France ou en Italie, et quand je m'adressai à mon vieil associé et à mes anciens amis de Cuba, je ne fus pas même favorisé d'une réponse. Finalement, il fallut sacrifier mes petits bijoux et mon chronomètre en or pour payer à l'avocat un mémoire définitif et liquider d'avance une semaine de logement.

« Maintenant, mon enfant, » me dit madame Sorret, en arrangeant son bonnet et en me regardant avec cet air intelligent et actif qu'une Française sait toujours faire aboutir aux meilleures fins; « maintenant, mon enfant, écoutez-moi : c'est là votre dernier franc et votre dernière semaine de mon appartement, dites-vous; votre dernière semaine dans une chambre où vous et moi, Babet, Dolorescita, Concha et monsieur, nous avons passé de si gais moments! Mais pourquoi, mon cher ami, serait-ce votre dernière semaine? Voyons, réfléchissons un peu. Ne vaudrait-il pas mille fois mieux, ne vous feriez-vous pas mille fois plus de bien à vous-même, si au lieu de tant maudire le bon roi Louis-Philippe, au lieu de payer aux avocats des mémoires qui ne sont jamais lus, au lieu d'at-

tendre des lettres de l'ambassade d'Espagne qui ne viennent jamais et de vous ronger ainsi le cœur à belles dents, vous regardiez la situation en face comme un homme et non comme un enfant? Pourquoi ne pas tirer parti des talents que le bon Dieu vous a donnés? Voyez-vous, capitaine Théodore, vous parlez les langues étrangères *comme un naturel,* et pas plus tard qu'hier, M. Kandanne, votre avocat, après sa dernière entrevue avec vous, s'est arrêté dans mon bureau et m'a dit : « Ah! madame Sorret, comme il a la bosse des langues ce pauvre capitaine Canot! Comme il parle l'anglais à ravir, et que je serais content s'il voulait enseigner à mes enfants la langue du grand Shakspeare! » Pour retenir ce nom qu'elle prononça comme les trois mots français *chat qui expire,* madame Sorret avait dû faire un prodigieux effort de mémoire.

« Et maintenant, mon capitaine, » poursuivit-elle, « l'idée du bon avocat Kandanne a poussé dans ma tête depuis lors, comme une salade semée dans la caisse de bois et exposée au soleil dans la cour. Ma décision est bien prise. Vous aurez ma chambre à coucher pour école et vous commencerez dès demain, si vous le voulez, avec mes deux fils, à quinze francs par mois! »

N'avais-je pas raison de bénir l'esprit et le cœur de la femme dans tous les climats, dans toutes les situations?

Aide-toi et Dieu t'aidera! fut dès ce moment ma devise. Dans ma carrière aventureuse, j'avais toujours préféré les risques d'un commerce aléatoire et du grand jeu de la fortune aux lentes accumulations d'un travail régulier. L'oiseau de proie se transformait en fourmi. Le négrier se faisait maître d'école pour vivre, maître d'école comme Denis de Syracuse, maître d'école comme l'avait été aux jours d'infortune ce roi lui-même qui le tenait prisonnier à Brest!

Le plan de madame Sorret fut couronné d'un plein

succès. Moins d'une semaine après, ma classe, installée dans sa chambre à coucher, se composait des fils de mon hôtesse, du fils et d'un ami de mon avocat, et des fils de deux officiers du château. Le tout me produisait un revenu mensuel de cinquante francs. Comme j'apportais à ma nouvelle vocation le zèle d'un professeur nécessiteux, je me conciliai le bon vouloir de tous les parents. Par degrés, j'agrandis la sphère de mon utilité, en ajoutant la calligraphie aux autres branches de mon enseignement. Je me fis enfin si bien venir des parents qu'ils augmentèrent spontanément de dix-huit francs mon salaire mensuel.

Sans oser affirmer que mes élèves fissent des progrès extraordinaires, je suis certain que les enfants apprenaient bien et se plaisaient avec moi, mon plan d'éducation n'étant pas calqué sur celui des autres pédagogues. Je m'attachai dans la petite classe à bien faire comprendre chaque leçon, à ne jamais laisser les enfants partir sans leur avoir expliqué en quoi consistait leur tâche et la manière de l'exécuter. J'excitai en outre leur intérêt par des dialogues familiers dans lesquels ils apprenaient les noms de tous les objets usuels, des meubles, de la vaisselle, des habits, des outils, des animaux, des métiers, des professions diverses, les conduisant ainsi de la plus simple nomenclature aux difficultés abstraites de la langue. Autant que possible, j'enlevais à nos conférences tout air de contrainte et de formalité, et je finissais invariablement la classe par une histoire empruntée à mes voyages ou à mes aventures. Je n'ai pas la prétention d'avoir fait de mes écoliers de savants Anglo-Saxons, mais j'eus du moins le bonheur de gagner honnêtement ma vie, de venir en aide à mes pauvres compagnons et d'obtenir l'amitié et le respect de mes élèves de tout âge à un degré tel que leur petite troupe m'accompagna les larmes aux yeux le jour où je quittai la France.

Je crois avoir dit que le nouveau venu ne se montrait pas seulement raffiné dans ses manières, mais encore peu abordable à ses nouveaux compagnons. Pendant plusieurs semaines, tous nos efforts pour le faire sortir de sa réserve furent vains. Je n'étais pas surpris qu'il voulût se tenir à part du commun des martyrs, mais je ne m'attendais pas à voir mes propres avances repoussées avec plus de fermeté encore que celles des autres prisonniers. Enfin une circonstance accidentelle lui révéla mon vrai caractère; et je sus qu'il m'avait d'abord pris pour un espion du gouvernement, ne pouvant se rendre compte autrement de mon intimité avec madame Sorret et son mari.

Notre premier pas vers une confiance mutuelle fut dû à l'incident suivant. J'étais occupé une après-midi à écrire une lettre à ma mère, quand madame Sorret m'envoya chercher pour voir les sœurs de charité qui apportaient quelques comforts aux prisonniers. Après avoir fait un peu toilette, je descendis au parloir, où les charitables femmes, ayant entendu dire beaucoup de bien de moi par mon hôtesse, me firent une large part dans leur distribution de livres. Bientôt revenu à ma lettre que j'avais laissée ouverte sur la table, dans la pensée que personne dans la salle ne savait lire l'italien, je repris la plume pour finir un paragraphe; mais en observant la page il me sembla que je n'avais pas tant écrit. Cependant cette page était presque remplie, et remplie de mon écriture. En relisant la lettre tout entière, je trouvai que plusieurs lignes, en parfaite teneur avec le sens et la contexture de la composition, n'étaient certainement pas de mon style. J'étais bien sûr, par exemple, de n'avoir pas employé, surtout avec ma mère, un langage complimenteur qui m'a toujours répugné. Je relus donc la page, une fois, deux fois, trois fois! Je me levai, j'arpentai la chambre, j'approchai le papier de la croi-

sée, je le remis sur la table ; je me promenai de nouveau et je relus encore la lettre. Je ne pouvais parvenir même à me poser le problème à résoudre ; peut-être le papier était-il ensorcelé? C'était bien le mien et pourtant ce ne l'était pas. Dans ma perplexité, je me fis un ou deux carambas espagnols, et marmottant tout bas un *Ave Maria*, pour recueillir mes esprits, je commençai à mettre de côté les ustensiles de ma correspondance. Alors mes compagnons, entassés dans un coin, d'où ils observaient tous mes mouvements, ne purent garder plus longtemps leur sérieux, et partant d'un grand éclat de rire, ils m'annoncèrent que M. Germain avait pris la liberté d'ajouter à ma lettre un post-scriptum, tandis que je causais littérature avec les sœurs de charité.

Je pris la plaisanterie du bon côté. M. Germain n'était que prévenu, en sorte que nous lui accordions le bénéfice de la loi anglaise, en le considérant comme innocent jusqu'à ce qu'il fût trouvé coupable. Nous l'élevâmes à la dignité de camarade. Son éducation était fort supérieure à la mienne et son talent pour la conversation vraiment merveilleux. Le latin et le grec lui semblaient familiers ; il avait des connaissances étendues en histoire, en théologie, en mathématiques, en astronomie. Jamais je n'ai rencontré son égal en calligraphie, en dessin et dans l'art de faire des projets.

Quelques jours de rapports suivis suffirent pour établir entre nous une confiance assez grande pour nous demander l'histoire de notre vie.

Germain était né sur un point si élevé des frontières escarpées du Piémont qu'il était difficile de dire lequel du sang italien ou suisse prédominait dans ses veines. Les troubles et les guerres du pays appauvrirent ses parents qui avaient été des gens à leur aise dans de meilleurs temps. Ils trouvèrent cependant moyen de lui faire donner une éducation brillante ; aucune occasion

pour le caser convenablement, lorsqu'il fut en âge de l'être, ne s'étant présentée, on crut devoir l'envoyer chercher fortune à l'étranger. Pour un temps, le tranquille et modeste jeune homme fut heureux dans les humbles emplois qu'il accepta pour gagner son pain; mais son habileté et ses talents, surtout celui de dessinateur, attirèrent l'attention d'un chevalier d'industrie, dont le hasard lui avait fait faire la connaissance, et avant qu'il en sût rien, le fripon s'était servi de lui et l'avait compromis. En réalité, je ne crois pas que M. Germain fût d'une constitution morale plus forte que sa constitution physique. Les êtres délicats et douillets sont généralement disposés à demander à l'existence des plaisirs sans travail, et dès qu'une conscience relâchée les a laissés capituler une fois avec le crime, un premier succès devient pour eux un irrésistible aiguillon. M. Germain finit par être un faussaire aussi heureux qu'habile. Il amassa vingt ou trente mille francs dans cet honnête métier, exercé avec tant d'adresse qu'il ne songeait pas même au danger d'être découvert, lorsqu'enfin une spéculation trop hardie en fit notre camarade de prison.

Trois jours avant son introduction au château de Brest et peu d'heures avant le départ régulier de la malle de Paris, Germain se rendit chez un changeur avec dix-sept mille francs en or, pour lesquels il prit une traite à vue sur la capitale. Peu d'instants après, il alla une seconde fois chez le changeur et lui montrant une lettre, censément écrite par ses patrons, négociants en huile à Marseille, lettre qui le rappelait et qui était revêtue du timbre officiel de la poste, il désira revenir sur la transaction et reprendre son or en retour de la traite. Le principal associé de la maison de change ne se trouvait pas là dans le moment; le plus jeune ne voulut rien faire avant son retour. M. Germain, en attendant, offrit

à un autre changeur un demi pour cent de prime sur la valeur courante de l'or, s'il voulait escompter sa traite. Il donnait pour cause à ce sacrifice son extrême désir de prendre la diligence de quatre heures. L'urgence même de ce départ éveilla les soupçons du changeur, qui pria M. Germain de revenir dans une demi-heure, temps nécessaire, disait-il, pour réunir les espèces.

Le faussaire confiant retourna à son hôtel attendre le moment fixé, tandis que le changeur se rendait prudemment chez les tireurs de la traite pour se renseigner près d'eux. Le résultat de l'entrevue fut une descente de police à l'hôtel de M. Germain. Les deux agents déguisés entrèrent dans la chambre du dandy, mais ils ne furent pas assez prompts pour saisir plusieurs calques de traites en blanc, que le faussaire jeta dans le feu dès qu'il entendit ouvrir la porte. On trouva dans ses malles des outils de graveur, une petite presse à imprimer, divers acides et un assortiment d'encres. Le tout fut enregistré et mis sous scellé, tandis que M. Germain était conduit lui-même au château.

A cette époque, il n'était pas question de fils électriques. Comme il faisait un temps sombre et nuageux, le vieux sémaphore ou télégraphe ne peut transmettre immédiatement à la police de Paris l'avis d'empêcher le paiement d'une traite suspecte et d'arrêter les complices du faussaire dans la capitale, s'il en avait.

Dès que la malle de Brest du même jour atteignit la métropole, une dame de l'extérieur le plus respectable, vêtue de deuil, se présenta au comptoir du correspondant parisien du changeur et lui présentant une traite d'une incontestable authenticité, toucha dix-sept mille francs. D'après la rapidité avec laquelle cette adroite escroquerie s'accomplit, quelques heures avaient dû suffir à M. Germain pour copier, graver, imprimer et remplir la fausse traite. Il avait si bien réussi que quand ladite

traite revint acquittée à Brest, ni les tireurs, ni les changeurs, ni la police ne purent la distinguer de la véritable. Personne n'avait vu Germain à l'œuvre et la dame en deuil ne se retrouva ni à Paris, ni à Brest, ni à Marseille. Lorsque je quittai le château, notre chevalier d'industrie l'habitait encore; mais toujours sous une simple prévention.

CHAPITRE XXXI.

Mademoiselle Babet. — Projets d'évasion. — Une sentinelle perdue. — Lasso mal jeté. — Doctrines philosophiques de M. Germain. — Plans superbes contre la Santissima Casa de Loretto et l'empereur Nicolas. — Mes lettres de grâce. — La clé des mers.

Ce jeune et charmant aventurier, notre compagnon de chambrée durant neuf mois, prit part à plusieurs de nos projets d'évasion; mais Germain était plutôt un homme de conseil que d'action, et dans le conseil même il nous fut peu utile, car il avait ses voies et moyens à lui, sa spécialité bien tranchée.

J'ai toujours été grand admirateur du beau sexe et surtout des beautés qui pouvaient me venir en aide au milieu des conjonctures épineuses. Dans cette catégorie se rangeait une très-digne personne, mademoiselle Babet, que je crois avoir peu galamment qualifiée plus haut d'antique vierge ou de quelque chose d'approchant. Mademoiselle Babet, il est vrai, n'était plus aussi jeune qu'elle avait dû l'être, mais une femme, tant qu'elle n'est pas mariée, semble posséder en France un élixir de longue vie, une eau de Jouvence, dont la vertu défie le temps, écarte les rides et lui conserve surtout cette élas-

ticité de cœur qui fait d'elle la plus agréable des compagnies. Je ne dirai pas qu'en papillonnant autour de Babet, en lui faisant même parfois tout de bon la cour, j'aie jamais songé à la conduire à l'autel, quand les portes de ma prison s'ouvriraient ; pareille envie ne pouvait guère me venir à vingt-sept ans pour une fille de trente ; mais j'avoue que Babet enleva bien des épines de mon cœur attristé pendant les longues heures de la prison et joua avec moi la comédie de l'*Amour à la française*, avec une rare perfection, si rare que son propre cœur, je n'en doute pas, rebondit aussi intact à chaque rencontre, qu'une véritable balle élastique.

Germain me plaisantait souvent sur les dangers de l'amour platonique ; il ne fallait pas, selon lui, jouer avec le feu ; les jeunes cœurs étaient d'une substance très-inflammable, etc. ; mais un jour il me demanda tout de bon pourquoi je ne profiterais pas de mes succès galants pour favoriser la commune évasion ? Sorret et sa femme sortaient souvent dans l'après-midi ; ils confiaient alors la porte et les clés à Babet qui passait dans notre appartement la moitié du temps de leur absence ; or voici ce que Germain proposait : « Pendant une desdites absences, j'imaginerais en ma qualité de professeur quelque excuse pour quitter la chambre, et si je trouvais dans le tête-à-tête le lieutenant-portier en jupons, peu disposé à livrer les clés à mes instances amoureuses, nous aurions en un clin d'œil saisi, garrotté, bâillonné Babet. Puis maîtres des clés, nous ouvririons les portes et passerions, sans même être questionnés, devant les sentinelles qui gardaient le corridor extérieur. Germain ne tarissait pas sur le mérite de sa conception, mais je rejetai sans hésiter un projet, qui, à mon avis, ne supportait pas l'examen et trahissait une grande inexpérience en ce genre du moins. Je ne voulais pas non plus recourir à la violence contre une innocente fille, avec qui je m'étais permis de badiner,

et récompenser les bontés de Sorret et de sa femme en leur faisant perdre leur place.

Le lendemain, Germain vint me trouver bien avant le jour pour me dire à l'oreille que j'avais très-bien fait de rejeter son projet, vu qu'il n'aurait jamais pu réussir sans passeports pour quitter la ville. Cette lacune l'avait fait réfléchir et tenu éveillé toute la nuit. Il lui était enfin venu une brillante idée pour y suppléer. « Il ne s'agit plus de molester Babet en aucune façon, » continua Germain, « rassurez-vous donc quant à l'objet de vos amours; seulement je crains que votre Dulcinée ne puisse nous suivre dans notre fuite. D'abord et avant tout, il faut que nous ayons demain la visite de nos deux Catalanes, et comme vous avez plus d'influence que moi sur elles, ce sera à vous de les préparer à la chose. Dolorescita, la plus rusée commère de toutes, se rendra hardiment avec Concha au bureau de la police et demandera des passeports pour Paris. Très-probablement on les leur délivrera sans difficulté. Une fois les passeports dans nos mains, ces dames iront acheter chez un apothicaire les acides que je leur indiquerai, et alors, mon capitaine, laissez-moi faire le reste. »

Je ruminai un instant la question dans mon esprit, sous prétexte d'un léger somme à achever, et, tout en m'habillant, je consentis ensuite à ce qu'il voulait. Les deux Espagnoles, qui n'hésitaient jamais devant un service à rendre à leurs compatriotes, obtinrent les passeports et les introduisirent en contrebande dans la maison, ainsi que les acides demandés. Avant la nuit le tour fut fait, le sexe des titulaires des passeports changé, Germain métamorphosé en Pietro Nazzolini, tailleur, et moi-même en Dominico Antonetti, charpentier de son métier.

Restait une petite difficulté : celle de s'échapper d'abord de la prison. Nous étions logés au-dessus d'un ma-

gasin toujours fermé, barricadé, verrouillé. La porte de notre chambre ouvrait sur un long passage interrompu de distance en distance par des portes de fer avant d'arriver à la principale entrée. Notre seul espoir résidait dans l'unique fenêtre qui nous éclairait et donnait sur sur une petite cour gardée par une sentinelle après le coucher du soleil. Cette cour elle-même était enclose d'un grand mur qui, si nous parvenions à l'escalader, nous conduirait sur la place d'armes du château.

Bien des jours se passèrent, tandis que ma cervelle obtuse et l'imagination toujours enflammée et féconde de Pietro Nazzolini s'occupaient à l'envi de trouver des moyens d'arriver sur ladite place du château et d'utiliser les passeports. Ce n'étaient certes pas les plans qui manquaient à Pietro; mais quand il voulait leur donner un corps, ils se trouvaient toujours défectueux en quelque chose, et il fallait les remettre sur le chantier : en résumé, rien de plus stérile que cette fertilité-là.

Un de nos moindres embarras n'était pas la conduite à tenir avec mes anciens officiers, qui avaient si mal récompensé ma confiance au Sénégal. Nous débattîmes assez longtemps la question; mais, comme ils souffraient tous d'un long emprisonnement et n'avaient d'espérance qu'en moi, nous résolûmes de les associer à notre fuite, sauf à les abandonner à leurs propres ressources, une fois hors du château. En conséquence, nous leur fîmes connaître le plan auquel nous nous étions définitivement arrêtés, et, par l'intermédiaire des deux Espagnoles, nous expédiâmes d'abord tous ceux de nos effets dont nous pouvions disposer, pour sortir le moins nus possible de la prison.

Le signor Pietro fut d'avis de signaler, par l'exécution de notre plan, le jour même du nouvel an qui approchait. Comme j'étais parvenu à dérober à tous les yeux la scie que m'avaient procurée mes amis de Gorée, nous possé-

dions un précieux outil de délivrance. Il fut convenu qu'on attaquerait un barreau dès que l'appel serait fait et que nous serions enfermés pour cette nuit critique. A onze heures, on commencerait à descendre dans la cour par la croisée, et, si cette descente réussissait, le reste irait tout seul. Seulement il fallait d'abord se débarrasser de la sentinelle placée dans ladite cour. C'était là encore un terrible obstacle. L'imagination de Germain déploya de nouveau ses ailes. Nos belles Catalanes, en rapports familiers et quotidiens avec tout le régiment, sauraient aisément, disait-il, le nom des hommes de garde la nuit en question, et comme c'était un jour de fête, il leur serait également facile d'introduire quelques bouteilles de vin et d'eau-de-vie dans le corps-de-garde; un narcotique viendrait au besoin en aide à l'ivresse. Le succès de ce plan, qu'on ne repoussa pas, parut néanmoins si problématique qu'il fallut en imaginer un autre et le tenir en réserve pour s'assurer de la discrétion toute spéciale de la sentinelle que sa consigne obligeait à marcher constamment sous notre croisée pendant son heure de garde. Si les Catalanes ne parvenaient pas à endormir le poste, si la sentinelle persistait dans sa vigilante promenade, nous devions, dès que le barreau serait scié, faire descendre tranquillement le nœud coulant d'un lasso autour du cou du pauvre soldat et l'enlever jusqu'à l'appui de la croisée, où l'on aurait bon marché de lui, et où il s'estimerait trop heureux d'être débarrassé par nous de sa cravate de chanvre.

Les derniers jours de décembre approchaient. Nous étions tous remplis d'espérance et fort occupés de nos préparatifs. Les femmes avaient emporté nos légers bagages et nous avaient procuré une quantité d'étoupe suffissante pour fabriquer dans les ténèbres, tout le monde aidant, la corde ou lasso requis.

Le jour tant désiré arriva enfin, avec son habituel cor-

tége de gaîté folle et d'ivrognerie dans le bas peuple. Certes il n'y eut pas dans le royaume très-chrétien de réunion plus sobre que la nôtre ce jour-là. Assis autour d'un repas frugal où le vin faisait défaut, nous tremblions qu'un traître, un accident, un mot, fît crouler tous nos châteaux en Espagne.

Dans l'après-midi, nos Espagnoles, revêtues de leurs plus gais atours et munies d'abondantes bouteilles de Bordeaux, vinrent visiter les oiseaux en cage et leur répondre du succès. Le sergent qui commandait le poste était marié à une de leurs amies intimes, et elles ne doutaient pas de pouvoir pénétrer, surtout un pareil jour, en sa compagnie, dans le corps-de-garde.

Le souper était fini, l'appel fait. Avec quelle lenteur le rideau des ténèbres nous semblait s'abaisser sur le plus court de tous les jours de l'année. La nuit viendrait-elle jamais? Elle vint. A huit heures le barreau était coupé, le lasso bien graissé, posé sur l'appui de la croisée et entortillé sur lui-même comme un serpent. Neuf heures amenèrent la sentinelle qui commença par battre la semelle, conformément à la consigne; mais, dès que le sergent fut hors de portée de voix, elle se mit à fredonner une chanson bachique.

Mes camarades étaient si impatients de gagner l'air libre, qu'ils ne voulurent pas attendre l'heure d'abord convenue, onze heures. A dix heures sonnant, ils se rangèrent en bataille et saisirent l'extrémité du lasso, prêts à lui imprimer une vigoureuse et soudaine impulsion rétrograde, tandis que M. Germain, armé de la barre de fer sciée, songeait peut-être à consommer le sacrifice de la sentinelle, en cas de résistance. A un signal donné par moi, dès que j'aurais laissé descendre le lasso, on devait le hisser rapidement, l'assujettir à la croisée et me suivre ensuite par l'ouverture au moyen d'une plus lon-

gue corde, déjà attachée aux barreaux pour notre descente.

Le moment solennel était venu. J'ouvris doucement la croisée et, allongeant le cou dans l'obscurité, j'aperçus distinctement, à la clarté des étoiles, la sentinelle qui courait des bordées sous nos murs. Tout à coup elle fit une brusque halte, à la fin d'une roulade, et soudain le lasso tomba. Un coup de mon talon était le signal convenu pour hisser la prise; mais, hélas! nous ne tenions pas la sentinelle. Ou le nœud n'avait pas bien glissé, ou il ne s'était pas serré assez vite : le cou du soldat était sain et sauf; le schako et le fusil nous arrivaient seuls. Dans ma stupeur, je laissai retomber le fusil sur la tête de la sentinelle ivre et terrifiée. Sa chute avait dû assommer, ou pour le moins étourdir le pauvre diable, car pas un mot, pas un gémissement ne se fit entendre dans la cour.

Malgré le silence gardé par la sentinelle après cette brusque restitution du fusil, il fut unanimement reconnu que notre entreprise était manquée. En conséquence, on replaça le barreau, on ferma la fenêtre, on cacha les instruments d'évasion dans les matelas, et nous nous blottîmes nous-mêmes sous les couvertures, nous attendant d'un moment à l'autre à recevoir la visite du geôlier et du commandant militaire. La nuit se passa ainsi dans une attente fiévreuse, mais nos verrous ne furent pas tirés.

Matinales, selon leur habitude, et le front toujours épanoui, nos Espagnoles apparurent avec un copieux déjeuner, et lorsque le geôlier eut refermé la porte, elles poussèrent de grands éclats de rire au sujet de notre mésaventure. Le pauvre soldat avait été trouvé, à la fin de sa faction, à moitié évanoui, à moitié gelé. Depuis lors il jurait ses grands dieux qu'une main invisible, sortie des magasins du rez-de-chaussée, l'avait étendu à terre d'un

seul et terrible coup! Son histoire était si étrange que le sergent, se rappelant la fête de la veille et les copieuses libations du poste entier, attribua le tout à la nouvelle année et à l'eau-de-vie. Ces dames ne nous épargnèrent pas les quolibets sur notre gaucherie et sur la manière dont nous avions laissé échapper une occasion unique. On me conseilla surtout de m'exercer à lancer le lasso, quand ma bonne étoile me ramènerait dans les plantations de Cuba ou parmi les vaqueros du Mexique.

Comme nous attendions la visite quotidienne de l'inspecteur, homme très-ponctuel, qui ne manquait jamais de vérifier l'intégrité de nos barreaux avec une vergette de fer, nous nous hâtâmes de calfeutrer notre fenêtre, d'en boucher toutes les fissures avec de la paille et des chiffons, de manière à exclure presque entièrement la lumière, et en nous plaignant à ce personnage officiel de la rigueur du froid, auquel nous exposait cette fenêtre mal close, nous le décidâmes à ne toucher à rien. La prudence nous conseilla encore de nous débarrasser de nos outils et de notre corde, de la même manière que nous les avions reçus. Ainsi se termina notre grande tentative d'évasion.

Peu de temps après, un parent que j'avais à Paris m'écrivit que ma pétition avait été présentée au roi Louis-Philippe et reçue de manière à encourager l'espoir d'une grâce complète. Cette nouvelle nous rendit une partie de la bonne humeur qui avait longtemps régné parmi nous; mais qui, depuis l'échec de notre entreprise, avait singulièrement diminué. M. Germain lui-même voyait dans notre mise en liberté prochaine un fantôme d'encouragement pour ce qui le concernait, et il me confiait tous ses nouveaux projets. Il s'imaginait, je pense, m'avoir graduellement communiqué le goût des aventures scabreuses. Peut-être même rêvait-il en moi un collaborateur pour des opérations tentées sur une plus grande échelle

et demandant une vigueur et une audace d'exécution qui n'étaient pas son fort.

Je veux pourtant donner un échantillon des conceptions de M. Germain, esprit inventif s'il en fut jamais, et qui n'a pu manquer d'aller loin dans les mêmes voies, si le gouvernement français lui a rendu la clé des champs. A peine étions-nous remis de notre frayeur d'être découverts, qu'il vint à moi un beau matin, le front tout radieux, et me dit à l'oreille que la nuit dernière avait été féconde; il avait trouvé l'infaillible moyen de faire fortune pour deux hommes qui auraient l'esprit et la hardiesse nécessaires à l'exécution de son plan.

M. Germain, je le répète, n'était pas un escroc vulgaire, un homme à faire le mouchoir. Fi donc! Il voyait toujours les choses en grand et de haut; il aimait à généraliser, à tout ramener, dans la politique et les affaires, à de larges formules philosophiques, à des apophthegmes. On avait tort, selon lui, d'avoir deux poids et deux mesures pour apprécier les actes humains. Pourquoi l'appeler faussaire, lui et les gens de sa profession, quand il se pratiquait bien d'autres faux, bien d'autres supercheries, bien d'autres escobarderies parmi les hommes d'Etat, les hommes de loi, les hommes d'Eglise même? Il n'y avait, à son avis, qu'une seule différence entre un jury et le pauvre diable qu'il condamnait : c'est que le jury représentait la majorité et l'accusé la minorité sociale. La liberté et l'égalité absolues n'avaient pas de plus ardent avocat. Il voulait aussi le partage des propriétés, la communauté des biens, seul moyen, selon lui, de mettre un terme à ce que la loi qualifiait de crime, parce qu'alors il y aurait une même balance pour tous. Lorsqu'il racontait ses anciens exploits ou s'en proposait de nouveaux, il les recouvrait toujours d'un brillant vernis emprunté à la rhétorique des utopistes, invoquant sans cesse les lois de la nature, les vraies bases du contrat social,

les droits imprescriptibles de l'humanité. Il voulait extirper l'antique, mais inique loi du tien et du mien, et concluait par cet axiome favori : « J'ai les mêmes droits aux biens de ce monde que ceux qui les possèdent. »

Ce pathos socialiste servait toujours de préface aux récits de M. Germain. J'y étais habitué et je le laissais déclamer tout à son aise, espérant me dédommager par l'originalité de la confidence.

Ce jour-là, son histoire commença de toute autre façon, par la plus fantastique et la plus merveilleuse description de la célèbre Santissima Casa de Loretto, qu'il croyait encore en possession de tous les trésors dont elle avait été dépouillée pendant le pontificat de Pie VI. C'était toujours, à l'entendre, le plus opulent tabernacle de l'Europe et les ornements de l'autel, offrandes ou legs de tant de dévots personnages, durant une si longue période d'années, valaient à eux seuls plusieurs millions d'écus.

Notre professeur d'économie politique et sociale se proposait de dépouiller ce riche sanctuaire dès que les circonstances le lui permettraient, et il avait en conséquence « poli, » c'était son expression favorite, le projet suivant pendant les veilles de la nuit.

Par un jour orageux d'hiver, il se proposait de quitter Ancône et d'aller demander asile au couvent attaché à l'église de Notre-Dame-de-Lorette, pour un pénitent récemment arrivé de l'Amérique du Sud, afin d'accomplir un vœu à la Sainte Vierge. Son admission ne pouvait être douteuse. Pendant trois jours, il assisterait dévotement aux matines et aux vêpres. Puis il solliciterait la faveur de remplir à l'autel les fonctions d'*acolyte* qu'il connaissait parfaitement. Quand viendrait le terme habituellement fixé au séjour des pèlerins, il feindrait une maladie soudaine, et, selon toute vraisemblance, les frères le logeraient dans leur infirmerie. La maladie croissant, il ferait appeler un confesseur, et, versant dans la

crédule oreille du moine, un long récit d'aventures, de malheurs et de superstitions, il se déclarerait prêt à faire au couvent la donation de toutes ses propriétés en Amérique, à la charge par les bons pères de prier pour la rémission de ses péchés et le repos de son âme.

Ce premier acte de la comédie joué, il entrerait en convalescence; mais, loin de retirer pour cela la donation faite *in articulo mortis*, il persévèrerait plus que jamais dans ses intentions pieuses et produirait des pièces fabriquées d'avance pour montrer l'immense valeur des propriétés léguées. Plein d'une vocation irrésistible pour la vie monastique, il supplierait à deux genoux le prieur de l'admettre dans la sainte communauté. Tout cela demanderait du temps, un talent d'acteur du premier ordre, mais M. Germain se sentait de force à jouer le rôle jusqu'au bout.

Enfin, lorsqu'un vœu aurait scellé son noviciat, aucun frère ne le surpasserait en piété fervente, en mortification de la chair. Toutes les heures le trouveraient à l'autel, devant la Vierge, le missel à la main, les yeux fixés sur la resplendissante image. Ces incessantes dévotions, durant lesquelles on finirait par ne plus le surveiller, lui permettraient de prendre, avant l'expiration d'une couple de mois, l'empreinte de toutes les serrures de la sacristie; et comme son associé, car il lui fallait un associé, viendrait tous les jours de marché à la porte du couvent, déguisé en colporteur, il leur serait aisé de faire fabriquer les clés dans différents villages par des serruriers ordinaires sans éveiller les soupçons.

M. Germain jugeait indispensable que son collègue dans cette magnifique entreprise fût un marin; car il faudrait s'enfuir par mer d'Ancône avec le butin. Aussitôt donc que les clés seraient achevées et dans les mains du pèlerin, le marin ferait croiser en vue du rivage une felouque toute prête pour un long voyage. Alors, au mo-

ment fixé, le faux colporteur se tiendrait caché dans les alentours du couvent avec une couple de mules, et le sacrilége s'accomplirait à la faveur du silence et des ombres de la nuit.

Un si brillant exposé terminé, M. Germain se frotta les mains d'un air joyeux, et, sautillant sur la pointe des pieds à travers la chambre, comme un maître de danse, il se mit à fredonner *la Marseillaise*. Ce soir-là, il se coucha plus tôt que d'habitude pour « polir » encore son projet; mais avant le point du jour, il me réveillait en me tirant par le bras pour me confier sa crainte que le chef-d'œuvre de la veille n'avortât complétement.

« J'ai réfléchi, » dit-il, « à une chose; c'est que les joyaux de la Vierge sont très-probablement des pierres fausses et des perles de cire enchâssées dans du similor! Sûrement les rusés moines n'auront pas laissé dormir un pareil capital pour le plaisir d'orner un tableau ou une statue. Oui, j'en suis certain, ils auront vendu les pierres précieuses pour les remplacer par des cailloux et acheter des terres à leur couvent. » Convaincu du fait pour ma part, car j'avais quelques souvenirs de ce genre, relativement à ce qui s'était passé sous un règne précédent, je fus heureux de voir que notre chevalier d'industrie avait si bien « poli » son criminel projet, qu'il n'en restait rien.

Et maintenant, avant de laisser ce faussaire philosophe en prison pour y mûrir force conceptions de la même espèce, je dirai qu'il « polissait » un plan dont le Czar de toutes les Russies devait être la victime et payer les frais. Les dernières touches manquant encore au tableau, lors de ma mise en liberté, je laissai l'artiste poursuivre son œuvre, et j'ignore ce qu'il en advint pour Nicolas.

A la fin ma grâce arriva; mais ce fut la seule réparation que je reçus du gouvernement de Louis-Philippe

pour l'injuste saisie et l'appropriation illégale au service de l'Etat de mon navire dans les eaux neutres de l'Afrique. Lorsque Sorret se précipita dans notre chambre, suivi de sa femme, de Babet et des enfants pour m'annoncer la grande nouvelle, l'émotion de l'excellent homme était si vive, qu'il me regardait les yeux grands ouverts, comme un imbécile, et qu'il ne put d'abord articuler un seul mot. Alors vinrent la vivandière Dolorescita et ma charmante Concha. Puis ce fut le tour de M. Kandanne avec mes autres écoliers. Je fus littéralement entouré de sourires et de pleurs, de rayons de soleil à travers la pluie. Je crois sentir encore l'étreinte de la main de Sorret, quand il me conduisit au-delà des grilles et des verrous, pour me lire les lettres de grâce. On peut donc éprouver des regrets même au sortir d'une prison !

Le lendemain une foule empressée d'amis et d'élèves suivait le négrier émancipé jusqu'au navire qui, par l'ordre du roi, devait me conduire hors du territoire continental et colonial du royaume. Le monde est grand et cet exil ne pouvait être, on en conviendra, envisagé par moi comme un malheur.

CHAPITRE XXXII.

Départ pour Lisbonne. — Arrivée à Marseille. — L'attrait du métier. — Une hôtellerie en temps de choléra. — Un charlatan et une coquette. — Dénouement imprévu d'une séance de phrénologie.

J'ai raconté, à la fin du dernier chapitre, comment mes amis avaient fait escorte jusque sur le quai de Brest au négrier émancipé. Malgré la capture de mon navire et la fastidieuse séquestration de ma personne, j'avais bien

résolu de continuer mon métier. Si la saisie et la condamnation avaient été fondées sur la violation réelle de quelque loi locale ou internationale, j'aurais pu mettre à profit mon malheur et faire pénitence de mes anciens péchés, pendant les longues heures de réflexion qui me furent octroyées. Mais avec mon ardente nature, irritée par les entraves, j'étais bien plus disposé à chercher une revanche qu'à fléchir devant ce je que regardais comme un abus de la force. La majeure partie de mon temps sous les verrous s'était donc passée à maudire mes juges, sans épargner le roi-citoyen lui-même, et à réfléchir aux moyens les plus prompts de regagner la côte d'Afrique, si je parvenais à me tirer de la souricière.

Le vaisseau qui m'emportait dans un perpétuel exil, hors du territoire français, allait à Lisbonne. J'y restai tout juste le temps de me procurer un passeport sous un nom supposé, et narguant ma sentence, je m'embarquai pour Marseille. Il s'y trouvait précisément deux navires en charge pour la côte d'Afrique, mais le choléra avait suspendu toutes les transactions commerciales. La panique était si grande que personne ne songea même à expédier, avant la fin de l'épidémie, le navire sur lequel on m'avait promis un passage. Vu l'exiguité de mes ressources, je me logeai, en attendant, dans un humble hôtel.

Le fléau, parvenu à son point culminant, avait fait le vide dans la cité phocéenne. La grande majorité des habitants s'était enfuie, et les plus impérieuses nécessités y amenaient seules de rares étrangers. Très-probablement les maisons garnies et les hôtels même auraient été fermés sans une ordonnance lancée par le préfet, qui menaçait les poltrons de la suspension de leurs patentes pendant deux années. Malgré les centaines de victimes que moissonnait tous les jours le fléau, les hôtels, les cafés, les boutiques d'épiceries, les boucheries, les boulangeries

restaient en conséquence ouvertes, en sorte que l'effroi de la famine ne vint pas se joindre à celui du choléra.

Naturellement l'hôtellerie où je logeais n'était rien moins que pleine, la plupart des habitués se tenant éloignés de la ville infestée. On y comptait trois pensionnaires inamovibles, trois ou quatre étrangers, et l'hôte rébarbatif qui, maudissant de tout cœur l'édit préfectoral, me fit une réception fort peu cordiale. Il m'annonça que, la proclamation de M. le préfet n'ayant pas empêché le chef de cuisine de déserter ses fourneaux, j'aurais à me contenter de ce que le maître de la maison pourrait « fricoter » lui-même.

Un marin, surtout après une longue station dans le château de Brest, ne doit pas être trop difficile sur l'article de la gastronomie. Je me laissai paisiblement installer par ce chevalier de la Triste Figure à sa table d'hôte, dont la surface était aux trois quarts dépouillée de nappe et dépourvue de convives. Une demi-douzaine de figures se trouvaient groupées près du haut bout.

Je m'assis en face d'une piquante brunette, qui avait les yeux les plus vifs et les joues les plus rosées du monde. Son visage seul était un spectacle si réconfortant, au milieu de la maladie et de la mort qui sévissaient autour de nous, que j'oubliai le choléra. Près de moi siégeait un individu fort singulier, qui chercha tout de suite à lier connaissance et se chargea de me présenter au reste de la compagnie.

« En ces temps de crise, dit-il, on peut sauter pardessus les règles de l'étiquette. Les cérémonies sont tout-à-fait hors de saison. Ici aujourd'hui, disparu demain : voilà la devise actuelle de Marseille. N'est-ce pas le cas d'abréger tous les préliminaires? Qui sait le temps qu'on a à passer ensemble! »

Je le remerciai de son bon vouloir; mais j'avais si peu à perdre en ce monde, soit en biens, soit en amis, que je

craignais moins que personne le choléra-morbus. « Mille remerciements, du reste, monsieur, ajoutai-je, pour votre politesse et votre zèle hospitalier. Je vous enterrerai demain, si tel est le bon plaisir du choléra, avec dix fois plus de regret, j'en conviens, maintenant que nous sommes entrés en relations directes; mais je ne vous aurais pas laissé, faute de cela, manquer de sépulture. Un galant homme sait trop ce qu'il doit au corps d'un commensal, même lorsqu'il n'est pas mort d'indigestion. » De grands éclats de rire ayant accueilli cette plaisanterie, pour achever de payer ma bienvenue, je demandai une bouteille d'extra, quoique ma bourse fût assez plate, et je proposai un toast au prompt départ du choléra.

« Maintenant, reprit mon voisin de droite, comme nous aurons peut-être à vous composer demain une épitaphe et à envoyer des lettres de faire part à vos amis, que ne nous contez-vous un bout de votre histoire? Comment diable choisir pour venir à Marseille un moment où le thermomètre du choléra est à 1000 décès par jour? »

Peu de mots me suffirent pour édifier la compagnie. Je contai ce que je voulus. Le nom porté sur mon passeport « Santiago Ximenès » et ma peau tannée indiquaient suffisamment ma nationalité et ma profession de marin; mes vêtements râpés n'accusaient que trop mes démêlés avec la fortune.

Après le moment de silence dont mon récit fut suivi, on se remit à bavarder. Une manière de pantin, sautillant sur la chaise qu'il occupait à ma gauche, voulut bien alors m'apprendre, d'un ton important, qu'il était le docteur Duflani, médecin praticien, fraîchement arrivé des hôpitaux de la capitale à Marseille, dans des vues purement philanthropiques. Puis, changeant soudain de conversation: « Comment trouvez-vous notre vis-à-vis? »

me dit-il en me désignant la piquante brune, « jolie femme, n'est-ce pas, mon cher? »

J'avouai qu'à part les dames de Cuba je n'avais jamais vu de beauté plus piquante.

« Eh bien, mon cher, c'est ma Dulcinée, » me murmura-t-il à l'oreille en faisant un signe d'intelligence à la dame. « Cette chère petite créature, pour le moment abandonnée à ma direction, est censément en route pour rejoindre son mari, capitaine à l'armée d'Alger. Pauvre capitaine! Grâce à Dieu, le choléra nous entoure d'un véritable blocus; de longtemps ma jolie goëlette n'aura l'occasion de mettre à la voile. Connaissez-vous la personne placée à votre droite? — Non. — C'est le célèbre avocat S.....; il plaide les causes politiques, et s'est fait fait un renom dans les derniers procès de presse. Il s'en va à Alger tâcher de convertir les Arabes aux doctrines libérales. Cet autre individu, tout saupoudré de tabac, est un spéculateur en chevaux, qui se propose aussi d'exploiter l'Algérie à un autre point de vue. Quant à notre hôte, pauvre diable! vous voyez à quel étage il est logé lui-même. L'épidémie l'a réduit à sa plus simple expression. Il passe la moitié de son temps à guetter des voyageurs qui n'arrivent pas, à maudire le choléra, à réciter son rosaire, et ne trouve de refuge contre le désespoir et la solitude qu'auprès de ses casseroles, où il tripote notre misérable menu. Voilà, mon cher, la carte de la table, les convives du choléra! »

S'il est un être que je déteste, c'est un bavard qui parle de ses affaires au premier venu, et se croit assez intéressant pour usurper le monopole de votre temps par ses insipides confidences. Cette espèce est toujours sotte et vulgaire. Avant que le docteur Duflani m'en eût dit davantage sur la dame en question, j'avais déjà classé le personnage parmi mes antipathies toutes particulières et parmi les plus ridicules charlatans.

Au moment où il faisait un signe d'intelligence et de haut patronage à notre vis-à-vis, je crus voir les grands sourcils arqués de la dame se froncer. Un éclair de son bel œil noir, lancé à mon adresse, sembla même donner un complet démenti au fanfaron. Le dîner fini, sans dire un mot au soi-disant docteur, je me levai avant les autres convives et j'offris le bras à sa prétendue conquête pour passer au balcon. « Docteur, lui dis-je en m'éloignant avec son Hélène, la vie est trop courte et trop précaire pour tolérer le monopole du bonheur. Nous sommes d'ailleurs, nous autres marins, les champions de la liberté des mers. »

Madame Prévert me dit alors, en prenant place au balcon, que « les marins plaisaient généralement aux femmes pour trois raisons : d'abord, ils étaient très-galants ; ensuite ils leur racontaient d'amusantes histoires, et troisièmement, ils leur rapportaient toutes sortes de curiosités des pays lointains. Personne, ajouta-t-elle en femme expérimentée, ne savait mieux aimer qu'un marin pendant son séjour à terre, et jamais il n'y restait assez longtemps pour que la satiété commence. »

« Avec une si bonne opinion des gens de mon métier, madame, lui répondis-je, comment avez-vous fait choix d'un mari dans l'armée de terre? Vous nous deviez la préférence. »

« Oh ! ce n'est pas moi qui l'ai choisi, c'est ma mère ; elle seule a fait mon mariage. Vous savez comment les choses se pratiquent en France. Ce sont toujours les vieilles gens qui nous marient ; on ne nous laisse, pauvres femmes, que le choix de nos amants. »

« Monsieur le capitaine n'était donc pas l'objet de votre libre choix?»

« Ah ! de grâce, dit la dame, passons à un autre chapitre. Parler à une femme de son mari absent ! Et moi qui vante la galanterie des marins ! »

Comme on le voit, l'Hélène de notre auberge était une franche coquette, une commère douée d'une langue aussi prompte à la parade que le meilleur fleuret parisien. Le sieur Duflani parut cruellement mortifié de voir un Espagnol râpé sur toutes les coutures, enlever sa prise imaginaire, imaginaire était bien le mot, malgré ses fanfaronnades. Très-probablement il m'eût cherché querelle à l'instant même, ignorant de quel bois je faisais flèche, si l'avocat ne l'avait pris pour le consulter sur une laryngite.

Il ne tarda pas à revenir tourner autour de madame Prévert, mais il la trouva peu disposée à lui rendre l'emploi de cavalier servant qu'il avait rempli jusqu'à mon arrivée. Toutefois elle sembla prendre un malin plaisir à nous voir concurremment tracer nos lignes de circonvallation, creuser nos tranchées, et tâcher d'arriver au corps de la place par des chemins plus ou moins couverts. Plusieurs jours se passèrent sans succès décisif pour l'un ni pour l'autre.

A l'heure du dîner, le bulletin de la préfecture annonçait douze cents morts ! C'était le cas de faire apporter quelques bouteilles de plus pour noyer l'épouvante.

La conversation n'en prit pas moins, je ne sais comment, un ton assez sérieux. Le docteur Duflani se disait initié aux plus profonds mystères de la phrénologie; Spurzheim lui-même avait été son professeur; il déchiffrait un caractère en palpant un crâne, aussi facilement qu'on lit dans un livre. Les passions, les penchants, les pensées même, rien ne lui était caché. « Avis à qui oserait mettre son talent à l'épreuve ! »

« Moi, » repartit aussitôt madame Prévert, et s'asseyant sur une chaise au milieu de la chambre, elle laissa tomber sur son cou et ses épaules sa longue et ondoyante chevelure noire comme du jais.

Le docteur Duflani ne se fit pas prier pour manipuler

une si charmante tête, dont les yeux continuèrent de me lancer des éclairs obliques. Plusieurs organes furent successivement découverts et expliqués à la compagnie; mais arrivé à d'autres, le phrénologue ne parla plus qu'à l'oreille de la dame, et je remarquai que ses lèvres serraient de plus en plus près les magnifiques flots de cheveux. Dieu sait ce qu'il disait; mais cela paraissait amuser la belle écouteuse, car elle se faisait répéter trois ou quatre fois l'explication mystérieuse, et poussait des éclats de rire de plus en plus bruyants.

Il me tardait de voir mettre un terme à cette scène. Personne ne connaissait du reste, mieux que la coquette, les limites extrêmes de la décence. Ce fut ensuite au tour de l'avocat à faire tâter son crâne, puis vinrent le maquignon et l'hôte. Finalement je m'assis moi-même sur la sellette.

J'avais fait tout ce qu'il était possible de faire pour échapper à la revue générale, sachant bien que le docteur Duflani ne laisserait pas passer cette occasion de me tourner en ridicule. Un mot dit à mon oreille par madame Prévert amena ma capitulation. Il fut stipulé que Duflani livrerait ensuite son crâne à mon examen; car s'il était élève de Spurzheim, j'avais eu pour maître Gall; je m'en vantai du moins à mon tour.

Le docteur accepta les conditions et commença. D'abord j'avais la bosse de la jalousie, une bosse énorme, et ce vice était égalé chez moi par la vanité personnelle et l'envie. Absence complète d'amour, d'amitié, de sentiments moraux! J'étais un ivrogne; un libertin; un homme passionné, colère, vindicatif, sanguinaire; en un mot le plus monstrueux et le plus diabolique assemblage de tous les vices. Les deux ou trois premières explications du docteur amusèrent la compagnie et la firent même rire; mais comme il devenait de plus en plus grossier, je voyais le dégoût des auditeurs s'accroître, et se manifester par

leur silence; cependant je conservai mon sang-froid jusqu'au bout. Enfin je me levai de la sellette, et montrant du doigt au docteur la place vide, je me tins debout en face de lui les yeux fixés sur les siens. Dans ma colère concentrée, je pouvais à peine parler. Le cercle se resserra autour de nous, curieux de voir si je m'en tirerais par un trait d'esprit, ou si je paierais notre homme de la même monnaie.

Après un silence de quelques minutes je recouvrai la parole pour demander à mon phrénologue s'il était prêt. Sur sa réponse affirmative, ma main droite, plus prompte que la pensée, châtia l'organe de l'impudence sur sa joue gauche, en lui appliquant un bon soufflet, tandis que mon autre main châtiait de même l'organe de la vulgarité sur l'autre joue.

Un mode si nouveau d'investigation phrénologique prit au dépourvu le disciple de Spurzheim. Il fit un bond sur sa chaise, se dressa sur ses pieds, et nous échangeâmes une grêle de coups qui auraient pu grossir d'un décès le bulletin du jour, si l'on n'était parvenu à nous séparer. La galerie entière donna tort au docteur Duflani qui m'avait provoqué outre mesure. Madame Prévert s'étant jointe de tout cœur au verdict, il renonça une bonne fois à papillonner autour d'elle, bien qu'elle nous fît faire une paix menteuse.

CHAPITRE XXXIII.

Gorée et Sierra-Leone. — Je m'embarque comme pilote-côtier pour Gallinas. — Description de cette célèbre factorerie. — Histoire de Don Pedro Blanco, le Rothschild de la côte occidentale. — Développement de la traite dans le pays des Veys. — Guerres indigènes. — Amarar et Shiakar. — Barbarie noire.

Dès que le choléra laissa un moment de trève aux Mar-

seillais, le navire marchand, sur lequel j'avais arrêté mon passage, mit à la voile, et vingt-sept jours après j'eus le plaisir de serrer la main aux généreux amis, qui deux années auparavant, s'étaient donné tant de mal pour faciliter mon évasion. Le gouvernement colonial eut bientôt vent de ma présence, malgré mon déguisement, et en me donnant l'ordre de quitter Gorée, il coupa court aux réjouissances de ma bien-venue en Afrique.

J'arrivai à Sierra-Leone, juste à temps pour être témoin des mesures arbitraires prises par le gouvernement anglais contre des commerçants et des caboteurs espagnols, en vertu du fameux traité pour la suppression de la traite des noirs. Six mois seulement après la signature et la notification de ce traité à Londres et à Madrid, on le fit connaître, avec la proverbiale lenteur espagnole, dans les îles de Cuba et de Porto-Rico. Les stipulations donnaient une singulière latitude à l'appréciation de la légalité des captures, et lorsqu'une fois les prises étaient dans les griffes du lion de saint Georges, bien habile qui les en retirait. Par suite de ce nouvel ordre de choses, dès mon arrivée à Sierra-Leone, je vis à l'ancre, sous les canons du gouvernement, trente à quarante navires saisis par les croiseurs, et dont plusieurs, j'avais tout lieu de le croire, avaient été capturés pendant leur trajet de la Havane en Espagne, sans s'être aucunement mêlés de la traite.

Je ne séjournais pas, bien entendu, à Sierra-Leone, par simple curiosité; mon principal objet était d'y trouver un emploi. A vingt-huit ans, après des aventures et des succès suffisants pour avoir fait une demi douzaine de fois fortune, je me trouvais absolument sans le sou. Le Mongo de Kambie, le néophyte mahométan d'Almah de Bellah, le favori de l'Ali-Mami de Foutah-Yallo, le chef de caravanes d'esclaves, le propriétaire d'immenses baracoons, le hardi capitaine de clippers qui défiaient le pavil-

lon britannique, se vit réduit à la nécessité d'accepter l'emploi de pilote-côtier et d'interprète à bord d'un brick américain en charge pour le célèbre marché d'esclaves de Gallinas. Nous atteignîmes sains et saufs notre destination; mais le capitaine du « Reaper » est loin de se douter, aujourd'hui même, que son brick avait pour guide en cette occurrence un aventurier qui ne connaissait de la partie de la côte en question, que ce qu'il en avait pu attraper à la volée dans la conversation d'un Espagnol, auquel étaient familiers ce rendez-vous célèbre des navires négriers et ses alentours.

Dans l'histoire de la servitude africaine, aucun théâtre d'action, tant pour les Espagnols et les Portugais, que pour les Anglais et les Américains, n'a vu plus d'événements dramatiques, plus d'opérations lucratives, que celui où la fortune portait maintenant mes pas.

Avant que la philanthropie américaine, sondant l'avenir, découvrît dans la colonisation de l'Afrique par des Africains, la véritable solution de la question de la traite, toute la côte depuis le Rio-Gambia jusqu'au Cap Palmas, sans autre solution de continuité que Sierra-Leone, était hantée en toute sécurité par de nombreux négriers. Sur cette côte de quinze cents milles d'étendue, la traite ne rencontrait aucune espèce d'entraves. La fondation hardie de Liberia apporta seule un changement dans cette situation. L'influence de la colonie nouvelle, influence très-circonscrite d'abord, s'étendit graduellement, et par des traités, des achats, des négociations, elle devait finir par bannir complétement la traite de cette même région. Après la fondation de Liberia, la traite, au nord et à l'ouest du Cap Palmas, se trouva bientôt limitée aux établissements portugais de Bissaos, sur les Rios Grande, Nunez et Pongo, au Grand et Petit-Bassa, à New-Sestros et Trade-Town; mais le vaste établissement de Gallinas était toujours le grand centre du trafic de la chair noire; le Cap

Mesurado lui-même ne venait qu'en second pour l'importance.

Je n'ai pour le moment à m'occuper que de Gallinas. A près de cent milles nord-ouest de Monrovia, une rivière d'un cours aussi peu étendu que paresseux, portant ce nom bien connu de Gallinas, vient lentement se verser dans l'Atlantique, et à force de déposer dans la saison pluvieuse d'abondantes alluvions à l'endroit où ses eaux rencontrent celles de l'Océan, elle a fini par former un véritable réseau d'îles marécageuses. Quand on approche, en venant de la mer, de ces îles couvertes de roseaux touffus et de palétuviers, on croirait voir un vaste champ de champignons monstrueux, champ que la mort et l'esclavage ont choisi pour leur grande métropole. Un pareil lieu offrait peu d'attrait au commerce et à l'agriculture, mais son extrême désolation et la barre de la rivière, difficile à franchir, le rendaient très-propre à servir d'asile à des gens engagés dans un trafic illicite et traqués comme des pirates.

Telles furent, selon toute apparence, les raisons qui déterminèrent don Pedro Blanco, né à Malaga, où il avait reçu une bonne éducation, à choisir Gallinas pour champ de ses opérations. Don Pedro commandait un navire négrier, lorsqu'il visita pour la première fois la contrée. N'ayant pu compléter sa cargaison, il renvoya son navire avec cent nègres, dont la valeur suffisait à peine pour payer les salaires dus à l'équipage, et lui-même il resta sur la côte avec une partie de la cargaison du *Conquistador,* cargaison dont il se servit pour trafiquer avec les indigènes et les capitaines négriers. Quatre ans après, il adressait aux armateurs du *Conquistador* le produit complet de cette même cargaison, et il faisait déjà un commerce florissant pour son propre compte. La probité dont il fit preuve, par cette restitution inespérée, fut peut-être une des principales origines de sa grande fortune; pen-

dant bien des années, il monopolisa le trafic des noirs dans le pays de Vey.

L'etablissement de Gallinas avait beaucoup décliné lors de mon arrivée ; mais il lui restait encore assez de son ancienne importance pour prouver la capacité de Pedro Blanco. En entrant dans la rivière, et en serpentant au milieu des îles, je fus frappé de l'esprit de vigilance avec lequel notre Espagnol avait parsemé ce labyrinthe aquatique de vigies protégées contre le soleil et la pluie, et construites à soixante ou cent pieds au-dessus de terre, sur d'énormes pilotis ou sur de grands arbres isolés. De nombreuses longues vues sondaient constamment l'horizon pour annoncer l'approche des croiseurs ou des négriers, et les hommes postés dans ces espèces de télégraphes, étaient gens expérimentés, à qui il n'arrivait jamais de prendre un ennemi pour un ami.

A un mille de l'embouchure de la rivière, nous rencontrâmes un groupe d'îlots sur chacun desquels était établie la factorerie d'un marchand d'esclaves appartenant à la grande confédération. Les établissements de Blanco couvraient plusieurs de ces îlots plats et marécageux. Sur l'un d'eux, rapproché de l'embouchure, il avait son comptoir avec les navires étrangers, comptoir présidé par son premier commis, homme adroit et rusé. Sur un autre îlot plus reculé se trouvait sa résidence, où la seule femme blanche, qui était sa sœur, partagea durant un certain temps, l'empire solitaire de don Pedro. Là, cet homme, d'une éducation distinguée, et de manières élégantes, s'entourait de tout le luxe qui peut s'acheter soit en Europe, soit aux Indes, et vivait dans une splendeur orientale, mais demi-barbare, mieux assortie aux goûts d'un prince africain, qu'à ceux d'un grand seigneur espagnol. Plus avant encore dans le fleuve, un autre îlot était consacré au sérail, dans l'enceinte duquel chacune de ses favorites avait son habitation séparée d'après l'usage indi-

gènè. D'autres îles contenaient les baracoons ou prisons, dont dix ou douze renfermaient de cent à cinq cents esclaves chacune. Ces baracoons étaients construites avec de grands pieux du bois le plus dur, de quatre à six pouces de diamètre, enfoncés de cinq pieds en terre et assujettis entre eux par une double rangée de barres de fer. Les toitures étaient faites d'une charpente du même bois recouvert d'un chaume épais qui en rendait l'intérieur sec et frais. Des postes d'observation, bâtis près de l'entrée des baracoons, étaient occupés par des sentinelles toujours armées de fusils chargés. Chaque baracoon avait pour surveillants trois à quatre Espagnols ou Portugais. Jamais je n'ai vu plus misérable catégorie d'êtres humains, que ces malheureux en proie la plupart à la fièvre et à l'hydropisie.

Tel était l'entourage de don Pedro Blanco, en 1836, quand je vis pour la première fois sa grêle effigie, son visage basané, et quand je reçus de lui le gracieux accueil auquel je m'attendais si peu de la part d'un homme qui depuis quinze années n'avait pas traversé la barre de Gallinas. Trois ans après cette entrevue, il quitta pour toujours la côte, avec une fortune de plusieurs millions, pour aller habiter la Havane où il se livra à diverses opérations commerciales; plus tard des difficultés de famille le décidèrent, à ce que j'appris, à se retirer tout-à-fait du commerce, et s'il vit encore, il a très-probablement pour résidence, à l'heure qu'il est, un des palais de Gênes la Superbe, où il se rendit en quittant l'île de Cuba.

Le pouvoir dont jouissait ce personnage parmi les indigènes est bien connu; il surpassait de beaucoup celui de Cha-Cha, dont j'ai parlé plus haut. Animé d'une ferme volonté de réussir, don Pedro ne négligea aucun moyen propre à atteindre ce but, en agissant sur les blancs et les noirs. On m'a parfois demandé comment un homme comme lui, avait pu se condamner à un si long

exil volontaire au milieu de marécages pestilentiels, sous un climat brûlant, surtout après avoir fait une si grande fortune, nouant des intrigues, corrompant les chefs, fomentant des guerres entre les indigènes, privé de toute société, de tout plaisir, de tout changement, hors la monotone alternative de la saison des pluies et de la saison des sécheresses, sans autres compagnons que des hommes en guerre avec la loi, ou des vagabonds que la cupidité seule engageait à devenir les satellites de ce soleil. A tous ceux qui me demandaient cela, j'ai répondu que le goût et la conduite de don Pedro restaient une énigme pour moi comme pour ceux dont les principes irréprochables étaient naturellement plus scandalisés que les miens par la persévérance du facteur d'esclaves, devenu millionnaire, à continuer le commerce dont les marais de Gallinas étaient le principal siége.

J'ai entendu raconter sur la côte bien des histoires de la cruauté de Blanco, mais je n'y crois pas plus qu'aux récits exagérés de son orgueil. Un jour il aurait tué un matelot qui avait osé lui demander la permission d'allumer son cigare au *puro* du Don. Dans une autre occasion, dit-on encore, il voyageait le long de la côte, à une certaine distance de Gallinas, près de l'île de Sherbro, où il était inconnu, lorsqu'il approcha d'une hutte indigène pour se reposer et se rafraîchir. Le propriétaire de la hutte était accroupi à la porte; don Pedro lui ayant demandé du feu pour allumer son cigare, il refusa positivement de lui en donner. Blanco, sans hésiter, recula de quelques pas, saisit une carabine que portait un de ses gens, et étendit le nègre raide mort. Le narrateur tentait, il est vrai, l'apologie de don Pedro, en faisant observer que refuser à un noble Castillan du feu pour allumer son tabac, c'était lui faire la plus mortelle insulte. D'après ce que j'ai pu expérimenter moi-même, je ne crois pas que le personnage en question ait poussé

si loin les rigueurs de l'étiquette, même au milieu d'une classe d'êtres dont la vie est estimée si peu de chose, excepté sur les marchés. En plusieurs circonstances, durant nos rapports postérieurs, je l'ai vu faire battre de verges, et battre jusqu'aux approches de la mort, des domestiques qui avaient violé les limites sacrées de son sérail; mais d'un autre côté, sa générosité pleine d'ostentation, était proverbiale, non-seulement pour les indigènes qu'il avait intérêt à gagner, mais pour les blancs qu'il employait ou qui avaient recours à lui. J'ai déjà dit un mot de la culture de son esprit, culture véritablement exceptionnelle pour un Espagnol de sa classe primitive et de son temps. Il avait une mémoire remarquable. Je me rappelle qu'un soir nous essayions vainement avec plusieurs de ses employés de répéter l'oraison dominicale en latin; il s'agissait de gagner un pari. Don Pedro survint, récita la prière sans hésiter et gagna l'enjeu. C'était assurément une triste parodie de la prière de l'entendre sortir de pareilles lèvres et dans un pareil but! Le pari gagné, don Pedro se fit livrer l'esclave qui en était le prix, mais il en fit don aussitôt à un pauvre capitaine sorti presque nu des mains des croiseurs anglais.

Telle est la bien incomplète esquisse du portrait de ce roi-marchand d'Afrique, de ce Rothschild de la côte occidentale dont les traites sur l'Angleterre, la France et les États-Unis valaient de l'or à Sierra-Leone et à Monrovia.

Le lendemain de notre arrivée dans les domaines de ce roi des facteurs, qui trônait au centre de son labyrinthe d'îles, comme une araignée au milieu de sa toile, attrapant toutes les mouches dont l'aile se tournait de ce côté, je débarquai dans l'une des factoreries de moindre importance, et je vendis à don José Ramon mille quartes de poudre. Lorsque je me présentai le lendemain, en qualité d'interprète du navire américain, à don Pedro, je trouvai son plumage castillan tout ébouriffé, et s'il me

reçut avec politesse, il refusa net de me rien acheter, parce que je ne m'étais pas adressé à lui avant tout autre facteur sur la rivière.

Les gens de Sierra-Leone m'avaient fait ressortir avec tant de complaisance le côté généreux de Blanco, que je ne désespérai pas, malgré ce fâcheux incident, de le décider à acheter une bonne partie de notre rhum et de notre tabac qui menaçaient de nous rester sur les bras. Usant d'une petite ruse pour arriver à la poche du Don par son cœur, je lui adressai une note, où après avoir fait le sommaire véridique de mes récentes tribulations, j'exprimais l'espérance qu'il viendrait en aide à un homme si maltraité par la fortune, et lui laisserait gagner l'honnête commission que lui donnait le capitaine américain sur toutes les ventes effectuées par lui. Don Pedro mordit à l'hameçon. Une prompte et laconique réponse me fut faite. Il m'invitait à lui apporter le connaissement des marchandises composant notre cargaison, et pour me venir en aide, il acheta, en effet, au brick yankee pour 5000 dollars de rhum et de tabac, le tout payé en bonnes traites sur Londres. Mes commissions imaginaires restèrent dans la poche des armateurs.

Un autre incident, survenu pendant le débarquement de nos marchandises, peut concourir à donner une idée du caractère de Blanco. Tandis qu'on déchargeait les boucauts de tabac, notre second, affligé de strabisme à un degré que je n'ai jamais rencontré chez les hommes qui louchaient le plus, fut pris d'une violente colère contre un des indigènes employés par lui. Ce dernier se permit sans doute quelque impertinence que le second voulut châtier en lui lançant un bâton à la tête. Le nègre se réfugia à l'extrémité de son canot, mais son furieux adversaire le poursuivit, et, comme il n'y voyait goutte, il se heurta violemment contre le tranchant de la rame que le nègre tenait levée pour sa défense, se coupa la lè-

vre et se cassa quatre dents de la mâchoire supérieure.

Le Krooman, auteur involontaire de la catastrophe, gagna, comme on dit, le buisson, et dans la nuit même, le second, dans le délire de la fièvre ou le désespoir du dommage irréparable subi par son physique, mit fin lui-même à ses jours en avalant une forte dose de laudanum.

La loi africaine condamne l'homme qui répand du sang à une grosse amende, payable en esclaves, et proportionnée au mal infligé. Bientôt arrêté, le pauvre Krooman, tout innocent qu'il était d'un meurtre involontaire, attendait, chargé de chaînes dans une des baracoons de don Pedro, la sentence que tous les blancs, au service de l'hidalgo, déclaraient devoir être une sentence de mort. « Frapper un blanc! » était un cas pendable, lors même qu'il n'y aurait eu ni mort ni blessure. Fort heureusement, avant l'exécution de la sentence, je vins à terre, et comme j'avais tout vu de mes yeux, j'en appelai du verdict de l'entourage à don Pedro lui-même. Mon simple exposé des faits suffit. Il donna immédiatement l'ordre de relâcher le Krooman, et en dépit des indigènes et des blancs, qui semblaient avoir également soif du sang de ce malheureux, il persista dans son jugement.

L'équité déployée par Blanco en cette circonstance, et l'admirable manière dont sa factorerie était conduite, m'engagèrent à saisir ce moment favorable pour lui offrir mes services. Il les accepta sans hésiter, et m'installa toute de suite en qualité de premier commis à la tête d'une des branches de son vaste établissement.

Les indigènes de Gallinas appartiennent à la tribu des Veys. Ils étaient peu nombreux sur les bords de la rivière et dans son voisinage avant la fondation des factoreries espagnoles; mais depuis 1813, époque de l'arrivée de plusieurs navires de Cuba avec de riches cargaisons, les tribus voisines accoururent en foule dans ces bas-

fonds marécageux, et comme il y avait beaucoup de similitude dans leur langage et leurs habitudes, elles contractèrent de nombreux mariages avec les Veys, et se mêlèrent ainsi à eux dans la possession du sol.

A mesure que ces nouveau-venus firent leur éducation dans la traite sous l'influence des facteurs opulents, ils se livrèrent avec ardeur à la chasse de leurs semblables, et renoncèrent à tout autre métier que la guerre et le vol des enfants. Le commerce était lucratif et le pays prolifique; mais des milliers d'esclaves, expédiés de Gallinas, finirent par épuiser les alentours. Les chasses et les razzias durent s'étendre dans l'intérieur. En peu d'années, la guerre sévit au loin. Les factoreries fournissaient aux chasseurs de la poudre, des armes, des marchandises attrayantes, et les chasseurs attaquaient sans crainte des multitudes ignorantes, trop stupides encore pour comprendre l'avantage d'une alliance, d'une ligue défensive.

Les demandes allaient toujours croissant. Don Pedro et ses satellites avaient découvert une veine plus riche que la Côte-d'Or. La richesse de ses baracoons, regorgeant de noirs, devint proverbiale dans les colonies espagnoles et portugaises; ses vigies lui signalaient à chaque instant l'approche des navires négriers De nombreuses factoreries, établies au nord et au sud de la factorerie-mère, en devinrent d'importantes succursales. Mana-Rock, Sherboro, Sugarei, le Cap-Mont, le petit Cap-Mont, et même Digbay, à la porte de Monrovia, avaient tous des dépôts de marchandises et des baracoons d'esclaves appartenant aux blancs de Gallinas.

Cette prospérité vit son cours interrompu par la guerre civile. Le signal en fut donné par un Pâris noir, qui enleva à son oncle une Hélène éthiopienne. Les Achille et les Hector pullulèrent; la moindre bourgade devint une petite Troie.

La configuration géographique du pays isolant les grandes familles noires sur divers points de la rivière, la plupart se fortifièrent dans leurs îles ou leurs bas-fonds marécageux. Le principal rôle fut joué par les Amarars et les Shiakars. Amarar, chef de son clan, était né dans le Shebar; le sang qui coulait dans ses veines était depuis plusieurs générations du sang mandingo. Shiakar, né sur la rivière, se regardait comme un noble du pays; mais il apportait dans la lutte une férocité d'autant plus sauvage, qu'il était l'agresseur. Les blancs, que les querelles entre les indigènes tiennent sur un constant qui-vive, ne prirent parti d'aucun côté, et se bornèrent à acheter les prisonniers faits par les deux chefs. Nombre de navires emportèrent au-delà de l'Atlantique deux ennemis acharnés attachés à la même chaîne, tandis que d'autres prisonniers plus heureux retrouvaient sur le pont un enfant depuis longtemps perdu, un frère capturé dans la guerre civile.

On remplirait un volume du lugubre et hideux récit d'une lutte qui se termina par la mort d'Amarar. Depuis plusieurs mois ce farouche chef était bloqué dans son fort palissadé, par les guerriers de Shiakar. Il fallait mourir de faim ou tenter une sortie malgré la grande supériorité des assiégeants. Dans cette conjoncture, Amarar appela son sorcier en titre et le chargea de désigner l'instant le plus propice. L'oracle rentra dans son trou pour y réfléchir, et après les cérémonies magiques habituelles, il déclara que la sortie réussirait sûrement lorsque les mains d'Amarar seraient teintes du sang de son propre fils. D'après l'intention du sorcier, la victime, il paraît, devait être un jeune fils d'Amarar, qui avait rejoint pour le moment la famille de sa mère, et se trouvait éloigné du fort. Cette circonstance laissait une certaine latitude à l'accomplissement de la prophétie; mais le superstitieux et impatient sauvage, talonné par la famine, n'apprit pas

plus tôt le décret de la destinée, qu'apercevant un de ses enfants, âgé de deux ans, dans les bras de sa mère, il l'en arracha, le jeta dans un mortier à riz et le pila.

La condition mise par le sorcier à la réussite de la sortie se trouvant ainsi remplie, les sauvages affamés et furieux se précipitèrent en tumulte en dehors de leurs palissades. Amarar, armé du pilon fumant encore du sang de son enfant, marchait à leur tête. Les assiégeants, pris à l'improviste, plièrent et s'enfuirent. Le fort fut ravitaillé; les retranchements de l'ennemi démolis, et le sorcier récompensé par le don d'un esclave.

Dans une autre occasion, Amarar, étant sur le point de donner l'assaut à un grand village fortifié, conçut des doutes sur le succès de l'entreprise. Le sorcier consulté mit à la victoire une condition moins sanguinaire, mais non moins révoltante que la première fois. Dans la nuit même cette condition était remplie par l'Œdipe nègre; mais l'assaut n'en fut pas moins repoussé, échec dont il se vengea en faisant lapider le faux prophète.

Je me borne à ces deux épisodes d'un drame épouvantable, qui dura plusieurs années, et jusqu'au jour où Amarar fut fait prisonnier par les guerriers de Shiakar. Mana, qui présidait à sa capture, le fit aussitôt décapiter, et tandis que son sang fumait encore, il plongea la tête du monstre dans les flancs de sa mère, immolée avec lui.

CHAPITRE XXXIV.

Visite à Liberia, la nouvelle république nègre. — Essais de civilisation de l'Afrique par des Africains. — Je me fixe à New-Sestros. — Difficultés avec le prince Freeman. — Propriétés calmantes de la poudre à canon. — Prospérité de la factorerie nouvelle. — Le senor *La Poudre* et le senor *Magasin*.—Epreuve judiciaire du *saucy-wood*. — Manière de s'en préserver. — Histoire de Barrah, sa fin tragique. — Rivière inventée par les géographes. — Ma flottille indigène. — Manière d'embarquer une cargaison de nègres dans un moment de presse, malgré les croiseurs et le gros temps. — Puissance du rhum et puissance plus grande des colliers de corail et des jeunes filles.

La première expédition que me fit faire don Pedro Blanco me révéla une nouvelle phase de la vie africaine. Il m'envoya sur un petit schooner portugais à Liberia pour acheter du tabac, et là, moi qui n'avais guère vu le nègre sur le sol natal que comme esclave ou chasseur d'esclaves, je pus contempler les premiers rudiments d'un Etat noir libre encore dans l'enfance, mais qui pouvait avec le temps devenir le coin dont se servirait la civilisation pour rompre le vieux tronc de la barbarie africaine. La comfortable maison du gouvernement, la bonne tenue des magasins publics, le vaste local destiné aux émigrants et à ceux qui n'avaient pas d'autre asile, les rues propres et spacieuses, les habitations bâties en briques, les deux églises jumelles avec leurs clochers et leurs alentours riants, l'accueil cordial que vous faisaient des nègres bien vêtus, les bassins et les chantiers en activité, et finalement la visite d'un collecteur noir, porteur du reçu imprimé des douze dollars de droit d'ancrage, tout me convainquit qu'il y avait ici sous les peaux d'ébène autre chose qu'un article de commerce et un instrument de

travail. Je me hâtai d'acquitter le droit d'ancrage, bien persuadé qu'un pareil document, imprimé en Afrique par des nègres africains, sous l'influence civilisatrice de l'Amérique du nord, serait une rare curiosité pour les incrédules de Gallinas!

Mes conventions avec Blanco reposaient sur la base d'une liaison complète d'affaires, mais mon esprit indépendant, mon impatience naturelle de toute entrave, m'empêchèrent dès l'origine d'accepter à Gallinas une position où je n'aurais pas mes coudées libres. Don Pedro comprit mes allures, et aussitôt après mon retour de la nouvelle république, il me chargea de préparer l'établissement d'une factorerie, qui se relierait à la factorerie centrale, en restant placée sous mon contrôle exclusif. Cette factorerie nouvelle devait être fondée à New-Sestros, sorte de principauté indépendante, alors dans les mains d'un chef du Bassa.

J'entrai sans perdre de temps dans cette carrière d'indépendance comparative, et je débarquai, avec la cargaison de marchandises dont on m'avait pourvu, dans celui des villages des Kroomen que je croyais le plus favorable à l'exécution de notre projet.

Un Africain, tout aussi bien qu'un blanc, doit faire l'apprentissage de la traite. Ce n'est pas une de ces choses qui s'apprennent toutes seules. Les mystères du métier, comme ceux du commerce en général, sont plus facilement compris par certaines tribus que par d'autres. J'en vis un exemple frappant dans le prince et la population de New-Sestros, dans leur infériorité signalée, sous ce rapport, aux Sousous, aux Mandingos et aux Veys. Dans le début, leur conduite fut si sotte, si arrogante, si tracassière, que je fermai mes coffres et interrompis toute relation avec eux. Non-seulement les esclaves qu'ils m'offraient étaient de qualité très-inférieure, mais ils en voulaient un prix exorbitant. Cependant, l'ordre m'étant

venu d'acheter rapidement tout ce que je pourrais, je parvins à réunir environ soixante-quinze nègres de médiocre valeur, et je me proposai de les expédier à Gallinas par le schooner qui chassait sur ses ancres en face du rivage. Au moment propice à l'embarquement, j'envoyai chercher le prince nègre pour m'aider à embarquer les esclaves et recevoir son droit d'exportation fixé à tant par tête. La réponse à mon message me prouva l'outrecuidance des drôles à qui j'avais affaire : « Le prince trouve votre façon d'agir par trop sans gêne, » me dit le messager. « Il ne viendra pas que vous n'ayez réclamé et obtenu son pardon par un présent. »

Depuis ma visite à la république de Liberia, les noirs étaient remontés, je l'avoue, de quelques crans dans mon opinion; néanmoins mon mépris pour la race primitive, inculte, était encore si grand, que, lorsque le fils du prince, garçon de seize ans, m'apporta cette réplique de son père, un revers de main plus prompt que ma pensée renvoya le rejeton de la royauté, saignant du nez et hurlant, retrouver l'auteur de ses jours.

On s'imagine la rumeur qu'excita parmi les indigènes le retour du principicule au palais paternel avec ce soufflet espagnol.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un autre messager m'apportait l'ordre de quitter le pays avant le lendemain à midi. Si je ne me soumettais de bonne grâce, on me menaçait d'employer la force.

J'étais depuis trop longtemps en Afrique pour trembler devant une majesté nègre, et, malgré le dégoût très-sincère que m'inspirait ma nouvelle résidence, je résolus non-seulement de ne pas tenir compte de cette injonction, mais de donner une leçon à ces sauvages. Mes préparatifs de résistance furent immédiatement faits, et, laissant fuir tous mes serviteurs indigènes épouvantés, je fis débarquer

quelques blancs du schooner pour protéger mes baracoons et leur contenu.

Mon habitation était construite en fragiles bambous recouverts de nattes, comme toutes les maisons dans le pays de Bassa. J'avais ajouté à la mienne une verandah ou piazza en cannes, et je l'avais protégée contre les pillards et les intrus par une haute palissade. Dans l'intérieur de l'enclos était suspendu mon hamac; là je prenais mes repas, je lisais, j'écrivais, je recevais les princes nègres comme les simples mortels.

A la tombée de la nuit, je chargeai vingt-cinq fusils et je les couchai dans l'intérieur de mon sopha, qui n'était qu'un long coffre vide de marchandises. Je couvris la table de sapin d'une couverture de laine dont les longs plis cachaient un baril de poudre défoncé. Tout près, sous un large sombrero à larges bords, gisait une paire de pistolets à deux coups. Ces dispositions prises, je me jetai pour dormir sur mon hamac, et laissant trois blancs monter tour à tour la garde près de mon volcan, je ne remuai pas plus qu'une souche jusqu'à une heure après le lever du soleil, moment où je fus réveillé par le tambour de guerre du village annonçant l'approche du prince.

En quelques minutes mon enclos palissadé fut entouré de sauvages armés, gesticulant et clabaudant à l'envi, tandis que Sa Majesté, revêtue de l'habit rouge d'un tambour anglais, mais complétement dépourvue de culottes, ce qui ne laissait pas de faire un plaisant contraste, s'avançait pompeusement à ma rencontre. Naturellement je pris un air des plus civils, et, conduisant le potentat à l'une des extrémités de la piazza, où il se trouvait complétement isolé des siens, je me postai entre la table et le sombrero. Plusieurs des parents du prince l'avaient bien suivi dans l'enclos, mais d'après les règles de l'étiquette nègre en pareil cas, ils ne devaient pas dépasser une certaine limite.

Aux premières cérémonies succéda le plus profond silence. Je regardais le prince dans le blanc des yeux et j'attendais qu'il parlât, mais il s'obstinait à rester silencieux. Las de cette pantomime prolongée, je lui demandai enfin s'il venait m'aider à embarquer mes nègres et toucher sa prime. « Le soleil commence à monter, » lui dis-je, « nous n'avons pas de temps à perdre! »

« N'avez-vous pas reçu mon message? » me répondit-il, « comment n'êtes-vous pas déjà parti? »

« J'ai reçu votre message en son temps, » lui répliquai-je; « mais venu à New-Sestros quand cela m'a convenu, je m'en irai de même. Prince Freeman, je ne vous crois pas assez mal avisé pour faire appel à la force. J'ai d'ailleurs pris mes précautions. »

En parlant ainsi, j'enlevai brusquement la couverture qui cachait le baril de poudre, et, saisissant les deux pistolets, je pointai l'un contre le baril, l'autre contre Sa Majesté nègre, en la défiant de donner l'ordre de m'expulser.

On ne saurait concevoir l'effet produit par ce coup de théâtre, non-seulement sur Freeman lui-même, mais sur tous ses parents, ses courtisans, ses gardes-du-corps et les spectateurs. Le pauvre prince, tout-à-l'heure si fanfaron, voyant toutes ses communications coupées et se trouvant à la première place, si le feu d'artifice partait, était dans la plus risible terreur. Sa peau pâlit autant qu'elle pouvait pâlir; il s'élança d'un bond à l'autre extrémité de la piazza, et je l'eus bientôt à ma merci aussi repentant, aussi rampant qu'un chien.

C'était le cas de me montrer miséricordieux. Freeman s'avança vers ses gardes-du-corps, restés en dehors de la palissade, leur dit qu'il avait changé d'avis et leur ordonna de s'éloigner, vu qu'il voulait s'entendre avec moi en tête-à-tête. Cependant, avant le départ de son cortége, je lui fis jurer alliance et amitié éternelles. Il jura tout

ce que je voulus. Le pacte fut ensuite arrosé, à la grande joie de l'assemblée, d'une couple de dames-jeannes de rhum de la Nouvelle-Angleterre.

Avant le coucher du soleil, les soixante-quinze esclaves étaient conduits au schooner dans les canots de Sa Majesté, et à compter de ce jour, le prince Freeman fut un monument vivant des vertus calmantes de la poudre à canon.

La manière sommaire dont je traitai en cette circonstance une majesté noire convainquit les Kroomen et les pêcheurs de New-Sestros que je ne badinais pas, et produisit un excellent effet sur l'île voisine et la partie de la côte la plus rapprochée. Non-seulement les indigènes me traitèrent, moi et les miens, avec plus de respect, mais ils commencèrent à me fournir des esclaves de meilleure qualité. Don Pedro, voyant mon succès s'accroître, résolut d'établir une factorerie permanente, et porta ma commission à dix esclaves pour cent. Ainsi encouragé, je me mis à construire les bâtiments nécessaires pour mon bien-être personnel ainsi que pour la sécurité des esclaves et des autres marchandises. Mon choix se fixa sur un site plus rapproché du rivage. Une spacieuse et commode maison à deux étages, entourée de doubles verandahs et surmontée d'un observatoire qui commandait une vue très-étendue de l'Océan, s'éleva rapidement avec toutes les dépendances et les accessoires d'une factorerie de premier ordre, tels que de vastes magasins, une cuisine pour le maître, un magasin spécial pour le riz, des maisonnettes pour les domestiques, un atelier général, un dépôt pour l'eau, une cuisine pour les esclaves, et de grands hangars sous lesquels on laissait les nègres destinés à l'exportation se divertir de temps en temps par petites troupes pendant les jours de pluie. Le tout était entouré d'une haie très-épaisse et très-haute. On entrait dans l'enclos par une double porte, de chaque

côté de laquelle se trouvaient des baracoons séparées pour les nègres et les négresses. L'entrée de chaque baracoon était commandée par un canon; au centre du carré, j'avais laissé un grand espace vide où j'ai vu bien des fois plusieurs centaines d'esclaves, gardés par une demi-douzaine d'hommes armés de fusils, chanter et danser au son du tambour après leur repas.

Les indigènes ont une assez plaisante fantaisie : comme ils trouvent nos noms de baptême et de famille difficiles à prononcer et qu'ils sont fort peu initiés d'ailleurs au calendrier chrétien, ils baptisent les nouveaux venus à leur manière et souvent d'après le premier objet qui les frappe. Mon exploit avec le prince me valut d'abord le sobriquet de « senor La Poudre; » mais, à la vue des vastes constructions que je faisais faire, entendant souvent répéter le mot magasin, ils le saisirent au vol et m'appelèrent « senor Magasin. »

Senor Magasin, sans occuper un poste politique ni législatif en Afrique, devait opérer de grands changements dans le pays. En peu de mois, New-Sestros prit une physionomie nouvelle et animée. La plage isolée, où l'on découvrait à peine, avant mon arrivée, une demi-douzaine de huttes de pêcheurs, posséda bientôt deux florissants villages, dont les habitants s'approvisionnaient et trouvaient de l'occupation dans ma factorerie. Les princes et les chefs du voisinage, apprenant l'ouverture de ce nouveau débouché, où ils étaient sûrs de se défaire de leurs prisonniers, gagnèrent le rivage à travers des forêts frayées pour la première fois; et bientôt le prince Freeman, d'humeur si pacifique près de mon baril de poudre, devenu très-belliqueux à son tour, envoya expéditions sur expéditions contre des tribus voisines, sous prétexte de griefs la plupart imaginaires, ou pour réclamer de prétendues dettes dues à son aïeul ou à son bisaïeul. Sa Majesté ne se faisait pas conquérante dans

l'acception habituelle du mot, puisqu'elle n'aspirait à aucune augmentation de territoire; mais elle se montrait d'une extrême susceptibilité sur le point d'honneur et sur le chapitre des intérêts matériels. Cette métamorphose ne s'accomplit pas sans qu'il en coûtât quelque chose à l'humanité, mais somme toute, j'en suis certain, cette partie de l'Afrique fit de plus grands pas vers la civilisation moderne pendant mon séjour que durant celui de tout autre facteur. Lors de mon débarquement parmi ces sauvages, je les trouvai livrés aux plus dégradantes superstitions. Toute la population, hommes et femmes, pouvait être, sous le moindre prétexte, accusée par les prêtres ou jujus qui les soumettaient à la terrible épreuve du *saucy-wood* (1). Souvent il arrive qu'on achète à ces prêtres une accusation de sorcellerie pour se débarrasser d'une femme qui ne plaît plus, d'un père ou d'une mère à charge, ou d'un riche parent trop lent à mourir. Comme le breuvage empoisonné est préparé, gradué par eux, il est rare que le prévenu ne meure pas quand on a intérêt à sa mort. Cette épreuve avait lieu presque journellement dans le voisinage et coûtait la vie à beaucoup d'innocentes victimes de la cupidité ou de la haine. Bientôt je fus frappé de la fréquence des exécutions ainsi faites, et quand on tenta de les continuer dans le petit établissement qui s'était groupé autour de ma factorerie, je demandai très-respectueusement qu'on voulût bien enfermer le prévenu pour plus de sûreté dans mes baracoons, en attendant que le fatal liquide fût préparé et l'heure de l'administrer venue.

(1) Le *saucy-wood* est l'écorce rougeâtre de l'arbre nommé gedu. Broyée et mêlée avec de l'eau, cette écorce devient un poison que les nègres croient être infaillible pour la découverte des crimes. C'est par le fait « une véritable épreuve judiciaire. » Si celui qui boit le *saucy-wood* survit, il est proclamé innocent. Au cas contraire, sa culpabilité est démontrée.

Ainsi que je viens de le dire, on peut donner à ce breuvage divers degrés de force et se rendre ainsi maître de ses effets. Si l'accusé a des amis qui peuvent payer ou des protecteurs secrets, la potion est assez faible pour être rejetée sans danger par l'estomac; mais si la victime est abandonnée à la justice des prêtres, on donne au venin tout le temps de pénétrer dans les veines, et le patient meurt avant le second bol.

Très-peu de temps après l'offre de ma baracoon pour prison, on m'amena un Krooman accusé d'avoir causé par des sortiléges la mort de son neveu. Le juju consulté ayant confirmé les soupçons, l'infortuné nègre fut saisi, garrotté et livré à ma garde.

Le lendemain de grand matin le juju commença à broyer son écorce et à la faire bouillir à petit feu pour en extraire l'essence vénéneuse. Comme j'avais raison de croire qu'on en voulait tout particulièrement au pauvre diable, j'entrai dans la hutte du prêtre tandis qu'il préparait la potion, et je lui fis présent d'une bouteille de rhum en le priant de tripler la force du poison. Mon propre juju avait déclaré, lui dis-je, l'accusé innocent; j'étais très-curieux de savoir lequel des deux serait le meilleur prophète.

Le coquin promit tout ce que je voulus; je regagnai ma factorerie et la baracoon, où je surveillai le prévenu jusqu'à l'heure de l'épreuve. Après lui avoir administré moi-même une double dose d'émétique au moment où la porte allait s'ouvrir, je le conduisis tout garrotté au-devant du juju. Fort de son innocence et convaincu du talent supérieur de l'homme blanc dans la sorcellerie, le Krooman avala le breuvage sans sourciller, et moins d'une minute après, le poison rejeté établissait son innocence et couvrait de confusion le juju stupéfait.

Cette épreuve solennelle et ses résultats firent grand bruit parmi ces peuplades superstitieuses. Le Krooman

ne garda que très-imparfaitement le secret du *saucy-wood* de l'homme blanc, administré avant celui du juju, et depuis lors on amena les accusés à ma factorerie, où le charme de mon émétique, opérant contre le poison indigène, l'eut bientôt rendu inoffensif. Mainte existence fut ainsi sauvée, et au grand regret des jujus, cette détestable coutume tomba en désuétude.

Pendant la saison favorable, les croiseurs anglais m'avaient enlevé trois navires et dans le même nombre de mois, je n'avais pu embarquer un seul esclave. Cinq cents nègres restaient entassés dans mes baracoons où leur garde exigeait la plus grande vigilance. Dans le nombre, se trouvait une famille composée du mari, de la femme, de trois enfants et d'une sœur, qui tous m'avaient été vendus à la condition expresse de l'exil et de la servitude parmi les chrétiens. Le chef de la famille avait été d'abord capturé par mon très-peu estimable ami le prince Freeman en personne, et la famille entière avait été prise ensuite après un assaut donné au village qu'elle habitait. Barrah, c'était le nom de mon prisonnier, m'avait été donné pour un grand coupable, bien que la plupart de ses faits et gestes fussent de ceux que le moyen-âge rangeait parmi les prouesses chevaleresques. Fils d'un chef de l'intérieur et maltraité, à ce qu'il paraît, par son père, il avait entrepris de bloquer la route qui conduisait à la côte et levait mieux que la dîme sur les voyageurs et les caravanes. C'était nuire au commerce de Freeman, rogner d'autant ses bénéfices! Barrah s'était en outre permis de battre à plates coutures en plusieurs rencontres les coureurs dudit Freeman, et de leur faire rendre gorge à son profit. Devenu assez puissant et assez riche pour se bâtir un village, il l'avait couvert de retranchements qui barraient la principale route de la côte. Tant de griefs empêchèrent naturellement Sa Majesté nègre de dormir jusqu'à la capture dudit Barrah, et dès qu'elle le

tint en sa puissance, sa première pensée fut de se débarrasser d'un si implacable ennemi. Cependant l'intervention de plusieurs amis que le captif avait à New-Sestros et la conviction très-sensée, très-louable, qu'un nègre vivant valait mieux que deux nègres enterrés, décidèrent Freeman à vendre son prisonnier, à la condition qu'il serait immédiatement embarqué pour Cuba.

Barrah tenta plusieurs fois de s'échapper de mes baracoons et de tromper la vigilance de mes gardes. On fut obligé de lui imposer des privations matérielles et d'augmenter le poids de ses fers. C'était, par le fait, un des plus robustes et des plus redoutables sauvages que j'aie rencontrés dans cette longue procession qui défila devant moi pendant mon séjour en Afrique. Un jour il mit le feu à la grande natte de bambou qui abritait du soleil une partie de la baracoon et fut sévèrement fustigé; mais le lendemain même, comme on lui avait permis, sous prétexte de fièvre, de ramper avec ses fers jusqu'au feu de la cuisine, il lança soudain dans le chaume de la toiture un brandon allumé, et en saisissant un autre, il s'élança vers la poudrière, mais le poids de ses chaînes l'empêcha d'y arriver avant qu'on fût à lui.

Freeman me rendit visite peu de jours après; malgré le profit qu'il avait tiré de la vente de Barrah, il insista beaucoup pour annuler le marché. Dans l'intervalle, le chef Bassa, dont mon prince reconnaissait la suzeraineté, ayant entendu parler de la tentative d'incendie commise par le même Barrah contre ma factorerie, demanda qu'il lui fût livré pour expier son crime, conformément aux lois du pays, c'est-à-dire sur le bûcher. Aucun argument ne put apaiser les juges. Tous déclarèrent que le plus cruel supplice pouvait seul satisfaire ceux dont la vie avait été mise en un si imminent péril. J'obtins cependant une commutation de peine. Barrah fut simplement fusillé en présence de tous les esclaves et de tous les habitants.

Personne ne montra plus d'insouciance à ce spectacle que sa femme et sa sœur qui avaient voulu y assister.

Il n'existe pas de rivière à New-Sestros, quoique les géographes, avec leur exactitude habituelle en ce qui regarde l'Afrique, en aient fait souvent serpenter une sur leurs cartes. A deux milles de l'étroit et dangereux rivage où j'avais construit mes baracoons, on rencontre bien un petit ruisseau que son peu de profondeur et son lit resserré par les rochers ont fait appeler par les indigènes « la Pauvre Rivière. » Mais ma factorerie était à New-Sestros même, et là, je le répète, ne venait aboutir à la mer aucun courant de l'intérieur. Il n'y avait rien, absolument rien qu'une baie sablonneuse de deux cents brasses environ de large et flanquée de rochers escarpés. Un tel rivage, ouvert aux eaux de l'Océan et complétement exposé à la fureur des tempêtes est plus ou moins dangereux à aborder en toute saison. Lors même que l'air est parfaitement calme, le ressac suffit pour amoncéler dans la baie des lames très-menaçantes pour les canots que ne guide pas une main expérimentée. Le débarquement à New-Sestros serait par le fait impraticable sans la dextérité des Kroomen.

Les Kroomen et les Fishermen sont des peuplades toutes différentes des Bushmen. Les deux premières habitent exclusivement le rivage et vivent séparées des autres tribus africaines. Elles sont gouvernées par leurs anciens d'après un système démocratique. Les Bushmen ne permettent pas aux Kroomen ni aux Fishermen de trafiquer avec l'intérieur; mais en dédommagement, ces experts canotiers se sont emparés du monopole des communications avec les navires, de l'embarquement et du débarquement des marchandises, et ce monopole ils le justifient, car jamais canots européens ne pourraient vivre où ils vivent, et sans ces habiles marins qui, depuis des siècles occupent une étendue d'au moins sept cents milles

le long de la côte d'Afrique, les esclaves moisiraient dans les baracoons, et les Bushmen iraient en vain à la chasse de l'homme. Cela est surtout vrai depuis que les croiseurs anglais, français, américains, ont expulsé la traite de tout coin ou recoin ressemblant à un port sur la côte occidentale d'Afrique, et contraint les négriers de guetter leur proie dans de larges rades découvertes.

Le canot des Kroomen, pointu comme un coin à ses deux extrémités, se compose d'un tronc d'arbre creusé de manière à ne laisser à l'esquif qu'un pouce d'épaisseur. Il flotte comme une plume sur la mer, et sa légèreté est telle, bien qu'il puisse contenir quatre personnes, qu'un seul homme le porte sur ses épaules durant une longue distance. Les Kroomen sont donc les enfants gâtés des négriers qui ne peuvent se passer d'eux. Les navires de guerre qui fréquentent la côte d'Afrique, réclament également leurs services.

Dès mon arrivée à New-Sestros, je me hâtai de me pourvoir d'une petite flottille montée par ces amphibies, et ma réputation de libéralité s'étendant bientôt au nord et au sud, le recrutement fut rapide. Au bout de six mois, deux villages, jusqu'à un certain point rivaux, habités l'un par les Kroomen, l'autre par les Fishermen, me saluaient du titre de commodore ou de consul. Avec de pareils auxiliaires sous la main, je craignais peu le ressac lorsqu'il s'agissait d'embarquer des nègres. A Gallinas, sous l'œil de don Pedro lui-même, on avait pris les plus grands soins pour s'assurer de leur concours, et je suis certain que la multitude de ces auxiliaires était telle à l'époque florissante de l'établissement, qu'on était en mesure d'expédier en quelques heures un millier d'esclaves. J'ai cependant entendu des Kroomen de Gallinas raconter les plus lamentables histoires de désastres arrivés à cette périlleuse barre. Même dans la saison des sécheresses, l'embouchure de la rivière offre de grands dangers;

toute l'habileté des Kroomen ne peut empêcher la charge de plus d'un canot de devenir la pâture des requins.

Mes affaires avaient pris une excellente tournure à New-Sestros, quand le croiseur qui depuis quelque temps m'ennuyait de son blocus, se trouvant à court de vivres, fut obligé de faire voile pour Sierra-Leone. Mon espion que je payais bien, c'était un Krooman que le croiseur avait eu l'occasion d'employer lui-même, m'avertit aussitôt de l'éloignement du brick et de son motif. Une heure après, tout le rivage était en mouvement. J'expédiai mon plus rapide canot à Gallinas avec un laconique message pour don Pedro : « La côte est libre. Envoyez-moi un navire. Soulagez ma pléthore. »

Quarante-huit heures étaient à peine écoulées que les mâts jumeaux d'un clipper se dessinèrent sur l'horizon avec le signal bien connu pour un embarquement de nègres. J'étais prêt à recevoir mon hôte. Kroomen, Fishermen, Bushmen, Bassas, tout le monde se tenait sur le qui-vive depuis le point du jour, guettant la voile attendue, et très-disposé à gagner de l'argent. J'avais mis depuis la veille l'embargo sur tout ce qui allait d'habitude à la mer, en sorte qu'on n'aurait pu trouver un poisson à frire dans tout l'établissement. Ces précautions et cette célérité étaient absolument nécessaires, car le croiseur avait très-probablement son espion payé parmi mon monde, comme j'en avais un à ma solde parmi les siens.

Nous étions donc parfaitement en règle quant aux mesures conseillées par la prudence, mais hélas, il faisait pleine lune et le ressac est alors effrayant sur la côte d'Afrique. Je tendais l'oreille et je tenais mes yeux braqués sur la mer du haut de mon observatoire. Les vagues bondissantes semblaient exécuter contre le rivage des charges multipliées de cavalerie. Cependant depuis plusieurs jours déjà, mon vigilant ennemi était absent; j'attendais d'heure

en heure son retour. L'embarquement ne pouvait être retardé; il ne nous restait que trois rapides heures de jour pour l'achever. Après m'être consulté avec les chefs des Kroomen et des Fishermen, je les déterminai par l'appât d'une triple récompense à tenter l'entreprise avec les plus petits canots et les meilleurs rameurs, tandis qu'une troupe de vigoureux jeunes gens se tiendraient prêts à plonger pour repêcher les nègres chaque fois que les brisans feraient chavirer un canot.

L'opération commença par les femmes, la partie de la cargaison la plus difficile à embarquer; soixante-dix atteignirent le brick saines et sauves. Ensuite vint le tour des hommes; mais en ce moment une brise de mer se mit à souffler du sud-ouest, avec la violence d'un grain naissant; elle imprimait une rapidité nouvelle aux lames et faisait chavirer près d'un canot sur cinq de tous ceux qui quittaient le rivage avec un chargement de nègres. Fort heureusement les requins faisaient ce soir leurs caravanes ailleurs; on retirait donc les nègres entiers de l'abîme écumant, mais le soleil n'en était pas moins prêt à se cacher avant que les deux tiers des esclaves fussent parvenus à bord.

Je parcourais à grands pas la plage, dans une anxiété fiévreuse, flattant, encourageant, « rafraîchissant » les rameurs et les nageurs; mais lorsqu'ils revenaient au rivage après une expédition au brick, la plupart tombaient épuisés et refusaient de remuer bras ni jambes. Le rhum même, qui avait d'abord produit sur eux l'effet de l'électricité, finit par devenir impuissant. Je ne pouvais les tenter par la promesse de fusils, de poudre, ou d'autres articles du commerce intérieur, puisqu'ils ne faisaient pas la chasse aux esclaves.

A l'approche de la nuit le vent augmenta. Le brick avec ses huniers coiffés, faisait d'impatients signaux de départ. Jamais pauvre facteur ne fut dans un plus grand

embarras, peu s'en fallait que je ne plantasse tout là, quand il me vint une idée lumineuse. Je me rappelai tout-à-coup qu'au fond de mes coffres se trouvait une quantité de grains de faux corail de Venise. Ces grains-là faisaient alors fureur parmi les jeunes filles de la côte ; c'était par conséquent la clé de leur cœur ; et le sourire d'une femme a la même magie en Afrique qu'ailleurs. L'offre d'un rang de corail pour chaque esclave embarqué fit accourir à mon aide toutes les dames et les demoiselles de Sestros. Jamais pareil ramage ne se fit entendre dans une volière : mères, sœurs, filles, femmes, maîtresses employaient tour à tour la prière et le commandement pour faire embarquer les nègres, et avant que le soleil disparût complétement de l'horizon, quelques rangs de faux corail avaient fait ce que rien autre au monde n'aurait pu faire; cent nègres de plus partaient pour Cuba.

Ce dernier effort épuisa tout le monde. Trois esclaves trouvèrent une tombe dans la gueule des requins qui commençaient à revenir. Finalement le brick s'éloigna avec cent esclaves de moins que le total dont je croyais remplir sa cale, mais il devait s'estimer heureux d'en emporter tant.

Le lendemain le croiseur apparut au large, et dans un accès de courtoisie, j'envoyai un Krooman à bord avec mes compliments et l'offre de mes services.

CHAPITRE XXXV.

Excursion à bord du *Brillant*. — Le gouverneur Findley s'embarque avec nous pour changer d'air. — Catastrophe imprévue. — J'entreprends de venger la mort du gouverneur. — Combat avec les nègres, incendie de leurs villages. — Retraite désastreuse. — Je suis blessé au pied comme Achille. — Opinion de don Pedro Blanco sur mon don quichotisme. — Mes pépinières d'esclaves. — Halte à Digby. — Désastreux voyage. — Débarquement nocturne de ma cargaison à Monrovia. — Traversée du territoire de la république africaine.

Vers la même époque, un navire espagnol des Canaries, chargé de fruits, dont la plus grande partie avait été vendue à Gorée, à Sierra-Leone, à Gallinas et au cap Mesurado, jeta l'ancre dans ma petite rade avec une lettre de Blanco. Ce navire avait été frété par le Don pour rapporter de la Côte des Grains, une cargaison de riz, en se conformant à mes instructions.

Mes baracoons se trouvaient alors à peu près vides ; la saison n'exigeait pas non plus ma présence à la factorerie ; je ne vis meilleur moyen de passer quelques semaines agréablement et de rendre un peu d'élasticité à mon esprit et à mon corps, que de me jeter avec mon sac de voyage à bord du « Brillant, » et d'aller moi-même acheter la cargaison de riz.

Dans le cours de cette petite excursion, je me présentai le long de la côte avec de l'argent comptant, dans plusieurs factoreries anglaises, où je fus bien accueilli. A mon retour je jetai l'ancre en vue de la rivière et de la colonie anglaise pour faire des provisions. Le gouverneur Findley souffrait depuis longtemps d'une maladie qui résistait à tous les efforts de la médecine; il pensa qu'elle céderait à un voyage de quelques jours s'il respirait l'air

pur du vieux Neptune. Tout négrier que j'étais, je ne manquais jamais l'occasion de faire une politesse aux gentlemen de la côte d'Afrique, et je ne me sentis pas médiocrement fier, je l'avoue, quand ledit gouverneur accepta le *Brillant* pour faire sa promenade maritime. Il se proposait de visiter Monrovia et Bassa ; et après s'être fait débarquer dans quelque port, d'y attendre le retour du *Brillant* qui devait aller plus loin.

Je flânais, c'est le mot, le long de la côte pour donner au gouverneur toutes les chances possibles de reprendre des forces par le changement d'air, lorsque jetant un coup-d'œil à New-Sestros, en passant, j'y trouvai trois navires avec des cargaisons de marchandises qui m'étaient consignées ; force me fut de retourner à mes affaires. Je laissai le gouverneur dans d'excellentes mains. Le capitaine devait le débarquer à Bassa, y attendre durant trois jours son bon plaisir, et finalement le conduire à Monrovia, localité qu'il désirait visiter.

Le Rio San-Juan ou Grand-Bassa, n'est situé qu'à quatorze milles nord-ouest de New-Sestros ; cependant il était presque nuit, lorsque le *Brillant* arriva à son embouchure. Le capitaine conseillait à son hôte de ne pas débarquer avant le lendemain matin ; mais le gouverneur était si impatient de tout retard et d'humeur si inquiète, qu'il refusa de suivre ce conseil, et débarqua dans un village indigène, avec le dessein de traverser à pied les deux milles de distance qui séparaient le rivage de l'établissement américain.

Au moment où le gouverneur descendit dans le canot du Krooman, on entendit le son de l'argent qu'il avait dans sa poche, et on lui conseilla de cacher cet argent ou de le laisser à bord ; mais, souriant à l'idée d'une pareille précaution, il se jeta dans l'esquif africain.

La nuit était venue ; les ténèbres avaient abaissé leur rideau sur la côte et la mer. Deux fois le soleil se coucha

et se leva sans nouvelles du gouverneur. A la fin mon capitaine espagnol, commençant à s'inquiéter, dépêcha un de mes domestiques qui savait l'anglais, à la recherche de M. Findley dans l'établissement américain. Personne ne l'avait vu; personne n'avait entendu parler de lui; mais, en regagnant le navire après son infructueuse mission, mon domestique, qui suivait les sinuosités du rivage, aperçut, à mi-chemin à peu près, un cadavre humain dont le crâne était ouvert par une profonde blessure, et qui flottait et venait se heurter contre les rochers. Il ne put reconnaître les traits du visage meurtri par ce choc répété, mais il reconnut très-bien le gouverneur Findley à ses vêtements.

Une si effrayante histoire jeta la consternation à bord du *Brillant,* dont le capitaine, connaissant peu la côte et ses habitants, hésitait à débarquer, de peur de tomber dans une embuscade, même pour donner la sépulture à son malheureux passager. Dans ce dilemme, il ne vit rien de mieux à faire que de rebrousser chemin jusqu'à New-Sestros, afin de se consulter avec moi.

En apprenant la mort du gouverneur colonial, alors sous la protection de mon hospitalité, l'hospitalité d'un négrier, une vive anxiété s'empara de mon esprit, mais ce ne fut qu'un éclair. La pensée des soupçons qui pouvaient rejaillir sur moi s'évanouit aussi vite qu'elle était entrée dans mon esprit. Je ne songeai plus qu'à découvrir l'auteur du crime, et à en tirer une vengeance exemplaire.

Les trois capitaines avaient déjà débarqué les cargaisons qui m'étaient consignées, mais leurs navires vides se trouvaient toujours à l'ancre dans la rade, et les équipages prêts à m'aider dans toute entreprise jugée par moi exécutable. Soit dit en passant, mes collègues appartenaient à trois nations; il y avait un Espagnol, un Portugais et un Américain.

Le lendemain je fus de bonne heure à bord du navire espagnol, et après avoir hélé le portugais, nous assemblâmes les deux équipages. Alors j'appuyai chaudement sur l'insulte faite au pavillon castillan par le meurtre d'un important personnage placé sous sa protection. Je démontrai la nécessité d'un prompt châtiment, et je conclus en informant les hommes que les capitaines m'avaient promis leur concours. Quand j'ajoutai que les équipages n'hésiteraient sans doute pas à suivre leurs officiers, il me fut répondu par une acclamation générale. Tous brûlaient de punir les assassins.

Dès que la nouvelle de l'expédition projetée parvint à bord du navire américain, son équipage voulut également y prendre part, et, vers midi, notre petite escadre levait l'ancre avec cinquante fusils.

Mon plan, sauf modification, était d'obtenir, par la menace et le déploiement d'une force imposante, qu'on me livrât les meurtriers du gouverneur, et de les exécuter, soit sur son tombeau, soit à la place où on l'avait trouvé son cadavre. En cas de refus, je débarquais les équipages et je détruisais les villages les plus rapprochés du théâtre de la tragédie.

Une heure ou deux avant le coucher du soleil, nous passâmes en ligne devant le fatal rivage, pavillons et flammes déployés. Parvenus à la hauteur du Rio San-Juan, nous virâmes vent devant, imitant la manœuvre des vaisseaux de guerre, et après avoir un peu rebroussé chemin vers le sud, chaque navire prit position en face d'un village différent.

Dans l'intervalle, les colons de l'établissement américain, avertis de la catastrophe, avaient cherché et retrouvé le cadavre du pauvre Findley. Au moment de notre arrivée à l'embouchure de la rivière, un conseil d'hommes résolus discutait les meilleurs moyens de châtier les sauvages. Mon domestique, lorsqu'il était venu

prendre des informations sur ce qu'était devenu le gouverneur Findley, avait naturellement parlé du navire espagnol et de don Théodore, en sorte que l'apparition de notre flottille sur le rivage, et ses manœuvres devant les villages indigènes, semblaient promettre la coopération du Mongo de New-Sestros.

A peine avions-nous jeté l'ancre, que le gouverneur Johnson me dépêcha un Krooman pour me demander si j'étais à bord de navires amis, et me prier, en ce cas, de débarquer et d'unir mes forces aux siennes contre les nègres.

Dans l'intervalle, les rusés sauvages s'étant aperçus que nous n'avions pas de canons, accouraient par troupeaux au rivage, se tenaient hors de portée de fusil, et nous provoquaient impunément au combat par des gestes insultants.

Il était impossible de rien tenter contre eux cette nuit-là même ; mais dans un conseil tenu dans la colonie américaine, il fut arrêté que l'expédition des colons, soutenue par une pièce de campagne, longerait le lendemain le rivage, où je viendrais la soutenir avec mes équipages, à une petite distance des villages.

Ponctuel au rendez-vous, le drapeau colonial parut sur la plage, au son du fifre et du tambour, vers neuf heures du matin ; il était suivi d'une quarantaine d'hommes traînant un canon. Cinq canots remplis de matelots quittèrent au même instant les navires pour appuyer l'attaque. Déjà les colons approchaient d'un vaste rocher qui barrait le rivage comme un rempart, et dont les indigènes s'étaient emparés. Ma position sur le flanc de ces derniers rendait mon secours très-opportun et très-décisif. Je pouvais seul les déloger de leur forte position. En conséquence, je fis force de rames. Dans ma complète ignorance du nombre d'hommes qui pouvait être caché au milieu de l'épaisse jongle, située à moins de vingt pas du

bord de la mer, je retins mes hommes dans les canots; mais quelques volées de mousqueterie suffirent pour balayer les défenseurs du rocher, quoiqu'un seul d'entre eux fût mortellement blessé.

Les colons occupèrent alors le rocher abandonné, et notre jonction s'opéra sans coup férir. Un nommé Wheeler, qui commandait les Américains, proposa de marcher en un seul corps sur les villages, et de livrer bataille aux noirs, s'ils tentaient de les couvrir. Ce plan ne put être exécuté. Avant d'arriver aux huttes des nègres, nous fûmes assaillis de coups de fusil tirés du milieu des jongles et des buissons. Le plan des indigènes était de nous canarder ainsi, de rester cachés le plus longtemps possible, et de pendre ensuite leurs jambes à leur cou. Nous restions donc complétement exposés à leur feu, forcés de nous tenir sur la défensive, d'éviter de notre mieux les balles, et de tirer pour ainsi dire au hasard, sans autre indication que la fumée de leurs coups. De temps en temps de grandes troupes de noirs se montraient hors de portée de fusil, brandissant leurs mousquets, leurs lances et leurs coutelas, nous provoquant par leurs gestes, mais disparaissant aussitôt. Ennuyé de ces insultes, un vigoureux colon, nommé Bear, possesseur d'un longue et lourde carabine, l'appuya sur mon épaule pour mieux viser, et lorsqu'une nouvelle bande de ces mauvais plaisants nous fit voir tout ce qu'elle pouvait nous montrer, le balle de l'Yankee coucha par terre son chef. Notre canon et nos pierriers commencèrent alors à nettoyer les jongles et à répondre aux tirailleurs ennemis qui, encouragés par leur abri, donnaient à leur feu plus de précision qu'il n'était désirable. Déjà nous avions un Krooman tué et un colon grièvement blessé. De petits détachements des nôtres s'avancèrent ensuite en courant, et firent une décharge sur les buissons, tandis que le gros de l'expédition poursuivait sa marche le long de la côte. En

répétant plusieurs fois cette manœuvre, nous atteignîmes sans perte nouvelle le premier des villages.

Nous nous attendions à trouver les nègres réunis en force pour défendre leurs toits ; mais en pénétrant dans le village, nous trouvâmes la première habitation vide, ainsi de la seconde et de la troisième, etc., etc. Les fugitifs avaient enlevé tous leurs meubles, tous leurs approvisionnements et jusqu'aux portes de leurs cassines. Les fétiches, restés les seuls gardiens des habitations, n'empêchèrent pas les torches de brûler, et, en moins d'une heure, cinq de ces petites cités de bambous devinrent la proie des flammes.

Par malheur nos faibles munitions de guerre tiraient à leur fin. Il fallut dépêcher un messager à la colonie pour réclamer du renfort. Soit négligence, soit malentendu, la poudre et les balles demandées n'arrivèrent pas, en sorte qu'après avoir incendié les villages, on ne put même songer à pénétrer dans la forêt voisine pour y traquer ce noir gibier. Jamais je n'ai pu découvrir la cause d'une si impardonnable négligence. La retraite devenait forcée.

Jusqu'alors les sauvages s'étaient tenus sur la défensive; mais dès qu'ils nous virent la face tournée vers le rivage ou vers la colonie, tous les buissons, toutes les touffes de roseaux se trouvèrent occupés par leurs tirailleurs. Notre canon leur en imposa quelque temps, mais ses munitions s'épuisèrent aussi ; et tandis que je procédais à une équitable distribution de nos dernières cartouches à balles, je fus atteint d'un lingot de fer au pied droit. Dans le premier moment je sentis à peine la blessure, qui ne me fit pas même faire halte ; mais en continuant de patauger dans le sable et l'eau salée, le pied commença à me faire mal, et la perte du sang auquel on pouvait suivre ma trace, m'obligea de me réfugier dans le canot de mes Kroomen.

Les nègres, qui voyaient emporter mon corps, me cru-

rent mort et poussèrent des cris féroces. Au moment où le canot franchissait le dernier brisan et gagnait les eaux tranquilles, je tournai les yeux vers le rivage, où j'entendais le son du tambour et des cloches de guerre. Les colons, en pleine déroute, laissaient leur canon dans les mains de l'ennemi. On me raconta plus tard que le commandant, frappé d'une panique soudaine en voyant l'aspect périlleux des affaires, avait ordonné lui-même cette fatale retraite, qui enhardit les nègres au point de leur faire venger dans la nuit l'incendie de leurs villages par celui de Bassa-Cove.

Le lendemain seulement, mes propres hommes et les volontaires des navires espagnols, portugais et américains revinrent à bord ; huit d'entre eux portaient les marques de l'échauffourée de la veille, mais aucun n'avait de blessure grave. La honteuse fuite de nos alliés, en même temps qu'elle donnait de l'audace aux noirs, avait ôté toute énergie aux colons. A les entendre, le siége même de la colonie était en danger d'être attaqué. Ma blessure et les désastres qui l'avaient suivie m'auraient certes justifié, si j'avais gardé rancune aux fuyards. Je n'en fis rien. Loin de là, je ne quittai pas le *San-Juan* sans renforcer le gouverneur Johnson de vingt fusils et de plusieurs barils de poudre.

En m'arrêtant trop longtemps peut-être sur ce triste épisode, j'avais un but. La mémoire du gouverneur Findley fut fort décriée, à cette époque, sur toute la côte, parce que ce fonctionnaire avait accepté un passage sur le *Brillant*, qu'on prétendait à tort être un négrier espagnol. Les plus scrupuleux et les plus dévots allèrent même jusqu'à proclamer sa mort un jugement de Dieu !

Comme personne ne prit la peine de s'enquérir des faits pour réduire au silence la malignité et le mensonge, j'ai cru faire acte de justice en racontant l'histoire entière, l'histoire véridique, et en disculpant ainsi un

homme loyal qu'une mort affreuse avait surpris au milieu d'une carrière sans tache.

Je saisis la première occasion pour informer don Pedro Blanco de l'accident arrivé à mon pied, afin de recevoir le plus tôt possible un commis de renfort pour expédier les affaires. La réponse de don Pedro fut assez caractéristique. Sa lettre contenait d'abord une traite de cinq cents dollars qu'il m'autorisait à remettre à la veuve ou aux orphelins du gouverneur Findley, s'il avait laissé de la famille. Le négrier de Gallinas, faisant ensuite ses commentaires sur une expédition digne de don Quichotte, blâmait, en termes fort courtois du reste, ma tentative mal conçue pour châtier les nègres. Il était loin de désapprouver les motifs qui m'avaient fait agir; mais toute vengeance de ce genre lui semblait une maladresse quand on ne prenait pas ses précautions pour en assurer le plein succès. Il espérait qu'à l'avenir j'envisagerais les choses avec plus de sang-froid, de manière à ne plus mettre en péril ma vie et ma propriété; et pour conclure cette épître, il l'adressait

Au SENOR LA POUDRE,

en son magasin

à New-Sestros.

Le lingot qui m'avait atteint dans la partie supérieure du pied, près de la cheville, avait déchiré la chair et les tendons. Cette blessure, très-grave et très-douloureuse, me retient neuf mois prisonnier sur des béquilles. Durant cette lugubre retraite forcée, véritable supplice pour un homme actif comme moi, je dus me borner à diriger l'ensemble de ma factorerie, qui continuait de prospérer. De bien rares incidents venaient rompre la monotonie de mon existence et me faire oublier pour un instant les

douleurs de mon pied malade. Un jour une lettre me fut mystérieusement remise par un caboteur. Elle était de Joseph, mon ancien associé du Rio Pongo. L'époux de la belle Comba se trouvait à son tour dans l'infortune, et l'ingrat coquin, qui avait fait la sourde oreille à mes propres misères, pendant mon séjour au château de Brest, n'hésitait pas à réclamer mon aide fraternel ! Fait prisonnier sur un négrier espagnol, Joseph avait été conduit à Sierra-Leone, où il se trouvait maintenant sous le coup d'une sentence de transportation. La lettre me donnait à comprendre qu'une somme assez ronde pourrait le tirer de la gueule tenace du lion britanique ; et pensant aux anciens jours, à la bouffonne cérémonie de son mariage, aux joyeuses heures que nous avions passées ensemble à Kambie, j'oubliai son ingratitude. Une traite sur don Pedro s'escompta facilement à Sierra-Leone, quoique le tireur et le tiré fussent tous les deux négriers, et que l'escompte dût se faire sous la juridiction de saint Georges. C'était une transaction purement commerciale et par conséquent irréprochable. Moins d'un mois après, Joseph et le geôlier qu'il avait gagné, étaient en route pour le Rio Pongo.

A cette époque, la factorerie de New-Sestros commençait à jouir d'un certain renom à Cuba et à Porto-Rico. Ma manière de traiter avec les capitaines, la qualité de mes cargaisons et la rapidité avec laquelle j'expédiais mes pratiques, étaient devenues proverbiales dans les deux îles. La fondation de mon établissement remontait à peine à trois années, et déjà les demandes affluaient de telle sorte qu'en dépit du rhum, des cotonnades, des fusils, de la poudre, du vol des enfants et des guerres du prince Freeman, le pays ne pouvait plus y suffire.

Pour venir en aide au New-Sestros, j'établis plusieurs pépinières ou factoreries secondaires au Petit-Bassa et à Digby, points situés à quelques milles seulement des

frontières de la république de Liberia. Ces succursales remplirent les baracoons de l'établissement central de jeunes nègres, volés pour la plupart, je suppose, dans le voisinage de la côte.

Enfin, guéri de la blessure que j'avais reçue dans ma première entreprise philanthropique, je chargeai mon spacieux cutter d'une cargaison choisie de marchandises, et je mis à la voile un beau matin pour mon avant-poste de Digby. Je me proposai également de construire une autre baracoon sous le vent du Cap Mont.

Ma visite à Digby me satisfit peu. Le parc était vide, mes marchandises gaspillées et données à crédit. Une première entrevue entre M. La Poudre et son agent aurait été fort bruyante, si ce dernier personnage n'eût fort à propos quitté son poste. Heureusement pour tous deux peut-être, il faisait en ce moment ripaille avec quelque « Roi. » En ces conjonctures je m'abstins de débarquer une aune de marchandise, et je fis voile pour le prochain village.

Là, je traitai moi-même les affaires. Mon rhum copieusement distribué établit tout de suite une entente cordiale qu'un diplomate serait trop heureux de rencontrer, dès son premier dîner, dans une capitale étrangère. Les drôles accouraient autour de moi comme une troupe de noirs corbeaux, et je ceignais leurs reins nus de calicots de couleurs assez éclatantes pour rivaliser avec le plumage des perroquets. C'était à qui me proclamerait le Mongo par excellence. En moins de cinq jours, dix-neuf jeunes nègres et négresses, fraîchement dénichés, me furent remis en échange de fusils de Birmingham, de cotonnade de Manchester et de grog yankee.

Mon cutter n'avait que vingt-sept pieds de long, mais il était assez large pour l'arrimage de ma cargaison vivante, d'autant plus que le voyage était court, et les esclaves des enfants des deux sexes. Je tournai donc ma

proue vers New-Sestros avec un esprit content et un ciel serein ; mais avant la nuit, tout avait changé de face. Le vent et la mer se levèrent ensemble. Le soleil se coucha en laissant à l'horizon une longue trace d'un rouge sanglant. Bientôt la pluie tomba par torrents ; les ténèbres me surprirent au milieu d'un ouragan complet. Le ressac était si violent, la côte si peu abritée, qu'il était impossible d'y chercher un refuge momentané. Notre unique espérance résidait dans la solidité du cutter et sa bonne tenue en mer. En conséquence, avec le moins de voile possible, je côtoyai les brisans périlleux, guidé jusqu'au point du jour par leurs seuls mugissements. Le soleil se leva enfin, montrant un instant sa face à travers une déchirure des nuages, et disparaissant aussitôt derrière des vapeurs grisâtres. Aucune chance de débarquer mes noirs dans quelque village ami. Partout le ressac fouettait le rivage mugissant. Les plus habiles Kroomen n'auraient osé s'aventurer à quitter la côte. Je poussai donc en avant, larguant tous les ris et noyant presque le cutter, jusqu'à notre arrivée devant Monrovia, où rassuré par l'absence des croiseurs, je me glissai, la nuit venue, sous le vent du cap.

Le coucher du soleil tua, comme on dit, le vent, ce qui nous permit de remettre à la voile au point du jour ; mais à peine avions-nous doublé le cap, que la brise, fraîchissant du même point, nous tint complétement en échec. Il fallut pourtant rester en mer jusqu'au soir. Alors nous regagnâmes en tapinois notre mouillage protecteur.

Mon équipage et mes esclaves étaient affamés ; ils n'avaient eu jusqu'ici pour nourriture qu'une faible ration de manioc cru. L'inquiétude, la fatigue, la pluie, les vagues qui les trempaient jusqu'aux os, avaient abattu leur courage. Les noirs, habitués à la chaleur africaine, et enlevés pour la première fois à leur mère commune, la terre, ne souffraient pas seulement de l'inclémence du

temps; le mal de mer leur causait de cruelles tortures. Je résolus donc de réparer, s'il se pouvait, leurs forces par un repas chaud; et à l'abri d'une toile goudronnée, je parvins à faire cuire une quantité de riz suffisante. Cette nourriture chaude nous fit un bien infini; mais hélas, le lendemain fut la copie de la veille! Mes esclaves étaient encaqués comme des harengs dans le fond du cutter, sans cesse aspergé d'eau salée; l'un d'eux mourut étouffé durant la nuit. Le lendemain, le même ciel de plomb couvrait encore la terre et le rivage comme un poële funèbre. Le vent soufflait par terribles bouffées, la pluie tombait par trombes. Quoi qu'il arrivât, je résolus de ne pas bouger. Toute la journée je tins mon monde sous les voiles tendues en guise de bannes, avec l'ordre de remuer les membres le plus possible pour prévenir les effets de l'humidité et d'un pareil empaquettement. Les eaux de la mer et du ciel avaient fini par glacer le sang des négrillons et par ralentir sa circulation au point qu'un grand nombre étaient menacés de tomber dans une torpeur mortelle. Remuez-vous, remuez-vous, était mon mot d'ordre sans cesse répété, et je tenais mon eau-de-vie en réserve comme une suprême ressource.

Il n'y avait plus de temps à perdre; un acte d'audace pouvait seul sauver les existences et les propriétés, comme disent les Anglais. Avant la nuit ma résolution fut bien prise; mon plan parfaitement arrêté. C'était tout simplement de débarquer dans le voisinage de la colonie et de traverser son territoire à la faveur des ténèbres. Le récit des difficultés que j'éprouvai à mettre à terre mes esclaves engourdis, et qu'il fallait, pour ainsi dire galvaniser par une copieuse distribution d'eau-de-vie, n'intéresserait peut-être pas assez le lecteur; je le supprime. Minuit n'était pas sonné que ma cargaison vivante, sous l'escorte de guides Kroomen, avait traversé l'établissement colonial, et poursuivait sa route pour

New-Sestros. Fort heureusement pour la réussite de ce coup d'audace, une véritable pluie tropicale tombait par torrents et emprisonnait les colons sous leurs toits. Ils étaient à cent lieues de se douter, de rêver même que des êtres humains pussent entreprendre une marche forcée par cette terrible nuit; sans cela j'aurais pu payer cher la violation du sol colonial. J'étais préparé, du reste, à toutes les éventualités. Jamais je ne me mettais en campagne sans les deux grandes clés de toutes choses, en Afrique, de l'or et des armes à feu. Si j'avais rencontré un colon quelconque, il m'eût vendu son silence ou nous l'aurions provisoirement emmené avec nous, le pistolet sur la tempe.

Pendant qu'il faisait encore nuit, je laissai ma caravane gagner, par un sentier intérieur, le Petit-Bassa, où une de mes succursales lui fournirait tout ce qui lui était nécessaire pour traverser l'autre colonie de Bassa San-Juan, de manière à arriver chez moi dans le courant de trois jours. Dans l'intervalle, je retournai moi-même à Monrovia, où j'arrivai au lever du soleil et où j'eus le plaisir d'apprendre aux aimables colons que je venais chercher un abri dans leur port, et que je descendais à l'instant de mon cutter. Personne aujourd'hui même, dans la colonie, ne connaît très-probablement la véritable version de cette petite aventure; ma confession même y trouvera des incrédules.

Il a été souvent dans ma destinée en Afrique et ailleurs, d'entendre dire par des gens qui aiment à gloser sur tout, que les habitants des colonies régulières ne valaient pas mieux que ceux qui vivaient au milieu des tentations de la côte, et que plus d'une fois ils s'étaient montrés disposés à favoriser un certain don Théodore Canot, sinon à prendre part eux-mêmes à la traite. Jamais je n'ai cru devoir disculper les honorables émigrants qui ont consolidé le premier établissement colonial des Etats-

Unis, à la côte d'Afrique, et cela par une bonne raison; mes dénégations, j'en suis convaincu, n'auraient fait qu'ajouter du venin aux sarcasmes, un aliment au scandale. Aujourd'hui il en est autrement, ma carrière africaine est terminée; la traite des noirs n'est plus qu'une tradition historique dans le voisinage de Liberia. Je puis donc assurer aux amis de la colonisation, que durant toute ma vie de négrier, aucun colon américain ne m'a prêté une assistance, ni fourni une marchandise que je n'eusse pu tout aussi bien trouver dans le plus orthodoxe comptoir anglais ou français. Toutes les personnes sans préjugés conviendront, je l'espère, que le colon qui me fournissait quelques pièces d'étoffe, me logeait dans mes voyages ou me donnait son travail pour mon argent, ne participait pas plus à la traite que le subrécargue européen ou américain, qui me vendait des cargaisons de marchandises assorties et choisies avec le plus grand soin, à Londres, à Paris, à Boston, à New-Yorck, à Philadelphie ou à Baltimore, de manière à satisfaire les fantaisies cupides des chasseurs d'hommes, des voleurs d'enfants et des marchands d'esclaves.

Le commerce est quelquefois un adroit métaphysicien, mais c'est toujours un mauvais moraliste.

CHAPITRE XXXVI.

Mes compliments aux croiseurs anglais. — Le *Bonito* vient mettre le blocus devant New-Sestros. — Visite du lieutenant et du chirurgien. — Inspection de mes baracoons. — Surprise agréable suivie d'une autre qui l'est moins. — Signaux inutiles. — Un canot! un canot! — Le *Bonito* part sans lieutenant et sans chirurgien pour donner la chasse à un négrier. — Grande colère noyée dans une tasse de café.

Mon invariable coutume, dès qu'un navire apparais-

sait dans la rade de New-Sestros, était de lui expédier un canot avec mes compliments. Jamais je ne manquais de faire la même politesse aux croiseurs de Sa Majesté Britannique, qui s'arrêtaient dans mon voisinage pour surveiller ou contrecarrer mes opérations. En pareil cas, j'ajoutais même à mes félicitations courtoises l'offre de mes services matériels et de tous les comforts que pouvait fournir le pays.

Un jour le brick de guerre anglais le *Bonito*, reçut ainsi mes offres de service avant d'avoir cargué ses voiles; mais sans répondre à mes avances, le capitaine chargea mon messager de m'annoncer que le commodore de la petite escadre africaine avait détaché le *Bonito* dans le but exprès de bloquer New-Sestros. Muni de six mois de provisions, il avait pour consigne de ne pas bouger de là avant qu'un autre croiseur vînt le relever.

On croyait évidemment me frapper d'épouvante par cette communication. Le capitaine ajoutait, par forme de conclusion, que je comprendrais sans doute la folie d'une plus longue persistance dans un abominable trafic. Il ne pouvait, disait-il, cacher sa surprise de voir un homme de mon renom et de ma capacité s'avilir jusqu'à charger de chaînes et à faire mourir de faim des centaines de créatures humaines, entassées dans des baracoons.

Ce mélange de menace et de flatterie, appuyé par un blocus, me convainquit tout de suite que le très-honorable officier de Sa Majesté Britannique était très-mal informé à mon égard, ou croyait à une disette de riz dans mon établissement, comme sur d'autres points de la côte.

L'accusation de faire mourir de faim des nègres chargés de chaînes, très-pathétique et très-mortifiante au premier aspect, n'était en résumé qu'un lambeau de la friperie sentimentale dont les rapports et les dépêches des croiseurs anglais sont généralement pleins; j'avais eu tout le temps

de m'y habituer en Afrique. Je ne rétorquai donc pas l'argument, je ne pris pas même la peine de rappeler à l'éloquent capitaine que ses ancêtres avaient enseigné le commerce de la chair noire aux Espagnols; mais je résolus de ne pas laisser ses communications officielles parvenir à l'amirauté britannique, avec une si fantastique histoire de mes faits et gestes. En conséquence, et sans y aller par quatre chemins, j'envoyai au *Bonito* un second billet par lequel je priais ledit capitaine, et à son défaut l'un ou l'autre de ses officiers, de vouloir bien visiter en personne New-Sestros, et s'assurer par leurs yeux de la situation réelle de l'établissement.

Mon invitation fut acceptée avec un empressement dont je ne laissai pas d'être étonné, et à midi sonnant, un canot portant pavillon blanc apparut au bord de la barre. Bientôt deux officiers anglais descendirent sur mon embarcadère. C'étaient le chirurgien et le premier lieutenant. Je les accueillis cordialement dans mon cottage, et après leur avoir fait prendre les rafraîchissements accoutumés, je leur proposai de jeter un coup d'œil sur les terribles baracoons.

Si ma mémoire me sert bien, il y avait au moins cinq cents esclaves dans mes deux bercails, tous gras, puissants et de l'aspect le plus prospère. J'avais fait prévenir les gardiens de la visite projetée, en leur donnant quelques directions, en sorte qu'au moment où les deux Anglais entrèrent dans chacun des deux enclos, deux cent cinquante êtres humains se dressèrent sur leurs pieds et saluèrent les visiteurs par des battements de mains répétés. Cette démonstration soudaine ne laissa pas de surprendre et d'alarmer d'abord mes nouveaux hôtes; ils firent même un pas vers la porte, craignant peut-être quelque trahison, mais lorsqu'ils virent tous ces visages souriants, lorsqu'ils entendirent le joyeux caquet des nègres, ils se rassurèrent tout de suite et comprirent qu'une

réception si chaleureuse valait bien une dame-jeanne de rhum que je fis distribuer en leur honneur.

Notre établissement était alors parvenu à un degré de comfort matériel rarement dépassé ou atteint par aucun autre. Mes baracoons étaient remplies d'esclaves, mes greniers de riz, mes magasins de marchandises.

Le lieutenant et le chirurgien se promenèrent ensuite de maison en maison, de hutte en hutte, en exprimant la surprise et l'admiration, jusqu'à ce que l'heure du dîner fût venue. J'ordonnai de servir le repas selon nos us et coutumes, rien de plus, rien de moins. Le lavement de mains, le chant, la distribution de la nourriture, sa consommation en mesure et en cadence eurent lieu avec la précision et la propreté accoutumées. Nos deux Anglais ne pouvaient croire que ce fût là la routine habituelle de la vie des esclaves dans les baracoons; ils s'imaginaient que j'avais monté une comédie tout exprès pour la leur jouer. Le petit chirurgien, plein de vivacité et curieux comme un anatomiste, furetait dans tous les coins et recoins. A la fin il arriva dans la cuisine des esclaves où bouillonnait un grand chaudron plein du riz le plus savoureux. Tout près cuisait à petit feu, un pot rempli de viande, dont le docteur eut bientôt un morceau entre le doigt et le pouce pour la goûter. Il engagea son compagnon à en faire autant, et tous les deux la trouvèrent excellente.

Rien, je le répète, n'était préparé pour la circonstance. C'était bien positivement l'ordinaire d'un établissement conduit avec une sage prévoyance dans l'intérêt des maîtres lié au comfort des esclaves. Et cependant, par convenance pour nos deux Anglais, qui se faisaient une idée si atroce des factoreries espagnoles, je dus produire le journal où j'inscrivais, jour par jour, les dépenses de ma factorerie. Il est bon cependant de faire observer que je ne donnais pas de la viande aux esclaves tous les jours de la

semaine. Un pareil régime serait peu prudent, parce qu'il n'est pas dans les habitudes de la majorité des nègres. Deux jeunes bœufs étaient abattus chaque semaine pour la consommation de ma factorerie. La tête, le sang, les pieds, le cou, la queue, les entrailles servaient à faire du bouillon pour les baracoons. Mes visiteurs étaient justement venus un jour de boucherie.

Un vif appétit fut le résultat naturel de cette longue inspection, et tandis que mes hôtes l'aiguisaient encore en circulant de côté et d'autre, je me glissai hors de ma verandah pour ordonner au pilote de notre port de répandre le bruit que le rivage était impraticable pour les canots, rapport qu'un marin prudent ne dédaigne jamais sur cette côte. Dans l'intervalle, j'expédiai un Krooman au capitaine du *Bonito*, pour le prévenir de l'obstacle qui s'opposait au retour immédiat de ses deux officiers, et lui donner à entendre qu'ils pourraient être forcés de passer la nuit à New-Sestros. Cette petite ruse avait pour but de retenir plus longtemps mes inspecteurs, et de leur faire faire plus ample connaissance avec la cuisine africaine, toute fumante en ce moment dans des terrines et des plats flanqués de bouteilles de bordeaux et d'eau-de-vie.

La conversation pendant tout le dîner roula sur l'Afrique, l'esclavage, les croisières, les prises, le commerce, la guerre, la traite des noirs et la philanthropie. Le chirurgien s'amollit assez sous l'influence de la bouteille, pour admettre, comme philosophe, que Cuffie (1) était plus heureux dans les mains des blancs que dans celles des noirs, ses semblables. L'institution de l'esclavage elle-même ne répugnait pas trop au même convive, pourvu qu'elle se pratiquât avec un peu plus d'humanité. Le lieutenant ne voyait rien, même à travers le prisme du bordeaux et du cognac, que la répartition des prises et

(1) Sobriquet donné aux nègres.

l'obéissance à l'amiral. Don Théodore, de son côté, se laissa entraîner à dire plus d'un mot piquant sur le service auquel on condamnait les croiseurs; il s'avoua fort incrédule à l'endroit de la philanthropie anglaise aussi longtemps que l'Angleterre ne renoncerait pas à ses guerres d'envahissement dans l'Inde, à la contrebande de l'opium en Chine, et à la persécution séculaire exercée contre les Irlandais.

En résumé, les loyaux sujets de Sa Majesté Britannique et le négrier espagnol devinrent d'excellents amis avant qu'il fût l'heure de se mettre au lit, et, pour finir dignement la soirée, tous les trois rendirent visite au prince Freeman, qui organisa aussitôt une fête dansante en leur honneur.

Je ne me souviens pas trop de ce qui se passa à la suite de cette exhibition sauvage, jusqu'au moment où ma fidèle vigie frappa à ma porte et m'apporta la nouvelle que le brick anglais faisait des signaux pour rappeler ses officiers, et qu'une voile suspecte se montrait à l'horizon.

Les bons marins ne dorment, dit-on, que d'un œil et d'une oreille. En un instant, le lieutenant fut sur pied et courut vers le rivage, invitant le chirurgien à le suivre. « Un canot! un canot! un canot! » s'écriait le vaillant homme de mer en face du ressac. Son navire lui faisait signaux sur signaux; mais de tous les Kroomen, spectateurs de son impatience, pas un seul ne remuait main ni pied. En vain fit-il sonner les dollars; en vain en offrit-il jusqu'à vingt à ceux qui se décideraient à lancer un canot et à les reconduire à bord, personne ne bougea.

« No savez! no savez! ay commodore! ay consul! » lui répondait-on.

« Malédiction sur votre commodore et votre consul! » hurlait le lieutenant, qui comprenait trop bien le sens de

leur baragouin. « Conduisez-nous à bord et vous gagnerez votre argent; sinon!...

» Un moment! un moment! » interrompit le chirurgien plus pacifique; « à quoi servent les jurons et les menaces, lieutenant? A rien, absolument à rien. Primò, le *Bonito* a déjà gagné le large pour faire sa besogne; secundò, mon cher camarade, le navire auquel il donne la chasse appartient à l'escadre du capitaine Canot. Par conséquent, l'embargo est mis sur toutes les embarcations du rivage! Le commodore est trop malin pour envoyer du renfort à l'ennemi. »

Pendant cet épisode assez plaisant de mon blocus, j'étais monté à mon belvédère, d'où j'observais le progrès de la chasse. Les deux navires, qui suivaient la direction du nord, disparurent bientôt derrière la terre.

Le temps de déjeuner devait approcher; je descendis sous la verandah avec un excellent appétit, et l'air aussi dégagé que s'il ne s'était rien passé en dehors de la routine ordinaire de la factorerie; mais hélas! il n'en était pas ainsi du lieutenant.

« Voilà une jolie affaire, monsieur, » s'écria-t-il en fixant sur moi des regards qui semblaient vouloir m'anéantir; « une très-jolie affaire, en vérité! Veuillez au moins me dire, commodore, consul, don, senor, mister, monsieur Théodore Canot, le diable sait tous les noms dont il vous plaît de vous faire appeler, veuillez me dire jusqu'à quand vous entendez retenir prisonniers dans votre infernale caverne à esclaves deux officiers de Sa Majesté Britannique? »

Il est très-vraisemblable qu'un certain nombre d'années plus tôt, ou si je n'avais pas été l'auteur de ce petit contre-temps naval, j'aurais éclaté à mon tour d'une belle rage, et donné à mon visiteur courroucé un échantillon peu agréable de mon vocabulaire espagnol; mais, à mesure qu'il s'échauffait, je devenais plus froid.

« Asseyez-vous, lieutenant, asseyez-vous ! » lui répondis-je du ton le plus calme ; « on va servir le café et vous êtes mon hôte. Rien, lieutenant, ne me fera jamais négliger les devoirs de l'hospitalité, doublement impérieux, dans une contrée aussi solitaire et aussi écartée que cette partie de l'Afrique. Veuillez vous asseoir, docteur ! Calmez-vous, messieurs. Prenez exemple sur moi. Votre *Bonito,* à l'heure qu'il est, donne sans doute une terrible chasse à l'un des navires de la flottille de don Pedro. Cela me met-il hors de moi ? cela va-t-il jusqu'à me faire manquer d'égards envers deux gentlemen qui ont daigné honorer de leur présence ma cassine de bambou ? » J'appuyai, avec une accentuation toute particulière, sur les mots « manquer d'égards, » et je vis toute suite que le champ de bataille me restait.

« Oui, messieurs, » continuai-je, « je comprends très-bien la nature de vos devoirs ; mais maintenant que vous me semblez remis d'une première émotion, ayez la bonté de me dire en quoi vous êtes à blâmer. N'êtes-vous pas venus à New-Sestros à bord d'un brick de guerre et avec un approvisionnement de six mois pour bloquer ma factorerie ? M'en suis-je même plaint ? Est-ce moi qui vous empêche de vous embarquer, si vous trouvez des Kroomen disposés à vous conduire à bord ? M'avez-vous même informé, comme il se pratique entre gens qui se rendent visite, que votre intention était de me quitter de grand matin ? Vous auriez en ce cas trouvé toutes choses prêtes pour votre départ. Enfin, pour parler à cœur ouvert, mes chers hôtes, je suis le maître ici, comme le capitaine du *Bonito* à son bord. Personne ne bouge sur ce rivage sans mon ordre exprès, et je suis convaincu que d'aussi rigides observateurs de la discipline ne contesteront pas l'utilité de la règle. Cependant, puisqu'il vous tarde de retourner faire votre croisière, vous aurez un canot, vous l'aurez à l'instant. »

« Il faudrait avoir perdu la tête, » s'écria le chirurgien, « pour accepter votre offre à l'heure qu'il est. Voulez-vous donc que nous courions après le *Bonito?* Trève de plaisanteries, don Théodore; abaissez pavillon pour le quart-d'heure, lieutenant, et laissez servir le café par ces fils de Belzébuth. »

J'ai cru devoir raconter cette anecdote pour prouver que les négriers espagnols s'amusaient de temps en temps aux dépens du lion britannique, et qu'une fois accroupi sur ses hanches, la gueule pleine et les pattes en l'air, ce digne animal était loin d'être aussi farouche qu'il l'est, dit-on, lorsqu'il part pour la guerre en compagnie de la licorne.

CHAPITRE XXXVII.

Vicissitudes nouvelles. — Je suis capturé avec un navire russe. — Voyage à Sierra-Leone. — Le caporal modèle. — Je gagne le large. Retour à New-Sestros. — Le prince Freeman et le revenant. — Présent d'un âne à Son Altesse. — Insurrection féminine contre maître baudet.

La balance de la fortune était sujette à de singulières oscillations sur la côte d'Afrique. Tantôt montait le plateau de John Bull, tantôt celui du négrier; c'était maintenant au tour du premier à reprendre l'ascendant, en représailles de mon hospitalité forcée.

Mes bons amis du *Bonito* continuèrent de croiser avec l'obstination la plus provoquante en face de New-Sestros, en sorte que, pendant plusieurs mois, je ne reçus guère de visiteurs de Cuba. Finalement, contraint d'aller chercher des approvisionnements dans une des colonies voisines, je profitai de l'occasion d'un navire russe qui tra-

fiquait le long de la côte; mais justement en vue de notre destination, un croiseur anglais visita le *Galopsik*. Ses papiers étaient en règle, l'innocence du navire incontestable. Je croyais donc que le lieutenant Hill abrégerait sa visite et s'empresserait de regagner son brick « le Sarrasin; » mais un certain pont, dit pont à esclaves, et un nombre inusité de barils d'eau, éveillèrent les soupçons de cet officier. Au lieu de nous laisser poursuivre notre route, il nous gratifia d'un détachement d'hommes de son équipage, chargés de nous garder comme une prise et de nous conduire à Sierra-Leone!

Ce n'était pas à moi de protester contre une mesure si arbitraire, puisque je n'avais aucune part de propriété dans le navire. Je fis seulement observer, qu'en ma qualité de simple passager, on ne pouvait refuser de me débarquer avant ce nouveau voyage.

« Vous vous trompez fort, monsieur, » fut la prompte réplique du lieutenant Hill; « votre présence est un fait matériel très-grave : il peut entraîner la condamnation du navire. »

Evidemment j'avais été reconnu par quelques-uns des Kroomen qui se trouvaient à bord du croiseur, et ma malheureuse renommée équivalait pour le *Galopsik* à une voie d'eau à fond de cale.

A notre arrivée à Sierra-Leone, les choses allèrent de mal en pis. La cour ne trouva pas de causes suffisantes pour condamner le navire russe, mais elle résolut de l'envoyer en Angleterre; et quand je renouvelai ma demande, si rationnelle pourtant, d'une mise en liberté immédiate, on me répondit qu'il était de toute nécessité que j'accompagne le navire.

Cette décision inique renversait tous mes plans; un pareil voyage entraînait la ruine de New-Sestros; mes baracoons regorgeaient de noirs, mais il n'y avait pas un mois de provisions de bouche dans mes magasins; le

commis, qui me remplaçait momentanément, était complétement incapable de diriger un établissement de cette importance pendant mon absence prolongée.

C'était le cas ou jamais de prendre la poudre d'escampette.

Trois vaisseaux de guerre se trouvaient à l'ancre à l'arrière et à l'avant de notre navire; on ne permettait à aucun canot, venant du rivage, de nous accoster, et pendant la nuit, deux soldats de marine et quatre matelots montaient la garde sur le pont. Il y avait quelque audace à méditer des projets de fuite en face de tant d'argus; mais quelle autre alternative? Irais-je m'amuser à suivre un procès en cour d'amirauté ou de chancellerie en Angleterre, tandis que la famine assiégerait mes baracoons en Afrique?

Personne n'avait été enlevé du navire russe depuis sa saisie; on nous laissait même la liberté des mouvements et des communications à bord, aussi longtemps que la prévention ne s'était pas transformée en condamnation légale. Le capitaine, espagnol de naissance, était une de mes vieilles connaissances; le commis aux vivres et le contre-maître ne demandaient pas mieux que de me seconder dans toute tentative pour recouvrer ma liberté.

Je conçus le plan d'un grand gala, par lequel le capitaine du *Galopsik* serait censé fêter l'aniversaire de sa naissance. Il n'y avait pas à tarder, le plus tôt était le mieux; il nous fallait seulement faire les apprêts du festin.

Nous tuâmes, comme on dit, le cochon gras, et comme je ne quittais jamais la maison sans me munir d'or, notre cellier se trouva soudain garni de champagne et d'eau-de-vie.

Tout alla pour le mieux. Après avoir empâté les plus gloutons, nous nous mîmes à boire comme des Suisses de l'ancien régime, et à porter toast sur toast au capi-

taine. Peu à peu la contagion s'étendit, selon l'usage, de la grande chambre à la cabine, et la gaîté fut mise à l'ordre du jour pour toute la nuit. Les gardiens de la prise invités à prendre leur part de la bombance universelle, se donnèrent garde de refuser. Malaisément le lion britannique résiste à l'appât du rosbif froid et de l'eau-de-vie. Le premier quart trouva tout le monde en liesse, tout le monde heureux comme un roi, à une exception près pourtant, celle du caporal commandant les soldats de marine.

Ce caporal ne badinait pas, bien s'en faut, et dès l'origine, j'avais craint de trouver en lui notre pierre d'achoppement. C'était un véritable automate militaire, régulier comme une horloge dans tous ses mouvements, irréprochable dans sa tenue, brossé, ciré, luisant, ce qu'on appelle une miss Nancy dans les régiments anglais. Il ne mangeait, ne buvait, ne parlait, ne souriait ce jour-là plus que les autres, mais il arpentait le pont d'un air refrogné, plus raide qu'une barre de fer, bien résolu à se maintenir au moins lui-même sous l'empire de la discipline. Je doute fort que Sa Majesté Britannique ait à son service un plus loyal et plus incorruptible serviteur que le caporal Blunt, si ce fonctionnaire modèle n'a pas succombé depuis à la malaria africaine.

Dans la prévision que la soirée ne s'écoulerait pas sans quelque incident de nature à attendrir le cœur du terrible caporal, j'avais mis dans ma poche une petite fiole destinée à le faire ronfler vingt-quatre heures au moins d'une seule traite; mais jusqu'ici rien n'avait pu rompre le talisman d'une sobriété inspirée par le culte de la discipline. Le caporal Blunt continuait de circuler sur le pont d'un pas que le son du tambour n'eût pu rendre plus régulier. Les heures s'écoulaient et je le voyais toujours le même, aussi compassé, aussi morose, aussi inflexible, droit comme une baguette de fusil.

Après la chute du caporal Blunt, qui pourra se croire encore inébranlable sur ses jambes? Il ne fut vaincu, il est vrai, que par surprise.

« Dieu me soit en aide, caporal, » lui dit l'officier chargé de commander la prise; « mais au nom de tous les diables, pourquoi ne pas larguer un ris ou deux de ce solennel visage? Pourquoi ne pas porter un toast avec nous au capitaine Gaspard et à don Théodore? Auriez-vous peur du cidre, par hasard? »

« Du cidre, capitaine? » répondit le caporal avançant à l'ordre, avec un salut militaire.

« Oui, du cidre, par tous les diables! » repartit le lieutenant. « Rien que du cidre! Que diantre voulez-vous donc que boivent des gens sobres comme nous? »

« Ma foi, lieutenant, » reprit le caporal, « si ces bouteilles qui pétillent, et dont le capitaine espagnol remplit les verres à pleins bords, ne contiennent que du cidre, et si, le cidre n'est pas contre le règlement après huit heures; si d'un autre côté, lieutenant, vous m'ordonnez d'en boire un verre, il me faudra bien obéir à l'ordre de mon supérieur! »

« Peste soit des sermons et des règlements! » interrompit le lieutenant, et remplissant un verre, il le tendit au caporal qui le vida d'un trait. Le verre vide ne fut pas plus tôt rendu par le subalterne qu'il se trouva rempli de nouveau.

« Mille fois obligé, lieutenant, » dit alors le caporal Blunt, « mille fois obligé, mais j'aime autant n'en pas boire davantage, si cela est égal à votre honneur. »

« Cela ne m'est pas égal, bien s'en faut! mon cher Blunt. Il est de règle universelle entre gens qui se respectent, soit à bord, soit à terre, de vider son verre quand il est plein, et de le vider jusque au fond, à moins pourtant qu'on n'y laisse une goutte, une seule, pour la répandre sur la table en l'honneur de sa belle. Vite, avalez-moi

ce cidre-là. Et maintenant, Blunt, mon garçon, que vous avez enfoncé, comme on dit, le premier clou, j'insiste pour qu'il soit porté à la ronde un toast à cette même belle dont vous parliez justement. »

« Moi, lieutenant? »

« Vous, caporal! »

« Je n'ai parlé d'aucune belle, autant que je m'en souvienne, lieutenant, et sur mon honneur de soldat, je n'ai rien eu de pareil depuis vingt ans, et depuis une après-dîner d'été, lorsque Jeanne... »

« Ah çà, caporal, vous ne prétendez pas, j'espère, contredire votre supérieur? Seriez-vous le premier sur ce navire à donner un exemple d'indiscipline? »

« Dieu m'en préserve, lieutenant. Jamais pareille pensée n'est entrée dans mon esprit. »

Le troisième verre de champagne, déguisé en jus de pomme, fit son effet, et moins d'une demi-heure après, il n'y avait pas de plus burlesque figure sur le pont que le pauvre caporal, dont le col militaire, serré comme un étau, tenait forcément le cou droit, mais qui faisait de vains efforts pour fixer ses orteils sur le plancher du pont. Blunt, l'immaculé Blunt, était incontestablement gris.

Par le fait, et je le dis avec tout le respect dû aux officiers et soldats de Sa Majesté Britannique, surtout lorsqu'ils gardent une prise, il n'y avait plus un homme sobre sur le pont ni dans la cabine, à mon exception et à celle du capitaine espagnol, qui engagea le lieutenant anglais à faire une partie de tric-trac ou de dominos. L'équipage cuvait, de son côté, mon champagne et sommeillait çà et là sur le pont, tandis que le contre-maître me préparait un aviron sur l'avant, pour m'aider à gagner le rivage.

Il était près de minuit, quand je me déshabillai; je laissai mes vêtements sur mon lit et ma montre accrochée

au-dessus du chevet; je fis un petit paquet d'une chemise de flanelle et d'une paire de culottes, et j'attachai ce paquet derrière mon cou. Remonté ensuite sur l'avant, et tenant l'aviron sous mon bras, je me laissai glisser du bossoir dans l'eau.

Non-seulement la nuit était très-noire, mais une bourrasque accompagnée de pluie et de tonnerre contribuait à cacher ma fuite et à écarter les requins de ma route. Je ne tardai pas à atteindre un village indigène où un Krooman, qui m'avait connu à Gallinas, se tenait prêt à m'offrir un abri.

Le lendemain le mousse de la cabine ne me trouvant pas selon l'habitude sur le pont, porta mon café dans la grande chambre où il supposait que je pouvais encore être enseveli dans un comfortable oubli des choses de ce monde, après le gala de la veille; mais l'oiseau s'était envolé. On retrouva bien ma malle, mes habits, ma montre tels que je les avais laissés au moment de me mettre au lit; les draps même étaient dérangés et foulés comme si j'avais dormi, mais le lit était vide. L'enquête ne parut pas laisser de doute sur mon destin; j'avais dû me lever pour prendre le frais pendant la nuit, et tomber par-dessus bord; à l'heure qu'il était, les requins de la côte d'Afrique digéraient le pauvre don Théodore! Le bruit de ma mort atteignit bientôt le rivage. Beaucoup de gens secouèrent la tête d'un air sceptique en entendant dire que le célèbre négrier Canot avait été victime de Bacchus. Les résidents anglais, qui me connaissaient moins, crurent tout ce qu'on leur dit, mais je n'ai jamais pensé que le brave marin, au cœur chaud, qui commandait la prise, se soit laissé prendre à ces faux signaux.

Pendant huit jours, je demeurai caché au milieu des nègres amis, et du fond de ma cachette, je pus voir le *Galopsik* mettre à la voile sous l'escorte du Sarrasin. Ma retraite ne m'empêcha pas de recevoir les offres de service

des honorables commerçants de la colonie avec qui j'avais déjà été en relations commerciales, et qui me savaient de l'argent et du crédit. Cela me permit de faire des achats pour ma factorerie, et le huitième jour, aussi complétement équipé que je pouvais le désirer, je dis adieu à la juridiction anglaise et montai sur un navire portugais pour regagner New-Sestros.

Chemin faisant, notre navire s'arrêta à Digby où j'embarquai trente et un noirs et une couple de solides canots avec leurs Kroomen pour pouvoir mettre à terre sur un point quelconque de la côte ma cargaison humaine, si je rencontrais un croiseur.

La nuit ne tarda pas à nous envelopper, nuit noire et pluvieuse. Le vent soufflait par rafales ou se taisait complétement. Il était près d'une heure quand la vigie annonça deux navires sous le bossoir du vent; aussitôt les canots furent lancés, garnis de rameurs et remplis de vingt noirs de la cargaison qui gagnèrent la côte avant que les nouveaux venus nous présentassent leurs civilités. Dix esclaves restaient encore à bord ; comme il était dangereux de les aventurer dans notre propre chaloupe, nous renversâmes celle-ci sur le pont, et les drôles s'y blottirent sous le vent du pistolet d'un matelot, chargé de les faire rester tranquilles en cas de recherche.

A peine nos lumières étaient-elles éteintes dans la cabine et dans l'habitacle, que nous entendîmes le mouvement cadencé des avirons d'un vaisseau de guerre. En peu d'instants le canot nous accosta, l'officier fut sur le pont et sa visite terminée sans incident d'aucune espèce. Les noirs cachés sous la chaloupe restèrent muets comme la tombe; on ne trouva rien qui fût de nature à rendre la *Maria* suspecte, et l'officier du croiseur nous congédia avec une bénédiction de la main gauche pour l'avoir fait lever par une nuit si peu comfortable. Le lendemain au

point du jour nous atteignîmes New-Sestros où mes dix noirs furent aussitôt débarqués.

Ce n'était malheureusement pas le dernier acte de la comédie. Midi n'avait pas encore sonné, lorsque le « Dolphin (1) » jetant l'ancre à portée de voix de la *Maria*, la réclama tout bonnement comme une prise légitime. Dans l'obscurité et la précipitation de l'embarquement des vingt premiers noirs expédiés à terre, l'un d'eux s'était laissé glisser par-dessus bord avec une pagaye, et parvenu à se soutenir au-dessus de l'eau jusqu'au point du jour, il avait été recueilli par le croiseur de la gueule duquel nous nous étions échappés la nuit précédente. L'histoire du nègre et du tour que nous avions joué à son embarcation irrita au plus haut point le commandant anglais, et la pauvre *Maria*, renvoyée à Sierra-Leone sous bonne garde, paya les pots cassés.

Mon retour à New-Sestros devint le signal de grandes réjouissances. On avait fait courir sur ma capture les histoires les plus bizarres et les plus contradictoires. Lorsque le récit de ma mort à Sierra-Leone, à la suite d'une orgie, arriva aux oreilles de don Pedro, mon intelligent patron n'hésita pas à révoquer la chose en doute, d'après un vieil axiôme de droit : Qui veut trop prouver ne prouve rien. J'avais pu tomber dans l'eau comme un autre, mais attribuer ma mort à un excès d'ivrognerie, c'était tomber dans l'absurde. Il était, quant à lui, certain de me voir incessamment reparaître.

Le pauvre prince Freeman n'avait pas pour apprécier les hommes et les choses le jugement et l'expérience de don Pedro. Lui aussi avait appris ma mort; mais imbu, comme il l'était, des superstitions de son pays, rien ne put le faire croire à ma réapparition, tant qu'il n'eut pas envoyé à ma factorerie une sorte de commission présidée

(1) Le *Dauphin*.

par son fils pour constater que j'étais bien ressuscité en chair et en os. Après le rapport affirmatif de ses commissaires, il s'empressa de venir me féliciter. Toutefois, au moment où je lui tendais les deux mains pour le mieux accueillir, je le vis reculer avec défiance.

« Comptez vos doigts! » s'écria-t-il. « Comptez vos doigts, don Théodore. »

« Volontiers, » lui dis-je, « mais pourquoi donc? Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix! »

« Très-bien! très-bien! » ajouta le prince en me prenant les mêmes doigts pour les recompter. « Les hommes blancs ont répandu tant de mensonges au sujet du commodore! Ils disaient que John Bull l'avait fait prisonnier et lui avait coupé les doigts pour l'empêcher d'écrire des livres pour se moquer de lui. » Par livres il entendait les lettres au moyen desquelles les innocents indigènes s'imaginaient que je trompais et jouais tous les croiseurs de Sa Majesté Britannique.

Pendant mon absence, un capitaine de navire français, l'un de mes amis les plus attentifs, avait laissé à New-Sestros un âne amené du Cap Vert, pour mon divertissement spécial, lorsque l'envie me prendrait de faire une promenade à cheval. Je résolus tout de suite de faire présent de ce véhicule à longues oreilles à Freeman lui-même, convaincu qu'ils sympathiseraient; mais avant la fin de la semaine, le malencontreux quadrupède s'en revint trottant menu à la factorerie avec un message du prince. Ce genre de monture, disait le message, pouvait convenir à un célibataire comme moi, mais l'infernale voix de l'animal suffisait pour faire avorter un harem entier et toutes les honnêtes femmes du royaume! La nouvelle du renvoi de l'âne, et les causes qui le motivaient s'étant répandues avec la rapidité de l'éclair, toutes les femmes s'insurgèrent contre maître baudet, et je n'eus de repos qu'après m'é-

tre débarrassé de ses sérénades en l'envoyant à Monrovia, où le beau sexe, plus civilisé, avait eu le temps de se familiariser avec toute espèce d'ânes.

CHAPITRE XXXVIII.

Confession du matelot Sanchez. — Chapitre d'horreurs. — Histoire de don Miguel. — Vengeance d'un pirate. — Auto-da-fé en mer. — La pomme de discorde. — Jenken et les cannibales. — Atroce spectacle. — Je suis mis à rançon. — Périls sur la côte. — Une trombe africaine. — Gare les requins! — Terribles épreuves.

J'occupais d'habitude à New-Sestros un commis, un garde-magasin, et quatre matelots, tous blancs et gens capables de m'aider dans le gouvernement de mes baracoons.

Un de ces matelots mourut d'hydropisie, et, à l'instant où j'écris ces lignes, le souvenir de sa mort me revient trop vivement à l'esprit pour ne pas la raconter comme un des événements caractéristiques de mon séjour sur la côte d'Afrique.

Sanchez était, je crois, Castillan de naissance, du moins sa parfaite connaissance de la langue espagnole, aussi bien que son nom et son extérieur, m'induisirent à penser que la plus grande partie de sa vie avait dû s'écouler, comme nous disions, sous le bouclier de saint Jacques. Le pauvre diable traîna longtemps, mais l'existence des Européens dans l'Afrique occidentale, n'étant guère qu'une maladie prolongée, nous remarquions à peine ses chairs boursouflées, sa peau cadavéreuse, tant qu'il pouvait se tenir assis, le fusil en main, à la porte des baracoons. A la fin cependant force lui fut de garder le lit. Nous eûmes alors recours à tous les remèdes

que nous connaissions; mais la sommation était péremptoire, la sentence sans appel ni répit.

Le matin de sa mort, Sanchez me fit appeler, et après avoir renvoyé la négresse et les deux vieux camarades qui veillaient fidèlement à son chevet, il m'expliqua qu'il sentait sa fin prochaine et ne voulait pas partir sans soulager son âme par une confession générale.

« Voilà cinq onces d'or , don Théodore, » me dit-il, «c'est tout ce que j'ai pu épargner en ce monde. Soyez assez bon pour les faire parvenir après ma mort à ma sœur, qui est marié à Matanzas. Me le promettez-vous?...

« Je vous le promets...

« Et maintenant, don Théodore, » poursuivit-il, « il faut que vous receviez ma confession. »

Je ne pus réprimer un sourire : « Mon bon José, je ne suis pas un *padre*, vous le savez. Un *clerigo* ne figure guère non plus dans le personnel d'une factorerie d'esclaves. Je n'ai pas qualité pour vous absoudre de vos péchés; et quant à mes prières, mon pauvre ami, impuissantes pour mes propres péchés, je le crains bien, si l'heure du repentir sonnait, comment seraient-elles efficaces pour les vôtres?»

« Peu importe, *mi capitan,* » répondit le moribond ; «que vous soyez prêtre ou toute autre chose, cela n'y fait absolument rien. Telle est la loi de l'Eglise, don Théodore, et la confession une fois reçue, notre âme est plus aisée de voile, lors même qu'on n'a pas un *padre* véritable sous la main pour larguer les écoutes et laisser les péchés s'envoler aux quatre vents du ciel. Écoutez-moi donc, *mi capitan*, ça ne sera pas long.

» Il y a bien des années que je partis de la Havane avec ce fameux négrier, Miguel, dont vous avez entendu raconter l'assassinat sur sur la côte. Notre navire, bon marcheur et pourvu d'une cargaison appropriée à l'entreprise, atteignit le Cap Mont après un rapide voyage, mais l'en-

droit se trouvait si dépourvu d'esclaves, que nous côtoyâmes les récifs jusqu'à ce qu'un Krooman de Mesurado nous apprît que dans moins d'un mois la marchandise demandée abonderait au Petit-Bassa. Miguel embarqua aussitôt le sauvage avec son canot, et le lendemain nous arrivions à notre destination nouvelle.

» Miguel fut accueilli avec empressement par les chefs, qui lui offrirent un lot choisi de nègres pour une partie de notre cargaison, et l'invitèrent à demeurer avec le reste et à établir une factorerie, ce à quoi il consentit. Notre brick s'en retourna donc à la Havane avec une petite cargaison d'esclaves, tandis que je restai à terre avec deux hommes de l'équipage pour aider le capitaine à faire les constructions nécessaires et à les mettre en état de défense.

» Quelques semaines nous suffirent pour élever nos baraques de bambous et commencer un trafic pour l'alimentation duquel Miguel entra en relations avec le Cap Mesurado, payant en doublons et recevant sa marchandise par des navires dont les équipages se composaient de nègres africains.

» Notre capitaine ne lésinait sur rien. Deux repas abondants étaient servis tous les jours à ses amis et à tout le monde dans la factorerie. Personne ne quittait sa maison affamé ou mécontent. Quand les colons arrivaient dans leurs bateaux avec leurs marchandises, ou venaient à pied du Cap à notre établissement, Miguel se tenait toujours aux aguets pour les recevoir et les bien accueillir. Parmi nos nombreuses pratiques, aucune n'occupait une plus haute place dans l'estime de notre chef, qu'un certain T... Rarement il visitait nos baracoons sans emporter quelque présent, en dehors des conventions marchandes.

» Au temps marqué, notre brick revint de la Havane, avec une cargaison de rhum, de tabac, de poudre et une

caisse de doublons; mais il avait ordre de toucher au Cap Vert pour changer de pavillon. Dans l'intervalle les colons du Mesurado cherchèrent querelle aux chefs de Trade-Town, et soutenus par un navire américain, sous pavillon colombien, ils débarquèrent un corps de troupes et détruisirent les baracoons espagnoles (1).

» La ruine d'une factorerie espagnole ne pouvait être envisagée de sang-froid par notre capitaine. Il ne manifesta néanmoins sa manière de sentir à cet égard que par une froideur inaccoutumée envers les colons et la suppression des largesses auxquelles il les avait accoutumés.

»Les Monroviens n'étaient pas gens à se laisser rebuter par un peu de mépris. Ils avaient d'ailleurs flairé la caisse de doublons, et Miguel, après tout, se montrait encore assez bon diable. Ils étaient donc, à les entendre, ses amis plus que jamais ; tout le mal fait à ses compatriotes devait être imputé aux Colombiens et non aux colons. Telles étaient les protestations constantes des Monroviens, lorsqu'ils venaient isolément ou par escouades nous rendre visite après le pillage de Trade-Town. T..., en particulier, faisait les plus bruyantes protestations d'amitié, et ses manières avaient un tel cachet de sincérité, que peu à peu Miguel lui rendit toute sa confiance.

» Les choses avaient insensiblement repris leur paisible cours, quand T... s'arrêta à notre mouillage avec plusieurs passagers pour le Grand-Bassa. Selon l'habitude lors de pareilles visites, toute la compagnie dîna avec Miguel à quatre heures de l'après-midi, et nous quitta à six avec un présent de vivres et de liqueurs.

» Vers huit heures, quelques coups frappés à notre porte, invariablement fermée à la chute du jour, nous

(1) Le capitaine Canot se borne à rapporter ici les dires du matelot Sanchez, et ne se porte aucunement garant de leur exactitude.

annoncèrent le retour de nos convives, qui réclamaient l'hospitalité pour la nuit. Ils avaient attendu, disaient-ils, une couple d'heures sur le rivage, dans l'espoir de pouvoir regagner leur navire, mais la violence du ressac était telle qu'aucun Krooman n'osait entreprendre de les conduire au-delà des brisans.

» Une pareille prière ne pouvait trouver sourd le cœur d'un courtois Espagnol. Sur la côte, d'ailleurs, l'hospitalité est de droit rigoureux. Miguel ouvrit la porte, et au même instant, il tomba raide mort sur le seuil, le crâne fracassé par une balle. Plusieurs coups de fusil furent déchargés; la maison se remplit de colons. J'étais alors occupé dans les baracoons Quand je voulus me montrer, je vis les assaillants en si grand nombre que, franchissant la clôture, je me réfugiai dans la forêt, où je fus recueilli par des indigènes amis.

» Je restai plusieurs semaines avec eux jusqu'à ce que l'on envoyât de Gallinas un canot pour ma délivrance. De Gallinas je partis pour Cuba, où j'appris le premier à nos armateurs la nouvelle du pillage de la factorerie et de l'assassinat de Miguel.

» Après plusieurs autres voyages à la côte d'Afrique, voyages généralement heureux, je prenais un soir le frais sur le paseo à la Havane, lorsque je rencontrai le frère de Miguel. Il m'offrit l'emploi de contre-maître sur un brick qu'il équipait pour l'Afrique; j'acceptai sur l'heure.

» Un mois après nous étions en vue du Cap Mesurado. Pendant plusieurs jours, nous croisâmes entre ce cap et le Grand-Bassa, évitant tous les navires à large envergure qui se montraient à l'horizon. Enfin nous aperçûmes un petit bâtiment qui louvoyait près de la côte. Nous lui tînmes compagnie durant quelques heures, et soudain, mettant à profit le moment où il s'était écarté du rivage, nous lui donnâmes la chasse en lui coupant le retour.

» C'était par une belle après-midi ; il s'en fallait encore d'une heure que le soleil quittât l'horizon, quand nous accostâmes l'étranger. Je crus aussitôt reconnaître plusieurs visages jadis familiers à notre factorerie; mais quelle fut ma surprise en voyant T... lui-même apparaître sur le passavant et nous héler en espagnol.

» A peine eus-je le temps de montrer le mécréant à mes camarades. En un clin d'œil, il fut dans nos griffes. Nous laissâmes néanmoins le soleil se coucher avant d'imaginer un supplice proportionné à son crime. Ses cinq compagnons, chargés de doubles fers, furent jetés dans la cale; on recloua sur eux les écoutilles. Cela fait, nous enchaînâmes le meurtrier de Miguel au grand mât, et, pour plus de sûreté, ses bras étendus en croix furent fixés au pont par de grands clous enfoncés à travers ses mains. Nous amoncelâmes ensuite toutes les voiles du petit schooner sur le pont où l'on répandit deux barils de goudron, et nous jetâmes un brandon allumé au milieu de ces matières inflammables. Notre brick toua le schooner pendant quelques instants pour voir si les flammes l'enveloppaient tout entier; alors nous le laissâmes aller avec un bruyant *adios!* C'était un magnifique coup d'œil que cet auto-da-fé sur la mer, au milieu des ténèbres!

» Ma confession est finie, don Théodore. Depuis cette nuit-là je ne suis pas entré une seule fois dans une église; je n'ai pas accosté une seule fois un padre; mais je ne voulais pas mourir sans envoyer l'argent à ma sœur et sans pouvoir faire dire une messe dans quelque paroisse pour le repos de mon âme! »

Ma conscience me disait fort bien que j'étais peu propre à donner au pauvre diable les consolations spirituelles requises en pareil cas, mais en lui promettant de remplir ses volontés dernières, je ne pus m'empêcher de lui demander s'il se repentait sincèrement d'un acte si atroce.

« Oh! oui, don Théodore! » soupira-t-il, « je m'en

repens mille fois. Pendant bien des nuits, seul à faire mon quart en mer, ou là-bas près de cette palissade, marchant de long en large autour de la baracoon, j'ai pleuré comme un enfant en songeant à la cruelle destinée de l'innocent équipage du petit schooner; quant à l'assassin de don Miguel!... » ajouta Sanchez et sans en dire davantage, il me regarda un instant d'un air hagard, frissonna et retomba sur sa couche; il était mort!

L'histoire du vieux matelot, depuis longtemps mis au ban de la société, pouvait contenir des exagérations et se ressentir du naufrage d'un esprit qui se laissait entraîner à la dérive dans l'éternité. Je ne puis croire, par exemple, à l'accusation portée par lui contre les colons de Monrovia; mais j'ai reproduit son récit comme un échantillon des scènes horribles qui ont trop souvent ensanglanté les rivages de l'Afrique occidentale.

Pendant ma première visite à Digby, j'avais promis, peut-être à la légère, à mes amis qui faisaient la traite, de venir dans cette station ou tout au moins d'y envoyer des marchandises et un commis pour établir une factorerie. Tenant à remplir ma promesse, je profitai de la première occasion pour y expédier, sous la garde d'un jeune et intelligent matelot, les marchandises que je croyais propres à chatouiller le goût nègre.

Il existait à Digby deux villages gouvernés par des cousins qui jusqu'alors avaient vécu en bonne harmonie; mon entreprise marchande devint pour eux la pomme de discorde. Un établissement aussi important qu'une factorerie sous la juridiction du plus jeune des deux chefs porta ombrage au plus vieux. Son village ne put se vanter, comme l'autre, de posséder un dépôt de marchandises et un homme blanc; il n'eut pas de taxe lucrative à lever sur le trafic étranger, et il n'en fallut pas plus pour créer entre les deux parents une rivalité implacable.

Or, les nègres d'Afrique n'ont pas pour habitude

d'exhaler leur colère en vaines paroles. Bientôt on fit dans les deux villages des préparatifs de défense et d'attaque; leur enceinte fut palissadée et gardée jour et nuit par de nombreuses sentinelles. Parfois même on tentait des razzias sur le territoire ennemi, mais, vu la vigilance égale des deux chefs, le mal se bornait à l'enlèvement de quelques enfants et de quelques femmes qui s'écartaient trop en allant chercher du bois à la forêt ou de l'eau à la rivière.

L'ardeur du chef favorisé par l'établissement du comptoir s'accommodait mal de cette petite guerre. Après une couple de mois ainsi perdus, il prit à sa solde un certain nombre de Bushmen, commandés par un bandit nommé Jenken, lequel s'était fait un renom dans tout le pays par sa férocité. Jenken et ses satellites étaient à la lettre des cannibales; jamais ils n'entraient dans le sentier de la guerre sans s'engager à gorger tout leur monde de chair humaine à leur retour.

Plusieurs attaques tentées par Jenken contre les villages de l'autre cousin étant demeurées sans résultat, ces farouches auxiliaires rentrèrent dans leurs tanières. Il y eut une trève momentanée. Le plus jeune des deux chefs fit des propositions d'accommodement au plus vieux, et deux mois environ s'écoulèrent dans une paix apparente.

Mes affaires m'ayant appelé à Gallinas durant cette trève, je jetai en passant un coup d'œil à Digby, dans l'intention de gratifier à son tour le chef mécontent d'une factorerie et d'un agent si je trouvais la spéculation avantageuse.

Le soleil se couchait au moment où j'atteignis le rivage. Comme il était trop tard pour débarquer mes marchandises, je remis au lendemain matin l'approvisionnement des deux places. Mon arrivée fut le signal de grandes réjouissances. Le chef jusqu'ici négligé tomba dans des

transports de joie en apprenant qu'il allait avoir à son tour une factorerie et un homme blanc. Tout son village se livra à la plus folle allégresse; on brûla de la poudre à foison; des galons d'eau-de-vie furent distribués aux deux sexes; les danses et le vacarme continuèrent jusqu'après minuit. Alors seulement le sommeil de l'ivresse amena le silence. Je dormais de mon côté comme un sourd.

Vers trois heures du matin, les cris des femmes et des enfants m'arrachèrent à ma torpeur léthargique. A ces cris se mêlaient des décharges de mousqueterie. Soudain on frappa à coups redoublés à ma porte; le chef nègre apparut et m'invita à fuir. « Le village était assiégé; les principaux guerriers réduits à se frayer un passage; toute résistance était vaine; ils étaient trahis; personne n'avait défendu les palissades. »

J'ouvrais la porte pour complaire à cet avis, quand mes Kroomen, qui connaissaient mieux que moi la nature du pays, me dissuadèrent de partir, en m'assurant que les assaillants se composaient sans aucun doute des habitants du village rival et de Bushmen, temporairement congédiés pour tromper leurs adversaires. Au dire des Kroomen, je n'avais rien à craindre en ne bougeant pas; on pourrait se saisir de ma personne, et même m'emprisonner, mais après une courte captivité, mes capteurs seraient assez contents d'accepter ma rançon. En essayant au contraire de fuir, nous nous exposions à être tués par erreur.

J'avais tant de confiance dans le courage et la fidélité de la petite troupe qui m'accompagnait en double qualité de rameurs et de gardes-du-corps, que j'éprouvai peu d'alarmes personnelles en entendant les hurlements des sauvages qui massacraient tout ce qu'ils rencontraient et les cris de leurs victimes. Bientôt notre porte, battue en brèche, tomba devant le farouche Jenken, qui, la tor-

che à la main, nous somma de nous rendre prisonniers.

Ce n'était pas le cas de résister, si bien armés que nous fussions. Dans ces temps où les revolvers étaient inconnus, la disproportion du nombre était trop formidable. Nous aurions été submergés par une seule vague de cette multitude furibonde. Le chef barbare choisit notre maison pour son quartier-général. On amenait prisonniers sur prisonniers. A chaque instant le bruit de la lourde massue de guerre écrasant des crânes humains, et les cris déchirants des femmes annonçaient que l'œuvre de mort n'était pas encore achevée; cependant les ténèbres allaient cesser de couvrir ces scènes d'horreur. Le crépuscule se glissait à travers les barreaux de notre prison; on finit par ne plus entendre que les sanglots et les lamentations des femmes et des enfants.

Tous les guerriers s'étaient réunis autour de leur infernal chef. Une sorte de palaver se tenait presque sous nos yeux. Il était rare qu'un Bushman arrivât à ce rendez-vous sans charrier un cadavre mutilé qu'il ajoutait au tas déjà amassé au centre de la cour. Bientôt toutes les avenues furent remplies de sauvages. Les chefs s'enivraient de rhum, tandis qu'on entendait à une distance de plus en plus rapprochée, le son des tambours, des cornets et des cloches de guerre. Au bout de quinze minutes environ, je vis apparaître une procession de femmes, dont les membres nus étaient bariolés de craie et d'ocre. Chacun de ces démons femelles était armé d'un couteau et portait dans l'autre main un trophée de cannibale. La femme de Jenken, très-corpulente et qui pouvait avoir quarante-cinq ans, tenait, pour sa part, suspendu par un pied le cadavre d'un enfant arraché du sein de sa mère. Au moment où les yeux de cette furie d'enfer rencontrèrent ceux de son mari, les deux horribles créatures poussèrent un cri de joie féroce, et l'enfant lancé en l'air fut

rattrapé sur la pointe d'une lance. Ces dames sentirent ensuite le besoin de se rafraîchir ; on leur offrit comme aux principaux guerriers un mélange de rhum, de poudre et de sang dont les brutes s'abreuvèrent à l'envi, et qui les fit bientôt chanceler dans une ronde sauvage autour de leurs victimes. Les femmes dansaient et chantaient, les hommes applaudissaient. Puis le cercle se rompit tout-à-coup, et chaque femme se précipita avec un cri de bête fauve sur un des prisonniers blessés, réservés pour le dernier sacrifice; par une hideuse ironie, elles leur prodiguaient de cyniques embrassements.

Dans les forêts de l'Afrique, j'ai vu le tigre bondir sur sa proie, s'acharner sur elle, mais rassasier enfin sa soif de sang et abandonner le cadavre; ces noires Africaines étaient bien moins miséricordieuses. Leur plus vive jouissance consistait dans l'invention de tortures qui ne tuaient pas. Ce spectacle effroyable exerçait sur moi je ne sais quelle fascination satanique. J'essayais en vain d'en détourner les yeux. Hommes et femmes mutilaient à l'envi les morts et les blessés, et dans cet assaut de cruauté les femmes laissaient les hommes bien loin derrière elles. La reine de ces harpies, la femme de Jenken, présidait à cette boucherie et recueillait pour sa part les cervelles, friandise réservée au banquet des chefs.

Quand la dernière victime eut expiré dans de lentes tortures, un grand feu fut allumé et l'odeur de la chair humaine remplit l'air; mais les cannibales ne laissaient guère au festin le temps de cuire; ils s'arrachaient les morceaux encore saignants. Au milieu de cette révoltante orgie, un nouveau cri de triomphe retentit. La femme encore vivante du chef vaincu apparut empalée sur une perche. On creusa un trou en terre; on y planta la perche, et des fagots furent entassés tout autour; mais on n'avait pas encore mis le feu que l'infortunée expirait, au grand désappointement de tous ces monstres.

Je ne sais combien de temps durèrent ces horreurs, car je ne vis plus rien qu'à travers un voile, après l'épisode de la femme du chef. Les Bushmen empaquetèrent dans des feuilles de bananiers les débris du gala, pour les porter à leurs amis de la forêt. La tête avait fini par me tourner comme le cœur. Pris de vertige, je tombai à terre comme un homme frappé d'une apoplexie foudroyante, et je ne revins à moi qu'à l'approche de la nuit, lorsque mes fidèles Kroomen m'eurent transporté dans le village du vainqueur, où ma rançon fut fixée au prix de vingt esclaves.

On ne me fera pas, j'espère, l'injure de croire que je restai un instant de plus à Digby, ou que je voulus jamais rien avoir à démêler avec ces cannibales après la tragédie que je viens de raconter, et dont j'avais été l'involontaire origine

L'aube du jour n'apparaissait pas encore au-dessus des cimes de la forêt et j'étais déjà sur le rivage prêt à m'embarquer pour Gallinas. Comme il faisait alors pleine lune, le ressac était si violent qu'on hésitait à lancer mon canot; mais j'éprouvais tant d'horreur et de dégoût pour ce lieu maudit qu'à tout risque je voulus partir. Après m'être débarrassé de mes plus lourds vêtements, j'entrai dans un canot indigène, conduit par un seul homme, et nous nous lançâmes à travers les brisans. Nos provisions se composaient de trois bouteilles d'eau-de-vie, d'une cruche d'eau et d'un panier de manioc; j'avais enveloppé mes vêtements et mes papiers dans une toile goudronnée. Malgré la mer houleuse, nous atteignîmes de bonne heure le lendemain matin le voisinage de Gallinas. Mes amis espagnols me reconnurent du rivage avec leurs excellents télescopes, à mon costume habituel de croisière, une chemise de flanelle rouge et un chapeau de Panama; mais, au lieu d'accourir au rivage pour me souhaiter la bien-venue, je les vis à ma grande surprise

hisser le drapeau noir, signal ordinaire pour les négriers de se tenir sur leurs gardes.

Mon Krooman interpréta tout de suite cette dépêche télégraphique par l'impossibilité de franchir la barre. A mesure que nous approchions de la côte, le fait devenait assez visible pour l'œil le moins expert. Sur une distance de quatre milles le long de la barre à l'embouchure de la rivière, les brisans s'amoncelaient en masses énormes qui blanchissaient le rivage de leur écume. Lorsque notre petit canot montait sur le dos des lames, en dehors des brisans, je pouvais voir mes amis agitant leurs chapeaux dans la direction du sud, comme pour m'encourager à gagner Cap Mont.

Dans le bon temps de mon séjour sur la côte, il m'était souvent arrivé de traverser à la nage, dans des saisons périlleuses, une beaucoup plus grande distance que celle qui me séparait en ce moment du rivage. Mes amis de Gallinas connaissant très-bien mon habileté comme nageur, je ne pouvais comprendre leur insistance à m'empêcher de prendre terre; leur zèle commençait même à me paraître excessif et à soulever en moi cet esprit de résistance à tout conseil qui nous entraîne à des actes téméraires et fait de nous des héros en cas de réussite, des fous en cas d'échec.

Ce fut précisément cet esprit-là qui me décida à franchir la barre; mais au moment où je me levais sur mes genoux pour mieux juger l'étendue du péril, je vis le drapeau noir abaissé trois fois en signe d'adieu, puis hissé de nouveau presque au même instant au-dessus de l'effigie d'un énorme requin.

Aussitôt je compris la véritable nature du danger, qu'aucun talent de nageur, aucun courage ne pouvaient affronter impunément. Il fallut bien regagner la pleine mer. Cette retraite forcée sur Cap Mont devenait une

très-pénible tâche pour mon Krooman, à l'œuvre depuis vingt-quatre heures. Il ne nous restait qu'une autre alternative, attendre le calme ou l'arrivée d'un navire ami. Provisoirement, je mangeai ma dernière bouchée de manioc, tandis que mon Krooman s'allongeait au fond du canot, à moitié dans l'eau, à moitié grillé du soleil, ce qui ne l'empêcha pas de dormir d'un profond sommeil.

Je gouvernai moi-même notre esquif avec une pagaye, le laissant suivre, du reste, la marée et le courant, jusqu'à l'après-midi où une masse de nuages empilés dans le sud-est m'annoncèrent l'approche d'une de ces trombes d'eau qui fondent sur la côte d'Afrique dans les mois de mars et d'avril. Un bon coup de poing dans les côtes tira mon Krooman de sa léthargie intempestive; mais il se mit à grelotter d'avance en voyant dans le ciel le signe infaillible du plus grand malheur qui puisse arriver à un nègre, celui d'avoir la peau trempée par une averse.

Nous attaquâmes notre dernière bouteille pour mieux tenir tête à l'élément glacé. Si nous nous étions trouvés en compagnie d'autres canots, notre premier soin aurait été de les attacher ensemble, afin d'offrir plus de résistance aux rafales et à la houle; mais, vu notre isolement complet, je ne pouvais compter que sur les bras vigoureux et l'expérience de mon compagnon.

Un procédé fort simple et que je ne m'arrêterai pas à décrire, nous fit traverser sains et saufs ce déluge. En maintenant le canot la proue en avant, nous résistâmes noblement au choc des petites vagues qui nous prenaient de travers; nous nous abandonnions ensuite à l'impulsion des grandes lames. Les noirs nuages continuaient de se décharger de leur fardeau, fouettant la mer et remplissant notre canot d'eau pluviale. Pendant que mon Krooman pagayait et gouvernait, je faisais fonction de pompe, utilisant pour cela mon chapeau de Panama.

Ces trombes d'eau sur la côte d'Afrique, au commencement de la saison pluvieuse, sont heureusement de courte durée. Nous en fûmes quittes pour être complétement trempés. En tordant ma flanelle rouge, je me débarrassai de cet excédant d'humidité, mais le nègre ne pouvait tordre sa peau, disait-il. Une nouvelle accolade à la bouteille fut donc la seule consolation à lui offrir.

Cette dernière goutte était notre suprême ressource ; après une excitation passagère, elle laissa nos corps plus glacés, nos esprits plus abattus que jamais. Ma tête, pleine d'un vide fiévreux, s'était d'abord exaltée. Je me sentais saisi d'un sentiment d'indépendance sauvage; je ne craignais rien; je ne voyais plus le péril. Bientôt ce sentiment s'évanouit, et me laissa retomber dans une complète torpeur.

J'ignore ce que dura mon engourdissement; j'en fus tiré par le Krooman qui m'annonça une brise de terre et une voile qu'il croyait être un croiseur. Il ne fallait pas moins, pour me rappeler à moi, que la galvanique puissance exercée par la seule idée d'un vaisseau de guerre sur l'esprit d'un négrier.

A peine eus-je le temps de jeter par-dessus bord les papiers qui pouvaient me compromettre. Déjà l'inconnu se trouvait à portée de voix. Grâce au ciel le croiseur redouté se transforma en un navire négrier, destiné comme moi pour Gallinas. Un accueil empressé m'attendait dans la cabine, où un bon lit, abondamment pourvu de couvertures, m'eut bientôt remis dans mon assiette ordinaire; mais, selon toute apparence, ma périlleuse fuite de Digby, les tribulations succédant aux horreurs qui avaient si fortement ébranlé tout mon être, me seront rappelées jusqu'à ma dernière heure par leurs conséquences rhumatismales.

Bien m'avait pris de ne pas m'aventurer au milieu des brisans le jour où un requin mort avait été hissé par mes

amis comme un épouvantail télégraphique. De tels essaims de ces monstres se trouvaient alors rassemblés sur la côte de Gallinas, en dedans de la barre, que plus de cent esclaves avaient été dévorés par eux quelques nuits auparavant, dans une tentative d'embarquement.

CHAPITRE XXXIX.

Don Pedro Blanco quitte Gallinas. — Visite au Cap Mont. — Voyage en Angleterre sur le *Gil Blas*. — Aventures et opinions de mon valet de chambre Lunès. — Ses raisons pour préférer l'esclavage en Afrique à la liberté en Europe.

Don Pedro Blanco vient de quitter Gallinas et se retire millionnaire! En apprenant cette nouvelle, je ne pus réprimer l'expression de mon désappointement et de ma tristesse. Ainsi se trouvait confirmé le désir qui dans les derniers temps s'était emparé de mon esprit. Bien des années avaient passé sur ma tête depuis que le hasard m'avait jeté dans le métier de négrier; ma passion pour une vie errante et aventureuse s'était décidément refroidie. Les atroces conséquences d'une guerre dont je me trouvais être la cause involontaire, me faisaient prendre la traite en horreur, et la voix de la conscience, réveillée par le cri de l'humanité outragée, me disait qu'il était grand temps de me livrer à une industrie plus honnête.

En descendant la côte pour rendre au roi indigène de Cap Mont un fils racheté de l'esclavage, je fus tout particulièrement charmé de l'aspect du hardi promontoire, du magnifique lac et des charmantes îles comprises dans cette pittoresque région. La reconnaissance du vieillard ne connut pas de bornes. Il n'était rien qu'il ne m'offrît en ré-

compense ; et, me voyant surtout enchanté du panorama délicieux de son royaume, il me proposa le plus bel emplacement qu'il me plairait de choisir, si je me décidais à renoncer à la traite des noirs pour établir une factorerie licite.

Dès cet instant et sur les lieux mêmes, je résolus qu'un jour viendrait où je serais maître et seigneur de Cap Mont, où, sous le vent de ce splendide promontoire, je n'aurais plus à m'inquiéter des croiseurs. En attendant, je ne pouvais renoncer tout d'un coup à mon établissement de New-Sestros ; le départ de don Pedro Blanco me désappointait singulièrement ; beaucoup de mes comptes n'étaient pas liquidés, et ma libération de la traite allait dépendre des circonstances. Je me décidai, du reste, à affronter son déplaisir en quittant au moins pour un temps la factorerie, afin de faire un voyage à la Havane après une courte promenade en Angleterre.

Ce fut dans l'été de 1839, qu'après avoir tout disposé à New-Sestros pour une assez longue absence, je mis à la voile pour Londres sur le schooner le *Gil Blas*.

Notre traversée fut lente et ennuyeuse jusqu'à l'entrée de la Manche, où une brise du sud-ouest nous mena rapidement à notre destination.

Neuf heures du soir sonnaient aux horloges de Douvres, quand un grand tumulte sur le pont, un piétinement rapide, des voix confuses et des cris soudains d'effroi furent suivis d'un terrible craquement et d'un choc qui me renversa contre la porte de la cabine, d'où je m'élançai d'un seul bond sur le pont. Un steamer venait de nous aborder par le travers. Au-dessus de nous s'élevaient sa grande muraille noire et son avant qui, pesant de tout son poids sur notre schooner, nous tenait presque sous l'eau. Ce n'était pas le temps de délibérer. Le steamer avait naturellement stoppé, mais le *Gil Blas* n'en était pas moins, comme plus d'une fois le picadore son

parrain, dans une circonstance des plus critiques, et lorsqu'on parvint à dégager la victime de l'oppresseur, chacun de nous grimpa de son mieux à bord du dernier.

Notre réception, en cette circonstance, par le lion britannique, ne fut rien moins qu'hospitalière et charitable. A peine ces cœurs de chêne semblaient-ils prendre garde à nous, lorsqu'un intelligent soldat irlandais, qui s'en allait à Dublin, nous engagea à entrer dans la cabine de l'avant. Notre second n'accéda pas à cette proposition, et, courant sur le gaillard d'arrière, il adressa les plus véhéments reproches au capitaine du vapeur sur sa maladresse et sa brutale conduite, le sommant de lui fournir un local convenable pour y abriter notre capitaine blessé et nos passagers.

Bientôt on nous conduisit le capitaine du *Gil Blas* et moi dans la première cabine. Vêtu, au moment de la catastrophe, du simple tissu de coton dans lequel on s'embarque pour le royaume des rêves, j'acceptai de grand cœur une jaquette de flanelle et une paire de pantalons qu'on tira pour moi du magasin aux hardes. Quand mon domestique noir parut dans la même cabine, les passagers l'accueillirent par une pluie de gros sous.

Le lendemain, nous arrivâmes à Cowes, et comme on m'avait réclamé une paire de pantoufles dont je m'étais momentanément chaussé, je débarquai sur le sol hospitalier de la vieille Angleterre les pieds et la tête nus. Les simples matelots avaient eu meilleure chance; car ils avaient trouvé, dans la cabine de l'avant, de bons Samaritains et des effets à profusion. Les soldats et les femmes s'étaient même cotisés pour ne pas leur laisser gagner Londres la poche vide.

La vie économe que j'avais menée en Afrique et le résultat fructueux de plusieurs expéditions de noirs, me permettaient de satisfaire amplement mon désir de voir Londres dans ses hautes et basses régions.

J'avais amené d'Afrique une manière de valet de chambre, nommé Lunès, jeune nègre plein d'activité et de bon vouloir, ne connaissant de la vie des villes et de la civilisation que le peu qu'il en avait pu entrevoir à New-Sestros et à Gallinas. Je l'équipai dès mon arrivée à Londres en véritable tigre, à la mode d'alors, gilet rouge, culottes de daim, jaquette bleue galonnée d'or. Ainsi affublé, Lunès trottait partout derrière moi. Je m'amusais beaucoup des singulières remarques qu'inspirait à cet enfant de la vie sauvage tout ce qu'il voyait. Après s'être un peu familiarisé avec les rues de Londres, il se mit à explorer la grande capitale pour son compte, et rarement il revenait au logis sans une histoire curieuse. Notre Africain ne pouvait manquer d'être à son tour une curiosité pour les badauds anglais.

Précisément à cette époque la farce de « Jim Crow » faisait fureur sur un des petits théâtres de la métropole. Curieux de voir si la manière dont on représentait ses semblables plairait à Lunès, je l'envoyai un soir aux galeries en lui recommandant de rentrer aussitôt la fin de la pièce. Toute la nuit se passa sans qu'il revînt. Alarmé de sa disparition, je chargeai un officier de police de procéder a sa recherche, sans dire qu'il était mon esclave.

Quelques heures après, on me ramenait le pauvre Lunès dans le plus pitoyable état. Tous ses vêtements étaient en lambeaux; il ne restait pas trace du galon d'or. La parodie de Jim Crow, à ce qu'il paraît, avait si vivement blessé son sentiment de la dignité africaine, qu'incapable de comprimer sa colère, il l'avait exhalée dans l'idiome choisi de Billingsgate, idiome avec lequel il avait eu le temps de se familiariser sur l'avant du *Gil Blas*. Sa critique du Jim Crow fictif ne fut nullement du goût de la galerie; une querelle s'en suivit; des paroles on en vint aux coups, et Lunès, après avoir été dilapidé de toutes les façons, fut conduit au dépôt de la po-

lice, plutôt pour le protéger que pour le punir d'une rixe dont en somme il payait les frais.

La perte de son éclatant gilet rouge et de sa veste galonnée, la rude volée qu'il avait reçue de la populace de Londres pour avoir voulu défendre la dignité outragée de sa race, une nuit passée au corps-de-garde, c'était plus qu'il n'en fallait pour détruire la bonne opinion qu'il s'était d'abord faite de Londres.

A dater de ce jour, je ne pus le décider à mettre le pied hors de la maison sans une escorte, ni lui persuader que tous les policemen ne le guettaient pas pour le conduire en prison. Je tenais tant au pauvre diable et je le voyais devenu si malheureux, que je résolus de le renvoyer en Afrique. Jamais je n'oublierai la joie qu'il fit éclater en apprenant cette décision, joie incompréhensible pour les personnes qui logeaient dans le même hôtel et surtout pour les belles dames. Comment s'imaginer, en effet, qu'un noir, dont la liberté était assurée en Angleterre s'en retournât volontairement en Afrique où l'attendait l'esclavage?

Un soir, peu de jours avant son départ, Lunès fut serré de près en ma présence par les arguments des abolitionnistes, mais rien ne put le faire renoncer au désir de revoir la terre des palmiers et de la malaria. Londres était trop froid pour lui, d'autant plus froid qu'il avait les bas en aversion et les souliers en horreur.

« Dites-moi donc, Lunès, » lui demanda l'une des plus séduisantes de mes commensales, « comment il se fait que vous vouliez retourner en Afrique pour y être esclave, lorsqu'il ne tient qu'à vous de vivre libre en Angleterre? »

Sa réponse, débarrassée d'une longue paraphrase indigène, fut à peu près celle-ci :

« Oui, madame, je m'en vais, parce que je préfère mon pays. Si je redeviens esclave et si je travaille là-bas,

ce sera du moins pour un véritable gentleman espagnol. Je ne puis me faire à ça, » ajouta-t-il en montrant son col de chemise, « car ça me coupe les oreilles ; ni encore moins à ceci, » indiquant ses pantoufles. « Je préfère les modes d'Afrique ; » et à l'aide d'un grand mouchoir, il donna à la belle curieuse une rapide démonstration de la manière dont les nègres sauvegardaient entre eux la modestie.

Cette pantomime imprévue excita de bruyants éclats de rire, et l'embarras des dames augmenta, lorsque Lunès conclut son discours en disant qu'il aimait surtout son maître, parce que, s'il se conduisait bien, ce maître lui donnerait autant de femmes qu'il en voudrait.

CHAPITRE XL.

Projets de conversion. — Je suis las de la traite. — Visite à la Havane. — J'ai compté sans don Pedro. — Une fille de roi. — Retour à New-Sestros.—Correspondance avec le lieutenant Bell. — Famine imminente. — Ma dernière cargaison d'esclaves. — Le *Volador*.—Attaque d'un croiseur anglais.—Le *Termagant* et le lieutenant Seagram. — Négociations diplomatiques. — Un pécheur repentant. — Traité pour la suppression de la traite.—Le prince Freeman pris au trébuchet.— Destruction de Gallinas. — Je déjoue les complots de Son Altesse.

Deux mois m'avaient suffi non-seulement pour me rassasier des plaisirs de la métropole, mais pour parcourir les provinces et visiter les lieux les plus intéressants des Iles britanniques. Le sentiment du devoir me rappelait à la Havane ; mais, avant mon départ, je voulus m'assurer l'appui d'une grande maison anglaise pour la fondation et le développement du commerce licite que je me propo-

sais de faire à Cap Mont. Cet auxiliaire, je le trouvai dans M. George Clevering Redman, de Londres, propriétaire du *Gil Blas*, qu'il employait, ainsi que deux autres navires, à trafiquer entre l'Angleterre et l'Afrique.

J'avais été présenté à ce digne gentleman comme un honorable commerçant de la côte; mais jugeant peu loyal de le laisser sous une impression erronée à cet égard, au moment d'entrer en relations avec lui, je saisis la première occasion d'ôter mon masque.

En même temps je fis connaître à M. George Clevering mon inébranlable résolution de renoncer pour toujours à la traite des noirs et d'établir un comptoir régulier sur le point qui me semblerait le plus favorable. Après l'avoir également instruit de l'amitié et des liens tout particuliers qui m'unissaient au roi de la partie du littoral où se trouvait Cap Mont, je lui proposai d'acheter cette station, autant qu'une pareille entreprise entrât dans ses vues.

M. Clevering Redman était un négociant plein d'intelligence et de hardiesse. Il accueillit ma proposition avec un vif intérêt, prit quelques jours de réflexion et me répondit finalement qu'il consentirait à entrer en négociations à ce sujet, dès que je lui aurais donné des preuves de ma renonciation à la traite des noirs. Il fut en outre convenu, qu'aucun contrat ne serait rédigé, aucun acte signé, avant que je fusse complétement libéré de mes engagements avec don Pedro Blanco. Alors seulement je ferais une seconde visite à l'Angleterre et je débuterais dans ma carrière nouvelle.

A mon arrivée dans la reine des Antilles, je ne trouvai pas, bien s'en faut, don Pedro d'humeur à accueillir mes idées philanthropiques. Ce négrier émérite, qui devait sa fortune princière à la traite, regardait de tels discours comme les songes d'un esprit malade et ne daignait pas

même s'y arrêter. Il venait de fréter un navire américain pour la côte, et loin de m'octroyer mon congé, il me força de m'embarquer comme subrécargue à bord dudit navire, le troisième jour après mon arrivée à la Havane. Ainsi s'évanouit ma perspective d'indépendance prochaine.

Le lecteur ne manquera pas de demander pourquoi je ne rompis pas sur-le-champ avec don Pedro. Un mot ne suffisait-il pas pour me sortir à tout jamais d'un commerce qui me répugnait? A cette question très-naturelle, la réponse est hélas trop facile et trop péremptoire. De grands intérêts restaient encore à liquider entre nous pour l'établissement de New-Sestros, et tant qu'il en était ainsi, je ne pouvais demander à mon patron le règlement final de mes années de labeur. En d'autres termes, je dépendais de lui, pour les ressources mêmes sur lesquelles je comptais pour mon établissement futur, et mes services lui étaient trop utiles pour qu'il y renonçât volontairement.

Une traversée de quarante-deux jours me ramena à New-Sestros, en compagnie d'une couple de négresses libres qui payèrent leur passage et furent comfortablement logées dans une cabine en avant de la grande chambre. L'aînée de ces dames, âgée d'environ quarante ans, se faisait surtout remarquer par un énorme embonpoint; la plus jeune était moins volumineuse et d'un physique plus agréable.

Après une absence de vingt-quatre ans, la respectable matrone retournait à Gallinas, son pays natal, pour y rendre visite à son père, le roi Shiakar. Faite prisonnière à l'âge de quinze ans, elle avait été expédiée jadis à la Havane. Un pâtissier de Cuba, lui trouvant l'air appétissant, l'acheta et l'employa durant nombre d'années à colporter ses gâteaux et ses pâtés. Peu à peu elle conquit la faveur des bourgeois et trouva moyen d'amasser une somme suffisante pour acheter sa liberté. Dix années de

frugalité et d'active industrie l'avaient rendue propriétaire d'une maison dans la ville et d'un étal de coquetière au marché, quand le hasard jeta sur son chemin un de ses cousins, récemment arrivé d'Afrique. Ce cousin lui donna des nouvelles de son père et de sa famille. Un quart de siècle n'avait pas éteint le feu sacré dans le cœur de la négresse; elle résolut immédiatement de traverser l'Atlantique pour revoir le noir auteur de ses jours.

J'envoyai nos deux aventureuses compagnes de route à Gallinas par le premier caboteur qui toucha à New-Sestros, et j'appris qu'elles avaient été accueillies dans le petit archipel avec toutes les cérémonies usitées parmi les nègres en pareil cas. Plusieurs canots furent dépêchés vers le navire avec des drapeaux, des tam-tams et des cornes servant de trompettes, pour recevoir dignement les nouvelles arrivées. Un long cortége les attendait sur le rivage, et l'on fit présent d'un jeune bœuf au capitaine en témoignage de reconnaissance pour les bons soins qu'il avait eus de ces dames.

Lorsque le frère aîné de l'ancienne pâtissière et coquetière lui fut présenté, il étendit les bras pour l'embrasser; mais au grand étonnement de tous, elle recula de plusieurs pas et se contenta de lui offrir la main, ajournant toute autre démonstration de tendresse fraternelle au moment où il reparaîtrait décemment vêtu devant elle.

Cette question d'étiquette, soulevée à l'improviste, tint naturellement toute la parenté en échec, vu la rareté des pantalons dans le royaume paternel; mais la fille du roi Shiakar, malgré l'influence que lui donnaient ses longs voyages, ne put changer ni les modes, ni les goûts à Gallinas. Dix jours n'étaient pas écoulés qu'elle disait un éternel adieu à sa royale famille, et s'en retournait à la Havane vivre parmi des gens culottés.

De retour à New-Sestros, j'appris que les autorités coniales de Liberia avaient tâté le pouls de mon ami Free-

man, afin de s'assurer la cooperation de ce digne personnage dans la suppression de la traite. Freeman s'était déclaré prêt à conclure un traité de commerce et d'amitié avec le gouverneur Buchanan; mais il avait refusé de molester les factoreries établies sur ses domaines.

Buchanan n'était pas homme à se rebuter pour un pareil échec; il revint à la charge avec un officier commandant un croiseur des États-Unis, lequel consentit à l'accompagner au mouillage de New-Sestros. Dès que ces messieurs atteignirent leur destination, ils adressèrent au potentat nègre une note par laquelle ils le sommaient d'expulser de son territoire tous les Espagnols qui pouvaient y posséder des factoreries. Mon ami Freeman répondit, dit-on, à cette sommation par un refus catégorique, et se plaignit amèrement de l'atteinte portée à son indépendance. Aussitôt l'étrange missive qu'on va lire fut remise aux résidents espagnols.

A bord du brick des États-Unis, le Dauphin.

New-Sestros, 6 mars 1840.

« Monsieur,

»Je vous écris par suite d'une note que j'ai reçue de vous il y a plusieurs soirs, mais je désire que cette communication s'adresse à toutes les personnes qui se trouvent actuellement à New-Sestros, engagées dans la traite des noirs.

»D'après mes informations, vous avez à l'heure qu'il est dans vos établissements sur la côte, plusieurs centaines de nègres enfermés dans des baracoons, et vous n'attendez qu'une occasion pour les embarquer. Américains, Anglais, Français, Espagnols ou Portugais, vous agissez ainsi en violation directe des lois de vos pays respectifs, et vous

n'avez conséquemment aucun droit à la protection de vos gouvernements. Vous vous êtes mis au ban des nations civilisées en vous engageant dans un trafic assimilé à la piraterie par la plupart des peuples chrétiens du monde.

»Envoyé par mon gouvernement pour extirper, s'il se peut, ce trafic de nos établissements sur la côte et de leur voisinage, je dois vous sommer de faire disparaître vos factoreries, avant l'expiration de deux semaines, à compter de ce jour. Faute de ce faire, vous m'obligerez à prendre les mesures que je croirais nécessaires à l'accomplissement de mon objet. Je vous saurai gré de répondre immédiatement à cette communication, de me faire connaître vos intentions, et de m'envoyer le compte exact des esclaves que vous avez actuellement dans les mains.

»Je suis, etc., etc.

»CHARLES R. BELL,

»Lieutenant commandant les forces navales des »Etats-Unis, sur la côte d'Afrique.»

A M. Demer et autres.

New-Sestros, côte d'Afrique.

Je ne puis citer la réponse faite à cette communication, car on n'en avait pas gardé copie; mais lorsque mon commis me présenta la lettre originale du lieutenant Bell, je me hâtai d'envoyer la réponse suivante au colonel Hicks, à Monrovia, en le priant de la faire parvenir à l'officier américain.

A M. CHARLES R. BELL, ESQUIRE,

Lieutenant commandant les forces des États-Unis, sur la côte d'Afrique, à Monrovia.

New-Sestros, 2 avril 1840.

« Monsieur,

» Votre lettre du 6 mars, adressée aux résidents de race blanche à New-Sestros, m'a été remise à mon retour dans ce pays. Je regrette de n'y pouvoir faire que cette courte réponse :

» D'abord, monsieur, vous semblez vous arroger la suprématie sur les nations les plus civilisées du monde, et, vous armant d'une douteuse autorisation de la vôtre, vous nous menacez de débarquer et de détruire nos propriétés sur ces rivages neutres. Ensuite, il vous plaît de nous informer que tous les peuples chrétiens ont assimilé la traite des noirs à la piraterie, et que nous n'avons aucun droit à la protection de nos gouvernements. Pourquoi donc les Etats du Sud de votre grande confédération autorisent-ils l'esclavage et la vente publique, le transport d'un Etat à l'autre, non-seulement de nègres civilisés, mais de nègres nés sur le sol américain, de nègres chrétiens et souvent presque blancs? Voilà pourtant ce qui se passe dans votre libre et indépendant pays ; et quoique le commerce des nègres aux Etats-Unis d'Amérique se fasse avec plus de brutalité qu'en aucun autre lieu du monde, vous n'en avez pas moins la prétention d'être chrétiens.

» Quant à votre troisième paragraphe, où vous vous dites envoyé par votre gouvernement pour extirper, s'il se peut, la traite près de vos établissements sur la côte, permettez-moi de révoquer en doute de pareils ordres. Votre gouvernement n'aurait pu les donner sans les rendre d'abord publics; et permettez-moi également de vous

le faire observer, ces nations chrétiennes que vous mentionnez ignorent encore que la vôtre ait fondé des colonies sur la côte d'Afrique. Jusqu'ici du moins elles ont dû croire que l'établissement de Liberia devait son existence à une simple société de bienfaisance chrétienne, organisée par des philanthropes dans le but de fonder un refuge pour les pauvres noirs nés en Amérique, et que ne peuvent protéger, dans leur pays natal, les lois et les institutions dont vous êtes si fier.

» Si mes arguments ne peuvent vous convaincre que vous n'avez pas le droit de molester des gens inoffensifs sur ces rivages isolés, qu'il me soit permis de vous faire remarquer encore que, dans le cas où vous mettriez vos menaces à exécution et où vous l'emporteriez sur nous, nombre de factoreries, souffrant de votre injuste attaque, auraient l'incontestable droit de réclamer des dommages considérables de votre gouvernement.

» La plupart des blancs qui résident ici se montrent et se sont toujours montrés les amis des Américains en général. Plusieurs ont été élevés dans votre pays, et ce serait le plus triste jour de leur vie que celui où ils se verraient forcés de repousser, par la force des armes, des hommes appartenant à une nation dont ils considèrent les citoyens comme des compatriotes. Le soussigné, en particulier, désire encore vous dire que le même esprit qui l'a conduit à venger l'assassinat du gouverneur Findley le soutiendra dans la défense de sa propriété, s'il se voit, à son grand regret, forcé de recourir aux armes.

» Je demeure très-respectueusement
» Votre obéissant serviteur,

» Théodore Canot. »

Cette petite rencontre diplomatique termina la lutte.

Buchanan, toujours trop prompt à déployer l'appareil militaire, appela bien les volontaires à marcher contre New-Sestros, mais personne ne se mit en mouvement. Pendant les nombreuses années de ma résidence dans le voisinage de la colonie américaine, ce fut la seule occasion où nos rapports de bonne amitié furent sérieusement menacés et les hostilités sur le point d'éclater.

Pendant mon voyage en Angleterre et à Cuba, mon chargé d'affaires de New-Sestros avait expédié une cargaison de trois cents nègres, qui, débarqués presque tous sains et saufs dans les Indes-Occidentales, nous donnèrent un bénéfice d'environ neuf mille dollars. Il restait encore dans nos baracoons cinq cent cinquante nègres, et la cargaison d'un nouveau navire qui m'était consigné, le *Crawford,* s'étant promptement échangée contre d'autres esclaves, au bout d'une couple de mois, je trouvais mon bercail encombré de six cents créatures humaines. Les deux factoreries voisines regorgeaient également, et, pour comble de malheur, juste en face de nous, un grand renfort de croiseurs anglais faisaient bonne garde et nous empêchaient de nous débarrasser de notre trop plein.

Aucun négrier n'osait montrer ses huniers au-dessus de l'horizon. D'un autre côté, la saison nous empêchait de recevoir des approvisionnements de l'intérieur. Très-peu de caboteurs visitaient New-Sestros, et, comme notre provision de blé et d'autres vivres diminuait à vue d'œil, les horreurs de la famine devinrent bientôt l'unique sujet de conversation de nos facteurs effrayés.

Nous fîmes naturellement tous les efforts possibles pour économiser nos rares ressources alimentaires et pour les accroître, en envoyant au loin, le long de la côte, des bateaux chargés d'acheter tout le riz et tout le manioc qu'ils pourraient trouver. Mais j'avais beau faire offrir le double et le triple du prix habituel, nos bateaux revenaient à vide. Le fait est que les indigènes se voyaient eux-

mêmes menacés dans leur subsistance. Non - seulement aucune des tentations habituelles ne pouvait les décider à se séparer des faibles approvisionnements qui leur restaient, mais ils m'envoyaient des députations et semblaient compter sur moi pour les nourrir durant la famine imminente, comme Joseph avait nourri les Egyptiens.

Finalement convaincu que le seul moyen de me tirer d'affaire était de diminuer le nombre des bouches, comme dans une place assiégée, je renvoyai d'abord des baracoons les vieillards et les hommes d'une constitution faible. Ce fut un certain allégement; mais comme je gardai le plus grand nombre et les plus vigoureux, les appétits restants nous réduisirent vite à un repas par jour. Bientôt le commis aux vivres m'annonça que cette demi-ration même ne pourrait guère être continuée au-delà d'une semaine. Dans deux jours au plus tard, nos ressources se trouveraient complétement épuisées.

Dans cette extrémité, je convoquai les chefs du voisinage, et, après leur avoir exposé la situation, je leur demandai quel serait, à leur avis, le meilleur parti à prendre lors de cette terrible échéance. J'avais résolu, quant à moi, de garder les nègres jusqu'à ce que la dernière mesure de riz fût consommée, et de leur donner ensuite la clé des champs, les laissant pourvoir eux-mêmes à leurs besoins.

L'idée de relâcher six cents nègres ennemis et affamés épouvanta les gens du rivage. Ce serait, selon eux, une source de guerres, de rapines, de meurtres. Ils me suppliaient, avant de prendre un parti si désespéré, d'attendre le résultat des derniers efforts qu'ils allaient tenter pour me venir en aide, et tout d'abord ils me proposèrent de débarrasser les baracoons d'une grande partie des femmes et de tous les enfants mâles qu'ils se charge-

raient de garder et de nourrir, pour mon compte, jusqu'à de meilleurs jours.

Par cette espèce de bail à cheptel, je me trouvai immédiatement dispensé de nourrir deux cent vingt-cinq bouches, et par le plus heureux hasard, une visite d'un caboteur ami me permit d'échanger, moins de dix jours après, mon beau cutter, *Ruth,* contre une cargaison de riz venant de la colonie du Cap Palmas.

Un bonheur, comme on dit, en amène un autre. Une semaine après cet échange, les croiseurs anglais quittèrent pour quelques jours notre mouillage. A peine furent-ils partis, qu'une ligne télégraphique de fanaux, presque aussi utile en ce temps-là sur la côte d'Afrique que peut l'être aujourd'hui le télégraphe électrique dans les pays les plus civilisés, en avertit le célèbre navire négrier *Volador.* Grande fut la joie dans les factories quand il apparut sur notre rade. Avant l'aube du lendemain, sept cent quarante-neuf créatures humaines, encaquées dans sa coque de cent soixante-cinq tonneaux, faisaient route pour Cuba.

C'était la dernière cargaison d'esclaves que je devais expédier de ma vie.

Quand l'idée de renoncer à la traite des noirs fut une fois entrée dans ma tête, bien résolu à suivre la bonne impulsion, je construisis un vaste magasin dans le voisinage de mes baracoons pour y trafiquer uniquement les produits de l'industrie et du sol; et je confiai la direction de ce magasin à un jeune colon actif et intelligent.

Vers ce même temps, un brick de guerre de Sa Majesté Britannique, le *Termagant,* bloquait de près New-Sestros, ne laissant aucune embarcation amie communiquer avec ma factorerie. Un jour, de très-grand matin, ma vedette m'appela pour me faire voir la vigoureuse chasse donnée par ledit croiseur à un petit navire qui cherchait visiblement à gagner le rivage pour sauver son

équipage en prenant terre; mais le boule-dogue anglais, loin de se laisser effrayer par les brisans, poursuivit sa proie avec la tenacité du destin jusqu'à ce qu'il vît une troupe considérable d'indigènes armés accourir sur le sable pour protéger les fugitifs. Jugeant alors peu sage d'attaquer les embarcations, il se contenta d'incendier le petit navire.

Cette échauffourée avait lieu à portée de fusil de ma factorerie; je me hâtai de courir au rivage dans la pensée que mes employés s'étaient pris de querelle avec les indigènes. A mon arrivée, je fus salué par un émissaire bien connu de notre quartier-général de Gallinas; il m'apportait l'importante nouvelle de l'arrivée du *Volador* à Cuba avec six cent onze nègres. La lettre m'annonçait en outre que don Pedro persistait à envoyer des marchandises à ma factorerie à esclaves; il n'acceptait pas du tout la résignation de mes fonctions, et il m'ouvrait sur sa caisse un crédit de treize mille dollars pour ma commission sur la cargaison du *Volador*. La tentation était grande, on en conviendra, l'hameçon bien jeté, pour me retenir dans les anciennes voies.

Je me donnais beaucoup de mal pour faire restituer par les indigènes au pauvre messager ses habits dont ils l'avaient dépouillé, quand un coup de canon tiré plus haut sur la côte me fit craindre une agression contre mon propre domicile. Bientôt deux autres coups partis du même côté ne me laissèrent plus douter que le *Termagant* n'eût entamé une fort désagréable conversation avec ma factorerie de New-Sestros.

Je me hâtai donc de regagner cette factorerie que je trouvai remplie d'indigènes accourus au son de la canonnade. La lettre suivante du capitaine du vaisseau de guerre avait été apportée par un canot de pêche après mon départ, et les coups de canon avaient pour objet d'appeler mon attention sur son contenu.

A bord du vaisseau de Sa Majesté britannique, le Termagant.

En vue de New-Sestros, 5 novembre 1840.

« Monsieur,

» Les indigènes ou Kroomen de votre établissement ayant fait feu aujourd'hui sur les embarcations du vaisseau de Sa Majesté Britannique, que j'ai l'honneur de commander, tandis qu'il donnait la chasse à une barque espagnole montée par sept hommes et allant à New-Sestros, je vous somme de livrer les auteurs de cet acte, et s'il n'est pas fait droit à ma demande, je prendrai les mesures que je jugerai convenables pour obtenir satisfaction.

» Si je m'adresse à vous en cette occasion, c'est que l'intervention répétée des noirs en votre faveur, prouve qu'ils obéissent à vos instigations.

» J'ai l'honneur d'être, monsieur, votre obéissant serviteur.

» H. F. SEAGRAM.

» Lieutenant-commandant. »

A M. Canot, à New-Sestros.

Ce cartel ne tomba dans mes mains qu'une heure avant le coucher du soleil. Le rivage était couvert de lames furieuses, et le *Termagant,* avec ses voiles larguées, courait des bordées en face de ma factorerie, tout prêt à m'envoyer d'autres pilules.

Je m'empressai de m'asseoir à mon pupitre et d'écrire une réponse modèle, dans laquelle je promettais au lieutenant anglais de venir le lendemain à son bord pour le convaincre de mon innocence; mais en vain cherchai-je un Mercure pour porter le poulet, aucun Krooman ne se

montra disposé à affronter le ressac et John Bull. Ma seule alternative était de voir mes baracoons et ma factorerie construite en bambou crouler sur ma tête, ou de porter moi-même mon message.

La demande de deux hommes de bonne volonté pour m'accompagner, sonna singulièrement aux oreilles des Kroomen. Habitués à ma témérité, ils ne s'en étonnaient pas moins de me voir mettre ainsi ma tête dans la gueule du lion. Toutefois, leur confiance dans le jugement déployé en général par les blancs et en particulier par don Théodore était si grande, que je trouvai facilement un canot et deux robustes rameurs, auxquels je me confiai après m'être débarrassé de tous mes vêtements, mon pantalon excepté, pour être prêt à me jeter à la nage si la nécessité s'en présentait.

Nous franchîmes sans accident la périlleuse barre, et un quart d'heure après nous accostions le *Termagant*, dont le jovial lieutenant ne put s'empêcher de rire du simple uniforme, ruisselant d'eau, sous lequel j'apparaissais à son bord. Tout négrier que j'étais, il ne manqua pas pour moi aux devoirs de l'hospitalité. Des vêtements secs et une bouteille de recomfort me furent promptement offerts, et une fois remis dans mon assiette ordinaire, je n'eus pas de peine à prouver au digne M. Seagram que je n'étais pour rien dans la rencontre des indigènes et de ses embarcations. Pour compléter la démonstration, je lui assurai que loin d'être coupable de cette attaque contre les philanthropiques croiseurs de Sa Majesté Britannique, j'étais décidé à renoncer pour jamais à la traite des noirs !

Je crois, Dieu me pardonne, qu'il y eut autant de réjouissances cette nuit-là à bord du *Termagant* qu'il y en a, dit-on, au ciel pour un pécheur repentant. Il était trop tard ; il faisait trop obscur pour affronter de nouveau les brisans et les requins. J'acceptai donc volontiers l'of-

fre d'un lit, et je promis d'accompagner le lendemain le lieutenant Seagram dans une visite qu'il se proposait de rendre au prince.

Qu'on s'imagine les cris d'étonnement mêlés de frayeur des indigènes, lorsqu'ils me virent débarquer le lendemain côte à côte et causant familièrement avec un officier qui, dix-huit heures auparavant, ne préparait rien moins que ma complète destruction. Ils ne pouvaient comprendre que ledit officier anglais visitât ma factorerie en pareilles circonstances, ni même comment j'avais pu revenir sain et sauf. Quand le prince vit Seagram familièrement assis sous ma verandah, il jura que je possédais un puissant *fétiche,* un talisman pour inspirer la confiance à mes ennemis ; mais sa stupéfaction fut bien plus grande encore quand l'officier lui proposa de renoncer complétement à la traite des noirs, selon l'exemple que je lui en donnais.

Jamais homme blanc ou de couleur quelconque ne parut plongé dans une perplexité semblable. Renoncer à la traite, autrement que par force, équivalait à ses yeux au volontaire abandon d'un appétit ou d'une fonction animale toute naturelle. D'abord il crut que nous voulions plaisanter. Comment supposer qu'un homme aussi expert que moi dans le trafic de la chair noire voulût sérieusement y renoncer? Pendant une demi-heure, son altesse se promena en long et en large sous la verandah, tâchant de recueillir ses esprits et de pénétrer cette énigme, se parlant à elle-même, s'arrêtant, nous regardant tous les deux, fronçant le sourcil et ricanant tour à tour. Enfin, comme il me le dit plus tard, il finit par conclure que je jouais l'Anglais, et pour remplir le rôle que je semblais lui réserver dans la comédie, il offrit de signer séance tenante un traité pour l'abolition de la traite.

Comme on le voit, notre prince africain était dupe ici de sa propre duplicité. Je le laissai se fourvoyer, et je le

mis en contact avec le lieutenant Seagram dans le but de m'assurer à moi-même le concours des officiers de la marine anglaise pour mes desseins ultérieurs.

En peu de jours le traité fut bâclé ; la traite des noirs solennellement abolie à New-Sestros par le prince et par moi. Le jour de l'échange des signatures, je livrai volontairement au lieutenant Seagram cent esclaves, en dédommagement desquels il me garantit le paisible transfert de toutes mes marchandises et de tous mes biens meubles où je voudrais.

Tout rentrait à peine dans l'ordre légal à New-Sestros, lorsqu'il arriva malheur à notre vieux nid de Gallinas. Joseph Denman, le plus ancien officier de l'escadre de Sa Majesté Britannique sur la côte, débarqua à l'improviste deux cents hommes et brûla ou détruisit toutes les factoreries espagnoles situées au milieu des lagunes et des îlots. Grâce à cet acte de violence mal calculé, les indigènes du voisinage se gorgèrent du pillage des propriétés qu'on évaluait à des sommes considérables. Un événement pareil ne pouvait manquer d'occuper la renommée le long de la côte d'Afrique, et peu de jours après, je l'entendis discuter parmi les sauvages de mon voisinage. C'était un mystère pour eux de me voir échapper au sort de Gallinas; mais l'esprit paresseux du prince Freeman finit par comprendre ma diplomatie, et dès lors il se repentit d'un contrat qui lui ôtait le droit de me voler. Singulièrement désappointé, le coquin réunit ses principaux chefs et fixa un jour, durant lequel il savait que le *Termagant* serait absent, pour me punir par un pillage général, de l'atteinte portée aux institutions de son pays. Le meeting eut lieu à mon insu, quoique tous mes domestiques indigènes en fussent instruits. Freeman avait acheté leur silence. J'aurais été très-probablement pris à l'improviste, pillé et tué, sans un avis secret reçu du nègre que j'avais sauvé de la terrible épreuve du poison.

J'avais alors à mon service cinq blancs, sans compter quatre matelots naufragés sur la côte, et qui attendaient une occasion pour retourner dans leur pays. Avec cette petite troupe et quelques domestiques nègres sur lesquels je croyais pouvoir compter, je résolus de défendre mon quartier-général. Je braquai et chargeai mes canons, je plaçai des sentinelles, je distribuai des fusils et des cartouches. J'armai jusqu'aux domestiques indigènes; mais dans la nuit même, ils décampèrent tous, y compris Lunès, le compagnon de mon voyage à Londres et le favori des dames. Le drôle emportait mon fusil de chasse favori.

Quand je fis ma ronde le lendemain matin, le spectacle de ces désertions me découragea un peu, mais la lettre suivante du lieutenant Seagram m'eut bientôt tranquillisé.

A bord du brick de Sa Majesté, le Termagant.

En rade de Trade-Town, 23 Janvier 1841.

« Monsieur,

» Dans votre lettre d'hier, vous réclamez ma protection pour vos propriétés, et vous m'informez que vous avez une attaque à appréhender des princes indigènes. Je regrette qu'il en soit ainsi, d'autant plus qu'ils ont engagé leur parole et signé un acte attestant qu'ils renoncent pour jamais à la traite des nègres. Comme vous avez agi de bonne foi depuis que je suis entré en négociations avec vous à ce sujet, je vous prêterai toute l'assistance en mon pouvoir, et je débarquerai vingt hommes armés, lundi, avant l'aube du jour.

» Je suis, monsieur, votre obéissant serviteur.

» H. F. SEAGRAM,

» Lieutenant-commandant. »

Le retour imprévu du *Termagant* déconcerta quelque peu Freeman et ses acolytes, bien qu'il fût parvenu à ameuter près de deux mille vagabonds autour de ma factorerie. Vers midi, il se fit un mouvement visible d'impatience dans cette masse. Il leur en coûtait de renoncer au pillage promis; mais la terreur salutaire de mes canons et de mes fusils, jointe à la présence du croiseur, prévint une attaque ouverte. Au bout d'un certain temps, j'aperçus qu'on essayait de mettre le feu à ma palissade. Il est certain qu'un incendie eût été une superbe occasion pour tout voler. Je fis donc le signal convenu à mon allié britannique. En un clin-d'œil, trois embarcations du croiseur débarquèrent un officier avec vingt hommes armés de fusils. Avant que les sauvages fissent mine de résistance, j'étais sous la protection des baïonnettes de saint Georges.

Je ne m'arrêterai pas sur les détails de ma délivrance. Freeman et tous les siens furent frappés de panique, et trois ou quatre jours après, mes approvisionnements considérables de poudre et de marchandises étaient embarqués intacts pour Monrovia.

CHAPITRE XLI.

Adieux à New-Sestros. — Je m'embarque sur le *Termagant* pour Cap Mont. — Rencontre d'un négrier. — Chasse hardie, mais inutile. — Traité signé avec le roi Fana-Toro et le prince Gray pour une cession de territoire. — Exploration de mes nouveaux domaines. — Difficultés que rencontrent mes plans d'améliorations dans l'apathie nègre. — Paresse raisonnée des noirs.

Mes baracoons et ma factorerie n'existaient plus; je me trouvais de nouveau lancé sur la mer du monde. Une

idée me frappa tout de suite : l'occasion pouvait être éminemment favorable à l'accomplissement de mes premiers desseins sur Cap Mont. Quand je sondai Seagram à ce sujet, il se montra disposé à m'y conduire sur son croiseur, mais à la condition expresse d'assister au traité que je conclurais avec le prince indigène pour la cession de territoire.

Mes adieux à New-Sestros furent peu pénibles. Dans la soirée du même jour, le *Termagant* jetait l'ancre en vue des magnifiques hauteurs de Cap Mont. Au moment où la brise et le soleil nous quittaient à la fois, laissant encore une brillante clarté dans l'ouest, nous aperçûmes du pont de notre brick une couple de grands mâts dont les agrès se dessinaient comme des toiles d'araignée sur l'azur. D'en haut, on en découvrait davantage, et d'après le rapport de notre lieutenant, lorsqu'il eut jeté un coup d'œil dans cette direction avec sa lunette d'approche, l'étranger ne pouvait être qu'un négrier.

Si faible que fût le vent, le grand foc du croiseur fut immédiatement tourné vers son ennemi naturel ; mais pendant un certain temps le reflux de la rivière et une faible brise de terre nocturne nous repoussèrent vers la pleine mer. Au point du jour nous avions si peu gagné sur le navire chassé, qu'il était au moins à sept milles de distance.

Les personnes à qui la vie maritime est tant soit peu familière, apprécieront sans peine le désappointement du *Termagant,* quand l'aube du jour lui montra la mer calme, le ciel tranquille, la prise en vue, mais inapprochable. On n'entendait sur le pont que les prières des matelots demandant un souffle de vent, et jurant comme des possédés contre la brise qui ne venait pas mettre un terme à ce supplice de Tantale. Seagram, le chirurgien et l'officier comptable, n'enrageaient pas moins de se voir enlever l'occasion d'une bonne capture, et peut-être d'une

promotion. Le maître d'équipage et le midshipman étaient absents sur l'un des canots du brick qui croisaient en vue de Gallinas, ou surveillaient la rade de New-Sestros.

Cet état d'attente fiévreuse dura jusqu'après le déjeuner. Alors nos Anglais n'y tenant plus, on arma la yole et le gig du capitaine pour l'entreprise la plus ardue et la plus scabreuse. On entassa dans la yole six matelots, deux soldats de marine et un maître d'équipage surnuméraire. Tandis que dans le gig, esquif pour ainsi dire imaginaire, s'empaquetait Seagram lui-même avec cinq matelots et quatre soldats de marine. Au moment où cette flottille poussait au large, un robuste et brutal contremaître requit de moi l'autorisation d'équiper mon canot indigène, véritable coquille de noix, et, s'embarquant avec une couple de Kroomen, il se campa au milieu de la frêle embarcation avec un fusil et un coutelas.

Cette expédition épuisait tellement notre personnel nautique que Seagram, en descendant l'échelle, recommanda le chirurgien et le commis à mes bons soins, laissant le brick de Sa Majesté Britannique à la garde du négrier converti !

Le navire chassé n'aperçut pas plutôt notre manœuvre qu'il mit tous ses avirons en branle, hissa pavillon espagnol et tira un coup de canon pour nous avertir que nous trouverions à qui parler. Un hourah de nos Argonautes répondit à ce défi, et, poursuivant leur route, ils disparurent à l'horizon pour le spectateur placé comme moi sur le pont. Bientôt un autre coup de canon fut suivi de décharges répétées de mousqueterie, et notre vigie ne tarda pas à nous annoncer que nos canots étaient en pleine retraite. En ce moment même, une légère brise fit cheminer de l'avant le *Termagant;* je gouvernai sur le navire chassé, mais je n'avais pas encore rejoint nos aventuriers que l'ennemi, profitant de la même brise et

mettant toutes ses voiles dehors, gagnait rapidement la haute mer.

Quand Seagram remonta sur le pont, son sang coulait abondamment d'une blessure que lui avait faite un coup d'anspect à l'instant où il tentait d'aborder l'espagnol. Deux hommes manquaient à l'appel; trois autres avaient été grièvement blessés par un boulet qui avait coulé la yole. Mon vaillant contre-maître revenait sain et sauf, et si j'en dois croire le commandant de la *Serea* (le navire chassé, que j'eus l'occasion de voir peu de temps après), il avait fait plus de besogne que tous les soldats de marine ensemble. Mon canot avait accosté la prise en perspective avec la vélocité qui distingue les esquifs des hardis Kroomen, et un officier subalterne du navire espagnol s'étant penché par-dessus la muraille pour couler ledit canot en y laissant tomber un énorme bloc de bois, notre homme lui avait brisé le crâne d'un coup de fusil. Il rapportait le bloc en trophée. Seagram déclarait, du reste, que le capitaine espagnol, il se nommait Olivarès, s'était conduit magnanimement. Dès qu'il avait vu notre yole coulée, il avait coupé le câble qui retenait son propre canot en disant aux nageurs de s'en servir pour regagner leur navire.

J'ai raconté cette petite affaire pour montrer les vicissitudes de la vie des croiseurs et des négriers sur la côte d'Afrique. Je venais de me trouver presque seul sur le pont d'un brick de guerre et chargé de sa manœuvre, tandis que ses embarcations donnaient la chasse à un navire espagnol dont la cargaison pouvait m'être consignée en retour d'un chargement d'esclaves. J'avais donné à Seagram la promesse de gouverner pour le mieux son vaisseau en son absence, et si je m'étais trouvé en position de couler la *Serea*, je n'aurais pas hésité à remplir mon devoir. Cependant j'éprouvais au fond du cœur une satisfaction intime de n'en être pas réduit là et de voir la chasse

avorter, car il m'en coûtait de prendre les armes contre des gens qui avaient probablement rompu le pain à ma table.

De retour le lendemain à notre mouillage en face de Cap Mont, nous remontâmes la rivière jusqu'à la ville de Toso, située à huit ou dix milles de son embouchure et où résidait le roi Fana-Toro. J'eus bientôt convaincu Sa Majesté noire des avantages à retirer pour elle de mon projet. La nouvelle de la destruction de Gallinas et de l'abandon volontaire de ma factorerie de New-Sestros s'était répandue sur toute la côte avec la rapidité de l'éclair. Les princes africains comprirent tout de suite que les beaux jours de la traite étaient passés et qu'il n'y avait plus de bénéfices à faire de ce côté. Ils se trouvèrent trop heureux d'accepter en compensation un commerce légal qui se ferait sous la sanction des pavillons nationaux.

Je développai donc mon plan tout entier à Fana-Toro et je lui offris les conditions les plus avantageuses. Mes propositions avaient l'énergique appui du prince Gray, et la cession de Cap Mont avec le territoire environnant me fut finalement faite, à la condition expresse que le prix de l'achat serait payé en présence du conseil des chefs nègres et l'authenticité du contrat attestée par les officiers du *Termagant* (1).

(1) L'acte qui me rendait propriétaire, avec le négociant de Londres dont j'ai parlé plus haut, de ce magnifique promontoire et d'une station commerciale très-importante, me paraît offrir assez d'intérêt pour en donner copie.

« Que tout le monde sache par ces présentes que moi, Fana-Toro, roi de Cap Mont et de ses rivières, en présence, du plein consentement et avec l'entière approbation de mes principaux chefs assemblés en conseil, en considération de la mutuelle amitié existante entre George Clevering Redman, Théodore Canot et Ce, sujets anglais et moi, amitié dont les causes sont ci-dessous écrites, stipulant pour moi-même, mes héritiers et mes successeurs, je

Dès que le contrat fut dûment signé, scellé, échangé, et que nous nous trouvâmes, M. Redman et moi, propriétaires directs de cette magnifique région, je me hâtai, en compagnie de mes nouveaux amis de la marine an-

donne et octroie auxdits George Clevering Redman, Théodore Canot et Ce, leurs héritiers ou ayant cause, à perpétuité, tout le territoire connu sous le nom de Cap Mont, s'étendant au Midi et à l'Est jusqu'au petit Cap Mont et au Nord-Ouest jusqu'à la rivière Sugaric, y compris les îles, lacs, rivières, forêts, arbres, eaux, mines, minéraux, droits et dépendances de toute espèce, ainsi que les bêtes sauvages et privées et tous les animaux, pour avoir et posséder lesdits cap, courants d'eau, îles, ainsi que les deux côtés de la rivière et autres dépendances ainsi octroyées auxdits G. Clevering Redman, T. Canot et Ce, à leurs héritiers ou ayant cause pour toujours, sous l'autorité de la reine d'Angleterre, de ses héritiers et successeurs.

»Et je donne également et octroie par les présentes auxdits G. C. Redman, T. Canot et Ce, le droit unique et exclusif de trafiquer avec ma nation et mon peuple, comme avec tous ceux qui me paient tribut, et je m'engage à leur accorder aide et protection à eux-mêmes, ainsi qu'à toutes les personnes qui pourront s'établir sur lesdits cap, courants, îles, lacs, et sur les deux bords de la rivière, de leur consentement, désirant que la paix et l'amitié durent entre ma nation et toutes les personnes appartenant à ladite compagnie.

»Donné sous notre seing et notre sceau, dans la ville de Fanama, ce vingt-troisième jour de février mil huit cent quarante et un.

Sa

»Le Roi + FANA-TORO.

marque.

Sa

» Le Prince + GRAY.

marque.

»Ont signé comme témoins :

» Hy. Frowd Seagram, R. N.
» George D. Noble, commis
» principal, Thos. Crawford,
» chirurgien

} du vaisseau de Sa Majesté le *Termagant.* »

glaise, d'explorer ma principauté pour y fixer l'emplacement d'une ville. Notre canot, lancé sur les eaux du noble lac de Plitzogie à Toso, gouverna au nord et durant deux heures sous le pilotage du prince Gray lui-même, entra dans une crique serpentante, et pénétra au milieu de masses de palétuviers et de palmiers jusqu'à ce que notre pilote nous fit mettre pied à terre sur un débarcadère en ruines, construit en briques anglaises. A peu de distance le prince Gray nous fit remarquer, à travers des broussailles, un espace où l'on avait autrefois jeté les fondations d'une factorerie anglaise pour la traite des nègres, et, comme mes amis hésitaient à croire à une assertion qui leur semblait déshonorante pour leur nation, ledit prince la confirma en nous montrant profondément gravé dans l'écorce d'un arbre voisin le nom de

T. WILLIAMS

1804.

Je complimentai ironiquement Seagram et le chirurgien sur ce premier résultat de notre exploration, et, après avoir beaucoup ri du dénouement de la recherche du prince, nous plongeâmes plus avant dans la forêt, mais je revins sans avoir rien trouvé de mon goût.

Le lendemain nous recommençâmes notre exploration par terre, et pour embrasser d'un coup d'œil le panorama de mon nouveau royaume, je proposai à mes compagnons de gravir le promontoire de Cap Mont, qui

Je donnai au roi Fana-Toro et à ses chefs assemblés en conseil les marchandises suivantes en échange dudit territoire : six barils de rhum, vingt fusils, vingt-quatre barils de poudre d'un quart, vingt livres de tabac, vingt pièces de cotonnade blanche, trente pièces de cotonnade bleue, vingt barres de fer, vingt coutelas, vingt bassins à laver, plusieurs autres articles d'une valeur insignifiante, et toujours vingt de chaque.

dresse sa tête à douze cents pieds au-dessus de la mer. Une marche pénible de plusieurs heures nous conduisit au sommet, mais le feuillage était si épais, la plupart des arbres d'une élévation si majestueuse, qu'en montant sur le plus grand je n'augmentai guère mon cercle visuel. En descendant toutefois le versant dans la direction de la langue de terrre qui sépare la mer du lac, j'arrivai soudain à un fertile et spacieux niveau, arrosé par un large courant d'eau limpide, et je décidai aussitôt que ce lieu, admirable pour communiquer avec l'Océan comme avec l'intérieur, serait le site de mon futur domicile. Un matelot grimpa sur le palmier le plus élevé, le dépouilla de son épaisse chevelure et hissa le pavillon anglais. Avant le coucher du soleil, j'avais pris solennellement possession du territoire et baptisé la future ville du nom de *Nouvelle-Florence,* en l'honneur du lieu de ma naissance.

Mon premier souci fut de me procurer des ouvriers. Pour cela j'invoquai l'aide de Fana-Toro et des chefs du voisinage. Pendant deux jours quarante nègres, que j'avais loués pour leur nourriture et vingt cents par jour, travaillèrent sous ma direction; mais la rude tâche d'abattre constamment des arbres, d'extirper leurs racines et de défricher le sol était si nouvelle pour ces sauvages, que toute la bande, à l'exception d'une douzaine au plus, se fit payer en rhum et en tabac et me quitta. Une couple de jours de plus, consacrés aux mêmes travaux, lassèrent la patience des douze autres, qui décampèrent à leur tour, en sorte que le cinquième jour de ma philanthropique entreprise je me trouvai abandonné dans ma hutte solitaire avec un seul domestique. J'avais, hélas! entrepris la tâche la plus antipathique à une race pour qui le paradis sur terre est de rester les bras croisés.

En vain j'adressai des remontrances au roi Fana-Toro

sur la mollesse de ses sujets. Sa Majesté partageait ou peu s'en faut leur opinion. Elle me déclara que les hommes blancs étaient des fous de travailler tous les jours de leur vie depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Ils ne devaient pas s'attendre à voir leur exemple suivi par les nègres. Non, ce n'était pas là la mode en Afrique. Sa Majesté pouvait encore bien moins concevoir qu'un homme en possession de tant de propriétés et de marchandises se soumît volontairement aux fatigues que je me préparais pour l'avenir !

La censure et la surprise de Sa Majesté n'étaient guère encourageantes ; mais j'avais trop expérimenté l'indolence des nègres pour m'attendre à une réplique différente ou compter sur un concours efficace. Cependant je ne perdis pas courage. Je me rappelai la maxime du vieil écolier : *non vi sed sæpe cadendo,* et je résolus d'opérer par degrés ce que je ne pouvais achever tout d'un coup. J'essayai d'abord d'une augmentation de salaires, mais un supplément de rhum, de tabac, d'argent ne pouvait donner des nerfs et des muscles à ceux qui n'en avaient pas ou qui avaient contracté l'habitude de n'en pas faire usage. Le travail de quatre indigènes n'équivalait pas à une journée de travail en Europe ou en Amérique. La philosophie du nègre était toute naturelle et portait en soi son évidence : pourquoi travaillerait-il pour gagner ce dont il se passait bien? Le travail pouvait-il lui donner plus de soleil, de femmes et d'huile de palmier? Quant au grog et au tabac, il s'en procurait par d'autres moyens une quantité suffisante sans enfreindre des habitudes de *far niente* qui pour lui avaient presque le caractère d'institutions religieuses.

Avec cette faible perspective de prospérité à la Nouvelle-Florence, je laissai la garde de ma hutte provisoire à un seul nègre, lui recommandant de faire le mieux qu'il pourrait, et je me rendis à Monrovia pour voir ce qu'é-

taient devenues les marchandises sauvées du naufrage de New-Sestros.

CHAPITRE XLII.

Visite à Monrovia. — Description de la colonie. — Avenir de la république noire de Liberia. — Je fonde la Nouvelle-Florence. — Un joueur nègre incorrigible. — Lord Stanley me refuse la protection britannique. — Je me fais agriculteur. — Triste perspective. — Un couvent africain. — Cruelle vengeance de Fana-Toro. — Un Mutius-Scévola nègre. — Mort du prince Gray. — Curieuses obsèques.

Peut-être m'accuserait-on d'ingratitude, si je ne disais rien de la colonie de Liberia et de sa capitale, dont les portes hospitalières s'ouvrirent toutes grandes pour recevoir l'exilé, lorsque les sauvages de New-Sestros m'eurent expulsé ou peu s'en faut de cet établissement.

Mon intention n'est pourtant pas de décrire ici la situation de Liberia à cette époque ni plus tard. La plupart des lecteurs n'ignorent pas la condition prospère des établissements philanthropiques qui bordent aujourd'hui la côte occidentale d'Afrique sur une distance de près de huit cents milles.

Lors de mes premières visites à Monrovia, j'avais été considéré comme un dangereux intrus, sur lequel les fonctionnaires du gouvernement ne pouvaient tenir l'œil trop ouvert. En apprenant ensuite ma qualité de négrier établi sur la côte, on m'avait interdit l'entrée de la ville à moi-même et celle du port à mes navires.

Maintenant, au contraire, que je me présentais comme fugitif, dépossédé par la violence et pour avoir formellement renoncé à mon ancien trafic, toutes les mains me

furent tendues. Le gouverneur et le conseil autorisèrent le débarquement de mes marchandises, et la possession des deux seuls esclaves restés fidèles à ma fortune, me fut confirmée à titre d'apprentissage. Moins de deux mois auparavant la population de la pacifique ville avait été tirée de son sommeil par le roulement du tambour qui l'invitait à marcher contre le négrier Canot; aujourd'hui je dînais avec le chef de la colonie, et ce chef m'accueillait en frère.

Je trouvai sans peine toutes sortes d'ouvriers à Monrovia, car les colons y apportent avec eux l'esprit d'industrie et d'activité qui caractérise les Américains. En quatre mois, avec l'assistance d'un petit nombre de scieurs de bois, de charpentiers et de serruriers, je construisis un charmant petit esquif de vingt-cinq tonneaux, qu'en l'honneur de mon protecteur britannique, je nommais le *Termagant*. Je mentionne la construction de ce navire, simplement pour prouver que la colonie et ses habitants sont depuis longtemps en état de produire tout ce qui peut être acquis par le commerce dans cette région tropicale. Quand mon cutter fut lancé, il ne devait aux contrées étrangères que ses cuivres, ses chaînes et ses voiles. Tout le reste était le produit de l'Afrique et du travail africain. Si la nature avait donné un meilleur port à la rivière Mesurado, une plus large entrée pour les gros navires, Monrovia ne le céderait aujourd'hui qu'à Sierra-Leone. En suivant la fertile rive du Saint-Paul, à quelques milles de Monrovia, l'œil se repose sur de vastes plaines couvertes de la plus riche végétation. La fertilité du sol est amplement prouvée par les récoltes de café, de sucre, de coton et de riz. J'ai vu souvent sur le territoire de la république nègre des cannes de quatorze pieds de haut, aussi grosses que toutes celles que j'avais rencontrées dans les Indes-Occidentales. Les caféiers y deviennent bien plus gros que de l'autre côté de l'Atlantique. Un seul

arbre donne fréquemment jusqu'à seize livres, c'est-à-dire environ sept fois plus que le produit moyen dans les mêmes Indes (1). Dans toute la juridiction de la colonie entre le Cap Mont et le Cap Palmas, jusqu'à Saint-André, le sol est également fécond. Les oranges, les citrons, les ananas, les mangues, les barbadines, les bananes, les guyavas, les tamarins, le gingembre, les patates, les ignames, le manioc et le blé abondent. L'industrie des colons américains a récemment ajouté à ces produits le fruit à pain, la rose-pomme, le patanga, le cantalou, le melon d'eau, l'avocatier et le mûrier. La culture des jardins produit tout ce qu'on peut désirer pour la table la plus luxueuse.

On a beaucoup parlé du climat pestilentiel de l'Afrique et de la perte infaillible de ceux qui séjournaient au milieu de ces miasmes. J'avoue que la côte est visitée par de terribles maladies. Presque tous ceux qui viennent s'y fixer ont à subir une fièvre qui les attaque avec plus ou

(1) Je puis confirmer ces détails en ce qui regarde la culture du café dans les colonies de la côte d'Afrique par les observations du docteur J. W. Lagenbeel, médecin colonial et agent des Etats-Unis à Liberia. Le docteur avait donné une attention toute particulière à la production du café dans cette colonie. « J'ai souvent vu », dit-il, « des arbres isolés dans divers endroits de la colonie qui donnaient de dix à vingt livres de café sec et débarrassé de sa coque dans une seule cueillette; et si incroyable que cela paraisse, il est de fait qu'un seul arbre dans le district de Monrovia produisit quatre boisseaux et demi de café brut qui, après avoir été séché et dépouillé de sa coque, pesait trente et une livres. C'est là la plus grande quantité dont j'aie jamais entendu parler et le plus grand arbre que j'aie jamais vu. Il avait plus de vingt pieds de haut et des dimensions proportionnées. »

Le même docteur pense cependant, que comme le caféier commence à porter à la fin de sa quatrième année seulement, il ne faut compter que sur une moyenne d'environ quatre livres, à partir de la sixième année. On peut planter trois cents caféiers sur un acre de terre, en espaçant les arbres d'environ douze pieds. Au bout de six années, la culture deviendra aussi lucrative que facile.

moins de violence selon leur constitution physique et leur condition matérielle. Je crois néanmoins que si on lit, sans parti pris d'avance, les annales de la colonisation, on se convaincra que la mortalité parmi les émigrants a diminué de près de moitié, par suite des précautions hygiéniques prescrites par les autorités coloniales pendant la période d'acclimatation. Les colonies sont amplement fournies de logements pour les nouveaux venus; ils y trouvent en abondance tout ce qui est nécessaire à leur bien-être et à leur guérison s'ils tombent malades. Des médecins noirs, qui ont étudié leur art en Amérique, se sont familiarisés avec les maladies locales et font tous les jours leurs preuves comme praticiens. On ne trouve plus aujourd'hui pour procurer aux convalescents la nourriture fraîche et spéciale nécessaire au rétablissement de leur vigueur, les mêmes difficultés qu'il y a douze ans, lorsque le pays d'alentour était hostile et rempli de marchés à esclaves.

Je souhaite et j'espère que l'expérience tentée pour la civilisation de l'Afrique et l'amélioration du sort des nègres, continuera de recevoir l'appui des hommes de bien qui l'ont encouragée et soutenue jusqu'ici. Certaines personnes déclarent la race noire incapable de se gouverner elle-même au-delà de la tribu et autrement que par la terreur. D'autres vont plus loin et prétendent qu'en dépit de toutes les tentatives présentes et futures pour développer l'intelligence des nègres, jamais ils n'atteindront le niveau des blancs. Loin de moi la pensée de m'ériger en oracle sur une question tant controversée, mais je dois tant aux noirs qui n'ont jamais quitté leurs forêts natales qu'à ceux qui se sont imbibés depuis plus d'une génération de la civilisation de l'Europe ou de l'Amérique, de dire sans hésiter qu'à l'honneur de leur race l'épreuve a été jusqu'ici des plus encourageantes. J'ai souvent assisté parmi les tribus sauvages à des assemblées où s'élevaient

des questions qui demandaient un jugement calme et droit. Dans presque tous les cas la décision était caractérisée par un remarquable bon sens et une équité relative. Il ne faut pas oublier que dans les colonies de la côte d'Afrique, les hommes qu'on revêt de fonctions locales plus ou moins importantes, étaient encore quelques années auparavant esclaves en Amérique et employés aux fonctions les plus serviles. La république de Liberia peut se glorifier aujourd'hui de plusieurs citoyens, qui, nonobstant leur couleur, feraient l'ornement de toute autre société. Tous ceux qui ont personnellement connu MM. Roberts, Lewis, Benedict, J.-B.-Mc Gill, Teage, Benson du Grand-Bassa et le Dr Mc Gill du Cap Palmas, seront prêts à attester comme moi que la nature a doué bon nombre de personnes de la race noire des meilleures qualités de l'humanité.

Toutefois, la durée et l'influence permanente des colonies noires sont encore à l'état de problème. Il me tarde de voir la seconde génération des colons d'Afrique, le développement de la vigueur physique et intellectuelle du nègre sur son sol natal, alors qu'il a reçu une certaine dose de civilisation, mais reste sevré de toute association, de tout contact journalier avec l'homme blanc. Je voudrais précisément savoir si les facultés nouvelles du nègre sont originales ou d'imitation et d'emprunt ; si capable d'une indépendance absolue, il peut se passer du reflet d'une civilisation étrangère.

Si les descendants des colons actuels, multipliés par une immense immigration de nègres américains de toutes les classes et de toutes les qualités durant le prochain quart de siècle, maintiennent parmi la jeune nation une énergie industrieuse et la dignité politique qui distinguent aujourd'hui la population de Liberia, je saluerai avec infiniment de plaisir la réalisation d'un fait encore problématique. Je m'en réjouirai, non-seulement parce

que le noir émancipé possédera désormais une terre où ses droits seront sacrés, mais parce que la civilisation dont les colonies noires borderont en quelque sorte la côte africaine, ne pourra manquer de pénétrer d'année en année plus avant dans l'intérieur, et de faire reculer la barbarie devant les lumières de l'Evangile.

Mais je le répète, l'épreuve n'est pas complétement faite. Le colon africain de nos jours ressemble encore à une plante exotique sur son propre sol, plante venue sous cloche, pleine d'une certaine sève tirée de la jeune Amérique, mais dont la philanthropie moderne a singulièrement soigné la floraison, pour s'en faire honneur. Espérons qu'un patronage tutélaire ne sera pas trop brusquement retiré par les sociétés fondatrices, et que sans prolonger indéfiniment un état de tutelle qui pourrait à la longue énerver par un autre genre de dépendance, l'esprit des immigrants et de leurs enfants, on le maintiendra jusqu'à ce que la république nouvelle ait donné d'indubitables signes de maturité.

Je quittai Monrovia pour revenir à Cap Mont avec plusieurs ouvriers américains et un nouvel assortiment de marchandises appropriées aux goûts et aux besoins des indigènes. Pendant mon absence, l'agent que j'avais laissé, était parvenu, non sans labeur, à débarrasser un large espace dans la forêt pour mon futur établissement, en sorte qu'avec l'aide de mes Américains, la Nouvelle-Florence ne tarda pas sortir de terre. Pendant sa construction, je décidai un certain nombre d'indigènes, par l'appât d'un double salaire et en invoquant l'autorité de leurs chefs, à me défricher un jardin, où se trouvèrent bientôt réunies les principales productions végétales de l'Europe et de l'Amérique. Ce jardin a fait plus d'une fois l'admiration des officiers de la marine militaire.

Dès que mon habitation nouvelle fut achevée, je fis venir mes meubles de la colonie, et continuant de tambou-

riner dans le pays pour appeler les affaires, j'envoyai mes Kroomen et mes pilotes à bord de chaque croiseur qui apparaissait dans la rade, pour lui offrir des vivres.

Un événement survenu vers ce temps-là, montrera la manière dont se faisait alors sur la côte une certaine branche de la traite des noirs. Le sloop de guerre de Sa Majesté, L..., se trouvant dans le voisinage, débarqua trois de ses officiers sur mon territoire pour y consacrer un jour ou deux à la chasse des sangliers, dont le voisinage est plein. La pluie tombait par torrents; au lieu d'une chasse, j'offris un dîner à mes joyeux visiteurs. Nous avions à peine mangé le potage sur la piazza qu'un grand tumulte se fit parmi les nègres dans la cour. Un des chefs des Bushmen amenait un célèbre joueur, qu'il voulait vendre ou tuer pour en débarrasser le pays.

C'était une excellente occasion de donner à mes hôtes une idée du caractère indigène et de les mettre à même de faire une bonne action, pour peu qu'ils y fussent disposés. J'ordonnai donc à mes gens d'introduire le Bushman et le joueur, et lorsque la victime entièrement nue, la corde au cou, eut été traînée par le chef sauvage jusqu'à notre table, je reconnus tout de suite un nommé Soma, que j'avais eu autrefois à mon service. Ce drôle était un excellent interprète, quelque peu cousin d'un roi indigène, mais j'avais dû le congédier pour ses mœurs dissolues et surtout parce qu'il avait joué et perdu au jeu sa jeune sœur, dont je n'avais pas sans peine obtenu la liberté à Gallinas.

« J'ai amené Soma à votre garde-magasin, » dit le Bushman, « et je veux le lui vendre. Soma a passé la moitié de la journée à jouer avec moi. D'abord il a perdu son fusil, puis son bonnet, puis son vêtement, puis sa jambe droite, puis sa jambe gauche, puis ses deux bras et enfin sa tête. J'ai laissé à ses amis la faculté de racheter ce chien, mais comme ils l'ont déjà racheté une dou-

zaine de fois, il n'y a pas un homme dans la ville qui veuille en entendre parler. Soma ne paie jamais ses dettes. Si vous ne voulez pas me l'acheter, don Théodore, je le conduirai au bord de l'eau et je lui couperai la tête. »

Devant moi, d'un air suppliant, nu comme il était entré en ce monde, la corde au cou, à moitié étranglé, les bras attachés derrière le dos, se tenait l'incorrigible joueur, à demi-mort d'effroi, tandis que je promenais en vain mes regards du chef nègre aux officiers anglais, dans l'espoir de voir intervenir ces philanthropes. Comme Soma parlait anglais, je lui dis dans cette langue qu'indigne de pitié, il devait se résigner aux chances du jeu. Vingt dollars pouvaient sauver sa tête, mais les Anglais ne s'attendrissaient pas! « Emmenez-le, » dis-je au Bushman, « et faites-en ce qu'il vous plaira. » Que le lecteur sensible se rassure : un clin d'œil à mon interprète avait suffi pour donner un dénouement moins tragique au drame. Le Bushman retourna dans ses forêts avec le rhum et le tabac demandés, et Soma garda sa tête. Selon toute apparence il aura recommencé sa vie de joueur sur l'une ou l'autre plantation de Cuba où je l'expédiai.

En faisant au bout de quelques mois le compte de mes travaux à la Nouvelle-Florence, je trouvai les frais de construction et le prix de la main-d'œuvre si énormes que mes finances seraient bientôt épuisées. D'après l'avis de mon ami Seagram et du capitaine Tucker qui commandait la station, j'adressai alors une pétition à lord Stanley pour le prier de m'accorder cent des nègres capturés par le croiseur, pour cultiver mes terres, moyennant salaire et pour apprendre ainsi les éléments de l'industrie agricole. La réponse se fit attendre et quand elle arriva, elle mit à néant mes espérances. Qu'on en juge.

Hôtel du Gouvernement.

Sierra-Leone, 28 octobre 1843.

« Monsieur,

» J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre, datée d'août dernier, et contenant copie d'une pétition dont vous avez transmis l'original au lieutenant-gouverneur Ferguson, avec prière de la faire parvenir au gouvernement de Sa Majesté.

» En réponse à cette lettre j'ai à vous faire savoir que, dans une dépêche du très-honorable lord Stanley, secrétaire d'Etat pour les colonies, en date du 8 avril 1842, Sa Seigneurie déclare ne pouvoir sanctionner votre demande d'un certain nombre de noirs africains affranchis, qui vous seraient donnés comme apprentis pour cultiver vos terres ; elle ne peut non plus reconnaître l'achat de Cap Mont en tant qu'il placerait ce district sous la protion et la souveraineté de la couronne britannique.

» Permettez-moi d'ajouter que je suis heureux d'apprendre par le capitaine Oake que le navire dont il est question dans votre lettre, et que vous n'aviez pu expédier faute d'une autorisation en règle, en a obtenu une du gouverneur de Monrovia.

» Je suis, monsieur, votre obéissant serviteur,

» G. Mac Donald,

» Gouverneur. »

A M. Théodore Canot.

Le tableau que mon imagination s'était peint de si brillantes et de si philanthropiques couleurs, s'évanouit à la lecture de cette épître. Non-seulement elle jetait un nuage sur toutes mes perspectives de commerce légitime,

mais elle rompait tous mes rapports avec M. Clevering de Londres. J'ordonnai immédiatement d'abattre le palmier au haut duquel j'avais déployé la bannière britannique, et le lendemain matin, sur un grand mât en vue du port, je hissai un drapeau tricolore avec une étoile au centre et que je fis saluer, en présence de Fana-Toro, d'une salve de vingt coups de canon.

Je ne suis pas naturellement d'un caractère haineux et vindicatif, mais je ne saurais exprimer la mortification que j'éprouvai, quand lord Stanley fit échouer toutes mes honnêtes intentions par son refus de garantir l'acquisition de Cap Mont, où j'aurais été un allié, un ami si fidèle, et dont j'aurais bientôt fait le centre d'un grand commerce. Ce qui me blessa surtout, ce fut la défiance indiquée par cette conduite, après les flatteuses assurances que les officiers de la station m'avaient prodiguées. Je faillis presque me repentir d'avoir eu foi dans le lion britannique. Quel parti prendre? Fallait-il abandonner Cap Mont et recommencer mon ancien métier ou labourer la terre et me faire le fournisseur de vivres frais et d'eau de la flottille anglaise?

Après mûre délibération, je résolus de donner la préférence à la charrue, et avant Noël, j'avais fait en Angleterre la commande d'une grande quantité d'ustensiles d'agriculture et de tout ce qui pouvait être nécessaire pour une exploitation de ce genre. Cela fait, j'achetai quarante jeunes nègres pour les employer à la culture du café et pour traîner mes charrues en attendant les bœufs. En peu de temps, je défrichai beaucoup de terres et je fis élever une maison spacieuse pour un vieux surveillant de mes baracoons, que je transformai en un très-médiocre fermier. Comme il ne connaissait d'autre moyen d'action, d'autre discipline que le fouet, au bout d'un mois, quatre hommes de son personnel étaient portés sur la liste des malades, cinq autres avaient déserté. Je remplaçai

ce petit tyran de race espagnole, par un homme de couleur américain, qui péchant par l'excès contraire, donna trop de liberté à son monde et négligea complétement les plantations. Mes propres connaissances en agriculture étaient si bornées, que si je n'avais eu à chaque instant recours aux livres spéciaux, je n'aurais pu diriger mes ouvriers. En résumé je ne tardai pas à reconnaître que l'Océan était encore plus facile à exploiter que la terre.

Je tenais bon cependant. Le commerce sur une grande échelle avec l'intérieur et mes essais d'agriculture avaient également échoué; mais je pouvais encore tenter fortune dans une voie plus humble, en combinant à un trafic restreint l'exercice d'industries lucratives. Dans cet espoir, je divisai mes quarante nègres bien dressés en deux sections, gardant les moins intelligents pour la ferme et établissant près du débarcadère les plus actifs et les plus adroits. Je fondai un chantier de construction, un atelier de serrurerie, une scierie de bois, et je mis à leur tête des colons monroviens pour diriger mes esclaves. Dans l'intervalle les indigènes du voisinage, ainsi que les peuplades de l'intérieur, apprenaient par mes coureurs la fondation d'une nouvelle factorerie à Cap Mont.

Au retour de la belle saison, mon établissement donnait des signes de vitalité et de prospérité. Dans l'enceinte de la Nouvelle-Florence, on comptait déjà vingt-cinq maisons et une population de cent personnes. Il ne manquait plus qu'un troupeau de gros bétail; je me le procurai dans le pays des Kroomen.

Les choses marchaient donc d'une manière satisfaisante, non-seulement avec les nègres des environs, mais avec les commerçants étrangers et les croiseurs, lorsqu'une guerre indigène vint me créer des embarras nouveaux et me mettre en contact avec les ennemis du roi Fana-Toro, sur le royaume et la personne duquel il est bon de donner quelques détails.

Les indigènes qui habitent autour de Cap Mont, appartiennent à la nation Vey et ne sont sous aucun rapport inférieurs aux autres tribus de la côte. Quarante ou cinquante familles composent ce qu'ils appellent une « ville, » ville dont le gouvernement est généralement confié au doyen d'âge, lequel administre la justice avec l'aide d'un palaver ou assemblée publique, composé des vieillards. Ces petites villes se soumettent volontairement au protectorat de villes plus grandes, dont le chef juge sans appel toutes les discussions qui s'élèvent entre les localités de son ressort. Les jugements n'étant pas toujours du goût des justiciables, il arrive assez souvent que ceux-ci désertent leurs cabanes et émigrent sous une autre juridiction.

Les Veys, hommes et femmes, sont généralement bien bâtis et d'une haute taille. Leurs croyances religieuses diffèrent peu de celles qui règnent parmi les Sousous du Rio Pongo. Ils admettent une puissance suprême qu'on peut invoquer avec succès par l'intermédiaire des gris-gris et des fétiches, mais qui, d'ordinaire, se montre malfaisante. Ils s'imaginent que les bons sont récompensés après leur mort par leur métamorphose en quelque animal favori. Toutefois il serait difficile de préciser leur dogme religieux, car ils mêlent plusieurs données d'un mahométisme corrompu aux aberrations du paganisme.

Les Veys, comme presque toutes les autres races africaines, sont élevés dans le plus sauvage abandon. On voit les enfants ramper dans une nudité complète autour des villages. Le sentiment de la pudeur ne s'éveille guère davantage avec l'adolescence, et il n'est pas rare de trouver dix ou douze personnes des deux sexes entassées pêle-mêle dans une cabane qui n'a pas plus de quinze pieds carrés.

Le Vey indépendant est essentiellement paresseux. Il se lève le matin pour avaler son riz ou son manioc et re-

gagne en rampant sa natte, généralement placée au soleil, et où il se remet à sommeiller jusqu'à ce qu'une autre de ses femmes lui serve un second repas. Le reste de la journée est consacré au bavardage ou à une nouvelle sieste jusqu'au coucher du soleil. Alors les autres femmes lui lavent le corps, lui servent un troisième repas et étendent ses membres bien reposés devant un feu pétillant pour le délasser de ses fatigues. Le fait est que les esclaves et les femmes travaillent seuls en Afrique, et pour inculquer au sexe féminin le sentiment de ses devoirs et de ses futures tribulations à cet égard, il existe une sorte de séminaire national, connu sous le nom de bocage des gris-gris.

C'est un endroit isolé de la forêt, fort éloigné de toutes les habitations, de toutes les terres cultivées et considéré comme un territoire sacré interdit aux hommes. L'établissement, composé d'un certain nombre de barraques en bois qu'entoure un vaste enclos, est placé sous la direction d'une vieille femme de capacité et d'instruction, supérieure ou réputée telle, à qui l'on confie les jeunes filles de l'âge de dix à douze ans. Des voyageurs ont émis diverses opinions sur cette institution très-singulière assurément parmi des sauvages. Les uns y ont vu une espèce de cloître destiné à protéger la chasteté, les autres une école de licence. Pour moi qui ai eu l'occasion d'examiner les choses, je suis assez d'avis qu'une ligne tirée entre ces deux extrêmes, se rapprocherait de la vérité. Si cette retraite a été destinée dans l'origine à protéger les mœurs, les choses ont singulièrement dégénéré sous l'influence des passions tropicales.

Lorsque la procession des nouvelles recrues approche du sanctuaire, à travers la forêt, on voit, on entend de tous côtés de la musique et des danses. Les femmes gris-gris attachées à l'établissement conduisent les néophytes au bord d'un ruisseau voisin où on leur fait prendre un

bain et où on les soumet à une espèce de circoncision. Ointes de la tête aux pieds d'huile de palmier, on les conduit ensuite dans le sanctuaire où, placées sous bonne garde, elle sont entretenues aux frais de leurs parents ou de ceux qui doivent les épouser, jusqu'à ce qu'elles aient atteint l'âge de la puberté. A cette époque, l'importante nouvelle est annoncée par la vieille gris-gris à la famille ou au futur, qui fait préparer sa maison pour recevoir sa femme. Dès que la maison est prête, on le fait savoir pendant une nuit par le son des cloches et des clameurs joyeuses. Le lendemain, les femmes parcourent la forêt pour voir s'il ne s'y cache aucun profane, et quand on s'est assuré que les sentiers sont libres, la jeune fille est conduite au bord d'un ruisseau, où de nouveau lavée, ointe d'huile des pieds à la tête, elle est revêtue de ses plus beaux atours. On la porte alors triomphalement au milieu des chants, des cris de joie, des roulements du tambour, des détonations d'armes à feu, au domicile du mari, en ayant bien soin que son pied ne soit pas souillé par le contact de la terre avant d'avoir atteint le seuil de la maison nuptiale.

Cette institution paraît exister dans une grande partie de l'Afrique, et telle est la vogue dont elle jouit que les parents trop pauvres pour payer le droit d'admission font une souscription parmi leurs amis et se procurent ainsi l'esclave exigé, car ce droit est un esclave, valeur monétaire vivante du pays.

Souvent cet esclave est volé, mais ses légitimes propriétaires le réclameraient en vain dès qu'il est entré dans l'enceinte sacrée.

L'établissement ne reçoit pas seulement les jeunes filles, mais les femmes qui, pour employer la phraséologie européenne, se trouvent dans un état intéressant. Cette retraite leur semble pourtant moins nécessaire que dans l'état de civilisation, car peu d'heures après la naissance

de leur progéniture, les robustes négresses vont se plonger dans le plus prochain ruisseau et retournent d'ordinaire aux pénibles travaux dont leurs seigneurs et maîtres se déchargent complétement sur elles.

Au temps de Fana-Toro, Toso était la résidence royale où Sa Majesté jouait son rôle de protecteur et d'arbitre suprême de six grandes et de quinze petites villes. Son gouvernement, sous beaucoup de rapports, pouvait être regardé comme un gouvernement patriarcal. Lorsque j'achetai Cap Mont, Sa Majesté comptait soixante-dix-sept saisons pluvieuses, équivalentes à autant d'années. Elle était petite de taille, sèche et maigre, mais nerveuse, très-droite et encore très-fière du respect qu'elle inspirait. Célèbre dans sa jeunesse par son intrépidité, Fana-Toro n'avait pas dégénéré ; seulement il nourrissait contre ses ennemis des rancunes qui aboutissaient parfois à des actes d'atrocité.

Peu de temps après mon installation à Cap Mont, je fus témoin d'un de ces actes. Une affaire de peu d'importance m'avait engagé à lui rendre visite. A mon arrivée à Toso, on me dit qu'il était absent, mais la manière dont on me donnait cette nouvelle me convainquit qu'elle était fausse. Sans plus de gène que n'en prennent d'ordinaire les blancs en Afrique, je me mis à la recherche de Sa Majesté, et je la trouvai bientôt dans la maison où se tenaient les palavers. Le vaste enclos était rempli de sauvages réunis dans un profond silence autour de leur roi, qui, d'un air furieux, un couteau ensanglanté à la main et le pied sur le poitrine d'un nègre fraîchement égorgé, adressait une harangue pleine d'invectives à son cadavre. Tout près de lui, dans un pot d'huile bouillante cuisait le cœur de son ennemi.

Mon apparition soudaine ne fit qu'exaspérer Fana-Toro, qui m'appelant à ses côtés, mit les deux genoux sur le cadavre et y plongea plusieurs fois son couteau, en s'é-

criant d'une voix tremblante de fureur, que c'était son plus vieux et son plus mortel ennemi. « Durant vingt années, » disait-il, « il a égorgé mon peuple, vendu mes sujets, violé mes filles, tué mes fils, brûlé mes villes. » Chaque chef d'accusation était ponctué d'un coup de couteau.

Trop courageux et trop adroit pour se laisser prendre de vive force, le vieil ennemi de Fana-Toro était tombé dans un piége. On n'avait pu le décider ni le contraindre à marcher jusqu'à Toso ; il avait fallu l'enfermer dans un grand panier et le porter sur les épaules. A peine en présence de son adversaire, il rompit un silence de trois jours par un torrent d'injures et d'imprécations. Son sort fut bientôt accompli de la tragique façon que je viens de raconter, et l'on brûla immédiatement son corps, de peur qu'il ne prît, d'après une superstition nègre, la forme de quelque animal féroce pour tourmenter son bourreau durant le reste de ses jours.

C'est là, du reste, le seul exemple de cruauté de Fano-Toro dont j'aie eu positivement connaissance et dont je puisse parler de *visu*. Il suivait en cette circonstance les féroces traditions de ses ancêtres. Je raconterai, en revanche, une anecdote que je tiens de bonne source et qui fait honneur à son intrépidité et à sa constance. Vingt années environ avant mon arrivée à Cap Mont, de nombreuses bandes de Bushmen s'étaient jointes aux ennemis qu'il avait sur la côte, et après avoir ravagé son territoire, avaient assiégé l'enceinte fortifiée de Toso. Durant bien des jours, la soif et la faim furent patiemment endurées par les assiégés sous le commandement résolu du roi ; mais enfin les souffrances devinrent insupportables et les habitants parlèrent de se rendre. Alors Fana-Toro rassembla les chefs dans la maison du palaver et leur conseilla de tenter une sortie. Tous les guerriers protestèrent contre ce dessein, que l'épuisement de leurs

munitions rendaient en effet téméraire, et presque au même instant une clameur sauvage demanda la déposition du roi et l'élection d'un nouveau chef. Un candidat fut immédiatement trouvé, élu, installé; mais Fana-Toro, portant au nouveau prince le défi de soutenir aussi bien que lui la souffrance, plongea un de ses doigts dans un bol d'huile bouillante et l'y tint jusqu'à ce que la chair fût brûlée jusqu'à l'os.

Réintégré par acclamation dans tous ses droits, l'ancien souverain mit à profit l'enthousiasme pour fondre sur les assiégeants, dont il rompit les lignes et qu'il força à demander la paix. Jusqu'au jour de sa mort cette main mutilée fut l'orgueil de son peuple.

Les Veys entourent de certaines cérémonies les deux extrémités de l'existence humaine, la naissance et la mort. Ces deux événements sont l'occasion de galas, de copieuses libations, de danses et de salves de mousqueterie. Parfois les familles s'appauvrissent et se ruinent même pour vouloir célébrer avec trop de pompe les obsèques de leur chef.

Le prince Gray, fils de Fana-Toro, mourut pendant mon occupation de Cap Mont. J'étais à Mesurado lors de l'événement, mais dès que j'en fus instruit, je résolus de concourir pour ma part aux honneurs rendus à sa mémoire. Gray n'était pas seulement un bon nègre et un bon voisin, mais mon plus ferme appui dans mes relations avec le pays; je pouvais envisager sa mort comme une calamité.

A peine eut-il rendu le dernier souffle que ses enfants, peu riches en biens d'aucune espèce et n'ayant pas non plus d'esclaves à vendre, accoururent près de mon agent et mirent leur ville de Fanama en gage pour défrayer les funérailles de leur père. Dans l'intervalle, le corps entouré de bandelettes, dans la confection desquelles étaient entrés vingt grands draps de lit, et enveloppé de vingt

pièces de calicot de diverses couleurs, fut déposé dans une hutte sous la garde de trois de ses femmes, qui ne le quittèrent plus et se chargèrent d'entretenir près de lui un feu constant.

Après deux mois consacrés aux lamentations, un avis envoyé à quarante lieues à la ronde, convoqua toutes les tribus à la cérémonie finale. Au jour marqué, le corps sortit de la hutte mieux fumé que ne le fut jamais jambon. La procession s'avança lentement vers la maison du palaver. Les vingt femmes du prince, presque entièrement nues, la tête rasée, le corps souillé de poussière, suivaient ses restes. La plus âgée était couverte de meurtrissures, de brûlures et de plaies, témoignage de sa douleur inconsolable.

Le cortége chantait en chœur les louanges du défunt. Parvenu dans l'enceinte du palaver, le corps fut couché sur une natte neuve et couvert de sa chemise de guerre. On coiffa sa tête momifiée d'un vieux bonnet de fourrure, et on rangea autour de lui toutes les amulettes, tous les charmes, tous les fétiches dont il avait fait usage en sa vie. Pendant ces apprêts, les fils du prince Gray se tenaient sous la verandah d'une maison voisine où il recevait les condoléances des invités, qui, selon la coutume, faisaient un salut et déposaient leur offrande de riz, d'huile de palme, de vin de palme et d'autres articles pour concourir au gala des funérailles.

En apprenant à Monrovia la mort du prince nègre, j'avais résolu de ne pas venir sans un témoignage de respect tout particulier pour mon ancien allié, et j'avais fait construire dans ce but un vaste cercueil ou plutôt un coffre colossal recouvert de calicot bleu fixé avec des clous de cuivre, et de tous les ornements dorés que j'avais pu trouver à Monrovia. Outre ce splendide sarcophage, mon esquif était chargé de deux jeunes bœufs et de plusieurs barils de rhum, ma contribution au banquet futur.

J'avais calculé mon arrivée à Fanama de manière à atteindre le point de débarquement vers dix heures du matin le jour des obsèques. Après un salut de mes canons de bronze, je débarquai donc mes bœufs, mon rhum, mon cercueil, et je m'acheminai vers l'habitation du défunt.

L'apparition de l'ami blanc de leur père et seigneur, fut accueillie par la famille avec toutes les marques de reconnaissance, de respect, et par de bruyantes lamentations. Je me vis, à la lettre, enlevé dans les bras des femmes en pleurs et déposé sur la grande natte à côté du corps. Force me fut d'y rester au milieu des cris et des sanglots jusqu'à près de midi, heure où les deux jeunes bœufs furent égorgés, et leur sang offert dans de grands bassins au mort. Cela fait, la masse informe fut logée, comme on put, dans le cercueil, et portée sur les épaules de six nègres, au rivage, où on l'enterra dans un bosquet de cotonniers.

A notre retour à Fanama, l'aîné des fils fut immédiatement salué prince, et à compter de ce moment le deuil se changea en réjouissances. Vers le coucher du soleil, les vingt veuves reparurent avec leurs plus beaux atours, la tête ointe d'huile et les membres chargés de tous les brasselets, de toutes les verroteries qu'elles avaient pu réunir. Alors commença la répartition de ces inconsolables dames entre les diverses personnes de la famille royale. Le nouveau prince en choisit six pour sa part, et en distribua treize autres entre ses frères et ses parents, réservant sa mère pour son beau-père. Le partage terminé, son altesse eut la courtoisie de m'offrir le choix entre les six qu'il s'était réservées; mais ayant pour principe de ne contracter aucun lien de la sorte avec les indigènes, je déclinai cet honneur comme fort au-dessus de mon ambition.

CHAPITRE XLIII.

Mes plantations fort admirées ne rendent pas mon avenir plus brillant. — Je construis un caboteur. — La vente d'un clipper américain me brouille avec les Anglais. — Nègre tué par les orangs-outangs. — Manière de se débarrasser des léopards. — Chasse aux éléphants. — Guerres nouvelles de Fana-Toro. — Blocus rigoureux. — Les missionnaires. — Un prince et un ministre improvisés. — Caïn et Curtis. — Mort de Fano-Toro. — Les Anglais brûlent la Nouvelle-Florence. — Conclusion.

Lorsque sous la direction des colons de Monrovia, que j'avais pris à ma solde, j'eus suffisamment initié mes ouvriers indigènes au maniement du rabot et de la scie, de l'enclume et du marteau, j'entrepris la construction d'un brick de cent tonneaux. Au bout de six mois, on accourait de près et de loin pour voir les merveilles de Cap Mont. Mes plantations s'élevaient lentement, mais mon jardin potager était un objet de juste curiosité pour tous les caboteurs et les croiseurs. En revanche il m'était impossible d'éclairer les indigènes sur la valeur des herbes étrangères que je cultivais avec tant de soin. Ils admiraient bien la symétrie de mes couches, la beauté de mes ananas, la grosseur de mes cannes à sucre, l'abondance du café que je récoltais, la fraîcheur embaumée des arbres qui ombrageaient mes pelouses, mais ils ne pouvaient admettre que mes légumes exotiques fussent bons à manger. Pour irriguer mes cultures, je détournai le cours d'un ruisseau; j'entourai d'un véritable canal mon jardin, bordé en outre d'un treillis de saules. A la vue de ce travail d'Hercule ou de Samson, le vieux roi et ses courtisans restèrent émerveillés. « Rien n'est impossible aux hommes blancs ! » s'écriait Fana-Toro. Sa Majesté daigna inspecter mes plantes légumineuses, et ne s'étonna pas

moins de la peine que nous prenions pour satisfaire notre appétit, quand il y avait tant de moyens plus simples d'arriver au même but. Jamais il ne put deviner l'usage et le mérite des fleurs dont j'avais une riche collection. Comment dépenser tant de temps, tant de travail, quand le riz et l'huile de palmier venaient tout seuls et pendant notre sommeil ! Comme on le voit par cet aperçu de mes comforts domestiques, la Nouvelle-Florence prospérait sous tous les rapports, sauf pourtant la grande exploitation agricole et le commerce. J'avais d'abord espéré que deux ou trois années de persévérance suffiraient pour fonder un commerce légal productif avec l'intérieur; mais je reconnus bientôt que les indigènes ne songeaient qu'à la traite et n'apportaient les produits de leur voisinage à la côte que lorsqu'ils avaient des prisonniers à vendre. Je me convainquis, en outre, que les nègres habitant à la hauteur de Cap Mont, n'avaient de rapports avec les peuplades de l'est que pour la traite des esclaves, et que par conséquent ma petite rivière ne verrait jamais créer sur ses bords des marchés semblables à ceux qui communiquent directement par eau avec le cœur des régions abondantes en or, en ivoire, en cire, en peaux. Pour obvier à ces difficultés, je hâtai la construction du navire que je destinais à faire le cabotage.

Vers la même époque, un petit bâtiment américain, le A..., arriva dans mon voisinage. Il était chargé de tabac, de cotonnade, de rhum et de poudre. Son capitaine, complétement étranger au commerce de la côte, et qui ne parlait pas l'espagnol, me pria de remplir pour lui les fonctions de subrécargue à Gallinas. En très-peu de temps j'eus placé très-avantageusement toute sa cargaison. L'élégant gréement du clipper yankee séduisit un négrier espagnol qui se trouvait dans les lagunes. Il fit par mon entremise des offres pour son achat. Ces offres furent acceptées, et la veille de Noël fut fixée pour la re-

mise du clipper au nouveau propriétaire, après un tour au Gabon.

En me chargeant de fournir à un négrier connu un navire et l'équipement nécessaire à une cargaison d'esclaves, je retombais évidemment dans mon ancien métier. Le nier serait folie ; mais toute réflexion faite, je crus, en couvrant la transaction de mon nom, ne pas encourir plus de blâme que tant de respectables négociants de Sierra-Leone et d'ailleurs. Tous les jours ceux-ci vendent à des négriers avérés, des marchandises qu'on ne peut employer à autre chose qu'à la guerre entre les nègres et à la traite qui en est le principe et la conséquence. Ce sophisme calma pour l'heure ma conscience, car je n'entendais pas me soustraire à la promesse faite à Seagram et scellée par un contrat solennel.

Au jour marqué, mes feux télégraphiques m'annoncèrent l'approche du brigantin qui jeta l'ancre à Sugarei, à trois milles de Cap Mont. Dans la soirée même, le navire me fut remis par le capitaine américain avec ses papiers de bord et son pavillon. Je fis faire immédiatement tous les préparatifs nécessaires à la réception de la cargaison, et au coucher du soleil, je cédai la place au négrier espagnol, qui embarqua immédiatement sept cents nègres, débarqués vingt-sept jours plus tard à Cuba.

Jusqu'alors les croiseurs anglais avaient fait de Cap Mont leur rendez-vous favori. Le bruit de cet embarquement accompli dans mon voisinage, et mon refus d'entrer en explications à ce sujet, causèrent de l'ombrage aux officiers qui s'approvisionnaient chez moi. Bientôt désigné comme un ennemi de l'escadre, je vis mes relations avec elle se réduire à une ombre. Dans le cours de la semaine, le commandant de la station jeta l'ancre en vue du Cap, m'appela à bord, et termina une conversation fort animée en s'écriant : « Une couple d'hommes comme monsieur Canot suffiraient pour tailler de la be-

sogne à toute l'escadre de Sa Majesté Britannique sur la côte africaine! »

Ma seule réponse à ce compliment fut un profond salut, et je quittai la *Pénélope* bien persuadé que c'en était fait de mes bons rapports avec les croiseurs anglais.

La partie de Cap Mont où j'avais planté ma tente avait été depuis si longtemps dépeuplée par les premières guerres de Fana-Toro, que les bêtes sauvages s'étaient pour ainsi dire remises en possession de leur ancien domaine. La forêt pullulait de léopards, de chats sauvages, de cavallis ou sangliers et d'orangs-outangs.

Peu de mois après mon arrivée, un jeune indigène que j'employais, sévèrement châtié pour sa mauvaise conduite, et redoutant une répétition du châtiment, s'enfuit sur le promontoire avec un panier de manioc. Cette nourriture lui suffisait pour une couple de jours; nous pensâmes qu'il l'épuiserait avant de revenir, et nous ne nous en inquiétâmes pas davantage; mais le troisième jour s'écoula sans qu'il reparût. Le quatrième jour on fit des perquisitions dans la forêt, et l'on trouva le cadavre du malheureux dont tous les membres étaient disloqués et couverts de morsures apparemment faites par des dents humaines. L'opinion unanime des indigènes fut que l'enfant, car le fugitif était un très-jeune garçon, avait été tué par les orangs-outangs. En effet, lorsque je visitai le théâtre de la catastrophe, je trouvai un grand espace couvert de l'empreinte de leurs mains et des débris de leurs racines favorites.

Je fus surtout tourmenté dans le commencement par les léopards. Mon bétail ne pouvait sortir de l'enceinte palissadée, ni mes ouvriers s'aventurer au dehors, sans être bien armés. Je fis usage de piéges, de fosses et de tous les expédients pour débarrasser la forêt de ces hôtes fâcheux; mais telles étaient leur ruse et leur agilité, qu'ils échappaient toujours. Je m'avisai enfin d'un moyen qui

réussit mieux. Il consistait à garnir le bout du canon d'un fusil d'un morceau de viande attaché par une corde au chien, en sorte que toute la charge entrait dans la gueule du léopard en même temps que la friande amorce. Peu à peu les bêtes sauvages se retirèrent du promontoire et des terres environnantes.

Depuis longtemps Cap Mont avait été déserté par les éléphants; mais à quarante milles environ de mon habitation, et dans les forêts au-delà du lac, on pouvait encore aller à la chasse du noble animal, et toutes les fois que les indigènes avaient le bonheur d'en happer un, on ne m'oubliait pas dans le partage. Si c'était un mâle, je recevais les pieds et la trompe; si c'était une femelle, on m'apportait les tétons, réputé le morceau royal.

En Afrique, un éléphant tué est considéré comme une propriété publique par tous les villages environnants; tous ont le droit de dépecer la chair du géant jusqu'à ce qu'il n'en reste que les os. Un véritable chasseur ne réclame que l'ivoire et la queue, et généralement il est fait hommage au roi de cette dernière. Très-souvent il se forme parmi les indigènes des associations pour aller à la chasse des éléphants, et surtout pour s'emparer de leurs précieuses défenses. On procède alors à peu près comme pour la pêche à la baleine, mais un chasseur célèbre est généralement chargé d'exécuter l'exploit; parmi les associés, l'un fournit les fusils, l'autre la poudre, un troisième les lingots de fer qui remplacent les balles, un quatrième les provisions, d'autres enfin les hommes qui doivent porter tout cet équipement. Dès qu'il est complet, on invoque les jus-jus et les fétiches pour en obtenir bonne chance, et le chasseur part escorté jusqu'à une grande distance du village par les femmes et les associés.

L'éléphant d'Afrique est plus petit, mais plus rusé et plus sauvage que l'éléphant d'Asie. Souvent le chasseur est forcé de le traquer pendant plusieurs jours, car on dit

que dans les districts populeux, son instinct est assez grand pour l'avertir de la présence des armes à feu, même à des distances considérables. Le moyen le plus ordinaire et le plus efficace pour attirer un éléphant à portée de fusil, est de semer le sol d'ananas dont l'odeur et la saveur le séduisent infailliblement. En se régalant de ces fruits, qu'on a coupés par tranches, il arrive à l'endroit où le chasseur, caché dans les branches d'un arbre élevé, le vise à la tête et lui tire souvent plusieurs coups de fusil avant de le tuer.

La poudre vendue aux indigènes est généralement si mauvaise, que l'éléphant s'échappe parfois sain et sauf; parfois il va mourir plus loin des suites de la rencontre. Quand cela arrive, le chasseur envoie chercher du renfort et l'on se met à la recherche du volumineux gibier, qui doit fournir tant de repas. Grand est le désappointement universel lorsque l'éléphant a bel et bien disparu. Il arrive aussi qu'il traîne plus ou moins longtemps avant de mourir, et que les vautours font seuls découvrir son cadavre en putréfaction. Alors les Bushmen tombent sur cette pâture avec autant d'avidité que les oiseaux de proie. Plus d'une bataille s'est livrée entre les sauvages habitants des forêts autour de la carcasse d'un éléphant, et plus d'un prisonnier, fait dans la lutte, a été vendu comme esclave sur la côte.

La guerre dont j'ai mentionné un peu plus haut l'explosion, envahit rapidement nos frontières, et donna à la traite une impulsion sans exemple, depuis mon arrivée à Cap Mont. On conçoit l'embarras de ma position dans un pays enveloppé par une lutte qui ne pouvait aboutir qu'au massacre ou à l'esclavage. Comment rester neutre à la Nouvelle-Florence, située sur la même rivière que Toso, lorsque les ennemis de Fana-Toro étaient en complète possession de la rive opposée?

Convaincu que ma rupture avec les Anglais n'était pas

seulement complète, mais irréparable, j'hésitai beaucoup moins sur la politique à suivre avec les indigènes. Je me protégeai d'ailleurs moi-même en servant la cause de mon ancien allié. J'élevai donc des fortifications qu'on pouvait aisément défendre en cas d'attaque, et pour en imposer à l'ennemi, je fis garnir de quelques canons un bateau qui parada sur la rivière. Dès l'origine de la guerre, j'avais compris qu'il y aurait folie à moi de m'en mêler plus activement. Il ne me restait que trois blancs ; les colons étaient retournés à Monrovia, et mon expérience de New-Sestros m'avait assez enseigné le peu de fonds à faire sur des nègres.

De nombreuses rencontres avaient lieu entre les deux partis. Tous les jours mes portes étaient assiégées par une foule de malheureux que Fana-Toro m'envoyait vendre pour les embarquer. Je refusai d'abord avec fermeté et constance d'enfreindre ainsi notre commun traité avec les Anglais, mais Fana-Toro revint si souvent à la charge, que cédant à ses importunités, je consentis à ce qu'un facteur espagnol vînt s'établir sur mon territoire avec des marchandises de Gallinas qu'il échangeait contre les prisonniers. Fano-Toro ne pouvait rien faire de ceux-ci, disait-il, que les tuer ou les vendre. Les ennemis de l'autre rive envoyaient leurs captifs à Gallinas en échange de poudre et de tabac, en sorte que sans mon assistance, il aurait bientôt succombé.

Cette situation se prolongea pendant près de deux années. Les Anglais bloquaient si étroitement Cap Mont et Gallinas, que les négriers parvenaient bien rarement à y faire pénétrer un navire et une cargaison de marchandises. Les baracoons regorgeaient d'esclaves. Lors de la vente de l'A—, je m'étais arrangé pour garder sa grande chaloupe, mais telle était alors la valeur de la moindre coquille de noix, que son propriétaire dépêcha de Gallinas un charpentier qui en quelques jours la

ponta, la gréa et l'équipa pour la mer. Cette chaloupe avait vingt-huit pieds de long, quatre pieds de profondeur et cinq pieds de large, en sorte qu'elle ne pouvait à flot jauger plus de quatre tonneaux. Cependant, par une nuit noire et orageuse, elle descendit la rivière et gagna la mer à travers la ligne du blocus, avec trente-cinq enfants noirs, deux matelots et un pilote. Moins de quarante jours après, elle avait transporté cette cargaison humaine à travers l'Atlantique à Bahia. Les nègres faillirent périr de soif, mais un si audacieux exemple fut suivi avec succès dans l'année suivante par des esquifs de même dimension.

Le tableau de la monotone routine de mon existence sur la côte, après ma renonciation au métier de négrier, serait aussi peu curieux qu'instructif pour le grand nombre des lecteurs. J'ai eu l'occasion d'exposer, dans le cours de ces mémoires, presque toutes les phases de la vie africaine. Ma conscience me rend un témoignage : c'est que si, pendant mon séjour à Cap Mont, j'eus un désir constant, persévérant, ce fut celui d'exercer une industrie légitime et honorable ; mais avec les guerres indigènes, l'acharnement mis par mes anciens confrères à continuer le métier autour de moi, et les soupçons des Anglais, tout alla de mal en pis. Cependant l'amitié des colons du Cap Palmas et de Monrovia ne se refroidit pas. Les missionnaires firent appel à l'influence qu'on me croyait sur les tribus; les caboteurs continuèrent à s'approvisionner chez moi. Malgré ces encouragements, je dois confesser l'insuccès complet de mon expérience.

Ce ne fut pas tout. Je perdis mon cutter chargé de provisions et de marchandises. Un navire, chargé de riz et de matériaux pour mon chantier, fut capturé comme suspect et envoyé au-delà de l'Atlantique, où la saisie fut déclarée nulle, mais le mal était fait. La mort soudaine d'un capitaine anglais de Sierra-Leone me fit perdre trois

mille dollars. Fana-Toro tenta de nombreuses attaques contre ses ennemis, mais elles échouèrent toutes, et pour comble de malheur, au retour d'une courte absence, j'appris qu'un colon, tiré par moi de la misère et employé à ma forge, avait passé à l'ennemi, entraînant avec lui un bon nombre de mes plus utiles ouvriers.

Vers le même temps certaines circonstances m'obligèrent à faire un rapide voyage à New-York et à revenir plus vite encore en Afrique, où l'aveugle déesse me gardait une fâcheuse surprise. Pendant mon absence, Fana-Toro s'était vu contraint de conclure un traité avec son rival, qui, sous le nom de Georges Caïn, avait habité parmi les colons américains et s'était familiarisé avec la langue anglaise. Il avait fallu la trahison pour réduire Fana-Toro à signer cette paix à la suite de laquelle mon ancien serrurier, qui avait épousé une sœur de Caïn, devint le premier ministre du prince Georges.

Ces deux vagabonds, avec une troupe d'autres bandits, s'installèrent précisément sur mon territoire près du rivage et me firent immédiatement sentir qu'ils étaient mes ennemis jurés. Caïn ne pouvait me pardonner l'aide que j'avais prêtée à Fana-Toro au commencement de la lutte, et le colon renégat tenait à sa parenté et aux sauvages honneurs de la barbarie africaine bien plus qu'à la civilisation dont il avait tâté.

Peu à peu ces deux drôles que, dans ma position fausse à tous les égards, il m'était impossible de faire déguerpir, s'emparèrent de l'oreille des officiers anglais et leur firent croire les mensonges les plus propres à les irriter contre moi. Ils prétendirent que la factorerie espagnole de l'agent de Fana-Toro m'appartenait. L'embarquement de l'A... et l'aventure de la chaloupe me furent également attribués. On me dénonça encore comme le propriétaire d'un autre clipper suspect. Cent autres calomnies perfides furent répandues dans l'escadre contre

moi, et en moins d'un mois ma réputation fut aussi noire que la peau de mes délateurs. Et pourtant je puis, aujourd'hui comme alors, porter à mon pire ennemi le défi de prouver que j'aie participé, après 1839, à l'achat d'un seul esclave destiné à la transportation au-delà des mers.

Du moment où les premières constructions de la Nouvelle-Florence furent élevées, je maintins le plus sévère décorum entre les sexes dans toute l'étendue de ma juridiction. Mes amis du Cap Palmas et de Monrovia se vantaient à bon droit de l'absence complète sur mon territoire de la débauche malheureusement trop commune en Afrique. J'ai eu l'honneur de recevoir à ma table à Cap Mont non-seulement les trafiquants ordinaires de la côte, mais des commandants d'escadres françaises, les capitaines des croiseurs anglais et américains, des gouverneurs de colonies, des missionnaires blancs et de couleur, ainsi que de nombreux négociants des plus respectables, et je suis encore à rencontrer la première personne qui ait pu faire monter le rouge sur ma joue par un reproche fondé.

Il fut loin d'en être de même à Cap Mont lorsque Caïn et Curtis, mon renégat, devenus les favoris des croiseurs, eurent converti la côte en lupanar (1).

(1) J'ai parlé des visites que me rendirent les missionnaires et des appels qu'ils firent à mon influence réelle ou supposée. Je me bornerai à citer ici une lettre d'introduction que je reçus des mains du révérend M. Williams, pendant que j'habitais Cap Mont. M. Williams, autrefois gouverneur de Liberia, était député à Cap Mont par la mission méthodiste épiscopale de la même colonie.

« Cher monsieur,

»Cette lettre vous sera remise par le Rév. A. D. Williams, ministre de l'église méthodiste épiscopale; vous le connaissez si bien que j'ai à peine besoin de vous le recommander. Je regrette que ma situation actuelle ne ne permette pas de l'accompagner à Cap Mont. J'aurais trouvé un véritable plaisir à visiter votre établissement, et cette visite aurait pu faciliter les opérations de notre mis-

Après un rapide séjour à mon quartier-général pour réparer le *Chancelor*, sur lequel j'étais revenu des États-Unis avec une cargaison complète de marchandises, je me hâtai de me rendre à Gallinas pour vendre ces mêmes marchandises. Nous avions déjà reçu la visite d'un officier américain qui avait déclaré au chef de la station que le *Chancelor* était un navire marchand ordinaire; mais on nous avait tant noircis le navire et moi, que le *Dolphin* resta un mois à l'ancre pour nous surveiller. Quand je me rendais à l'ancienne résidence de don Pedro, un croiseur nous suivait à la piste; quand je faisais voile sous le vent du Cap Palmas pour acheter de l'huile ou de l'ivoire, un autre croiseur surveillait tous nos mouvements, jetait l'ancre où je la jetais, la levait en même temps que nous, et s'attachait à nos pas comme notre ombre. Au Grand-Buttoa, cependant, je fis pénétrer le *Chancelor*

sion. Permettez-moi de réclamer en attendant pour M. Williams le patronage que vous m'avez promis avec tant de bienveillance dans notre conversation.

» Notre but est d'élever le moral des indigènes de Cap Mont; d'établir une école parmi les enfants, de célébrer régulièrement le dimanche le service divin et d'essayer d'introduire ainsi parmi le peuple la connaissance du vrai Dieu, les bienfaits du christianisme. Vous exercez une si immense influence sur les habitants de Cap Mont, par suite de vos vastes possessions territoriales, que le succès de nos efforts dépend en grande partie de vous.

» Si dans le cours de quelques mois, les circonstances justifient la dépense, mon intention est d'élever les constructions convenables pour le service divin et pour le logement du missionnaire et de sa famille. Dans ce cas nous aurons à vous demander l'emplacement nécessaire. Je tâcherai de visiter Cap Mont moi-même le plus tôt possible.

» Je demeure, monsieur, sincèrement à vous,

» JOHN SEYS. »

M. Théodore Canot, à Cap Mont.

J'aurais eu le plus grand plaisir à satisfaire MM. Williams et Seys, mais par malheur ils ne pouvaient plus mal choisir leur temps

dans une enceinte de récifs et le croiseur anglais, peu tenté de nous y suivre, retourna à Cap Mont.

Le quinze mars mil huit cent quarante-sept est un jour marqué d'un caillou noir dans mon calendrier. Dans la matinée de ce jour-là, le commandant du croiseur qui m'avait si patiemment escorté jusqu'à Buttoa, débarqua un lieutenant et quelques matelots à la Nouvelle-Florence, et fit sans cérémonie les perquisitions les plus complètes dans mon établissement, sous prétexte de s'assurer s'il n'y avait pas d'esclaves. N'en trouvant aucun, ces vaillants hommes s'emparèrent d'une couple de paires de menottes, semblables à celles dont on se sert partout pour s'assurer des matelots récalcitrants, et les emportèrent à leur bord comme un trophée. Le lendemain, plusieurs canots remplis de matelots et de soldats de marine, sous la direction d'un capitaine et d'un lieutenant, débarquèrent vers midi; et sans aucun avis, aucune provocation, sans permettre même à mon commis de sauver ses effets, ils incendièrent mon brigantin, mes chantiers, mes magasins, mon habitation.

Je me trouvais absent et je ne puis par conséquent certi-

pour établir une mission et une école à Cap Mont. Le pays était ravagé par la guerre, les villages dépeuplés, les passions plus enflammées que jamais. Néanmoins, comme j'avais promis ma coopération, je présentai M. Williams au roi qui exposa loyalement au missionnaire tous les dangers et toutes les difficultés de la position, lui promettant, si la lutte se terminait promptement, de l'avertir de l'époque où « un homme avec un livre » pourrait être reçu avec plaisir.

Pour donner à mon révérend protégé une preuve de la dépopulation des villes et villages, j'envoyai des messagers à Toso, à Fanama, à Sugarei, invitant les habitants à se réunir à la Nouvelle-Florence le dimanche suivant pour entendre « God's palabra (c'est ainsi qu'ils appellent l'instruction religieuse) ; mais le jour du sabath venu, le révérend M. Williams n'eut pour auditeurs que mon commis, mes ouvriers et mes domestiques.

J'annonçai cet échec mortifiant au révérend M. Seys, et M. Williams retourna à Monrovia.

fier tous les incidents de cette affaire, mais j'ai la plus entière confiance dans le récit circonstancié de mon agent, M. Horace Smith, dont la déposition, faite sous serment, fut reçue peu de jours après par les magistrats de Monrovia. On laissa les soldats de marine et les Kroomen mettre tout au pillage. Caïn et Curtis concoururent avec délices à cette œuvre de destruction philanthropique. Tandis que les matelots brûlaient ma factorerie, ces mécréants et leurs acolytes dévastaient mon jardin, mes arbres fruitiers, mes pépinières et n'épargnaient pas même mes travaux d'irrigation. Mon bétail, volé par eux, fut revendu à l'escadre, et, avant la nuit, la Nouvelle-Florence n'était plus qu'un monceau de cendres!

J'aurais volontiers tourné la dernière page de ce livre sans un murmure, mais cet acte odieux de dévastation s'accomplit pendant mon absence et sans ombre de justice. A l'heure qu'il est, je me demande encore sur quel motif on s'appuya pour le commettre, et je ne vois rien, absolument rien pour pallier une pareille iniquité, sinon que je leur étais suspect. Pas une ligne, pas un mot ne me fut laissé pour m'aider à deviner ce qui avait pu servir de prétexte à ma ruine.

Trois jours après la catastrophe, mon ancien allié, Fana-Toro paya sa dette à la nature. Un mois plus tard, les tribus de la côte, sortant de leur stupeur, par une de ces crises spasmodiques qui ne sont pas rares en Afrique, et ne trouvant plus pour les modérer l'homme blanc et ses marchandises, se levèrent en masse, restaurèrent l'héritier dépossédé de Fana-Toro, massacrèrent Caïn et Curtis, et vengèrent ainsi le malencontreux fondateur de la Nouvelle-Florence.

J'avais dit, dans l'intervalle, un éternel adieu non-seulement à la traite, mais à la côte occidentale d'Afrique.

FIN.

TABLE DES MATIERES

DU DEUXIÈME VOLUME.

Chapitre XXIII.

Un canot en dérive. — La fraternité du malheur. — Arrivée aux îles de Loss. — Maladie et convalescence. — Retour au Rio-Pongo. — Rencontre d'un négrier français. — Invitation à dîner. — Bouillon de singe. — Arrivée à Kambie. — Le Feliz de Matanzas. — Ormond drogue son vin à mon intention. — Révolte du harem. — Suicide du Mongo. — Funérailles africaines. 1

Chapitre XXIV.

Excursion sur la rivière Matacan en quête d'esclaves. — Ma réception par le roi du pays. — Portrait de Sa Majesté noire. — On s'arrache mes présents et l'on fabrique des esclaves. — Un grand sorcier. — La grotte, le léopard , l'enfant aveugle. — Un habile jongleur. — Incendie de ma factorerie. — Mort d'Esther. — J'achète un schooner à Sierra-Leone. — Excursion dans le Rio-Nunez. — Encore une cargaison sans bourse délier. 10

Chapitre XXV.

Nouvelle chasse. — Je l'échappe de près. — Symptômes de mutinerie. — Complot découvert et réprimé. — Un grain blanc. — Débarquement près de Saint-Iago de Cuba. — Succès brillant du voyage. — Difficultés avec le consul de France. — Comment les choses se passent à Cuba. — Jadis et aujourd'hui. 24

Chapitre XXVI.

Fin de mes vacances. — Naufrage sur une caye. — New-Providence. — Ruineux sauvetage. — Je m'embarque sur le *San*

Pablo à destination de Saint-Thomas. — Un vaillant capitaine. — Le canal de Mozambique. — Nous prenons une cargaison de noirs à Quillimane. — Maladie du capitaine. — La petite vérole à bord. — Lugubres scènes. — Testament du capitaine. — Rencontre avec un croiseur anglais. — Comment je l'estropie. — Mort du capitaine. — Arrivée du San Pablo à Cuba. —Je débarque les nègres et brûle le navire. 33

CHAPITRE XXVII.

Ce que devient l'héritage du capitaine. — Armement et confiscation de la *Conchita*. — J'accepte le commandement de la *Estrella*. — Départ d'Ayudah. — Histoire du célèbre Da Souza, autrement dit Cha-Cha, notre consignataire. — Un Sardanapale mulâtre. — La roulette en Afrique. 47

CHAPITRE XXVIII.

Croyances africaines. — Culte des lézards à Ayudah. — Sacrifices humains à la cour du Dahomey. — Les amazones noires. — Immolation d'une vierge à Lagos. — Apparition nocturne du Juju. — Retour de la *Estrella*. — Révolte d'esclaves. — Rigueurs nécessaires. — La petite vérole étouffée en germe. — Une chasse et un incendie. 53

CHAPITRE XXIX.

L'*Aguila d'Oro*. — Le *Montesquieu* distancé. — Entrée dans la rivière de Salum. — Saisie de l'*Aguila d'Oro* par les Français. — Emprisonnement à Gorée. — Transfert à Saint-Louis du Sénégal. — Jugement et condamnation. — Vaines tentatives d'évasion. — Départ pour la France à bord de la frégate la *Flore*. — Les sœurs de charité. — La prison militaire de Brest. — Le caporal Blon. — Les arts et métiers sous les verrous. — Transfert dans la prison civile. 68

CHAPITRE XXX.

Mon nouvel hôte et ma nouvelle hôtesse. — La table et le logement dans le château de Brest. — Déplorable état des prisons. — Contre fortune bon cœur. — Les deux Catalanes. — Les violons français, les guitares espagnoles. — Soirées musicales et dan-

santes. — Le diable en ma bourse. — Le négrier se fait professeur de langue anglaise et de calligraphie. — M. Germain, l'élégant faussaire. — La lettre enchantée. 82

CHAPITRE XXXI.

Mademoiselle Babet. — Projets d'évasion. — Une sentinelle perdue. — Lasso mal jeté. — Doctrines philosophiques de M. Germain. — Plans superbes contre la Santissima Casa de Loretto et l'empereur Nicolas. — Mes lettres de grâce. — La clé des mers. 94

CHAPITRE XXXII.

Départ pour Lisbonne. — Arrivée à Marseille. — L'attrait du métier. — Une hôtellerie en temps de choléra. — Un charlatan et une coquette. — Dénouement imprévu d'une séance de phrénologie. 106

CHAPITRE XXXIII.

Gorée et Sierra-Leone. — Je m'embarque comme pilote-côtier pour Gallinas. — Description de cette célèbre factorerie. — Histoire de Don Pedro Blanco, le Rothschild de la côte occidentale. — Développement de la traite dans le pays des Veys. — Guerres indigènes. — Amarar et Shiakar. — Barbarie noire. 114

CHAPITRE XXXIV.

Visite à Liberia, la nouvelle république nègre. — Essais de civilisation de l'Afrique par des Africains. — Je me fixe à New-Sestros. — Difficultés avec le prince Freeman. — Propriétés calmantes de la poudre à canon. — Prospérité de la factorerie nouvelle. — Le senor *La Poudre* et le senor *Magasin*. — Epreuve judiciaire du *saucy-wood*. — Manière de s'en préserver. — Histoire de Barrah, sa fin tragique. — Rivière inventée par les géographes. — Ma flottille indigène. — Manière d'embarquer une cargaison de nègres dans un moment de presse, malgré les croiseurs et le gros temps. — Puissance du rhum et puissance plus grande des colliers de corail et des jeunes filles. 127

Chapitre XXXV.

Excursion à bord du *Brillant*.—Le gouverneur Findley s'embarque avec nous pour changer d'air. — Catastrophe imprévue. — J'entreprends de venger la mort du gouverneur. — Combat avec les nègres, incendie de leurs villages. — Retraite désastreuse. — Je suis blessé au pied comme Achille. — Opinion de don Pedro Blanco sur mon don quichotisme. — Mes pépinières d'esclaves. — Halte à Digby. — Désastreux voyage. — Débarquement nocturne de ma cargaison à Monrovia. — Traversée du territoire de la république africaine. 143

Chapitre XXXVI.

Mes compliments aux croiseurs anglais. — Le *Bonito* vient mettre le blocus devant New-Sestros. — Visite du lieutenant et du chirurgien. — Inspection de mes baracoons. — Surprise agréable suivie d'une autre qui l'est moins. — Signaux inutiles. — Un canot! un canot! —Le *Bonito* part sans lieutenant et sans chirurgien pour donner la chasse à un négrier. — Grande colère noyée dans une tasse de café. 157

Chapitre XXXVII.

Vicissitudes nouvelles. — Je suis capturé avec un navire russe. — Voyage à Sierra-Leone. — Le caporal modèle. — Je gagne le large. — Retour à New-Sestros. — Le prince Freeman et le revenant. — Présent d'un âne à Son Altesse. — Insurrection féminine contre maître baudet. 165

Chapitre XXXVIII.

Confession du matelot Sanchez. — Chapitre d'horreurs. — Histoire de don Miguel. — Vengeance d'un pirate. — Auto-da-fé en mer. — La pomme de discorde. — Jenken et les cannibales. — Atroce spectacle. — Je suis mis à rançon. — Périls sur la côte. — Une trombe africaine. — Gare les requins! — Terribles épreuves. 175

CHAPITRE XXIX.

Don Pedro Blanco quitte Gallinas. —Visite au Cap Mont. —Voyage en Angleterre sur le *Gil Blas*. — Aventures et opinions de mon valet de chambre Lunès. — Ses raisons pour préférer l'esclavage en Afrique à la liberté en Europe. 190

CHAPITRE XL.

Projets de conversion. — Je suis las de la traite. — Visite à la Havane. — J'ai compté sans don Pedro. — Une fille de roi. — Retour à New-Sestros.—Correspondance avec le lieutenant Bell. — Famine imminente. — Ma dernière cargaison d'esclaves. — Le *Volador*.—Attaque d'un croiseur anglais.—Le *Termagant* et le lieutenant Seagram. — Négociations diplomatiques. — Un pécheur repentant. — Traité pour la suppression de la traite.—Le prince Freeman pris au trébuchet.— Destruction de Gallinas. — Je déjoue les complots de Son Altesse. 195

CHAPITRE XLI.

Adieux à New-Sestros. — Je m'embarque sur le *Termagant* pour Cap Mont.—Rencontre d'un négrier. — Chasse hardie, mais inutile.—Traité signé avec le roi Fana-Toro et le prince Gray pour une cession de territoire. — Exploration de mes nouveaux domaines. — Difficultés que rencontrent mes plans d'améliorations dans l'apathie nègre. — Paresse raisonnée des noirs. 212

CHAPITRE XLII.

Visite à Monrovia. — Description de la colonie. — Avenir de la république noire de Liberia. — Je fonde la Nouvelle-Florence. — Un joueur nègre incorrigible. — Lord Stanley me refuse la protection britannique. — Je me fais agriculteur. — Triste perspective.—Un couvent africain. — Cruelle vengeance de Fana-Toro. — Un Mutius-Scévola nègre. — Mort du prince Gray. — Curieuses obsèques. 221

CHAPITRE XLIII.

Mes plantations fort admirées ne rendent pas mon avenir plus

brillant. — Je construis un caboteur. — La vente d'un clipper américain me brouille avec les Anglais. — Nègre tué par les orangs-outangs. — Manière de se débarrasser des léopards. — Chasse aux éléphants. — Guerres nouvelles de Fana-Toro. — Blocus rigoureux. — Les missionnaires. — Un prince et un ministre improvisés. — Caïn et Curtis. — Mort de Fano-Toro. — Les Anglais brûlent la Nouvelle-Florence. — Conclusion. 240

FIF DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Coulommiers. — Imprimerie de A. MOUSSIN.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 066991305